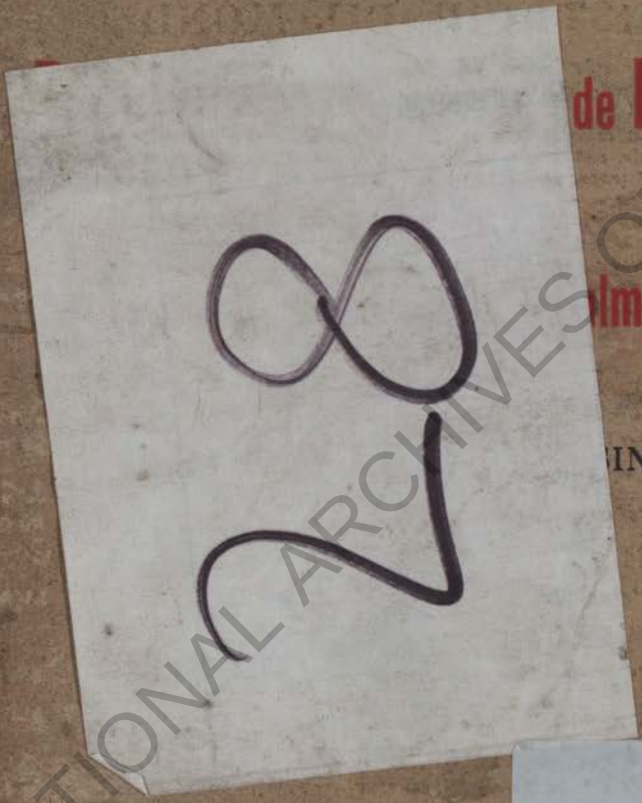
HISTOIRE DU MONDE

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. E. CAVAIGNAC

Tome VIe



de l'Inde

lmanes

IN

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

00030529

E. DE BOCCARD, Editeur
1, Rue de Médicis, 1
PARIS (VIe)
—
1935

213

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Digitized with financial assistance from
NSDL
Technology, Trust & Reach
on 16 November, 2018

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

de La Vallée Poussin.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Dynasties et Histoire de l'Inde

depuis Kanishka jusqu'aux invasions musulmanes

de La Vallée Poussin.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

HISTOIRE DU MONDE

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. E. CAVAIGNAC

Tome VI[2]

Dynasties et Histoire de l'Inde

depuis Kanishka

jusqu'aux invasions musulmanes

PAR

LOUIS DE LA VALLÉE POUSSIN

30529
aC

55.n.2

E. DE BOCCARD, Editeur
1, Rue de Médicis, 1
PARIS (VIe)
1935

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Fa 954.01
Val/Dyn
30529

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

A Mademoiselle van Bombergben.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ABREVIATIONS

ASI	Archaeological Survey of India.
ASWI	Archaeological Survey of Western India.
Barth	Quarante ans d'indianisme, 1914-1927, Leroux.
Barnett	Antiquities of India, 1913.
Basak	History of North-Eastern India, 1934.
Beal	Buddhist Records of the Western Worlds, 1884.
Bhandarkar	Vaisnavism, Çaivism and minor religious systems, Strasbourg, 1913.
Bulletin	Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.
BSOS	Bulletin of the School of Oriental Studies.
Cambridge History	The Cambridge History of India, vol. I, Ancient India, 1922.
Carpenter	Theism in Medieval India, 1921.
Chavannes	Les Religieux Eminents..., 1894.
Corpus	Corpus Inscriptionum Indicarum, vol. III, Gupta Inscriptions.
Mabel Duff	The Chronology of India, 1899.
ERE	Encyclopaedia of Religions and Ethics, Edinbourg.
Farquhar	Outline of the Religious Literature of India, 1920.
Ep. Ind.	Epigraphia Indica.
Guérinot	Répertoire d'épigraphie jaina, 1908.
Grousset	Histoire de l'Extrême-Orient, 1929.
Ind. Ant.	Indian Antiquary.
IHQ	Indian Historical Quaterly.
I-tsing	A Record of the Buddhist Religion, tr. by Takakusu, 1896.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

JA.....	Journal Asiatique.
JIH.....	Journal of Indian History.
JBBRAS	Journal of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society.
JBORS.....	Journal of the Bihar and Orissa Research Society.
JRAS.....	Journal of the Royal Asiatic Society.
Keith.....	A History of Sanskrit Literature, Oxford, 1928.
Konow	Das indische Drama, Berlin, 1920.
Madras Ep. Rec.....	Epigraphy, Southern Circle, publ. by the Government of Madras; Annual Report on South-Indian Epigraphy.
MASI.....	Memoirs of the Archaeological Survey of India.
Prasad.....	Ishwari Prasad. L'Inde du VIIe au XVIe siècle (Histoire du Monde), 1930.
Rapson.....	Indian Coins, 1898, Strasbourg.
Raychaudhuri.....	Political History of Ancient India 1932, Calcutta.
Jules Sion.....	Asie des Moussons, 1929.
V. Smith	Early History of India, Oxford, 1924.
SII.....	South Indian Inscriptions.
Vogel	Annual Bibliography of Indian Archaeology, Leyden.
Watters.....	On Yuan Chwang's Travels, 1905.
Winternitz.....	Geschichte der indischen Litteratur, Leipsick; Winternitz et Ketkar, A History of Indian Literature, Calcutta, 1933.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

AVANT-PROPOS

Le tome VIII de l'*Histoire du Monde* est intitulé *L'Inde et la Chine médiévales et les Mongols*. La première partie, œuvre de M. Ishwari Prasad, traite de l'*Inde du VIIe au XVIe siècle* et raconte l'Inde musulmane.

D'autre part, au tome III, *L'Inde jusque vers 300 avant J.-C.*, fait suite la première partie du tome VI, *L'Inde aux temps des Mauryas et des Barbares, Grecs, Scythes, Parthes et Yue-tchi*. Dans le présent volume, qui est la seconde partie de ce tome VI, le pont doit être établi entre les Yue-tchi et les divers chapitres de M. Ishwari Prasad.

Il ne paraît pas possible d'arrêter mon exposé, comme le voulait le titre général du tome VI, aux « Pèlerins bouddhiques »; il paraît désirable de narrer la destinée des Etats hindous jusqu'aux victoires musulmanes qui les ont ou détruits ou soumis. — La date de Mahmūd ne peut faire limite, car l'Est et le Sud ont poursuivi leur histoire sans que les raids afghans la troublassent. Le Penjab, depuis Mahmūd, appartient à M. Ishwari Prasad; mais l'histoire de l'Inde hindoue serait trop incomplète si j'ignorais les Tamouls après l'an 1000.

La solution de ce problème d'enjambement ne m'a pas paru difficile. J'établis la soudure entre ma chronique et l'histoire de M. Ishwari Prasad; je résume en deux mots, en me plaçant au point de vue hindou, les faits qu'il discute en détail d'après les sources musulmanes[1]. Je n'aurai qu'une bibliographie pour Vijayanagar dont il parle longuement et fort bien : de même pour le sac de Ranthambor.

1. Voir aussi Cambridge, *History of India*, vol. III, Turcs and Afghans. La source la plus abondante est les huit volumes de Elliot, *Hist. of India as told by its own historians, the Muhammadan Period*, 1867-1877 (voir Bouvat, *L'empire mongol*, 217, *Hist. du Monde*, VIII[a]).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Ce volume est intitulé *Dynasties...*; mon programme est de raconter, dans la mesure où je pourrai, l'histoire des Etats et des souverains.

La seule histoire de l'Inde qui présente un intérêt général, et un intérêt majeur, est l'histoire « spirituelle » : civilisation, idées religieuses et philosophiques, castes, sectes et congrégations, beaux-arts.

Le petit et admirable livre de E. Senart sur *Les castes de l'Inde*; les *Religions de l'Inde* de A. Barth et de nombreux ouvrages sur le bouddhisme et l'hindouisme ancien et moderne; la *Geschichte* de Winternitz et l'*History of Sanskrit Literature* de Keith; *L'art gréco-bouddhique* de A. Foucher et les chapitres « artistiques » de René Grousset dans la belle *Histoire de l'Extrême-Orient*; *Les Philosophies indiennes* du dernier nommé : livres et mémoires ne manquent pas qui excitent et satisfont la curiosité qui s'attache de plus en plus, et à bon droit, à l'Inde des brahmanes et des bouddhistes[1].

Mais il n'est pas inutile de dessiner le cadre historique et géographique où se place la civilisation indienne. Un sommaire des fastes dynastiques et des faits politiques rendra plus aisée l'intelligence des manifestations et de l'évolution de l'Inde spirituelle[2].

1. Emile Senart, *Les castes dans l'Inde. Les faits et le système*, 2e éd., Paris, Geuthner, 1927 (Inde jusque vers 300 av. J. C., 145.) — A. Barth, *Quarante ans d'indianisme*, Paris, Leroux, 1914. — *The religions of India*, Londres, Trübner, 1891. — Jean Przyluski, *Le Bouddhisme*, Paris, Rieder, 1932. — M. Winternitz, *Geschichte der indischen Litteratur*, Leipzig, Amelang, 1905-1920. — A. B. Keith, *A History of sanskrit Literature*, Oxford, Clarendon, 1928. — A. Foucher, *L'art gréco-bouddhique du Gandhâra*, Paris, Leroux, 1905-1918. — R. Grousset, *Histoire de l'Extrême-Orient*, Paris, Geuthner, 1929; *Les philosophies indiennes*, Paris, Desclée de Brouwer, 1931.

2. On peut se demander si les relations sont étroites entre l'histoire politique et l'histoire spirituelle.

A premier examen, la réponse est négative. Les crises politiques, les

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Par ailleurs, l'Inde des rājas, des rois des rois et des grands chefs féodaux, mérite l'attention. Elle n'est pas, ainsi qu'on le dit souvent, une masse chaotique périodiquement et vainement agitée par l'ambition des potentats et la turbulence des princes. Elle présente un intérêt proprement historique. Non seulement cette Inde révèle l'esprit guerrier des dynastes et des râjpoutes en même temps que la solidité d'organismes administratifs et commerciaux compliqués, choses que l'étudiant des théodicées et des pélerinages ignore par profession, mais encore elle est le théâtre du conflit d'un certain nombre d'Etats

guerres et la rivalité économique qui les causèrent, les invasions des barbares, les disettes et les épidémies qui parfois dépeuplèrent des provinces et déterminèrent des exodes, ne paraissent pas avoir bouleversé ou modifié sensiblement les destinées morales et sociales de l'Inde.

La vie de la famille, de la sous-caste, du village se continue comme en vase clos, quoi qu'il arrive des empires. On peut même penser que les pa*ndits* et les ascètes n'ont pas toujours été troublés par les brutalités musulmanes : la bourrasque passée du premier contact, tout recommençait comme hier. Les râjas, de m*andaleçvaras*, devenaient des zamindars.

L'Inde est entrée très tôt, avant notre ère, en possession de ses biens permanents, institutions de caste, philosophie-théosophie des brahmanes, bouddhisme, dévotions et cultes hindous. Dès le Mahâbhârata, le brahmane s'est installé dans la « jungle inspirée » qu'est l'hindouisme, et y a frayé la route et les sentiers, la route aérée de la gnose, les sentiers étroits des idolâtries, par où circulera l'humanité hindoue. Les violentes péripéties de l'histoire n'ont pas retardé ou détourné sa marche.

A y regarder mieux on constate que cette réponse négative appelle des réserves. Que les razzias musulmanes, par la destruction des monastères, aient porté un coup fatal au bouddhisme du Magadha et provoqué des migrations bouddhiques au Népal ou au Dékhan, qui pourrait en douter ? Que le brahmanisme des Sâtavâhanas ait servi la cause de la brahmanisation du Dékhan, que la faveur des monarques soit utile aux couvents et aux temples, que leur hostilité (anti-jaïnisme des Pâ*ndyas*...) soit très dangereuse aux communautés, il faut évidemment l'admettre. — La littérature classique de l'Inde est la naturelle expression du goût hindou pour le raffiné et le conventionnel : mais elle est aussi un reflet de la vie fastueuse et raffinée des cours des râjas. — On pourrait, sans doute, relever beaucoup d'autres preuves de l'influence du politique et de l'économique sur le « spirituel ».

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

poursuivant des fins économiques et politiques précises.

C'est, à mon avis, à tort qu'un indianiste, très judicieux d'ordinaire, écrit que « jusqu'au XIe siècle (époque des invasions musulmanes) les guerres de l'Inde furent simplement des luttes entre des dynasties rivales, des guerres de « corbeaux et vautours », dépourvues de toute signification ». Je pense qu'on peut montrer que ces dynasties défendaient les intérêts permanents du pays où elles régnaient, des intérêts à proprement parler « nationaux »[1].

Que les conflits aient eu parfois un caractère « mahâbhâratique » ou moyen-âgeux, batailles pour l'honneur et la conquête de l'ombrelle royale d'un voisin, il serait sot de le contester. Toutefois les grandes expéditions d'un Açoka ou d'un Samudragupta pour le « triomphe sur le monde entier » (*digvijaya*) ne sont pas entreprises dans la seule vanité de « souverain universel » (*cakravartin*) : elles tendent à l'unification

1. Parmi les lois évidentes de l'histoire de l'Inde, la nécessité où sont les pouvoirs gangétiques d'assurer la sécurité de leurs domaines et de la voie Jumnâ-Gange en soumettant ou en « déracinant » les chefs ou les clans de nord et de sud qui les menacent; d'entreprendre vers Tâmralipti et l'Orissa (Açoka, Samudragupta, Harsa) pour garder l'accès à la mer orientale; de fermer la porte du Nord-Ouest, soit en occupant le Penjab (les Mauryas seuls y réussirent), soit du moins en tenant les districts entre le bassin du Gange et de l'Indus (Guptas, Harsa, Pratihâras); d'annexer le Mâlava et ses annexes, les ports du golfe de Cambaye nécessaires au commerce.

On voit bien aussi que les souverains du Mahârâstra, qui est situé derrière les Ghats, convoitent les ports du Konkan, et sont géographiquement et économiquement contraints de disputer le Mâlava aux pouvoirs gangétiques. La même géographie veut qu'ils s'installent, chaque fois que c'est possible, dans les riches districts côtiers de la mer orientale, portes de l'Extrême-Orient.

Les guerres des souverains de Kânci (Pallavas, Colas) contre leurs voisins s'expliquent, de même, par de profondes raisons. La « thalassocratie » Cola est une des pages curieuses de l'histoire indienne.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

de la Péninsule. La paix maurya et la paix gupta eussent été, si elles s'étaient maintenues, un bien inappréciable : telle la paix britannique.

L'histoire politique de l'Inde n'est certes pas négligeable. — Les grandes lignes se dégageront peu à peu du fouillis des épigraphes, et on aura un tableau ne manquant pas de valeur philosophique. Pour qu'il prenne tout l'intérêt qu'il comporte, on fera apparaître, à l'arrière-plan, les unités ethniques ou économiques qui s'affirment à travers ces longs conflits ; en même temps, nous comprendrons mieux la propagande brahmanique, bouddhique, jaïna, hindouiste sanscritisante ou prâcritisante, qui a fait l'unité morale de l'Inde, du Népal au Carnate, par l'essaimage des prêtres, des religieux, des juristes, des lettrés.

Une encyclopédie d'indianisme ferait une grande place à l'étude des institutions politiques et administratives, sociales (castes, clans), religieuses : celles-ci très importantes, service des temples, pélerinages, *mathas* ou collèges-couvents, églises jaina-bauddha-çaiva, établissements brahmaniques. Dans l'Inde, comme en Occident, l'Eglise a été de ce monde.

Elle ne négligerait pas les guildes et les banques, la navigation et les caravanes, l'irrigation, les greniers.

La documentation contemporaine, qui est énorme, la documentation musulmane ou hindoue de basse époque (Vijayanagar) éclairent le passé. Et pour les temps anciens, outre les livres de droit ou de « conduite » et les renseignements épars dans la littérature (Jâtakas, romans, théâtre), nous avons, surtout pour le Sud, les chartes qui signalent tant de faits notables, cadastre, système fiscal, banques,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

salaires des employés des temples et des professeurs, hôpitaux et maisons d'asile, travaux publics, valeur de la monnaie, prêts emphytéotiques, jeu des conseils locaux, contrôle du pouvoir local, armée.

L'épigraphiste a bien rempli sa tâche. C'est à l'historien de travailler.

Je suis à la vérité trop absorbé par la Vibhāsā et le Grand Véhicule pour essayer de mériter le titre d'historien ! Mais une ambition plus modeste n'est pas coupable. Je vois que nous ne possédons en français rien qui corresponde à la *Chronology of India* de Mabel Duff, à la *Early History* de Vincent Smith, à la *Political History* de Raychaudhuri, aux *Antiquities* de L. D. Barnett[1]. C'est mon excuse pour entreprendre une sorte de *memento*, très sec mais, j'ose l'espérer, à peu près complet et suffisamment exact, s'achevant et se corrigeant par des références, des faits politiques les plus importants de la longue et touffue période envisagée.

Toutefois j'ai indiqué les faits religieux, littéraires ou artistiques qui s'accrochent à la géographie et à l'histoire. Par exemple, pour les premiers siècles chrétiens du Nord-Ouest, l'art du Gandhāra ou de Hadda, d'une part, la Vibhāsā et le Grand Véhicule missionnaire, d'autre part, voilà les choses impor-

1. *The chronology of India from the earliest times to the beginning of the sixteenth century*, by C. Mabel Duff (Mrs W. R. Rickmers) Westminster, Constable, 1899. — *The early history of India, from 600 B. C. to the Muhammadan conquest*, 4th ed., revised by S. M. Edwards, Oxford, Clarendon, 1924. — *Political history of ancient India, from the accession of Pariksit to the extinction of the Gupta dynasty*, by Hemchandra Raychaudhuri, 3d ed., University of Calcutta, 1932. — *Antiquities of India, an account of the History and Culture of Ancient Hindustan*, by Lionel D. Barnett, London, Philip Lee Warner, 1913.

Le livre de K. P. Jayaswal, *History of India* (150 A. D. to 350 A. D.), d'abord publié dans *J. B. O. R. S.*, est maintenant plus accessible dans l'édition du Punjab Sanskrit Book Depot, Lahore, 1933.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

tantes. L'histoire des Guptas serait trop incomplète si Vasubandhu-Asanga, si les statues de Sārnāth n'étaient pas signalés ainsi que les fondations de Nālandā. Presque tout l'intérêt des Senas est dans le Gītagovinda.

Outre les références relevées le long du chemin, j'ai mis en appendice des notes, surtout chronologiques, sur l'histoire littéraire et religieuse, et une bibliographie des institutions et du commerce.

On répète, d'après Alberuni[1], que l'Inde n'a pas eu d'historiens; on explique ce manque, chez un peuple si bien doué pour les lettres, par des considérations fastueuses : absence d'intérêt pour les choses contingentes par excessif souci de l'éternel, absence de sentiment national, etc. Ces considérations n'ont pas une grande valeur. Les événements du passé et les événements contemporains n'ont pas laissé les clercs indifférents. Sans parler de Kalhaṇa (ci-dessous 168) qui est un bon historien, nous avons un grand nombre de poèmes historiques qui ne sont pas négligeables[2]. Dans les royaumes himâlayens du Nord comme dans tous les royaumes de l'Inde, on dressa des généalogies (*vaṃçāvalī*) des maisons royales, parfois très détaillées, dont les inscriptions démontrent l'exac-

1 Alberuni's India, an English edition, with notes and indices, by E. C. Sachau, Londres, Trübner, 1910, II, 10 : « Unfortunately the Hindus do not pay much attention to the historical order of things, they are very careless in relating the chronological succession of their kings, and when they are pressed for information and are at a loss, not knowing what to say, they invariably take to tale-telling » — Voir là-dessus H. Oldenberg, Geschichteschreibung im alten Indien (dans *Aus dem alten Indien*, Berlin, Paetel, 1910).

2. A. B. Keith, 144-174, ci-dessous l'Index s. voc. Littérature historique.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

titude. Les bouddhistes de Ceylan, les jaïnas du Nord et du Sud, les couvents brahmaniques ont tenu à jour des listes des abbés, des maîtres et des disciples.

C'est surtout avec l'aide des inscriptions et des chartes que s'écrit l'histoire de l'Inde. Elles n'ont pas été rédigées en vue de l'histoire, mais pour des fins pratiques : panégyriques royaux, actes de donation qui sont soigneusement datés[1]. Pour certaines époques et certaines provinces, les chartes font des mètres cubes de métal. Un très grand nombre est à la portée des indianistes, grâce à des recueils comme les *Reports* de l'*Archaeological Survey*, l'*Indian Antiquary*, l'*Epigraphia Indica*, les *Epigraphical Reports* de Madras et plusieurs autres.

Il n'en va pas ici comme pour les périodes anciennes : ce n'est pas un long effort d'étudier les inscriptions d'Açoka, de dépouiller les documents de la période kouchane. Mais ici les documents abondent, et je ne serais pas arrivé au bout de mon Purāna si j'avais dû lire d'abord, la plume à la main, ces vastes répertoires. Je confesse mes grandes obligations aux ouvrages d'autrui[2]. J'ai utilisé la *Early History* de V. Smith qui mérite de grands éloges. Mon programme

1. Généralement les chartes nomment le donateur, son père, son grand-père, son arrière-grand-père (IHQ, VII, 75, VIII, 367), et énumèrent les exploits et les conquêtes. Ces « éloges » sont en partie de convention. Quelles sont les vraies acquisitions de ces souverains qui ont subjugué toute la terre ? Le seul témoignage sûr est la charte contemporaine disposant d'un village identifié. — Il y a nombre de chartes apocryphes, écrites pour établir un prétendu droit de propriété.

Sur le soin avec lequel les chartes, gravées en deux exemplaires, étaient conservées, *Ep. Ind.*, XIV, 192.

2. Il est amusant que des phrases de Venkayya passent, telles quelles, dans V. Smith. Je prendrai toujours la peine, pourquoi en laisser le plaisir à mes lecteurs ? d'identifier mes emprunts.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

m'obligeait à écrire des chapitres que V. Smith a écartés, et j'ai constaté combien alors me manquaient ses sommaires et ses bibliographies[1].

Cependant je n'ai pas ignoré les dangers que court le compilateur, et j'ai étudié les sources chaque fois que les ouvrages modernes m'inquiétaient.

Par exemple, V. Smith adopte, 442-443, sans mentionner les opinions divergentes, la thèse qu'une fresque d'Aja*ntā* est le tableau d'une ambassade sassanide; il ajoute que Hiuan-tsang visita la cour de Pulakeçin et admira les chefs-d'œuvre d'Aja*ntā*. Or le pèlerin ne dit rien de sa visite à Pulakeçin, rien d'Aja*ntā*, et personne ne croit plus à l'explication sassanide de la fresque en question (ci-dessous 199).

Ailleurs, 400, il définit le *turuskada*nda comme une taxe qui servait à la guerre contre le Musulman. Il aurait dû ajouter que l'expression reste obscure et que plusieurs interprétations ont été proposées (ci-dessous 127).

J'allais copier servilement la chronologie des Senas telle que V. Smith l'expose, 418, 430; d'autant plus servilement qu'il s'est attaché au problème et s'arrête à une solution pleine de repentirs. Mais, par bonheur, une note de Keith, *Sanskrit Literature*, 53,

1. Je tire aussi grand parti des ouvrages de Ravchaudhuri, de Basak, de nombreux p*andits*. — Les savants de l'Inde sont excellents pour la lecture des textes, l'étude des dates, etc. Mais quelques-uns sont bien les neveux des philosophes bouddhistes ou brahmanisants. A ceux-ci toute explication est bonne dès qu'elle est spécieuse, et ils jouent avec des abstractions du second degré comme avec des réalités concrètes. A ceux-là, sauf d'assez nombreuses exceptions, toutes les combinaisons sont acceptables. De même que les « par conséquent » des philosophes déconcertent notre aristotélisme, de même nous restons perplexes devant les hypothèses, isolées ou machinées en théories, qui nous sont présentées avec ingénuité.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

attira mon attention sur des documents qui paraissent bien condamner cette solution.

La vérité est, comme le veut Fustel, de « ne plus avoir d'autres maîtres sur la Grèce que les Grecs, sur Rome que les Romains ».

Pour la géographie, j'ai tiré grand parti du livre de M. Jules Sion, *Asie des moussons*, 1929[1].

P. S. Mon complaisant ami L.-D. Barnett a bien voulu relire l'épreuve de ce volume. Plusieurs de ses remarques ont pu être insérées dans le texte. Les autres ont passé dans les *Addilions*, dont la liste a été notablement accrue par mes nouvelles « découvertes », par la lecture rapide de l'ouvrage capital de Hemchandra Ray, *Dynastic History*. La *Cambridge Shorter History* (J. Allan, *Hindu and Buddhist India*), a anssi rendu des services.

1. Un ouvrage utile, sinon parfait, est Nando Lal Dey, *the Geographical dictionary of Ancient and Mediaeval India*, 2d ed., Londres, 1927. — Les paragraphes « Ancient Geography » de la Bibliography de Vogel; B. Ch. Law, *Geography of Early Buddhism*, with a foreword by F. W. Thomas, 1932. — Indispensabl *La géographie de Ptolémée* ; *L'Inde*, de Louis Renou, 1925.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

PREMIÈRE PARTIE

L'Inde du Nord

Les géographes divisent l'Inde en trois parties : 1. le Penjab et le Sind qui se rattachent à l'Iran; 2. la Plaine gangétique et les deltas Gange-Brahmapoutre; 3. le Dékhan avec le Mālava et le Rājputāna (J. Sion). Cette division ne vaut pas pour l'histoire politique, qui oppose le Nord et le Sud séparés par la Narmadā. Le Nord comprend les pays gangétiques, en relations étroites avec le Mālava et le Rājputāna, qui subissent le contre-coup des invasions : celles-ci, descendues des pays iraniens, isolent le Penjab de l'Inde propre et donnent au Rājputāna et au Mālava des clans et des dynasties. Le Sud n'a pas vécu sans contact avec le Nord : sans parler des influences de « civilisation », brahmanisme, bouddhisme, jaïnisme, et des peuplements aryens ou scythes, les expéditions de Samudragupta, les entreprises des rois dékhanais vers Kanauj, etc. Des provinces comme le Bundelkhand ou l'Orissa sont aussi bien du Sud que du Nord. Cependant, les péripéties de l'histoire du Sud n'ont pas été commandées par celles de l'histoire du Nord. Et on peut, sans grand dommage, étudier les deux histoires l'une après l'autre.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

I. — Nous ne savons rien de la Plaine depuis les Çungas (qui ne sont pas très clairs, *Inde au temps des Mauryas*, 171) jusqu'aux Guptas : c'est un blanc qui doit résulter de l'absence d'un pouvoir politique prépondérant. Entre 150 avant J.-C. et 319 après, notre information ne porte que sur le Nord-Ouest et l'Ouest : Nord-Ouest, assez précise jusqu'à la fin des grands Kouchans (*circa* 200), faible ensuite; Ouest, assez bonne ou du moins relativement bien encadrée dans la généalogie des Satrapes d'Oudjein, depuis 200 environ jusqu'aux Guptas.

Il paraît commode, vu le relatif isolement du Nord-Ouest, de passer d'abord en revue les renseignements que nous possédons sur cette région depuis les Kouchans jusqu'aux Musulmans. Et de raconter ensuite Oudjein qui fait pont entre l'époque kouchane et l'époque gupta.

Depuis 319 et presque sans interruption se succèdent des pouvoirs gangétiques, Guptas (319), Harṣa (606), Pratihāras de Kanauj (816). On ne doit pas ignorer cette continuité : Harṣa, en fait, est le rénovateur de l'empire gupta ; les Pratihāras reprennent la tâche des Guptas et de Harṣa, dans des conditions différentes, puisque le Bengale est devenu une monarchie solide, puisque les Pratihāras vivent dans un perpétuel qui vive, mais avec à peu près la même base territoriale et liés à la même tâche.

En face des pouvoirs gangétiques, Guptas, Harṣa, se placent les clans du Rājputāna, Gurjaras et autres, dont plusieurs sont des nouveaux venus : subjugués ou refoulés par les Guptas ou par Harṣa, ils ne sont qu'imparfaitement soumis par les empereurs les plus puissants. Un de ces clans, celui des Pratihāras, s'empare

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

de Kanauj et donne à l'Inde, pendant plusieurs siècles, des empereurs.

Le Mālava a été gouverné par des dynasties la plupart d'origine étrangère, Satrapes, Maitrakas, etc. Toutefois, l'origine de ces dynasties n'a pas grande importance. En fait, ce pays plein de ressources, occupé par des barbares dès longtemps hindouisés, conserve souvent unité et indépendance, toujours cependant menacé et parfois annexé par les princes dékhanais ou par les Etats gangétiques, Guptas ou Harṣa.

II. — Nous classerons les noms et les faits d'après un système mi-géographique, mi-chronologique :

1. Nord-Ouest.
2. Satrapes d'Oudjein.
3. Guptas, Guptas impériaux, Guptas dits du Magadha, avec les nécessaires références aux dynasties vassales, aux Huns, aux Maukharis.
4. Harṣavardhana. C'est ici qu'il convient de parler des contemporains orientaux de Harṣa, Çaçānka de Bengale, Kumāra d'Assam. Donc,
5. Bengale, jusqu'aux Senas, y compris les dynasties d'Odra et l'Assam.
6. Successeurs de Harṣa (après un trou) à Kanauj.
7. Gurjaras et familles princières du « Nord ».
8. Dynasties du Mālava et de ses annexes.
9. Deux royaumes qui, pour la fin de leur histoire, sont nettement « gangétiques », les royaumes Cedi et Candella.
10. Quelques remarques sur les royaumes himâlayens.

III. — H. Raychaudhuri, 292-359, donne le nom de « période scythe » aux temps qui séparent les Mauryas

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

et les Guptas. Il entend que, pendant ce demi-millénaire, l'Inde fut envahie par des barbares (*mlecchas*) de diverses dénominations et de diverses origines, surtout iraniens ou « scythes », qui occupèrent en nombre le Nord-Ouest, le Rājputāna, le Mālava, et firent sentir leur influence dans une grande partie de l'Inde (*Inde aux temps des Mauryas...*, 227, ci-dessous 186, 195, 260).

A vrai dire, la dynastie purement hindoue ou « nationale » des Guptas (ci-dessous 30) n'interrompt pas l'afflux des barbares par les portes jamais fermées de l'Ouest. Soit qu'un Etat puissant se fortifie sur les confins indo-iraniens (Kouchans), soit que ces confins soient disputés entre des clans, les étrangers continuent à descendre vers le pays sacré des bouddhistes et des brahmanes. La « période scythe », comme l'entend Raychaudhuri, se continue jusqu'à la période musulmane par la période huniques-gurjara. Les Gurjaras prendront sur la carte politique de l'Inde une aussi grande place que les authentiques Scythes.

La différence entre la période scythe-gurjara et la période musulmane est grande. L'action des Scythes-Gurjaras s'est exercée dans l'Ouest et sur le Gange haut et moyen au plus : le Musulman ira au Bengale et partout. Et le Musulman reste Musulman; il ne s'hindouise que lentement et partiellement — sur l'Islam dans l'Inde au point de vue politique, économique, religieux, les excellentes pages de *l'Indian Empire*, I, 433, 1907 et de l'article *Bengal* de *E. R. E.*, II, 497, 1909 (W. Crooke) — tandis que les immigrants de la période antérieure, Grecs, Çakas, Parthes, Yue-tchi, Gurjaras ou Maitrakas sont rapidement assimilés. Comme les clans autochtones des vieux

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

âges, dont il n'est pas toujours aisé de les distinguer, ils sont des Hindous d'un type peut-être particulier[1], mais ne font pas disparate. Leur influence linguistique a été nulle; leur influence ethnique, bien que plus marquée, n'a pas été très grande. Mais, du point de vue politique, c'est seulement au cours de ces dernières années qu'on a vu quel rôle important leur a appartenu (Smith, 427). Ils ne changent pas l'Inde, mais ils lui donnent des rois; ils fondent des Etats : un peu comme les Francs ont donné des chefs aux Gallo-romains. La période scythe s'est continuée dans la période râjpoute (ci-dessous 113).

IV. — « Ils ne changent pas l'Inde » : les indianistes pensent en effet que l'Inde est immuable, et cette formule n'est pas fausse, en ce sens du moins que les anachronismes sont nombreux, que le plus archaïque et le plus suranné demeure vivant. L'ancien demeure mais il y a du nouveau : « Même dans l'Inde, les siècles ont leur physionomie » (Barth). Les siècles dont nous allons établir brièvement le bilan politique, ont vu de grands changements, modifications dans les parlers populaires, triomphe du sanscrit et des brahmanes, gloire et déclin du bouddhisme, achèvement et canonisation du Mahābhārata et du Rāmāyana, rédaction des Purāṇas, érection des temples de Çiva et de Viṣṇu....

Il est encore plus vrai de dire que les provinces ont leur physionomie, et c'est une des tâches urgentes des indianistes d'en préciser les traits : tâche difficile. — On peut dire seulement que le mot « pro-

1. Ils gardent leur organisation « tribale », n'entrent pas parfaitement dans le régime de la caste (Baines, *Ethnography*, 32), etc.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

vince » n'est pas le terme exact, puisqu'on ne parle pas des « provinces », mais des « pays » ou des « nations » d'Europe. Si puissantes qu'aient été, de très lointaine date, les forces qui l'unifient et l'uniformisent, religions, sectes, littératures, castes encore (dont la *diaspora* est un fait capital), politique, l'Inde, même à faire abstraction des *mlecchas* musulmans, n'est pas unifiée aujourd'hui, ni uniforme. Les meilleurs historiens s'étonnent que l'Inde ait médiocrement fait preuve d'esprit national au temps des incursions et des conquêtes musulmanes : la raison est que l'Inde est faite de plusieurs nations. Dès lors il est normal que les rois du Dékhan soient en bons termes avec le Musulman du Sind car il est l'allié de revers contre les rois de Mālava. L'Arthaçāstra enseigne depuis des siècles que le voisin de notre ennemi est notre ami.

L'unité spirituelle de l'Inde est presque parfaite : cette unité résulte d'un long et incessant travail de propagande et de compénétration. En plusieurs cas nous pouvons préciser l'origine locale et ethnique de choses qui font partie du patrimoine commun. De l'Himālaya au Cap de la Vierge, du Gandhāra à Amarāvatī, chaque pays a fourni sa quote-part. Les grandes religions viṣṇuïtes viennent du pays tamoul. Le culte de Kṛṣṇa amant des vachères, né dans l'Ouest, fit grande fortune au Bengale. Les cultes du Soleil doivent beaucoup à l'Ouest iranisé. Pour montrer que les divers pays se distinguent parfois nettement, il suffit de signaler le jaïnisme des Gurjaras, les dynasties bouddhisantes de l'Est à une époque où le bouddhisme était partout en recul.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

CHAPITRE PREMIER

NOTES SUR L'INDE DU NORD-OUEST DEPUIS KANISKA

Sommaire : § 1. Derniers Kouchans; § 2. Les Huns; § 3. Les Çâhis de Kâbul et du Penjab.

« Il y a là (Cachemir, Penjab, Radjpoutana), et là seulement, un type remarquablement homogène : au dernier échelon de la hiérarchie sociale, le balayeur présente autant que le souverain de Jaipour tous les traits somatiques qui définissent l'Indo-Aryen. A mesure qu'on descend le Gange, ils disparaissent de plus en plus. Chez l'Hindoustani des Provinces Unies et du Bihar, les caractères aryens et dravidiens (ou mounda) se combinent dans une proportion qui varie suivant les castes... Le long de (la Djamma) on observe entre les races purement aryennes du Penjab et le groupe aryo-dravidien des Provinces Unies une limite nette, et non une zone de transition, comme d'ordinaire en pareil cas » (J. Sion, 366, 370).

Les ethnographes enferment le type indo-aryen entre l'Indus (à l'Ouest duquel le type iranien), la Jumnā, le Chambal et une ligne d'Est à Ouest un peu en dessous de Chitor.

L'Inde du Nord-Ouest fut « peuplée » par les tribus âryennes dites « védiques », à une époque que je suis maintenant porté à mettre très haut (*Indo-Européens et Indo-Iraniens*). Les autochtones, peu nombreux, furent rejetés vers le désert ou la montagne[1]. Au delà de la Jumnā, les an-

1. J. Przyluski, sur les Udumbaras et autres vieux clans, JA. 1926, 1, 1, 1929, 1, 311, etc.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ciennes populations étaient plus denses, il y eut colonisation, non pas peuplement[1] : les Aryas se mêlèrent aux autochtones. L'opinion classique est que les caractères ethniques du Nord-Ouest doivent s'expliquer par les conditions de la préhistorique invasion des tribus védiques.

Mais, d'ailleurs, presque tous les envahisseurs de l'époque historique (Penjab, Rājputāna) sont de race iranienne. Si on excepte une courte période, féconde du reste pour les influences religieuses et « de civilisation » (Mauryas), le Nord-Ouest fut toujours soumis à des étrangers, Perses, Grecs, Scythes, Parthes, Kouchans (*Inde aux temps des Mauryas*). C'est une des raisons pour lesquelles cette Inde est une « Inde blanche ».

« Le bassin de l'Indus fut le vestibule toujours ouvert aux envahisseurs et on peut se demander si, pour la géographie humaine, il n'appartient pas autant au monde de l'Iran qu'au monde de l'Inde. De celle-ci, il tend volontiers à s'isoler, abandonné aux conquérants par les dominations gangétiques » (J. Sion, 370).

Comme des Achéménides aux Kouchans, de même des Kouchans à l'occupation musulmane : l'Inde du Nord-Ouest échappe à l'influence politique de l'Inde du Gange. Elle est cependant très indienne pour la langue et la religion, encore qu'elle soit plus bouddhiste, jaïniste, « solaire », que brahmanisante.

Les siècles qui précèdent et suivent immédiatement le commencement de l'ère chrétienne, pauvres en renseignements historiques, sont fort importants au point de vue de l'histoire de l'Asie (Appendice, note sur le bouddhisme.)

§ 1. — Derniers Kouchans.

Après Kaniska et ses successeurs immédiats dont la puissance (centre Mathurā) s'étendit très loin dans la vallée du Gange[2], après Vāsudeva, cinquième successeur de Kaniṣka, qu'on situe *circa* 200, l'empire

1. La colonisation fut très faible vers l'Extrême-Est, ci-dessous 87.
2. Sur les jetons de cuivre kouchans qu'on trouve en Orissa, Rapson, *Coins*, § 54.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

indien kouchan s'effondra (*Inde au temps des Mauryas*, 317). Les Kouchans seront désormais, par définition, des rois de Kābul.

Nous savons que, à la fin du IIIe siècle, le Sassanide Varahran avait occupé le Séistān et guerroyé avec le roi de Kābul. Un peu plus tard, les preuves sont nombreuses qui établissent que les Kouchans sont dans la clientèle et le vasselage sassanide : alliance matrimoniale avec Hormaz II[1], présence du Kouchan Grumpatès et de ses éléphants à la bataille où Sapor défit les Romains (359). « Il est certain que, au cours du IIIe siècle, le Penjab a renouvelé ses anciennes relations avec la Perse » (V. Smith, 291), relations jamais interrompues à vrai dire.

Les documents gupta nous disent quelque chose de l'état politique du Nord-Ouest, *circa* 350. Samudragupta (ci-dessous 45) est en commerce amical avec le « Fils du ciel, roi des rois » qui porte les titres impériaux des grands Kouchans. Les domaines propres de cet héritier de Kaniṣka étaient sans doute Kābul-Kāpiça-Bāmiyān, avec des marches septentrionales (Bactriane) et hindoues (Gandhāra). Quelque cinquante ans plus tard, les Kouchans sont bousculés par les Huns (ci-dessous 11, Kidāra).

Samudragupta est séparé du « Fils du ciel » par des clans qui sont, à l'en croire, ses tributaires, mais sur lesquels le Fils du ciel exerçait peut-être quelque suzeraineté. A la vérité, ces clans ne sont jamais soumis qu'au point de vue du protocole.

1. J. Kennedy, *JRAS.*, 1913, 1060 a des références intéressantes notamment sur le trousseau de la mariée, riche des laines du Kaçmīr, sur le fameux châle, le premier qu'on vit en Europe, présent de Varahran à Aurélien (294), jugé digne d'être offert à Jupiter capitolin.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

1. La numismatique kouchane, après Vāsudeva (Kābul, Kāpiça, Penjab, jusqu'à l'installation du « Chah » Kidāra du Gandhāra, 200-425), répète en grec, bientôt d'une manière illisible, le nom de Kaniṣka et de Vāsu; au revers, en brāhmī, des légendes monosyllabiques, *bha*, *ga*, *vi* : ces syllabes désignant les diverses tribus qui auraient accompagné les Kouchans (?? V. Smith). — Rapson, § 74, V. Smith, *Coins Indian Museum*, I, 88, 1907; E. Herzfeld, *Kushano-Sassanian Coins*, *MASI*, n° 38, 1930; G. Bataille, *Numismatique des Koushans et des Koushan-Shahs Sassanides*, *Arethusa*, 1928, fasc. 18.

2. Pour l'histoire artistique du Far-West indien, Kābul, Bāmiyān, voir Grousset 36-39, *Traces du Bouddha*, 79 ; J. Hackin, *L'Œuvre de la Délégation Archéologique Française en Afghanistan*, Tokyo, Maison Franco-japonaise, 1933.

§ 2. — Les Huns.

V. Smith, 328-337, 426; Raychaudhuri, 172, 329, 387, 408, 425; R. Grousset, 65, 94, 253; Basak, s. voc. Hūna; A. Herrmann, *Die Hephtaliten*, *Asia Major*, II; Jivanji Jamshedji Modi, *Early history of the Huns and their inroads in India and Persia*, *JBBAS.*, t. 24 (1916), 589-595.

E. Chavannes, *Voyage de Song Yun dans l'Udyāna et le Gandhāra*, 518-522 p. C., *Bulletin*, III, 379-441; *Documents sur les Tou-kiue*, Saint-Petersbourg, 1903, *Notes additionnelles*, T'oung pao, 1904; Pelliot, *Bulletin*, 1904 479.

Pour les monnaies, Rapson, *Coins*, 1898, 28-30, *History and Coinage of the Gupta Period*, *JASB*, 1894; Fleet, *Coins and History of Toramāna*, *Ind. Ant.*, XVIII; V. Smith, *Coins in the Indian Museum*, 1907 (parts 2 et 3), *White Hun coins from Penjab*, *JRAS.*, 1907, 91.

Les Huns blancs ou Hephthalites (le roi Hephthal, héros éponyme)[1], mongoloïdes, cousins des barbares

1. En chinois Ye-ta, au sanscrit Sitahûna, Çvetahûna (= Hun blanc) et encore Hârahûna, Rapson, *Coins*, § 103.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

qui envahirent l'Europe orientale en 375 (mort de Valens, 378), s'installent en Transoxiane entre 385-420, en Bactriane en 425. Ils y rencontrent des princes kouchans qu'ils chassent. Ils montent vers Kābul-Kāpiça et le kouchan Kidāra descend en Gandhāra. Tout en guerroyant avec le Sassanide (Bahram Gor, les défait en 428)[1], ils envahissent le Gandhāra (Kidāra se réfugie dans le Gilgit, ci-dessous 17) et l'Inde propre. Skandagupta (ci-dessous 54) remporte sur eux une victoire notable, 455.

Circa 465-475, nouvelle poussée que la défaite du Sassanide Peroz (484) rend probablement plus grave. Les Huns s'installent dans le Penjab (Sialkot) et leurs raids les mènent très loin dans l'Hindoustan. Notamment ils occupent Eran où des princes indiens leur paient tribut (ci-dessous 62). En plusieurs occasions cependant, ils sont, sinon défaits, du moins très victorieusement repoussés (ci-dessous 62 et suiv.).

Le temps de leur grande puissance, le temps de l'empire hun, va bientôt passer. Ils sont écrasés entre les Turcs et les Sassanides, 563-567.

Les Turcs (T'ou-kiue), jadis vassaux des Jouan-jouan, les chassent vers l'Occident où ils apparaissent en Avares. « Les Geougen passèrent en Europe où ils furent connus sous le nom d'Avares », Deguignes, *Hist. générale des Huns...* t. I, 1re partie, 188, et II, 352. — Pelliot, *Bulletin*, 1903, 99, et 1904, 479, pour les opinions de Chavannes, Marquart, Parker, etc.) Dès lors les Turcs ont deux khans ou kagans : Turcs orientaux (Orkhon), Turcs occidentaux (Ili, Issyk-koul). Ceux-ci, sous la conduite de leur premier

1. Drouin, *Les Huns Ephthalites dans leurs rapports avec les rois perses sassanides*, Muséon, 1895 (Rapson *ibid.*).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

khan, Istâmi, s'entendent avec le sassanide Khosroes Anosarwan contre les Huns (563-567)[1].

Les clans huniques, installés dans le Penjab ou le Rājputāna, restent redoutables. Ils sont jusqu'au XIe siècle fréquemment mentionnés dans les épigraphes. Leurs chefs prennent rang parmi les princes auxquels s'allient les maisons royales.

Prabhākaravardhana, « lion de ces gazelles que sont les Huns » (Bāṇa), continua contre les Huns la guerre que faisaient ses ancêtres; deux fois il envoya, pour les repousser ou les soumettre, son fils Rājyavardhana, 604-605 (ci-dessous 77). Le Jajjapa tué par un vassal du Gurjara Mahendrapāla (893-907) est un prince hunique[2]. Il doit y avoir du sang hun dans le clan rājpoute qui porte le nom de Hun[3]. — D'ailleurs le nom peut désigner n'importe quel étranger, jusqu'au Portugais.

Nous signalerons : 1° le témoignage de Song Yun; 2° les documents indiens relatifs aux deux rois connus par leur nom, Toramāṇa et Mihirakula; 3° les forfaits de Mihirakula. Les controverses relatives aux défaites des Huns dans l'Inde propre trouveront place ci-dessous 62.

1. *Song Yun*

La reine Hou-che (515-528) envoya dans l'Inde Song Yun pour y acquérir des livres sacrés. L'intérêt du récit du voyage est surtout dans la description,

1. L'Oxus fait alors frontière entre le Turc et le Sassanide. Mais les alliés se brouillent. Finalement le Turc l'emporte et s'étend jusque Merv, jusqu'au Gandhâra. Son apogée se place au début du VIIe siècle. Hiuan-tsang rendit visite au Khan en 630 (R. Grousset, *Traces du Bouddha*, 63.)

2. Ci-dessous 124, 148, 150, 158. D'autres références, S. Lévi, *Bulletin*, 52.

3. V. Smith, 339, qui parle des Huns littéraires et cite S. Lévi, Tod, *Annals of Râ'asthân*, 1, 131, More Stephens, *Albuquerque*, 206.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

savamment enrichie par Chavannes de détails nombreux, de la vie que menaient les Huns en Afghanistan, de leurs mœurs et de leur organisation[1].

Song Yun fut en relation avec deux chefs huns qui ne sont pas désignés par leurs noms.

Le premier, roi des Huns, avait pour capitale, ou principal camp, Bāmiyān. Son empire, d'aspect septentrional (Chavannes), comprenait de nombreux pays situés entre le Khotan, le Gandhāra et la Perse. Il accorda à Song Yun dans le Wakhan (vallée pamirienne voisine du Khotan) l'accueil respectueux qu'un barbare devait à un Chinois.

Song Yun, par le Po-che (vallée au sud-ouest du Wakhan) et le Citral — deux « royaumes » soumis aux Huns — passa dans l'Udyāna[2] et, de là, dans le Gandhāra. Nous apprenons que, deux générations avant sa visite (*circa* 465 par conséquent), les Huns avaient installé au Gandhāra un *tegin* (gouverneur-chef) dont le successeur guerroyait alors, et depuis des années, avec le Kaçmīr. Song Yun le vit et le trouva impoli ou poli tout juste[3]. — On pense généralement que le *tegin* de 465 était Toramāna, son successeur, Mihirakula : identifications douteuses.

1. Le bouddhisme avait pénétré chez eux. « Le lit de la reine a la forme d'un éléphant blanc à six défenses ». On trouve « beaucoup de temples et de stûpas ». Toutefois « ils ne croient pas à la loi bouddhique et servent un grand nombre de divinités hérétiques. Ils tuent les êtres vivants et mangent des (viandes) sanglantes... »

2. « Le roi de ce pays agit avec perfection, se nourrit de végétaux; au point du jour et à la nuit venue il adore le Bouddha. » On ne met pas à mort les criminels, on les transporte sur une montagne déserte en leur laissant le soin de trouver à boire et à manger. Le roi reçut très bien Song Yun.

3. Du moins d'abord, car « quand Song Yun fut entré en relations habituelles avec son hôte, il constata que celui-ci avait des sentiments humains » et lui reprocha de ne pas s'être prosterné pour recevoir l'édit impérial. Le Barbare répondit qu'il se prosternerait devant l'empereur de Chine, mais qu'il croyait bon de rester assis pour lire sa lettre.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

V. Smith (336), faute de documents indiens, emprunte à Gibbon la description des Huns et de leur cruelle sauvagerie. Peut-être à tort, car les Huns de Song Yun sont sympathiques.

2. *Toramāna*

Ce roi est nommé dans trois inscriptions qui montrent l'étendue des conquêtes huniques : 1. Eran (Sagar district), de la première année du règne; 2. Kura (Salt Range), où il est nommé Mahārāja Toramā*n*a *S*āha Jaūvla (*S*āha, iranien pour roi; Jaūvla, ethnique, ci-dessous et p. 123); 3. Gwalior, quinzième année de Mihirakula; en outre, dans le Mālava oriental, des monnaies à son nom, imitées de Budhagupta (voir 58) et datées 52, datation obscure qu'on explique par une ère hunique commençant en 448 (douteux, contesté par Rapson). Les monnaies antérieures à Toramā*n*a nomment deux *S*āhis huniques.

Les plus anciennes monnaies sont des monnaies sassanides, revers autel du feu, avers effigie du roi imprimée « en repoussé », inscriptions en grec (les plus archaïques) ou en caractères indiens. — On a, parmi les indiennes, des pièces au nom d'un *S*āhi Khingila et d'un *S*āhi Jabūvla, probablement antérieures à celles de Toramā*n*a.

Plus tardives, des imitations sassanides (Firuz, 471-486), Mārwār, bas Indus, Rājputāna occidental, anonymes (Toramāna ?).

Plus tardives, les pièces imitées des Guptas avec la date 52 (Rapson, *Coins*, § 104).

3. *Mihirakula*

Mihirakula, Mihiragula — aussi Mihiradata, « donné

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

par Mithra » sur une monnaie[1] — aurait succédé à Toramāna en 502. Evidemment le « Gollas aux mille éléphants » de Cosmas Indicopleustes (547).

Nous le connaissons à travers les dires de Hiuan-tsang et le souvenir qu'on garde de ses sacrilèges et de ses destructions. Mais il se peut que Mihirakula ait été calomnié (ci-dessous 65).

Il eut pour base d'opérations Sākala (Sialkot), l'ancienne ville de Ménandre, bon poste pour les raids de pillage. Cependant il prit figure de souverain hindou. L'histoire de ses conquêtes et l'histoire de ses défaites par les princes hindous (ci-dessous 62) sont obscures. Il semble bien qu'il occupa le Kaçmīr. — D'après V. Smith, 338, « la date de sa mort n'est pas connue exactement, mais cet événement dut avoir lieu en 542, ou à peu près un siècle avant Hiuan-tsang ». On ne voit pas les documents sur lesquels repose cette chronologie.

1. D'après Hiuan-tsang (Watters, I, 288), « il y a quelques siècles Mahirakula régnait sur l'Inde. Sa capitale était Sākala. Son royaume était le Tche-kia » (ce qui donne *T*akka et correspond au *T*akkadeça de la chronique dn Kaçmīr, S. Lévi). Suit l'absurde histoire de la brouille de Mahirakula et des moines bouddhiques. Ceux-ci, à qui le roi demande un professeur, délèguent un bonhomme assez

1. Encore, d'après quelques-uns, le Jiṣnu et le Prakâçâditya de plusieurs monnaies. Mais ci-dessous.

La transcription de Hiuan-tsang, Mohilokiulo, avec sa traduction chinoise « Grande famille » (Mahâ-kula), repose sur une déformation de Mihirakula : On aurait *mahant*, *mahilla*, « grand », et *kula* famille (S. Lévi, *Bulletin*, 1905, 301).

Le Nanjio 465 a Mei-tche-ho-lo-kiu-lo; le 1340 a Miloku.

Pour Mihira-Mithra. le témoignage de Tacite (X, 10) qui attribue à Mithridate V le nom de Meherdates. Le *Mi-lan* du conte 39 de Chavannes (*Cinq cents contes et apologues*, 1910) est aussi Mitra, Maitra.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

disert, qui avait été moine, et faisait partie de la domesticité du roi. Alors Mahirakula massacre les moines; Bāləditya, roi de Magadha, bon bouddhiste, refuse le tribut qu'il payait au Hun... Après diverses péripéties, Mahirakula est battu, s'installe au Kaçmir où, couvert de nouveaux forfaits, il périt misérablement (ci-dessous 65).

2. Ce que dit Hiuan-tsang de la période kaçmîrienne de Mihirakula est confirmé par la tradition qu'a recueillie Kalhana, historien du Kaçmīr : il y fait régner Mihirakula, Khinkhila, Narendrāditya (Rājataranginī, I, 289-325, Stein, trad. 43; Marquart, *Album Kern*, 1093; *Bulletin*, 1903, 744)[1].

3. « Quand Hiuan-tsang visita Pashāwar, en 630 de notre ère, il y avait un siècle que l'invasion des Huns Hephthalites avait presque entièrement détruit la brillante civilisation gandhârienne. L'Attila de l'Inde, le Hun Mihirakula, avait porté aux ateliers gréco-bouddhiques un coup dont ceux-ci ne s'étaient pas relevés. « La race royale est éteinte, écrit tristement Hiuan-tsang, et le pays a été rattaché au royaume de Kāpiça. Les villes et les villages sont presque vides et déserts, et on ne voit (dans le pays) que quelques rares habitants. Un angle de la ville royale (Peshawar) renferme environ mille familles... Il y a un millier de couvents bouddhiques qui sont ruinés et déserts; ils sont envahis par les herbes sauvages, et n'offrent qu'une triste solitude. La plupart des stûpa sont également en ruines... » Song Yun, *circa* 520, avait trouvé cette ruine irrémédiable à la veille, sinon même déjà en train de s'opérer (?) dans un Gandhāra « envahi depuis deux générations par les Huns » et « accablé par les maux de la guerre » (R. Grousset, *Traces*, 97; Foucher, *Art gréco-bouddhique*, I, 41; Chavannes, *Bulletin*, 1903, 415).

D'après le Livre des patriarches (Nanjio 1340, chap. 6), un roi Mi-lo-ku (= Mihira) massacre les moines du Kaçmīr et détruit les édifices sacrés; il fait périr Simha le dernier patriarche. Or ce livre fut traduit en 472 : on a conclu à l'existence de deux Mihirakula. Mais voir Maspero, *Mélan-*

1. On a dit que les récits malveillants de la Râjatarangini sont des inventions brahmaniques, dues au fait que Mihira adorait le soleil et favorisait les « Zoroastriens ». Les « brahmanes gandhâriens » de Rājatarangini, I, 307, sont des prêtres iraniens, ci-dessous.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ges Lévi, 1911, 129-149, résumé par Péri, *Date de Vasubandhu* : « L'ouvrage, tel que nous le possédons, ne paraît pas être celui qui fut traduit en 472. C'est très probablement un faux compilé assez maladroitement dans la première partie du VIe siècle. »

Le Sutra de Visage-de-Lotus (Nanjio 465, trad. 584, résumé par S. Lévi, *Bulletin*, 1905, 295) est l'histoire prophétique de la sébille du Bouddha. « Au début du IVe siècle, Fa-hien avait vu dans le Gandhāra la sébille sacrée honorée d'un culte magnifique... Deux siècles après, Hiuan-tsang passait par le Gandhāra, mais n'y trouvait pas la relique; elle avait, disait-on, passé en Perse où elle était conservée dans le palais du roi. » Le Nanjio 465 prédit que le méchant Visage-de-Lotus « sera roi sous le nom de Mei-tche-ho-lo-kiu-lo, anéantira ma loi et, en vraie brute, mettra en pièces ma sébille ». Après sa mort misérable, sept dieux s'incarneront l'un après l'autre pour rétablir le bouddhisme au Kaçmīr.

3. Çahis de Kabul et du Penjab.

1. La vulgate historique est presque trop précise. La poussée des Huns chassa les Kouchans (?) de la Sogdiane et de la Bactriane d'abord, ensuite du Kābul et du Kāpiça. Le Kouchan Kidāra (Ki-to-lo du chinois, Kidāra des monnaies du Kaçmīr) régna au Gandhāra (425)[1]. Quelques décades plus tard, les Kouchans doivent chercher un refuge dans la montagne, Chitral, Gilgit (*circa* 470). Rentrés à Kābul après la débâcle des Huns (*circa* 550), ils restèrent en possession de la région gandhârienne[2] et maintinrent

1. D'une part, des monnaies huniques du Kaçmîr semblent copiées des monnaies de Kidâra; d'autre part, les monnaies de la dynastie kâçmîrienne Karkoṭaka (625-757) portent à l'avers le nom de Kidâra considéré comme le fondateur de la dynastie, à l'envers le nom du souverain régnant. — Rapson, *Coins* § 76 et 112, ci-dessus.

2. Au VIIIe siècle, Taksila dépendait du Kaçmîr, de même que les petits royaumes du Salt-Range, Abhisâra, etc. — Sialkot était la capitale d'un royaume qui comprenait Multan. Au sud, le Sind,

NATIONAL ARCHIVES INDIA

leur pouvoir jusqu'aux invasions musulmanes. C'est la dynastie dite des « Turki Shāhiya Kings » ou des « Çāhis de Kābul[1] ».

L'origine kouchane de ces chefs est douteuse.

En deux mots, dans le désordre qui suivit la courte dynastie des empereurs huns, Toramāna et Mihira, et la victoire turque, surgit une dynastie d'origine turco-mongole, à demi hindouïsée, à demi iranisée.

« Jusqu'à la veille de l'invasion musulmane, ces princes des confins iraniens se vanteront tous de descendre de Kaniṣka... En réalité, depuis que la région gandhârienne avait été conquise par la horde mongole des Huns Hephthalites..., les dynastes de Kâbul devaient être de sang turco-mongol... Quand Hiuan-tsang visita le Kâbul, cet élément avait eu le temps de s'assimiler. Le roi de Kâpiça qui accueillit notre pèlerin était un bouddhiste fort pieux... » (R. Grousset, *Traces du Bouddha*, 85). Tout aussi fervent celui qui reçut Ou-k'ong (751-790) (S. Lévi et Chavannes, *Itinéraire d'Ou-k'ong*, *JA.* sept.-oct. 1895).

« Les annales des T'ang nous font connaître plusieurs princes de cette dynastie. En 642, au témoignage de l'ambassadeur qui vint alors du Kipin (= Kāpiça) (en Chine), le prince régnant Ho-hie-tche était le douzième depuis le fondateur Hing-ye ». On a, en 719, Ho-lo-ta-tcheu Te-le; en 739, Ou-sen Te-le-ti; en 745, P'o-p'o reconnu par l'Empereur comme roi de Kāpiça et d'Udyāna (Comp. R. Grousset, *Histoire*, 282). « Tous les indices concordent à caractériser une dynastie turque ». Les titres *te-le*, *te-le-ti*, *te-k'in* sont turcs (Chavannes-Lévi, *Itinéraire d'Ou-k'ong*, note sur le Kipin)[2].

capitale Aloz (27° 39' et 68° 59'), dont le roi était un bouddhiste de caste çûdra : première province indienne conquise par les Musulmans.

1. Les Shâhiyas d'Alberuni, les Çâhis de la chronique kaçmîrienne, les rois turcs du Kipin des sources chinoises. — S. Lévi et Chavannes, *Itinéraire d'Ou-K'ong* (751-790) *JA.*, 1895, II; Stein, *Zur Geschichte der Çâhis von Cabul*: Stuttgart, 1893. Raverty, *Notes on Afghanistan.*

2. Le titre *te-k'in* dans le Baratakîn d'Alberuni (*India*, II, 10) : « Les Hindous avaient des rois résidant à Kâbul, Turcs qu'on disait

Ces rois de Kābul-Kāpiça-Gandhāra sollicitaient l'investiture chinoise et espéraient l'appui chinois contre le Musulman (Hajjāj, 705-715, Hashām, 725, Abū Jafar al-Mansūr, 754-775, prise de Kābul entre 775-809)[1]

2. Vers 885, les « Turki Shāhiyas » furent renversés par « le brahmane Kallar », tête de la dynastie des « Brahman Shāhiyas[2] ». Les derniers ont bien le caractère de rājpoutes. Jayapāla (Jaipāl) et son fils Anandapāla (Anandapal) sont justement célèbres.

Jaipāl apparaît comme un grand homme. Il mit en œuvre contre l'ennemi toutes les ressources de son royaume (la plus grande partie du Penjab, le Gandhāra). Il sut faire comprendre au Cahamāna d'Ajmīr, au roi Candella, à plusieurs autres rois petits ou grands (ci-dessous 126), qu'ils devaient combattre avec lui l'ennemi commun. Dans plusieurs rencontres, la fortune trahit son courage. En 1001, vaincu sans espoir de prompte revanche, il monta vivant sur le bûcher[3].

Anandapāla, son fils, hérita de sa grandeur d'âme et de son esprit politique. — Le malheur des temps ne l'empêcha pas de s'occuper de grammaire sanscrite et de faire de la réclame au Kaçmīr pour le livre de son professeur

d'origine tibétaine... Barhatakin gouverna ces contrées sous le titre de Shâhiya de Kâbul. Le pouvoir resta dans les mains de ses descendants pendant soixante générations. » Stein, *Zur Gesch. der Çâhis von Kâbul*, Stuttgart, 1893.

Sur des *tekin* au service du roi de Kanauj, ci-dessous, 111.

1. Pour les premières attaques arabes contre Kâbul, R. C. Majumdar, *Arab invasions of India*, Sixth Or. Conf. (Patna), 51.

2. Alberuni, II, 14, raconte l'histoire de Kallar. Il énumère les sept rois brahmanes : Kallar, Sâmand (Sâmanta), Kamalû, Bhîm, Jaipâl, Anandapâl, Tarojanapâl (Trilocanapâla), Bhîmpâl. — Pour les brahmanes-ksatriyas, ci-dessous 102.

3. V. Smith, 396, Ishvari Prasad, 80-87. — Le détail des nombreuses campagnes de Jaipal n'est pas encore fixé *ne varietur*. La publication de l'histoire de Girdizi met beaucoup de choses au point, Sri Ram Sharma, *An almost contemporary account of Mahmud's invasio n of India*, *IHQ.* IX, 934-942, 1934.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Ugrabhūti (Alberuni, I, 135, Winternitz, 398). — Battu une première fois par Mahmūd, il reste puissant; et Alberuni cite la lettre qu'il écrivit à Mahmūd, alors pressé par les Turcs, pour mettre à sa disposition 5.000 cavaliers et 100 éléphants : « J'ai été vaincu par vous; je ne souhaite pas que vous soyez vaincu par un autre ». — En automne 1008, dans la plaine de Peshāwar, les armées des Rājas, grossies de guerriers Khokhars, et le Musulman s'observèrent pendant quarante jours. La bataille eût été une victoire, si l'éléphant d'Anandapāla ne s'était pas affolé et enfui à un moment décisif (*JRAS.*, 1909-277).

Trilocanapāla ne fut pas plus heureux, malgré l'appui du roi de Kaçmīr. Après lui (1021), Bhīmapāla qui périt en 1026. « Rien ne reste plus de cette famille », dit Alberuni.

Dans sa *Dynastic History*, Hemchandra Ray donne un exposé critique de l'histoire des « Shahis ».

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

CHAPITRE II

SATRAPIE D'OUDJEIN

1. Bibliographie. — *Inde aux temps des Mauryas...*, 280; V. Smith, 220, 307; Raychaudhuri, 330-357, et *IHQ.* IX, 37, 1933; H. Ch. Ghose, *IHQ.*, VI, 747, VII, 117, 559 (Kṣatrapas et Andhras).

R. D. Banerji, *Ep. Ind.* 1921 (« Andhau inscriptions », sur les *laṣṭis* ou monuments funèbres; V. S. Sukthamkar, *Ep. Ind.*, XVI, 1922, janvier (jaïnisme).

Pour Bhūmaka, Ysamotika Caṣṭana, Dāmaysada (fils de Rudradāman, 150-178), et la valeur de la graphie *ys*, S. Lévi, *Ysa* (Soc. de Batavia, Feestbundel, 1929, II, 100) et Sten Konow, *The Arapacana alphabet and the Sakas*, *Acta Or.*, XII, 13, 1933.

E. J. Rapson, *Coinage of the Mahākṣatrapas and Kṣatrapas of Surāṣṭra and Mālava* (Western Kṣatrapas), together with a Note on the order of succession and Dynastic and Genealogical Tables, by Col. I. Biddalph, *JRAS*, 1899, p. 357-407 (corrige et complète Bhagvānlāl Indrājī, Coinage of the Western Kṣatrapas, *ibid.*, 1890, p. 639). — H. Wilherforce Bell, *Hist. of Kathiawad from the earliest times*, 1915.

La monnaie des Satrapes, à l'imitation de celles des Andhras (sur lesquels Nahāpana a conquis le Mālava), porte un symbole qui paraît bien être un *caitya* (Rapson, *Coins*, § 87). Mais L. D. Barnett (*Ind. Ant.*, 58, p. 10, 1929) : « Il est maintenant admis que le prétendu *caitya* n'est pas un *caitya*, mais une montagne avec, souvent, une rivière coulant au pied. »

NATIONAL ARCHIVE OF INDIA

2. *Mālava.*

« ... Il y eut toujours là une grande voie de passage. Les bassins du Tchambal, du Sind et de la Betwa forment un couloir facile entre les Aravalli et les massifs boisés qui dominent la Sone. Le relief, compliqué mais usé, n'offrait guère d'obstacles aux routes qui gagnaient les ports du Goudjerat en venant soit d'Ajmere par Chitor, soit de Mattra et de Goualior vers Oudjein. De plus, le sol est excellent sur les trapps; le climat est délicieux en hiver et tolérable en été. Aussi le Malwa attira tous les conquérants... » (J. Sion, *Asie des moussons*, II, 330).

« Le Mâlva touchait à l'ouest au royaume de Valabhī, dans la presqu'île du Gujerât. Comme de nos jours encore, ce pays, ainsi que la province contiguë du Surāshtra (Surate) vivait du commerce maritime avec le golfe Persique et l'Orient méditerranéen : « On trouve dans ce royaume, écrit Houei-li (Vie de Hiuan-tsang), des monceaux de marchandises précieuses venues de pays étrangers. Il y a plus de cent familles dont la fortune s'élève à plus d'un million d'onces d'argent » (R. Grousset, *Traces du Bouddha*, 178).

La description du Mālava par Fa-hien est célèbre (V. Smith, 313; ci-dessous 27).

On croit que les Mālavas continuent les Malloi du Penjab des écrivains macédoniens, les Mallas de la vieille histoire bouddhique. Samudragupta nomme les Mālavas parmi les clans tributaires (ci-dessous 44) et il y a des raisons pour les placer, à cette époque, du côté de Mewar et de Kotah. On a recueilli, dans le Sud-Est de l'Etat actuel de Jaipur de nombreuses monnaies portant : « des Mālavas », « Victoire des Mālavas », « des chefs des Mālavas » (inscription). Ces monnaies ne sont pas de 150-250, ainsi que le crurent d'abord les numismates : « elles ne sont pas antérieures au ve siècle » (Rapson, § 51).

Sur l'Avanti, qui est le Mālava occidental, dans le Mahābhārata, les Purāṇas, les sources bouddhiques, le sommaire de B.-Ch. Law, *Ancient Mid-Indian Ksatriya Tribes*, Calcutta, 1924, 141; Raychaudhuri, 102, *Cambridge History*, 185 et *passim*.

NATIONAL INSTITUTES OF INDIA

3. *Mālavaganasamvat*, 58 *avant J.-C.*

L'ère dite de Vikrama est l'ère jadis nommée « du Mālavagana », c'est-à-dire « du Sénat des Mālavas » (voir la controverse Fleet, *JRAS.*, 1914, 413, 1915, 138, 802. — F. W. Thomas, 1913, 413, 1914, 1010, 1915, 534, 1916, 162). Les Mālavas sont une tribu; le *gana* des Mālavas est le corps des chefs, égaux en principe, qui gouvernent la tribu. — Vraisemblablement 58 av. J.-C. est une date importante dans l'histoire de la tribu. Mais nous sommes très mal informés (Barnett, 42, Rapson cité dans *Inde sous les Mauryas*, 272). Pourquoi l'ère Mālava prit le nom d'ère Vikrama, ci-dessous 48.

4. *Oudjein.*

Ujjayinī (Viçālā, Padmāvatī, Bhogavatī, Hiranyavatī, etc.), l'Ozênê des Grecs, capitale de l'Avanti, célèbre chez les bouddhistes (*Cambridge History*, 185-187, 310-311), chez les jaïnas (166), chez les çivaïtes (temple de Mahādeva, un des douze Lingas), une des sept villes saintes encore aujourd'hui (531), capitale du légendaire Vikramāditya patron des lettres, d'où vient l'ère dite Vikrama (58 av. J.-C.) qui est exactement l'ère des Mālavas, méridien des astronomes indiens et centre des recherches astronomiques, patrie probable de Kālidāsa : ville très importante à tous les points de vue.

Les plus anciennes monnaies (Ujeniya) du IIe siècle avant J.-C.

Bāna, Kādambarī, tr. C. M. Ridding, 1895 (*RAS*), 210, description un peu trop littéraire; Hiuan-tsang, Beal, II, 270; Kathāsaritsāgara, tr. Tawney, II, 275; Meghadūta, I, 31. — Nombreuses références dans N. L. Dey, *Geographical Dictionary*, Calcutta Or. Ser., 21, 1927; dans *Cambridge History*, Raychaudhuri (318), René Grousset (voir les *Index*).

Légende du massacre des bouddhistes par Sudhanvan, *Çamkaradigvijaya*, 1 et 5; légende de Kālaka, Gardabhilla et Vikramāditya, J. Charpentier, *Cambridge History*, 167.

Pour l'astronomie indienne, le calcul du méridien de la

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

« ville des Grecs » (Alexandrie) en 400, etc., G. Thibaut, *Astronomie, Astrologie und Mathematik*, Strasbourg, 1899; G. R. Kaye, *JRAS.*, 1910, 749, *Indian Mathematics*, Calcutta, 1915; *Hindu Astronomy*, 1924; A. B. Keith, *Sanskrit Literatur*, 516; Bhandarkar, *Early History*, 69. — L. Woitsch, *Ueber die Astronomie der Inder*, *Das Licht des Ostens* (Stuttgart, sans date), 231-241.

Les Scythes (Çakas) du Nord-Ouest, mêlés aux Parthes et à d'autres étrangers, furent soumis aux Kouchans et ne font plus parler d'eux depuis une date ancienne (*Inde aux temps des Mauryas*, 262). Mais les tribus scythes du Sud créèrent une monarchie à Oudjein, dont les rois portent le titre iranien de Satrape. Ils datent dans une ère nommée l'ère çaka (78 A. D).

Comme nous n'avons aucune idée d'un événement çaka auquel puisse se référer cette date, la tentation est grande d'admettre que l'ère çaka est, en fait, une ère kouchane adoptée par les Satrapes d'Oudjein vassaux des Kouchans. Cette hypothèse n'est pas susceptible de démonstration.

Depuis Rudradāman (150) qui en avait élargi et fortifié les domaines (*Inde aux temps des Mauryas*, 280-300), l'Etat scythe se maintint jusqu'à la conquête de Candragupta II (*circa* 395), avec quelle gloire et à travers quelles péripéties, nous ne le savons pas avec exactitude.

La liste des souverains, établie par l'étude des monnaies datées, triomphe de la numismatique et de E. J. Rapson, est à peu près tout ce que nous connaissons de cette histoire de deux cents ans.

Rudradāman eut pour successeurs immédiats ses deux fils : 2. Dāmajadaçrī (ou Dāmaghsada) et 3. Rudrasimha

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

dont les monnaies, datées 181, 188, 191, portent successivement les titres de satrape, grand satrape, satrape, grand satrape[1].

Vient ensuite le fils de Dāmajadaçrī, 4. Jīvadāman, 198,

Après lui, dans l'ordre, trois fils de Rudrasimha : 5. Rudrasena, 199-222[2]; 6. Samghadāman, 222, et 7. Dāmasena, 223-235.

Trois fils de Dāmasena viennent alors : 8. Yaçodāman, 238-239, 9. Vijayasena, 241-249, 10. Dāmajadaçrī II, 250-254..

C'est ici que se place probablement, d'après Rapson, entre Vijayasena et Damajadaçrī, un Içvaradatta, grand satrape, qui date de sa première et de sa deuxième année, qui n'appartient pas à la dynastie, dont on a fait un prince Abhīra feudataire révolté, fondateur d'une dynastie dans le Konkan septentrional (ci-dessous 186).

Un quatrième fils de Dāmasena, qui n'eut pas le pouvoir suprême mais battit monnaie en qualité de satrape, 234-238, fut le père de 11. Rudrasana II, 255-272, qui est suivi par ses fils, 12. Viçvasimha et 13. Bhartṛdāman, 281-292.

Le fils de ce dernier, 14. Viçvasena, est satrape de 294 à 304 (*British Museum Cat.*, p. CXL).

Il est possible que la lignée de Rudradāman s'arrête ici, ou du moins la branche aînée de la maison. « Il y a un trou dans notre liste de grands satrapes, de Bhartṛdāman, 292, à Rudrasena, 348 » (Rapson).

Un prince çaka, Jīvadāman, régnait depuis 266 à l'extrémité des territoires soumis à Oudjein, à Sāncī : sans doute cousin et feudataire des grands satrapes[3]. — De

1. Sous le règne de Rudrasimha, une inscription intéressante (181) (Gunda inscription, rééditée par V. S. Sukhtankar, Ep. Ind. XVI, 1922 janvier, avec celles de Gadha et de Junâgadh) : Le général Rudrabhûti, fils de l'Abhīra général Bâpaka fait creuser un étang. Ceci montre des princes du clan Abhīra vassaux des satrapes d'Oudjein (ci-dessous 187).

2. Les dates sont celles des monnaies connues.

3. D'après une pierre de Sâncī, *Ep. Ind.*, 1922, 230, un puits fut creusé par le « justicier » ou général (*daṇḍanâyaka*) le scythe Çridharavarman, fils du scythe Nanda, la 13e année de Jīvadâman. La pierre est aussi datée en çaka; la lecture n'est pas très aisée; toutefois

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

l'année qui suit la dernière de Viçvasena, 305, on a des monnaies au nom de : 15. « Rudrasi*m*ha fils du Svāmin Jīvadāman ». Nous ne savons pas comment ce fils d'un simple *svāmin* (« maître »), auquel manquent les titres royaux de roi ou de satrape, succéda à Viçvasena sur le trône d'Oudjein. Guerre ou légitime héritage?

A Rudrasimha succéda son fils 16. Yaçodāman, satrape, 318-329. Suivent des princes qui prennent le titre de « grand satrape » et le qualificatif *svāmin* : 17 Rudradāman, fils de 16 (pas de monnaies); 18 son fils Rudrasena, 348-378; 19-22 ses petits-fils et arrière-petit-fils, Simhasena, 382, Rudrasena, Satyasimha et Rudrasimha II, 388, le dernier satrape.

Rudrasena rendit hommage à Samudragupta. Candragupta II s'empara de la vieille satrapie d'Oudjein, Mālava oriental et occidental, Surāṣṭra (ci-dessous 48).

On se demande ce que la sobre histoire peut faire de l'histoire que raconte Bāna (Harṣacarita, trad. F. W. Thomas, 194) de la fin tragique de Rudrasimha II.

Enumérant les nombreux souverains que l'amour a perdus : « Dans la ville de son ennemi, le roi des Çakas, faisant l'amour à la femme d'autrui, fut tué par Candragupta qui avait revêtu la robe de la belle ». Le commentateur donne le nom de la dame, Dhruvadevī. Devons-nous penser que Rudrasi*m*ha II, dont le prédécesseur fut le vassal de Samudragupta, périt dans une aventure de harem à la cour de Candragupta son hôte[1]?

V. Smith (309) pose et résout la question : pourquoi Candragupta a-t-il conquis Oudjein? « La différence de race, croyance et usages, excita chez Candragupta le désir de supprimer les impurs souverains de l'Ouest. Hindou orthodoxe, quoique bienveillant aux bouddhistes et aux jains, il dut éprouver une particulière satisfaction à déraciner des chefs de clans qui, probablement, se souciaient peu des lois de la caste ». Nous ne pensons pas que cette explication soit à retenir (Voir ci-dessous 31).

l'éditeur garantit 201 = 279 A. D. L'avènement de Jīvadāman se place donc en 266.

1. Raychaudhuri, 347, signale la même histoire dans le Çṛṅgāraprakāça de Bhoja qui cite un Devīcandragupta (A. R. Saraswati, *Ind. Ant.* 1923, 181).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

CHAPITRE III

LES GUPTAS

Sommaire : § 1. Introduction; § 2. Les Guptas impériaux; § 3. Après Budhagupta.

§ 1. Introduction.

J. F. Fleet, *Inscriptions of the Early Gupta Kings and their successors*, *Corpus* III, 1888 (Carrière et travaux de Fleet, Barnett, *JRAS.*, 1917, 415). — Inscriptions publiées depuis, V. Smith, 296-7.

Allan, *Gupta Coins*; Rapson, *Coins*; V. Smith, 325; *ASI.*, *Rep.* 1913, 258, 1923, 124...

R. Grousset, 91-96; V. Smith, *Oxford History*, 170, *Early History*, 295-347; Raychaudhuri, 359-415, 425-432; R. Basak, 1-131; G. Courtillier, *Anciennes civilisations de l'Inde*, 1930, 169.

R. D. Banerji, *The Age of the Imperial Guptas*, Benares Hindu Un., 1933 (et U. N. Ghosal, *IHQ.*, x, 192).

Inscriptions vişnuites et çivaïtes de l'époque gupta, Bhandarkar, *Vaishnavism...*, 43, Carpenter, *Theism...*, 287. Ci-dessous 37, 60, 287.

Le pèlerin Fa-hien est une source que les historiens des Guptas apprécient à sa valeur qui est grande. (V. Smith, 311-313, Raychaudhuri, 378, R. Basak, 43-45, Grousset, 155-258, Courtillier, 173-174). Peut-être doit-on penser qu'il est optimiste. L'Inde dont il nous parle, 405-410, est bien gouvernée, sûre pour les voyageurs, heureuse et vertueuse, studieuse et pieuse, remarquable par la mansuétude et la charité. — Hôpitaux et maisons de bienfaisance où l'on secourait les pauvres, où on distribuait des médicaments et de la nourriture (Watters, I, 288), institutions

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

qui remontent peut-être à Açoka et pour lesquelles le Sud a des documents circonstanciés (par exemple Mookerji, *Local Government*, 1920, 275-291, hostels, feeding-houses, maternity homes...).

Foe Koue Ki ou Relation des royaumes bouddhiques, Voyage dans la Tartarie, dans l'Afghanistan et dans l'Inde exécuté à la fin du IVe siècle par Chy Fa hian, trad. du chinois et commenté par M. Abel Rémusat, ouvrage posthume revu... par MM. Klaproth et Landresse, Paris, 1837. — Si-yu-ki, *Buddhist Records of the Western World*, translated... by Samuel Beal, Introduction, p. XXIII-CXXXIV, *The Travels of Fa-hian*, London, 1884.

A Record of Buddhistic kingdoms, being an Account by the Chinese Monk Fa-hien of his Travels in India and Ceylan (A. D. 399-411)... translated... *with a Corean recension of the Chinese Text*, by James Legge..., Oxford, 1886. — *The Travels of Fa-hsien*, retranslated by H. A. Giles, London, 1923. — E. Chavannes, *Les voyageurs chinois*, dans Madrolle, *Chine du Sud et de l'Est*. — Watters, « Fa-hsien and his English Translators », *China Review*, VIII.

C'est une histoire qui s'est répétée plusieurs fois dans l'Inde, jamais aussi brillamment. Un prince de médiocre territoire et de lignée pas très longue devient, sans qu'on sache bien comment, un grand souverain : circonstances favorables, énergie politique et militaire. Ses héritiers poursuivent son œuvre, un empire est fondé et dure; l'ordre règne et le pouvoir, absolu dans les domaines propres de la maison agrandis d'annexions; les rois soumis restent fidèles à leurs obligations de vassalité; une certaine unité s'instaure. — Mais, solides sous des empereurs énergiques, les liens qui tiennent ensemble les principautés ne résistent pas, sous un empereur moins actif ou moins heureux, à une secousse grave ou à des secousses médiocres répétées. L'empire s'écroule; les principautés vassales redeviennent autonomes; la famille

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

impériale rentre dans l'obscurité, réduite à son primitif patrimoine.

C'est l'histoire des Guptas : l'aïeul et le bisaïeul de Candragupta Ier (320-330) ne sont que des noms; Samudragupta (330-*circa* 375) étend son autorité ou son influence de la mer occidentale (Surāṣṭra) à la mer orientale (Bengale occidental); l'empire se consolide et s'élargit sous Candragupta II (*circa* 375 *circa* 413), Kumāragupta (*circa* 413-455); il tient encore, malgré l'attaque hunique, sous Skandagupta (455-*circa* 467). Budhagupta (477-496?) est le dernier empereur. Après lui, une grande confusion dans nos sources qui reflète la confusion dans les faits; disparition du pouvoir central; autonomie des provinces; une dynastie de Guptas qu'on nomme « Guptas de Magadha », pour les distinguer des Guptas impériaux auxquels ils doivent se rattacher.

C'est un empire de Magadha par ses origines; bientôt un empire de la Plaine gangétique, qui s'annexe l'Orient (Bengale) et le Mālava; il est respecté par les tribus de l'Ouest. Les causes de sa chute sont notamment les incursions ou invasions huniques qui, quoique finalement repoussées, ont brisé l'appareil politique imposé par les grands Guptas[1].

Ere gupta[2].

On faisait commencer l'ère gupta en 58 avant notre ère = ère Mālava ou ère Vikramāditya), en 166, en 190 de notre ère. Elle commence vraisemblablement avec l'avè-

1. Raychaudhuri, 425, *The decline of the Early Gupta Empire.*

2. V. Smith, *Revised Chronology of the Early or Imperial Gupta Dynasty, Ind. Ant.*, 1902, 257, *Early History*, 296. — On convertit approximativement une date gupta en une date chrétienne en ajoutant 319.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

nement de Candragupta Ier, le 26 février 320. « Fleet a mis l'ordre dans le chaos en fixant cette date, *Corpus*, III, Intr., p. 19 » (V. Smith). On lit avec intérêt l'histoire des longues controverses auxquelles a mis fin sa découverte. Il est surprenant que D. N. Mukerjee, auteur de travaux estimables, brise une lance fragile en faveur de la date 58 (*IHQ.*, VIII, 85, 1932).

4. *Capitales.*

Les capitales ou villes royales des Guptas furent Pāṭaliputra, Ayodhyā (Aoudh), Kauçāmbī, Oudjein. Voir les bonnes remarques de Smith, 309, et de Raychaudhuri, 378. — Sur les provinces et l'administration, ci-dessous 291.

Caractère « national » de la période gupta.

a. Plusieurs historiens, d'Orient et d'Occident, insistent sur le caractère « national » de la période gupta, par opposition au caractère « étranger » des temps antérieurs.

L'art est débarrassé des influences grecques et, docile aux inspirations propres de la race, donne des chefs-d'œuvre qui ne doivent rien à l'hellénisme. A des Kouchans ou à des Satrapes se substituent des Rājas authentiques. Le brahmanisme est à l'honneur avec les grands sacrifices védiques depuis longtemps hors d'usage. Le bouddhisme, qui a quelque chose d'étranger, n'étant pas brahmanique, est en recul. — Aussi l'Inde du Nord a-t-elle maintenant son siècle de Périclès avec l'indépendance et l'empire, avec la floraison des arts et des lettres.

b. A. Barth, à propos de la « Peep » de Bhandarkar[1] : « C'est avec raison, selon nous, que l'auteur, s'appuyant sur les inscriptions, insiste sur le grand changement qui s'accuse avec l'avènement des Guptas. Avant, tout est prâcrit et paraît bouddhique : après, on voit s'affirmer aus-

1. K. G. Bhandarkar, *A Peep into the Early History of India from the Foundation of the Maurya Dynasty*, (322 *B. C.-circa A. D.* 500), Bombay, 1900.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

sitôt et de plus en plus, le sanscrit et le brahmanisme. Il semble donc bien, selon la formule heureuse de M. Bhandarkar, que si les dynasties étrangères ont été chaque fois et promptement hindouisées, elles n'ont jamais été brahmanisées, et que la restauration, dans l'Hindoustan, d'un grand empire indigène, a été le symptôme et aussi la force adjuvante d'une restauration nationale au sens le plus large. » (*Œuvres*, V, 155, 1901).

c. « L'assimilation des immigrants se poursuivit et fut si complète que, lorsque se produisit la renaissance Gupta, elle ne fut pas sentie comme une renaissance nationale, bien qu'elle nous apparaisse *ex post facto* sous cet aspect » (Keith, 145).

« On ne peut douter que l'empire Gupta marqua clairement la renaissance du brahmanisme et comme une affirmation de la nationalité hindoue en opposition avec le régime en quelque sorte cosmopolite des Kouchans sous lesquels le bouddhisme était décidément en faveur. L'art de cette période est de haut ordre; il montre l'esprit national en réaction contre l'influence hellénistique... On peut regarder comme une renaissance de l'esprit brahmanique le fait que les C*and*ālas ou *outcasts* avaient un quartier à part et devaient annoncer leur présence (Fa-hien). Les Guptas étaient viṣṇuites, mais la tolérance religieuse était encore à l'ordre du jour. Les signes de la décadence du bouddhisme (que montreront les statistiques de Hiuantsang sur les couvents en ruine) n'apparurent pas aux yeux de Fa-hien » (Keith, 74).

d. C'est dans le même esprit que V. Smith explique la conquête de la satrapie d'Oudjein (ci-dessus 26).

Le sanscrit n'a pas eu de *home* plus favorable que l'Oudjein des Satrapes ou le Nord-Ouest des Kouchans. Je ne crois pas que le bouddhisme soit moins « national » que le brahmanisme, ou qu'il soit en régression à l'époque qui nous intéresse. Il n'est pas sûr que la loi des *outcasts* ait été ébranlée, à aucun moment, par l'esprit fraternel des bouddhistes. Il est encore moins sûr que l'art dit Gupta soit une réaction contre l'hellénisme. — Mais il est vrai que les dynasties étrangères ne pratiquent pas les grands

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

sacrifices védiques; que le Mahābhārata déplore le règne des *mlecchas*.

Quoi qu'il en soit, la « Paix Gupta » fut un beau moment de l'histoire philosophique, littéraire et artistique : de belles monnaies (influence occidentale); des monuments d'une grande valeur artistique, sculpture, peinture; le progrès de l'astronomie (influence occidentale); deux grands noms du bouddhisme, Vasubandhu et Asaṅga; le plus grand nom de la littérature classique, Kālidāsa.

Le meilleur résumé est peut-être celui de G. Courtillier, *Les anciennes civilisations de l'Inde*, 1930, 169-199.

Ci-dessous 312.

§ 2. Les Guptas impériaux.

1. *Candragupta Ier*.

1. Le fondateur de l'ère, de la dynastie et de l'empire gupta porte le même nom que le grand-père d'Açoka : l'un et l'autre ouvrent une période de clarté historique et d'unité politique, avec le même Magadha pour point d'appui.

Le Gupta apparaît presque aussi brusquement que le Maurya.

Les listes généalogiques nomment, sans plus, le père de Candragupta, Ghaṭotkaca, et son grand-père, Çrīgupta, tous deux qualifiés *mahârâjas*, titre qui, à cette époque, n'était pas encore avili comme il fut plus tard. — Nous avons un sceau (Basārh, Vaiçālī, *ASI.*, Rep. 1903-4, 101) d'un Ghaṭotkacagupta, qui doit être le père de notre héros[1]. I-tsing place, « il y a plus de cinq cents ans », un roi Che-li-ki-to (Çrīgupta) fondateur d'un monastère bouddhique réservé aux

1. Le nom est repris par un fils de Samudragupta, ci-dessous 52. 54.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

religieux chinois; il se peut que ce roi soit le grand-père de Candragupta Ier [1].

2. Le mariage de Candragupta tient une place dans la numismatique et une grande place dans les études modernes relatives aux débuts de la dynastie.

Candragupta épousa Kumāradevī, « fille des Licchavis. » Des monnaies de Kumāragupta, fils de Candragupta, portent, à l'avers, les effigies du roi et de la reine, au revers, une déesse sur un lion couché et la légende : « Les Licchavis ». Kumāragupta rappelle ses ascendants maternels et se nomme « fils de la fille des Licchavis ». Cette mention passe dans les inscriptions d'une reine Vākāṭaka née Guptā (ci-dessous 191).

De ces faits on a conclu que « c'est certainement l'alliance Licchavi qui fit monter Candragupta, du rang de chef local qui était celui de ses père et grand-père, à un tel degré de pouvoir qu'il prit le titre orgueilleux de « roi des rois » (*rājātirāja*); que « les Licchavis

1. Chavannes, *Religieux Eminents*, 82 : « A plus de 40 relais à l'est de Nâlandâ, en descendant le Gange, on arrive au temple Mṛgaçikhâvana. Non loin de là, il y a un ancien temple dont il ne reste plus que des briques. On l'appelle le temple de Chine. Une tradition transmise par les vieillards rapporte qu'autrefois ce temple fut construit pour les religieux de Chine par le grand roi *Che-li-ki-lo* », pour vingt religieux venus par le Yunnan.

Raychaudhuri croit à un Çrigupta antérieur à I-tsing de cinq siècles « Çrigupta of A D. 175».

Le nom de Gupta se rencontre à diverses époques et dans diverses régions. Une inscription de Bhârhut, époque Çunga, signale une Gauptī épouse du roi Visadeva; à la même époque, une autre reine « issue de la maison Gupta ». — Dans les inscriptions de Nâsik et de Kârlī, Çivagupta et Çivaskandagupta, officiers du roi Çâtavâhana en guerre avec le Çaka (*Inde sous les Mauryas*, 283), Raychaudhuri, 359.

Le Candrasena d'un drame (Kaumudîmahotsava) récemment découvert au Malabar et publié Dakshinabharatī Series, nº 4, 1929, doit être identifié avec Candragupta. Ce drame contiendrait des détails historiques dignes d'attention, K. P. Jayaswal, « Origin of the Imperial Guptas », *Modern Review*, t. 46, p. 499; Vogel, *Bibliography*, année 1929, 85.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

étaient probablement devenus les maîtres ou les suzerains de Pāṭaliputra; Candragupta, par son mariage, devint roi de Pāṭaliputra » (V. Smith, 295)[1].

Plus réservés, nous dirons que l'alliance Licchavi fortifia la position de Candragupta; que la monnaie avec la légende « Les Licchavis » indique la suzeraineté magadhienne plutôt qu'un condominium.

Les Licchavis[2] sont un bel exemple de la pérennité des pouvoirs locaux et des institutions tribales. C'est un clan de « rois » (Arthaçāstra) ou de « princes » (*rājakumāra*, sources bouddhiques), c'est-à-dire de Seigneurs, « tels des dieux » — comme les Vrjikas, Mallavas, Madrakas, etc. — installé depuis une époque fort ancienne au nord du Gange notamment autour de Vaiçālī[3]. On peut, avec les savants modernes de l'Inde, parler d'organisation « républicaine »; en vérité c'est l'organisation tribale ou rājpoute. Tout gentilhomme est maître chez lui et ne tient son Etat minuscule de personne. Les chefs du clan (*gana*, *īças*) délibèrent sur les questions d'intérêt général, questions judiciaires ou militaires; ils frappent monnaie et on a « Les Licchavis », comme ailleurs « Les Yaudheyas » « Les Arjunakas », « Les Maukharis ». Egaux en droit, les Licchavis ne le sont pas en fait : celui qui possède la ville de Vaiçālī l'emporte sur un petit seigneur (Voir dans S. Lévi, *Népal*, la description du Népal féodal divisé en villages, les villes divisées en quartiers ayant chacun un roi...)

1. L'inscription Kielhorn 541, signalée par Raychaudhuri, ne paraît pas prouver que Pâtaliputra appartenait aux Licchavis.

2. Les sources bouddhiques et jaïnas sont étudiées dans nombre de mémoires : Allan, *Gupta Coins*; Rhys Davids, *Buddhist India*, 1903; *Cambridge History*, 157, 199, 491; B. C. Law, *Some Ksatriya Tribes of Ancient India*, 1923, 1-114; Raychaudhuri, *passim*, not. 82, 85; V. Smith, *Ind. Ant.*, 1903, 232; *Early History*, 33, 162; S. C. Vidyabhushan, « Licchavi Race of Ancient India », *JASB*, 1902, part. 2; Jacobi, *SBE*, XXII, p. 45, 266, 1884. L'histoire des reliques et celle des conciles, J. Pryluski.

3. Vaiçālī, Basârh, à 40 kilomètres de Pâtaliputra : Rapson, *Ancient India*, 169; Spooner, *ASI*, Rep. 1913-1914, 98-185; V. Smith, 31, 297, 367; *JRAS*, 1902, 267-288; *ERE*, XII, 567-8 (bonne bibliographie); Fa-hien et Hiuan-tsang, qui en voit la désolation, 637, Watters, II, 81.

NATIONAL MUSEUM OF INDIA

Les « rois » cherchent à imposer leur autorité à ces confédérations de seigneurs. Ils y réussissent souvent par les moyens plus ou moins élégants qu'explique l'Arthaçāstra (chap. 160, 161), quand les seigneurs se disputent (ainsi que le Bouddha le prédisait). Mais ils ne dissolvent pas les clans; ceux-ci survivent aux pouvoirs monarchiques qui ont, pour un temps, obtenu leur allégeance; exemple, les Licchavis et les anciens rois du Magadha.

La réussite la plus notable des Licchavis fut au Népal où ils établirent une dynastie qui paraît commencer en 110 et qui compte des noms illustres (Lévi, *Népal*, II, 85 211; ère, I, 14, II, 153, III, 51; V. Smith, 295; ci-dessous 173).

R. Basak croit que Candragupta Ier est le roi Candra du « pilier de fer », ci-dessous 49.

L'étude des conquêtes de Samudragupta permet de déterminer les domaines, hérités ou acquis de Candragupta Ier. Il possédait le Magadha, Aoudh, le Doab (Raychaudhuri, 361, Pargiter, et le Purâna); mais, quand on l'identifie avec le Candra du pilier de fer, on ajoute le Bengale, R. Basak, 11-13.

2. *Samudragupta.*

Samudragupta Parākramānka, fils de Candragupta Ier et de la fille des Licchavis (*licchavidauhitra*), de *circa* 335 à *circa* 375.

1. La date de l'avènement ne peut être déterminée avec précision. On discute sur les circonstances dans lesquelles il eut lieu. Plusieurs pensent qu'un roi Kāca, fils aîné de Candragupta Ier, se place entre Candragupta Ier et Samudragupta.

Nous avons quelques monnaies d'or d'un Kāca, « qui déracine tous les rois », (et qui n'est pas nommé sur les tables dynastiques). Raychaudhuri l'identifie avec Samudragupta en raison de cette épithète. Pour V. Smith, Kāca est un frère et un rival de Samudragupta : « Son règne, s'il régna, fut court ». L'inscription d'Allāhābād montre Samudragupta salué par son père comme le futur empereur:

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

« Gouverne la terre entière », lui dit-il. Et elle ajoute : « Le visage des princes (évincés) ne dissimulait pas leur tristesse (ou leur dépit) ». Donc Samudragupta ne s'installa pas sans résistances. (En dernier lieu, H. Heras, *Two controversial events in the reign of Samudragupta* : 1. Kāca the brother of Samudragupta; 2. Samudragupta's campaign in Aryāvarta, *Annals Bhandarkar Inst.*, IX, 83, Vogel, 1928, 89).

2. La date de la fin de Samudragupta et de l'avènement de Candragupta II donnait lieu à discussion. V. Smith faisait mourir Samudragupta *circa* 375; Raychaudhuri le prolongeait jusque *circa* 400. — Une inscription de Mathurā (D. R. Bhandarkar, *Ep. Ind.* janvier 1931) montre que Candragupta régnait dès 379 : « En 61 gupta, en l'année (...) du règne victorieux du Seigneur grand roi roi des rois Candragupta, excellent fils de... ».

Cette inscription qualifie l'empereur de *mahārāja rājādhirāja*, titulature imitée de la manière kouchane et iranienne, *ṣāhiṣahānuṣāhi*, car « Mathurā venait d'être enlevé aux Kouchans par Samudragupta » et le protocole kouchan était encore en usage (D. R. Bhandarkar). Je ne pense pas que les Kouchans aient tenu aussi tard à Mathurā.

L'inscription donne la lignée des chefs de l'Eglise çivaïte de Mathurā à propos de l'érection de deux lingas (nommés des *īçvaras*, c'est-à-dire des *maheçvaras*, des Çivas) inscrits au nom de deux de ces chefs dans une sorte de « galerie » consacrée à la mémoire des Gurus (ou maîtres) de la secte (Ci-dessous 144).

3. Artiste en musique — une de ses monnaies le représente jouant du luth — et en littérature, Harisena (inscription du pilier) assure que le titre de « roi des poètes » lui appartenait à bon droit et que ses œuvres ont accru le patrimoine de la poésie — Samudragupta favorisa les lettres

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

et les auteurs : il détruisit « la réciproque répugnance que nourrissaient la richesse et la poésie[1] ».

Candragupta II continua cette tradition; l'épithète *rūpakṛtin* qui lui est donnée le désigne peut-être — le sens n'est pas clair — comme « auteur d'ouvrages dramatiques ».

4. On a pensé que « Samudragupta eut Vasubandhu, le grand docteur bouddhiste, soit comme ministre, soit comme conseiller intime, avec l'approbation de Candragupta Ier. Samudragupta, quoique officiellement brahmaniste, étudia le bouddhisme dans sa jeunesse avec intérêt et bienveillance. C'est ce qu'il faut conclure des témoignages de Vāmana, Paramārtha et Hiuan-tsang » (V. Smith, 347 plus développé dans la seconde édition, 328). — La Kāvyālamkārasūtravṛtti dit simplement que le fils de Candragupta patronna des hommes de lettres éminents. Je ne vois pas pourquoi le savant Pathak voit là une allusion au « ministership » de Vasubandhu. — Tout ce que nous savons, c'est que Vasubandhu se place bien sous les premiers Guptas (N. Péri, Date de Vasubandhu, 38).

Inscription du pilier d'Allāhābād et campagnes de Samudragupta.

V. Smith, « The conquests of Samudragupta », *J.R.A.S.*, 1897, 19-33, 859-910; *Early History*, 299-304; Raychaudhuri, 363-373; R. Basak, 19-33; D. R. Bhandarkar, « Princes and territories mentioned in the Allâhâbâd Pillar Inscription », *I.H.Q.*, I, 250-260, 1925; G. Ramadas, « Kingdoms of the Deccan mentioned... », *ibid.*, I, 679-689; G. Jouveau-Dubreuil, *Ancient history of the Deccan*; K. N. Dikshit, *First Or. Conference*, 1919; J. H. Samadar, *Glories of Magadha.*

Samudragupta fit graver sur un pilier d'Açoka (situé primitivement, croit-on, à Kauçāmbī, aujourd'hui à Allāhābād) le poème de son ministre, le géné-

1. Sur une mention javanaise de Samudragupta, associé aux Pâlas Majunder, *Literary reference to Samudragupta*, *IHQ.*, IX, 930, 1934.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ral Harisena, où se lit le récit de son avènement et l'énumération de ses conquêtes.

Ce poème est un beau morceau de littérature savante[1]. L'inscription doit être antérieure à la célébration du sacrifice du cheval[2] qu'elle ne mentionne pas et qui fut un événement important du règne, un événement caractéristique, dit-on, parce qu'il indique le retour à la tradition brâhmanique (?). Des médailles furent frappées à cette occasion et aussi sculptés des chevaux dont deux exemplaires existent[3]; la date reste douteuse.

L'inscription fut d'abord considérée comme posthume (Fleet); on fut ensuite d'accord pour la croire contemporaine de Samudragupta et on la plaça entre 375 et 400 (Bühler). A. Gawronski (Festschrift Windisch, 170, et Digvijaya of Raghu, 1915) compara les épithètes accordées au roi dans l'inscription avec celles qui figurent dans des monuments postérieurs (pierre de Mathurā de Candragupta II, pilier de Bilsad de Kumāragupta, sceau de Bhitarī). On voit que ceux-ci célèbrent dans Samudragupta le roi « qui a offert le sacrifice du cheval depuis longtemps hors d'usage ». Gawronski, Winternitz admettent la date 345; V. Smith, plus sage je crois, *circa* 360.

L'inscription énumère laconiquement les conquêtes du roi, et les classe :

1. Publié et étudié, du point de vue littéraire, par Bühler dans *Die indischen Inschriften und das Alter der indischen Kunstpoesie* Ac. de Vienne, 1890; voir Macdonell, *Sanskrit Literature*, 320, A. B. Keith, *Sanskrit Literature*, 77-79, Winternitz, *Geschichte*, 38, 375.

2. P. E. Dumont, Sacrifice du cheval, 1921. C'est une grande cérémonie, comportant une boucherie rituelle, des prodigalités aux brahmanes, qui consacre la domination universelle du souverain qui la célèbre (*Inde aux temps des Mauryas*, 178).

3. Pour les chevaux, *JRAS*, 1893, 98 et J. D. Ratnakar dans vol. 9 de Nâgarî-pracârini Patrikâ (Vogel, *Bibliography*, 1928, p. 50).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

1. il détrôna et restaura les rois du Sud dont douze sont nommés[1];

2. il déracina les rois de l'*Aryāvarta* (plaine gangétique) dont neuf sont nommés, et réduisit à l'obéissance les rois des royaumes-de-forêts;

3. il obtint hommage et tribut de cinq « royaumes-frontière » et de tribus dont neuf sont nommées;

4. il reçut respect et présents de souverains étrangers.

Avons-nous pour 1 et 2 l'ordre chronologique? Avant d'entreprendre un raid méridional, l'empereur probablement conquit et organisa le Nord que son prédécesseur avait insuffisamment soumis.

L'inscription marque clairement la différence des campagnes du Sud et du Nord. — Les traités distinguent deux sortes de *vijaya*, victoire, conquête : le *vijaya* à la manière des Asuras, à la manière démoniaque, l'extirpation de l'ennemi, l'annexion, *asuravijaya* (telle la conquête du Kalinga, par Açoka, *Inde aux temps des Mauryas*, 89); le *vijaya* légal ou juste, *dharmavijaya*, manière des vrais monarques souverains mythologiques. Tel le héros du Raghuvamça de Kālidāsa : « Le roi, qui triomphait suivant le Dharma, prit Mahendranātha et aussitôt l'affranchit. Il lui enleva, non pas sa terre, mais sa gloire » (Raychaudhuri, 337, 339, qui pense que les guerres brutales de l'Inde sont une imitation des guerres d'Assyrie?) Samudragupta (auquel pense, dit-on, Kālidāsa) conquit dans le Nord à la manière asurienne : il assurait sa sécurité, il ouvrait des portes au commerce. Puis il entreprit, pour la gloire, une tournée triomphale dans le Sud. — Du moins est-ce ainsi que plusieurs se représentent les choses : pour Jouveau-Dubreuil, il s'agissait surtout d'annexer l'Orissa à l'Empire.

1. Les pays et les rois sont combinés dans des « composés »: *Paist â pura amahendragiri-Kauttûrakasvâmidatta*... Mahendragiri (qui n'est pas une montagne comme on l'a pensé) de Pistâpura, Svâmidatta de Kottûra...

NATIONAL ARCHIVE OF INDIA

I. Rois du Sud. — Il n'est pas douteux que, ayant gagné le Ganjām, Samudragupta traversa le pays telugu, et descendit jusqu'au pays tamoul où il soumit le souverain Pallava et ses vice-rois. Mais la géographie du retour reste incertaine. D'après V. Smith (voir 6, 11, 12), le Gupta est revenu par l'Ouest déposant et restaurant un roi du Khandesh (qui était le cœur du royaume Vākāṭaka, voir ci-dessous 190). Pour Raychaudhuri et les historiens qui font de 6, 11, 12, des pays du Sud ou de l'Orient, le Gupta n'a pas pénétré en territoire Vākāṭaka et est revenu, ou à peu près, sur ses traces. — Jouveau-Dubreuil, avec peut-être trop de pessimisme, pense que « la fameuse expédition méridionale de Samudragupta n'est que l'essai malheureux d'un roi du Nord qui voulait annexer la côte d'Orissa et échoua complètement » (*Ancient History*, 61).

Les rois du Sud détrônés et rétablis sont, dans l'ordre[1] :

1. Mahendra du Koçala — c'est-à-dire, Koçala méridional, districts de Bilaspur, Raipur, Sambalpur, Ganjām en partie. La capitale était Çrīpura (Sirpur)[2].

2. Vyāghrarāja du Mahākāntāra, « Grande forêt », que V. Smith croit être une partie de l'actuel Bundelkhand, car il identifie, ainsi que Raychaudhuri, le Vyāghrarāja de notre inscription avec le Vyāghradeva des chartes Uccakalpa (mais voir ci-dessous 58). — Le Bundelkhand, à la vérité, ne se place pas très bien entre Koçala et Kurāla.

3. Mantarajā de Kurāla, pour Fleet, Kielhorn et V. Smith, le pays du lac Kolleru (entre Kṛṣṇā et Godāvarī) : mais ce pays paraît être mentionné ci-dessous. D'autres corrigent Kaurālaka en Kairālaka, ce qui donne le district Sonpur (Yayātinagarī, sur la Mahānadī).

1. Comparer les identifications de R. Basak.

2. V. Smith et Raychaudhuri. — A Sirpur, une charte d'un Tīvaradeva *circa* 800.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

4. Mahendragiri de Piṣṭāpura (ci-dessous 233).

5. Svāmidatta de Koṭṭūra, nom très fréquent sur la carte dravidienne.

6. Damana d'Eraṇḍapalla. — D'après Fleet (*J.R.A.S.*, 1898, 369), Eraṇḍapalla est évidemment Eraṇḍol, district du Khandesh; V. Smith, 301, approuve. — Mais pourquoi le Khandesh serait-il nommé en cette place? G. Jouveau-Dubreuil pense à Eraṇḍapali (Chicacole, Ganjām) (*Modern Review*, 1921, 457, Raychaudhuri, 367) et G. Ramdas à Eṇḍapilli (Ellore Tāluk, entre Godāvarū et Kṛṣṇā). Ci-dessous, 190.

7. Visṇugopa de Kāncī : un roi Pallava de Conjeeveram (ci-dessous, 262, cp. 266).

8. Nīlarāja d'Avamukta : pas de conjectures.

9. Hastivarman de Vengī, probablement un roi de la dynastie Çālankāyana (ci-dessous 233).

10. Ugrasena de Pālakka : probablement le Palakkada (Nellore district) siège d'une vice-royauté Pallava.

11. Kubera de Devarāṣṭra, la province de ce nom d'une charte Pallava (Yallamanchili, Vizagapatam, nord de la Godāvarī); d'après V. Smith, en pays marhate.

12. Dhananjaya de Kusthalapura, que V. Smith identifie avec le Kuçasthalapur du Kāthiāvār; beaucoup mieux, avec Barnett, Kuttalur (Arcot Nord, Ouest de Madras, *Calcutta Review*, 1924, 253).

II Conquêtes et « déracinements » dans l'Aryāvarta. — Aryāvarta, « le pays des Aryas », l'Inde anciennement brahmanisée : à l'époque qui nous intéresse, l'Inde du Nord, entre l'Himālaya et la Narmadā (ou les Vindhyas) à l'exclusion de l'Ouest (Penjab) et de l'Est (Magadha et Bhagalpur inclus, Bengale exclu), par opposition au Sud, Dékhan.

Examinant le problème de l'invasion âryenne dans la plaine du Gange, qui a dû se faire par la plaine même, J. Sion, 371, dit fort bien : « Sur le versant Sud, on se serait heurté aux éperons du plateau, à ses buttes-témoins, à une multitude d'*oppida* très ancien-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

nement occupés, comme le prouve l'abondance des instruments néolithiques. Par la suite, ce fut l'une des tâches les plus nécessaires et les plus pénibles de toute domination gangétique que de réduire ces rocs fortifiés, refuges perpétuels de rebelles et de bandits, qui menaçaient les communications par le fleuve et fermaient les accès du Deccan ». — Ci-dessous, 75, les « expériences » de Hiuan-tsang.

Samudragupta déracina Rudradeva, Matila (= Mattila de Bulandshahr?), Nāgadatta, Candravarman[1], Ganapati, Nāga, Nāgasena, Acyutanandin, Balavarman et beaucoup d'autres rois de l'Aryāvarta; il fit prisonnier le prince de la famille Koṭa. — Dans ce paragraphe le nom des principautés est omis, ce qui rend l'identification plus difficile.

E. Rapson (*J.R.A.S.*, 1897, 420, *Coins*, § 101) s'est demandé si ces neuf rois n'étaient pas apparentés aux neuf rois Nāgas[2] (dragon, serpent, éléphant) que les Purāṇas associent aux Guptas de Magadha. — Plusieurs d'entre eux appartiennent certainement à la famille des rois Nāgas qui domine, au témoignage des monnaies, dans les districts entre le Chambal et la Betwā (Narvar,Besnagar). Les domaines de cette famille furent englobés par les Guptas dans la province (*viṣaya*) d'Eran (Airikina).

C'est au Nāgasena de notre liste que se rapporte l'anecdote de Bāṇa (Harṣacarita, F. W. Thomas, 192): « A Padmāvatī (actuel Padam Pawāyā), la chute de Nāgasena, de la famille des Nāgas, fut prédite par une perruche » (Rapson, *J.R.A.S.*, 449).

Nandin, en raison de certains recoupements, se place dans ce groupe.

Cependant plusieurs des rois déracinés étaient du Nord. On a trouvé à Rāmnagar (Ouest de Bareilly, confins

1. R. Basak, 27, pense que Candravarman est le roi de Puṣkarana (Pokharan, Râjputâna), ci-dessous 49-50.

2. Çandragupta II épouse « Kuberanâgâ de la famille Nâga ». Sous Skandagupta, un Sarvanâga est gouverneur (*visayapati*) de l'Antarvedi (Doab). — Ci-dessous Index s. voc. Naga.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

népalais), l'antique Ahicchatra, des monnaies marquées *acyu*, caractères gupta, avec la même roue au revers que les monnaies nāga de Padmāvatī. — C'est l'Acyuta de l'inscription.

Près Çrāvastī (Sahet-Mahet), des monnaies marquées *Koḷa*.

III. Samudragupta soumit les Royaumes des forêts (*āṭavika rājya*). D'après Raychaudhuri, il s'agit « certainement » des principautés du *D*abhāla (actuel Jabalpur, haute Narmadā, où nous connaissons les rois Parivrājakas, ci-dessous, 58); V. Smith identifie les Forêts avec les actuels Etats tributaires d'Orissa et des Central Provinces, Est. On a parlé aussi d'Alavaka (Ghāzipur).

IV. — Viennent ensuite les rois de la frontière (*pratyantanrpati*) et neuf tribus ou clans « qui paient toutes sortes de tributs, obéissent aux ordres et viennent rendre hommage ».

Il paraît bien que l'inscription exagère en parlant d'obéissance. Le lien qui lie ces princes et ces tribus n'est ni très court ni très solide : leur territoire constitue une zone d'influence politique et économique[1].

a. Les royaumes tributaires sont : 1. le Samataṭa, ci-dessous 87; 2. le *D*avāka, difficile à identifier, probablement dans l'Est (V. Smith, 302; Raychaudhuri, 370; R. Basak 29, D. R.; Bhandarkar, *I. H. Q.*, I, 257); 3. le Kāmarūpa, ou Assam; 4. le Nepāla; 5. le Kartṛpura, mystérieux, dont le nom paraît survivre dans Katarpur (Jālandhar-

1. « Le rang attribué aux royaumes « frontières » dans la classification impériale marque un lien de vassalité très lâche, une soumission amiable consentie sans résistance, qui laisse l'autonomie intacte » S. Lévi, *Népal*, II, 1'4, qui compare les relations du Durbar népalais avec les Grands Mogols, des Gourkhas avec l'empereur chinois, et rappelle la valeur du mot *paranta* dans les inscriptions d'Açoka (« peuples étrangers complètement indépendants »), du mot *pratyanta* dans Varâhamihira (peuples situés en dehors du domaine impérial au delà des frontières).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

district), et qui serait le royaume des contreforts de l'Himālaya à l'Ouest du Népal.

b. Les neuf clans tributaires qu'énumère l'inscription — Mālavas, Arjunāyanas, Yaudheyas, Mādrakas, Abhīras, Prārjunas, Sanakānikas, Kākas, Kharaparikas — se rangent le long des frontières Ouest de l'Aryāvarta. La difficulté est que ces gens ou sont professionnellement des nomades, ou se sont déplacés au cours des siècles, ou sont partout.

1. Mālavas, ci-dessus, 22.

2. Arjunāyanas, qui prennent leur nom du héros mahābhāratique, mais dont on ne sait rien.

3. Yaudheyas, « les guerriers » (Cp. Mahābhārata), sont comme les Mālavas, gouvernés par un *gana* ou des *îças*, le « sénat », les chefs. Ils furent en 150 « annihilés » par Rudradāman (*Inde au temps des Mauryas*, 293) : « Fiers d'être qualifiés « héros » (*vīra*) par tous les kṣatriyas, ils étaient devenus arrogants et turbulents ».— Leur ancienhabitat est dans le Nord-Ouest : une glose de Pānini, des monnaies dans le Penjab Sud, le nom actuel d'un district de la Sutlej, Johiya-bar. — Pour l'époque de Samudragupta, on propose les deux rives de la Sutlej (V. Smith), le pays entre Sutlej et Jumnā (Bhandarkar), Bahawalpur, sous Moultan (Raychaudhuri).

4. Les savants sont d'accord pour placer les Mādrakas entre la Rāvi et le Chenāb, et pour leur assigner Sākala (Sialkot) comme capitale.

5. Abhīras, ci-dessous 188.

7. Les Sanakānikas sont localisés par une inscription de Vidiçā (Besnagar) qui donne une courte généalogie des mahārājas gouvernant la province pour le compte de Candragupta II. Le premier nom est Cagalaga.

9. Les Kharaparikas doivent être les Karparas d'une inscription de Damoh (Baṭihāgard, nord du Jabalpur, frontière du Bundelkhand).

6 et 8. Tout indice manque pour les Prārjunas et les Kākas. On ne se trompera pas en les plaçant à côté de 7 et 9. Les clans 6-9 occupent donc les régions au nord de la Narmadā, de la Parbatī (affluent du Chambal) jusqu'au

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

repli septentrional du Banrer Range. Ils joignent, à l'Est, le Mahākāntāra, ci-dessus, 43.

V. L'inscription signale : « Les *daivaputraṣāhiṣahānuṣāhi saka murundas*, le Singhalais et les habitants des îles, qui font au roi divers présents pour reconnaître sa suzeraineté, lui font hommage de leurs Etats, sollicitent ses ordres » : formules orgueilleuses qui donnent un aspect de vassalité à des relations diplomatiques. Il s'agit d'Etats étrangers de complète indépendance.

1. A la suite de Drouin (*Revue numismatique*, 1896, 158), V. Smith (1897) fit des trois premiers termes du composé, les noms de trois rois : le roi Devaputra, « fils du ciel », est le souverain kouchan de Kābul-Kāpiça-Gandhāra; le roi Sāhi est un Kouchan de la lignée de Kidāra (ci-dessus, 17), le roi Sahānuṣāhi est Sapor de Perse. — Depuis, l'opinion de Cunningham s'est imposée : les trois mots désignent un seul monarque « le Fils du ciel, roi qui est le roi des rois »; le premier titre vient de Chine, le second d'Iran. Samudragupta parle ici du successeur de Kaniṣka, le souverain kouchan de l'actuel Afghanistan et des marches penjabiennes.

2. V. Smith avait reconnu dans le « Çaka » de l'inscription le Grand Satrape d'Oudjein, et localisé le roi Murunḍa dans le Vindhya, plus précisément dans la région où régnaient, à cette époque, les Uccakalpas (ci-dessous, 58).

Dans *Early History*, 303, il admet l'hypothèse de Konow, que Murunḍa n'est pas un ethnique, mais un mot scythe (ou de haute Asie), souvent traduit par *svāmin* (« maître, propriétaire »)* : *svāmin* fait partie de la titulature des Satrapes d'Oudjein (*Inde au temps des Mauryas*, 296). — Et il fait des noms et princes de l'inscription un amalgame assez bizarre : « les princes étrangers kouchans groupés sous le nom de chefs des Çakas ».

Raychaudhuri, 344, lit aussi *çakamurunḍa*, « chefs des Çakas », et entend les chefs scythes du Surāṣṭra et de l'Inde

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

centrale. — Samudragupta nommerait donc : 1. le roi des rois de Kābul; 2. les chefs des Etats scythes.

Il n'est pas impossible que le mot *çaka* désigne le Satrape d'Oudjein, grand monarque qu'on ne voit pas qui puisse être passé sous silence, et qu'on ne voit pas qui puisse être nommé *çakamuruṇḍa*. Le Muruṇḍa serait, à côté du Kouchan et du Satrape, un troisième souverain : préciser davantage serait imprudent[1].

3. Samudragupta nomme le Singhalais (Saimhala) parmi les rois qui lui rendent hommage. Nous connaissons l'événement qui justifie cette mention[2].

Les moines de Ceylan visitaient le Mahābodhi (c'est-à-dire l'Arbre sous lequel Çākyamuni obtint l'illumination, *Inde aux temps des Mauryas*, 107). Hiuan-tsang dit qu'un frère du roi de Ceylan ne trouva pas au Mahābodhi l'accueil convenable et décida le roi à édifier près de l'Arbre un couvent pour les pèlerins singhalais. Les notes de Wang Hiuen-ts'e sont plus précises : « Le roi de Ceylan, Chi-mi-kya-po-mo (Sirimeghavaṇṇa, 352-379) envoya deux moines, dont Mahānāma, rendre hommage à l'Arbre. A leur retour, ils dirent au roi : « Dans la grande contrée de l'Inde, il n'y a pas un lieu où on puisse demeurer en paix ». Le roi envoya alors des gens avec des pierres précieuses au roi

1. Il se peut que *murunda* ait signifié « chef » et ait été traduit par *svâmin*, mais ce n'est pas très probable.

Nous connaissons une Murundadevi ou Murundasvâmini reine de Jayanâtha (Uccakalpa, voir ci-dessous 58). Le père de cette dame, roi Murunda, serait le beau-père d'un contemporain et vassal de Kumâragupta (415-455).

Les Murundas, que connaît Ptolémée dans la vallée du Gange (Maroundai) sont nommés dans les Purânas (régnant avant les Puspamitras), dans le Harivamça jain (*J. R. A. S.* 1897, 895).

Il y a des renseignements chinois, étudiés et élucidés, autant qu'il est possible, par S. Lévi, *Deux peuples méconnus*, Mélanges Harlez, 176-185, 1896.

2. Synchronisme précieux découvert par S. Lévi, *Missions de Wang Hiuen-Ts'e dans l'Inde*, *JA.* 1909, I, 316, 401-411 · V. Smith, *The inscriptions of Mahânâman at Bodh Gayâ*, *Ind. Ant.*, XXXI, 192 et *Revised chronology of the Early or Imperial Gupta Dynasty ibid.*, 257-266 : compte rendu de L. F., *Bulletin*, III, 334.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

San-meou-to-lo-kyu-to (Samudragupta). Et c'est pourquoi, jusqu'à présent, ce sont des moines singhalais qui résident dans ce monastère

Des relations diplomatiques s'établirent entre Samudragupta et Meghavanna, qui obtint l'autorisation d'établir, à Gayā, un monastère réservé à ses sujets.

Pour les couvents fondés par des rois étrangers, voir p. 33, 46, 47, 69, 95, 98, 255, 276.

3. *Candragupta II Vikramāditya.*

Candragupta II, fils de Samudragupta et de Dattadevī, de 379 au plus tard jusque 414 au plus tard. Son père le choisit comme héritier parmi ses nombreux fils[1].

Sa reine fut Kuveranāgā, « issue de la famille de Nāgas; il donna sa fille Prabhāvatī à Rudrasena, roi Vākāṭaka (ci-dessous 191) : alliances qui consolidaient le pouvoir gupta dans les districts où Samudragupta avait « déraciné » les Nāgas et dans l'Inde centrale.

Parmi les nombreux surnoms du roi, — Simhacandra, Simhavikrama, Ajitavikrama, Vikramānka, Devagupta, Devaçrī, Devarāja — le surnom Vikramāditya, « Soleil d'héroïsme », qui paraît bien avoir été le « second nom » (*biruda*) du monarque. — Plusieurs regardent Candragupta II comme l'original du roi légèndaire Vikramāditya qui tient grande place dans la pseudo-histoire et le folk-lore de l'Inde.

1. A. S. Altekar place un Rāmagupta entre Samudragupta et Candragupta, *JBORS.*, XIV, 223-253 (Vogel, *Bibliography*, 1928, n° 340). — L'héritier légal est le fils aîné de la première reine; sur le droit qu'a le monarque de désigner son successeur, les textes cités par Basak, 60.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Candragupta II régna à Oudjein : on aurait fait de lui le fondateur de l'ère Mālava (57 av. J.-C.), Il y a là des problèmes difficiles (Winternitz, 38, ci-dessus 23).

Dans deux inscriptions, sur quatre variétés de son monnayage, Candragupta se déclare *paramabhâgavata*, adorateur de Kṛṣṇa. Ses fils et petit-fils, Kumāragupta Ier et Skandagupta professent la même dévotion (*J. R. A. S.*, 1897, 10). — Ailleurs, il est qualifié *rājādhirājarṣi*, « un roi des rois qui est en même temps un saint » (V. Smith, 320). —Le général Amrakārdava, « héros de cent batailles », paraît avoir été bouddhiste; Çāba Vīrasena, ministre de la guerre, était çivaïte; de même, probablement, le « conseiller » Çikharasvāmin (Raychaudhuri, 380).

Conquête d'Oudjein.

L'événement le plus notable du règne fut la conquête et l'annexion des principautés du Sud-Ouest, qui avaient reconnu la suzeraineté plus ou moins effective de Samudragupta : Mālava, Gujerāt, Surāṣṭra (Kāthiāwār), en un mot la satrapie d'Oudjein et ses dépendances (ci-dessus 26).

D'après V. Smith (307), « les campagnes qui ajoutèrent à l'empire ces provinces éloignées doivent avoir rempli plusieurs années; nous savons qu'elles eurent lieu entre 388 et 401. On peut croire que l'occupation était achevée en 395 ». En fait, de cette conquête qui mettait fin à la dynastie des Satrapes, nous ignorons la date précise, l'occasion, tous les accidents. Mais de sûrs indices montrent qu'elle fut complète.

Les inscriptions d'Udayagiri attestent l'occupation du Mālava oriental par Candragupta. Une d'elles (401), de

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

son ministre héréditaire, Çāba Vīrasena, nous apprend que « le roi, au cours de la conquête du monde, vint ici en personne » (Raychaudhuri, 347, 377).

b) Naravarman de Mandasor est dit *Simhavikrāntagāmin*, « vassal de Simhavikrama », c'est-à-dire de Candragupta. Donc, le Mālava occidental fut réduit à l'obéissance (Raychaudhuri, 347)[1].

c) Enfin, les monnaies gupta (argent) du Surāṣṭra, imitées de celles des Satrapes, montrent que les dépendances méridionales de la Satrapie ne devinrent pas autonomes après la chute d'Oudjein (Rapson).

d) On a, de mahārājas du côté de la Narmadā (Indore), Çrīsvāmidāsa, Bhulunda, deux cuivres datés 67 et 107 et où sont visibles des marques de l'influence méridionale. Ces princes vénèrent « les pieds du souverain empereur ». La datation est probablement en gupta (386 et 426). L'inscription de Çrīsvāmidāsa serait la plus ancienne charte sur cuivre (R. Ch. Majumdar, *Ep. Ind.*, XV, 286, 1920).

Pilier de fer.

Le pilier de fer de Mihrauli (Delhi)[2] pose un problème difficile. On y lit l'éloge (*praçasti*) en trois strophes[3] d'un roi Candra : « Le monument du divin Viṣnu a été dressé sur le mont Viṣnupada par le roi qui, portant

1. Nous avons une petite généalogie : 1. Jayavarman; 2. Simhavarman, fils de 1; 3-4. Candravarman et Naravarman (404), fils de 2; 5. Viçvavarman (423), fils de 4; Bandhuvarman (436) fils de 5. — Les premiers règnent à Puskarana (Pokarna, Yodhpur), les derniers à Daçapura (Mandasor). — Basak, 13, 27, 48, ci-dessous 52.

2. Ce pilier, primitivement dressé à Mathurā (V. Smith) ou du côté de Hardwar (Saharanpur, Bhandarkar), fut transporté à Delhi en 1052 par un roi de la famille Tomara, descendant du Tomara Anangapāla, fondateur ou second fondateur de Delhi. Il portait à l'origine une statue de Visnu. — V. Smith, 401. Sur les antiquités de Delhi, J. A. Page, *An historical memoir on the Qutb*, *MASI.*, n° 22.

3. Le poème est en « démarche du tigre », stances faites de quatre vers de dix-neuf syllabes dont la quantité est déterminée; on a les pieds nommés *ma sa ja sa ta ta*, plus un *ga*, c'est-à-dire un molosse (— — —), un anapeste (∪∪—), un amphibraque (∪—∪), un anapeste deux antibacques (— —∪) et une syllabe longue : — — —∪∪—∪—∪∪∪ — — —∪— —∪—.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

le nom de Lune (Candra), était vraiment semblable à la pleine lune... ; sa gloire lui survit. Il jouit longtemps du pouvoir souverain et universel conquis par son bras. L'océan du sud est encore parfumé par les effluves de sa vaillance. Guerroyant dans le pays des Vangas (Bengale), il agenouilla sous l'effort de sa poitrine les ennemis qui, réunis, venaient contre lui. Franchissant les sept bouches (*mukha*) de l'Indus, il triompha des Bālhikas ».

Les savants discutent qui est ce roi Candra.

a. On l'identifia d'abord avec Candragupta II[1], qui peut avoir fait la guerre en Bengale, qui peut avoir poursuivi ses campagnes du Mālava jusqu'au delà de l'Indus. Il est vrai que des Bālhikas se placent difficilement au Sud et qu'ils seraient mieux au Nord-Ouest. On a supposé que les « bouches » de l'Indus sont les fleuves du Penjab qui confluent dans l'Indus : emploi du mot « bouche » au moins inattendu. Mais, à quelque Candra qu'on pense, cette difficulté demeure.

b, On a pensé à Candravarman, fils de Simhavarman, de Puṣkarana (Yodhpur), ci-dessus p. 49, n. 1 (Haraprasād Shastri, *Ind. Ant.*, 42, 1913, 218; V. Smith, premières éditions de la *Early History*). — On voit mal ce simple « mahārāja » du Mālava faisant campagne au Bengale et prétendant au pouvoir universel. L'hypothèse est invraisemblable. — On se souvient que Samudragupta a « déraciné » un Candravarman (ci-dessus, 42).

c. On a pensé à un autre Candravarman, fils de Siddhavarman, et qui régnait dans un autre Puṣkarana du Bengale (signalé dans une inscription de Çusuniā, Bānkura); voir *J. R. A. S.*, 1897, 11.

Il y eut un Candravarman bengalais très notable. Une

1. Première opinion de Smith qu'il a depuis abandonnée sur les observations de Allan (*Cat. of Gupta Coins*, p. XXVI); point de mention du « roi Candra » dans *Early History*, 4e éd. (si je vois bien) L. A. Barnett (*Antiquities*, 47), Bhandarkar (*IHQ.*, I, 255) sont pour Candragupta II.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

charte (14e année) d'un Samācāradeva non daté, mais antérieur à Harṣa (ci-dessous, 90), signale la citadelle de Candravarman qu'on a identifiée, l'ouvrage de terre le plus considérable du Bengale (deux milles et demi sur deux milles et demi) (N. Bhattasali, *Ep. Ind.*, XVIII, 1925, 74).

d. Raychaudhuri, 364, n. 2, signale le Candrāmça des Purāṇas.

e. R. Basak, 13-18, reprend l'hypothèse de Fleet et pense que le « roi Candra » est Candragupta Ier. La partie « réfutation » de son exposé est très forte, bien qu'il ne discute pas l'identification Candragupta II; la partie positive est forte.

4. *Kumâragupta Ier.*

Kumāragupta Mahendrāditya[1], fils de Candragupta Ier et de Dhruvā, règne de 413 à 455. Ses monnaies et ses inscriptions sont nombreuses[2].

1. — Hiuan-tsang (Beal, II, 168, Watters, II, 170) et I-tsing (*Religieux éminents*, 84) attribuent les premières fondations de Nālandā à Çakrāditya (ci-dessous 59). — Or, en langue bouddhique, Çakra = Indra, Mahendra; il est donc probable, que Kumāragupta Mahendrāditya fut le créateur de Nālandā, le plus célèbre des établissements bouddhiques[3].

1. En core Çrîmahendra, Açvamedhamahendra, Vyâghrabalapa râkrama, Çrîpratâpa, etc.

2. Notamment Bhilsad, Gadhvâ, Tumain, Karamadanda, Mandasor, Mankuwar, de 414 à 447; cuivres de Damodarpur, 442, 447, ci-dessous 61.

3. L'identification Çakrâditya : Kumâragupta Ier, je crois due à Raychaudhuri, admise par H. Heras, *The Royal Patrons of the University of Nâlandâ*, *JBORS.* XIV, I (Vogel, *Bibliography*, 1928, 88).

I-tsing, *Religieux éminents*, 84-98, étymologies du nom; description des nombreux édifices, de l'organisation de la communauté; Hiuan-tsang, *passim.*

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

2. — Kumāragupta célèbra le sacrifice du cheval, ce qui indique quelque victoire ou quelque conquête, sur quoi manque tout renseignement.

Les inscriptions fournissent les noms de plusieurs gouverneurs provinciaux : Cirātadatta, province (*bhukti*) de Pu*nd*ravardhana (Bengale septentrional); Ghaṭotkaca Gupta (probablement un fils du roi), province d'Eran; Pṛthivīsena, conseiller (mantrin), depuis général, province d'Aoudh; Bandhuvarman à Daçapura (Mandasor)[1].

3. — Vers la fin du règne, des événements graves annoncent ceux qui, sous les règnes suivants, marqueront le déclin de la puissance gupta. Les Huns installés dans l'Inde du Nord-Ouest d épuis un temps,

T. Bloch, *The modern name of Nâlandâ* (Bargâon), *JRAS.* 1909, 440.

A. J. Bernet Kempers, *The bronzes of Nalanda and Hindu-iavanese Art*, Leiden, 1933 (p. 1 et 2, notes).

Pour l'histoire de l'Université et de ses maîtres, Santosh Kumar Das, *Educational system of the Ancient Hindus*, Calcutta, 1930, 357-370; R. Grousset, 295-298, 1361 et *passim* (voir *Index*); V. Smith, 329, 373, 383 et *ERE.* IX, 126-127 (1917), bibliographie depuis Buchanan-Hamilton, *Eastern India*, 1838, jusque *ASI*, Rep.1903-4, 213-236.

Târanâtha, Schiefner, 152 et *passim.* (Tantrisme, *Bulletin*, XXV!, 392...) — Ci-dessous 98.

1. En 437, sous Bandhuvarman (ci-dessus 49), fils du « chef » Viçvavarman, la guilde des tisserands édifie un temple au soleil; la même guilde répare le temple en 473 (*Corpus*, II n° 17-18: Raychaudhuri, 384). — L'inscription présente un double intérêt. D'une part, elle raconte l'histoire de cette guilde, émigrée du pays Lâta et installée à Daçapura; comment, bien que ses membres pratiquent toute sorte de métiers, elle garde unité et activité (R. Mookerji, *Local government*, 1920, 93 et 315) — La plus ancienne mention d'une guilde (*çreni*) est probablement à Sânci, n° 200 : un donde la guilde des sculpteurs en ivoire. Ensuite, à Junnar, don d'une cave à plusieurs celliers et d'une citerne par la gilde des commerçants en grain (Mookerji, 92). — D'autre part, le rédacteur Vatsabha*tti*, « humble poète local heureux de gagner un salaire en écrivant pour les tisserands d'une ville de province », qui écrit, dit-il, avec soin, ce qui est trop évident », imite gauchement les maîtres. Il aide à fixer la date de Kâlidâsa (A. B. Keith, *Sanskrit Literature*, 79, Bühler, *Die indischen Inschriften*, 31).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

commencèrent des raids dans l'Inde proprement dite. Skandagupta, fils de Kumāragupta et prince héritier, les bat une première fois du vivant de son père. A peine monté sur le trône, il les bat une seconde fois. — J'écarte l'opinion d'après laquelle Skandagupta a battu les Puṣyamitras (?) avant la mort de Kumāragupta et les Huns aussitôt après; mais je n'écarte pas l'hypothèse que les deux victoires dont parlent les textes n'en font, en réalité, qu'une.

D'après la vulgate (V. Smith, 326), « vers 450, Kumāragupta fut attaqué par une riche et puissante nation nommée Puṣyamitras; les armées de l'empereur furent défaites, mais le courage de Skandagupta, prince héritier, vint à bout de l'ennemi victorieux. Le prince, dans cette campagne dut, une nuit, coucher sur le sol nu. »

Malheureusement, nous ne connaissons les Puṣyamitras que par le Vāyupurāna qui nomme les Puṣyamitras et les Paṭumitras parmi les dynasties, « apparemment étrangères », antérieures aux Guptas (V. Smith, 327). Si on croit à leur existence sous Kumāragupta, on peut avec Fleet, les installer sur la Narmadā (*Ind. Ant.*, XVIII, 228), ou bien, avec Hoernle, les identifier avec les Maitrakas de Valabhī (*J. R. A. S.*, 1909, 126, ci-dessous 133), ou encore en faire quelque tribu genre hunique : mais leur nom n'a rien d'exotique.

Le mieux est d'approuver comme font Barnett (*J. R. A. S.* 1921, 134) et Raychaudhuri, 384-5[1], l'hypothèse de H. R. Divekar (*Annals Bhandarkar Inst.*, I, part. 2, 1920). La deuxième syllabe du groupe *puṣyamitrân* est à peu près illisible et *y* se confond aisément avec *p*. Le texte porte probablement : *yudhy amitrân* : « Il défit les ennemis dans la bataille », et non pas « Il défit les Puṣyamitras. »

1. Raychaudhuri dit : « H. R. Divekar a proposé une correction plausible à la lecture de Fleet »; mais, par contre : « les deux événements importants du règne furent le sacrifice du cheval, dont témoigne le monnayage, et l'éclipse momentanée du pouvoir gupta par les Puṣyamitras. » — R. Basak croit aux Puṣyamitras, 61, 64.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Les ennemis qui avaient ébranlé le pouvoir de Kumāragupta sont donc, probablement, les mêmes ennemis que Skandagupta rencontre dès le début de son règne, à savoir des Barbares (*mleccha*, insc. de Bhitarī) ou des Hūnas (insc. de Jūnāgadh) : « Son père étant monté au ciel, victorieux de l'adversaire par la force de son bras, il rétablit la Fortune ébranlée de la dynastie. Il vint aussitôt vers sa mère larmoyante (pour lui apprendre la bonne nouvelle), tel Kṛṣṇa vers sa mère Devakī ».

5. — *Skandagupta.*

Skandagupta Vikramāditya ou Kramāditya règne depuis 455 au plus tard jusque 467 au plus tôt[1].

1. Deux des fils[2] de Kumāragupta Ier se succédèrent sur le trône, Skandagupta, né d'une reine qui n'est pas nommée, Puragupta, né de Vainyadevī (non pas Anantadevī, *Ep. Ind.* XXI, 77). Skandagupta fut l'objet du choix paternel, ou bien il s'imposa par sa personnelle valeur : « La déesse de la royauté le choisit pour son époux, méprisant tous les autres fils de rois[3]. »

2. Le règne s'ouvrit par une deuxième campagne contre les Huns (ci-dessus 53). « Ayant conquis toute a terre, le roi installa des gardiens dans tous les pays »,

1. Inscription de Bhitarī, pilier de victoire que surmontait une image de Viṣnu, Ghāzipur District (ci-dessous 55, n. 2), de Junāgadh, 455, de Kosam, 458, de Kahaum (Kahāon, Kakubha, Gorakpur District, Est, dédicace de cinq statues Jaïnas), 460; cuivre d'Indore (Doab), 465. *Corpus*, nos 15-16.

Un brahmane cède certains biens à la guilde des huiliers d'Indore (Indrapura) à une double condition : que la concorde continuera de régner dans la gilde; que la guilde donnera tous les jours autemple du soleil une certaine quantité d'huile (*Corpus*, I², 71).

2. Çrighaṭotkaca Gupta, gouverneur d'Eran, est un fils de Kumāragupta Ier, peut-être aussi Budhagupta, ci-dessous 59.

3. D'après R. C. Majumdar, « à la mort de Kumāragupta Ier éclata une guerre fratricide où Skandagupta l'emporta, triomphant de ses frères parmi lesquels Puragupta héritier légitime ». — Raychaudhuri réfute un peu longuement, 386; Basak, 62.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

dans toutes les marches exposées aux incursions des barbares. « Il réfléchit des jours et des nuits avant de désigner l'officier qui garderait l'Occident ». Le choix tomba sur Parṇadatta dont le fils Cakrapālita se signala par la reconstruction de la fameuse digue du lac Sudarçana de Girnār (Inscription de Jūnāgaḍh, ci-dessous 135).

Sarvanāga fut le gouverneur de l'Antarvedī (Doab), 465; Bhīmavarman, du Kosām (Allāhābād), 458.

Malgré les Barbares, en dépit de l'hostilité des Vākāṭakas (roi Narendrasena, voir ci-dessous 191) qui auraient attaqué le Mālava, l'empire restait intact, « le règne était calme » (*çânta*, insc. de 460). Cependant les dernières monnaies d'or de Skandagupta accusent une chute dans leur aloi, « évidemment due aux frais de la guerre hunique » (? V. Smith, 328).

6. *Puragupta*[1]

1. Puragupta, fils de Kumāragupta Ier et de Vainyadevī, père de Skandagupta, est connu par des monnaies et par le sceau de Bhitarī de son petit-fils Kumāragupta II[2]. Ce sceau ignore Skandagupta; il nomme : Kumāragupta (Ier) — Paragupta — Narasimhagupta — Kumāragupta (II).

D'ailleurs, une inscription de Sārnāth (473) nomme

1. On a des monnaies de Puragupta avec, au revers, Çrîvikrama. D'autres monnaies, au nom de Prakâçâditya, remarquables par leur teneur en or, sont attribuées à Puragupta (V. Smith, 329). Plutôt appartiennent-elles à son petit-fils Kumâra Kramâditya, car on y lit le caractère *ku*. Le même roi peut porter deux surnoms en *-âditya*[s] (Rapson, *Coins*, § 93; Allan, *Gupta Coins*, p. LI, Basak, 73).

2. Smith et Hoernle, *Bhitarî Seal of Kumâragupta II with a Synchronistic Table of Guptas and Contemporaneous Dynasties*, *JBAS.*, 1889; 84.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

un Kumāragupta qu'on identifie avec le petit-fils de Puragupta.

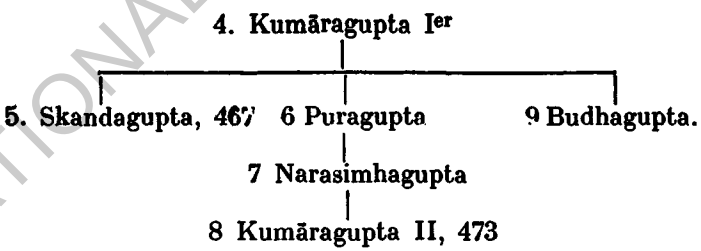
La dernière date de Skandagupta étant 467, on doit placer les règnes de Puragupta et de Narasimhagupta entre 467-473.

2. L'omission de Skandagupta sur le sceau de Bhitarī — qui s'explique bien par le fait que ce sceau contient une liste généalogique, non pas dynastique — donne lieu à diverses hypothèses.

Plusieurs pensent que Puragupta succéda immédiatement à Kumāragupta Ier; qu'il régna au Magadha avec son frère Skandagupta que la guerre hunique occupait (Banerji)[1]; qu'il régna au Magadha d'accord avec Skandagupta qui restait maître de l'empire, Bengale compris (Basak)[2].

Pour ces savants, le Kumāragupta de Sārnāth, (473) est le fils de Skandagupta; le Kumāragupta de Bhitarī, petit-fils de Puragupta, devient Kumāragupta III.

D'après la première théorie, l'empire n'est pas divisé :

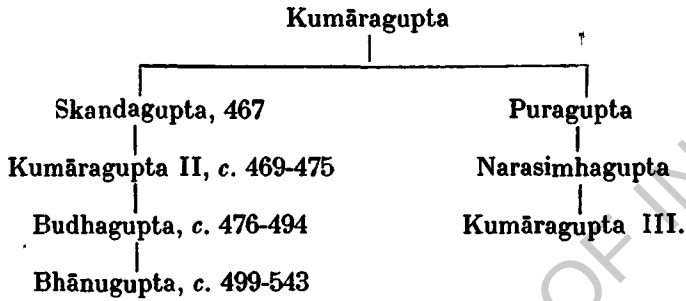


1. Banerji, *Chronology of the Late Imperial Guptas, Annals Bhandarkar Inst.*, I, part. 1, 1919, résumé par V. Smith, qui paraît admettre. Voir les remarques contre, de Raychaudhuri, 394.

2. Bhattasali, R. G. Pathak, et avec une appréciation différente des circonstances politiques, R. Basak, *Nord-Eastern India*, 78 et sources citées.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

D'après la seconde théorie (Basak, 78), empire divisé :



7. *Narasimhagupta-Bālāditya.*

Narasiṃhagupta, fils de Puragupta et de Çrīvatsadevī, avant 476, porte le second nom de Bālāditya[1]. — Narasiṃhagupta est probablement le Bālāditya d'une inscription de Nālandā (ci-dessous 111) et de Hiuan-tsang (ci-dessous 65). Il aurait donc construit un temple (*prāsāda*) à Nālandā (ci-dessus 51); il aurait lutté, avec des fortunes diverses, contre le Hun.

8. *Kumāragupta II*

Kumāragupta Kramāditya, fils de Narasimha et de Mitradevī (*Ep. Ind.* XXI, 77), sceau de Bhitarī et, sauf erreur, inscription de Sārnāth, 476.

A cette époque, 473, réparation du temple du Soleil à Mandasor et poème de Vatsabhaṭṭi (ci-dessus 52).

Pendant la seconde moitié du ve siècle et le com-

1. Exactement : on a des monnaies « Nara Bâlâditya»; ce Nara doit être le Narasimhagupta du sceau de Bhitarî (Rapson, *Coins* § 93).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

lencement du VIe, dans le Bundelkhand Est et le Baghelhand Ouest, deux dynasties vassales des Guptas, les Parivrājakas (Nāgod State, etc., ci-dessous 152) et les Uccakalpas (Jaso et Ajaigarh States)[1].

Parivrājakas : On a (*Corpus*, III, 93-112) la dynastie Devāḍhya, Prabhanjana, Damodara, Hastin, Saṅkṣobha. — De Hastin, on a des cuivres datés en gupta, de 475 à 510 A. D., de Samkṣobha, un cuivre 209 gupta = 528 A. D. — Les Parivrājakas sont donnés comme rois du Dabhāla (= Bundelkhand) et des « dix-huit royaumes de forêts ». — Hastin est le contemporain de l'Uccakalpa Çarvanātha. (Voir Basak, 90, 95).

Pour les Uccakalpas : 1. Oghadeva, époux de Kumāradevī; 2. Kumāradeva et Jayasvāminī; 3. Jayasvāmin et Rāmadevī[2]; 4. Vyāghradeva et Ajitadevī; 5. Jayanātha et Muru*nda*svāminī (493 et 496); 6. Çarvanātha (510, 512, 516, 533). Ces dates 493..., quand on lit en gupta le 174 de l'inscription (174 + 319) : ce fut a première version de Fleet; depuis, avec Kielhorn, il pensa que ces dates se réfèrent à l'ère cedi (174 + 248 = 422 AD.), pour deux raisons (difficulté que présente un certain mois intercalaire quand on lit en gupta; un synchronisme Vākāṭaka dont il va être question); récemment K. N. Dikshit (*Ep. Ind.*, XXI, 124) reprend, contre l'opinion admise, la thèse de la lecture en gupta, qui s'impose en effet. Contemporain de Hastin en 508 (pilier de Bhumarā), Çarvanātha ne peut avoir commencé en 438. — Ces Uccakalpas, datant en gupta, sont dans la dépendance gupta, comme le veut d'ailleurs la géographie.

Le roi Vākāṭaka Prthivīsena, contemporain de Samudragupta II (ci-dessous 190) a pour vassal (pierre de Nāchnā, Bundelkhand) un Vyāghradeva, qui est probablement un Uccakalpa, et qu'on identifia avec le 4 de la liste ci-dessus[3].

1. Corpus, III, 93, 112, 117-135, *J.R.A.S.*, 1897; M. Duff, 307, Barnett, 47-50; K. N. Dishit, *Ep. In.*, XXI, 124 et sa bibliographie.

2. On remarquera que ces rois prennent le nom de leur mère.

3. Pour Raychaudhuri, à identifier avec le Vyāghrarāja détrôné et rétabli par Samudragupta; identification contestée par V. S. Sukhtankar, Ep. Ind., XVII, 13, 1923.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

— Ce qui va bien si les dates ci-dessus sont des dates cedi : puisqu'elles sont gupta, il faut mettre le Vyāghradeva de Prthivīsena avant Oghadeva.

9. *Budhagupta.*

Budhagupta, qui vient après Kumāragupta II, a laissé des inscriptions et des monnaies qui attestent la longue durée de son règne, 477-496, et l'étendue de son pouvoir. — Il était reconnu dans le Mālava oriental, peut-être même au-delà de la Narmadā, dans l'Inde centrale (Parivrājakas et Uccakalpas), au Bengale. — Les opinions diffèrent sur sa filiation.

a. *Origine de Budhagupta.*

Budhagupta est le roi dont Hiuan-tsang (Beal, II, 168) bouddhise le nom, Buddhagupta; il fait de Buddhagupta le fils de Çrīçakrāditya fondateur de Nālandā. Or, comme on a vu (ci-dessus 51), Mahendrāditya (dont Çakrāditya est l'exact équivalent) est le second nom de Kumāragupta Ier. Raychaudhuri, 399, pense donc que Budhagupta est le fils de Kumāragupta Ier, le frère de Skandagupta et de Puragupta. L'hypothèse est séduisante.

D'après Bhattasali, R. G. Pathak, R. Basak, Budhagupta est le fils de Kumāragupta II, le petit-fils de Skandagupta : « Çakrādītya peut avoir été un second nom de Kumāragupta II » (Basak, 79).

D'après V. Smith, 399 : « Son identité n'est pas encore établie. Peut-être fut-il le gouverneur du Mālava (Eran) sous Skandagupta : il aurait refusé obéissance à Narasimhagupta et à Kumāragupta II qu'il aurait finalement renversé. Le centre de son pouvoir était certainement le Mālava... » (Mais nous avons appris, depuis, qu'il régnait au Bengale).

b. *Empire de Budhagupta.*

En 484 (Fleet, nº 19), un pilier de victoire (*jayastambha*) est dressé par Mātṛviṣṇu, gouverneur d'Eran, et son

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

frère puîné Dhanyaviṣnu, Suraçmicandra étant le préfet du pays entre Kalindī (Jumnā) et Narmadā. — Ci-dessous 62, sur Dhanyaviṣnu vassal du Hun.

Il est vraisemblable qu'un mahārāja Subandhu (charte de Mahiṣmatī, Barwāni State) date en gupta (167 + 319 = 486), ce qui porterait au sud de la Narmadā la limite de la clientèle gupta (*Ep. Ind.*, XIX, 261, 1928).

Cinq cuivres de Damodarpur[1] attestent la longue domination des Guptas en Orient. Les quatre premiers datent des règnes de Kumāragupta II et de Budhagupta, « très dévots (*paramadaivata*) grands rois des rois » (443, 447, 492). — Pour le cinquième, ci-dessous 61.

§ 3. Après Budhagupta.

Les Huns, Bhanugupta et Yaçodharman. — Vainyagupta. — Guptas du Magadha. — Maukharis.

Allan, *Gupta Coins*; Fleet, *Gupta Inscriptions*, nos 33-35.

K. B. Pathak, *New light on Gupta Era and Mihirakula*, *Ind. Ant.*, 1917, déc., 1918, janv.; *Bhandarkar Comm. Vol.* 202, 1917.

Parma Lal, *Dates of Skandagupta and his successors*, *Hindustan Review*, 1918.

R. D. Banerji, *Chronology of the Late Imperial Guptas*, *Annals Bhandarkar Institute*, I, 1919.

R. C. Majumdar, *Revised Chronology of the Later Gupta Emperors*, *Ind. Ant.*, 1918, 166; *The succession of Kumāragupta*, *JASB.*, 1921, 249.

N. Bhattasali, *Ghugrahati Plate*, *Ep. Ind.*, XVIII, 75, 1925.

Raychaudhuri, *The Gupta Empire in the VIth and VIIth centuries*, *ibid.*, 1920, 313; p. 324, table généalogique;

1. Près Phulbâri, district Dinâjpur, Rajshahi, Bengale. — R. G. Basak, Damodarpur Copper-plate Inscriptions, Ep. Ind., XV., july 1919. Chartes utiles pour l'histoire économique et administrative, vente de terres incultes, intervention de nombreux fonctionnaires etc. Les vice-rois appartiennent à la lignée des Dattas qu'on connaît dans cette région depuis Kumâragupta Ier.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

« The decline of the Early Gupta Empire », *Calcutta Review*, 1930; *Political History*, 1932, App. 425-432.

H. Heras, *Final defeat of Mihirakula*, *IHQ.*, III, 1-13, 1927 (Bibliographie).

R. Basak, *North-Eastern India*, 1934; *Annals Bhandarkar Institute*, I, 67; *Ep. Ind.*, XVIII, 83.

Depuis Budhagupta jusqu'à Harṣa, pour l'Inde gangétique et le Mālava, une période que Vincent Smith laisse prudemment *by itself* en quelques lignes, 330-331. Mais de nombreux épigraphistes s'en sont occupés et nous tâcherons, « passant un fil à travers les gemmes qui ont été forées par les autres », de présenter, sinon un sommaire cohérent d'événements trop mal précisés, du moins une analyse des sources et des conjectures.

Budhagupta fut le dernier empereur Gupta, 477-496 au plus tôt. Il posséda peut-être le Sud-Ouest (vers Valabhī), certainement Eran, Bénarès, Magadha, Bengale septentrional. Il ne laissa pas d'héritier capable de sauver l'intégrité et l'unité de l'empire dans des circonstances difficiles.

Toutefois le cinquième cuivre de Damodarpur, daté 543 ou 553[1], sous un Gupta « grand roi des rois », montre que le titre impérial avait été relevé par un Gupta. Malheureusement la plaque est brisée à l'endroit où était écrit le nom qui est de deux syllabes. On lit *çrī* (*bhānu*) *gupta*; mais *çrī* (*vainya*) *gupta* vaut peut-être mieux; ci-dessous 66.

Les incursions barbares provoquèrent un grand désordre et les résistances heureuses des seigneurs ou des gouverneurs locaux ne servirent pas la cause de

1. R. G. Basak, Ep. Ind., XV, july 1919, et K. N. Dikshit, *ibid.*, XVII, janvier 1924, qui corrige 553.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

l'Empire : bien plutôt favorisèrent-elles l'indépendance de ces seigneurs ou officiers de l'empereur. — L'Occident fut perdu : Valabhī (circa 490, ci-dessous 133), Mandasor (533, Yaçodharman, ci-dessous 63).

En 510, à Eran, Bhānugupta battit les Huns (et se fit peut-être une principauté). En 507, au plus tard, Vainyagupta, sans titre impérial, régne au Bengale. *Circa* 500, Kṛṣnagupta, sans titre impérial, règne au Magadha, et est la tête de la dynastie des « Guptas de Magadha ». Cette dynastie se continue jusques après Harṣa (610) avec des fortunes diverses, en lutte avec les Maukharis (nord du Gange), feudataires devenus indépendants[1].

1. *Bhānugupta.*

Circa 500, en la première année de Toramāna (ci-dessus 14), Dhanyaviṣnu, frère de Mātṛviṣnu (vassal des Guptas, ci-dessus 59), reconnaissait à Eran l'autorité des Huns (Inscription du sanglier; Fleet, n° 36)[2].

En 510, à Eran, pilier commémoratif de la mort glorieuse de Goparāja, petit-fils par sa mère du roi Çarabha, dans l'illustre bataille qu'il livra « en compagnie de Bhānugupta, l'homme le plus brave du monde, grand roi, hyper-héros semblable au Pārtha (du Mahābhārata), en compagnie d'amis. » — La femme de Goparāja monta sur le bucher.

On fait de Goparāja un vassal de Bhānugupta; on pense que cette bataille fut une défaite des Huns.

Il est beaucoup moins certain que Bhānugupta soit,

1. Les rois de plusieurs monnaies, Harigupta, Jaya (gupta), Bhīmasena, ne sont pas identifiés, Rapson, Coins, § 93, 96, 99.

2. Toramâna imite la monnaie d'argent de Budhagupta, Rapson, Coins, § 105.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

comme le désire R. G. Basak, le maître suzerain de tous les « fiefs » gupta, le « grand roi des rois » de la cinquième plaque de Damodarpur (ci-dessus 61)[1].

2. *Yaçodharman, Bâlâditya et la défaite des Huns.*

a. En 533, Yaçodharman, qui se rattache probablement à la dynastie (vassale) des rois de Mandasor en *varman* (ci-dessus 52) se glorifie d'avoir vaincu les Huns et soumis toute la terre. — Il exagère, mais il remporta certainement sur Mihirakula une victoire notable et fit, un temps, figure de grand souverain. — Nous ne savons rien de ses successeurs.

b. Il n'est pas impossible, mais il n'est pas, tant s'en faut, certain que Yaçodharman soit le *Japta* de Candragomin. Le problème est d'un certain intérêt pour l'histoire littéraire.

c. C'est ici que nous placerons l'étude de la controverse suscitée par le témoignage de Hiuan-tsang : celui-ci ignore Yaçodharman et attribue à Bālāditya (ci-dessus 57) la victoire sur les Huns.

a) Les inscriptions[2] font de Yaçodharman un souverain universel : Mihirakula rendit hommage à ses pieds; il possède des pays qui ne furent soumis ni aux Guptas, ni aux Huns; il règne sur la Terre de l'Océan occidental au Lauhitya (Brahmapoutre), de la Montagne de neige dont les plateaux sont embrassés par le Gange, jusqu'à la montagne Mahendra (Travancore?).

1. Raychaudhuri identifie le Bâlâditya de Hiuan-tsang avec Bhânugupta, ci-dessous 66.

2. Corpus, III, nos 33-35; Allan, *Indian Coins, Gupta Dynasties*, p. l. V-l. X; R. Basak, *Ep. Ind.*, XV, 126, 1919 et son *History*, 97 et *passim*. — V. Smith, 333; Raychaudhuri, 402, 424, 428, 432; Mabel Duff, 40, *Ind. Ant.*, XV, 222, 252; Barnett, sous l'année 528.

Pour une inscription de Nâlandâ où figure un Yaçovarman que l'éditeur identifie avec Yaçodharman, mais qui est plus vraisemblablement Yaçovarman de Kanauj, ci-dessous 111.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Quelques-uns ont pris à la lettre cette rhétorique. Hoernle notamment a édifié une théorie plus spacieuse que spécieuse, mais en remuant beaucoup de matériaux utiles (*JRAS.*, 1909, 97, *Identity of Yaçodharman Vikramāditya*; aussi 1903, 545). On admet généralement que nous n'avons ici que l'éloge conventionnel d'un monarque puissant et victorieux. — Rien ne prouve que son règne ait couvert la première moitié du VIe siècle (comme le souhaite V. Smith).

b) Candragomin est un des noms importants de la littérature bouddhique : auteur de la « Lettre du disciple » éd. Minayeff, Zapiski, IV), d'un drame connu par la tradition tibétaine (Lokānanda, histoire des déraisonnables charités de Manicûda[1], Sten Konow, *Ind. Drama*, § 82), et d'une grammaire célèbre, Cāndravyākarana. Sa date n'est pas encore exactement déterminée[2].

Il donne comme exemple de l'imparfait, temps qui indique un fait contemporain, la phrase *ajayaj japto hûnān* : « Japta vainquit les Huns » (imité de Patanjali, *Inde sous les Mauryas*, 199). La lecture *japta* ne donne rien, et Liebig a corrigé en *gupta* : « Le roi Gupta (entendez Bāladitya, ci-dessous 65) vainquit les Huns ». Mieux, Kielhorn (Ac. de Gottingue, 1903, 305) lit *jarta* qu'il explique comme un ethnique, rapprochant les Jaṭṭas et Jāṭs de l'Inde moderne. « Le Jarta de Candragomin serait un chef d'origine scythe, installé au Rājputāna, qui aurait battu les Huns. Ne devons-nous pas penser à Yaçodharman de Mandasor? » (Hoernle, *JRAS.*, 1909, 142). Sten Konow (*Ind. Drama* 72) considère cette hypothèse comme certaine, et place Candragomin dans la seconde moitié du VIe siècle.

Jarta est admissible pour la paléographie, laquelle n'est pas favorable à *Gupta*. Un ethnique ferait bien dans l'exemple, correspondant en effet au *yavana* de Patanjali. Les

1. Nom qui me rappelle une de mes premières publications, que le vénérable Cowell avait daigné corriger, *Manicûdâvadâna*, *J.R.A.S.*, 1894, 297. Je trouvais alors admirables les charités des Futurs Bouddhas.

2. D'après Winternitz, *circa* 600 (II, 259, 379, III, 399); Konow, 533 (*Ind. Drama*, 72); Minayeff, fin du VIe siècle (*J.R.A.S.*, 1889, 1133); Liebig, 465-544 (*J. de Vienne*, 1899, 308 : *Das Datum Çandragomin's*, Breslau, 1903); S. Lévi, encore vivant en 763 (*Bulletin*, III, 51; Finot, 681); Péri, Entre Hiuan-tsang et I-tsing (*Date*, 50).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Huns furent vaincus bon nombre de fois, et qu'ils l'aient été par des « Scythes », c'est vraisemblable.

Mais rien n'indique que Yaçodharman fut un *jarta*, et la date fait difficulté. Une source chinoise dit que le commentaire de Candragomin à un traité de Vasubandhu est postérieur à celui de Simhacandra, et ce dernier docteur est un contemporain de Hiuan-tsang (Péri, *Date de Vasubandhu*, 50 : un détail souvent négligé dans la controverse).

c) Hiuan-tsang fournit la généalogie : Buddhagupta, Tathāgatagupta, Bālāditya, Vajra. Buddhagupta est Budhagupta bouddhisé; Tathāgatagupta et Vajra sont inconnus; pour Bālāditya, on est généralement d'accord pour l'identifier avec Narasimhagupta (ci-dessus 57) que nous croyons qui prit le surnom de Bālāditya. A dire vrai Narasimhagupta, septième Gupta, précède Budhagupta, neuvième Gupta, qui d'après le pèlerin est le grand-père de Bālāditya [= Narasimha]. Mais les savants n'attachent pas d'importance à ce détail. On prend dans Hiuan-tsang ce qui est bon.

Hiuan-tsang raconte, comme il suit, la guerre Mihirakula-Bālāditya.

Bâlâditya, roi de Magadha, honorait la loi du Bouddha. Lorsqu'il apprit les persécutions et atrocités de Mihirakula, il fit garder ses frontières et refusa de payer tribut. Mihirakula leva une armée. — Bâlâditya dit alors à ses ministres : « Ces brigands viennent; je ne suis pas à même de les combattre : je vais me cacher ». Il quitta son palais et alla par les montagnes et les déserts. Comme son peuple l'aimait, il y eut des myriades de personnes qui fuirent avec lui et se cachèrent dans les îles de la mer. — Mihirakula remit son armée à son frère cadet et s'embarqua pour attaquer Bâlâditya : celui-ci garda la passe, fit sonner le tambour d'or; ses soldats se levèrent tout à coup et firent prisonnier Mihirakula. — Suivent un dialogue entre les deux rois; la condamnation de Mihira dont les crimes sont impardonnables et méritent la mort; l'intervention de la mère de Bâlâditya qui tient à Mihira des discours attendrissants· le pardon accordé au roi criminel. Pardon peu justifié par les événements, car, accueilli par le roi du Kaçmîr, Mihirakula le détrône, le tue, attaque le Gandhâra, massacre le roi du Gandhâra et sa famille, détruit 1000 couvents bouddhiques, tue 100000 personnes du premier rang, noie 100000 personnes de la classe moyenne, etc.

Nous retenons l'essentiel de ce récit. Narasimhagupta Bālāditya, bienfaiteur de Nālandā, fut attaqué par le Hun.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Après un temps, soit qu'il ait été battu, soit qu'il fît simplement des « raids » à la manière de Mahmūd, le Hun se retira.

On pense bien que les avis diffèrent.

Hoernle, J. J. Modi, Panna Lall rejettent sans plus le témoignage du pèlerin.

Hawell et Pathak concilient : Yaçodharman aurait été le chef d'une confédération dont faisait partie Bālāditya de Magadha; ou bien Yaçodharman était subordonné à Bālāditya.

Fleet, Allan, Mukerjee pensent que le Hūna, aux nombreuses têtes, poussa des raids à divers moments dans diverses directions. Il aurait été d'abord battu dans l'Est par le Bālāditya de Hiuan-tsang, dans lequel on doit reconnaître Narasimhagupta, 475, et, plus tard, dans l'Ouest, par Yaçodharman, 533. Les informateurs de Hiuan-tsang, très naturellement, ne se souvenaient que de la victoire remportée par le roi de Magadha, et croyaient que cette victoire avait été décisive.

D'après H. Heras, la victoire de Yaçodharman n'a pas interrompu la poussée hunique vers l'Est, qui fut arrêtée (après 533) par les princes de Magadha, Bālāditya, etc.

Raychaudhuri conteste l'identification du Bālāditya de Hiuan-tsang avec Narasimhagupta Bālāditya. Le pèlerin fait de Bālāditya le petit-fils de Budhagupta, et nous savons que Narasimhagupta a précédé Budhagupta (477-496). — Pensons plutôt, conclut-il, que le Bālāditya de Hiuan-tsang est le Bhānugupta de la bataille d'Eran (510), car il n'est pas défendu d'attribuer à Bhānugupta le surnom de Bālāditya. Le Hun aurait été battu en 510 par Bhānugupta-Bālāditya, et, en 533, par Yaçodharman : le pilier de victoire de Yaçodharman donne l'impression que le Hun défait par ce prince n'était plus qu'un roi septentrional.

3. *Vainyagupta.*

Le prophète du Manjuçrīmūlakalpa[1] dit que deux rois Gupta furent couronnés après Budhagupta, le

1. Jayaswal, Modern Review, 1933, 139, cité par Ganguli, *IHQ.*, IX, 784, qui ne donne pas l'exacte référence du Manjuçrīkalpa. —

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

premier en Magadha : il s'agit peut-être de Kṛṣnagupta, ci-dessous 68; le second au Bengale (Gauḍa) : il s'agit peut-être de Vainyagupta.

Par une charte de 507[1], le Mahārāja Vainyagupta, dévot de Çiva, donne un village à un couvent bouddhique sur la requête de son vassal le Mahārāja Rudradatta. Ce document a permis de lire avec sécurité des monnaies d'excellent aloi.

Le titre de Mahārāja est celui d'un prince vassal. R. Basak pense que Vainyagupta était le vassal de Bhānugupta dont il fait le successeur de Budhagupta, dont il restitue le nom sur la cinquième plaque de Damodarpur (ci-dessus 61).

Toutefois la combinaison ne s'impose pas, car la seule mention de Bhānugupta est à Eran, où ce prince ne reçoit aucun titre impérial. — Que, après la fin de Budhagupta, Vainyagupta ait d'abord conservé le titre de Mahārāja; qu'il l'ait remplacé ensuite par celui de Grand roi des rois; que, roi de Comilla, il ait régné aussi à Dinajpur (Damodarpur), ce n'est pas impossible.

4. *Guptas du Magadha*

Cette dynastie est surtout connue par les inscriptions du huitième et du onzième souverain, très littéraires (Aphsad, d'*A*dityasena, Deo-Baranark, de Jivitagupta II, Fleet, n° 42 et n° 46). Elle peut

Sur cet ouvrage (Trivandrum S. S., 70, 78, 84), Marcelle Lalou. Etoffes peintes, 1930 (Geuthner), Basak (Index), ci-dessous 91.

1. Gunaighar, 25 kilomètres au nord de Comilla, Bengal Sud-Est. — D. Ch. Bhattacharyya, A newly discovered copperplate from Tipperah, *I. H. Q.*, VI, 45, 1930; D.C. Ganguli, Vainyagupta, Dvâdaçâditya, *ibid.*, IX, 784, 1933; Majumdar, *ibid.*, 989; D. C. Ganguli *ibid.* X, 154 (1934); Basak, 182.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

difficilement commencer après 500, car le quatrième règne en 554[1].

Le premier est sans doute un cadet Gupta d'importance médiocre, un simple *nṛpa*, « chef », vassal de Budhagupta (?). Ses successeurs, sous le « régime des poissons » qui est le régime du Gange après Budhagupta — « Les gros mangent les petits » — sont en conflit permanent avec les Maukharis, leurs cousins et voisins d'outre-Gange; les Maukharis, pendant un temps, s'emparent même du Magadha (?). Le sixième roi, bien que l'inscription lui attribue des victoires, paraît avoir été le vassal assez humble du roi de Thāneswar, père de Harṣa (ci-dessous 77) : il semble que le Gupta soit désigné sous le nom de roi de Mālava : c'est un problème à étudier.

Après Harṣa, la dynastie a des jours de gloire. Adityasena rappelle, au moins par ses titres, les grands Guptas.

1. Kṛṣnagupta, « lion qui brisa les fronts des éléphants en rut de ses fiers ennemis et triompha d'innombrables adversaires ». Il se contente du modeste titre de *nṛpa*, « chef ».

2. Harṣagupta, fils de 1, « dont la poitrine fut criblée de coups », qui défendit la Fortune, son épouse légitime, contre ses ennemis.

3. Jīvitagupta Ier, fils de 2, qui aurait rétabli les affaires et se serait victorieusement défendu contre le Bengale.

4. Kumāragupta III, fils de 3, « baratta cet océan de lait, où est la Fortune, qu'était l'armée d'*Içānavarman* » (ci-dessous 71). Entendons qu'il résista victorieuse-

1. Après 535, ambassade de Wou-ti des Leang pour obtenir de textes et un savant. Paramârtha arrive à Nan-hai en 546 (Takakusus *Bulletin*, 1904, 60; Nanjio, Appendice; Bagchi, *Canon bouddhique*, 1926, 418; V. Smith, 331.).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ment à ce Maukhari pour lequel on a la date 554. — Ses funérailles furent célébrées à Prayāga.

5. Dāmodaragupta, fils de 4, qui dote de nombreuses filles de caste brahmanique. Il périt dans une bataille contre Çarvavarman fils d'*I*çānavarman. Les Maukharis, à cette époque, exercent la souveraineté sur le Magadha (pierre de Sirpur de Mahāçivagupta, inscr. de Deobaranārk de Jīvitagupta II).

6. Mahāsenagupta, fils de 5, débute vers 585; probablement frère de Mahāsenaguptā femme d'*A*dityavardhana de Thāneswar (ci-dessous 76). Il serait ce « roi de Mālava » dont les fils Kumāragupta et Mādhavagupta sont les compagnons des fils de Prabhākaravardhana (ci-dessous 77).

D'après l'inscription d'Aphsad, « sa gloire, illustrée par sa victoire sur Suṣṭhitavarman... est chantée sur les bords du Lauhitya (Brahmapoutre) ». On a pensé que ce Suṣṭhitavarman était un Maukhari (Fleet, *JRAS.*, 1928, 691, Mookerji, *Harṣa*, 65); d'après d'autres historiens (Raychaudhuri, 408, 423, Basak, Banerji), le roi de Kāmarūpa de l'inscription de Nidhanpur (de Bhāskaravarman; ci-dessous 105).

7. Mādhavagupta, le plus jeune des deux fils de 6, contemporain et vassal de Harṣa.

La table de Aphsad est une table généalogique, non une table dynastique. Elle omet ici un Devagupta que les inscriptions de Harṣa (Madhuban, *Ep. Ind.*, I, 72; Banskhera, IV, 208) mettent au premier rang de ces rois « pareils à des chevaux vicieux » que Rājyavardhana (frère aîné de Harṣa) battit après le meurtre de son beau-frère Grahavarman de Kanauj; ce même Devagupta serait le « méchant roi des Mālavas », meurtrier de Grahavarman (Bāna). — Ci-dessous 78[1].

8. *A*dityasenagupta, fils de 7, postérieur à Harṣa (qui meurt en 647), auteur de l'inscription de Aphsad, régnait encore en 672, pierre de Shāhpur datée 66 (de Harṣa). — Il refit, en réduction, l'empire gupta.

Il prit les titres de « suprême seigneur », de « grand roi

1. Les commentaires de Raychaudhuri et de Hoernle (*J.R.A.S.* 1903, 545) ne sont pas très satisfaisants.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

des rois » (Mandārā); il régna jusqu'aux océans et célébra le sacrifice du cheval (Corpus, *Intr.* 14; nos 42-46).

« Récemment le roi Soleil-armée fit construire à Gayā un nouveau couvent où logent les religieux du Sud lorsqu'ils viennent dans ce pays » (I-tsing, *Religieux éminents*, 81).

Il figure dans la table généalogique du Népal. Sa fille (non nommée) épousa le Maukhari Bhogavarman, d'où Vatsadevī mère du roi népalais Jayadeva (Burgess cité par Chavannes; Lévi, *Népal*, II, 128, 167; Raychaudhuri, 414, Basak, index sous Bhogavarman; ci-dessous 174).

On doit lire en ère Harṣa la date 44 d'une charte d'un Lokanātha, roi feudataire des confins birmans (Tipperah, Bengale) : soit 650, deux ans après la mort de Harṣa. Ce document, curieux à plusieurs points de vue, fait connaître une dynastie vassale des Guptas (*Ep. Ind.*, XV, 306, 1920).

9. Devagupta III, fils de 8, çivaïte, épouse Kamalādevī, peut-être le Devavarman dont parle I-tsing (*Religieux éminents*, 82)[1], qui était disposé à mettre à la disposition des religieux chinois le couvent de Çrīgupta (ci-dessus 32-33).

10. Viṣṇugupta Candrāditya, fils de 9, çivaïte, dont on a des monnaies, épouse Ijjādevī (Rapson, 93).

11. Jīvitagupta II, fils de 10, çivaïte, auteur de l'inscription de Deo-Baranark (Shāhābād district).

Ces trois rois continuent le protocole de 8.

Les Cālukyas de Vātāpi (Vinayāditya, 680-696...), à la fin du viie siècle, combattent les « protecteurs du Nord entier » qui ne peuvent être que les Guptas (Raychaudhuri, 411; ci-dessous 201).

On pense généralement (Raychaudhuri, 411) que le Magadha fut, après Jīvitagupta II, annexé par le Bengale. Mais on peut renverser les termes : il n'est pas impossible que Jīvitagupta fut ce roi de Magadha et Bengale qui fut battu par Yaçodharman de Kanauj *circa* 730-740 (Basak, 131; ci-dessous 111).

Pour des Guptas du pays canarais à une époque tardive (xiie, xiiie siècle), Raychaudhuri, 412; voir aussi ci-dessous 111, 155, 269.

1. Basak, 130; d'après Majumdar, *Early Hist. of Bengal*, 23 (1924 un Devakhadga du Bengale oriental : moins vraisemblable.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

5. *Mâukharis*

La famille (*vamça*) Maukhari ou Maukhara ou Mukhara se réclame d'une ascendance divine, exactement de Vivasvat, de Yama. Un sceau de Gayā, d'écriture maurya, *Mokhalinam*, « des Maukharis », atteste son antiquité.

A l'époque gupta, on connaît deux dynasties de rois Maukharis, des rois en *-varman*, par deux groupes de documents, les premiers de Gayā, les seconds des districts de Jaunpur et Bara Bankī (entre Gange et Gogrā).

I. Trois Maukharis de Gayā, seigneurs féodaux, gouverneurs (*mahâsâmanta*, *nṛpa*, « chef »), adorateurs de Kṛṣṇa et de Çiva-Pārvatī, Yajnavarman, Çārdūlavarman, Anantavarman (Fleet, n°s 48-50); date inconnue; antérieurs aux suivants.

II. Les Maukharis du Nord sont plus importants[1]. Les trois premiers rois portent des titres modestes; ils épousent des princesses Gupta. Le quatrième se donne comme un roi souverain et se vante de grandes victoires; on a de lui une inscription datée, 611, qu'on lit en ère Vikrama, soit 554 A. D. Ses monnaies sont de 54, 55; celles de son successeur 58 : l'explication de cette datation reste obscure (Rapson, *Coins*, § 97 : ère hunique ?)[2].

1. Harivarman, mahārāja, épouse Jayasvāminī.
2. Adityavarman, mahārāja, épouse la « Dame Harsaguptā sœur de Harsagupta, ci-dessus 68.

1. Notamment Hirananda Sastri, *Ep. Ind.*, XIV, 110, XXI, 73 (sceaux de Çarvavarman).
2. Sur les monnaies des Maukharis, Rapson, Coins, § 97 (bibliographie), Burn, *J. R. A. S.*, 1906, 843; V. Smith, *ibid.*, 1889, 136.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

3. *I*çvaravarman, mahārāja, épouse la « Dame Upaguptā ».

4. *I*çānavarman, grand roi des rois, épouse la « Dame grande reine Laksmīvatī ». — Son fils Sūryavarman reconstruit en 554 un temple çivaïte. Il a « sauvé, par les cordes (*guna*) de ses vertus la Terre qui était comme un vaisseau qui prend l'eau » ; il a vaincu les Bengalais, les Andhras (?), les Çūlikas (?) (Voir Basak, 134). — Cependant, Kumāragupta III a « baratté » son armée (ci-dessus 68).

5. Çarvavarman, contemporain de Dāmodaragupta (ci-dessus 68), sceau d'Asīrgadh, pierre de Sirpur : il aurait occupé le Magadha.

Les érudits qui considèrent comme un Maukhari le Supratis*th*itavarman battu par Mahāsenagupta (ci-dessus 69) placent ici ce souverain (*Ep. Ind.* XXI, 77). Ceux qui en font un roi d'Assam (Basak, 215) pensent que Çarvavarman eut pour successeur immédiat son fils Avantivarman (*Ep. Ind.*, XVIII, 82).

7. Avantivarman (monnaies de 567, 570), décoré du titre de « souverain seigneur ».

8. Grahavarman, roi de Kanauj (voir *J.R.A.S.*, 1908, 765, 771), beau-frère de Harsa (ci-dessous 77).

Le Yaçovarman qui règne à Kanauj en 728 est peut-être un Maukhari. — Pour le Maukhari Bhogavarman et le Népal, 69 et ci-dessous 174.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

CHAPITRE IV

HARSAVARDHANA ÇILADITYA

R. Grousset, 94, 96, 101, 104, 144, 172, 272-3, et *Sur les traces du Bouddha*, 1929; V. Smith, *Early History*, 349-373, *J.R.A.S.*, 1908, 771; Raychaudhuri, Index s. voc. Harsa; Basak, 117, 132, 141 et passim.

Ettinghausen, *Harsavardhana, empereur et poète de l'Inde septentrionale*, 606-648, Louvain, 1906; Panikkar, *Sri Harsha of Kanauj*, Bombay, 1922; Radhakumud Mookerji, *Harsa*, Calcutta-Oxford, 1925 (Pelliot, *T'oung-pao*, 1827, 169.).

Kanauj : V. Smith, *The history of the city of Kanauj*, *J.R.A.S.*, 1908, 765, Kānyakubja, Kanyakubja, Kanyākubja (transcrit sur le sanscrit par Hiuan-tsang, sur la forme populaire par Fa-hien, Watters, I, 341), aussi Kusumapura (Hiuan-tsang), Gādhipura (Rājataranginī, etc.), Mahodaya et Mahodayā (dynastie Pratihāra), peut-être Kalyāna (? ci-dessous 143).

Cuivres de Banskhera et de Madhuvan (626), *Ep. Ind.*, IV, 210, VIII, 155; sceau de Sonpat, Fleet, n° 52, illisible; depuis celui de Nālandā, *Ep. Ind.*, XXI, 74.

Ci-dessous 81, 84.

C'est une histoire qui ressemble, au début, à celle des Guptas, mais qui tourne court. Harṣa, le quatrième roi de la maison de Thāneswar, est un puissant souverain, 606-647. Il impose la paix à la majeure partie de l'Inde du Nord; mais il ne laisse pas d'héritier et l'empire qu'il a créé s'écroule aussitôt.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Le règne de Harṣa est intéressant par la personnalité du souverain, physionomie plus nette que celle d'aucun Gupta, grâce à Bāna, auteur d'un poème-roman, Harṣacarita, « Geste de Harṣa », grâce à Hiuan-tsang et à son biographe. La traduction de Bāna par F. W. Thomas, « vrai tour de force » (V. Smith), — car il est difficile d'écrire plus vainement alambiqué que Harṣa, et plus clairement exact que F. W. Thomas, — permet à chacun de lire, par exemple, le récit de la présentation de Bāna à la cour du roi et tant de détails amusants ou « suggestifs ». Les *Traces du Bouddha* de René Grousset ne me laissent aucun désir de retoucher le portrait, portrait mondain, politique, spirituel, qu'il a fait de Harṣa. Les réserves de Paul Mus, peut-être non toutes injustifiées, ne tirent pas à conséquence.

Harshacarita of Bāna, tr. by E. B. Cowell and F. W. Thomas, 1897 (Sur le vers 18, p. 3, *Bulletin*, II, 207). — A. Keith, 316, Winternitz, III, 362; ci-dessous 85.

Stanislas Julien, *Histoire de la vie de Hiouen-thsang et de ses voyages dans l'Inde* (par Houei-li et Yen-ts'ong), 1853, *Mémoires sur les contrées occidentales*, 1857-1858; Samuel Beal, *Buddhist Records of the Western World* (avec, en préface, la traduction de Fa-hien), 1884, *The life of Hiuen-tsiang* (avec, en préface, un sommaire des Religieux éminents de I-tsing), 1888.

Barthélemy Saint-Hilaire, *Le Bouddha et sa religion*, 2e partie, *Le Bouddhisme dans l'Inde au VIIe siècle de notre ère*, 1866; Th. Watters, *On Yuan-Chwang's Travels in India*, 629-645, A. D., 1904-1905 (Pelliot, *Bulletin*, V. 423-457).

Paul Mus, *Bulletin*, 1930, 432.

Hiuan-tsang raconte des choses peu utiles, par exemple la légende de Kanauj et de la fille bossue — mais il est généralement excellent : l'attaque du bateau qui transporte

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

le pèlerin au cœur de l'Empire, par des pirates çivaïtes qui décident de sacrifier à Durgā l'excellente victime que doit être un étranger (Grousset, *Traces*, 125); la description du culte du Gange, des religieux de diverses dénominations, de leurs pénitences (Grousset, 128, comp. Bāna et Gaüḍavaho ci-dessous 111); l'arbre pour le suicide et le temple, à côté du champ de Prayāga où Harsa distribue ses trésors; etc. — Sans parler de l'information bouddhique.

Sur deux points, on peut refuser au Pèlerin et à ses biographes la confiance que plusieurs historiens leur accordent. Je crois très peu aux tentatives d'assassinat de Harsa et de Hiuan-tsang par des brahmanes jaloux des bouddhistes, par des moines du Petit Véhicule jaloux de leurs frères du Grand.

J'en crois encore moins le biographe, que « Harsa interdisait le meurtre de tout être vivant, donnait lui-même l'exemple, ordonnait à tous ses sujets de s'abstenir de viande », et Hiuan-tsang, plus catégorique, que « Harsa interdisait, sous peine de mort et sans pardon, l'usage de la viande ». (Sur des monarques férus d'*ahimsā*, ci-dessous 137, 145). On sait que le Petit Véhicule admettait la « diète carnée », que le Grand Véhicule (et les dévots de Maitreya parmi lesquels Hiuan-tsang) s'efforçait d'introduire dans la Discipline (*Vinaya*) l'interdiction (pour les moines bien entendu) de la viande. Hiuan-tsang, dans un but d'édification *at home*, prête à Harsa la législation de ses vœux. R. Grousset donne peut-être, comme toujours, la note juste : « Comme Açoka, Harsa cherchait à interdire le meurtre des animaux » (121).

1. *Thâneswar et les ancêtres de Harṣa.*

Sthānīçvara ou Sthāneçvara, sur la Sarasvatī, à l'extrémité Est du Penjab, dans l'ancien pays sacré du Kurukṣetra (*Cambridge History*, Index), encore aujourd'hui une ville sainte, est une des portes de l'Inde proprement dite. A la fin du VIe siècle, les hordes huniques (ci-dessus 12) « restaient campées sur le haut Indus. Face à elles, la principauté de Thānes-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

war était devenue une marche frontière et s'était aguerrie à cet office » (R. Grousset, *Tràces*, 116).

Cette principauté, sans doute sous la suzeraineté nominale des Guptas, était gouvernée par une maison qui se réclamait d'un ancêtre illustre, un inconnu pour nous, Puṣpabhūti. A croire Hiuan-tsang elle était d'origine roturière, si vraiment Harṣa appartenait à la caste des « vaiçyas »; mais on signale des râjpoutes d'un clan Vaiça; des Vaiçyas sont nommés dans la Bṛhatsaṃhitā parmi les tribus « étrangères », avec les Scythes, les Haihayas, etc. (*JRAS.*, 1897, 898). Il serait plaisant que Harṣa fût d'origine barbare.

Quoi qu'il en soit, les seigneurs de Thāneswar, tous princes dont le nom se termine en *-vardhana*, devinrent des rois puissants.

Divers sceaux et cuivres (en dernier lieu *Ep. Ind.* XXI, 75) donnent leur généalogie qui ne se perd pas dans la nuit des temps : 1. Naravardhana et la reine Vajrinī; 2. Rājyavardhana et Apsarodevī; 3. Ādityavardhana qui obtint une alliance impériale : sa reine est Mahāsenaguptā (ci-dessus 68); 4. Prabhākaravardhana ou Pratāpaçīla (Bāna) et Yaçomatī, père de 5. Rājyavardhana qui régna quelques semaines, de 6. Harṣavardhana, et de Rājyaçrī qui épousa le roi de Kanauj Grahavarman.

Prabhākara fut le premier qui prit le titre de « grand roi des rois ». Il étendit son pouvoir vers l'Est et le Sud. Nous connaissons ses victoires par quelques lignes poétiques de Bāna (Harṣacarita, trad. F. W. Thomas, 101)[1] : « Il fut un lion pour les Huns, telles des gazelles devant lui; une fièvre brûlante pour le roi du pays d'Indus; le trouble-sommeil des Gurjaras; une

1. P. 132, l. 8 du texte lire *pataccaro* ?

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

plaie suppurante au front de l'éléphant qu'est le seigneur du Gandhāra; le bandit de l'astuce des Lāṭas; la hache de la liane de la gloire des Mālavas ».

2. *Avènement de Harṣa.*

Prabhākara, dont la mort est soudaine, ne laisse que de jeunes héritiers, Rājyavardhana, vingt ans mais déjà aguerri, Harṣa seize ans : sans doute peuvent-ils compter sur l'appui de leur beau-frère Grahavarman, roi de Kanauj. Mais le « méchant roi de Mālava » (qui doit être le Devagupta de ci-dessus 69) et le roi de Bengale Çaçānka entendent profiter des circonstances. Le premier assassine Grahavarman (dont il était l'hôte?), le second marche vers Kanauj.

Rājyavardhana bat le Mālava et le fait prisonnier; mais il périt, par trahison, dans le camp de Çaçānka. Le jeune Harṣa, avec l'appui de Kumāra, roi d'Assam, repousse Çaçānka. Roi de Thāneswar comme fils de Prabhākara, il règne à Kanauj avec sa sœur, veuve de Grahavarman, ensuite seul.

Le détail prête à controverse.

a. D'après Bāna.

Prabhākara mit au service de ses fils les deux fils du roi de Mālava, Kumāragupta et Mādhavagupta (ci-dessus 68) : « J'ai choisi pour veiller sur vous les deux frères...; ils sont exempts de tout vice. Montrez-leur une considération que vous ne devez pas aux autres serviteurs ».

Le roi envoya Rājyavardhana, pour la seconde fois, contre les Huns. Harṣa suivait son frère à distance, faisant l'école buissonnière. Le roi tomba malade. Harṣa put assister à ses derniers moments et fit signe à Rājyavardhana. Dans l'excès de son désespoir, celui-ci allait entrer en religion et céder le pouvoir à son frère, lorsque Samvādaka apporta de Kanauj une fâcheuse nouvelle : « Le jour même où

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

fut connue à Kanauj la mort de Prabhākara, le mauvais roi de Mālava a tué Grahavarman et jeté Rājyaçrī en prison. On dit que, croyant l'Etat sans chef, il se dispose à envahir aussi ce pays-ci ».

Rājyavardhana laisse Harsa à Thāneswar, « avec tous les rois et les éléphants ». Accompagné de Bhandi (fils de la sœur de Prabhākara), avec 10000 cavaliers, il part « pour détruire la famille du roi de Mālava ».

Harsa passait les jours à se ronger quand un officier de cavalerie, Kuntala, vint raconter que Rājyavardhana a facilement vaincu l'armée Mālava, mais que le roi de Bengale, Çaçānka, lui a inspiré une confiance trop mal justifiée, l'a reçu dans son camp, et l'a tué[1].

Harsa marche contre Çaçānka. Il fait alliance avec Kumāra Bhāskaravarman, roi de Prāgjyotisa (Assam), voisin oriental et ennemi-né de Çaçānka. Une lettre annonce l'arrivée de Bhandi (lequel avait, comme on a vu, accompagné Rājyavardhana) qui apparaît bientôt ramenant prisonnière l'armée de Mālava. Il raconte à Harsa la mort de Rājyavardhana et la prise de Kanauj par « le nommé Gupta » (*Guptanāman*) — mais Harsa devait déjà connaître ces événements? — et ajoute : « J'ai appris par la rumeur publique que Rājyaçrī s'est échappée de prison et est entrée dans la forêt du Vindhya; les hommes envoyés pour la retrouver ne sont pas revenus. »

Là-dessus Harsa laisse à Bhandi le soin de poursuivre Çaçānka et cherche Rājyaçrī. Guidé par un moine bouddhique à travers divers ermitages (où les perroquets répètent l'Abhidharmakoça...), il la joint au moment où, ainsi qu'il convient à une veuve, elle montait avec ses femmes sur le bûcher. Harsa la sauve et s'engage à prendre les vœux de religion aussitôt qu'il aura châtié Çaçānka et consolé ses sujets de la mort de Prabhākara.

Ici finit la geste que Bāna complique et orne.

b. Hiuan-tsang ajoute notamment ce détail que Harsa hésita à prendre le pouvoir.

1. D'après la charte de Banskhera, Râjyavardhana fut tué dans le camp de l'ennemi où il s'était rendu *satyânurodhena*, « to keep his word of honour ». D'après un commentateur de Bâna, Çaçânka aurait offert sa fille à Harsa.

NATIONAL BOOK TRUST OF INDIA

Rājyavardhana succéda à son père et régna vertueusement. Cependant Çaçānka, roi de Karnasuvarna (Bengale occidental), disait à ses ministres : « Quand un pays voisin a un bon roi, c'est un malheur ». Aussi il invita Rājyavardhana à une conférence et le tua.

Le ministre Bhandi réunit les ministres et demanda que Harsa, frère du roi assassiné, régnât. Tout le monde suppliait Harsa, qui hésitait, et qui ne se décida qu'après avoir consulté une image d'Avalokiteçvara. Le dieu apparut, prédit à Harsa la domination des cinq Indes[1], mais termina : « Ne monte pas sur le trône et ne prends pas le titre de roi ». Harsa, dès lors, gouverna, mais prit le titre de « prince » (rājaputra). — Par le fait, l'ère fondée par Harsa commence en octobre 606 et Harsa, semble-t-il, ne prend pas le titre royal avant 612. (V. Smith)

Il assembla une armée de 5.000 éléphants, 20.000 chevaux, 50.000 fantassins. En 5 ans (ou 5 ans et demi) de guerre ininterrompue, il punit les ennemis de son frère, dompta les cinq Indes. Il eut alors 60.000 éléphants et 100.000 cavaliers. Il régna ensuite, bouddhiquement, pendant trente-cinq ans.

Le Nanjio 1470 (daté 650) dit que Harsavardhana gouverna avec sa sœur Rājyaçrī (Watters, I, 345).

V. Smith explique : « Les nobles paraissent avoir hésité à offrir le trône au jeune Harsa... Sur l'avis de Bhandi, ils s'y décidèrent. Alors, pour des raisons que le récit chinois ne met pas en lumière (sinon des considérations banales sur les difficultés du gouvernement), Harsa éprouva des scrupules et aurait consulté un oracle bouddhique. Même, lorsque la réponse divine eût mis fin à son hésitation vraie ou feinte, il voulut tromper Némésis en renonçant pour l'instant au protocole royal, satisfait du nom de Rājaputra Çīlāditya — Détails étranges qui montrent que l'accession au trône de Harsa rencontrait quelque obstacle inconnu pour nous, que Harsa était contraint, quels que fussent ses droits héréditaires, à solliciter le suffrage des nobles. — Si Harsa gouverna avec sa sœur, c'est donc qu'il régnait pour le compte d'un fils de sa sœur? »

1. Voir Additions.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Watters admet que Harsa, tout jeune, avait pris des vœux de moine bouddhique ou de fidèle laïc (*upāsaka*) : d'où son hésitation. — Cette hypothèse est confirmée, pense-t-il, par Bāna qui représente Harsa comme un Rājarsi — un saint qui est en même temps roi — « fidèle au vœu du tranchant de l'épée, embrassé par la déesse de la royauté bien qu'il se fût voué à la chasteté, pris dans tous ses membres par les marques de la royauté, comme s'il fût monté de force et malgré lui sur le trône ».

Mais Bāna, qui parle ici de Harsa dans toute la gloire de la royauté, veut seulement exalter la vertu du prince et son détachement. F. W. Thomas, 57, a montré que la définition de Harsa comme Rājarsi était un lieu commun littéraire et se référait expressément à Raghuvamça, XIII, 67. En cet endroit Kālidāsa — et avec plus d'à-propos que Bāna puisqu'il parle du jeune Bharata qui régnait pour le compte de Rāma exilé — compare le roi qui règne sans jouir de la royauté son épouse, au jeune époux qui pratique, la nuit des noces, la règle du tranchant de l'épée (bien connue du folklore) : « On dresse, dit le commentateur, un glaive au milieu du lit et les mariés passent la nuit sans se toucher ».

La bonne explication est probablement celle de N. R. Ray, *I. H. Q.*, III, 770. On doit distinguer Thāneswar — tout le Harşacarita de Bāna se rapporte à l'avènement de Harsa au trône de Thāneswar — et Kanauj, capitale de Harsa au temps du Pèlerin. Il n'y a pas de raison pour que Harsa refuse la couronne paternelle et doive solliciter le choix des Grands, aucune raison pour que sa sœur participe à son pouvoir à Thāneswar. A Kanauj, il en va autrement : Grahavarman y régnait; s'il n'a pas laissé de fils, ses cousins ne manquent pas. Harsa doit donc agir avec prudence et laisser faire le temps.

3. *Conquêtes et empire de Harşa*[1].

Disposant de forces importantes — éléphants, cavaliers, fantassins et aussi chariots de guerre (V.

1. V. Smith, 352-354; S. Lévi, *Népal*, II, 145, 152; R. C. Majumdar, *JBORS*, 1923, 311, *Harsa, a Critical Study* (fausseté de la thèse

Smith, 352) — Harṣa alla de l'Est à l'Ouest, soumettant tout ce qui n'obéissait pas. En cinq ans et demi, le Nord était réuni à l'empire (Hiuan-tsang).

Vers 620 (V. Smith), Harṣa entra en conflit avec le Cālukya Pulakeçin II (ci-dessous 198) qui se vante de l'avoir vaincu (*vijita*). Il est probable que la Narmadā fit la frontière des deux empires.

Les premiers documents de Pulakeçin II (charte d'Hyderabad, 3e année, 612) mentionnent ses victoires sans donner aucun nom. L'inscription d'Aihole, 634 (*Ep. Ind.*, VI, 6), dit qu'il a vaincu le glorieux Harsavardhana, seigneur de tout le Nord: (Jouveau-Dubreuil, *Ancient Hist. of the Deccan*, 113, doute qu'il s'agisse de Harsa). Dès lors, le titre de *parameçvara*, souverain seigneur, que Pulakeçin prenait dès l'origine par droit de naissance, devient comme un autre nom propre (*aparanāmadheya*). La guerre avec Harsa se place donc entre 612 et 634 (R. Sh. Tripathi, *I. H. Q.*, VIII, 113, 1932).

Après 633 et avant 641 (date de la visite de Hiuan-tsang à Fo-lo-pi), Harṣa attaqua le roi de Valabhī-Dhruvasena II (ci-dessous 138). Celui-ci chercha refuge chez le roi Gurjara de Broach, allié des Cālukyas (ci-dessous 139); depuis il épousa la fille de Harṣa et assista aux fêtes de Kanauj. — La soumission de Valabhī entraînait celle des royaumes voisins Surāṣṭra, etc. (*I. H. Q.*, V, 230).

a. La complaisance de Kumāra d'Assam qui cède à Harsa le précieux Hiuan-tsang, la présence de Kumāra aux fêtes de Prayāga (R. Grousset, *Traces* 195), montrent

que Harsa régnait sur toute ou presque toute l'Inde du Nord); N. R. Roy, *IHQ.*, III, 769-793, 1927 (contre le précédent), *Harsa, A Revised Study* : 1. Harsa's accession to the throne, 2. his conquests, 3. the fate of his empire after his death ; R. C. Majumdar, *Extent of Harsavardhana's Empire*, *IHQ.*, V, 229, 1929 (réplique); Rama Shankar Tripathi, *ibid.*, VIII, 113 (chronologie des campagnes).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

que Kumāra était en bons termes avec son puissant voisin. C'est peut-être beaucoup de dire qu'il reconnaissait sa suzeraineté (ci-dessous 105).

b. On discute si Harsa assujettit le Népal. Oui, disent V. Smith (*Ind. Ant.*, XIII, 421, Kielhorn, *Ep. Ind.*, V, app. 75) et N. R. Roy, plusieurs autres; non, disent S. Lévi et Majumdar.

Le roi de Népal était Amçuvarman dont parle Hiuan-tsang (*Mémoires*, I, 408, Lévi, *Népal*, II, 134). Il donna sa fille au demi-sauvage qu'était le roi de Tibet : aurait-il consenti à cette alliance si le Népal n'avait pas été, à cette époque, tributaire du Tibet? Dès lors, S. Lévi nie que Amçuvarman date en ère de Harsa, comme le crurent Bhagvanlāl Indraji, Bühler, Bendall.., ce qui impliquerait suzeraineté de Harsa. — Mais l'ère de Harsa convient bien aux dates d'Amçuvarman; et on voit mal quelle sera l'ère dont se sert Amçuvarman si ce n'est pas celle de Harsa[1].

c. N. R. Roy met le royaume de Jālandhara[2] parmi les possessions directes de Harsa. Mais c'est à Jālandhara que s'arrête l'escorte accordée par Harsa à Hiuan-tsang : le pèlerin entre dans le domaine d'un autre souverain. Le « roi de l'Inde du Nord » qui résidait dans cette ville était, sinon un vassal, du moins un voisin très courtois du puissant empereur.

d. La dernière campagne de Harsa, 643, fut l'expédition de Kongoda, le Kong-yu-t'o de Hiuan-tsang (Ganjām), côte d'Orissa. A cette époque Harsa était le maître de la plus grande partie des provinces qui avaient formé l'empire de Çaçānka (ci-dessous 91).

e. Parmi les vassaux de Harsa, « le roi Pūrnavarman de Magadha, le dernier de la race d'Açoka » (Beal, II, 118, 174), mort entre 619 et 637, qui trempa du lait de cent vaches les racines de l'Arbre de la Bodhi, le fit repousser, l'entoura d'un mur (ci-dessous 92).

1. La vérité est que le roi de Népal ménage les rois de Tibet et de Kanauj.

2. Jālandhara, Penjab oriental, avant le Salt Range, où se tint le concile de Kaniska, pays où se rencotre l'Ouest et l'Est, où voisinent les écritures brahmi et kharosthi (*Indo-Européens*...94; Rapson, *J. R. A.S.*, 1905, 810). C'est là que s'arrêteront les conquêtes du bengalais Dharmapāla (ci-dessous 97), et là que se limite l'empire de Harsa (V. Smith, 413).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

4. *Harṣa et la littérature.*

Harṣa est l'auteur : 1° de stances qui ornent ses chartes, 2° de l'Hymne aux huit grands Caityas et d'un Hymne du matin, 3° des drames Nāgānanda, Ratnāvalī, Priyadarçikā, 4° peut-être d'un Liṅgānuçāsana, travail de lexicographie d'après le genre des mots. — Sans jalousie, il patronna les lettrés (Keith, XXVIII, 316, 319, 433, *passim*, Winternitz, III, 48, 226, 362, 403).

1. La charte de Banskhera (reproduite en photographie dans *Ep. Ind.*, IV, 210) porte la signature du roi : « Propre main de moi le grand roi des rois Sa Majesté Harsa »; la charte de Madhuban, presque identique, doit être aussi de sa main. Elles contiennent les mêmes trois stances dont la dernière : « Par acte, pensée et voix, il faut faire le bien des êtres vivants : Harsa déclare que c'est la meilleure manière de gagner du Dharma ».

2. Le canon tibétain attribue à Çrīharsadeva roi de Kaçmīr (1089-1101) un hymne en l'honneur des huit grands Caityas[1] et un « hymne du matin » au Bouddha[2]. Nous possédons l'original sanscrit du second, « œuvre de Çrībuddhabhaṭṭāraka Harsadevabhūpati ». Du premier, le canon chinois contient la transcription, œuvre de Fa-hien (932-1001) qui se fit une spécialité de ce labeur difficile : représenter par des phonèmes chinois approchés le texte des originaux indiens; d'après la tradition chinoise, l'auteur

1. Nanjio 1071, Tai-sho 1684. — Nanjio restitue *Aṣṭamahāçrīcaityasaṃstutastotra*; le sens est « Texte indien de l'hymne aux huit grands nobles Stūpas ». D'après le Bstod, *Aṣṭamahāsthānacaityavandanastotra* : Kapilavastu, Bodhgayā, Parc aux gazelles... Ce s ont les « vestiges » du Bouddha, les huit « lieux sacrés » (*sthāna*). écouvert et remis en sanscrit par S. Lévi, *Une poésie inconnue du Roi Harsa Çīlāditya*, Congrès de Leyde, II, 1, 189-203, 1897.

2. Suprabhātaprabhātastotra, éd. Minayev, Zapisky, nouv. série II, 233: meilleur texte et version tibétaine, F. W. Thomas, *JRAS.*, 1903, 703-722. — Une très belle œuvre : « Svayambhū, l'universel créateur, s'endort..., Le soleil s'endort... mais ton aurore est toujours brillante. »

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

est, non pas Çrīharsa de Kaçmīr (postérieur d'un siècle), mais Çīlāditya : on sait que par ce nom, « Soleil de vertu », les Chinois désignent Harsa de Kanauj. — Donc, pour une fois, la tradition tibétaine se trompe et les deux hymnes sont bien de « notre » Harsa.

3. D'après I-tsing[1], Harsa fit composer des ouvrages, prose et vers, mettant en vêtement littéraire l'histoire des anciennes existences de Çākyamuni[2]. Lui-même versifia la légende de Jīmūtavāhana (le futur Çākyamuni se sacrifiant à la place d'un serpent) : « on orna ce texte de musique; on le mima et on le dansa; il devint populaire » : c'est le drame intitulé *Nāgānanda*, « joie des serpents[3] », qui serait un mystère bouddhique sans les invocations à Çiva et au Soleil, si le héros n'adorait pas Çiva.

4. La tradition attribue à Harsa deux comédies de harem, *Ratnāvalī*[4] et *Priyadarçikā*[5]. Les sanscritistes furent, un temps, ennemis de la tradition. Comme ils attribuaient le *Nāgānanda* à Dhāvaka, ils attribuèrent la *Ratnāvalī* à Bāna, la *Priyadarçikā* à un auteur inconnu[6]. On pense aujourd'hui que les trois ouvrages sont de la même main; on ne croit plus que, dans l'Inde, « les vers des rois soient toujours très mauvais[7] ».

1. Takakusu, *A record of the Buddhist Religion as practised in India and the Malay Archipelago* (671-695 A. D.) *by I-tsing* (1896), p. 183.

2. Un bon spécimen est la Jâtakamâlâ d'Arya Çûra, éd. par Kern, trad. par Speyer, 1895 (*Sacred Books of the Buddhists*, vol. 1); A. B. Keith, 67 (IVe siècle).

3. Trad. et annoté par Bergaigne, Leroux, Bibl. or. elzévirienne, 27, 1879. — S. Lévi, *Théâtre indien*, 1890, 190-195 Sten Konow, *Das indische Drama*, 1920, 76; Winternitz, III, 228-231.

4. Harsa, *Ratnavali*, éd. et trad. par Maurice Lehot, collection Emile Senart, Les Belles Lettres, 1933.

5. Priyadarçikā, *A Sanskrit Drama by Harsa*, tr. by Nariman, Jackson and Ogden, Columbia University, 1923. — Importante préface de Jackson.

6. Histoire de cette enquête dans St. Konow, *Ind. Drama*, et plus détaillée dans Jackson, XLVI-XLIX.

7. Sur les rois poètes, Keith, 53, Jackson, XXXV.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

« Les témoignages abondent, malheureusement imprécis pour la plupart, sur l'activité littéraire de Harsa : lui-même se donne comme l'auteur dans le prologue commun qui ouvre ses trois comédies; Bāna... célèbre ses dons de poète; le pèlerin I-tsing le connaît pour auteur dramatique; Dāmodaragupta, au XIe siècle, cite *Ratnāvalī* comme étant l'œuvre d'un roi; d'autres allusions analogues chez divers écrivains; les anthologies mentionnent de nombreux vers attribués à Harsa qui, pour la plupart, se retrouvent dans les pièces existantes[1] ».

5. Parmi les hommes de lettres patronnés par Harsa, Bāna, auteur du *Harṣacarita*, d'un *Candīçataka* et du *Parvatīparinaya*[2]; Mayūra, dont la poésie est de « second rate », aussi mauvais que Bāna mais sans son brillant, exemplaire du style dit *gauda*[3] : on a de lui des vers amoureux, Mayūrāṣṭaka, d'un joli mouvement, et un hymne au soleil (100 strophes sragdhārā) par lequel il obtint d'être délivré de la lèpre[4]. — I-tsing (691) place cinquante ans avant son temps le grammairien Bhartṛhari, le même qui écrivit les célèbres *Trois Centuries* (?)[5].

5. *Majesté, munificence et piété de Harṣa*

Il faut lire dans Hiuan-tsang, savamment résumé par René Grousset (*Traces du Bouddha*), l'extraordinaire récit du voyage de Harṣa et de son ami Bhās-

1. Louis Renou, préf. de la Ratnâvalî de M. Lehot. — Harsa dans les anthologies, F. W. Thomas, *Kavîndrasamuccaya*, Bibl. Ind. 1912, 117-120.

2. Keith, 314-330. A lire surtout les paragraphes « Bâna's style ». Keith rappelle le jugement de Weber comparant la phrase de Bâna à une forêt équatoriale où on doit se couper un chemin, où on rencontre des fauves sous la forme de mots inconnus. Il existait des dictionnaires de mots rares, de mots à multiples significations, dont se servaient les bons auteurs.

3. Œuvres éditées et traduites par Quackenbos, Columbia Un. Ser.; n° 9, 1917. — Keith, 201, 211, Winternitz, 50, 116, 121. — Sur le style *gauda* et le style *vaidarbha*, oriental, méridional, Keith, Index 542.

4. Voir ci-dessous 335.

5. Takakusu, p. XIV, LVII, 178; Keith et Winternitz, *passim*.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

karavarman le long du Gange, le culte rendu à l'icone du Bouddha, la distribution à tous les religieux, brahmanes et nécessiteux, des richesses de l'empire accumulées pendant un lustre — coutume qui avait été adoptée par la plupart des dynastes : nous en avons au moins quatre exemples dont un d'Asie centrale.

C'est un tableau qui donne une idée, un peu effarante, de la majesté vraiment divine des rois (Harṣa était déguisé en Indra, Bhāskaravarman en Brahmā : leur apothéose commençait de leur vivant, ou bien ils figuraient les dieux inclinés devant plus puissant qu'eux, le Bouddha); de leur richesse et du mépris où ils la tenaient, préférant le « mérite »; de leur piété. Autour d'eux, toute l'Inde religieuse et princière : la paix et l'abondance du règne de Harṣa.

Prabhākara, père de Harṣa, était un dévot-né du Soleil. Tous les jours il se baignait à l'aube; revêtu de soie blanche, la tête enveloppée de blanc, il se prosternait vers l'Orient sur le sol où avait été dessiné un cercle (*mandala*) de safran, et il offrait au Soleil des lotus... A midi, le soir, il répétait la formule nommée : Cœur du Soleil (Bāna). — Sur le sceau de Sonpat (*Corpus*, III, 231), Harṣa rapelle que son père, son frère, les autres membres de sa famille pratiquaient le culte solaire. — Sur les cuivres de Bankshera, de Madhuban, Harṣa est dévot de Çiva, comme étaient aussi les Maukharis (Thomas, *Harsacarita*, 273). — Harṣa invoque Bhagavat, Nīlalohita (Visnu) avant de partir en guerre (Bāna).

Pour le bouddhisme de Harṣa, voir Additions.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

CHAPITRE V

BENGALE ET ASSAM

Sommaire : § 1. Adisûra et les brahmanes; § 2. Avant Harṣa; § 3. Çaçânka; § 4. Entre Harṣa et les Pâlas; § 5. Les Pâlas; § 6. Les Senas; § 7. Bhâskaravarman et l'Assam.

§ 1. Adisura et les brahmanes

Le Bengale, c'est-à-dire le delta du Gange et du Brahmapoutre, qui se divise d'ailleurs géographiquement et politiquement en diverses provinces[1], s'oppose à la Plaine gangétique, notamment au point de vue ethnique (J. Sion, 304-308). Le type est défini « mongolo-dravidian » : populations autochtones (parlers mundas), populations descendues du Nord, en contraste avec le type « aryo-dravidian », de la Plaine. La vague d'immigration âryenne, très forte

1. On distingue dans le Bengale (Vaṅga; Gauḍa, parfois Gauḍa oriental par opposition au Koçala du Nord parfois nommé Gauḍa occidental) diverses provinces : 1. Puṇḍravardhana, Pauṇḍra, Bengale du Nord; 2 Karṇasuvarṇa, Bengale à l'ouest du Gange (exactement de la Bhagîrathî, branche occidentale du Gange, la rivière sainte); 3. Samataṭa, Bengale de l'Est et du Sud, capitale l'actuel Kamta (districts de Tipperah, Noakha'i, Baisal, Faridpur, Dacca Est), auquel est souvent rattaché 4. Tâmraliptа, Bengale Sud-Ouest, avec le port de Tâmralipti (Tamluk). Pargiter, *Ancient Countries in Eastern India, JASB.* 1897, 85; Westmacott, *Notes on Geography of Old Bengal, ibid.*, 1908, 267; N. Bhattasali, *Ep. Iud.*, XVII, 353 (Samatata); sur la même province, Watters, 183, N. L. Dey, *Geographical Dict.* 175, P. Pelliot, Deux itinéraires..., App. IV, *Bulletin*, 1904. — B. C. Law, *The Vangas* dans *Indian Culture*, I, 57, 1934.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

à l'Ouest (Penjab) n'a apporté dans l'Extrême-Est (Bengale) que des colonies peu nombreuses. Cependant le bengali est une langue âryenne. Cependant le Bengale et le Kalinga (Orissa) sont depuis longtemps soumis à une forte influence brahmanique. Mais on se souvient du temps où c'étaient là des terres impures (*Indo-Européens et Indo-Iraniens*, 169, 215).

Les histoires généalogiques (*kulapanjikâ*) des brahmanes et des scribes (*kâyastha*) du Bengale, disent que le roi *A*disūra fit venir de Kanauj (roi Vīrasimha) cinq brahmanes, représentant les cinq *gotras* septentrionaux, accompagnés chacun d'un scribe : car les pratiques orthodoxes étaient abandonnées faute de brahmanes instruits. — Les sources diffèrent sur la date de cet *A*disūra, variant de 700 à 1100 de notre ère. Nous ne possédons sur lui aucun témoignage historique (seulement ceci qu'un Sena épousa une fille de la race Çūra).

Aussi R. G. Basak (*Ep. Ind.* XIII, 283, 1916) et d'autres savants bengalais considèrent l'histoire d'*A*disūra comme une pure fable. R. G. Basak regrette que V. Smith y ajoute foi dans la 3e édition de la *Early History*; même crédulité dans la 4e, 412[1]. Il est certain que les chartes et « éloges » du XIe siècle montrent que le Bengale possédait des brahmanes indigènes, disent ces savants. Ceci n'est pas en question et le XIe siècle est une date bien trop basse ! La brahmanisation du Bengale, comme celle du Sud, commença avant l'aube de l'histoire et se poursuivit au cours des siècles. A des dates très basses, des rois

1. Bibliographie : U. C. Batavyal, *J.A.S.B.*, 63, part 1, p. 411, Haraprasâd, M. A. S. B., vol. 3, n° 1, 1910, *J.A.S.B.*, 1912, 348; N. Vasu, Sixth Or. Conf., 1933, 257 — L'immigration ordonnée par Adisûra serait en relation avec le *revival* dû à Kumârila.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

bengalais, comme des rois du Sud, ont invité et doté des brahmanes venus du Madhyadeça (charte de Bhojavarmadeva, *Ep. Ind.* XII, 43, etc.). L'histoire d'Adisura est vraie et se réfère probablement à certaine installation très importante.

a. A. Baines, *Ethnography* (1912), 24 : « Dans le Sud de la Péninsule, l'apparition du brahmanisme ne doit pas précéder de beaucoup l'ère chrétienne (?) et, au cours de huit ou neuf siècles, l'afflux paraît avoir été considérable et permanent... » et tout ce qui suit (ci-dessous 182).

Un Kādamba du IIIe siècle (?), ne trouvant pas dans le Mysore de brahmanes qualifiés, fait venir du Nord trente-deux familles brahmaniques qu'il installe à Tālgunda (Mookerji, *Local Government*, 287). Les faits analogues abondent.

L'édit d'Açoka sur la guerre du Kalinga prouve d'ailleurs qu'il y avait, en Orissa, des brahmanes comme des religieux (*Inde au temps des Mauryas*, 92). Mais on a bien l'impression que l'Est et le Sud furent introduits dans la civilisation âryenne ou brahmanique par les bouddhistes et les jainas. Il y a de bonnes remarques dans D. R. Bhandarkar, *Ep. Ind.*, XXI, 90 (une charte de 477; l'influence mauryenne et la diffusion du dialecte magadhien). — Comparer l'histoire de l'Inde du dehors, de l'Extrême-Orient.

b. « Il suffit d'un regard jeté sur une carte (de Bengale) pour juger que nulle autre contrée peut-être de l'ancien monde ne présente, à surface égale, une pareille diversité de nature et d'aspect. Et plus diverses encore sont ici les conditions de l'homme. A l'est, au nord, à l'ouest, à mesure que le terrain s'élève et devient d'accès plus difficile, apparaissent d'autres populations, d'autres usages, d'autres langues, en nombre si grand, avec des nuances si variées, des affinités si lointaines et une distribution si enchevêtrée, que ni le linguiste, ni l'ethnographe n'ont encore su les classer d'une manière bien satisfaisante. Là, vivent des tribus comme les Lushais de la frontière birmane, qui pratiquent le brigandage en corps de nation; comme les Khands de l'Orissa, qui offraient encore des sacrifices humains il n'y a pas plus de trente ans; comme leurs voisins

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

les Juangs, qui sortent à peine de l'âge de la pierre... » (Barth, III, 323), compte rendu de W. W. Hunter, A Statistical Account of Bengal, 1875-1877, *Revue critique*, sept. 1880).

§ 2. — Avant Harsa[1]

1. Le plus ancien document épigraphique du Bengale est l'inscription mutilée de Mahāsthān (Bogra district) trouvée en 1931 et publiée *Ep. Ind.* XXI, 83, par D. R. Bhandarkar. L'écriture et la langue (magadhismes) sont açokéennes. — Ordre est donné au fonctionnaire (*mahâmâtra*) de Puṇḍranagara de venir en aide à des personnes (le clan Samvamgiya) ruinées par la famine : prêts en argent, distribution de grains au moyen des greniers publics...

2. Conquête du Vaṅga par le roi Candra du pilier de fer (ci-dessus 49).

Candravarman et Siddhavarman, contemporains de Samudragupta (ci-dessus 42, 50).

Empereurs Guptas et leurs vice-rois (ci-dessus 60, 61, 66); le Puṇḍravardhana sous les Guptas, Basak, 50.

3. Seconde moitié du VIe siècle, un cuivre de Jayanāga, « grand roi des rois », dévot de Bhagavat (Visnu), dont le ministre et prince feudataire Nārāyaṇabhadra, gouverneur d'Udumbara, donne un village à Brahmavīrasvāmin (Barnett, *Ep. Ind.*, XVIII, 60). Le Mañjuçrīmūlakalpa (ci-dessus 66) connaît un Jayaṇāga, roi de Gauḍa et d'Udumbara.

4. Les Dharmāditya (3e année), Gopacandra (18e année), Samācāra (14e année) des cuivres de Faridpur (Vakāramaṇḍala, *Ind. Ant.*, 1910 juillet, *Ep. Ind.*, XVIII, 84) et de Ghugraha (ci-dessus 51), sont des « grands rois des rois », Ils sont, croit-on, apparentés et se situent dans la seconde moitié du VIe siècle : ils avaient pris la place des Guptas (Basak, 183, 187).

1. R. C. Majumdar, *Early History of Bengol*, 1924 (Dacca University), *J.A.S.B.*, XIX, 1923, 378; R. Basak, *North-Eastern India, The kingdom of Eastern Bengal* (Vaṅga-Samataṭa), 180-509.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Une des monnaies de Samācāra montre le roi dans la pose *rājalīlā* qui est rare et qu'on remarque sur une monnaie de Çaçānka. Samcāra est çivaïte, sa monnaie porte le taureau; de même Çaçānka. N. Bhattasali (*Ep. Ind.*, XXIII, 81) tient pour à peu près certain que Samācāra fut un prédécesseur de Çaçānka, peut-être son père ». Mais les débuts de Çaçānka justifient mal cette opinion.

§ 3. — Çaçanka.

Outre Bāṇa, Harṣacarita, et Hiuan-tsang, le 53e chapitre du purāna bouddhique le Manjuçrīmūlakalpa, ci-dessus 66.

Quelques inscriptions, notamment le cuivre de Ganjām de 619, *Ep. Ind.*, VI, XVIII, 60.

V. Smith, 214, 350, 352, 360, 370.

Nihar Ranjan Ray, *I. H. Q.*, III, 775, 1927.

R. C. Majumdar, *ibid.*, V, 233, 1929.

Radhagovinda Basak, *Çaçānka, King of Bengal*, *ibid*, VIII, 1-20 (qui le premier utilise le Manjuçrīkalpa); *Hist. of North-Eastern India*, 1934, chap. VII, Amalgamated kingdom of Karṇasuvarṇa and Puṇdravardhana under Gauḍādhipa Çaçānka, 132-160.

Apparenté peut-être aux Guptas — car un ms. du Harṣacarita le nomme Narendragupta (Bühler, *Ep. Ind.* I, 70) — Çaçānka, « la Lune », apparaît d'abord comme un petit dynaste de Karṇasuvarṇa (= Kansonā, Rāṅgāmaṭi près Barhampur, Bengale ouest). Une matrice de sceaux (VIe-VIIe siècle) lui donne le titre modeste de *mahâsâmanta*, « prince feudataire ».

Il élargit vite ses domaines jusqu'aux montagnes au Nord, jusqu'à l'Assam, et dans l'Orissa jusqu'au delà de la Mahānadī : en 619, Mādhavarāja de Kongoda sur la Salima (Ganjām), qui prend le titre inférieur de *mahārājamahāsāmanta*, obéit au « grand roi des rois » Çaçānka (ci-dessous 93).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

D'après le Manjuçrīkalpa, il aurait annexé leMagadha et l'Ouest jusque Bénarès exclu : le roman de Bāna nous montre Çaçānka sur le chemin de Kanauj; Harṣa, avec le concours de Kumāra d'Assam, lui résista. De cette première guerre, Çaçānka sortit probablement avec peu de pertes (ci-dessus 78); toutefois il ne se maintint pas en Magadha et les bouddhistes réparèrent les dégâts sacrilèges qui ont immortalisé sa conquête provisoire de cette terre sainte, ou son raid. — Mais, sans doute après 619 (date du cuivre de Kongoda), Kumāra d'Assam signe des cuivres « de son camp de victoire » en Suvarna (Nidhanpur, Sylhet); les autres provinces de l'empire de Çaçānka sont probablement soumises à Harṣa, car Hiuan-tsang n'y signale pas de roi : la dernière expédition de Harṣa (643) fut, comme on a vu, la conquête de ce Kongoda qui avait été tributaire de Çaçānka. Le prophète du Manjuçrīkalpa fixe à 17 ans la durée du règne de Çaçānka, chiffre qui paraît correct.

Malgré les explications atténuatrices de T. Bloch, Chanda et Banerjee, et les raisons politiques qu'ils croient qui justifieraient Çaçānka, on ne peut douter de la fureur antibouddhique du çivaite Çaçānka (*Traces du Bouddha*, 194).

Avalokita engage Harsa à prendre le pouvoir pour rétablir la loi du Bouddha renversée par Çaçānka (Si-yu-ki, 5 début) (Beal, I, 212).

Près de Kuçinagara, Çaçānka chassa les moines qui furent absents pendant des années (Si-yu-ki, 6 à la fin).

A Pāṭaliputra, Çaçānka jeta dans le Gange la dalle qui portait l'empreinte des pieds du Bouddha; elle revint à sa place.

Il coupa et « brûla jusque dans ses racines » l'Arbre de la Bodhi. Mais, peu après, Pūrnavarman, descendant d'Açoka, sut faire revivre l'arbre qui, en une nuit, grandit de dix pieds. Il dépasse maintenant de dix (variante vingt) pieds

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

le mur de 24 pieds que Pūrnavarman construisit pour le protéger (voir 82 et 197).

Il essaya, en vain, de remplacer par une icône de Çiva la statue du Bouddha, œuvre de Maitreya (Watters, II, 92, 115, 116).

Mādhavarāja, « maître de tous les Kalingas », roi de Kongoda, appartenait à la famille Çailodbhava, que nous connaissons par un petit nombre de chartes (Ganjām). En les cousant ensemble, on obtient une généalogie sinon sûre, du moins vraisemblable. Après des ancêtres mythiques et un héros éponyme, neuf souverains en *-bhīta* (Aranabhīta, Sainyabhīta, etc.). Le Mādhavarāja de 619 serait le quatrième, un Mānabhīta Dharmarāja, 743 et 756, serait le huitième. — Ces princes étaient çivaïtes; plusieurs apparaissent comme des restaurateurs de l'ordre brahmanique et de zélés sacrificateurs (ci-dessous 243).

§ 4. Entre Harsa et les Palas

On a ici des renseignements plus utiles pour l'histoire religieuse que pour l'histoire politique. — Après Harṣa le Bengale fut probablement, au moins en partie, soumis à Adityasena et aux Guptas qui le suivent (ci-dessus 69). Parmi leurs probables vassaux, des princes en *-nâtha*.

Au Samataṭa, dans la dernière moitié du VIIe siècle et au commencement du VIIIe (?), la dynastie des Khaḍgas, souverains indépendants (ci-dessus 70).

En 730-740, un roi de Bengale (Gauda), non nommé, tué par Yaçovarman de Kanauj, (ci-dessus 70, ci-dessous 111).

a. Une charte, datée 44, du *kumārāmālya* (titre de l'administration gupta, ici un titre semi-royal) Lokanātha

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

(District de Tipperah, *Ep. Ind.*, XV, 300, *Ind. Ant.*, 61, 1932, 44, Basak, 194, 198), nomme quatre ou cinq princes en *nātha*. Selon qu'on lit 44, ou 44 précédé d'un chiffre de centaine, suivant qu'on réfère la date à l'ère Harsa ou à l'ère Gupta, on place le document en 650, 663, 750. La charte est intéressante au point de vue « caste », car elle signale le mariage çūdra d'un des ancêtres du roi; elle parle de guerres dont nous ne savons rien.

b. Deux cuivres, qui ne sont pas postérieurs à 700, signalent à Ashrafpur (50 kilomètres N. E. de Dacca) la dynastie dite « Khadga » : des rois du Samatata, Khadgodyama, son fils Jātakhadga, son petit-fils Devakhadga, son arrière-petit-fils Rājarāja ou Rājarājabhata (*Mem. A. S. B.*, I, 85, *Ep. Ind.* XVII, 357, Basak, 202-207). — Ces « rois souverains » sont d'excellents bouddhistes (Hiuan-tsang parle d'un pieux prince du Samatata), bien que leur sceau porte le taureau çivaïte, bien que la reine Prabhāvatī consacre une image de Çarvānī à huit bras. Devakhadga donne au maître Samghamitra et à son couvent. Rājarājabhata donne son royaume aux Trois Joyaux. — On a pensé que ce Rājabhata était le Ho-louo-cha-po-tch'a (plutôt Harsabhata?) des *Religieux éminents* de I-tsing (Chavannes, 128), fidèle laïc qui menait une vie toute de lecture et de *pūjā*, qui avait fait de sa capitale un centre important de bouddhisme.

§ 5. — Les Palas.

Tāranātha, tr. Schiefner, 1869.

V. Smith, 412-418; René Grousset, 100, 101, 363.

Hemchandra Ray, *Dynastic History*.

M. Haraprasad Sastri, *Literary History of the Pāla Period*, *J. B. Or. R. S.*, V, 2.

R. D. Banerji, « The Pālas of Bengal », *Mem. A. S. B.*, V, 1915, discuté par J. Ch. Ghosh, *I. H. Q.*, VII, 751, 1931; défendu par A. C. Banerji, *ibid.*, VIII, 367, 1932.

R. C. Majumdar, « Pāla Chronology, *J. B. Or. R. S.*, XV, 643, contre R. D. Banerji, « Pāla Chronology », *ibid.*, XIV, 489-538 (qui met Gopāla Ier en 730-769 et Govindapāla *circa* 1161-1199).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

La généalogie des Pālas (ainsi désignés parce que leur nom est en *-pâla*) est répétée sur les chartes et doit être tenue pour certaine. Ces souverains régnèrent sur le Bengale auquel le Magadha était rattaché : plusieurs d'entre eux furent des empereurs. Ils sont bouddhistes, *paramasaugata*, « dévots du Sugata ou de Bouddha » : leur sceau porte, au-dessus du nom du roi régnant, la Roue de la Loi entre deux gazelles, emblème du premier sermon que fit le Bouddha dans le Parc aux gazelles, près Bénarès; quelquefois sont ajoutés un *caitya* et une ombrelle (*Ep. Ind.* 1920, july, 294). Leur zèle bouddhiste se manifeste par des fondations et des donations : la plus curieuse donation est celle en faveur du monastère construit par un roi de Java-Sumatra (ci-dessous 98).

Les origines de la maison et la chronologie du début sont obscures. Comme il arrive souvent, un dynaste local, grâce à des ressorts qui ne sont pas précisés, devient un roi.

1. Daityavis*n*u, « ancêtre de l'excellente dynastie ».

2. Son fils, Vapyata « embellit la terre de temples ». Il devint un roi à une époque de *matsyanyāya*, « régime des poissons » (ci-dessus 67).

3. Son fils, Gopāla Ier est le premier Pāla : le premier nom qui, d'ordinaire, figure sur les chartes.

Sa date approximative est déterminée par la date approximative de son fils qui doit commencer vers 770.

J. Ch. Ghosh l'identifie, à tort, avec un prince mentionné sur la charte (Nidhanpur) de Bhāskaravarman (ci-dessus 105) *Ep. Ind.*, XII, 79. — V. Smith, 413, 445, l'identifie avec le roi de Bengale auquel le Gurjara Vatsarāja prit deux ombrelles (ci-dessous 120).

Il régna 45 ans d'après Tāranātha; il construisit le monastère d'Udda*nd*apura (Otantapuri) que Padmasambhava imita au Tibet[1].

1. Bu-ston, *Hist. of Buddhism*, trad. Obermiller, 1932, II, 189. —

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

La dynastie Bhauma[1].

Il convient de signaler ici des princes qui se contentent du titre modeste de *narapati*, chef, *mahârâja*, grand roi : probablement vassaux, du moins à partir de Gopāla Ier, des Pālas. Ils règnent dans la Tosalī septentrionale, Orissa au Nord de la Mahānadī, et ont des parents au Sud. Ils sont très intéressants pour l'histoire bouddhique. S. Lévi a eu la bonne fortune, méritée, de les situer dans le temps[1].

a. Hiuan-tsang (Watters, II, 193) décrit le pays d'U*d*a (O*d*a, Odradeça), l'Orissa au Nord de la Mahānadī : centre bouddhiste important, stūpas miraculeux, monastères studieux, belles icones, un port où fréquentent les vaisseaux étrangers.

b. Un cuivre de Neulpur (*Ep. Ind.*, XV, 1) révèle une dynastie de la Tosalī septentrionale : 1. K*s*emankaradeva ou N*r*gatāpha, 2. Çivakaradeva, 3. Çubhakaradeva, tous dévots du Sugata, du Tathāgata. Bons brahmanisants d'ailleurs, car Çubhakara énumère, avec la mention de leur caste ou spécialité les deux cents brahmanes qui sont l'objet de sa munificence. — Cette dynastie se dit *bhauma* « issue de la terre ». Ses origines locales sont prouvées par le nom, point sanscrit, du premier roi N*r*gatāpha. — On doit rattacher à cette maison princière un Çāntikara dont deux inscriptions se trouvent au Sud de la Mahānadī, Tosalī méridionale (Kha*nd*agiri et Dhauli).

Sur ce monastère, Santosh Kumar Das, *Educational System*, Calcutta, Mitra Press, 1930, 381.

1. R. D. Banerji, Neulpur grant of Subhakara, *Ep. Ind.*, XV, 1, 1919; S. Lévi, King Subhakara of Orissa, *ibid.*, XV, 363, et *Etudes Asiatiques*, II, 21; Watters, II, 193-196 qui signale le Nanjio 89.

Ramaprasad Chanda, Exploration in Orissa, *M.A.S.I.*, n° 44, 1930, H. Ch. Chakladar, A great site of Mahâyâna Buddhism in Orissa: *Modern Review*, 217, 1928.

Les recherches archéologiques dans le district de Jajpur (Virajâkṣetra) ont abouti à l'identification probable des couvents dont parle Hiuan-tsang : statues de Bodhisattvas, Târâ, Marîci, etc., plus remarquables par la dimension que par le style.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

c. Le Nanjio 89, traduction d'un chapitre de l'Avatamsaka qui contient une des pièces principales de la *bhakti* (dévotion) bouddhique[1], a un colophon très curieux. — Le roi d'Odra, « le fortuné qui fait ce qui est pur, le lion », envoie à l'empereur de Chine son manuscrit de l'Avatamsaka, qui lui sera porté par le moine Prājna, 795. Celui-ci, né en Kāpiça (Afghanistan), avait résidé à Nālandā de nombreuses années avant de s'installer dans le pays d'Odra pour y étudier le Yoga.

A la lecture de la charte de Çubhakaradeva, S. Lévi (*Ep. Ind.*, XV, 363) reconnut le roi du colophon chinois dont le nom, retraduit en sanscrit, est Çrīçubhakarasimha].

4. Dharmapāla régna 64 ans d'après Tāranātha. Nous savons que, peu après 800 et avant la 32e année de son pouvoir, il détrôna Indrāyudha (Indrarāja) de Kanauj et le remplaça par Cakrāyudha (ci-dessous 112; charte de Bhāgalpur de Nārāyanapāla, charte de Khālimpur, *Ep. Ind.* IV, 252). Il s'empara de Kanauj, y tint un *durbar* (où figure notamment le roi de Kīra, *I H Q*, IX, 11). Il signa une charte à Pāṭaliputra (ville en ruine à l'époque de Hiuantsang, et probablement restaurée). Il fonda le monastère de Vikramaçilā[2] et celui de Somapura (Pāhārpur) auquel se réfère une intéressante inscription de l'ascète Vipulaçrīmitra, dévot de Tārā, qui fait des donations aux « Mitras », congrégation ascétique à

1. La Bhadracarī, éd. par Kaikioku Watanabe, Leipsick, 1912 une des sources du Bodhicaryâvatâra (Introduction à la pratique des futurs Bouddhas, 1907), formulaire de confession des péchés, adoration, vœu, application du mérite, etc. (Comp. Grousset, *Traces*, 308).

2. Sur ce monastère-université, 107 sanctuaires et 6 collèges, S. K. Das, 373-381. — On a pensé à Silao (Borgaon), à Pâtharghâta (Bhagalpur District; V. Smith, 414 note) et à plusieurs autres sites. Les probabilités sont aujourd'hui pour Keur, près de Nâlandâ (A. Banerji Sastri, A probable site of Vikramaçilâ, *J.B.O.R.S.*, XV, 263; Vogel, Bibliography, 1929, 92).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

laquelle il appartenait (première moitié XIIe siècle, *Ep. Ind.* XXI, 97).

Dharmapāla posséda les vastes domaines que dit Tāranātha. Sous son règne et celui de Devapāla, Dhīmān et Vītapāla chefs d'une école de peintres, sculpteurs et fondeurs[1].

5. Devapāla, fils de Vākpāla frère de 4, règne 48 ans (Tāranātha) avec le concours de son frère Jayapāla. En sa 33e année, il signe une charte à Mudgagiri (Monghyr, Mungir) sa capitale (*Ind. Ant.* XXI, 253). Son général Lavanasena a conquis l'Assam et l'Orissa : il est un suprême seigneur, suprême majesté, grand roi des rois; le Lāṭa (?) figure parmi ses royaumes. Très pieux, il fait la guerre aux infidèles et détruit leurs forteresses.

Le cuivre de Nālandā (39e année) est intéressant[2].

Le protocole est pareil à celui de la plaque de Mudgagiri — à ceci près que le Lāṭa est omis, et Oḍra substitué à Gauḍa. Mais la charte dit que « à la requête de Bālaputradeva, roi de Suvarnadvîpa (Sumatra),

1. V. Smith, 417, et *Hist. of Fine Art*, 305-307.

2. Hirananda Shastri, *Ep. Ind.*, XVII, 310, 1924; F. D. K. Bosch, *De oorkonde van het Groote Kloosters te Nalanda* (Journal de Batavia, vol. 65, 509-588, 1925); N. U. Majumdar, *Nalanda Copper-plate of Devapala* (Varendra Res. Soc., Rajshahi, 1925); Louis Finot, *Bulletin*, 1926, 392; R. C. Majumdar, *J. Greater India Soc.*, 1934, 14.

A la ligne 38, H. Shastri a corrigé la graphie (d'ailleurs douteuse) de la plaque en tâmtrikabodhisattva. Le *i* manque certainement. — On a fait un sort à cette lecture et L. Finot dit : « L'inscription de Bâlaputra caractérise les moines de Nâlandâ comme des *tantrika-bodhisattvas* (« Bodhisattvas de l'école tantrique »). C'est alors que, suivant la tradition, Çântaraksita, abbé de Nâlandâ, fonde, avec Padmasambhava, l'église lamaïque du Tibet. Ce Tantrayâna est fortement imprégné de çivaïsme : déjà à l'époque de Hiuan-tsang, les moines de l'Orissa dénonçaient au roi Harsa leurs confrères de Nâlandâ comme de véritables Kâpâlikas (religieux çivaïtes porteurs de crânes). » — La ligne 38 contient l'énumération des Joyaux : Buddha, la Prajñâ qui représente le Dharma, Samgha (Bodhisattvas divins, huit classes de saints du Petit Véhicule..). Je ne pense pas que les Bodhisattvas puissent être qualifiés « praticiens des rites tantriques ».

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

formulée par un ambassadeur, Devapāla donne 5 villages de la province de Patna (Çrīnagarabhukti : 4 villages du district de Rājagṛha, 1 du district de Gayā) pour l'entretien du monastère que Bālaputradeva a fait construire à Nālandā ». Le roi sumatranais est le fils de Tārā, fille d'un roi Dharmasetu (ou Varmasetu ?) de la race lunaire, et d'un roi qui était l'ornement de la dynastie Çailendra et le maître de Yavabhūmi (Java). Ci-dessous 276.

6. Vigrahapāla Ier, neveu de 5.

7. Nārāyaṇapāla, inscription de Gayā en la 7e année, charte de Bhāgalpur en la 17e.

8. Rājyapāla épouse Bhāgyadevī, fille du Rāṣṭrakūṭa [Jagat]tuṅga (ci-dessous 206).

9. Gopāla II.

10. Vigrahapāla II, savant dans tous les arts.

Durant la deuxième moitié du xe siècle, le Bengale est partiellement occupé par les Kāmbojas, tribu montagnarde, dont un chef dresse un pilier à Dināǰpur (daté 888, qu'on lit en çaka, 966).

11. Mahīpāla. — On croit que les possessions de Mahīpāla furent d'abord réduites au Samataṭa (inscription de Comilla, 3e année, bronzes de Muzaffarpur, Bihar nord, 4e). De là il aurait reconquis le Bengale et chassé les Kāmbojas, « tué ses ennemis dans la bataille et acquis le royaume paternel », disent les chartes (*circa* 978-980).

Il fut attaqué *circa* 1023 par le Cola Rājendra (ci-dessous 277).

La mission tibétaine de Dharmapāla se place sous son règne[1].

1. Sur les missionnaires au Tibet (Dharmapâ'a, 1013, sous Mahîpâla Ier; Atîça ou Dîpaṃkaraçrîǰnâna, fils de Kalyânaçrî roi de Bengale, élève du couvent Vikramaçilâ, 1038, sous Nayapâla), V. Smith, 415 et 418, et sources citées, Sarat Chandra Dâs, J. A. S. B., I, part. 1, 236, et LXIX, 1900, 192; Haraprasad Shastri, préf. de *Modern Buddhism and its followers in Orissa* (de N. N. Vasu), 1911, et J. B. O. R. S., V. part. 2, 171. — Encore Bu-ston, *Hist. of Buddhism*, tr. Obermiller, II, 213 (1932); Sarat Chandra Dâs, Indian pandits in Tibet, J. B. Text Soc., 1893, I, 1-31; I. H. Q. II, 316 (1926); Rockhill, *Life of Buddha*, 227.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

12. Nayapāla, inscription de Gayā (15e année). Le précieux manuscrit de la Pancaraksā, riche de 36 miniatures, est daté de la 14e année du « grand roi des rois suprême seigneur le dévot bouddhiste Nayapāla[1] ».

Mission d'Atīça.

13. Vigrahapāla III commence vers 1074, meurt après 1086.

Charte d'Amgachi (12e année) signée à Haradhāma « où les vaisseaux du Gange donnent l'illusion du pont que Rāma jeta vers Ceylan » : don par ce roi, pieux bouddhiste, après s'être baigné dans le Gange, à l'occasion d'une éclipse (comme souvent), à un savant brahmane de Sāmaveda émigrant du Matsyāvāsa (Vaiçālī?), d'un village avec tous privilèges, droits de police, de taxes, de recherche de l'or (R. D. Banerji, *Ep. Ind.*, XV, 293, 1920).

Il aurait battu le roi de Cedi (ci-dessous 158). Ses éléphants ont bu l'eau claire des pays de l'Est, divagué dans les forêts de santal du Malaya (?? Malabar), joui des contreforts de l'Himālaya.

14. Rāmapāla, chartes de la 2e et de la 12e année, ne succède à son père qu'après diverses catastrophes. Son frère Mahīpāla, qui l'avait jeté en prison, fut tué par des gens de la caste Mahisya (tribu Cāsi-Kaivarta) commandés par un certain Divya ou Divyoka auquel succéda un Bhīma. — Cependant Rāmapāla s'est échappé et, tel un prince de légende, cherche dans toute l'Inde des amis : il en trouve et reconquiert son royaume avec une armée fortifiée de contingents Rāstrakūta (? ci-dessous 207).

La victoire de Rāmapāla sur Bhīma est attestée par une inscription de Vaidyadeva (ci-dessous 15) (Kamauli, *Ep. Ind.*, II, 355). Les événements romanesques qui la précèdent sont racontés dans l'épopée historique (Rāmacarita) du poète contemporain Sandhyākara Nandī (publiée *Mém. A. S. B.*, III, 1910).

Rāmapāla occupa le Bihar Nord, Champāran, Darbhangā et, croit-on, l'Assam (V. Smith, 415-416).

1. Camb. Add. 1688; Bendall, Cat. 175; A. Foucher, *Etude sur l'Iconographie bouddhique de l'Inde*, 1900-31. — Le MS. Add. 1464 est du règne de Mahīpāla, de la 3e année(?). Le ja de Bendall, p. 101, est peut-être un 5.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

15. Kumārapāla, *circa* 1142, nommé dans la charte de son vassal Vaidyadeva, vice-roi d'Assam.

16. Mahendrapāla, dont la relation avec le précédent est inconnue, inscriptions des 8e, 9e et 17e années (Rām-gayā et Gunariya).

17. Madanapāla, fils de 14, inscriptions des 3e, 9e et 19e années (Bihār-Hill, Baijnāth, Jajnagar).

18. Govindapāla régnait en 1175 (et depuis 1161?).

19. Indradyumnapāla, le dernier, régnait en 1197.

Mohammed ibn Bakhtiyar, à la tête de 200 cavaliers, prit le « fort de Bihar ». Le massacre des brahmanes tondus (= moines bouddhiques) fut si complet que le vainqueur ne trouva personne pour lire les livres de la bibliothèque. Il s'aperçut que « la forteresse et la ville n'étaient qu'un collège, ce que, dans la langue de l'Inde, on nomme un Vihār » (Ishwari Prasād, 149).

Les Pālas avaient conservé le Magadha et Mungīr jusqu'à la fin. Le Bengale depuis un temps était soumis aux Senas (V. Smith).

6. Les Senas.

V. Smith, 418-422, 431-438; Chintaharan Chakravarti, *Hist. of Mithilā during the pre-Mughal period* (*Rep. Skt. MSS. in Bombay Presidency*, 1887, p. LXXXV); *Date of accession of King* Laksmanasena, *IHQ*, III, 186, 1927; *Date of Ballālasena*, V, 133-135, 1929.

Raychaudhuri, *Asutosh Mukherjee Comm. Volume* II, (Origine de la Laksmanasamvat).

C. V. Vaidya, *Laksmanasena's flight from Nadia*, *IHQ.*, I, 126, 1925: Ishvari Prasad, 151.

Banerji, *Ep. Ind.*, XIV, 156, 1917, XV, 278, 1920, tient pour arbitraire et absurde la chronologie de Chakravarti.

Girindra Mohan Sarkar, *Early History of Bengal, Sena period*, J. Dep. Letters, Calc. Un., vol. XVI.

Sources. — Outre les inscriptions — rééditées par N. Gopal Majumdar, *Inscriptions of Bengal*, III, *Varendra Res. Soc.*, 1929 (Vogel, 1929, n° 269, *IHQ.*, V, 579) — le tibétain Tāranātha (Schiefner, 252) qui est d'interprétation difficile (V. Smith, 437), les ouvrages de Ballālasena,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

un Kulagrantha, et surtout un Vallālacarita (éd. *Bibl. ndica*) si on pouvait l'utiliser sans anxiété... Cette histoire de la « geste de Ballāla » donne la généalogie telle que la fournissent les inscriptions; elle raconte des choses plausibles (amitié de Coraganga et de Vijayasena, ci-dessous 103). Mais, d'après R. D. Banerji, le texte est un faux de date récente et sans relation avec le vrai Vallālacarita qui serait perdu.

Les Senas viennent du Sud, « kṣatriyas du Carnate », et sont sans doute d'origine brahmanique (remarques de D. R. Bhandarkar sur les brahmanes-kṣatriyas dans V. Smith, 435). Les premiers sont installés dans la partie septentrionale de l'Orissa. Depuis *circa* 1125, ils supplantent peu à peu les Pālas réduits à la partie ouest de leur ancien empire. Deux rois font grande figure.

La chronologie a donné ou donne lieu à controverse. Pour Banerji, V. Smith et d'autres (*Ep. Ind.* XIV, 156), l'ère lakṣma*n*a (début 1118-1119) marque le commencement du règne de Lakṣma*n*asena. Or, un Lakṣma*n*asena fut attaqué par le Musulman en 1199 ou 1202 : on ne peut que difficilement lui attribuer un règne de 80 ans. V. Smith admet donc un second Lakṣma*n*asena, petit-fils du premier et fils de Keçavasena. — D'après d'autres historiens (Raychaudhuri, Keith, 53, note) l'ère lakṣma*n*a n'a rien à voir avec les Senas; les dates fournies par l'Adbhutasāgara (« Océan de choses extraordinaires », œuvre de Vallālasena), permettent de fixer avec sécurité l'avènement de Vallāla en 1159-1160, celui de Lakṣma*n*asena après 1168-1169.

1. Vīra.
2. Sāmantasena, le premier nom des listes dynastiques;

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

un chef établi dans le Nord de l'Orissa au service du roi de Kalinga.

3. Hemantasena, le premier « roi » de la famille; prince de Kācipurī (Kasiāri, Mayūrabhanja State près Midnapore); vassal des Pālas; règne de 32 ans au moins.

4. Vijayasena, inscription de Barrackpur (32e année), de Deopārā (*Ep. Ind.*, I, 306, XV, 278), gouverne en souverain indépendant une notable partie du Bengale enlevée aux Pālas. Ami de Coraganga de Kalinga qui est célèbre pour la durée de son règne, 1076-1147 (V. Smith, 434).

5. Vallālasena, Ballāl Sen, fils de 4 et de Vilāsadevī, « lune de l'océan de la famille Sūra ». Nous rencontrons enfin des dates, contestées mais sûres cependant (ci-dessus 102): Vallāla se place entre 1159-1160 et 1168-1169. Il est célèbre dans la tradition bengalie; il écrivit plusieurs ouvrages (*Adbhutasâgara*, *Dânasâgara*). On doute si le Vallālacarita est authentique. (Ci-dessus 101.)

6. Laksmanasena, après 1168-1169, patron de Jayadeva, Umāpatidhara, Dhoī et Govardhana. — *Circa* 1199, dix-huit cavaliers musulmans entrèrent dans Nūdiāh (Nuddea) sans coup férir et manquèrent s'emparer du monarque surpris pendant son repas. L'histoire, quoique invraisemblable, est vraie ou à peu près vraie (Īshvara Prasād, 151, *I. H. Q.*, I, 128). Mais, en raison du système chronologique qui place Laksmanasena après 7-9, V. Smith, 422, dit à tort : « Telle fut la fin peu honorable du dernier royaume hindou de Bengale qui se serait mieux défendu s'il avait mérité d'exister ».

7-9. En effet, à Laksmanasena — qui, heureusement échappé au coup de main de Nūdiāh, vécut à Bikranpur (Dacca district) où était son palais habituel[1] — succédèrent dans l'ordre ses trois fils, Mādhavasena, Viçvarūpasena, Keçavasena. De ce dernier on a diverses inscriptions, notamment celle de Bakerganj qui exalte les hauts faits militaires de Laksmanasena — qui dressa des « colonnes de victoire » à Prayāga, à Bénarès, à Purī — et de Keçavasena.

1. Ou bien se réfugia dans le temple de Jagannâth à Purī, Carpenter, 450.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

« La dynastie ne disparut pas de la façon ignoble que décrit l'historien musulman » (C. V. Vaidya).

Les Senas sont intéressants à plusieurs points de vue.

Histoire de l'art. — René Grousset, « L'art pāla et l'art sena dans l'Inde extérieure », *Mélanges Linossier*, I, 277.

Histoire littéraire — Pischel, *Die Hofdichter des Laksmanasena*, Berlin, 1893. — Un des cinq « joyaux » de la cour de Laksmana fut Jayadeva, auteur du *Gītagovinda* (éd. Lassen, 1835, trad. Courtillier, 1904) un poème lyrique écrit pour les « mystères » du culte visnuite (S. Lévi, *Théâtre*, 235; Keith, 190-198). Ce « Cantique des cantiques » est un des chefs-d'œuvre de l'Inde, savant, proche cependant de la littérature populaire et puisant à de vieilles sources lyriques, mêlant mysticisme et érotisme à la meilleure manière hindoue.

Dhoyī, auteur du *Pavanadūta* (éd. par Chintaharan Chakravarti, Sanskrit Sāhitya Parishat Ser., 13), message amoureux d'une dame du Malaya (Inde du Sud) à Laksmanasena en son palais de Vijayanagar. — Sur ce genre littéraire (précieux pour la géographie, les temples jaïnas, etc,) dont le Meghadūta de Kālidāsa est l'exemplaire, voir « Origin and development of Dûtakāvya, *I. H. R.*, III, 273, 1927).

Histoire des castes. — Instauration d'un régime strict; naissance du « koulinisme », ce curieux développement bengalais du principe qu'un homme peut épouser une femme d'un rang inférieur, mais qu'un père ne peut donner sa fille qu'à un égal ou à un supérieur, auquel dernier cas il monte dans l'échelle sociale. Les pères cherchent des gendres qui soient des *kulins*, « des hommes de famille ». Cette tendance à l'hypergamie aboutit à l'infanticide féminin, à la polygamie (certains kulins, de notre temps, ont eu jusque cent femmes, toutes munies de dots appréciables ou énormes). — Barth, II, 424, loue un article anonyme de *Calcutta Review*, oct. 1894; Gait dans *E. R. E.*, III,233, etc.

Histoire religieuse. — Le bouddhisme, florissant sous les Pālas, ne jouit pas des suffrages officiels sous les Senas, qui sont brahmanisants et çivaïtes; le sceau de la dynastie

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

est à l'image de Sadāçiva, Çiva assis à dix bras. Sur les survivances contemporaines du bouddhisme, les notes de Haraprasād et de Gait résumées (p. 495) par W. Crooke, etc. (ci-dessous 342).

§ 7. Kumara Bhaskaravarman et l'Assam.

1. V. Smith, *Early history*, 383-5, 435; J. Allan, Coinage of Assam, *Num. Chronicle*, 1909, 300; Ed. Gait, *Hist. of Assam*, Calcutta, 1906 et 1925; Padmanath Bhattacharya, Sir E. Gait's Hist. of Assam, *I. H. Q.*, III, 837-880 (1927); Kāmarūpaçāsanāvalī; B.C. Allen, « Census of India », 1901-2; Assam district Gazetteers; A. Baines, « Ethnography » (*Grundriss*), 1912, la bibliographie; 193-194; J. D. Anderson, « Assam » *E. R. E.*, II, 131-138 (et « cross-referencies », Ahoms, etc., 138), très intéressant; H. Cordier, *T'oung pao*, VII, 163, IX, 137; P. Pelliot, Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIIIe siècle, *Bulletin*, 1904, 179; 1905, 217, note; Jules Sion, *Asie des moussons*, 308; sur l'Assam moderne, Ch. Eudes Bonin, *Les Royaumes des Neiges*, 1911, pp. 131-168. — K. L. Barua Bahadur, *Early History of Kāmarūpa*, Shillong, 1933; cp. *JHQ*, X, 593, *Ind. Culture*, I, 420.

2. Sur le nom Kāmarūpa, S. Lévi, *J. A.*, 1923, II, 47.

3. Cuivres de Bhāskaravarman (Nidhanpur), *Ep.Ind.*, XI 65, XIX, 116, 245, renouvelant des donations de Bhūtivarman, etc.; cuivres d'Indrapālavarman de Prāgjyotisa (Assam), *J. A. S. B.*, l. XVI, part I, 113 (S. Lévi, *Népal*, II, 171 : le roi Harisa).

4. Suryya Kumar Bhuyan, « Assamese Historical Literature », *I. H. Q.*, V, 437. — L'Assam possède des chroniques (buranjis), sans grande valeur (ou difficiles à utiliser) pour la période ancienne.

L'inscription de Samudragupta (Allāhābād) nous apprend que le Kāmarūpa, capitale Prāgjyotiṣa, était un royaume « de frontière », reconnaissant la suzeraineté de l'empereur Gupta (ci-dessus 44).

Bāna et Hiuan-tsang nous font connaître Bhās-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

karavarman (ou Kumāra), l'ami, sinon l'égal, de Harṣa, et qui pouvait se vanter d'une plus longue généalogie.

Bāṇa (trad. Thomas, 217) et les inscriptions (cuivres de Nidhanpur et sceau de Nālandā) donnent la généalogie de Kumāra. Après des ancêtres mythiques, dont Bhagadatta, viennent : 1. Puṣyavarman (contemporain de Candragupta Ier?). — 2. Samudravarman (sous le règne duquel la « loi des poissons » n'est pas à l'honneur; ce nom rappelle celui de Samudragupta, qui était peut-être le suzerain des rois d'Assam?). — 3. Balavarman. — 4. Kalyāṇavarman. — 5. Guṇapati. — 6. Mahendravarman (nombreux sacrifices). — 7. Nārāyaṇavarman. — 8. Mahābhūtavarman ou Bhūtivarman, auteur d'une donation que Bhāskaravarman renouvellera, la charte ayant été accidentellement détruite. — 9. Candramukhavarman. — 10. Sthitivarman ou Sthitavarman. — 11. Susthitavarman ou Çrīmrgānka, « grand roi des rois » (ci-dessus 69). — 12. Kumāra Bhāskaravarman ou Bhāskaradyuti.

Des détails intéressants sur Bhāskaravarman.

« A l'époque du voyage de Hiuan-tsang, le roi, nommé Bhāskaravarman (Soleil-cuirasse), était « un descendant du dieu Nārāyaṇa (Viṣṇou) »; il était « de la caste des brahmanes », il portait le titre de « Kumāra » ... Nous possédons depuis peu d'années une inscription du roi Bhāskaravarman (Nidhanpur plates), qui fait remonter sa généalogie jusqu'au roi Bhagadatta, le fameux adversaire des Pāṇḍavas, par une longue suite d'aïeux. Cependant, quand il avait affaire à d'autres que des Hindous, le même prince se targuait d'une toute autre origine. Quand l'envoyé des T'ang, Li Yi-piao, lui fit visite au cours de sa mission (643-646), « le roi, dans un entretien privé, lui dit : La famille royale se transmet le pouvoir depuis quatre mille ans. Le premier était un esprit saint qui vint

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

de la Chine ». — Li Yi-piao dit à Bhāskaravarman : « Avant que le royaume de Chine n'eût la religion du Bouddha, il eut anciennement un saint homme qui obtint la Voie et laissa un livre sacré qui s'est répandu dans le peuple... Si vous pouviez en avoir connaissance, certainement vous le recevriez avec respect ». Le roi, esprit curieux, demanda qu'on lui fît une version sanscrite de ce livre, le Tao tô king de Lao-tseu. Li Yi-piao fit rapport à l'empereur qui chargea Hiuan-tsang de mettre le « livre de la voie et de la vertu en langue de l'Inde » (S. Lévi, *Pré-aryen et Pre-dravidien*, *J A.*, 1900, I, 308, 1923, II, 47, P. Pelliot, Autour d'une trad. sanscrite du *Tao tô king*, *T'oung-pao*, 1912, 382; Grousset, 99).

Pour les dynasties qui suivent, voir *Additions*.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

CHAPITRE VI

KANAUJ ENTRE 647 ET 816

§ 1. Wang Hiuen-ts'eu.

Sur les maîtres de Kanauj entre la mort de Harṣa, 647, et l'avènement de Yaçovarman, 730, nous ne savons rien. Seulement l'épisode curieux et instructif auquel est attaché le nom d'un ambassadeur chinois. — Un certain Arjuna (?), en qui on peut voir un roi local du Tirhut, attaqua imprudemment une mission chinoise et fut châtié par les Népalais-Tibétains.

V. Smith, 366; R. Grousset, 99, 272, 296 (bibliographie reprise ci-dessous), et *Traces du Bouddha*, 247.

St. Julien, *J. A.*, 1847 (d'après Ma Toan-lin, 338, sommaire dans Chavannes, *Religieux Eminents*, 19); S. Lévi, Missions de Wang Hiuen-tse, *J. A.*, 1900, I, 297-341, 401-468; aussi 1892, 2, 337, et *Népal*, 73, 154, 321, II, 165; Pelliot, Autour d'une traduction sanscrite du Tao tô king, A propos des missions de Hiuan-tsō, *T'oung-pao*, 1912, 351, 1923, 274; Chavannes, Insc. chinoises de Bodh-gaya, *Rev. Hist. Rel.*, 34, 1869 et *J. A.*, 1900, I, 33.

V. Smith, *Ind. Ant.*, 1911, 111 (trad. de l'article de S. Lévi); Waddell, « Tibetan invasion of India in 647 », *Imp. and As. Qu. Rev.* 1911, 37-65; Gerini, *J. R. A. S.*, 1910, 1187; Niharranjan Ray, *I. H. Q.*, III, 792.

L'empereur T'ai-tsong, 627-649 (Grousset, 269), le même qui donna une princesse chinoise au Tibé-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

tain Sron-bcan sgam-po (J. Bacot, *Mariage chinois de Sron-bcan sgam-po, Mélanges chinois et bouddhiques*, III), époux déjà d'une princesse népalaise fille d'Amçuvarman, était en relations avec Harṣa. « En 643, il lui envoya en ambassade Li Yi-piao accompagné de Wang Hiuan-ts'eu. Vers 647, il envoya de nouveau en mission Wang Hiuan-ts'eu. Mais Harṣa venait de mourir; un usurpateur (un roi de Tirhut?) — A-lo-na-chouen, roi de Ti-na-fou-ti (Pelliot, *T'oung pao*, 1912, 352)— qui lui avait succédé, attaqua l'escorte chinoise. Wang Hiuan-ts'eu alla demander des renforts à Sron-bcan sgam-po, roi de Tibet, et au roi de Népal qui l'aidèrent à tirer vengeance de l'agresseur, lequel fut conduit captif en Chine. » (R. Grousset) Wang Hiuan-ts'eu revint dans l'Inde en 657-661 et peut-être encore en 664. Il a laissé à Bodh Gayā des inscriptions chinoises publiées par Chavannes (ambassade 645); l'inscription 2 est un hymne aux « Trois corps du Bouddha » justement célèbre.

Chavannes avait traduit : « A-lo-na-choen, roi du royaume de Na-fou-ti, empereur des P'o-lo-men » (c'est-à-dire de l'Inde ou pays des brahmanes), lisant le mot *ti* avec sa valeur sémantique d'empereur; mais ce mot peut être lu avec sa valeur phonétique, et S. Lévi transforme ainsi Na-fou-ti, qui ne donne rien, en Ti-na-fou-ti. Fou-ti peut être une transcription de *bhukti*, « province »; Ti-na peut être une transcription de *Tira*; on aurait Tīrabhukti = Tirhut.

Rentré en Chine chargé de butin, l'ambassadeur offrit à l'empereur ses captifs parmi lesquels A-lo-na-chouen. Sur la sépulture de l'empereur (627-649), quatorze statues furent dressées représentant les princes barbares vaincus. Sur le dos d'une des statues, les mots « A-lo-na-chouen, roi... ». On peut corriger « A-lo-chouen-na », ce qui donne Arjuna.

Résumée, l'histoire est plausible : A-lo-na-choen

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

peut être Arjuna, et Ti-na-fou-ti, Tīrabhukti. — Mais le détail est inquiétant et obscur. Wang Hiuen-ts'eu était à la tête de mille deux cents Tibétains et de sept mille Népalais. Il triompha de tous les roitelets du Gange. Le roi d'Assam lui offrit des présents pour l'empereur de Chine. Après avoir pris la capitale de l'Inde centrale, Tch'a-po-ho-lo (?) sur la rivière Kia-p'i-li (Gogra?), le Chinois décapita trois mille hommes de la garnison et noya dix mille personnes dans la rivière. Arjuna, en fuite, rallia de nouvelles troupes sur la rivière K'ien-t'o-wei (Gange?) : il fut vaincu, fait prisonnier avec douze mille hommes dont le Chinois décapita un millier. Cinq cent quatre-vingts cités fortifiées furent prises au cours de cette campagne. (Voir Niharranjan Ray, *I. H. Q.*, III, 792, 1927, judicieux; Gerini, Chinese Riddles on Ancient Indian Toponymy, *J. A. R. S.*, 1910, 1187).

§ 2. Yaçovarman et ses successeurs[1].

1. Depuis 730 au plus tard, un roi de Kanauj auquel il ne manqua que la visite d'un Hiuan-tsang pour prendre rang parmi les hommes célèbres. Lui-même poète ou versificateur[2], il patronna Vākpatirāja[3], écrivain en prâcrit, et Bhavabhūti[4], un des

1. Sources : Gaūdavaho de Vâkpati, Râjataranginī, divers livres jaïnas, deux cuivres pour Cakrâyudha. — V. Smith, 392, qui aurait dû signaler son mémoire de *J. R. A. S.*, 1908, 765-793, *The history of the City of Kanauj and of king Yaçovarman.*

2. Auteur d'un drame visnuite, Râmâbhyudaya, qui est perdu (Konow, Ind. Drama, 32).

3. Vâkpatirâja, auteur du Gaūdavaho, « Meurtre du roi de Bengale » (poème en 1209 stances, Bombay S. S., 1887, avec une introduction-analyse de Shankar Pândurang; Keith, 150, Winternitz, III, 84), et d'une autre épopée perdue qu'il préférait, dit-on, est un personnage intéressant. D'abord poète du roi de Bengale, il passa à la cour du vainqueur qui lui donna le titre de *kaī-râya* (*kavirâja*), « roi des poètes ». Après la chute et la mort de son maître, il acheva le poème commencé en son honneur, se retira à Mathurâ où il termina ses austérités jaïniques par le jeûne de trente jours.

4. Bhavabhûti, natif du Bérar, que la critique indienne place immédiatement au-dessous de Kâlidâsa, est l'auteur de la comédie *Mâlatîmâdhava* mise en français par Strehly, 1885, et de deux drames qui n'embellissent pas la légende de Râma. Lévi, Théâtre 231, Winternitz III, 231, Konow, 78.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

bons dramaturges de la littérature sanscrite. Il attaqua le roi de Bengale et rentra à Kanauj après une « victoire des quatre points cardinaux ». Il finit mal : battu deux fois par le roi de Kaçmīr, Muktāpīḍa Lalitāditya, il fut « déraciné » par ce montagnard *circa* 740.

Nous ne savons rien de ses descendants, probablement déracinés avec lui. Rien non plus de ses ancêtres, sinon qu'il était « de race lunaire » (Vākpati), « issu de Candragupta » (sources jaïnas). Son nom semble indiquer qu'il était un Maukhari (ci-dessus 72).

a. D'après le Gaüḍavaho, Yaçovarman partit après les pluies, en octobre, vers la vallée du Son; il y visita le temple de Kālī (la noire épouse de Çiva, « habitante du Vindhya ») où on offrait tous les jours des sacrifices humains (Quel contraste avec la cour de Kanauj et ses poètes-lauréats !). L'approche de Yaçovarman effraya le roi de Bengale (non nommé, ci-dessus 70, 93) qui prit la fuite. L'année suivante, il tint tête et fut tué. Yaçovarman conquit le Vanga et revint à Kanauj par le grand tour de Narmadā-Rājputāna-Thāneswar. — « Je ne vois pas pourquoi on douterait de l'exactitude de ce témoignage contemporain » (V. Smith, *J. R. A. S.*, 1903, 765).

b. Une inscription de Nālandā (*A. S. I.*, Rep. 1925-6, 131, 158, H. Sastri, *Ep. Ind.*, XX, 37), non datée, nomme un roi Yaçovarman que je crois qui est notre Yaçovarman.

Un certain Mālāda, « fils du *tikina* bien connu, gardien des frontières, gouverneur du Nord, ministre du roi Yaçovarman » — honoré lui-même de la faveur de Yaçovarman — converti par le moine Pūrnendrasena, fait des offrandes au temple (prāsāda) édifié à Nālandā par le *mahānrpa* (grand-chef) Bālāditya. L'inscription glorifie Yaçovarman, « gardien du monde », qui, mettant le pied sur la tête de tous les rois, brille comme un soleil. Elle loue Bālāditya, qui lui aussi a possédé toute la terre, et vante l'édifice qu'il a élevé dans cette Nālandā pleine de *caityas*, de moines et de livres.

Le mot *tikina* est le sanscrit de *tekin*, titre turc ou hun. Le père de Mālāda apparaît donc comme le chef d'un

çlar barbare au service de l'empereur indien. Comparer l'histoire des Barbares dans l'empire romain.

L'éditeur pense que le Yaçovarman de l'inscription est le Yaçodharman de Mandasor (ci-dessus 62); il fait de Bālāditya le contemporain et le vassal de Yaçovarman.

c. Pour le conflit avec le roi de Kaçmīr, la source est la Rājatarangiṇī de Kalhaṇa (ci-dessous 168).

Les hostilités s'étaient terminées par la défaite de Yaçovarman; mais les diplomates de ce roi eurent la fâcheuse idée de mettre, en tête du traité de paix, les mots : « Traité de Yaçovarman et de Lalitāditya ». L'ordre des noms était une offense que le Kaçmīrien vengea en recommençant la guerre. — Ayant « déraciné » Yaçovarman, Lalitāditya donna les revenus de la ville de Kanauj et de sa banlieue au temple du Soleil qu'il avait construit à Lalitapura (Latapor) dans son royaume. Sans doute resta-t-il un temps maître de Kanauj.

2. Après Yaçovarman, trois rois dont le nom indique la parenté sans qu'on puisse préciser leurs relations.

Vajrāyudha, qui est nommé dans la Karpūramanjarī (ci-dessous 123) comme roi de Pancāla. On doit admettre qu'il précéda les deux autres rois en *-āyudha*; on peut voir en lui le roi de Kanauj anonyme qui fut renversé par Jayāpīḍa de Kaçmīr (772-803) fils du Muktāpīḍa qui avait déraciné Yaçovarman. Le vainqueur prit comme trophée le trône du vaincu.

Indrāyudha régnait en 783 (Harivaṃça jain). Il fut renversé, *circa* 810, par Dharmapāla (ci-dessus 97), qui le remplaça par Cakrāyudha (chartes bengalaises; Tāranātha, Schiefner, 218).

Cakrāyudha, protégé de Dharmapāla, fut intronisé en grande pompe en présence de tous les rois de l'Ouest (V. Smith, *J.R.A.S.*, 1909, 258). Son règne fut court, car Nāgabhaṭa prit Kanauj *circa* 816 et y créa la dynastie Gurjara-Pratihāra (ci-dessous 121).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

CHAPITRE VII

GURJARAS ET « RAJPOUTES », GROUPE DU NORD.

Sommaire : § 1 Introduction; § 2 Mandor; § 3 Ku-che-lo, Câpas; § 4 Gurjarapratihâras; § 5 Gâhadavâlas; § 6 Câhumânas.

§ 1. Introduction

Ci-dessus 3, sur les clans et les divisions de cette partie de l'histoire du Nord; Kshatriyas et Rajpoutes, *L'Inde jusque 300..*, 175-182.

Origine et caractères des Etats rajpoutes, A. Lyall, *Etudes sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême-Orient*, trad. de Kérallain, 1885, vol. Ier, chap. 8, Les Etats rajpoutes; Baines, « Ethnography » (dans *Grundriss*), Strasbourg, 1912, 29-33; Baden-Powell, « Lunar and Solar Aryan Tribes and Rājput Clans », *J. R. A. S.*, 1899, 328-519; Ishwari Prasād, 26-32; V. Smith, 340, 424, 426-431.

Rājputāna, Tod, *Annals and Antiquities of Rājasthān*, éd. Crooke, 1920; R. C. Gosh, *Literary Remains of Dr Bau Daji*; G. Ojha, *Hist. of Rājputana*; Sri Ram Sharma, Materials for the history of Rājputana, *I. H. Q.*, II, 776.

Gurjaras et l'empire de Kanauj, V. Smith, White Hun coin of Vyāghramukka, *J. R. A. S.*, 1887, 923, The Gurjaras of Rājputāna and Kanauj, 1909, 53-76, 247-281; Kanauj and king Yaçovarman, 1908, 768; *Early history*, 427 (bibliographie); Hoernle, Some problems in Ancient Indian History, *J. R. A. S.* 1904-1905.

R. C. Majumdar, Jodhpur inscriptionof Bauka, Gwalior

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

praçasti of Bhoja, *Ep. Ind.*, XVIII, 87-99 (1925); J. Ch. Gosh, Early Capital of the Gurjara-Pratihāras of Mahodaya, *I. H. Q.*, VII, 153; R. Sh. Tripathi, Pratihāra Administration, IX, 121.

D. R. Bhandarkar, Gurjaras, Epigraphic notes and questions, *J. B. B. R. A. S.*, XX et XXI, 392-433, élucida le problème en montrant que les inscriptions de Gwalior, Peheva, Sīyaḍoni (de Rāmabhadra, Bhoja, etc.) sont datées en Vikrama et non pas en Harsa (opinion de Fleet); que les rois de ces inscriptions sont les rois de même nom des chartes sur cuivre (trouvées de Bénarès à Jaipur); *Ep. Ind.* XVIII, 238; Fleet, *Ind. Ant.*, XV, 10; Bühler, *J. R. A. S.*, 1887, 924.

S. Krishna Aiyangar, The Bappa Bhaṭṭi Carita and the early history of the Gurjara Empire, *J. B. B. R. A. S.*, N. S., III, 101 (Vogel, Bibliography, 1928, 85).

L'Inde de l'Ouest (Rājputāna, plaine du Gange jusque Kanauj, Mālava, Surāṣṭra, Broach) est « contrôlée » par des clans d'origine probablement étrangère. Les plus notables sont les Gurjaras auxquels paraissent se rattacher, plus ou moins étroitement, d'autres barbares hindouisés.

Les Gurjaras, qui se continuent aujourd'hui dans la caste des Gūjars (Baines, *Ethnography*, 44, 1912) et dans le clan noble des Parihār Rajpoutes; qui ont donné leur nom au Gujerāt (Gurjaratrā) et à un canton du Penjab (entre Jehlam et Chenab); qui ont fondé de puissantes principautés au Māḷava et à Broach, et un empire à Kanauj, ne sont pas dans l'Inde très anciens.

Leurs listes dynastiques ne remontent pas au delà de 550.

Les premières mentions sont dans le Harsacarita (ci-dessus 73) et dans une inscription de 634[1].

1. Harsacarita, cité ci-dessus 76. — Comp. ci-dessus 12.
Inscription de Pulakeçin II, 634 (Aihole) : « Domptés par sa valeur, les Lâtas, les Mâlavas et les Gurjaras devinrent comme dociles et soumis au joug ». (Ci-dessous 197).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

On admet généralement, avec V. Smith (340, *J.R. A. S.*, 1909, 59), que « les Gurjaras sont une horde de pasteurs nomades de l'Asie centrale qui entrèrent dans l'Inde (avant), avec ou après les Hephthalites ».

De même on ne sait rien de net sur les origines des Maitrakas et d'un grand nombre de clans.

Nous passerons en revue, dans un ordre fixé par la géographie et la chronologie combinées :

1. au Nord, les Gurjaras de Mandor (550-860); les Gurjaras de Bhilmal (634); les Gurjaras-Pratihāras empereurs de Kanauj (725-1036); les seigneurs locaux, parfois très puissants, qui apparaissent avec l'affaiblissement de Kanauj, Cāhumānas (908-1162, 974-1230), Gāhaḍavālas (1092), et autres.

2. au Sud, les Maitrakas qui fondent l'Etat de Valabhī (490-743); les Gurjaras de Broach (fin vi^e^ siècle-706); une branche des Cālukyas du Dékhan installée au Nord; après la destruction de Valabhī, les princes d'Anahillapura, Cāpotkaṭas (746-934) et Solankis (994-1200), et les Paramāras de Dhārā (820-1200).

3. dans le Bundelkhand, après Harṣa, des Gāhaḍavālas, des Pratihāras, enfin les Candellas, famille autochtone.

4. les rois de Tripurī (Cedi), dont les attaches sont méridionales et qui n'ont rien de commun avec les « Barbares » de l'Ouest, mais dont les derniers sont intimement mêlés à l'histoire du Nord, empereurs de Kanauj, etc.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

§ 2. Dynastie de Mandor

Grâce à deux inscriptions dues aux deux derniers rois de la lignée, 837, 861 (Jodhpur, Ghaṇṭiyālā, *J. R. A. S.* 1895, 513, 1907, 1010), et à de rares recoupements, on établit une dynastie de douze générations qui doit commencer vers 550 ou la fin du vi[e] siècle. Le centre de son pouvoir est dans le Jodhpur ou Marwar actuel (haut bassin de la Luni) : les villes principales furent Māṇḍavyapura (Mandor) et Meḍantaka (peut-être Merta, quarante-milles N.-O. d'Ajmere); mais son influence s'exerça très loin à l'Est et au Sud. Plusieurs de ces rois furent de zélés jaïnas, au point d'entrer en religion ou de se laisser mourir de faim.

1. Le brahmane Haricandra Rohilladdhi, auteur, par une épouse brahmine, de la caste brahmanique des Pratihāras, et par Bhadrā, de famille ksatriya, père des « buveurs de vin ».

2. Ses fils, Bhogabhaṭa, Kakka, Rajilla, Dadda, qui construisirent une forteresse à Mandor. Du dernier il sera question plus loin.

3 Narabhaṭa ou Pellāpeli, fils de Rajilla.

4. Nāgabhaṭa, fils de 3, épouse Jajjikādevī et fait de Mandor sa capitale.

5. Tāta et Bhoja, fils de 4. Le premier quitte le monde pour la vie religieuse.

6. Yaçovardhana, fils de Tāta.

7. Canduka, fils de 6.

8. Çiluka ou Çilluka, fils de 7, qui battit Devarāja (ci-dessous 120).

9. Jhota, fils de 8, se retire au bord du Gange.

10. Bhillāditya ou Bhilluka, fils de 9, abdique jeune et meurt d'inanition après dix-huit ans d'austérités.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

11. Kakka, fils de 10, époux de Padminī et de Durlabhadevī; poète, grammairien, astronome; combattit les Bengalais à Mudgagiri.

12. Bāuka, fils de Padminī, auteur de l'inscription de Jodhpur (837); Kakkuka, fils de Durlabhadevī, auteur de l'inscription de Ghaṭiyālā (861).

§ 2. Ku-che-lo — Capas.

Hiuan-tsang (641) décrit sommairement le royaume Ku-che-lo, qui ne peut être que Gūjara = Gurjara, capitale Pi-lo-mo-lo, qui ne peut être que Bhilmal. Ce royaume était gouverné par un jeune kṣatriya plein de mérites qu'on a identifié avec Tāta (5 de la liste précédente), peut-être sans raisons décisives[2].

Nous ne savons rien des rois de Bhilmal, sinon ceci que l'astronome Brahmagupta[3], qui était de Bhilmal, acheva son livre sous le règne de Vyāghramukha « ornement de la dynastie Cāpa (ou Cāpotkaṭa)[4] ». Ce Vyāghramukha[5] fut battu en 634 par le roi dékhanais Pulakeçin (ci-dessous 197).

Il y a lieu de croire que les chefs d'un clan Gurjara, des Cāpas, régnaient au début du VIIe siècle dans les environs de Bhilmal.

Ces Cāpas, après l'effondrement de Valabhī, pren-

1. Bhinnamâla, ou Bhillamâla, actuel Bhilmal, Bhinmal, Çrîmâl, au N.-O. du mont Abu.

D'après le Pèlerin, Pi-lo-mo-lo est à 1800 lis du Surâstra, alors que Bhilmal en est distant de 300 miles. Ce n'est pas une raison suffisante pour rejeter l'identification universellement admise et reconnaître Mandor dans Pi-lo-mo-lo, comme fait R. C. Majundar, 91.

2. Majundar, 91; V. Smith, 340.

3. Keith, 522.

4. Câpa dans le livre de Brahmagupta; ailleurs Câuda, Câvada, Câvoḷaka, Câpotkaṭa.

5. V. Smith, « White Hun » coin of Vyâghramukha of the Chapa (Gurjara) dynasty of Bhinmal, *J. R. A. S.*, 1907, 923-928; Bühler, sur l'inscription de Dadda II, *Ind. Ant.* 17 (1888), 192.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

dront une place notable; leur capitale sera Anahillapura (Anhilvād) (ci-dessous, 142).

§ 3. Les Gurjarapratiharas

L'inscription de Gwalior, exactement de Sāgar Tāl[1], due à Bhoja Mihira (ci-dessous 122) établit la dynastie des Pratihāras, ou Gurjarapratihāras, que nous nommons les Gurjaras « impériaux » parce que, installés à Kanauj, ils tinrent assez longtemps un empire.

Nous suivons cette dynastie depuis la moitié du VIIIe siècle jusqu'au commencement du XIe. C'est l'histoire de râjpoutes qui font une grande fortune et n'y sont pas inférieurs. Ils sont dévots et amis des lettres, et tout aussi « nationaux » que les princes dont l'origine hindoue est plus sûre.

Les premières lignes de l'inscription, qui est un panégyrique (*praçasti*), parlent des anciens rois, issus du Soleil, aboutissant aux rois d'Aoudh, Rāma et son frère Laksmana. La maison prétend descendre de Laksmana qui, dans un épisode connu, fut le *pratihāra* (ou pratīhāra), le portier ou le chambellan de Rāma. Nous savons que *pratihāra* est le titre de hauts fonctionnaires, un titre d'honneur et presque royal, et on se demande si les chefs Gurjaras en cause ne se sont pas enorgueillis du titre de *pratihāra* accordé par un roi suzerain du Sud (Ci-dessous 136, 202). Par ailleurs, le mot est peut-être un ethnique sanscritisé?

Après les ancêtres mythiques, le texte rappelle les souvenirs dynastiques.

1. V. Smith, 393, 427, donne l'ancienne bibliographie, édition de Kielhorn et de Hirânanda; depuis R. C. Majumdar, The Gwalior Praçasti of the Gurjara-Pratihâra king Bhoja, *Ep. Ind.* XVIII, 99, july 1925. — G. H. Ojha, Partabgarh Inscription of the time of king Mahendrapâla II of Mahodaya, Samvat 1003, *Ep. Ind.* XIV, 176, 1917.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

1. « Dans cette famille qui porte les enseignes de *pratihâra* apparut Nâgabhaṭa qui détruisit les armées du puissant roi barbare (*mleccha*). »

On ne savait rien, au temps de Bhoja, des ancêtres de Nâgabhaṭa Ier qui est le fondateur et le grand homme.

Les barbares qu'il vainquit sont, sans doute possible, les Musulmans établis dans le Sind depuis 712[1]. Leurs incursions avaient affaibli les Gurjaras de Mandor : Nâgabhaṭa aurait été plus heureux et, par ses succès — que semble indiquer le laconisme d'une source arabe[2] — aurait établi la grandeur de ses héritiers aux dépens de leurs cousins de Mandor?

Sur le siège de son pouvoir, sur sa capitale — si toutefois les chefs Gurjaras de cette époque ne sont pas, par définition, très mobiles — nous sommes réduits à des conjectures. V. Smith installe à Bhilmal Nâgabhaṭa Ier et ses trois premiers successeurs, mais, semble-t-il, sur ce seul indice que Hiuan-tsang définit Bhilmal comme « royaume Gurjara ».

Quelques-uns sont portés à mettre Nâgabhaṭa dans la partie Est du territoire où les Gurjaras avaient essaimé (Voir d'ailleurs ci-dessous 120).

Il est presque certain que Nâgabhaṭa Ier est le Nâgâvaloka « sous le règne duquel, en 756, un prince feudataire, Bhartṛvaddha II (de la famille Cāhumāna) fait une donation à Broach » (Ci-dessous 121)[3].

Ceci donne une date[4].

2. Kakustha ou Kakkula, neveu de 1, dont on ne connaît que le nom. (Ci-dessous 188)

1. Sur le « Slow Progress of Islam Power in Ancient India », D. R. Bhandarkar, *Indian Studies*, I, Ann. Bhandarkar Institute, X, 25-44. — La plus grande partie de l'Inde du Nord était tenue par les Pratihâras : c'est pourquoi les Musulmans ne purent pénétrer dans l'Inde avant la fin du xe siècle.

2. Voir Majumdar, *Ep. Ind.* XVIII, 102.

3. Cuivres de Hânsot, *Ep. Ind.* XII, 197; l'identification est due à D. R. Bhandarkar et Sten Konow; voir *Ep. Ind.*, XVIII, 103.

4. D'après V. Smith, on a : Nâgabhata, 725-740; Kakkula, 740-750; Devarâja, 755-770, avec la note : « Ces dates sont conjecturales; elles sont peut-être un peu trop hautes, mais ne sont certainement pas trop tardives » (*J. R. A. S.*, 1909, 249)

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

3. Devarāja ou Devaçakti, frère puîné de 2, dévot de Visnu. « Il défit une armée de rois ». Nous savons cependant qu'il fut battu par Çilluka de la dynastie de Mandor (ci-dessus 116).

Quelles qu'aient été les péripéties de la lutte entre les deux dynasties Gurjara, le successeur de Devarāja est le maître incontesté de tous les chefs et clans de la tribu.

4. Vatsarāja, fils de 3 et de Bhūyikādevī; date connue, 783 (colophon du Harivamça de l'auteur jain Jinasena); avènement *circa* 775, mort *circa* 800; çivaïte; capitale ?[1] — Il fit victorieusement la guerre au Bengale; il fut défait et envahi par le roi Rāṣṭrakūṭa; il le repoussa, mais une nouvelle guerre avec le Bengale fut une défaite. Toutefois la force des Gurjaras reste intacte comme le prouvera le règne suivant.

a. Fleet a pensé que le susdit colophon désigne Vatsarāja comme roi d'Oudjein (*Ep. Ind.*, VI, 195). V. Smith croit que le roi d'Oudjein n'est pas désigné par son nom dans le colophon, et que celui-ci donne Vatsarāja comme régnant à l'ouest d'Oudjein (c'est-à-dire à Bhilmal); Majumdarest du même avis (*Ep. Ind.*, XVIII, 99); mais Bhandarkar se rallie à l'idée de Fleet et il est approuvé par J. Ch. Gosh (*I. H. Q.*, VII, 753), car un cuivre de Sanjam associe les Pratihāras et Oudjein. — A mon sens, le colophon distingue Vatsarāja et le roi d'Oudjein.

b. Vatsarāja éleva un temple jaina à Osia (*J. R. A. S.* 1907, 1010), Nord de Mandor qui est la capitale de Çilluka' (ci-dessus 116) et fit des donations en Gujerāt (*Ep. Ind.* XVIII, 106.)

c. Les chartes des Rāstrakūtas (de 806, 812, ci-dessous 205) disent que Vatsarāja battit les rois de Gauda (Bengale central et occidental, plus Magadha) et de Vanga (Bengale

1. D'après l'inscription de Sâgar Tâl, Vatsarâja, au début de son règne, « prit de vive force le pouvoir suprême à la fameuse famille de Bhandi », parfois identifiée avec la lignée de Mandor.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

oriental, probablement Gopāla, voir 95); que le Rāṣṭrakūṭa Dhruva envahit les territoires de Vatsarāja et lui prit les deux ombrelles trophées de ses victoires bengalaises, le força même à se réfugier dans le « désert » (*marumadhya*, désert du Mārwār); que Kakkarāja, prince Rāṣṭrakūṭa de Gujerāt « ferma à Vatsarāja l'entrée du Mālava » (charte de Baroda, 812, *Ind. Ant.*, XII, 60 ci-dessous 121), ce qui indique une contre-offensive de Vatsarāja[1]. — Enfin, c'est vers la fin du règne de Vatsarāja que le roi de Bengale, victorieux, installe Cakrāyudha à Kanauj (ci-dessus 112).

5. Nāgabhaṭa II, fils de 4 et de Sundarīdevī; date connue 815 (*Ep. Ind.* IX, 198); avènement *circa* 800; mort en 833 (?); dévot de Bhagavatī; un vainqueur qui s'empare de Kanauj; guerre malheureuse, mais non désastreuse, avec le roi Rāṣṭrakūṭa.

a. D'après l'ouvrage jain Prabhāvakacarita, « Nāgāvaloka de Kanauj, grand-père de Bhoja », mourut en 833. Ce Nāgāvaloka ne peut être que le Nāgabhaṭa II des tables dynastiques. Du même coup est justifiée l'identification de Nāgabhaṭa Ier avec le Nāgāvaloka de la plaque de Broach (ci-dessus 119). — Quant à la date, généralement admise sans discussion, un des temples de Buchkalā (Bilar District) fut dédié en 836 sous le règne de Çrīnāgabhaṭa fils de Çrīvatsarāja : et cela fait difficulté.

b. Il brûla les rois « qui se jetèrent dans sa flamme comme des mouches au feu », rois des Andhras (Rāṣṭrakūṭas) du Sind, du Vidarbha, du Bengale, de l'Orissa; il s'empara des forteresses du Kāthiāwār (*A*narta), du Mālava, du Rājputāna oriental (Matsya), des Turuskas (Arabes).

Il conquit Kanauj d'où il chassa Cakrāyudha instauré peu d'années auparavant par le roi de Bengale (ci-dessous, 112).

Il fut, dans ces campagnes, assisté par ses vassaux, Kakka de Mandor, Vāhukadhavala du Surat, Çamkaragu*n*a, prince Guhila du mont Abū.

1. A moins qu'on ne voie dans la résistance victorieuse de Kakkarāja un épisode précédant la grande attaque de Dhruva.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

c. Le panégyriste laisse Nāgabhaṭa II en pleine gloire. Mais, d'après les inscriptions des Rāṣṭrakūṭas, Govinda III battit le roi Gurjara, poussa jusqu'à l'Himālaya, occupa le Mālava. Des querelles intestines mirent un terme à cette offensive, et Nāgabhaṭa II, quoique affaibli par ces revers et sans doute amoindri du côté du sud (Gujerāt), sut se maintenir ou se rétablir à Kanauj. (Ci-dessous 121)

6. Rāma, Rāmabhadra, Rāmadeva, fils de 5 et de *I*çatādevi, *circa* 825-840.

Il tenait Gwalior : « il affranchit le pays du joug des soldats étrangers », mais ne reprit pas les provinces méridionales, car une charte de son successeur, en 843, renouvelle en Gujerāt (Daulatpurā, Jodhpur, *Ep. Ind.*, V, 208) une donation de Vatsarāja et de Nāgabhaṭa II tombée en désuétude sous son règne.

7. Mihira, fils de 6, surnoms : Bhoja, Prabhāsa ou Splendeur, *A*divarāha ou Sanglier primordial (Avatar de Viṣnu en sanglier ramenant au bout de ses défenses la terre engloutie); dates connues 843, 862, 875, 876, 881; meurt avant 893; dévot de Viṣnu et du Soleil.

Le prince le plus remarquable de la dynastie, que nous désignons le plus souvent par son surnom de Bhoja, dont le règne dura un demi-siècle, un empereur.

Il posséda le Penjab oriental, grande partie du Rājputāna, les provinces actuelles d'Agra et d'Aoudh, Gwalior; sans doute aussi, comme ses successeurs immédiats, le Surāṣṭra (Kāthiāwār), le Mālava et l'Avanti. C'est dire que l'empire de Kanauj, affermi par des victoires sur tous ses voisins, était borné par la Sutlej, la Wahinda (Hakrā) derrière laquelle les Musulmans, la Narmadā qui le sépare des rois Rāṣṭrakūṭas (Amoghavarṣa)[1], par la Jumnā derrière laquelle

1. Bhoja battit le roi Râstrakûta de Broach.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

le Bundelkhand qui reconnaît son autorité (rois Candellas) comme probablement aussi le Cedi (Kokikalla Ier), par le Bihār que tient le roi Devapāla de Bengale malgré ses défaites[1].

Le seul événement fâcheux du règne fut une guerre malheureuse avec Çaṃkaravarman de Kaçmīr (883-902[2])

8. Mahendrapāla Ier, variantes : Mahendrāyudha, Nirbhayarāja, etc.; fils de 7 et de Candrabhaṭṭārikādevī; dates connues 893-907; dévot de Bhagavatī; patron du poète Rājaçekhara[3].

a) L'inscription de Pehewa (Penjab, Karnal) signale des chefs Tomaras, parmi lesquels un Jaūla dont le nom rappelle le titre (?) Jauvla donné à Toramāna dans un document du même pays (ci-dessus 14) : indice peut-être des relations ethniques des clans tomaras, gurjaras et huniques.

b) Des inscriptions de Gayā, 8e et 9e année, montrent que Kanauj avait conquis le Magadha.

c) Une dynastie de princes vassaux au Kāthiāwār : Vāhukadhavala-Avanivarman-Balavarman-Avanivarman II. Le premier fut au service de Bhoja contre le Bengalais; le

1. D'après V. Smith, 393-394, qui indique les sources (*Ep. Ind.* V. App. 542, 544, 710) et a une note sur les monnaies, argent, du type hun-sassanide (Cat. du British Museum, I, 233, 241).

2. Bhoja fonda la ville Bhojapura (*J. R. A S.*, 1908, 766). Parmi ses vassaux, associés aux guerres bengalaises, Harsarāja, fils de Çaṃkaragana, et Guhila II (ci-dessus 121). C'est probablement sous Bhoja qu'il faut placer la pierre d'Ahâr, curieuse par les baux amphytéotiques consentis par la corporation des orfèvres en faveur du temple de Kanakadevī (*A. S. I.*, Report, 1928-9, 120.).

3. Issu d'une famille noble et littéraire, du Dekhan, au service de Mahendrapāla, puis du roi Kalacuri Yuvarāja Ier Keyūravarsa (ci-dessous 157), puis de Mahīpāla. Un des noms illustres de la littérature dramatique, Sten Konow, préf. de l'édition-traduction de la Karpūramanjarī (Harvard Ser.) et *Indische Drama*, 84; Lévi, *Théâtre*, 228, 245; Winternitz, III, 51; V. Smith, 394.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

troisième tua le chef hun Jajjapa; le dernier guerroya contre le Cāpa Dharanīvarāha.

d) A Sīyaḍonī (Siron, Gwalior), Undabhaṭa et Gunarāja, vassaux de Kanauj, se font la guerre et élèvent des mausolées à leurs officiers.

e) Donation d'un village du département (*visaya*) de Vālayikā, situé dans le district (*maṇḍala*) et la province (*bhukti*) de Çrāvastī (ci-dessous 128).

9. Bhoja II, fils de 8 et de Devanāgādevī, dont le règne se place entre 907 et 914; visnuite.

10. Mahīpāla, fils de 8 et de Mahīdevīdevī, dates connues de 914 à 931; première date de son successeur 948; dévot du Soleil, bien que son sceau porte l'image de Bhagavatī.

Les épigraphistes ne sont pas d'accord sur le nombre et la personnalité des rois qui se succèdent entre Bhoja II et Vijayapāla.

Mahīpāla est le roi de Juzr (= Gurjara) que Al Masudi décrit comme riche et puissant (915). A cette date (914), le Cāpa Dharanīvarāha (Kāthiāwār, ci-dessous 142) reconnaissait l'autorité de Kanauj. Mais Mahīpāla fut attaqué par Indra III le Rāṣṭrakūṭa (ci-dessous 206): après de graves échecs, il rétablit ses affaires, grâce à l'intervention du roi Candella.

a. On pense généralement que Mahīpāla prit les quatre surnoms : Ksitipāla (exact synonyme de Mahīpāla : *mahī* et *ksiti* signifient « terre »), Vināyakapāla et Herambapâla (synonymes, car Vināyaka et Heramba sont des noms de Ganeça, Harsa ou Çiva). — Mais, d'après G. H. Ojha, il faut couper : d'une part Vināyakapāla-Herambapāla qui serait le père de Mahendrapāla II (11 de la liste), d'autre part Mahīpāla-Ksitipāla qui serait le père de Devapāla et Vijayapāla (12 et 13 de la liste). — A accepter les combinaisons de Niharranjan Ray, deux Vināyakapālas :

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Vināyakapāla Ier, 931 — Mahendrapāla II, 946 — Devapāla, 947 — Vināyakapāla II, 953 (*Ind. Ant.* 67, 230).

b. Vers 916, raid du Rāṣṭrakūṭa Indra III qui prend Kanauj, dont le général et cousin Narasimha baigne ses chevaux à Prayāga (confluent de la Jumnā et du Gange), comme le raconte un poème canarais qui nomme « Mahīpāla, roi de Ghūrjara ». — Ce ne fut qu'un raid, car Mahīpāla reste maître de Kanauj, Doab, Bénarès, Gwalior (perdu par la dynastie en 977) et probablement même du lointain Kāthiāwār (qui n'est perdu, définitivement, qu'en 961 avec la fin des fidèles Cāpas et l'avènement des Caulukyas).

Kṣemīçvara, poète dramatique patronné par Mahīpāla (Konow, *Indische Drama*, 86) dit que son maître a vaincu les Kārnātas (c'est-à-dire, ici, les Rāṣṭrakūṭas). Rājaçekhara fit représenter sa dernière œuvre à Kanauj en présence de Mahīpāla « roi de l'Āryāvarta », c'est-à-dire de l'Inde cis-Narmadā.

Mahīpāla fut aidé dans sa lutte contre les Rāṣṭrakūṭas par le roi Candella, Harṣa ou Yaçovarman (ci-dessous 152). L'inscription Candella dit que ce roi a instauré ou restauré Kṣitipāla (= Mahīpāla) à Kanauj. (Voir le règne de 12).

Ci-dessous 143.

11. Mahendrapāla II, fils de 10, date connue 946. — Mādhava, gouverneur d'Ujjayinī, donne un village à un temple du Soleil, à la requête d'Indrarāja, constructeur du temple, fils de Durlabharāja, fils de Govindarāja, princes de la famille Cāhumāna (ci-dessous 129) « qui donnèrent grand plaisir au roi Bhoja ».

12. Devapāla, fils de 10, après 946, avant 960, dont on sait qu'il était reconnu à Gwalior en 948 et qu'il céda au Candella Yaçovarman, pour orner le temple de Khajurāho, une image de Viṣṇu qui avait une histoire[1].

1. La stance 43 de l'inscription de ce temple dit que le roi de Tibet tenait cette image du ciel et la donna en amitié à Sâhi roi des Kîras (vallée de la Kângrâ); celui-ci la remit à Herambapâla (Mahîpâla) contre des éléphants et des chevaux. — Devapâla, fils de Mahîpâla, remerciait par ce don précieux l'aide que le roi Candella (Harsa ou Yaçovarman) avait accordée à son père? (*I. H. Q.*, IX, 14).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

13. Vijayapāla, fils de 10, date connue 960. — Le roi de Kanauj qui répondit à l'appel de Jayapāla du Penjab (ci-dessus 19) et fut battu avec lui par le Musulman (991), était vraisemblablement Vijayapāla. — Mais la première date relative à la dynastie après 960, est 1019, mort du successeur de Vijayapāla.

L'empire s'amoindrit : Mūlarāja et la dynastie Caulukya d'Anahillapura, 961 (ci-dessous 143); Munja, roi Paramāra de Dhārā, 974-995 (ci-dessous 148); Vīradāman, de la famille Kacchapaghāta, qui, révolté contre Kanauj, fonde à Gwalior (avant 977) une dynastie, peut-être au début vassale des Candellas, qui garde cette acropole jusque 1128[1].

14. C'est certainement Rājyapāla, successeur de 13, qui défendit la cause hindoue avec Anandapāla, du Penjab, et fut battu avec lui, 1008 (ci-dessus 19).

En décembre 1018, Mahmūd, qui commençait ses dix-sept expéditions indiennes, après avoir pillé Mathurā, parut devant Kanauj. Malgré la force de la position, Rājyapāla fit à peine un semblant de défense. Kanauj fut pris; la population massacrée. L'année suivante, comme pour punir cette défection ou cette trahison, le roi Candella Ganḍa et le roi de Gwalior attaquèrent Rājyapāla qui périt dans l'affaire, 1019 (ci-dessous 153).

15. Trilocanapāla, fils (?) et successeur de 14, dates connues 1019 et 1027.

Il s'opposa en vain au passage de la Jumnā par Mahmūd (1019), ne sut pas défendre Bārī, sa capitale. — Mahmūd poussa en territoire Candella, et Ganḍa, sans combattre, abandonna son camp et de riches dépouilles. — Cependant en 1027, Trilocanapāla donne un village dans le Doab.

1. Remplacée de 1128-1232 par une dynastie Parihar sans relations connues avec les Pratihâras de Kanauj; 1232, le sultan Iltutmish; *circa* 1330 des Tomaras (Mabel Duff, 306).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

16. On signale un roi Yaçahpāla (1036) qui est peut-être le fils et le successeur de 15.

Pendant la plus grande partie du XIe siècle, des princes hindous, qui paient tribut au Musulman, gouvernent Kanauj et les districts voisins. Ils n'appartiennent pas à l'antique maison Gurjara-Pratihāra.

§ 5. Gahadavalas[1].

A la fin du XIe siècle entre en scène la dynastie Gāhaḍavāla, Gahawār, Rāṭhor, parce que les rajpoutes Rāṭhors de Jodhpur prétendent s'y rattacher. (V. Smith, 399).

1. Yaçovigraha Gāhaḍavāla, *circa* 1040.

2. Mahīcandra (Mahīyala).

3. Candradeva Candrāditya (documents de 1090-1100 cuivre de Basāhī, 1104) prend les titres les plus grandioses; il se vante d'avoir conquis Kanauj par la force de son bras « après la mort de Bhoja (le Paramāra, 1055) et de Karna (de Cedi, 1072) ». — Une de ses chartes signale le turuṣkadaṇḍa[2].

4. Vigrahapāla.

5. Bhuvanapāla.

6. Gopāla.

7. Madanapāla, fils de 6 (1118, Sahet-Mahet).

1. D .R. Sahni, Chandravati Plates of Chandradeva (de 1090), *Ep. Ind.* XIV, 192; Sahet Mahet Plate of Govindachandra, XI, 21; Dh. Ch. Ganguli, Early History of the Gâhadavâla Dynasty, *I. H. Q.* IX, 951, V. Smith, 391, 399 (Gahârwâr clan and dynasty).

On connaît des Gâhadavâlas au Bundelkhand, ci-dessous 152(?).

2. Les interprétations diffèrent : 1. taxe sur les roseaux aromatiques, *J. A. S. B.*, 56, part. 1, 113; 2. taxe pour soutenir la guerre contre les Musulmans, V. Smith, 400; 3. taxe pour payer le tribut aux Musulmans, Vaidya, *M H I*, III, 211; 4. taxe imposée aux résidents musulmans, Sten Konow, *Ep. Ind.*, IX, 329 (*Ep. Ind.*, IX, 305, X, 21; *I. H. Q.*, IX, 128, 955). — La troisième explication paraît la plus satisfaisante.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

8. Govindacandra, fils de 7, jusque 1155 au plus tôt. Ses chartes nombreuses et son monnayage abondant montrent que son pouvoir correspondait à ses titres impériaux (*Ep. Ind.* IV, 100, 118, XIII, 216)[1].

9 et 10. Rājyapāla et Vijayacandra, fils de 8.

11. Jayacandra, fils de 10, que l'historien musulman nomme « le roi de Bénarès ». Avant la catastrophe finale, bataille de Chandāwar (district Etawah) où sa grande armée fut anéantie et où il fut tué, ce roi avait fait figure de potentat. Sous le nom de Jaichand, il est demeuré célèbre dans la littérature et le folklore de langue hindī. — A son habitude, Shihāb ud-Din, après avoir détruit Kanauj, pillé Bénarès (1193) et chargé 400 chameaux de butin, rentra dans son aire.

Des princes Candellas occupèrent Kanauj pendant huit générations, sans gloire et sans autonomie[2].

1. Une des chartes (1128) présente, pour l'histoire bouddhique, quelque intérêt. Elle permet d'identifier avec sûreté l'actuel Saheth-Maheth avec l'ancienne Çrâvastī où le Bouddha résida souvent. Elle montre un roi aussi bon « brahmanisant » qu'il est bon « bouddhisant ». En outre, elle nomme deux religieux bouddhistes, l'un d'Orissa (Utkala), l'autre du pays Cola : attestant la permanence du bouddhisme dans le Sud. La femme de Govindacandra, Kumâradevī avait restauré, à Sârnâth, un couvent et une statue : elle était la fille d'un roi de Pīthī qu'on peut corriger en Pithâpura (Godâvarī district). Il semble que cette dame fut une sorte de Târâ au service du bouddhisme déclinant.

Le roi, s'adressant à tous rois, reines, princes, etc..., déclare que « aujourd'hui, après m'être baigné dans le Gange à Bénarès; après avoir rendu propices les formules saintes, les dieux, les sages, les ancêtres; adorant le soleil, Çiva, Vâsudeva; offrant du riz au feu, je donne six villages à la congrégation des moines bouddhistes (*çâkyabhikṣu*) qui ont à leur tête Buddhabhaṭṭâraka et qui résident dans le monastère de Jetavana... ayant été satisfait (*paritoṣita*) par le religieux (*parivrâjaka*) bouddhiste (*saugaṭa*) le grand savant Çâkyaraksita du pays d'Utkala, et par son disciple (qualifié de même) Vâgīçvararaksita du pays Coḍa... »

2. Voir cependant, *J. R. A. S.*, 1908, 791.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Cependant le clan Gaharwār ne fut pas anéanti. Réfugiés dans les parties inhospitalières de Rājputāna, les râjpoutes y attendirent des temps meilleurs. Les Gaharwārs, dans ce nouvel habitat, sont connus sous le nom de Rāṭhors; ils fondèrent l'Etat de Jodhpur.

§ 6. Cahumanas.

Le Rājputāna, avec ses imprenables forteresses, est fait pour la pérennité des dynasties locales. Parmi les très nombreuses familles princières, les Cāhumānas se distinguent par le nombre de leurs branches, par la gloire de quelques grands hommes.

1. Le nom présente de nombreuses variantes, Cāhumāna Cāhubāna, Cāhuvāna, Cāhuvâma, Cāuāna, Cāhamāna — La forme moderne est Cauhan. — Avec les Parmars (Paramāra), les Parihārs (Pratihāra), les Solankīs (ou Caulukya), le quatrième des clans rājpoutes que la tradition semi-mythologique fait sortir du feu sacrificiel du mont Abū (V. Smith, 428, 430; Baines, *Ethnography*, 31).

V. Smith 400-403; M. Duff et Barnett, Tables; Kielhorn, The Chahamanas of Naddūla, *Ep. Ind.*, IX, 70; Bhandarkar, The Chahamanas of Marwar, XI, 26; M. B. Garde, Kelhana, XIII, 206. J. A. Page, Chohans of Sambar, Ajmeer and Dehli, *MASI*, n° 22, 27.

Har Bilas Sarda, *JRAS.* 1913, 266, 270, tables dynastiques des rois de Sāmbar d'après les inscriptions de 973, de 1170, et quatre sources littéraires (Prithivīrājavijaya, contemporain; ouvrages des XIVe, XVe et XVIe siècles).

Les Cāhumānas, un clan apparenté ou très pareil aux Gurjaras, étaient fixés à Çākambharī (Sāmbar, près du lac de ce nom, nord d'Ajmīr) *circa* 700. Nous connaissons des Cāhumānas de Dholpur (entre Agra et Gwalior) en 842. Un prince issu de la maison de

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Çākambharī s'installa à Naddūla (Nadol, district Godwar, nord du mont Abū) en 950. Depuis *circa* 1200 règne à Ranastambhapura (Ranthambor) une autre branche de la même maison. Les Cāhumānas soumis au contrôle du gouverneur d'Ujjayinī sous Mahendrapāla II (ci-dessus 123) doivent se rattacher à la maison de Sāmbar; mais les Cāhumānas de Broach, vassaux de Nāgabhaṭa Ier (ci-dessus 119), sont presque aussi anciens que ceux de Sāmbar.

I. *Dholpur.* — En 842 Candamahāsena, fils de Mahiṣarāma, fils de Isuka.

II. *Nadol.* — La tête de la dynastie est Lakṣmana (document de 968), fils de Vākpatirāja de Sāmbar. Le douzième souverain, le dernier connu, Alhanadeva, a laissé une charte (1162) où sont énumérés ses prédécesseurs.

III. *Sāmbar.* — Gūvaka (Govaka), *circa* 815, vassal de Nāgabhaṭa (Nāgāvaloka) le souverain Prarihāra. On connaît le nom des six rois qui l'ont précédé.

Son arrière-petit-fils, Candana, défait un chef Tomara.

Le fils de Candana, Vākpatirāja ou Bappaya, est l'auteur de la branche de Nadol.

Son petit-fils, Vigraharāja II, douzième de la liste, a laissé une inscription (973), « Harsa stone inscription »; bat Mūlarāja roi d'Anhilvād.

Viryarāma, 16e roi, tué par Bhoja de Dhārā, *circa* 1050. Son frère, Cāmunda, construit un temple à Narapura.

Ajayarāja, 20e roi, fonde Ajayameru (Ajmīr), *circa* 1130[1].

Vigraharāja IV, 22e roi, élargit ses domaines. Il fit graver sur le marbre deux drames, dont un de sa composition, dont des parties notables ont été découvertes dans une mosquée d'Ajmīr[2].

Le fils d'un frère de Vigraharāja et d'une princesse Cedi

1. Antiquités d'Ajmīr, W. Crooke, *E. R. E*, I, 268, 1908.
2. Kielhorn, Bruchstücke indischer Schauspiele in Inschriften zu Ajmere, Berlin, Académie, 1901.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

est le plus glorieux de la dynastie, Prthvīrāja (Pithorā Rāi)[1].

Héros d'amour, de chevalerie et de guerre, il aurait enlevé la fille du roi Jayacandra (Jaicand) de Kanauj (1175), battu le roi Candella Paramardin et occupé Mahoba (1182). Surtout, il gagna sur le Musulman une des belles victoires dont les Rājpoutes peuvent s'enorgueillir : en 1101, à Tarāīn (entre Thâneswar et Karnal), il bouscula les troupes de Shihab ud-Dīn, les rejeta outre-Indus, prit Tabarhind. L'année suivante, presque sur le même champ de bataille, il fut vaincu, fait prisonnier et exécuté. Ajmīr fut pris presque aussitôt.

Son fils reconnut l'autorité musulmane et régna à Ajmīr.

En 1195, le frère de Prthivīrâja, Harirāja, voulut, en vain, secouer le joug musulman.

Delhi tomba en 1193, Kanauj, 1194, Bénarès, 1194 Gwalior, 1196, Anhilvar, 1197, Kālanjar et Mahoba, 1203.

IV. L'histoire noble et tragique du dernier roi Cohan de Ranthambhor, juillet 1301, est illustre. Ranastambhapura est « une des citadelles les plus fortes du haut Rājasthān, sur un rocher dominant un petit affluent de droite du Banās; » une branche des Cohans, issue de Govindarāja petit-fils de Prthivīrāja, s'y était fortifiée *circa* 1200. Hammīra, le dernier de la lignée, « assiégé dans son repaire par le sultan pathān de Delhi, Alâu'd-dīn, et sommé de lui livrer une de ses filles et quelques officiers rebelles, aima mieux périr avec toute sa race, plutôt que de laisser porter atteinte aux deux biens suprêmes d'un chef rajpoute, la pureté du sang et l'inviolabilité de ses hôtes. Il procéda à la cérémonie du *sak*... »

3. On a un ouvrage sanscrit conservé au Kaçmīr, étudié par Bühler (Z. de Vienne, VII, 191) et Har Bilas Sarda (*J R A S*, 1913, 259-81), le Prthivīrâjavijaya, « Triomphe de Prthivīrâja ». Rédigé avant 1200, c'est un document contemporain de grande valeur.

Le Chand-Râisâ ou Prithīrâj-Râisâ est une épopée en langue hindie attribuée à Chand-Bardai, poète de la cour de Prthivīrâja. Il contient une matière semi-légendaire qui alimente les compositions des bardes contemporains (V. Smith, 402). — Il y a encore un Prithirâjrasan, publié dans *Bibl. Indica*.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Ratnasimha et sa *gens* périrent à Chitor, 1303, dans des circonstances analogues. Cela fit matière épique, matière aussi à des poèmes de composition et de style classiques. Le Hammīramahākāvya est une des plus remarquables[1] : l'auteur « nous introduit dans l'existence toute faite d'orgueil, de préjugés, de passions, d'héroïque inconséquence de ces petites dynasties râjpoutes, et c'est là peut-être ce qu'il nous apprend le mieux : l'absolue incapacité politique de cette race, qui devait la livrer comme une proie relativement facile à des adversaires qui, Musulmans ou Mahrattes, ne l'emportaient pas sur elle par le courage et lui étaient certainement inférieurs en finesse et en bravoure chevaleresque ». Tous les râjpoutes n'ont pas manqué d'esprit politique et de suite dans leurs plans.

1. Œuvre de Nayachandra Sûri, fin xve siècle, édité par Nilkanth Janardan Kirtane, Bombay, 1879, analysé par A. Barth, III, 361-373. — Iswari Prasad, 217, 228-231. — Voir *Inde jusque vers 300...*, 178 où Barth est cité tout au long.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

CHAPITRE VIII

GURJARAS ET « RAJPOUTES », GROUPE DU SUD

Sommaire : § 1. Valabhî; § 2. Gurjaras de Broach; § 3. Princes dékhanais; § 4. Câpotkaṭas, Cûḍasamas; § 5. Caulukyas; § 6. Paramâras de Dhârâ.

§ 1er Valabhi

a. Les sources sont : 1. de nombreuses chartes, rédigées dans le sanscrit le plus orné, *Ind. Ant.*, *Ep. Ind.*, *Corpus* III; plusieurs rééditées dans les derniers vol. d'*Ep. Ind.*; 2. renseignements de Hiuan-tsang, St. Julien II, 162, Watters, II, 109, 246, et d'I-tsing, Takakusu, 177; 3. renseignements jaïnas.

V. Smith, 332, 342-344, 431; R. Grousset, 95-97. James Tod, *Annals and Antiquities...*, Madras, 1873; S. Lévi, *Donations religieuses des rois de Valabhî.* (*Etudes de critique et d'histoire de l'Ecole des Hautes Etudes*, 1896, 75-100); A. M. T. Jackson, *Bombay Gazetteer*, vol. 1, part. 1, chap. VIII, *The Valabhis* (78-106); Niharranjan Ray, *Maitrakas of Valabhî*, *IHQ.*, IV, 453-474, 1928. — Hoernle, *JRAS.*, 1909, 30.

b. Les ruines de Valabhī, briques et terre, font presque tout le village de Wala (Vāleh), à 30 kil. du golfe de Cambaye. On n'y a pas relevé de pierres, seulement des sceaux (viie-xe) siècle, avec la formule bouddhique : *ye dharmā...* — Aucune mention de cette ville aux temps anciens, sinon les Balai de Ptolémée d'interprétation douteuse (Nicholson,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Notes on the ancient city of Valabhipura, *JRAS.*, 1re série XIII, 146; N. Ray, 455).

c. Le royaume de Valabhī, au temps de sa plus grande extension, comprit : 1. le Sud de la péninsule, le royaume de Junāgarh (Girnār) ; 2. le royaume d'*A*nandapura (Anarttapura, cuivres de 649, 651, et aussi Va*d*nagara, Wadnagar, Nagar, qui donne son nom à une caste brahmanique, Bühler, *Ep. Ind.* I, 295), les districts actuels de Baroda et de Palampur; 3. Le Cutch, peut-être; 4. le district de Kaira au fond du golfe de Cambaye; 5. le Mālava, vallée de la Mahī; 6. Broach et même Surat sur la Tapti (N. Ray, 466).

d. Les souverains de Valabhī favorisèrent le bouddhisme (S. Lévi, *Donations...*). Nous connaissons les noms de sept couvents créés ou dotés par les rois, les princesses ou les hauts fonctionnaires. Les chartes spécifient parfois le but spécial des donations, notamment « pour l'achat de livres sacrés », pour les parfums, fleurs, encens, culte et bain des Bouddhas. — On voit que la *pūjā* des idoles bouddhiques ressemblait fort à celle des dieux hindous.

Il faut noter que six couvents étaient destinés aux religieux du Petit Véhicule, qu'un couvent est formellement désigné « pour la communauté des moines du Grand Véhicule » (*circa* 640) : ceci est intéressant. Nous savons que à l'époque d'Asa*n*ga (350), les moines de Grand Véhicule appartenaient tous à l'une des 18 écoles du Petit Véhicule pour la discipline, et ne se distinguaient que par des dévotions et aspirations personnelles. Il semble que, au VIIe siècle, le Grand Véhicule possédait en propre un culte et des couvents.

D'après I-tsing (Takakusu, 177), après avoir commencé leurs études dans leur monastère, « les moines passent deux ou trois ans généralement dans le couvent de Nāla*n*dā de l'Inde centrale, ou dans le pays de Valabhī de l'Inde occidentale ». — Valabhī fut un centre important de scolastique : Gu*n*amati (maître de Sthiramati qui fut le maître de Jayasena, né en 533) est le chef d'une des deux écoles qui se réclament d'Asanga (V. *Appendice*).

e. Pour le concile jaïna de Valabhī et le canon des Çvetāmbaras, voir Guérinot, *Répertoire d'épigraphie jaina*, 35-68.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Candragupta avait conquis le Surāṣṭra, dépendance du royaume d'Oudjein (395). Kumāragupta fortifia Anandapura (Vādnagar). Le règne de Skandagupta (455-467) débuta par la défaite des premiers envahisseurs huniques : ses inscriptions de Girnār (455-457)[1] montrent que le pouvoir gupta n'avait subi aucune diminution. Skandagupta, après mûre délibération, confiait le gouvernement de ce pays, très exposé, à Parnadatta[2] dont le fils, préfet de la capitale Jūnāgarh, remit en état la digue de l'étang réparée jadis par le Maurya et par le Satrape. Un temple dédié à Viṣnu consacra le succès de l'entreprise (*Inde aux temps des Mauryas*, 294) (Ci-dessus 55).

Alors cesse, pour toujours (V. Smith), certainement pour un temps (ci-dessous 136), toute intervention du pouvoir gupta dans ces régions : vers 465 et durant les années suivantes a lieu une nouvelle poussée hunique. Vers 500 se place Toramāna qui occupe Eran (Sagar District); vers 502-528, Mihirakula qui tenait Gwalior en 517.

Circa 490[3], un prince nommé Bhaṭārka (forme sanscritisée de Bhaṭakka) crée au Surāṣṭra, avec Valabhī pour capitale, un Etat qui durera jusqu'aux raids musulmans.

Bhaṭārka est sans doute un étranger : « Il acquit la déesse de la royauté par la force de ses serviteurs

1. Sur le même roc où sont les inscriptions d'Açoka et du Satrape Rudradâman.

2. Voir les remarques de J. Charpentier, *J.R.A.S.*, 1928, 902.

3. On a deux dates (525, 540) de Dhruvasena, troisième fils de Bhaṭârka, qui règne après ses deux aînés. Après lui, règne un quatrième fils de Bhaṭârka (pas de date) dont le fils signe en 559 et 567. — Cela permet de placer Bhaṭârka à la fin du ve siècle. La date de N. Ray, 470, paraît un peu « early »; la date de V. Smith, 490, est satisfaisante.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

et amis héréditaires. » C'est là une bonne définition d'un chef de *sepi* à la manière râjpoute qui, volontairement ou chassé de son gîte, va chercher fortune avec ses clients. — Ses titres, répétés en tête des chartes, le donnent pour « le grand souverain général (*senâpati*) Bhaṭārka de la famille des Maitrakas. »

C'est bien ainsi qu'il faut comprendre avec Fleet et Hultzsch, contre Kielhorn, le génitif *maitrakānām*.

On rapproche *maitraka* et Mitra (dieu solaire); on fait état de la tribu des Mer ou Mehar (comparer Mihira, forme iranienne de Mitra); on insiste sur les cultes solaires de Valabhī, et on conclut : « Les Maitrakas apparaissent dans l'Inde en même temps, ou à peu près, que les Hūnas qui sont des adorateurs du Soleil (Mihirakula); ils étaient donc alliés aux Hūnas; peut-être ils étaient une branche des Hūnas » (J. Fleet; N. Ray).

Un seul roi de Valabhī se déclare « dévot du Soleil »; presque tous les autres sont çivaïtes; ils montrent d'ailleurs beaucoup de considération pour le « brahmanisme pur » et pour les bouddhistes. Cependant les détails ne manquent pas attestant la popularité du Soleil (ci-dessous 351).

Pour certains historiens, Bhaṭārka n'a jamais eu de relations avec les Guptas. Pour d'autres, bien qu'il fût, ainsi que les siens, d'origine étrangère, il reconnaissait l'autorité de l'empereur gupta. La modestie de sa titulature (« général ») indique un souverain feudataire. Les raids des Huns, la déficience du pouvoir impérial le rendirent pratiquement indépendant.

1. Bhaṭārka, « général » (*senāpati*), suivi par ses quatre fils qui sont omis dans plusieurs chartes (*Ep. Ind.* XXI, 116) :

2. Dharasena, « général », dévot de Çiva.

3. Dronasimha, « grand roi », « qui reçut la consécration royale en présence de son souverain seigneur, le maître du monde, en personne » (Charte de Māliyā). Ce « souverain seigneur » est Yaçodharman (voir p. 163) ou un Gupta? — Dévot de Çiva.

4. Dhruvasena, (525, 540), *mahāsāmanta*, *mahāpratihāra*,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

mahādandanāyaka, « grand feudataire, chambellan, justicier », titres qui indiquent la vassalité ; dévot de Bhagavat (Visnu).

5. Dharapatta, « grand roi », dévot du Soleil.

6. Guhasena, fils de 5, « grand roi », dévot de Çiva (558-564), dévot du Bouddha (566). Il donne des villages dans le sud-ouest du Kāthiāwār (Bhavnagar State).

7. Dharasena II (570, 588), fils de 6, « grand roi », « grand feudataire ». Une charte d'un roi Simhāditya (du clan Garluka) semble indiquer que Vellwad (Godhra Taluk dans Panc Mahals) reconnaissait sa suzeraineté.

8. Çīlāditya Ier Dharmāditya (605-611), fils de 7, dévot de Çiva (*Ep. Ind.* XXI, 116) ; qui d'ailleurs donne un village à un temple du soleil ; dispose d'un village près de l'actuel Vādnagar (Baroda State).

Au témoignage de Hiuan-tsang[1], Dhruvasena (ci-dessous 10), que nous savons être le neveu de Çīlāditya Dharmāditya, est « le neveu d'un Çīlāditya du Mālava[2] qui régnait voici soixante ans, homme d'un grand savoir gouvernemental, bouddhiste zélé... ». (Visite de Hiuan-tsang, 641 ; ce qui place le Çīlāditya du Pèlerin *circa* 580).

Les dates ne concordent pas absolument. Cependant on est d'accord pour louer S. Lévi d'avoir identifié le 8 de notre liste avec le roi de Mālava de Hiuan-tsang (V. Smith, 343). Le Mālava était donc rattaché à Valabhī.

Le fils de Çīlāditya Ier, Derabhaṭa ne régna pas à Valabhī. Il gouverna un district poétiquement décrit « la terre qui a pour jolis seins le Sahya et le Vindhya », donc

1. Il avait construit un temple où étaient les images des sept Bouddhas. Il tenait tous les ans une « assemblée de *dharma* » où il comblait les moines de présents ; il faisait, et cette pratique continuait à l'époque de Hiuan-tsang, filtrer l'eau des éléphants et des chevaux pour protéger la vie des insectes.

2. Le Mo-la-p'o, Mâlva occidental (distinct du Mâlva oriental, capitale Ujjayinī), essentiellement la vallée de la Mahi jusque la Sâbarmatī. Mais suzerain de Anandapura (Vadnagar) ; de Sulatha (Surâṣṭra), de Ki-t'a (Ki-tiha) dont on fait le Cutch ou le Kaira (Kheda, Kheta). Au sud, borné par l'Etat de Bharukacha (Vincent Smith, 342).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

un district au sud de Broach où ces deux montagnes se joignent (charte d'Alina).

Les relations de Çīlādītya Ier avec Valabhī ne sont pas non plus très nettes. On a pensé que le royaume de Dharasena, avait été partagé entre Çīlāditya Ier, Mālava et Est, et Kharagraha Ier, Valabhī (Raychaudhuri, 427, note).

9. Kharagraha Ier, frère de 8, dévot de Çiva.

10. Dharasena III, fils de 9, dévot de Çiva, et son père.

11. Dhruvasena II Bāladitya (629, 629), dévot de Çiva, que Hiuan-tsang nomme Ta-lu-p'o-po-t'a (Dhruvabhaṭṭa), contemporain de Harṣa de Kanauj et de Dadda II de Broach (629-641), qui dispose de terres dans le Mālava (Mālavakākara).

Il fut en conflit avec Harṣa qui le battit. Il fut, en ces circonstances, « protégé » (*paritrā*) par Dadda (Cuivre de Nausari, Broach, *I. H. Q.* III, 776). Harsa pardonna, donna sa fille au « Seigneur de Valabhī », eut en lui un vassal qui rendait ses devoirs à Kanauj et à Prayāga (643).

12. Après Harṣa, les souverains de Valabhī deviennent indépendants.

Dharasena IV (645, 649), fils de 11, « suprême seigneur » « grand roi des rois », « monarque universel » (*cakravartin*) : lui seul, dans cette dynastie, se déclare *cakravartin*. — Il signe de son « camp de victoire » à Bharukaccha : il avait donc envahi (et annexé ?) le district de Broach. Il dispose de champs dans le Kheyaka (district actuel de Kaira). — Le grammairien-poète Bhaṭṭi (= Bhartr) rédigea son illisible et célèbre livre (Keith, 116) sous un Dharasena de Valabhī qui est probablement le quatrième du nom.

13. Dhruvasena III (653), fils de Derabhaṭṭa qui était le fils de Çīlāditya (ci-dessus 8), donc cousin issu de germain de 12.

14. Kharagraha II Dharmāditya (656), frère de 13.

15. Çīlāditya II, frère de 13.

16. Çīlāditya III (669-684), fils de 15, « suprême seigneur », « grand roi des rois ».

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

17-21. Les mêmes titres sont pris par Çīlāditya IV (691, 701), Çīlāditya V (722), Çīlāditya VI (760), Çīlāditya VII (766).

Le seul fait connu au cours de cette période d'un siècle est la guerre victorieuse de Jayabhaṭa de Broach « qui, avec la pointe de son épée arrêta l'impétuosité du seigneur de Valabhī (705). »

Une charte de Çīlāditya VII, 766, est le dernier document de la dynastie.

Le royaume dut être ébranlé par les raids des Arabes venus du Sind (depuis 712). Junaid, général de Hasham (724-743), occupa ou ravagea le Gujarāt et le Broach.

Alberuni (I, 192) et Merutunga (Prabandhacintāmani, trad. Tawney, 1901, xviii et 172-176) racontent la trahison d'un certain Ranka, comment le Musulman attaqua Valabhī de nuit, tua le roi et rasa la cité.

§ 2. Gurjaras de Broach[1].

Une dynastie Gurjara s'installa à Broach vers la fin du VIe siècle, peut-être plus tôt. Son pouvoir s'étendit du Gujerāt méridional jusqu'à la Narmadā, quelque temps jusqu'à la Taptī. Elle fut en conflit avec les rois de Valabhī et avec les Cālukyas. Elle fut supprimée par le Rāṣṭrakūṭa Govinda III (ci-dessous 205).

Les épigraphistes comptent généralement six rois : 1. Dadda Ier, qui porte le titre de *sāmanta*, titre de roi feudataire, *circa* 580; 2. Vītarāga Jayabhaṭa; 3. Praçāntarāga Dadda II « qui protégea le roi de Valabhī contre Harṣa » (629, cuivre de Bagumrā), jusque 640; 4. Jayabhaṭa II; 5. Bāhusahāya Dadda III; 6. Jayabhaṭa III (706). — A tenir compte de chartes dont Fleet nie l'authenticité,

1. Bhagwanlāl Indraji et Fleet, *Dynasties of Kanarese Districts*; *Ind. Ant.*, V, 115, XVII, 191; *Ep. Ind.*, XVIII, 9, 1925. — V. Smith, 340, 427 et J. R. A. S., 1909, 63. — Mabel Duff, 32, 289 place le tout premier Dadda en 430.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

on placera, avant Dadda Ier, deux autres Dadda et un Jayabhaṭa.

§ 3 Princes du Dékhan, Calukyas et Rastrakutas.

1. Comme jadis les Andhras (*Inde aux temps des Mauryas*, 216), les Cālukyas tentèrent d'annexer ou de soumettre les provinces outre-Narmadā. Entre 640 et 740 ils y réussirent.

a. Les chartes de Kaira, lues en ère Cedi (ci-dessous 186), signalent en 643 un roi Vijayavarmarāja, fils de Buddhavarmarāja qui est le fils de Jayasimharāja : c'est une branche de la famille Cālukya, installée en Gujarāt, dont on sait mal comment elle se rattache à la dynastie de Vātāpi (ci-dessous 195).

b. Après les victoires septentrionales de Pulakeçin II (608-640; ci-dessous 197), les Cālukyas fortifièrent leur situation en Gujarāt. — 1. Jayasimhavarman Dharāçraya, fils de Pulakeçin II et frère de Vikramāditya Ier. Celui-ci « accrut le pouvoir » de son puîné. — Puis trois fils de Jayasimha, 2. Çryāçraya Çīlāditya, 671, qui réside à Navasārika (Nausaripa de Ptolémée, moderne Nausārī, Surat), Konow, *Ep. Ind.*, XIII, 148; 3. Yuddhamalla Jayāçraya Mangalarāja Vinayāditya, 731; 4. Avanijanāçraya Pulikeçin qui figure dans une charte de 739. — Sous Vikramāditya II une armée considérable de Tājikas ou Arabes traversa le Sindh, le Cutch, le Kāthiāvār, le Gujerāt; poursuivant son raid vers le Dékhan, elle fut défaite et repoussée par le Cālukya Avanijanāçraya.

2. *a*. Une charte d'Antroli-Chāroli, 757, du quatrième roi, révèle une dynastie Rāṣṭrakūṭa du Gujarāt : Kakkarāja (sanscrit Karka), Dhruvarājadeva, Govindarāja, Kakkarāja II[1]. Elle doit commencer vers

1. Mabel Duff, 301, *Ep. Ind*, III, 54, *Ind. Ant.*, XII, 156.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

700. Elle est contemporaine de la dynastie, depuis impériale, dont Dantidurga, sixième roi, signe une charte en 754. Comme celle-ci, elle doit se rattacher à une dynastie d'Ellichpur (Bérar septentrional), d'onomastique apparentée, qui a laissé une charte de 631 (ci-dessous 203).

b) Les victoires et conquêtes du Rāṣṭrakūṭa Govinda III, 794-813, ci-dessus 122 et ci-dessous 205, eurent un résultat durable. Il installa dans le Lāṭa son frère Indrarāja, tête de la seconde dynastie Rāṣṭrakūṭa du Gujarāt. Le fils d'Indrarāja, Karkarāja Suvarṇavarṣa (« Pluie d'or »), qui a signé les chartes de Baroda (*Ind. Ant.* XII, 160), fut « une excellente barrière contre le Gurjara ». Sa dernière date est, semble-t-il, 821 (Guérinot, *Réperloire*, 7). Il fut renversé par son frère Govindarāja Prabhūtavarṣa qui paraît avoir rompu avec l'empereur Rāṣṭrakūṭa. La dynastie se prolonge avec quatre ou cinq noms, le dernier Kṛṣṇa Akālavarṣa, jusque *circa* 900, époque où le Gujarāt passe, pour un temps, dans les mains de la branche aînée sous Kṛṣṇa II Akālavarṣa (ci-dessous 206)[1].

§ 4. Capotkatas, Cudasamas.

1. Une des conséquences de la destruction de Valabhī fut l'importance que prit un clan gurjara, Cāpa, Cāvaḍa, Cāpotkaṭa (ci-dessus, 117).

Nous connaissons un Jayaçekhara qui avait été « détruit » par Bhūrāja de Kanauj en 695. En 746, le fils de ce Jayaçekhara fonda la ville d'Anahillapura qui devint la cité la plus importante de l'Inde occidentale jusqu'au XVe siècle[2].

1. Mabel Duff, 75, 78, 81, 301.
2. Anhilvâda, Anihilwar, Virawal-Pattana, Pattana, Patan, sur la Sarasvatī, 23° 50, 72° 8.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Elle fut la capitale des Cāpotkaṭas, puis celle des Caulukyas.

Les Cāpotkatas sont : 1. Vanarāja, 746; 2. Yogarāja, 806; 3. Kṣemarāja, 841; 4. Bhūyada, 866, qui conquiert le Kāthyāvār; 5. Vīrasimha, 895; 6. Ratnāditya, 920; 6. Sāmantasi*m*ha, 935 qui est le dernier que nous connaissions. Mais la dynastie continue probablement jusque *circa* 974, époque où elle cède la place aux Caulukyas[1].

A côté de la lignée de Vanarāja, d'autres princes Cāpas, notamment Dhara*n*īvarāha gouverneur de Vardhamāna (Vaḍhvān), charte de 914.

Tous ces princes reconnaissent la suzeraineté des souverains Pratihāras de Kanauj, ci-dessus 124.

2. A Girnār (Jūnāgadh), depuis le commencement du xe siècle, des Cūḍāsamas : c'est une longue dynastie que sa situation en dehors des grandes routes paraît avoir préservée. Ses rois, jāgīrdārs des chefs musulmans, se succèdent jusque Akbar, 1551. Au cours de la période hindoue, on les voit en guerre avec les Abhīras, avec les souverains d'Anahillapura (dont ils reconnaissaient normalement l'autorité); ils construisirent à Somanāth-pattan (Mabel Duff, 283-284). Ma*n*ḍalika (? 1059) est célèbre par son actif jaïnisme (Sinclair Stevenson, *Heart of Jainism*, 1915, 11; Guérinot, *Répertoire*, 576).

§ 5. **Caulukyas**[2].

Le clan Caulukya ou Solankī est un des clans que la légende fait sortir du feu sacrificiel du mont Abū (Arbuda)[3]. Plusieurs pensent que ces gens sont apparentés aux Cālukyas du Dékhan.

1. Mabel Duff, 282 et Barnett, *Antiquities*, aux dates indiquées, d'après Bhandarkar's Reports, 1883-1884.

2. L'historien peut utiliser un petit nombre de chartes. Les sources jaïnas sont abondantes, mais d'un emploi assez délicat.

V. Smith, 396, 428, 430, *J. R. A. S.*, 1908, 768; 1909, 270-272; Mabel Duff, 58, 79, 279, 282; Barnett, année 950.

3. Ci-dessus 129; V. Smith 428, C. V. Vaidya, *J. B. B. R. A. S.*, XXVI, 110.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

La dynastie Caulukya règne à Anahillapura, et non sans gloire, depuis *circa* 974 jusqu'au commencement du xiiie siècle. Elle est d'une notable importance pour l'histoire du jaïnisme.

1. La tête de la maison est Mūlarāja (dates connues de 974 à 995). Ses origines sont obscures et les hypothèses qu'on a formulées avec intrépidité ne sont pas très séduisantes. Ce fut un grand souverain. Installé à Anahillapura, il réduisit à l'obéissance les clans du mont Abū et conquit le Surāṣṭra. En guerre avec les souverains de Nadol (ci-dessus 130), il fut tué par Vigraharāja II.

D'après les sources jaïnas, qui présentent des variantes, il descendait de Rāji, fils du roi Bhuvanāditya de Kalyāṇakaṭaka, « le camp royal de Kalyāṇa ». — Or Kanauj est souvent nommé Mahodaya « grand succès » et *kalyāṇa* est un synonyme possible de *mahodaya*; d'autre part Bhuvanāditya, « Soleil de la terre » rappelle Mahīpāla « protecteur de la terre ». Donc Rāji et Bhuvanāditya seront regardés comme des surnoms (d'ailleurs inconnus) de Mahīpāla empereur de Kanauj. Donc Mūlarāja gouvernait le Gujerāt pour le compte de son père ou aïeul Mahīpāla et, un certain jour, se déclara indépendant (V. Smith). — Pour les sources, Bühler, *Ind. Ant.*, VI, 184, 213, Arisimha, 10; Mabel Duff, 58. — Ci-dessus 124.

Le Prabandhacintāmaṇi, le roman de Merutunga (Tawney, 22), raconte sur Mūlarāja de bonnes histoires : notamment que « son père Bhūyagada abdiquait en sa faveur chaque fois qu'il était ivre et reprenait bientôt le pouvoir avec la raison; d'où l'expression « un cadeau à la Cāpotkaṭa », — car ces Caulukyas, pour Merutunga, se distinguent mal des Cāpotkaṭas.

2. Cāmundarāja, fils de 1, 996, victoires sur Sindhurāja de Dhārā (ci-dessous 149).

3. Vallabharāja, fils de 2, 1009.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

4. Durlabharāja, fils de 2, 1009.

5. Bhīmadeva Ier, petit-fils de 2 (fils de Nāgadeva), 1022, ennemi et finalement vainqueur de Bhoja de Dhārā[1].

6. Karnadeva, fils de 5, 1063, épouse une fille de Jayakeçin, Kādamba de Goa (ci-dessous, 217).

7. Jayasimha Siddharāja, fils de 6, 1093, fit prisonnier Yaçovarman de Dhārā (ci-dessous 150); favorisa les lettres; çivaïte comme ses ancêtres, il aurait organisé, comme plus tard Akbar, des conférences contradictoires sur la philosophie et la religion[2]; du moins savons-nous qu'il patronna le jaïna Hemacandra.

D'après le Sanatkumāracarita, analysé par Jacobi, cité par Winternitz, III, 645, Prthivīpāla, ministre de Jayasimha et de Kumārapāla, aurait érigé au mont Abū en 1032 (??) (Lire en çaka, 1110?) un pavillon où se trouvaient les statues de sept de ses ancêtres montés sur des éléphants. — Winternitz rapproche le témoignage du Pratimānāṭaka de Bhāsa (Bharata apprend la mort de Daçaratha en voyant la statue de ce prince). On peut citer ici quelques références aux « galeries de statues royales », *JRAS.*, 1924, 402 (Mathurā, Kouchans) : S. K. Aiyangar, *Beginnings of South Indian History*, 144; Raychauduri, 350-351; Raverty, Tabaqāt, I, 662; « rois déifiés », M. Lalou, *Bibliographie bouddhique*, III, 10 (d'après Vogel); ci-dessus 36 et ci-dessous 266, 343).

Sur les temples construits sur des tombes, tombes royales, tombes de chefs religieux, contrairement aux principes des Agamas, voir Longhurst, *Arch. Rep. Southern Circle*, 1915-1916, 28; sur le culte des images des souverains et

1. Nombreux détails romanesques dans Prabandhacintâmani, Tawney, 47. — Il reconstruit le temple de Somanâtha que le lieutenant de Mahmûd avait détruit; Kumârapâla (ci-dessous 9), enveloppa la construction de Bhîmadeva dans un nouvel édifice, *circa* 1169 (H. Cousens, *Somanâtha and other medieaval temples in* Kâthiâwâd, A. S. I., vol. XLV, 1931).

2. D'après V. Smith, la description de la cour de Siddharâja dans Prabandhacintâmani est « true to life ».

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

les « *samādhi*-temples », attesté par de nombreuses inscriptions tamoules (Cola); sur la pratique javanaise de sculpter un Buddha, un Çiva, une Prajñāpāramītā, à la ressemblance du roi ou de la reine, voir *Madras Ep. Rep.*, 1926, 1927, 77.

8. Kumārapāla, que nous connaissons surtout par les sources littéraires jaïnas, intéressantes mais peu sûres, était, nous dit-on, l'arrière petit-fils de 5, issu d'une courtisane introduite dans le gynécée en raison de sa vertu. — Il débute en 1143. — Il prend et mérite le titre de *paramârhata*, « excellent dévot du Jina ».

Converti et dominé par Hemacandra[1], l'étonnant polygraphe jaïna que Jayasimha avait déjà écouté,[2] il régna en monarque jaïna, imposant à tous ses sujets le « respect de la vie » (*ahimsā*), construisant 32 autels « pour effacer les péchés de ses dents[2] ». Néanmoins, il faisait ses dévotions au temple çivaïte de Somanātha où Hemacandra, son *guru*, n'hésitait pas à l'accompagner.

9. Ajayapāla, neveu de 8, 1172-1176, porté au trône par le parti çivaïte contre le parti jaïna qui favo-

1. Bon résumé de sa biographie et de sa bibliographie, Mabel Duff, 152.

2. Tawney, *Prabandhacintâmani*, chap. IV; Bühler, *Ueber des Leben des jaina Mönches Hemacandra*, Ac. de Vienne, 1889, 171-258. — V. Smith, 190, note, signale A. K. Forbes, Râs Mâlâ, *Hindoo Annals of Goozerat*, 1856, I, 429-42, et voit dans le récit de la conversion de Kumârapâla un commentaire des édits d'Açoka.

« Ce Fronton d'un autre Marc-Aurèle » (Tawney) fut, en fait, le ministre de la morale et de la religion. Les brahmanes durent renoncer aux rites sanglants; les bouchers fermèrent boutique (contre indemnité de 3 ans de recettes); les ascètes ne trouvèrent plus de peaux d'antilopes; les tribus de chasseurs de Girnâr moururent de faim. De même furent interdits l'alcool, le jeu de dés, les combats d'animaux. — Le monastère de la souris et celui du pou furent édifiés aux frais des deux personnes qui avaient molesté une souris et un pou.

Kumârapâla abolit la loi qui confisquait les biens des veuves n'ayant pas de fils.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

risait Pratāpamalla, fils d'une fille de Kumārapāla. — Son règne est caractérisé par la réaction çivaïte : les moines jaïnas furent massacrés et leurs temples saccagés ; le roi fut poignardé par un de ses serviteurs : son corps, abandonné sans sépulture, fut mangé des vers. Tawney compare le Livre des Macchabées et la mort d'Antiochus.

10. Mūlarāja, fils de 9 (?), 1176.

11. Bhīmadeva II Abhinavasiddharāja, fils de 9 (?), inscriptions de 1199 à 1238. On pense qu'il repoussa le Musulman de Ghazni *circa* 1178. En 1195, il fut battu par Qutb ud-Dīn ; en 1196, il le repoussa jusque Ajmīr ; en 1197, Anhilvad fut occupé par les Musulmans.

Il est célèbre dans les fastes jaïnas par le jaïnisme de Lava*n*aprasāda qui fut une sorte de maire du palais et qui eut pour ministres les frères Vastupāla et Tejahpāla, organisateurs de pèlerinages au temple d'*A*dinātha.

On est d'accord pour penser que les héritiers de Lava*n*aprasāda s'emparèrent du trône d'Anhilvad *circa* 1240 ; ils font la dynastie nommée Vyāghrapatti (ou Vāghelā) qui dura jusqu'à la fin du XIIIe siècle (Mabel Duff, 179, 282).

L'hypothèse de Bühler, que Lava*n*aprasāda et son fils Vīradhavala s'étaient révoltés contre Bhīmadeva et l'avaient renversé, est aujourd'hui abandonnée. — L'histoire de Vastupāla est racontée dans la Kīrtikaumudī de Someçvara, première moitié du XIIIe siècle (éd. Bombay S. S., 1883, Bühler, *Ind. Ant.*, VI, 186, *Ep. Ind.*, I, 20 ; Winternitz, III, 93, Keith, 173) et dans le Sukṛtasa*m*kīrtana d'Arisimha, fin XIIIe siècle (Bühler, *Ac. de Vienne*,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

1889, M. Duff, 182, 187). — Tawney (*Prabandhacintāmani*, p. xv), à qui je prends cette bibliographie, compare la curieuse description des pèlerinages de Vastupāla avec les documents contemporains (A. Cousens, *Times of India*, 13 apr. 1889).

§ 6. Paramaras de Dhara.

V. Smith, 410-411; R. Grousset, 103; *Udaipur praçasti of the kings of Mālva*, Bühler, *Ep. Ind.*, I, 222; Dikshit et Diskalkar, *Harsola Copper Plate of Siyaka*, *Ep. Ind.*, XIX, 236, 1928.

V. V. Mirashi, *Did Tailapa II defeat a Cedi king?* *IHQ.*, IX, 132.

D. C. Ganguli, *Hist. of the Paramāra-Mahākumāra*, *Ind. Ant.* 41, oct. 1932.

Sources littéraires indiquées ci-dessous, dont plusieurs sont aisément accessibles et présentent un vif intérêt.

Deux noms illustres, celui de Munja et celui de Bhoja, font que tous les indianistes connaissent la dynastie Paramāra (Pawār) de Dhārā (près d'Indore).

D'après la légende officielle, attestée dans le panégyrique généalogique d'Udaipur, ignorée dans les premières épigraphes, Paramāra, ancêtre éponyme de la maison, naquit du feu sacrificiel du mont Abū (ci-dessus 129, 142). Les Paramāras viennent certainement du Rājputāna; depuis *circa* 950, nous connaissons des Paramāras près du mont Abū[1]; il y en eut d'autres du côté de Bhilmal (Barnett, 70, 80).

1. On a un document, 1042, d'un roi Paramâra, nommé Pûrnapâla, installé dans le voisinage du mont Abû, le dernier d'une dynastie de six noms : Utpalarâja, Aranyarâja, Adbhutakrsnarâja, Mahîpâla (fils ou petit-fils du précédent), Dhandhuka, Pûrnapâla. — Barnett, *Antiquities*, 70, 79. — Encore Dhârâvarsa, *IHQ.*, X, 154.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Règnent à Dhārā :

1. Upendra ou Kṛṣṇarāja (liste d'Udaipur : manque parfois dans les autres listes).

2. Vairisimha Ier, fils de 1.

3. Sīyaka Ier, fils de 2.

4. Vākpatirāja Ier, fils de 3, désigné sous le nom de Kṛṣṇa dans les chartes de Munja, et sous le nom de Bappaiparāja dans la charte de 949.

5. Vairisimha II, fils de 4.

6. Harṣadeva Sīyaka II (ou Simhabhaṭa), fils de 5, a laissé des cuivres, 949, qui sont les plus anciens documents de la dynastie et attestent, d'une manière peu précise, ses relations avec les Rāṣṭrakūṭas. — Il aurait fait la guerre aux Huns (Navasāhasānkacarita, XI, 90) et battu le Rāṣṭrakūṭa Khottiga (Udaipur, ci-dessous 207). Il prend les titres impériaux, grand roi, roi suprême...

7. Munja qui, parmi beaucoup de surnoms (Utpalarāja, etc.), affectionna celui de Vākpati, « maître de la parole », fils de 6, de 974 à *circa* 994. Il est célèbre dans la littérature et le héros de nombreuses anecdotes.[1]

Auteur de stances recueillies dans les anthologies[2], patron de Padmagupta[3] et de Dhananjaya[4], on lui fait dire, marchant au supplice : « Sarasvatī (déesse des belles-lettres) n'aura plus d'époux. »

Les chartes de Vikramāditya V, de Jayasimha, de Vikramāditya VI (Cālukyas) répètent une stance qui

1. Prabandhacintâmaṇi de Merutunga (1304), trad. Tawney, IX, 30-36 (Asiatic Society, Calcutta, 1901). — R. Sewell, *J. R. A. S.* 1920, 333; Keith, 293, 339.

2. F. W. Thomas, *Kavîndravacana*, Bibl. Ind, 1309 (1912), 193 où sont confrontés deux Vâkpati; Tawney, p. x.

3. Auteur du *Navasâhasâṅkacarita*, Bühler et Zachariae, Ac. de Vienne, trad. dans *Ind. Ant.*, 36, 149 (1907); Winternitz, III, 84.

4. Auteur du Dacarûpa, qui est un célèbre traité d'art dramatique. Winternitz, III, 20.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

énumère les victoires de Munja sur les Huns, sur le roi de Cedi[1], victoires que les premiers épigraphistes ont attribuées aux Cālukyas. — Il obtint de grands avantages sur les Cālukyas et envahit le Dékhan : mais, au cours d'une septième campagne, il eut l'imprudence de franchir la Godāvarī. Surpris, battu, fait prisonnier par le Cālukya Tailapa, aimé et trahi par la vieille sœur de Tailapa, le vainqueur lui infligea d'indignes traitements et finit par le décapiter : « Tailapa fixa la tête sur un piquet dans une cour du palais et satisfit sa rage en l'arrosant continuellement de lait aigre[2] ».

8. Sindhurāja, aussi Navasāhasānka, Kumāranārāyaṇa, fils de 6, vainquit les Huns, les gens du Lāta (ou Gujerāt); il fut assiégé dans Dhārā par Cāmuṇḍarāja (ci-dessus 143) qui mourut de la petite vérole pendant le siège.

Frère et héritier présomptif de Munja, le roman de Padmagupta (contemporain) veut que Munja l'ait enfermé dans une cage et lui ait crevé les yeux. Pourquoi pas? D'après Bühler-Tawney, il est *obvious* que ce sont là des mensonges, « encore que Munja ait probablement été en mauvais termes avec son frère ».

9. Bhoja, fils de 8, *circa* 1018-1060 (inscriptions de 1019, 1021) : « Son nom est resté le nom du roi modèle » (V. Smith). — Savant, auteur d'ouvrages techniques (astronomie, poétique, architecture), auteur dramatique, patron des arts et des lettres, créateur d'un collège sanscrit, constructeur du lac de Bhojpur, il est

1. *Ep. Ind.*, XII, 269; *I. H. A.*, IX, 132. — Ci-dessous 209.

2. Unique source pour le détail le roman de Merutunga, qui met de jolis vers dans la bouche de Munja. A Mṛṇālavatī triste d'être vieille avec un jeune amant : « Ne regrette pas la jeunesse enfuie. Qu'on brise un morceau de sucre, la poudre est sucrée ». On peut préférer : « Le raisin mûr devient du raisin sec... » de l'Oaristys. — D'après une variante, Munja fut pendu.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

célébré dans le Bhojaprabandha de Ballāla (XVIe siècle)[1].

Son règne fut marqué par de nombreux succès militaires, notamment sur les Huns. Mais il se termina mal sous la pression des rois de Gujerāt (un Caulukya) et de Cedi (Karna) — L'importance politique de la dynastie fut petite sous les successeurs de Bhoja.

10. Jayasimha, fils de 9, 1055

11. Udayāditya, fils de 10, 1059-1080, bat le Kalacuri Karna (ci-dessous 158)

12. Lakṣmadeva ou Lakṣmīdeva, fils de 11.

13. Naradeva, fils de 11, 1104-1107.

14. Yaçovarman, fils de 13, 1134-1135, fait prisonnier par le roi d'Anhilvar.

15. Jayavarman, fils de 14.

16. Lakṣmīvarman Mahākumāra, fils de 14 (La liste de Mabel Duff, ici, est erronée).

17. Haricandra Mahākumāra, fils de 16, 1178.

18. Udayavarman, dernier nom.

Le pays est alors gouverné par des Tomaras, puis par des Cāhumānas (ci-dessus 129).

1. Pavie, Le *Bhojaprabandha, histoire de Bhoja, roi de Malva, et des pandits de son temps*, J. A., 1854, I, 185 (R. Grousset); anecdotes amusantes et peu dignes de foi (Keith, 293).

Bibliographie de Bhoja, V. Smith signale Aufrecht, *Cat. Catalogorum*, I, 418, II, 95. — Voir Winternitz et Keith, *Index*. — Pour le collège sanscrit, *A. S. I.*, Rep., 1903, 238. — Pour le lac, *Ind. Ant.*, 17, 350 et *J. R. A. S.*, 1914, 309. — Pour la date de Bhoja et de son prédécesseur, *Ind. Ant.*, 1907, 170. Sur le drame Hanumannāṭaka, Konow, *Ind. Drama* 89.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

CHAPITRE IX

CANDELLAS ET ROIS DE CEDI

---

§ 1. Candellas

Cunningham, *ASR.*, II, 451.

V. Smith, 405, 409, 429, 430, qui utilise son *History of Bundelkhand*, *JBRA*, 50, 7, et son *History and Coinage of the Chandel* (*Chandella*) *Dynasty of Bundelkhand* (*Jejâkabhukti*) *from AD.* 831 *to* 1023, Ind. Ant. 28, 114-148 (1908).

Ep. Ind. X, 44, XVI, 9, R. B. Hiradal, Mahoba plates of Paramardideva, XX, 125 (Four Chandella copper-plates).

K. N. Dikshit, Six (Buddhist) sculptures (XI-XIIth cent.) from Mahoba, *MASI*, n° 8, 1921 (très belles statues de Tārā, Simhanāda-Avalokiteçvara...)

« Cross-references » dans R. D. Banerji, Haihayas of Tripuri, *MASI*, n° 23, 1931.

Iswhari Prasad, 13-18.

Rapson, *Coins*, § 118. Nous avons des monnaies de sept rois (1063-1282) imitées des monnaies des Cedis de Dahāla auxquels les Candellas furent soumis un temps avant 1063.

R. Grousset, 103, 151 (Temple de Khajurāho).

Les Candellas, en hindi Candels, sont très probablement un clan de chefs « aborigènes », exactement des Dravidiens, apparentés aux Gonds ou aux Bhars, hindouisés, brahmanisés et promus au rang d'orthodoxes kṣatriyas. Leur nom est, arbitrairement, refait en « Candrātreya » de saveur védique.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Ils régneront dans l'actuel Bundelkhand, la Jejābhukti ou Jejākabhukti, la Jajāhūtī d'Albiruni, vallées des affluents méridionaux de la Jumnā, contreforts et sommets des Vindhyas. Leurs villes principales, ornées de temples, seront Chātarpur, Mahobā (Mahotsavanagara, dans l'actuel Hamīrpur), Kālanjara — les rois prennent normalement, à partir d'une certaine époque (depuis 12 au moins) le titre de « seigneurs de Kalinjara », — Khajurāho qui n'est pas la moindre par ses édifices.

Les cuivres permettent d'établir une généalogie qui est peut-être coupée, mais en deux endroits seulement.

1. Le Bundelkhand, après les temps des Parivrājakas (ci-dessus 58), aurait été soumis à des chefs Gāhaḍavālas (? ci-dessus 127), ensuite à des Pratihāras cousins de ceux du Rājputāna[1]. — Vers 831, Nannuka aurait créé, aux dépens des Pratihāras locaux, près de Chatarpur, une petite principauté vassale de Kanauj.

2. Vākpati, fils de 1.

3-4. Jayaçakti (Jejā, Jejjāka) et Vijayaçakti (Vijā, Vijjāka), fils de 2, héros légendaires. Jejā ou Jejjāka donne son nom à la province (Bundelkhand, etc..) connue comme Jejā(ka)bhukti.

5. Rāhila, fils de 4.

6. Harṣa, fils de 5, assiste Mahīpāla de Kanauj contre le Rāṣṭrakūṭa Indra III, 916 (ci-dessus 125). Les Candellas s'étendent vers la Jumnā.

7. Yaçovarman, fils de 6, défait tous les rois voisins, y compris celui de Cedi (ci-dessous 157); il s'empare de l'acropole de Kālanjara; Devapāla successeur de Mahīpāla lui cède une statue de Viṣnu qui sanctifiera le temple de Khajurāho (ci-dessus 125).

1. Voir ci-dessus 118. — La capitale Parihāra aurait été Mau Sahaniyā entre Chatarpur et Naugāon *J. A. S. B.* 1881, part. 1 p. 6 (V. Smith, 406).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

8. Dhanga, fils de 7, règne de 954 à 1002 au plus tôt et meurt centenaire. — Son royaume s'étend de la Jumnā au Cedi, de Gwalior à Kālanjara. Il s'associe aux rois de Penjab-Ajmīr-Kanauj pour repousser Sahuk-tigīn (990) et est vaincu (?). — Sa gloire est dans les temples qu'il construisit.

9. Gaṇḍa, fils de 8, depuis *circa* 1002. — Il s'associa à la ligue hindoue contre Mahmūd, 1009.

10. Vidyādharadeva, fils de 9, « qui fut vénéré par Bhoja Ier de Mālava et Yuvarāja II de Cedi » (ci-dessous 157); *circa* 1019; prit part à l'expédition contre Rājyapāla de Kanauj qui avait reconnu l'autorité de Mahmūd, 1019; il ne sut pas défendre Kālanjara contre Mahmūd, 1023.

11. Vijayapāladeva, fils de 10; contemporain de Gāngeyadeva (ci-dessous 157).

12. Devavarmadeva, fils de 11, règne encore en 1052 (*Ep. Ind.* XX, 126). — Ces deux rois sont soumis aux rois de Cedi, Gāngeya et Karṇadeva.

13. Kīrtivarmadeva, fils de 11, jusque 1100, restaure le pouvoir Candella (ci-dessous 158). En 1065, il fit représenter un drame philosophique[1].

14. Sallakṣaṇavarman et sur les monnaies Hallakṣaṇavarmadeva, fils de 13.

15. Jayavarmadeva, fils de 14, 1117.

16. Pṛthivīvarmadeva, qui, peut-être, n'est pas le fils de 15; plutôt fils de 13.

17. Madanavarmadeva, fils de 16, 1129-1162.

18. Yaçovarman II, fils de 17 (Baghari),

19. Paramardideva (Parmāl), fils de 18, 1165-1203, fut battu en 1182 par le Cohan Pṛthivīrāja (ci-dessus 131) et en 1203 par le Musulman : défaite qui marque, pour les Candellas, la fin de toute réelle autonomie. — Une charte de 1178 est curieuse; elle accorde à des brahmanes immigrés un village dont une partie est réservée à un couvent bouddhique.

1. Le Prabodhacandrodaya, « Lever de lune de l'illumination », de Kṛṣṇamiçra, trad. S. Devèze, *Revue de Linguistique*, 1899-1903, S. Lévi, *Théâtre*, 229-235; Winternitz, 252-258.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

20. Trailokyavarmadeva, fils de 18.

21. Vīravarmadeva, fils de 19, çivaïte, signe une charte en 1254 ; inscriptions de 1261-1286.

22. Bhojavarmadeva, fils de 20, finit au plus tard en 1288.

23. Hammīravarmadeva, fils de 20, auquel on croit que Hamirpur doit son nom. Une charte de 1288, quoique donnant à ses prédécesseurs le titre de « grand roi des rois », le qualifie *Paramabhaṭṭāraka sāhi* ; il régnait en 1308.

En 1310, annexion musulmane et fin de la dynastie Candella. La famille continue : l'actuel rāja de Gidhaur (Monghyr, Bengale) se rattache par une longue lignée aux anciens souverains de Bundelkhand.

§ 2. Dynasties Cedi ou Kalacuri

V. Smith, 405.

R. D. Banerji, The Haihayas of Tripurī and their Monuments, *MASI*, n° 23, 1931.

R. B. Hiradal, Cuivres d'Amodā, 1081, *Ep. Ind.* XIX.

Monnaies de Tripurī, Rapson, *Coins*, § 57 ; de Gāngeyadeva § 116, de Ratanpur (trois rois 1060-1140), § 117.

On distingue deux Cedis, le septentrional et le méridional.

Le Cedi septentrional est approximativement l'ancien *D*ahāla[1], où régnèrent des Uccakalpas et des Parivrājakas (ci-dessus 58). C'est le district de Jabalpur (Haute-Narmadā), les Etats de Maihar, Nagode, partie de Rewa et de Panna : un pays ouvert dans la direction du Gange, vers le Sud et le Sud-Est. — La capi-

1. Terme qu'emploie Alberuni, I, 102 : « Marchant de Kanauj vers le Sud-Est, on arrive au royaume de Jajâhûti. La capitale est Kajûrâha. Entre cette ville et Kanauj se trouvent deux des forteresses les plus fameuses de l'Inde, Gwâliyar et Kâlanjar. Le Dahâla a pour capitale Tlaurî et son roi est actuellement Gangeya ».

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

tale est Tripurī (actuel Tewar, Jabalpur district) : il y a des monnaies au nom de cette ville en caractères du IIIe siècle avant J.-C. (Rapson, *Coins*, 57).

Le Cedi méridional est le Koçala du Sud (*dakṣina-*) : en gros le district de Bilaspur (capitale Ratanpur). Il fut gouverné par une branche cadette de la maison de Tripurī, qui aurait mis fin à une dynastie lunaire (ou gupta) que nous connaissons dans ce pays par quelques inscriptions (ci-dessous 269).

Les rois de Tripurī emploient l'ère mystérieuse du 26 août 249 (voir ci-dessous 186).

Ils sont des Haihayas (maison bien connue des Purāṇas qui lui attribuent 24 ou 28 règnes, *Cambridge History*, 315, Raychaudhuri, 102) ou des Kalacuris. L'histoire du Sud connaît des Kalacuris dont les relations avec ceux de Tripurī ne sont pas fixées (ci-dessous 212).

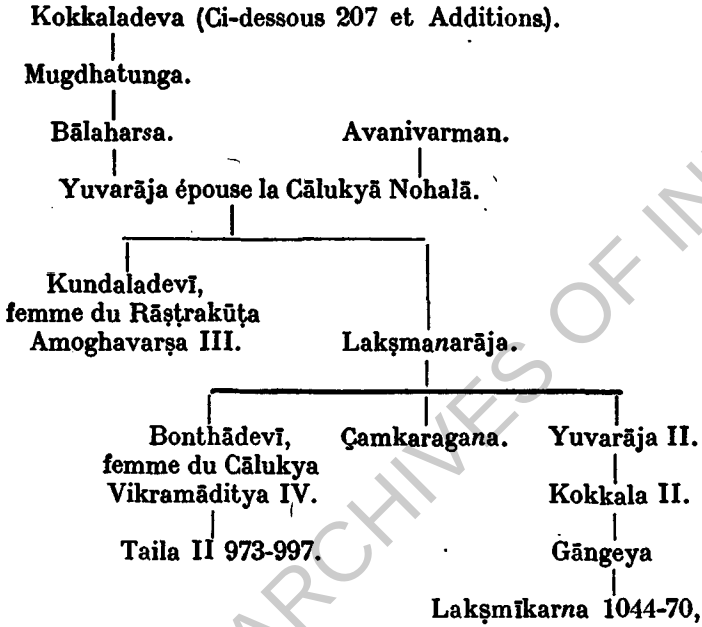
Dans les premiers temps, depuis Kokkala, ils sont intimement liés aux Rāṣṭrakūṭas (ci-dessous 206, 237) et associés à leurs luttes contre les Gurjaras et contre Vengī. Plus tard, sous Gāngeya (1038) et Karṇa, ils prennent une grande place dans l'histoire du nord. Les derniers rois sont soumis aux Musulmans[1].

Après trois noms obscurs, 1. Kākarāja, 2. Çamkaragaṇa, 3. Buddharāja, apparaît vers le milieu ou la fin du IXe siècle, un roi qui est un monarque considérable, 4. Kokkala ou Kokkalla.

Il épousa Naṭṭādevī, princesse Candella. Il eut dix-huit fils. Il laissa à son fils aîné le trône de Tripurī et pourvut les autres de fiefs et de gouvernements. Ses fille, petite-fille et arrière-petite-fille, épousent des rois et des princes de la maison Rāṣṭrakūṭa (ci-desssous 206).

5. Mugdhatunga (Prasiddhadhavala) fils de 4. Il prend

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA



part aux guerres du Rāṣṭrakūṭa Kṛṣṇa II contre les Cālukyas de Vengī (ci-dessous 206).

Le fruit de ces campagnes fut, semble-t-il, l'acquisition du Cedi méridional où régnera une branche cadette de la maison de Tripurī : 1. Kalingarāja, présenté tantôt comme le fils, tantôt comme le petit-fils de Kokkala, est installé à Tummāna; 2. Kamala; 3. Ratnarāja (Ratneça) fonde Ratanpur (Ratnapura); 4. Pṛthivīdeva Ier (Pṛthivīça); 5. Jājalladeva Ier (dont on a des chartes); 6. Ratnarāja II bat le roi d'Orissa; 7. Pṛthivīdeva II; 8. Jājalladeva II

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

(1161, *Ep. Ind.* XIX, 209, 1928) ; 9. Ratnadeva III; 10. Pṛthivīdeva III (1190)[1].

6. Bālaharṣa, fils de 5.

7. Keyūravarṣa Yuvarāja, fils de 6 ou plutôt de 5, mari de la Cālukyā Nohalā, fille d'Avanivarman, entre 925-950, un vainqueur (guerre avec les Pālas de Bengale, etc.) et un constructeur (temples de Gengi, ci-dessus 123).

Les souverains de Tripurī prennent part à la guerre Rāṣṭrakūṭa-Gurjara et partagent les succès et les revers des Rāṣṭrakūṭas.

8. Lakṣmaṇarāja, fils de 7, dont la sœur Kundaladevī épouse le Rāṣṭrakūṭa Amoghavarṣa III, dont la fille Bonthādevī épouse le Cālukya Vikramāditya IV (père de Taila, 973-997).

Il fit des expéditions vers l'Est (Odra, Orissa), à l'Ouest (Kāthiāwār), au Nord (contre les Gurjaras). L'inscription note même ses victoires sur les Kaçmîriens. Toujours est-il qu'il installa des princes de sa maison sur la Gandakī, affluent septentrional du Gange (Gorakhpur, 1079, insc. de Soḍhadeva; *Ep. Ind.* VII, 85) : on a Çaṁkaragaṇa, Mugdhatunga.....

9-11. Sous les fils de 8, 9. Çaṁkaragaṇa et 10. Yuvarāja II[2], (qui prend le surnom de Cedicandra, « Lune de Cedi », auteur de l'inscription de Bilhari près Murwara), et sous le fils de 10, 11. Kokkala II, la puissance de Tripurī décline; cette ville est prise par Vākpatirāja II (autre nom de Munja), roi Paramāra de Mālava (ci-dessus 148, *Ep. Ind.* I, 235).

12. Gāngeyadeva Vikramāditya, fils de 11, commence vers 1015; il meurt le 22 janvier 1041 : une charte de son fils indique le jour où celui-ci célébra le premier *çrāddha* (cérémonie du bout de l'an) en l'honneur de son père.

1. Voir Mabel Duff, 293. — Dans l'étu des de qu'il a faite cuivres de Pṛthivīdeva, R. B. Hiradal a montré l'importance de l'élément non-aryen dans la maison royale de Ratnapur (cuivres d'Amoda, 1081, *Ep. Ind.* XIX).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

A croire les panégyriques rédigés par ses successeurs, il fut un empereur. Qu'il ait fait reconnaître son autorité dans le Nord-Est du Penjab, cela n'est pas certain, mais il profita certainement de la défaite des Pratihāras de Kanauj (Mahmūd, 1018, ci-dessus, 126) pour acquérir non seulement les pays au sud du Gange (Prayāga = Allāhābād fut une de ses résidences) mais encore ceux au delà, peut-être jusqu'aux contreforts de l'Himālaya. Le Gāngeyadeva nommé dans un ms. népalais comme le maître de la Tīrabhukti (Tirhut), avec les titres de Grand roi des rois, Etendard du Bengale, etc., doit être le roi de Cedi[1]. Gāngeyadeva eut le dessus dans une guerre contre le Bengale et fit un *raid* vers le Sud.

13. Karnadeva, fils de 9, 1041—*circa* 1070, cuivre de Bénarès, 2e année, de Goharwa, 7e année. — Il épouse une princesse hūna nommée *A*valladevī (cuivre de Yaça*h*kar*n*a, Jabalpur).

Guerre avec le Bengale, le Mālava (*circa* 1060 Bhojadeva, ci-dessus 149), le Candella, les rois du Sud.

Les victoires mentionnées dans les inscriptions (Bheraghat, Karambel), sont confirmées par les inscriptions d'Udayāditya (successeur de Bhoja) et de Vīravarman (Candella), et aussi par le titre oriental de Kar*n*adeva, *trikalingâdhipati*[2].

Mais ce serait une tâche vaine d'en rechercher le détail et de discuter si notre héros régna vraiment à Kanauj, car la chute fut rapide. Sous Kīrtivarman,

1. D'après C. Bendall, *History of Nepal and surrounding Kingdoms*, *JASB*, 1903, I, et *Report* de Haraprasad, 1905. — Contesté par S. Lévi, *Népal*, II, 202, et par R. P. Chanda qui voient dans le Gângeyadeva du colophon népalais un roi de la dynastie de Gorakpur dont il a été question ci-dessus. Je ne vois pas que Gângeya de Cedi soit « un roi bien effacé » (S. Lévi).

2. Le Trikalinga est le Kalinga proprement dit, le Kongoda et l'Utkala (Orissa); ou bien, définition différente mais aussi plausible (?), les Ghats orientaux (Vogel. *Bibliography*, 1928, 96).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

successeur de Vīravarman, qu'avait rétabli le général Gopāla, Karna fut vaincu chez lui[1].

14. Karnadeva consacra son fils Yaçaskarna avant 1071, avant les cuivres de Khaira (1071). On discute si l'inscription de Jabalpur est de 1078 ou de 1122.

Au début du règne, Yaçaskarna donne un village dans le Doab (entre Jumnā et Gange); en 1120, Govinda de Kanauj dispose de ce village.

Les inscriptions Cedi attribuent à Yaçaskarna des victoire sur la Godāvarī et dans le Bihār. Mais Laksmadeva de Mālava (panégyrique de Nāgpur, 1105) et le Candella Sallaksanavarman se vantent d'avoir battu le roi de Cedi.

Finit *circa* 1125.

15. Gayākarna, fils de 14, inscription de Tewar (Tripurī), 1151, inscription de Bharaghat de sa veuve Alhanādevī, 1155.

Les Paramāras du Mālava, les Gāhadavālas de Kanauj, les Candellas de Jejāka avaient réduit le souverain de Tripurī à ses anciens domaines du temps de Kokalla. Ceux-ci mêmes ne restent pas intacts, car la branche Cedi de l'Est (capitale Ratanpur, ci-dessus 155-157) se soustrait à l'autorité de Gayākarna. Cependant les pays du Nord-Ouest (Panna) restent encore fidèles pendant un demi-siècle.

16. Narasimhadeva, fils de 15, prince royal en 1151, roi en 1155, 1158, 1159.

17. Jayasimhadeva, fils de 16. — Son vassal Kīrtivarman (Kakaredī entre Panna et Rewa) donne des villages en 1175. Lui-même dédicace des temples près de Tripurī en 1177[2].

18. Vijayasimhadeva, fils de 17, le dernier roi de la maison, signe une charte à Tripurī, 1180; inscription de Bheraghat, 1195.

1. Outre une inscription candella, des sources littéraires montrent que le royaume Candella avait été réduit au vasselage, mais que la fortune tourna, Prabodhacandrodaya (ci-dessus 153), le grammairien Hemacandra.

2. Sur des divinités féminines et la secte Kâlamukha, *ASI*, Report 1907-1918, 234.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

En 1192, 1195, son autorité est reconnue dans le pays Pabba-Rewa par Malayasimha (de la lignée Jaṭa-Yaçaspāla-Padmasimha, tous officiers au service des rois de Cedi depuis Karṇadeva) et par Sallakṣaṇavarman (Mahārāṇaka de Kakareḍī) frère de Kīrtivarman vassal de 17. — En 1241, le petit-fils de ce Sallakṣaṇavarman, Kumārapāla est le vassal du Candella Trailokyavarman.

Jaitrapāla (fils de Bhillama Ier roi Yādava, ci-dessous 221) dit qu'il a tué le « roi de Trikalinga » : il s'agit peut-être de Vijayasimhadeva désigné par le titre orgueilleux de 10.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

CHAPITRE X

NOTE SUR LES PAYS HIMALAYENS

Du Pamir jusqu'à l'Assam, l'Himālaya cache de hautes plaines, des grandes et des petites, qu'on peut comparer à des oasis dans le désert ou quasi-désert de la montagne, qu'on peut nommer des Kaçmīrs du nom de la plus importante. Fertiles, nourrissant une population dense et active, ces plaines ont été le siège de principautés qui imposèrent leur autorité aux vallées voisines. Nous ne passerons pas en revue tous ces Etats himâlayens[1]; nous donnerons seulement quelques renseignements sur les plus notables en signalant l'intérêt que présente leur histoire.

Jules Sion insiste sur le contraste ethnographique de l'Himālaya-ouest et de l'Himālaya-est, et dit en peu de mots l'essentiel de la géographie humaine de ces régions.

Les vallées de l'Himālaya central et oriental sont habitées par des gens venus du Nord, de race tibétaine : «... peu de montagnes ont une vie aussi isolée de la plaine, derrière ce rempart presque ininterrompu de sierras péri-

1. Bhoutan, Bhutân, J. A. Graham et L. A.Waddell, *E. R. E.*, II, 561 (1909); Ch.-E. Bonin, *Les royaumes des Neiges*, Paris, 1911; J. C. White, Journeys in Bhutan » *Geographical Journal*, 35, 1910); Ronaldshay, *Lands of Thunderbolt*, Sikhim, Chumbi and Bhutan, Londres, 1923. —Sikkim, W. G. Mackean, *E. R. E.*, X', 511 (1920); Goblet d'Alviella, *Inde et Himalaya*, 290, Paris, 1880; O'Malley, *Bengal, Bihar and Orissa, Sikkim*, Cambridge, 1917; pour l'Assam, ci-dessus 105.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

phériques et de marécages fiévreux (Siwalik, Teraï). Aussi furent-elles souvent un refuge par rapport au bas pays. Des îlots dialectaux, dispersés de la Ravi à la Tista, rappellent les parlers mounda si répandus jadis dans la péninsule. ....Dans tout le centre et l'est, l'Himalaya est occupé, jusqu'à la lisière des plaines, par des populations venues non de celles-ci, mais du Tibet beaucoup moins dense. Cette répartition paradoxale... existe aussi dans le Népal à 150 kilomètres seulement de Patna qui fut la capitale d'Etats aryens conquérants... parce que, sous un climat plus humide qu'à l'ouest, le Teraï plus redoutable forme une meilleure protection contre les gens de la plaine; ...grâce (aussi) à la proximité des riantes vallées du Tsangpo, d'où rayonna l'expansion des empires tibétains. Leur descente vers le sud fut facilitée par les larges défilés de l'Himalaya central; ...il doit y avoir une grande part de vérité dans la légende du pâtre tibétain qui cherche un yak égaré et le retrouve au delà des crêtes dans de gras paturages qu'il revient conquérir.... Cependant la barrière du Teraï et des Siwalik ne pouvait écarter... l'influence des civilisations gangétiques, ni toujours empêcher le bouillonnement ethnique de la plaine de rejaillir dans la montagne. De la Ravi à la Tista, des clans radjpoutes se sont établis çà et là parmi les populations tibétaines auxquelles ils ont donné des chefs; leur langue, d'origine aryenne, le pahari, est devenue celle des classes dirigeantes jusqu'au Sikkim..... Vers l'ouest, c'est l'influence de la plaine qui l'emporte. Le long de la cluse de l'Indus jusqu'à Gilgit, et loin autour de Srinagar, toute la population est aryenne d'origine et de langue » (J. Sion, 289).

Ici, en effet, il n'y a point une barrière de Teraï pour empêcher l'ascension des nomades venus de l'Iran et qui retrouvent, sur les contreforts de l'Himālaya et les pâturages alpestres, des sites pareils à ceux de l'Afghanistan : ainsi furent-ils parmi les premiers colons des régions hospitalières du Kaçmīr. En outre, tandis que le Tibet oriental pouvait fournir de nombreux pâtres aux vallées méridionales de l'Himālaya, les régions tibétaines du Haut-Indus et de l'Ouest étaient très faiblement peuplées.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

1. Kaçmir[1]

« Le Cachemir s'est annexé au Nord d'énormes étendues de massifs glacés et de steppes, au Sud un « Piémont » au contact du Pendjab. Mais le centre a toujours été le bassin de Srinagar, haut de 1000 mètres, long de 130 kilomètres sur 40, où un beau fleuve navigable, la Jhelam, serpente dans une plaine saine et féconde que les Mongols appelaient le Paradis terrestre des Indes. Dans le cadre des montagnes neigeuses, des hauts pâturages, des forêts semblables à celles d'Europe, la dépression fluviale est irriguée par une multitude de canaux dont l'aménagement ancien et ingénieux remédie à la sécheresse de cette cuvette fermée et manifeste une administration centralisatrice, soucieuse de l'intérêt général. Entourés de leurs rizières, les villages sont cachés par des platanes colossaux, des peupliers, des arbres fruitiers, où s'enlace parfois la vigne. On ne s'étonne pas que les peuples iraniens aient souvent convoité cette plaine où ils retrouvaient les paysages de leurs oasis les plus riantes, avec les richesses accumulées par le commerce de l'Asie centrale et par l'industrie... »

« ...Mais surtout le bassin du Cachemir est l'étape entre le Pendjab et l'Asie centrale. Vingt années avant la visite de Bernier, au milieu du XVIIe siècle, « il en partait tous les ans des caravanes qui traversaient toutes les montagnes du grand Tibet et se rendaient en trois mois à Cathay »... La voie naturelle vers Srinagar eût été la Jhelam, mais, comme celle-ci s'engage pendant plus de 80 kilomètres dans une cluse sauvage, on préférait un col de crête, la passe du Pir Pandjal (3466 m.) : c'était la « Route impériale » des Grands Mongols... La passe du Zoji-la (3400 m.), au Nord-Est de Srinagar, est la plus basse du Grand Himalaya occidental; les caravanes l'empruntent depuis longtemps entre l'Inde et le Tibet ou le Turkestan... (Les sentes) du Népal sont presque ignorées des Européens, mais, dès le VIIe siècle, elles

1. Jules Sion, 291. — M. A. Stein, Memoir on maps illustrating the ancient geography of Kaçmir (*J. A. S. B.*, 58, 1, 1899).
V. Smith, 386-389 et index 618; R. Grousset, 97-100 et index 716; *Bulletin*, 21, n° 2, Index de 1-20, p. 110.
Râjatarangini et M. A. Stein, ci-dessous 168.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

étaient empruntées par les Chinois; en 1792, elles laissèrent pénétrer une armée chinoise de 70000 hommes, et c'est grâce à elles que le Népal fut longtemps le trait d'union entre l'Inde et la Chine... Ainsi l'Himalaya n'a jamais séparé l'Inde des Etats, des civilisations de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient... » (J. Sion, 288).

Le Kaçmīr est important au point de vue linguistique, littéraire, religieux, philosophique; aussi au point de vue économique et, à plusieurs moments, au point de vue politique : dominant les derniers contreforts de l'Himālaya, le Kaçmīr non seulement a souvent soumis le haut Penjab, mais est aussi plusieurs fois intervenu dans les affaires du Gange. D'autre part, pays frontière et, pendant une période, dans la vassalité chinoise, il est aussi bien de la Haute-Asie que de l'Inde.

L'indianiste qui se plaint de ne pas trouver dans l'Inde des livres d'histoire, rencontre ici, cas unique, un homme sans génie, mais probe et soigneux, qui a mis en vers, avec un résumé des temps anciens, clair et aussi exact qu'il le pouvait, la description judicieuse et parfois émouvante des événements contemporains : la « Rivière des rois » (*Rājataraṅginī*) de Kalhaṇa est infiniment supérieure aux autres « généalogies » (*vaṃçâvali*) du Nord et du Sud, et aux autres poèmes historiques.

L'appoint des informations chinoises (Kipin) n'est pas négligeable.

Le Kaçmīr — la Kaspêria de Ptolémée — fut aux temps préhistoriques colonisé par des tribus âryennes, mais on ne voit pas que la plus vieille littérature y fasse allusion (*Cambridge history*, 80, 117). On en parle à l'époque d'Alexandre, de Candragupta

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

et d'Açoka, de Kaniṣka et des Kouchans postérieurs[1], de Mihirakula, de Harṣa et des souverains de Kanauj, des premiers raids musulmans (*Inde aux temps des Mauryas*, 30, 326; ci-dessus 13, 16, 17, 112).

Nous avons à peu près tout ce qu'il faut pour écrire l'histoire du Kaçmīr depuis Durlabhavardhana[2], fondateur de la dynastie Karkota (ou Nāga) au début du VIIIe siècle, grâce à Kalhana. Nous avons tout ce qu'il faut depuis Avantivarman, tête de la dynastie Utpala, 855.

Un des petits-fils de Durlabhavardhana, Muktāpīda Lalitāditya, 733-769, en relations suivies avec la Chine[3], fit du Kaçmīr une grande puissance; il battit et renversa Yaçovarman de Kanauj (ci-dessus 112), repoussa Tibétains et Turcs, construisit le temple solaire, admirable, de Mārtāṇḍa (Soleil).

Au petit-fils de Muktāpīda, Jayāpīda ou Vinayāditya, on attribue des expéditions romanesques au Bengale et au Népal. Retenons qu'il battit et renversa Vajrāyudha de Kanauj (ci-dessus 112). Kalhana insiste sur la rigueur et la cruauté d'un gouvernement dominé par l'avarice.

Avantivarman, 855-883, le premier roi de la dynastie

1. Kalhana connaît les Kouchans, mais ne les cite pas dans l'ordre. Le nom de Kidâra se lit sur les monnaies des Huns et des Karkoṭakas. — Rapson, *Coins*, § 112.

2. On croit que Durlabhavardhana était le roi qui reçut Hiuan-tsang (631-633) et mit vingt scribes à ses ordres pour copier des textes. Les bouddhistes tiraient orgueil de leurs cent couvents et de trois Stupas attribués à Açoka (R. Grousset, *Traces*, 106).

3. L'empereur de Chine Hiuan-tsong aidait les princes de Transoxiane dans leur lutte contre les Arabes, sinon d'un appui direct, du moins en mettant à leur service les tribus qui reconnaissaient son autorité (Tūrgash). « Dans les principautés pâmiriennes, au contraire, la politique de Hiuan-tsong fut immédiate et avouée, car ici le péril arabe se doublait du péril tibétain. En 720, brevet au roi de Kaçmīr Candrâpīda. En 733, étroite alliance avec Muktâpīda Lalitâditya, successeur de Candrâpīda » (R. Grousset, 283; Chavannes, *Turcs occidentaux*, 209). *Ibid.*, opérations militaires du coréen Kao Sien-tche gouverneur de Koucha et défaite des Tibétains, 747.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Utpala, ouvre une période d'activité littéraire et d'aménagement agricole.

Deux noms sont fâcheusement célèbres, celui de Çaṃkaravarman (883-902) et celui de Harṣa (1089-1101). Harṣa, « un vrai Turc » (d'ailleurs bon lettré), créa un « préfet pour la destruction des dieux » (*devotpāṭananāyaka*) et fit monnaie avec les icones d'or, d'argent et de bronze qu'avaient consacrées les anciens rois, notamment le magnifique Lalitāditya (733)[1].

Un bon sommaire de l'histoire kaçmîrienne dans *Cambridge Shorter History*, 111-116.

1. Le Kaçmīr a une place importante dans l'histoire du bouddhisme (voir par ex. l'index de l'histoire du bouddhisme de Tāranātha, Schiefner, 1869, celui de la Légende d'Açoka de J. Przyluski, 1923). On notera surtout la prospérité de l'école Sarvāstivādin et la rédaction de la Vibhāṣā (*circa* 100?). — Il resta longtemps un centre d'études bouddhiques : Kumārajīva, de Kuca (oasis du « Turkestan » Nord), vint y écouter les leçons de Bandhudatta (avant 382, Grousset, 256; ci-dessus, le témoignage de Hiuan-tsang); visite de Ki-ye et de nombreux pèlerins en 964-6, Grousset; 379; *Bulletin*, II, 256, IV, 75.

Dans Kern, II, 475-477, le relevé des indications de Kalhaṇa sur les constructions bouddhiques de Lalitādītya, de ses contemporains, de Jayāpīḍa le viṣṇuite (751-782), de la méchante Diddā (980-1003), de Sussala. L'iconoclastie de Kṣemagupta (950-958) et de Harṣa (1089-1101) s'attaqua aux richesses brahmaniques comme aux bouddhiques. — Les Musulmans sont les maîtres depuis 1340, et font les deux tiers de la population; le bouddhisme, dégénéré de longue date (bonzes mariés d'après Kalhaṇa), a pratiquement disparu.

2. On doit signaler l'école philosophique connue sous le nom de Çivaïsme kaçmîrien, qui a des relations étroites avec le monisme de Çaṃkara mais apparaît comme très originale (Elle a pour fondement une apocalypse, les Çiva-

1. « Les grandes images de métal du VIIIe siècle sont extrêmement rares, car elles excitaient le zèle des iconoclastes et la convoitise des rois » (Ph. Vogel).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

sūtras). — Vasugupta (*circa* 800), Kallata, Somānanda, Utpala, rédacteurs d'une somme en trois parties renfermant une triple instruction sur Dieu, l'énergie (çakti) de Dieu et l'âme. Plus tard, Abhinavagupta, *circa* 1000, dont le petit poème de mythologie métaphysique est justement loué par L. D. Barnett[1].

3. Plusieurs savants ont pensé que le Kaçmīr fut l'originaire patrie du sanscrit « mondain », ainsi nommé par opposition au sanscrit du rituel et de l'exégèse brahmaniques (Otto Franke, *Pali und Sanscrit*, 1902; *contra* Keith, 17). Quoi qu'il en soit, ce petit pays fut d'ancienne date, et jusqu'au XXe siècle demeure, un centre de littérature sanscrite[2].

1. Bhandarkar, *Vaisnavism*, etc., 129 (1913); E. Carpenter, *Theism* (1921), 346-351; J. N. Farquhar, *Religious Literature*, 194, 198, J. G. Chatterji, *Kashmir Shaivism*, 1914 (Srinagar), L. D. Barnett *J. R. A. S.*, 1910, 707. — Ce système est connu depuis longtemps par le résumé de Mâdhava (Sarvadarçana, trad. Cowell-Gough, 1882); mais les documents originaux ont été récemment découverts.

2. A la fin du VIe siècle, le roi Mātrgupta, lui-même un poète, patronne Mentha qui figure dans les anthologies. — Bhaumaka met en un poème grammatical, illustrant les règles pāninéennes, un épisode du Rāmāyana. Sous Avantivarman (850), une pléiade, Çivasvāmin dont l'épopée, Kapphanābhyudaya, est inspirée par le bouddhique Avadānaçataka; Ratnākara qui traite un sujet çivaïte; Abhinanda qui met en vers la Kādambarī de Bāna. — Au XIe siècle le polygraphe Ksemendra, d'une effrayante fécondité (Przyluski, *Légende d'Açoka*, 100, S. Lévi, *J. A.* 1885-6) : son livre le plus important est la Brhatkathāmanjarī : la « grande narration » (recueil célèbre et prācrit de Gunādhya, malheureusement perdu) mise en *manjarī*, en « guirlande de boutons de fleur », un « sommaire sec et sobre ». Il travailla aussi beaucoup les sources bouddhiques narratives (Avadānakalpalatā), versifiant des résumés substantiels. Son poème sur les dix Avatars de Visnu, parmi lesquels le Bouddha lui-même, est bien connu (trad. Foucher, *J. A.*, 1892, II, 167). — Somadeva (1063-1081) écrivit le Kathāsaritsāgara, « océan des fleuves de narrations » (trad. Tawney), ouvrage sans prétentions, ne manquant pas cependant d'élégance, source abondante pour le folklore, la littérature picaresque (Mūladeva) la littérature humoristique, et aussi la religion et la morale vécues. L'Inde apparaît, dans Somadeva, enjouée. — Bilhana (1064), qui fut le poète lauréat des rois de Cedi, d'Anhilvad, de Kalyāni (le Calukya Vikramāditya VI, ci-dessous 211), composa pour son dernier patron le Vikramānkacarita, épopée historique qui contient tous les clichés définis par la tradition (scènes divines, description de la saison des

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

2. Kuluta[1]

Le Kulū actuel comprend le bassin supérieur de la Bias, Wazīrī Rūpī, Sarāj, Lahul et Spiti. Il s'étend au Nord jusqu'au Ladak, à l'Est jusqu'au Tibet. Au Sud sont la Satlej et les Bushar States; à l'Ouest, les principautés de Cambā, Mandi et Suket. Avec 6000 milles carrés, il compte 120.000 habitants (1901).

C'est le Kulūta des sources sanscrites, pays du Nord dans le Mahābhārata, la Brhatsamhitā, la Kādambarī, le Mudrārakṣasa. C'est le K'iu-lu-to de Hiuan-tsang, où Açoka aurait construit un stūpa, où il y a 20 couvents et

pluies, etc., etc.), mais d'ailleurs « supplémente » les renseignements épigraphiques. — Kalhana (1100) est le plus grand nom de l'histoire littéraire du Kaçmīr et le seul chroniqueur de l'Inde qui mérite le nom d'historien. « Ses œuvres font connaître son caractère personnel ce qui est presque un cas unique dans la littérature indienne » (Keith). Il fut, lui-même et par ses proches, étroitement lié à la vie politique du Kaçmīr, très troublée à cette époque, et on doit voir en lui un honnête homme et un esprit lucide. Pour les temps qui se rapprochent du sien, Kalhana peut être cru sur parole : comme ferait un moderne, il consulta les sources et les inscriptions. Ses récits, en ce qui concerne les événements contemporains, donnent une image vivante des hommes et des choses : rois, ministres, feudataires, parvenus, gens du commun, individus et groupes. Lire la *Rājatarangiṇī* avec les notes de M. A. Stein est une bonne leçon d'indianisme, d'histoire sociale et de psychologie. Il est vrai que, pour les temps anciens, Kalhana fait flèche de tout bois et utilise sans grand discernement une Nṛpāvalī de Kṣemendra et d'autres chroniques (Suvrata, etc.) qui sont perdues : la chronologie surtout est mauvaise, faussée par la date beaucoup trop haute d'où doivent partir les dynasties. C'est ainsi qu'un Raṇāditya règne pendant trois siècles. Ceci pose un petit problème. Comment un bon historien peut-il être aussi complaisant pour la légende et se sentir lié par des combinaisons arbitraires quoique traditionnelles ? On doit du moins remarquer que les historiens indiens et quelques Européens attachent encore aujourd'hui une grande valeur aux traditions des Purāṇas. Pour Kalhana et la Rājatarangiṇī, l'édition et la traduction de M. A. Stein (Bombay, 1892, Westminster, 1900), qui ont fait oublier l'édition et la traduction de A. Troyer (Paris, *Soc. As.*, 1840-1852) remarquables pour l'époque; Oldenberg, *Aus dem alten Indien*, 81 (1910); Winternitz, 87-92· Keith, 158-172.

1. *A. S. I.*, Rep. 1907-1908, Hīrānanda, *Hist. documents of Kulū.*

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

1000 religieux du Grand Véhicule, où des grottes, se faisant face sur les versants opposés des étroites cluses, servent de logis à des saints. Des traces de bouddhisme y sont encore visibles : notamment le culte d'une image d'Avalokita adoré sous le nom de Kapilamuni[1].

Le Kulûta a une *bansaulī*, « liste dynastique », de 88 noms, qui n'est pas sans autorité[2]. Les rois 72 et 74 (derniers souverains de la dynastie Pāl) sont attestés par des inscriptions (1418-1428, 1500). Les rois 75-88 (dynastie Singh) sont fixés par de curieuses épigraphes[3] dans l'ordre de la bansaulī[4]. — La dynastie, née dans la partie supérieure de la vallée, déplaça sa capitale : les rois 1-11, à Jagatsukh; 12-79, à Nagar; 80-88 à Sultānpur (Suratrāna).

L'information locale est enrichie par les sources tibétaines. Le Kulûta fut envahi *circa* 1080-1110 par les Tibétains; le roi Kulûta s'engagea à payer tribut en dzos(croisementde yak et vache) et en fer; peu de traités eurent une vie aussi longue, car le tribut était encore versé en 1870, bien que le Kulûta fut dès lors britannique (A. H. Francke, *Hist. of Western Tibet*). — Les souverains de Dehli reconnaissaient aux chefs Kulûtas la qualité de zamindar.

1. Les cultes sont surtout çivaïtes : Devī, épouse de Çiva, y est vénérée sous le nom de Hirmâ, une « man-eating demoness », que le Mahâbhârata connaît : Hidimbâ. — Manikarn est un lieu de pèlerinage auquel se rapporte un des rares textes littéraires, le *Kulântapîthamahâtmya*.

2. On possède des Vamçâvalis (Bansauli), ou généalogies, des rois de Kaugra (Trigarta, Jalamdhara), Nûrpur, Mandi, Cambâ, Kulûta. Ces compilations, généralement versifiées, ne sont pas fort anciennes, mais elles reposent sur des documents anciens : car elles donnent, dans l'ordre qu'indiquent les inscriptions, des noms de rois antérieurs de bien des siècles à leur rédaction; or ces noms n'ont pas été conservés par la tradition orale (J. Ph. Vogel, 79).

Voir Lévi, *Népal*, I, 197; Nagendranath Vasu. *Sixth Or. Conf.* (Patna, 1930), 260, sur les généalogies si nombreuses des familles du Bengale.

3. Inscriptions de « masques » divins, « metal masks called *deo* which represent Hindu gods and deified personages ».

4. Une monnaie du Kulûta Vîrayaça est attribuée au Ier ou au IIe siècle chrétien, *J. R. A. S.*, 1909, 415, 517.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

3. Chamba

J. Ph. Vogel a écrit un mémoire étendu et excellent sur le Chamba (*Antiquities of Chamba State*, *ASI.*, vol., 36, 1911), Etat situé sur la haute Rāvī, ancienne capitale, Brahmor (Brahmapura), nouvelle capitale, Cambā, fondée au xe siècle par le roi Sāhilla. — Population 128000; surface 3200 milles carrés.

Des inscriptions confirment la *bansaulī* et nous sommes assurés du nom des quatre rois qui précédèrent Meruvarman *circa* 700.

Ce pays n'était pas sur la ligne des grandes passes vers le Nord et il a tranquillement vécu sa petite vie isolée, ouverte aux influences civilisatrices de l'Inde. Assez lettré (le sanscrit des inscriptions n'est pas irréprochable le pays était trop pauvre pour attirer d'excellents pa*n*dits), pieux sans exclusivisme (un bloc de marbre, acquis à grand'peine pour y tailler une image vi*ṣ*nuite, présentant un défaut, Sāhilla en fit un linga), l'histoire du Chamba se résume dans les longues luttes du roi contre les chefs locaux. Sa seule participation à la vie internationale fut son intervention dans des conflits de frontière où le Kaçmīr l'entraîna. — Le Chamba était savamment administré. L'Islam n'y fit pas sentir son influence.

« Une circonstance prête aux antiquités du Chamba un intérêt qui dépasse les limites étroites de l'histoire locale... Ailleurs les dynasties se sont succédé parfois avec violence; de nouvelles croyances se sont introduites, des invasions étrangères ont balayé les vieux souvenirs; tandis que Chambā, dans sa ceinture de montagnes neigeuses, a gardé à travers les siècles ses traditions et ses institutions... Chambā est aujourd'hui gouvernée par le descendant de la famille qui prit part aux guerres civiles de Harṣa de Kaçmīr, 1089. Le prince réside dans la même « glorieuse Chambā » où ses ancêtres signaient leurs chartes, et ses sujets le saluent du traditionel *Jai Deo* ! (Vive le roi !). On adore dans des temples bâtis au xe siècle, et Brahmor conserve les idoles de bronze que la piété de Meruvarman y enferma, voici 12 siècles, dans de merveilleuses boiseries » (Ph. Vogel).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

4. Népal

Jules Sion, 289; V. Smith, 386-9 et index; R. Grousset, index 735. — Pour l'ethnographie, très complexe, Baines, *Ethnography*, 1912, 136-9.

S. Lévi, Le Népal, *Etude historique d'un royaume hindou*, 1905-1908 (voir *Bulletin*, t. v. 207); *L'Asie nouvelle* (Népal) dans *La Géographie*, 41, 328-347, 1924; C. Bendall, *A Journey of Literary and Archaeological Research*, Londres, 1886; *Hist. of Nepal and surrounding Kingdoms* (1000-1600) dans Haraprasad Sashtri, *Notices of Sanskrit MSS.* (Durbar Library), Calcutta, 1905 (*Bulletin*, t. III, 338).

Parmi les études antérieures, W. Kirkpatrik, *An account of the Kingdom of Nepaul in 1793*, Edinburgh, 1811; Buchanan-Hamilton, *An account of the Kingdom of Nepal*, *ibid.*, 1819; H. A. Oldfield, *Sketches from Nipal*, Londres, 1880, D. Wright, *Hist. of Nepal*, Cambridge, 1887.

Il reste beaucoup à élucider même après les recherches de C. Bendall et S. Lévi. — R. Basak a fait un effort louable vers la clarté dans le chapitre 11 de son *Hist. of North-Eastern India*, 239-302 (table et analyse des inscriptions; emploi judicieux des ères vikrama, gapta, gharsa).

Je n'ai pas vu Perceval London, *Népal*, 2 vol., Londres 1928.

W. Crooke, art. Nepal-Nipâl, *E. R. E.*, IX, 321-323 (étymologie, Lévi, I, 223) et Kâtmându (Khātmāṇḍu : hutte de bois), *ibid.* VII, 679.

Les historiens du bouddhisme, Kern, *Histoire du Bouddhisme*, II, 472, 478, *Manual*, 134, Combaz, *Evolution du Stupa* (Mélanges chinois et bouddhiques, II).

Bulletin, I, 50, III, 161, VI, 355, VIII, 583.

Un des chapitres de S. Lévi (I, 75-218) est consacré à l'analyse des sources : 1, documents européens depuis le P. d'Andrada, 1624 (Histoire des missions des Jésuites, des Capucins...; voir aussi Kern, *Hist. du Bouddhisme*, II, 478); 2. documents chinois, Hiuan-tsang, Wang Hiuen-ts'e, Hiuen-t'ai, 650, Tao-jang, 690 (Histoire des relations du Népal avec le Tibet et la Chine jusqu'à l'époque mo-

NATIONAL ARCHIVES INDIA

derne); 3. documents indigènes, les littéraires (Vamçāvalī bouddhique, Vamçāvalī brahmanique, poèmes en l'honneur de la rivière Vāgvatī et du temple de Svayambhū-Brahmā-Buddha), les épigraphiques; enfin les colophons de plusieurs manuscrits.

A proprement parler, le Népal est la vallée-plaine de Kāthmāṇḍu (fondé en 724 par Gunakāmadeva ?). Cette plaine fut, depuis longtemps, le centre politique des régions moins favorisées de l'Ouest et de l'Est où ne pouvaient s'organiser que des « baronnies » pillardes et indigentes.

Les « autochtones » du Népal, les Newars, sont des cultivateurs paisibles descendus jadis du Tibet : ils furent périodiquement conquis par des clans montagnards ou par des princes de la Plaine. Souvent divisé en un grand nombre de principautés rivales — chaque bourgade, chaque quartier d'une des grandes villes peut faire un « royaume » — le Népal fut aussi plusieurs fois unifié sous des princes puissants et des dynasties vigoureuses. Aux ressources d'un pays fertile et d'une industrie souvent artistique, s'ajoutèrent les profits du commerce Inde-Tibet.

Le Népal est le « royaume hindou » le moins affecté par les influences occidentales; de même a-t-il échappé à l'emprise musulmane. Mais l'important est que son histoire peut être considérée comme une sorte de raccourci de l'histoire de l'Inde, plus exactement, que l'étude du Népal permet de mieux poser quelques-uns des problèmes essentiels de l'histoire de l'Inde.

Occupé par des populations non âryennes, le Népal fut d'abord « indianisé » par le bouddhisme, né à côté. En pleine période historique, le brahmanisme s'y fortifia par l'action de Harisimhadeva[1],

1. Harisimhadeva, 1324, râja authentique qui, chassé de son domaine gangétique par le Musulman, s'installe en pays népalais —

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

et il marque tous les jours des progrès depuis la conquête Gourkha. Nous y assistons à la dégénérescence du bouddhisme par l'abandon des règles monastiques (bonzes mariés) et à l'étrange syncrétisme des cultes locaux, des cultes bouddhiques et hindous. — Le Népal est encore fort instructif pour la caste, qui est une des caractéristiques du brahmanisme : création, scindement, agglutination des castes. — Par ailleurs les influences indienne et tibéto-chinoise s'y rencontrent. — Le livre de S. Lévi met en lumière ces différents points.

Les généalogies indigènes ignorent peu de choses du passé préhistorique du Népal. Après la période divine, elles énumèrent huit Vachers (Gopālas); trois Bergers (*A*bhīras); vingt-six ou vingt-neuf rois Kirātas : ceux-ci sont des Tibéto-Birmans venus de l'Est; cinq rois hindous de la lignée de Nimiṣa; enfin vingt-huit (ou trente-trois) rois de la famille Licchavi (ci-dessus 34), pour lesquels on a des renseignements épigraphiques (mentions dans des « panégyriques » et inscriptions contemporaines).

Le vingtième (ou le seizième Licchavi), Mānadeva, fut un grand souverain. Il date de 386-413. Pour les uns, ère Çaka (464-491 A D.); pour d'autres, ère Vikrama (329-356 A. D.); d'après S. Lévi, une ère népalaise commençant en 111 (497-524 A D.).

On a deux inscriptions de son second successeur, Vasantadeva, 435 et 449 de la même ère sujet de dispute.

Les inscriptions reprennent avec Çivadeva, le vingt-huitième Licchavi, roi considérable, qui date 310-320, ère gupta probablement (629-649). Amçuvarman, gendre de Çivadeva, co-régent, usurpateur, fonde la dynastie *T*hākuri qui, semble-t-il, se partage l'autorité avec la lignée légitime des Licchavis, jusqu'à Jayadeva II dernier Lic-

pays mi-païen, mi-bouddhique, ignorant de la caste et de la pureté rituelle, ignorant de l'honnête manière d'adorer les dieux et les icones — est comme une réplique des chefs âryens essaimant du Penjab dans la plaine du Gange.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

chavi. Sa date n'est pas douteuse : contemporain de Harṣa, contemporain et beau-père de Sron-bsan-sgam-po, il se place au VIIe siècle. Il date 30... 39, 45 (?), qu'on lit en ère Harṣa (640-651 A. D.); toutefois, vu que ce prince était dans la vassalité tibétaine, S. Lévi rapporte ces dates à une ère d'origine tibétaine commençant en 595 (625-640)[1].

Après Çivadeva, Dhruvadeva, 48 (654), Udayadeva, Narendradeva, son fils Çivadeva II, 119-134 (725-740), Jayadeva II, fils de Çivadeva II, 153 (759)[2]. — L'épigraphie s'arrête alors et nous ne savons plus rien de précis. A la fin du VIIIe siècle, la lignée d'Amçuvarman s'éteint et une nouvelle dynastie *T*hākuri s'installe. Le 20 oct. 879 commence une ère qui restera l'ère népalaise; on n'est pas sûr qu'elle marque l'avènement de la dynastie Malla.

1. Narendradeva, qu'il faut placer à la fin du VIIe et au commencement du VIIIe siècle, succède en fait à Amçuvarman. Il « figure au premier plan dans la légende et l'histoire du Nepal ». — A cette époque se refèrent la description de Hiuan-tsang, qui nomme Amçuvarman, auteur d'un traité sur l'étymologie (Beal, II, 83-85, Lévi, I, 155, Watters, II, 84) et les missions de Wang Hiuen-ts'e (Lévi, II, 166, ci-dessus 108).

Pour le problème des datations usitées au Népal, Lévi, II, 152, III, 48, et Basak.

2. Çivadeva II épousa Vatsadevî, fille du Maukhari Bhogavarman, fille de la fille d'*A*dityasena du Magadha (ci-dessus 69). Une de ses inscriptions signale la « corvée tibétaine » (bho*tt*avis*ti*), preuve probable de la suzeraineté tibétaine, première mention du nom sanscrit du Tibet, Bhoṭa.

Jayadeva II, « qui désire la souveraineté des autres » (*paracakra-rama*), épousa Râjyamati, fille d'un Çrîharsa roi de Bengale, qu'on *k*attache à la lignée de Bhagadatta d'Assam (ci-dessus 105).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

DEUXIÈME PARTIE

L'Inde du Sud

Indo-Européens et Indo-Iraniens..., 125-133.

Jules Bloch, *Langues du monde*. 346; *Formation de la langue marathe*, 1920; *L'Indo-aryen, du Veda aux temps modernes*, 1934,

Indian Empire, I, 378-381, 1907.

Govindacharya Swamin, *Brahman immigration into Southern India*, *Ind. Ant.* 41, 227; 42, 194 (1912-3); Subrahmanya Aiyar, *Origin and decline of Buddhism, and Jainism in Southern India*, *ibid.*, 40, 209 (1911); Srinivas Iyengar, *Did the Dravidians obtain their culture from Aryans?* *Anthropos*, 1914, n° 1 (sources indiquées par Grousset, 107).

Le chapitre 131 (Dravidien et Pré-aryen) de L. Renou, *Bibliographie védique*.

R. W. Frazer, art. *Dravidians* (South India), *E. R. E.* V, 21-28, art. *Literature* (Dravidian), VIII, 91-92.

Sources jaïnas : Guérinot, *Essai de bibliographie jaina*, 1906; *Répertoire d'épigraphie jaina*, 1908.

P. T. Srinivasa Iyengar, *History of the Tamils from the earliest times to 600 A.D.*, Madras, pp. LVIII-635.— Introduction; 1. the geographical basis of the ancient culture of the Tamils; 2. intercourse with North India in the early ages (*circa* 3000-2000 B. C.); 3. foreign trade in early times; 4. Rāma and South India (*c.* 2000 B. C.); 5. the culture of the Tamils during the second millennium B. C.; 6. the Bharata battle; 7. foreign trade in the second millennium B. C.; 8. the rise of the Agamas; 9. Nord-India and South-India, 1000 B. C. — 500 B. C...

G. Jouveau-Dubreuil, *Ancient History of the Deccan*, tr.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

from the French by V. S. Swaminatha Dikshitar, Pondichery, 1920; S. A. Iyengar, *The Beginnings of South Indian History*, Madras, 1918.

Sir Ramkrisha G. Bhandarkar, *Early History of the Deccan, down to the Mohammedan Conquest*, 3 rd ed., 1928, Calcutta (p. 15 et 260).

S. K. Aiyangar, *Some contributions of South India to Indian Culture*, Calcutta, 1923; *Evolution of Hindu administrative institutions in South India*, Madras, 1931.

T. R. S. Iyengar, *Dravidian India*, Madras, 1925; V. R. Ramachandra Dikshitar, *Hindu administrative institutions*, Madras, 1929.

K. Pillai, *The Tamils* 1800 *years ago*, Madras, 1904.

Voir les notes bibliographiques, ci-dessous 290.

1. L'Inde au sud des Vindhyas, le Dékhan ou Midi (*dakṣinâpatha*), se divise au point de vue linguistique en deux parties : la partie qui parle des dialectes âryens, la partie qui parle les langues que nous nommons dravidiennes, à savoir le tamoul, le canarais, le telugu et quelques autres — On sait d'ailleurs que « le mot *drâviḍa*, dravidien, est emprunté à l'ancien nom du pays tamoul (drāviḍa, dramila, damila, tamoul ou tamil) »[1] (R. Grousset, 107).

Le dravidien occupait jadis toute la péninsule et descendait, au nord des Vindhyas, vers la Jumnā et le Gange. Il a été refoulé sur toute la ligne; mais les conquêtes les plus profondes des parlers âryens sont à l'Ouest, dans le pays des Marathes (Mahārāṣ-

1. On a dit que « drâvida est la forme âryanisée de tamil qui signifie « beau, doux » et qualifie la langue » (*Ind. Ant.*, 1912, 229, ap. V. Smith, 429).

Le pays dravidien est, à parler exactement, le pays tamoul, à l'exclusion des pays de langue canaraise, telugu, etc. — Mais le mot est employé pour désigner tout ce qui n'est pas *gauḍa* (ci-dessus 79). Les cinq Drâvidas sont : 1° le pays tamoul, 2° le pays Andhra (telugu); 3° le Karnâṭa (canarais); 4° le Mahârâṣtra; 5° le Gurjara.

Tamoul (tamil) et Drâvida dérivent du Drâmida qu'on devine sous le Limyrike de Ptolémée (confusion du *d* et du *l* grecs majuscules).

ṭra)[1] et sur la côte du Konkan, sur le canarais, et à l'Est vers le Kalinga, sur le telugu.

« Il n'y a pas de Pyrénées indiennes pour fermer la péninsule, mais seulement des séries parallèles de plateaux et de crêtes hétérogènes, morcelées par des dépressions longitudinales et transversales. C'est entre la trouée de Bhopal et l'Orissa qu'il y a le plus d'obstacles... Mais la circulation est beaucoup plus aisée vers l'Ouest. Non pas dans la zone littorale, trop boisée, coupée ou surveillée par les éperons des Ghats. Le véritable accès de l'intérieur est cette région relativement sèche qui va du Malwa au pays Mahratte, immédiatement à l'Est des Ghats. Une des routes d'Asoka conduisait d'Oudjein à Paithan, sur la haute Godavari. Puis la zone de circulation facile se prolonge droit vers le Sud, entre les Ghats et les voussoirs basaltiques de l'Est... La vie du Deccan ne pouvait s'isoler de celle de la Plaine ». (J. Sion, *Asie des moussons*, 373)

A l'époque ancienne dont nous nous occupons, la conquête de l'âryen était et plus récente et moins étendue. Si on excepte Nāsik et Pratiṣṭhāna qui sont des centres âryanisés dès avant notre ère, les capitales des empires du Mahārāṣṭra, Vanavāsī, Bādāmi, Mālkhed, Kalyāṇi, sont en pays canarais; les dynasties du Konkan sont d'origine canaraise; souvent, dans les districts qui paraissent les plus anciennement âryanisés et de langue marathe, tous les noms d'une

1. Définition géographique du pays marathe dans Bloch, *Formation de la langue marathe*, 1920, 32, et « Langues dravidiennes » dans *Les langues du Monde*.

Sur l'origine possible du nom, ci-dessous 203.

Le Mahârâṣṭra est « un pays entièrement aryanisé de langue et de civilisation », mais « de substrat dravidien » (R. Grousset). La langue montre l'influence du substrat. On y note « deux particularités phonétiques qui la distinguent du reste de l'indo-aryen et qui se retrouvent dans les langues dravidiennes contiguës » (Bloch) — Tout ce que je sais de ces problèmes linguistiques est qu'ils sont compliqués, voir J. Mansion, *Esquisse d'une histoire de la langue sanscrite*, 1932.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

charte, ministres, député du roi, bénéficiaires, sont des noms du Sud[1].

Le pays dravidien se divise en quatre parties.

a. Les dialectes dravidiens du nord, Gondi, Kolami, Kurukh, Kui, parlés par des populations peu civilisées, ont été mangés au Nord par l'hindi, à l'Ouest par l'oriya (dialecte de l'Orissa), ailleurs par le telugu où le gondi a des enclaves. Si on excepte les royaumes Cedi et Candella (ci-dessus 151), on ne voit pas que les tribus parlant ces idiomes aient joué un rôle notable.

b. Dans le pays canarais, Nord-Ouest, pays marathe compris, des monarchies se succèdent, dont le centre se déplace (Nāsik, Paithan, Mālkhed...), mais dont la politique reste identique : occuper le Konkan où elles ont accès par les passes (ghaṭ) qui donnent leur nom à la chaîne de montagne (elles y réussissent normalement); occuper les ports du Nord, le Lāta (elles y échouent souvent); descendre vers la mer orientale et le pays telugu (elles ont, de ce côté-là, leurs plus belles réussites).

c. Le pays telugu, depuis le Ganjām jusque Madras exclu, est en contact facile avec l'Orissa, le pays canarais, le pays tamoul; et son histoire politique dépend de ces conditions géographiques.

d. La ligne qui sépare le tamoul du canarais et du telugu était encore plus marquée jadis qu'elle ne l'est aujourd'hui[2]. En partant de l'Ouest, les Ghats occidentaux, les monts Nilgiri, la falaise du Mysore, les monts Tirapati avec les régions boisées au nord, les monts Kālahasti Zemindari, forment une barrière géographique, linguistique, ethnographique — au Nord le Dékhan, au Sud le pays tamoul (Kongu et Cola) — qui se marque aussi dans l'histoire politique. Au Nord, les Andhras, les Cālukyas d'Ouest et

1. Voir les excellentes « Notes on the Ancient History of the Konkon », par P. V. Kane, Proc. and Trans. of the First Oriental Conference, I, 365-392, Poona, 1922, ci-dessous 216.

2. Judicieusement observé par R. Sewell, *List of Antiquarian Remains in the Presidency of Madras*, I, 148.

NATIONAL MUSEUM OF INDIA

d'Est, les rois d'Orissa; au Sud, à l'époque historique, les Pallavas, les Pāṇḍyas, les rois Cola.

II. Les grandes lignes de l'histoire politique du Sud pendant les nombreux siècles que nous étudions sont assez claires, bien que de longues périodes et de vastes provinces soient mal documentées et demeurent obscures.

a. Avec la chute de l'empire Çātakarṇi, qui s'étendait d'une mer à l'autre, commence une ère de morcellement : l'Ouest de cet empire est partagé entre plusieurs dynasties, Traikūṭakas, Cuṭukulas, Abhīras (?), que suivent des Kādambas, des Vākāṭakas, 300-500; tandis que l'Est (pays Andhra) voit des Ikshvacides, 200-300, des Çālankāyanas, 300-450, des Pallavas, des Viṣṇukuṇḍins, 400-600.

Pour les pays tamouls, où la suprématie Çātakarṇi ne s'était pas exercée, des cousins ennemis, rois Ceras, Pāṇḍyas et Colas, vivent côte à côte.

b. Ensuite se prolonge pendant plusieurs siècles une ère impériale : en pays marathe et canarais, Cālukyas de Vātāpi, 550-753, Rāṣṭrakūṭas, 753-973, Cālukyas de Kalyāni, 973-1190; en pays telugu, Cālukyas de Vengī, 615-1015; en pays tamoul, Pallavas, 575 *circa* 800, Colas, 850-1150.

c. Enfin, en attendant que le Musulman se substitue au Rāja — ce qui demandera beaucoup de temps, et Vijayanagar refera un empire hindou en pleine prépondérance musulmane — une période d'émiettement. Les princes feudataires deviennent indépendants.

Les Yādavas, 1100-1312, remplacent les Cālukyas dans la partie Nord de leur empire, les Hoysalas, 1181-1312, dans la partie Sud; les Gangas de Mysore, après avoir été les vassaux des Rāṣṭrakūṭas, des

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Cālukyas, des Colas, sont autonomes; le Pāṇḍya se soustrait à l'obéissance Cola....

Pour la commodité de l'exposé, pour éviter la répétition de l'appareil bibliographique, nous ne suivrons pas exactement l'ordre indiqué ci-dessus. Nous mettrons ensemble tout le Nord-Ouest, des Andhras aux Yādavas-Hoysalas; tout le Telugu, des Andhras aux Cālukyas de Vengī avec le Kalinga; tout le Tamoul divisé en trois chapitres, très différents pour la documentation et l'étendue, Pāndya, Cera, Karikāla-Pallavas-Colas. Une dernière note sera consacrée à Ceylan.

III. Même à faire abstraction des zones frontières et du Mahārāṣṭra-Konkan où l'immigration septentrionale, préhistorique et historique, fut importante, le Midi a fortement subi l'influence du Nord au point de vue de la langue, de la religion, des institutions sociales, de la civilisation en général. C'est au Nord que le Midi doit ses brahmanes et ses religieux, Çiva, Viṣnu, la caste, les *stūpas* et leurs sculptures, une partie notable de son vocabulaire (les mots sanscrits abondent en canarais comme en tamoul), etc. — L'emploi du telegu, littéraire ou épigraphique, est très tardif.

Déterminer les transformations que la civilisation du Nord subit en pays dravidien n'est pas facile. On doit observer que ce problème, s'il ressemble à celui-ci : « Comment le védisme ou indo-iranisme des immigrants blancs du Penjab a-t-il fait place au brahmano-hindouisme de la plaine gangétique? », n'est pas exactement pareil. Le Nord de langue âryenne qui imposa son influence souveraine au Midi n'était pas un Nord védisant, mais un nord hindou, une civilisation complexe issue du mélange de l'élément

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

« védisant » (ou indo-iranien) et des éléments autochtones, ceux-ci très proches du « dravidisme » du Sud[1]. Les dieux védiques n'ont jamais été, à proprement parler, des dieux de l'Inde du Nord : le Viṣnu qui « descend » en Sanglier ou en Kṛṣna, ressemble peu au « Viṣnu aux trois pas » du Rig; Çiva et ses épouses sont encore plus nettement hindous; le *linga* (phallus) n'est pas védique mais mahābhāratique. Tandis que les « civilisateurs » du Nord descendant dans le Midi apportaient des dieux très « congénitaux » à leurs clients tamouls ou canarais.

Il paraît cependant que le Midi donna un caractère particulier aux religions et aux choses du Nord[2]. Le « lingaïsme » proprement dit est né et vit dans le Sud. La *bhakti* ou « dévotion », que des textes disent qui vient du Sud, est dans la Bhagavadgītā : mais qui doutera du caractère spécial des dévotions du Sud, viṣnuites ou çivaïtes? En tout cas, l'organisation du çivaïsme par Çamkara, les *maṭhas* qui donnèrent tant de force à l'hindouisme et paraissent en partie responsables de la diminution du bouddhisme : ce sont là des choses méridionales. L'histoire anti-

1. A. B. Keith, *Religion and Philosophy of the Veda* (Influence of the Dravidians on Vedic Indians, 9-13, 64, 149, 145, 155, 497, 629, 634), un peu trop « védisant » à mon gré; G. Slater, *Dravidian element in Indian culture*, 1923. — « Dravidien » s'entend ici des « autochtones » du Nord. — Un grand nombre de mémoires de J. Przyluski (qui seront un jour réunis en un livre).

2. « C'est une question qui n'est pas encore mûre que celle de savoir ce que (les populations dravidiennes) ont pu à leur tour passer d'idées et de coutumes à leurs dominateurs...

[Les religions des autochtones de race dravidienne] ont pour caractère commun l'adoration de divinités élémentaires, telluriques, en majorité femelles et méchantes... Le prêtre ou le sorcier, le *devil dancer* des Anglais, se livre à une danse frénétique jusqu'à ce qu'il tombe en convulsion... Beaucoup de ces pratiques ont laissé des traces chez toutes les populations dravidiennes, même chez celles qui sont le plus complètement assimilées... » (Barth, I, 246).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

bouddhique de Çaçānka (voir ci-dessus 92) est presque unique dans le Nord : tandis que le Sud émoignemaintes fois d'anti-jaïnisme, d'anti-viṣṇuisme, d'anti-çivaïsme, d'anti-brahmanisme même (ci-dessous 213). Le tempérament n'est pas le même.

Les héros du Mahābhārata, les castes militaires du Nord ne manquent certes pas de courage ou d'esprit « collectif »; mais on rencontre dans le Sud des « dévotions dynastiques » — offrir sa tête au dieu pour qu'il favorise le roi — des dévouements au village — se tuer pour écarter ou exorciser les pillards — qui sont caractéristiques. C'est dans le Sud seulement qu'on voit des reines exercer le pouvoir et commander dans la bataille. La vie municipale ou corporative y est très développée : le Sud n'est pas le Nord; l'étude des institutions, comme l'étude de la religion et de la caste, met en lumière cet aphorisme.

On demande à quelle date se place la conquête spirituelle du Sud par le Nord. Cette conquête se continue à l'époque historique, notamment, comme au Bengale, par l'installation de colonies brahmaniques dotées par les souverains. Elle a commencé de très bonne heure.

N'attachons pas grande valeur à l'opinion classique qui fait naître dans le Dékhan les écoles védiques de Baudhāyana et d'Apastamba, « peut-être au VIIe ou au VIIIe siècle av. J-C. »[1]. Ni cette antiquité, ni le caractère méridional de ces écoles ne sont prouvés. Il nous suffit de savoir que le bouddhisme prenait

1. Winternitz, *Geschichte*, I, 254. — Apastamba, que sa langue montre prépaninéen, désapprouve certains usages du Nord; donc il est méridional : mais de quel Midi? (Macdonell, *Sanskrit Literature*, 252). Quant à l'école Baudhâyana, le seul indice de ses origines méridionales est le fait que Sâyana (du XIVe siècle) lui appartenait (*ibid.*, 259).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

racine en Mysore et à Amarāvatī dès l'époque d'Açoka dont les inscriptions prâcrites étaient peut-être gravées en vue de lecteurs probables[1]; que le jaïnisme est, vraisemblablement, au moins aussi ancien dans le Sud[2]; que l'Extrême-Orient, qui a été colonisé par le Sud, sanscritisait vers le début de notre ère; que la plus vieille littérature tamoule a ses idées directrices dans la sagesse du Gange; que les Çātakarnis sont « brahmanisants », c'est-à-dire s'enorgueillissent de sacrifices védiques.

1. Voir d'ailleurs *Inde aux temps des Mauryas*, 136. — Cette colonisation âryenne n'a rien de brahmanique. On peut penser que les « religieux » (*çramanas*) ont devancé les brahmanes. Ceux-ci suivirent vite avec des rites qui intéressaient les « grands de la terre ». — Baines cité ci-dessus 89.

2. Jarl Charpentier, *Cambridge History*, 165; Jacobi, *S. B. E.*, XXII, Intr.; Guérinot, Hoernle, etc.— D'après la tradition, le jaïnisme fut importé dans le Sud par les moines que la famine chassa du Nord sous le règne de Candragupta, grand-père d'Açoka : ces moines s'installèrent à Sravana Belgola (Mysore) où les Jains ont encore un abbé successeur du premier abbé Bhadrabâhu. — On dit aussi que Samprati, petit-fils d'Açoka, fit pour le Jina ce que son grand-père avait fait pour le Bouddha, et envoya partout des missionnaires. Quoi qu'il en soit, le jaïnisme eut d'innombrables clients (monarques et ascètes), couvents, temples, écoles (rédaction du Nâladiyar); il fleurit sous l'aspect *digambara*, « religieux nus » (aspect que le Nord rejeta).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

LIVRE PREMIER

Maharastra et pays canarais

CHAPITRE PREMIER

DE CIRCA 200 A CIRCA 500

Nous avons étudié dans *Inde aux temps des Mauryas*..., 216, les débuts obscurs de la dynastie Çātavāhana (ou Çātakarni, ou, peut-être moins exactement, Andhra, ci-dessous 230)[1]; le règne glorieux de Gautamīputra (106-128) et son conflit avec le Satrape Rudradāman. Après Gautamīputra, les Çātavāhanas tournent leurs efforts vers les pays telugus : Pulumāyi Vāsiṣṭhīputra (128-156) roi de Pratiṣṭhāna (Paithan sur la haute Godāvarī), est le maître de la basse Kṛṣṇā et d'Amarāvatī. Suivent Çivaçrī Pulumāyi (156), Çivaskanda Çātakarni (163), enfin Yajnaçrī Çātakarni, dont les dates connues couvrent vingt-neuf ans (166-195). C'est le dernier grand roi de la famille. Ses inscriptions et ses monnaies se rencontrent dans l'Ouest et dans l'Est; quelques-unes de

1. Bibliographie dans *l'Inde aux temps des Mauryas* »; V. Smith, 222, l'appendice 229-233, le tableau 333 (référence aux inscriptions et aux monnaies) : Raychaudhuri, 336.
V. S. Sukhtankar, « A new Andhra Inscription of Siri-Pulumavi, *Ep Ind.*, XIV, 153 (1917); Gaddemane Inscription, *Mysore Arch. Dep. Rep.*, 1923, 83, et *I H Q.*, v, 235 1929.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ses monnaies imitent la façon des Satrapes d'Oudjein, ce qui indique des annexions au Nord; d'autres sont marquées d'un vaisseau, « ce qui fait croire à une thalassocratie » (V. Smith).

Le IIIe siècle est « une des raies noires du spectre de l'histoire de l'Inde » (V. Smith).

Après le règne glorieux de Yajnaçrī, l'unité politique fut rompue. Nous verrons plus loin les renseignements dont l'annaliste dispose pour le Sud et l'Est de l'ancien empire (ci-dessous 230). En ce qui concerne le Nord et l'Ouest, on a : 1. au Konkan, des rois définis souvent comme *A*bhīras, et 2. au Khandesh, depuis *circa* 300, les Vākāṭakas; d'autre part, 3. un royaume ayant pour capitale l'actuelle Banavāsi (Vanavāsī, Vaijayantī, Jayantī, connue de Ptolémée et des vieilles sources bouddhiques, aujourd'hui un petit village du North Canarese District) où règnent d'abord des Cuṭukulas qui se rattachent aux Çātavāhanas, ensuite des Kādambas. — Depuis 500, les Cālukyas établissent un grand empire.

§ 1er. Rois Abhiras (?). — Traikutakas.

Les rois que la majorité des critiques considèrent comme des chefs de la tribu *A*bhīra sont : 1. Mādharīputra *I*çvarasena, inscription de la 8e année, et son père Çivadatta. L'inscription est de Nāsik (ASWI) et ces princes régnaient donc dans le voisinage; 2 une dynastie connue sous le nom de Traikūṭaka et qui fut probablement supplantée par Harisena, le roi Vākāṭaka (ci-dessous 191). Plusieurs noms et des dates, Indradatta, 430, Dahrasena 456 Vyāghrasena, 489. La dernière inscription de ces

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

souverains (érection d'un caitya à Kanheri, Bombay), que nous savons qui est de 493, est datée « en la 245e année de la souveraineté grandissante des Traikūṭakas[1] ». Donc ils portent le nom de Traikūṭakas — tiré probablement de leur capitale (Trikūṭa) identifiée à tort ou à raison avec Junnar (district de Poona)[2]; donc ils datent d'après un comput commençant en 248.[3]

Ceci posé, on observe qu'il y a dans l'histoire des Satrapes d'Oudjein, *circa* 250, un interrègne de la dynastie légitime (ci-dessus 25) : un certain *I*çvaradatta date de sa première et de sa deuxième année. — On a supposé que cet *I*çvaradatta était un *A*bhīra; que, expulsé par les souverains légitimes, il aurait trouvé au Konkan une compensation : il serait le père de Çivadatta, le grand-père de Mādharīputra *I*çvarasena de Nāsik. Les rois Traikūṭakas prolongeraient la lignée d'*I*çvarasena et emploieraient une ère commençant avec l'avènement d'*I*çvaradatta à Oudjein.

Il est probable, ou certain, que l'affaiblissement des Çātavāhanas permit à des « barbares » de descen-

1. D'après quelques-uns cette formule doit être traduite : « Pendant la souveraineté des Traikūṭakas et en 245 (d'une ère non spécifiée) ». Cette seconde traduction paraît violenter la syntaxe.

2. Opinion de Bhagwanlal Indraji qui disait d'abord prudemment: « Quelque lieu du Konkan Nord, non éloigné de Kanheri où l'inscription a été trouvée ». Fleet, *J. R. A. S.*, 1905, 566, annonce « a note indicating a much more likely identification » qu'il n'a pas publiée que je sache.

3. Comput usité au Gujerât, au Konkan (jusque 739), et aussi dans le royaume de Tripurī (en usage depuis au moins 973), nommé ère Cedi ou ère Kalacuri dans des inscriptions de 1141 et 1181. Les historiens disent aussi : ère Traikūṭaka. — Sur cette ère, dont l'origine (certainement occidentale) et la propagation restent obscures, voir Fleet, *J. R. A. S.*, 1905, 566, Rapson, *Coins*, § 84, M. Duff, 62; V. Smith, 407, Raychaudhuri, 319, 340, 346, Barnett, 46, 95. Ci-dessus 155.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

dre vers le Sud, vers le Konkan. Il n'est pas douteux que les *A*bhīras étaient nombreux et importants dans le Kāthiāvār; des princes du clan *A*bhīra furent au service des Satrapes; le rebelle *I*çvaradatta était peut-être un *A*bhīra.

1. Il y a un peu partout des clans *A*bhīras, tribus pastorales. Il y eut des peuples *A*bhīras connus par le Mahābhārata et par les listes purāniques. Les *A*bhīras ont été un moment les maîtres du Népal, ou, du moins, y ont intronisé une dynastie *A*bhīra[1]. Dans l'Inde centrale, où ils ont laissé leur nom à *A*hirwār, ils ont constitué un État qui fut détruit par les Gonds. Aujourd'hui les *A*bhīras[2] forment une caste nombreuse (9841900 personnes), pâtres et agriculteurs, d'un rang assez élevé, qui se réclame de sa parenté avec Kṛṣṇa et les vachères de Mathurā : de là, ils auraient émigré vers le Rājputāna et le Kāthiāvār, d'où ils seraient revenus vers Agra, Aoudh et le Bihār[3]. — L'orthodoxie brahmanique (Manou) tient les *A*bhīras en estime : elle les regarde comme issus d'un mélange irrégulier de brahmanes et de vaiçyas : ceci indique des tribus primitivement exclues de la communauté brahmanique et admises plus tard avec honneur. De même les Yavanas et les Çakas furent tenus pour des kṣatriyas rituellement incorrects.

2. Il semble que, à certaine époque, les *A*bhīras étaient assez nettement localisés pour qu'une certaine région fût désignée par leur nom.

a. D'après le Mahābhārata (IX, 37, 1), le pays des *A*bhīras est situé près de la Perte de la Sarasvatī.

b. « C'est un peuple bien connu, qui s'étend du Rann de Kacch à la Sarasvatī. Le Périple, § 41, fait de l'Abèria l'arrière-pays de la Surastrênê, dans la direction de la Scythie; pour Ptolémée, VII, 1, 55, l'Abiria est en amont

1. S. Lévi, *Népal*, I, 197, II, 73, 156.
2. Baines, *Ethnography*, § 38.
3. Sources dans Bhandarkar, *Vaishnavism*, etc., 1913, 37. — Les *A*bhīras et les *A*yars du Sud, adorateurs de Krsna, *Cambridge History* 596.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

du delta de l'Indus, dans l'Indo-Scythie » (S. Lévi, *JA.* 1918, I, 113).

c. Pour d'autres, il faut chercher du côté de Surat et au sud de la Taptī.

d. Les *A*bhīras sont parmi les voisins de Samudragupta, ci-dessus 44 : ou bien dans l'Ahīrwāra actuel, entre Parvatī et Betwā, nord de Bhīlsā (Smith, Bhandarkar), ou bien dans le nord du Rājputāna, près de Vinaçana ou « Perte de la Sarasvatī (Raychaudhuri). — Kakkula le Pratihāra chasse les *A*bhīras qui infestaient les environs de Jodhpur (*ASI*, Rep. 1906-7, 42; ci-dessus 119). — Voir d'ailleurs les références de V. Smith, *JRAS.* 1897, 890, et Raychaudhuri, 372 et index.

3. Deux *A*bhīras sont célèbres dans la légende d'Açoka : au premier, qui souffrait du même mal qu'Açoka, la méchante reine Tiṣyarakṣitā fit ouvrir le ventre pour établir le diagnostic de la maladie d'Açoka; le second tua Vītāçoka pour obtenir la pièce d'or qu'Açoka donnait pour toute tête de mendiant brahmanique (Burnouf, *Introduction*, 150, 424).

§ 2. Vakatakas

1. V. A. Smith, *The Vakataka dynasty of Berar in the fourth and fifth centuries A. C.*, *JRAS.*, 1914, 317-338.

2. H. Raychaudhuri, 368, 376, 383, 389, 431.

3. S. Krishnawami Aiyangar, *The Vākāṭakas and their place in Indian History*, *Ind. Hist.*, VI, 1-54, 1923.

4. Bühler, *Ind. Ant.* XII, 239 (Chronologie correcte revisée à tort par Fleet, Inscriptions of the Early Gupta Kings, Calcutta, 188); *Indische Palaeographie*, 62.

5. Mabel Duff, 307; Barnett, 51, 56, 59.

6. Inscriptions et chartes, Kielhorn, A list of inscriptions, *Ep. Ind.* v. 1878, Bālāghāt Plates, IX, 268; Dikshit, Poona Plates of the Vākāṭaka Queen Prabhāvatī Gupta, 13 th year, XV, 39, 1919 (« The earliest genuine copper-plate of the Gupta period », Nandivardhana = Nāgardhan,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Nagpur District, Central Province) (aussi K. B. Pathak, *Ind. Ant.* 1912, 215); V. S. Sukthankar, A Vakataka inscription from Ganj, XVII, 12, 1923. — Ajaṇṭā inscriptions, *ASWI*, IV, 124 — R. D. Bhandarkar, *Ep. notes*, *Ind. Ant.* XLII, 160.

7. N. Lakshminarayan Rao, *IHQ.* IX, 197, 1933 (Kālidāsa à la cour de Pravarasena; voir Raychaudhuri, 383, note).

La généalogie est établie par les listes dynastiques des inscriptions. La chronologie resta longtemps douteuse (Bühler plaçait Pravarasena II au ve-vi^e siècle, Kielhorn au viie, car la paléographie est une petite science conjecturale); elle est assurée depuis qu'on connaît bien le mariage gupta de Rudrasena II.

Nous ne savons rien des origines des Vākāṭakas : ce mot ne nous dit rien. Les noms des rois sont à remarquer : Gautamīputra pourrait s'apparenter aux Çātavāhanas; les Rudrasena pourraient s'apparenter aux Satrapes d'Oudjein : mais la similitude onomastique n'est qu'un indice. V. Smith est porté à croire, sur cet indice, que les Vākāṭakas étaient d'origine étrangère et cousins des Çakas.

« La dynastie dure au moins deux siècles, disons de 300 à 500; elle s'est peut-être prolongée au delà de cette dernière date, mais nous ne sommes pas fixés là-dessus » (V. Smith).

Le centre de leur pouvoir paraît être le Bérar septentrional, district d'Ellichpur (Bhojakaṭaka). La forteresse de Gawilgarh était sans doute un de leurs points d'appui. Mais, à certains moments, ils étendent fort loin leur pouvoir, Nāgpur, Bundelkhand, Kuntala.

Ces princes tiennent visiblement une place notable dans l'Inde d'outre-Vindhya à une époque particulièrement pauvre en documents. Ils ont probablement

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

mis une limite à l'expansion vers le Sud des Guptas. Deux d'entre eux ont « creusé » à Ajaṇṭā et donnent ainsi une date à des caves.

1. Vindhyaçakti, fondateur de la dynastie, ne porte pas le titre de roi sur les listes. Le nom se rencontre dans les Purāṇas.

2. Pravarasena Ier, fils de 1, est un *samrāṭ*, « roi universel ». Il célèbre de nombreux sacrifices védiques et notamment, quatre fois, le sacrifice du cheval, ce qui suppose quatre grandes victoires. V. Smith pense qu'il est peut-être le Pravīra que les Purāṇas mettent en relation avec leur Vindhyaçakti.

3. Gautamīputra, dont le nom est très « Andhra », fils de 2, ne régna pas. Il épousa la fille d'un Bhavanāga, roi des Bhāraçivas, d'une dynastie signalée dans les Purāṇas et auquel l'inscription vākāṭaka attribue des sacrifices du cheval et la domination du Gange (*Corpus* III, 241, Raychaudhuri, 328; *Indian Culture*, I, 14).

4. Rudrasena Ier, fils de 3, adorateur des formes terribles de Çiva, dont le règne fut court.

5. Pṛthivīsena Ier, fils de 4, lui aussi çivaïte, mahārāja. Son fils épousa la fille de Candragupta II, il fut donc le contemporain de Samudragupta[1].

Les chartes disent que « ses trésors, son pouvoir et sa descendance grandirent pendant cent années. »

Il battit le « roi de Kuntala » (Nord du Mysore actuel). Il a laissé un monument dans l'actuel Ajaygarh (Pierre de Nachnā, Bundelkhand Nord-Est) : il y avait un vassal du nom de Vyāghradeva qu'on identifia avec le quatrièm

1. On a vu, ci-dessus 40, que les avis divergent sur le chemin que suivit Samudragupta en revenant du Sud. Son inscription ne nomme pas les Vâkâṭakas parmi les rois soumis; elle parle du roi Damana d'Erandapalla, ville que plusieurs savants ont identifiée avec Erandol en Khandesh, pays qui était Vâkâṭaka. D'autres placent Erandapalla dans l'Est ou dans le Sud et ne pensent pas que Samudragupta fut en contact hostile avec les Vâkâṭakas. Nous ne connaissons pas de Vâkâṭaka du nom de Damana.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Uccakalpa (ci-dessus 58)[1]. On lui fait honneur d'édifices et de sculptures de style gupta ancien.

6. Rudrasena II, fils de 5, qui se contente aussi du titre de mahārāja, viṣnuite, époux de Prabhāvatī, fille de Candragupta II et de Kuberanāgā, princesse de la famille des Nāgas (*circa* 395, *JRAS.*, 1914, 326)[2]. Candragupta, vers 390, avait conquis le Mālava; l'entente avec le Vākāṭaka, maître des pays du Sud, était une nécessité (V. Smith)[3].

7-9. Trois princes nés du mariage Rudrasena-Prabhāvatī : Divākarasena, Dāmodarasena, Pravarasena II. Ce dernier, çivaïte, maître d'une partie du Bérar oriental (Ellichpur...), régna 22 ou 34 ans, et créa ou baptisa la nouvelle capitale Pravarapura.

10. Narendrasena, fils de 7, épousa Ajitabhaṭṭārikā, princesse de Kuntala, fille du Kādamba Kākutsthavarman (ci-dessous 193; *IHQ.* IX, 199).

11-12. Deux fils de 10, Pṛthivīsena II, et Devasena dont un ministre fit creuser la cave Ghaṭotkaca de Gulwārā (Ajaṇṭā).

13. Harisena, fils de 12, *circa* 475-500. — La cave 16 d'Ajaṇṭā date de son règne, probablement aussi la cave 17.

Comme son ancêtre Pṛthivīsena il conquit le Koçala (vallée supérieure de la Mahānadī), le Kuntala (Mysore Nord), le pays entre Mahānadī et Godāvarī (où il aurait installé la dynastie Viṣnukuṇḍin?, ci-dessous 234-325), le royaume des Traikūṭakas (ci-dessus 185), et encore le Lāta et le Mālava. — L'affaiblissement des Guptas après

1. D'après Raychaudhurī, la Vyâghradeva détrôné et rétabli par Samudragupta, — Voir ci-dessus 58

2. Les cuivres de Pravarasena, au lieu de Candragupta, lisent Devagupta, dans lequel les épigraphistes virent un Gupta de 700. Mais le cuivre de Prabhâvatî lit « Candragupta, fils de Samudragupta... » D'ailleurs, l'inscription de Sânchi de 412 attribue à Candragupta les surnoms de Devaçrî, Devarâja, Devagupta.

3. Rudrasena II est omis, on ne sait pas pourquoi, dans la liste dynastique de l'inscription d'Ajaṇṭâ.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Skandagupta (407) rend vraisemblables les expéditions de Harisena vers Oudjein[1].

Harisena, certainement un puissant monarque, est le dernier Vākāṭaka que nous connaissions.

§ 3. Vaijayanti — Cutus et Kadambas.

1. Après la disparition des Çātavāhanas impériaux, règnent à Vaijayantī des princes de la famille Cuṭu, que leurs noms définissent comme une branche de la maison Çātavāhana ou Çātakarni : les Çātakarnis de Kuntala » ou encore les « Andhrabhṛtyas, « serviteurs des Andhras » (désignation purânique). Les documents, rares, ne signalent que deux rois, Hāritīputra Viṣnukaḍa Cuṭukulānanda Çātakarni, et le fils de sa fille, Hāritīputra Çivaskandavarman. Cette dynastie dépasse difficilement 250.

2. Les documents ne manquent pas pour Mayūraçarman et les Kādambas.

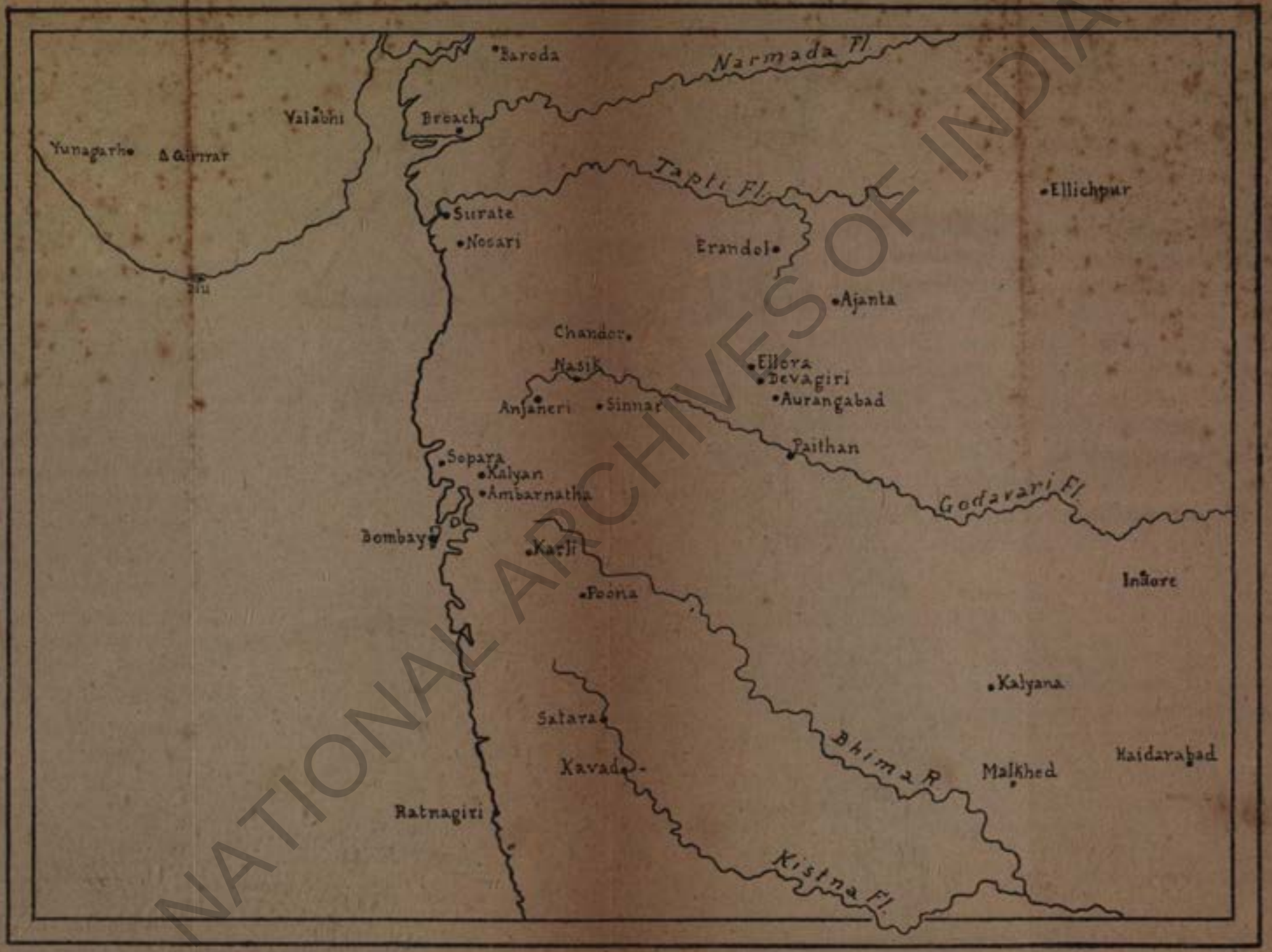
Vincent Smith, 439; *Bombay Gazetteer*, I, 2, 288; Rice, *Mysore and Coorg from the inscriptions*, Londres, 1909; Raychaudhuri, 253, 278, 342, 412; V. Venkayya, *ASI*, report 1906-7, 225; Barnett, *Antiquities*, 49; Fleet, *JBBRAS.* IX, 229-249; *Ind. Ant.* VI, 22; Guérinot, *Répertoire*, 5; nombreuses donations jaïna, qui malheureusement ne sont datées que d'après les années de règne. Toutefois on a pour Kākutsthavarman: « en la 80e année ». — Moraes, *Kadambakula*; K. N. Dikshit, Sangoli (Belgaum district) plates of Harivarman, *Ep. Ind.* XIV, 163, 2917.

Sur les mariages Ganga et Gupta, Heras, *JBORS.* XII, 458; Jouveau-Dubreuil, *Hist. of the Dekkhan*, 75; N. Lakṣminārayanan Rao, Who was the Gupta King contempora-

1. Trois inscriptions d'Ajaṇṭâ-Gulwârâ; donations de ministres et de vassaux de Devasena et de Harisena.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA



NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ry of the Kadamba king Kākutsthavarman, *IHQ.*, IX, 197, 1933; *J. Bombay H. S.*, I, 153-157.

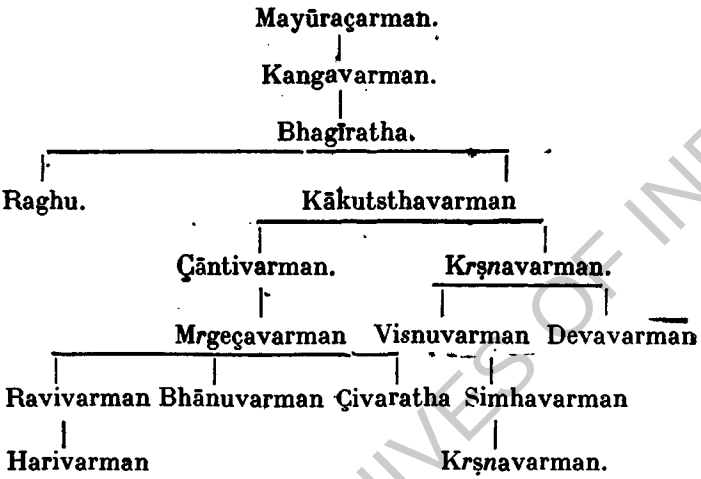
La dynastie Kādamba — on a aussi la leçon Kadamba — fut fondée par le brahmane Mayūraçarman (qui avait fait ses études à Kāncī, dès lors aussi célèbre par ses écoles qu'à l'époque de Hiuan-tsang). Le roman épigraphique (pilier de Sthānakundūr — Tālagunda, Shikarpur, Mysore, 500-550? *Ep. Ind.* VIII, 31) dit que « de sa main habile à manier l'herbe sacrée, le bois, la cuiller, le beurre et les ustensiles d'oblation, il dégaina une épée enflammée. » Révolté contre le roi Pallava et quelque temps brigand dans la forêt (Çrīparvata, Karnul district), devenu redoutable, il sut se concilier la faveur du roi et obtint les territoires de la côte occidentale. — Toujours est-il que le premier Kādamba, Mayūraçarman, aurait délogé les Andhrabhṛtyas de Vaijayantī et que ses héritiers régnèrent sur le Mysore ouest, le Kanara nord et sud.

Son arrière-petit-fils Kākutsthavarman se place vers 435-475, car il maria une de ses filles au roi Ganga Mādhava III (ci-dessous 227), une autre au roi Vākāṭaka Narendrasena (445), une troisième à un Gupta (Skandagupta, Puragupta?).

Toute trace des Kādambas de cette dynastie disparaît avec la conquête Cālukya (Pulikeçin, Kīrtivarman); mais, après un demi-millénaire, nous retrouvons plusieurs maisons Kādamba dans cette région (ci-dessous 217).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

On a :



Kṛṣṇavarman célébra le sacrifice du cheval. Mṛgeçavarman fut « un incendie pour les Pallavas (Kāncī) et les Gangas (Mysore)». Ravivarman renversa « Candadanda roi de Kāncī » (qui nous est inconnu ?). On a une charte de Harivarman, 538, *Ep. Ind.* XIV, 166.

V. *Additions* de 261.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

CHAPITRE II

CALUKYAS DE VATAPI

V. Smith, 440-443 et sources citées, les « Dynasties » de Fleet et l'histoire du Dekkhan de R. G. Bhandarkar (*Bombay Gazetteer*, 1896).

H. Cousens, *The Chalukyan Architecture of the Kanarese Districts*, *ASI*, vol., 42, 1926 (Report de 1907-1908, 189-205, *The Ancient temples at Aihole*); *Mediaeval Temples of the Dakhan*, vol. 48, 1931; *The architectural antiquities of Western India*, Londres, India Society, 1926.

R. Grousset, 90, influence de l'art d'Amarāvatī sur l'art d'Aihole; aussi 253.

Mabel Duff, 278; Barnett, 50-56, 58-59, 70-79, 81-92; monnaies, 216.

R. D. Banerji, Bas-reliefs of Bādāmi, *MASI*, n° 25, 1928.

Les Cālukyas se considèrent comme des kṣatriyas originaires d'Aoudh et issus des fabuleuses dynasties solaires. On a dit qu'ils sont une section de ces mêmes clans Gurjaras du Rājputāna qui furent appelés, dans l'Inde du Nord, à une grande fortune[1].

1. Les considérations que firent valoir J.Campbell (*Bombay Gazetteer*, IX, 485), Bhandarkar (*J. B. B. R. A. S.*, XXI, 425; *Ind. Ant.*, 40), Jackson et V. Smith, 428, 430, 440, impressionnent. Il paraît difficile de séparer Câlukyas et Caulukyas, Solankis (ci-dessus 142), Çakulikas (ci-dessous 198); difficile de voir dans les Caulukyas-Solankis des princes dékhanais. On observe que le nom Pûlakeçin (nombreuses variantes) que portent plusieurs Câlukyas, ne se rencontre pas en dehors de leur maison, excepté chez les Câpas (ci-dessus 141) qui sont des « Barbares ». Cependant Sten Konow : « Pùlakeçin (Pulikeçin) est dravidien par le premier membre du mot; *puli* signifie « tigre » en canarais, soit : « Chevelure de tigre. »

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Quoi qu'il en soit, ils ne tinrent pas dans l'Inde d'outre-Vindhya une place moins importante.

Leur point de départ est Aihole (Ayyāvole, *Arya*-pura) et Vātāpi[1] (actuel Bādāmi, à côté), pays canarais. C'est à Vātāpi que règne la première dynastie Cālukya de l'Ouest. La seconde, après l'intermède plus de deux fois séculaire des Rāṣṭrakūṭas (capitale Mālkhed, Mānyakheṭa, Mānkir des Arabes sur la Bhīma), a reçu le nom de « Cālukyas de Kalyāni » (district de Bījapur, sud) : toutes ces dynasties sont de pays canarais. Cependant une branche de la famille Cālukya est installée à Vengī, pays telugu, et se continue sans interruption de 615 à 1015 : Cālukyas orientaux ou de Vengī.

Les Cālukyas ont pour protectrices les Sept Mères, divinités çivaïtes, et Kārttikeya pour dieu d'élection. Ils tiennent de Nārāya*n*a leur étendard au sanglier : leurs chartes débutent souvent par une invocation à l'Avatar du sanglier. Plusieurs se déclarent « dévots de Bhagavat ».

1. Le premier nom historique des inscriptions à généalogies (depuis 634) est celui de Jayasimha auquel on attribue les plus anciens temples d'Aihole, où fut probablement sa capitale.

2. Ra*n*arāga, fils de 1, constructeur du temple de Mahākūṭeçvara, *circa* 525.

3. Pulakeçin Ier, fils de 2, auteur de l'inscription de

1. Vâtâpi est le nom d'un des deux démons (Vâtâpi et Ilvala qu'aurait détruits Agastya avant d'installer le lac du Mahâkûteçvara près de Bâdâmi. On a ici de vieux souvenirs locaux que Fleet a expliqués en supposant deux rois autochtones préhistoriques (Cousens, 51).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Meguti (Aihole), *circa* 550, s'installa à Vātāpi qu'il enleva, pense-t-on, aux Kādambas. Il célèbra le sacrifice du cheval.

4. Kīrtivarman Ier Ranaparākrama, fils de 3, 566-597. Il soumit les Nalas (?), les Mauryas (du Konkan)[1], les Kādambas de Vaijayantī. Une inscription de 578 signale l'achèvement du temple-cave de Viṣnu à Vātāpi[2].

5. Mangaleça, Mangaleçvara Prthivīvallabha, fils de 3, 597-608, dévot de Bhagavat. Il érigea un *dharma-jaya-stambha*, « juste pilier de conquête ». Il aurait porté ses armes d'un océan à l'autre.

6. Pulakeçin II, Satyāçraya Pulakeçin Prthivī-vallabha, fils de 4 (et qui écarta le fils de 5), consacré en 609, règne jusque 642 au plus tôt.

a. Histoire politique. — D'après nos sources, il fit des guerres heureuses au Nord, Gujerāt, Rājputāna, Mālava. Un de ses fils régna dans le Surate (ci-dessus 117, 140).

Il fit des guerres heureuses à l'Est et au Sud, jusque chez les Colas, Pāṇḍyas et Keralas : du moins sommes-nous assurés qu'il s'empara de Pistāpura et y établit son frère Viṣnuvardhana (611) qui est la tête de la dynastie des Cālukyas orientaux (ci-dessous 236).

Il pourvut d'un fief au Konkan un autre de ses frè-,

1. Des princes Mauryas étaient établis dans le Konkan, Fleet « Dynasties », *Bombay Gazetteer*, I, part 2. 292-284. Ils sont battus par Kīrtivarman, par Pulakeçin. — On a un Dhavala Maurya en 738 dans le Berar (Kotah); un Govindarāja Maurya, vassal en 1069 du Yādava Seūnacandra II, ci-dessous 221). (Voir Barnett, 51, 52, 58, 81; Raychaudhuri, 251, *Cambridge History*, 596, les Vambamoriyar). On aime à voir dans ces Mauryas du moyen âge des arrière-neveux d'Açoka. — Ci-dessus, 92, ci-dessous, 216, 217).

2. Caves très intéressantes pour le çivaïsme et le vișnuisme, voir Banerji, *op. cit.*

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

res qui réside à Pinuka (Pen, Sanjam plates, *Ep. Ind.* XIII, 148) et prend des titres royaux : Rāja parameçvara çrīmad Anangāçraya Buddhavarasa[1]. Sous le règne de Vikramāditya Ier, ce prince donne un village dans le Dvādaçagrāmī (District des 12 villages) situé en Aparānta (Konkan nord)[2].

Vers 620, il fut attaqué sans succès par Harṣa de Kanauj. La Narmadā marqua probablement la frontière entre l'empire d'*A*ryāvarta et celui de Dakṣi-*n*āpatha (ci-dessus 81).

Le règne se continua moins bien, ou finit très mal. « En 642, le Pallava Narasimhavarman de Kāncī (ci-dessous 266) vengea les nombreuses défaites que sa maison avait essuyées depuis 609. Il prit et pilla la capitale Cālukya; probablement Pulakeçin

1. En 735 un Buddhavarasa de la famille Çakulika (variante de Câlukya) est, dans cette région, le vassal du Râ*s*trakû*ṭ*a Govinda III (ci-dessous 205) : sans doute un héritier du premier Buddhavarasa. « Rien n'empêche de croire que des rejetons de la famille impériale Câlukya, servirent sous les nouveaux maîtres, les Râ*s*trakûṭas ». (St. Konow, *Ep. Ind.*, XIII, 145). Evidemment.

2. Dans la même région une charte de Nâgavardhana, neveu de Pulakeçin II, dispose d'un village (Igatpuri, district de Nâsik) en faveur du dieu Kâpâleçvara, « le seigneur aux crânes », et des *mahâvratins* « religieux aux grands vœux » installés dans le temple de ce dieu.

Le Râ*s*trakû*ṭ*a *Krsn*a III donne en 958 (charte de Karhad) un village à l'abbé de Valkaleçvara qui appartient probablement à la même secte çivaïte. Les *mahâvratins* sont les kâpâlikas, les ascètes nus, lavés dans la cendre, qui mendient un crâne à la main, et portent des colliers d'ossements ou de crânes. Kâpâleçvara est un des aspects de Çiva, le Çiva ascète, frère du Çiva dansant et orgiaque; ces deux Çivas se combinent dans l'horrible Bhairava époux de Candikâ, qu'il faut honorer en buvant du sang humain et du vin dans le « saint crâne ». Les sources là-dessus sont Râmânuja (II, 2, 35), Ça*m*karadigvijaya (XV, 1-28), le drame Mâlatîmâdhava de Bhavabhûti. Les textes de l'école n'insistent pas sur la note érotique mais sur la note macabre et orgiaque : « manger dans un crâne, frotter le corps avec des cendres humaines, manger ces cendres, porter une massue, être muni d'un pot d'alcool et adorer le dieu qui réside dans cette boisson. »

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

perdit alors la vie » (V. Smith). D'après cette opinion les héritiers de Pulakeçin vont « se réserver, cacher leur nom et leur vie » et réapparaître glorieusement après une absence de 13 ans. — Par le fait, nous savons que Pulakeçin fut battu dans plusieurs rencontres et que sa capitale fut prise; mais nous ne savons rien sur la date de sa mort[1].

b. Ambassade sassanide et Ajaṇṭā. — D'après Tabari, Khosroes II aurait reçu en 625 une ambassade de Pulakeçin. On a sur cette donnée, et en raison du caractère iranisant de certaines images, interprété la fresque de la cave n° 1 d'Ajaṇṭā comme « la représentation vivante de la cérémonie au cours de laquelle une ambassade de Khosroes II fut admise à présenter à Pulakeçin ses lettres de créance ». Pour d'autres, la

1. Une charte de Parameçvaravarman (Kuram Pallava grant, SII, I, 152), qui signale les victoires de Narasimha, ne manque pas de pittoresque : « Narasimha, comme sur une plaque de cuivre (*patta*), écrivit le mot « victoire » sur le dos de Pulikeçin, dos qu'il lui fit montrer dans les batailles de Pariyala, Manimangala, etc.; il détruisit Vâtâpi. » — H. Heras conclut, à tort, que Pulikeçin périt dans une de ces batailles, *JRAS.*, 1934, 37.

2. Vincent Smith, 442, qui cite pour Tabari Fergusson, *JRAS.*, 1879, avril, et Burgess, *ASWI*, n 9, 1897, pour la fresque *Hist. of fine arts in India*, p. 200, fig. 210. — Mais voir R. Grousset, 144, et A. Foucher, *Lettre d'Ajantâ*, *JA.*, 1921, I, 234 : « Il faut décidément renoncer à l'espoir, caressé par beaucoup d'admirateurs d'Ajaṇṭa, d'y découvrir une sorte de galerie historique... Quant à la prétendue « ambassade persane » de la grotte I, elle n'aurait le moindre droit à faire une exception unique à la règle que si elle était seule à présenter des personnages vêtus du costume persan : or ce costume reparaît un peu partout dans les peintures... « La fresque représente un roi, « donnant audience à des marchands qui, d'ailleurs, semblent lui apporter plutôt des présents que des marchandises » : ceci rappelle « le début du Rudrâyaṇâvadâna tel qu'il est raconté dans le Divyâvadâna (n° 37) et figure à Boro-Boudour ». — L'influence perse, « types plus ou moins iraniens ou çaka, avec barbes, bonnets coniques et vêtements épais » (R. Grousset), était notable à cette époque dans l'Inde de l'Ouest, au Konkan et dans l'arrière-pays.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

fresque en question est une représentation de la cour sassanide : on y reconnaît Khosroes Parviz et la belle Shirin. — Interprétations romanesques dont A. Foucher fit justice.

c. En 641 Hiuan-tsang traverse le Mahārāṣṭra (Mo-ha-la-tcha) qui avait pour roi Pulakeçin (Pu-lo-ki-che). Il donne du roi, de ses barons, de son peuple, une image qui est intéressante et exacte : pays prospère, peuple orgueilleux et brave. La capitale, telle qu'il la décrit, ne peut être Vātāpi : on pense à Nāsik, autre ville notable de l'empire. Son « grand monastère » n'est pas facile à identifier. D'après V. Smith, « les merveilleuses caves de la vallée d'Ajaṇṭa furent dûment admirées par Hiuan-tsang » : la vérité est que « Hiuan-tsang ne nous dit rien de ces sanctuaires » (R. Grousset, *Traces du Bouddha*, 176).

7. Vikramāditya Ier (Kokkuli Vikramāditya Pṛthivīvallabha), fils de 6, débute entre sept. 654 et juil. 655, et finit en 680. — Il « accrut le pouvoir » de son frère cadet Jayasimhavarman (ci-dessus 140). — Il remporta de grands succès sur les Pallavas (roi Parameçvaravarman, ci-dessous 267); il occupa momentanément Kāncī et campa près d'Uragapura (Uraiyūr, Trichinopoli; cuivres de Gadvāl), *circa* 674.

8. Vinayāditya Satyāçraya, fils de 7, 680-696 ; il bat le Pallava, le Kalabhra, d'autres rois (Jejūrī, *ASI.*, *Rep.* 1928-1929, 120; Mabel Duff, 57).

9. Vijayāditya, fils de 8, 696-733, père de 10 et de Bhīma, ancêtre des Cālukyas de Kalyāni (ci-dessous 208). Sa gloire est d'avoir construit le temple Vijayeçvara à Paṭṭadakal.

10. Vikramāditya II, fils de 9, 733-746, prit trois fois Kāncī. — Pour célébrer ces victoires, la reine, Lokamahā-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

devī, fit construire le temple de Virūpākṣa (Lokeçvara) par l'architecte Gu*nda*, « le meilleur des architectes du pays mé idional ». Vikramāditya avait été ému par la beauté des édifices de Kāncī; il fit venir des artistes tamouls et notamment Chaṭṭāra-Revadi-Ovajja « qui avait fait le pays méridional[1] ».

II. Kīrtivarman, fils de 10, 746-757, fut renversé par Dantidurga, fondateur de la dynastie Rāṣṭrakūṭa (ci-dessous 203). C'est la fin de la branche aînée des Cālukyas.

1. A. V. Venkatarama Aiyar, *The life and times of Chalukya Vikramaditya, Ind. Ant.*, 48, 112 (1919).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

CHAPITRE III

RASTRAKUTAS

Une famille princière qui, vers le début du VIIIe siècle, fonda deux royaumes, un royaume au Gujerāt (ci-dessus 140), le royaume du Dékhan dont nous nous occupons ici. Pendant plus de deux siècles, installés à Nāsik, à Vātāpi, à Mālkhed[1], les Rāṣṭrakūṭas sont un pouvoir impérial. Leurs expéditions vont jusqu'à Kanauj, jusque Kāncī. Ils sont, à certains moments, les suzerains des clans Gurjaras-Pratihāras, des Paramāras (voir ci-dessus 118, 147). On a dit que le nom de *pratihāra* doit peut-être son origine au titre de « chambellan » que les Rāṣṭrakūṭas auraient accordé à des princes gurjaras (Raychaudhuri, 428, ci-dessus 118).

Mais une seule défaillance chez un seul prince peut être fatale à une dynastie toujours combattue : à la fin du Xe siècle les Rāṣṭrakūṭas cèdent l'empire à ces mêmes Cālukyas qu'ils avaient renversés vers 750, et passent à leur service (ci-dessous, 209).

« Les Rāṣṭrakūṭas contribuèrent dans une large mesure au développement du jaïnisme... » (Guérinot, *Répertoire*, 7).

a. Le mot *kūṭa* signifie « tête, sommet, chef, le meilleur »; le mot *rāṣṭra* signifie « royaume ». — A. S. Altekar, *The*

1. Nâsik, derrière la ligne des Ghats, lieu célèbre dans l'archéologie bouddhique. — Bâdâmi, jadis Vâtâpi, Bijapur District. — Mâlkhed, Mânkir des Arabes, Mânyakheta.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

home and the nationality of the Rāṣṭrakūṭas of Malkhed, 1933 (*Sixth All-India Or. Conf.*, Patna, 1930), pense que *rāṣṭra* et *rāṣṭrin* « roi » sont interchangeables. Les Rāṣṭrakūṭas seraient les « excellents parmi les *rāṣṭrins* ». — Or on a des formes prâcrites de *rāṣṭrin* dans le protocole de maisons princières préchrétiennes, des *raṭhika*, *mahāraṭhika* qui règnent dès l'époque d'Açoka dans le pays qui sera le Mahārāṣṭra, « le grand royaume », qui serait exactement « le pays des grands rois ».

b. Les Rāṣṭrakūṭas du Gujarāt (812, 816, 835) emploient l'écriture canaraise; les Rāṣṭrakūṭas de Mālkhed « canaraisent ». Il y a là des indices de l'origine dravidienne de la famille.

c. Jusque récemment, l'ancienne histoire des Rāṣṭrakūtas se réduisait à l'énumération des noms des listes dynastiques des chartes (ci-dessous 1. Dantivarman...
,..6. Dantidurga de 754).— Mais on a découvert un document de 631 qui révèle, dans un pays voisin de celui où se placent les Rāṣṭrakūṭas (Ellichpur, Bérar septentrional), une dynastie qui a aussi l'aigle sur son sceau et dont les rois portent des noms apparentés à ceux des Rāṣṭrakūṭas : Durgarāja, Govindarāja, Svāmikarāja, Nannarāja, (ci-dessus 141).

1-5. Les chartes énumèrent d'abord cinq rois, cinq générations : Dantivarman, Indra Pṛcchakarāja Ier, Govindarāja Ier, Kakkarāja Ier (en sanskrit Karka), Indrarāja II, qui sont de simples rājas.

6. Dantidurga Khaḍgāvaloka (ou Dantivarman II) fils de 5, est connu par des chartes (754) et des inscriptions d'Ellora[1]. Il est le fondateur de l'empire.

« Avec quelques soldats, il battit l'armée infinie du Karnātaka (roi du Sud)...; il vainquit subitement Vallabha (c'est-à-dire le Cālukya Kīrtivarman, *circa*

1. Cuivres de Sâmangad, 5 janvier, çaka, 675. — *Ind. Ant.*, XI, 108; Sten Konow, Cuivres de Talegaon, *Ep. Ind*, 1916, 275.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

748) qui n'eut pas le temps de froncer le sourcil, de prendre les armes, de faire effort. » Il obtint ainsi le rang de souverain, de roi des rois, tandis que ses prédécesseurs étaient de simples *râjas*. Expéditions du côté du Mālava.

7. Kṛṣṇarāja Ier Akālavarṣa Prabhutunga Pṛthivīvallabha, fils de 4, dates connues 758, 768, 772.

D'après le cuivre de Baroda de Kakkarāja (ci-dessus 140), « pour le bien de la famille, il régna lui-même après avoir déraciné un parent qui gouvernait mal ». Fleet a pensé qu'il avait détrôné son neveu Dantidurga; Konow doute.

Une de ses chartes, disposant de villages du district de Poona (Pūnakaviṣaya), est signée à Mannanagara (Manne, district de Bangalore)[1] au cours d'une expédition contre les Gangas (*circa* 768, Pṛthivīkongani Çrīpuruṣa, ci-dessous 227).

Sa gloire, plus durable, est d'avoir sculpté dans le roc, à Ellora[2], le Kailāsanātha, une des beautés de l'Inde, qui dans sa pensée, on en est presque sûr, devait rivaliser avec le Kailāsanātha de Kāncī (ci-dessous 228). Les relations des deux « édifices », si on peut dire, sont certaines, et, d'après Konow, le cuivre de Baroda (ci-dessus) souligne clairement ces relations.

1. Ou Mânyapura, temple jain célèbre, construit par le Ganga Mârasimha, doté par Govinda II en 802. — Guérinot, *Bibliographie*, 249.

2. Elûra, Ellora, 20 21 et 75 10 ; l'ancien nom est Vellûra ou Elâpura.

V. Smith, 444; R. Grousset, 105, 148-150, 153; Ph. Stern, *Inde Antique*, 437. — *A. S. I.*, vol. V; *Ind. Ant.*, XII, 229; *Ep. Ind*, XII, 277 (1916). — Goloubew, *Sculptures çivaites* (Ars Asiatica, 3) et Musée Guimet, Vulgarisation, t. 41; E. H. Hunt, *Temples rupestres d'Ellora et d'Ajanta*. Carte des temples rupestres, Griffiths, Paintings of Ajanta; aussi Barnett, *Antiquities*, 246. — Le temple d'Elephanta ressortit aussi à la domination Râṣṭrakûṭa.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

8. Govinda II Prabhūtavarṣa Vikramāvaloka, fils de 7, date connue 779; bat le Cālukya de Vengī (ci-dessous 237).

9. Dhruva (Dhora) Nirupama Çrīvallabha, fils de 7, date connue 783[1]. Il est célèbre par sa victoire sur le Pallava (ci-dessous 269) et surtout par ses campagnes contre le Gurjara Vatsarāja auquel il prit les deux ombrelles bengalaises (ci-dessus 120).

10. Govinda III Prabhūtavarṣa Jagattunga Vallabhanarendra, fils de 9, époux d'une canaraise Gāmuṇḍabbe, dates connues 794-813, « le prince le plus remarquable de cette vigoureuse dynastie » (V. Smith).

Il battit le Gurjara Nāgabhaṭa II et poussa jusqu'à l'Himālaya (ci-dessus 121); il occupa le Mālava, le Gurjara jusque Citrakūṭa (Chitor, Mewar); s'il ne garda pas tous ces districts, il installa du moins son frère Indrarāja au Gujarāt (ci-dessus 141). Non moins heureux au Sud, il étendit sa souveraineté jusqu'à la Tungabhadrā et imposa tribut au Pallava Dantiga (ci-dessous 270). — Inscriptions résumées dans Mabel Duff à l'année 794.

11. Amoghavarṣa Ier Nṛpatunga, fils de 10, 817-877, à qui ses cousins disputèrent le trône. — Il transporta le siège de la monarchie de Nāsik à Mālkhed où il était mieux placé pour continuer la guerre avec les Cālukyas de Vengī (ci-dessous 237). — Très zélé pour le jaïnisme, auteur de la Praçnottararatnamālikā, il abdiqua en faveur de Krsnarâja II et mourut à la

1. Si toutefois le Çrīvallabha du colophon du Harivamça jain de Jinasena (ci-dessus 120) est bien Dhruva. — Voir M. Duff, année 783.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

manière des saints[1] — « On reconnaît en lui le vieux Balhara du marchand Solaiman (851) qui est le quatrième grand roi avec le Khalife, l'empereur de Chine et le Basileus » (Smith)[2].

12. Kṛṣnarāja II Akālavarṣa Çubhatunga, Kṛṣnavallabha, fils de 11, dates connues 877-911. — Il épousa Lakṣmī, fille de Kokkala roi Haihaya de Tripurī (Cedi) (Ci-dessus 156). A cette époque les relations matrimoniales et politiques sont étroites entre les Rāṣṭrakūṭas et les Haihayas. Les seconds s'associent à la lutte des premiers contre le Mālava et les Cālukyas de Vengī. — Ci-dessus 141.

Voir *Additions*, la généalogie Râstrakûta-Kokkala qui complète la généalogie ci-dessus 156.

Jagattunga, fils de 12 et de Lakṣmī, ne régna pas. Il épousa les deux sœurs Lakṣmī et Govindāmbā ses cousines germaines. — Ci-dessus 99.

13. Du mariage Jagattunga-Lakṣmī, Indra III, dates connues 914-916. Il occupe Oudjein, franchit la Jumnā, prend Kanauj. Exploits de son général Narəsimha (ci-dessus 125).

14-15. Amoghavarṣa II et Govinda IV, fils de 13 et de Vijambā, dates connues 918-933

1. Pour ses relations avec les jainas, R. G. Bhandarkar, *Early History...*, Bombay, 1895, 68; résumé Guérinot, *Essai de Bibliographie jaina*, 394-5.

2. La remarque est due à Fleet, *Ep. Ind.*, VI, 169. — Plusieurs Râstrakûtas prennent le nom de Vallabharâja, « Roi bien-aimé ; (exactement *prthivivallabha*, l'amant, l'époux de la Terre, le Roi) » et « ce surnom, sous sa forme prâcrite, explique le nom, Balhara, dont les voyageurs et géographes arabes des IX-Xe siècles se servent pour désigner les Râstrakûtas ».

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

16. Du mariage Jagattunga-Govindāmbā, Amoghavarṣa III Baddiga, qui épousa Kundakadevī, dates connues 937-938.

17. Kṛṣṇa III Kannaradeva, fils de 16, époux d'une princesse Ganga, date connue 949.— Il fut en guerre avec le Cola Rājāditya (ci-dessous 229, 275). La pierre d'Atakur (*Ep. Ind.* VI, 54) confirme le don qu'il fit de Banavāsi au roi Ganga Būtuga II, son beau-frère, pour le récompenser d'avoir tué le roi Cola en l'assaillant sur l'éléphant : « Le howdah même devint le champ de bataille[1]. »

18. Khoṭika (Khottiga), frère de 17, voir 148.

19. Kakka II Amoghavarṣa, petit-fils de 16, renversé en 973 par le Cālukya Taila II qui fonde la dynastie des Cālukyas de Kalyāni.

20. Indra Raṭṭakandarpa ou Indravajra, petit-fils de 17, meurt d'inanition à la manière jain le 20 mars 982[2].

1. *Ep. Ind.*, 54, XIX, 287, 1928. — Bataille de Takkola, 10 kilomètres au sud d'Arkonam, ouest de Madras (temple de Jalanâtheçvara). — On traduisait : « Pour le récompenser d'avoir traîtreusement tué le Cola ». Voir l'intéressante histoire de cette méprise, *J. R. A. S.*, 1909, 443.

2. Pilier de Çravana-Belgola, Guérinot, *Répertoire*, n° 163 et p. 7.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

CHAPITRE IV

CALUKYAS DE KALYANI

On donne à ces Cālukyas, 973-1190, le nom « de Kalyāni » (17° 51, 77°, Kalyāna, Bidar district, Haidārābād) : à tort, car Kalyāni fut, semble-t-il, fondée par Someçvara, douzième roi.

Ils sont en conflit avec le Mālava, avec le Cola. Ils donnent à l'Inde un de ses grands souverains, Vikramāditya VI. Vers 1160, les féodaux ébranlent leur pouvoir : l'épisode Kalacuri-Basava, avec ses aspects de guerre religieuse et sociale, est très digne d'étude. Ils sont enfin renversés par les Hoysalas.

Plusieurs s'étaient signalés par leur piété jaïna.

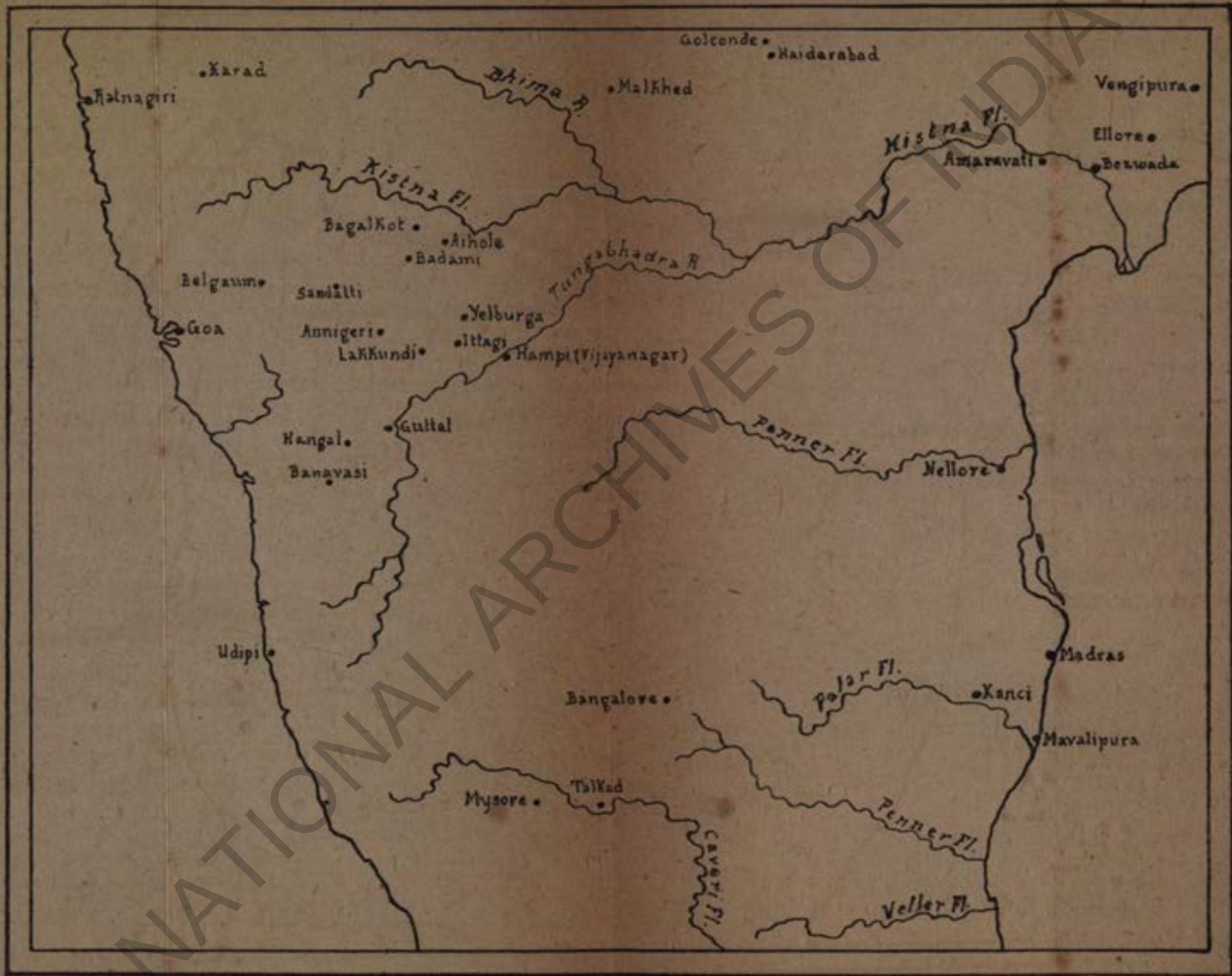
La lignée de Bhīma (ci-dessus 200) se continua pendant deux siècles et demi sans que nous sachions où régnaient, sans doute dans la vassalité Rāṣṭrakūṭa, des princes que nous ne connaissons que par les chartes de leurs successeurs : Bhīma Ier, 2. Kīrtivarman III, 3. Taila Ier, 4. Vikramāditya III, 5. Bhīma II, 6. Ayyana Ier, 7. Vikramāditya IV.

8. Ahavamalla Nurmadi Taila II (Tailapa), fils de 7, renversa le Rāṣṭrakūṭa Kakka II et gouverna pendant vingt-quatre ans, 973-977.

Son règne fut marqué par des victoires sur les Colas de Kāncī, et surtout par de longs conflits avec le

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA



NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Paramāra Munja (ci-dessus 148). C'est à tort qu'on lui a attribué des victoires sur le roi de Cedi[1].

9. Satyāçraya, fils de 8, 997-1008. — *Circa* 1005 (Inscription de Hottur, 1007-1008), le Cola Rājarāja envahit le royaume à la tête de 900.000 hommes; il massacra femmes, enfants, brahmanes, et détruisit notamment les temples jaïnas d'*Annī*geri[2].

10. Vikramāditya V, petit-fils de 8, 1009-1014.

11. Jayasimha II, petit-fils de 8, 1015-1042 (chartes de 1022, 1047, *Ep. Ind.* XIX, 217-222). L'inscription de Balagamve montre que cette ville était une des *minor capitals*. Parmi ses vassaux « le gouverneur Rāṣṭrakūṭa Bhīmadeva » (*ASI*, Rep. 1928-9, 117).

12. Someçvara Ier *A*havamalla, fils de 11, 1040-1068, fonda Kalyāni « qui dépassa pour la beauté toutes les cités du monde » et qui resta la capitale jusque Taila III, lequel s'installa à *Ann*igeri. — En 1052, bataille de Koppam[3] où le Cola Rājādhirāja fut tué (ci-dessous 278).

Sa mort fut celle d'un saint : il se baigna rituellement dans la Tungabhadrā qui est le Gange du Sud, signa des donations, s'avança ensuite dans la rivière jusqu'au moment où il se noya, au bruit des vagues et des instruments de musique (Chant IV du poème de Bilha*n*a[4]).

13. Someçvara II, fils aîné de 12, 1068 jusque 1075 au plus tôt. — Toute cette période est remplie de guerres victorieuses : les Cālukyas envahissent le Népal, l'Assam, Ceylan, et multiplient les victoires : « La majeure partie de tout cela n'est que mythe extravagant... A chaque cam-

1. V. V. Mirashi, *I. H. Q.*, IX, 133, montre que l'inscription qui signale ces victoires, relate les hauts faits de Munja (désigné par le surnom Utpala).

2. H. Cousens place ces événements au début du règne de 12. Someçvara.

3. D'après V. Smith, Khidrâpur sur la Krsnâ; identification contestée.

4. H. Cousens 11, *Bombay Gazetteer*, I. part. 2, 215.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

pagne, les ennemis sont détruits; mais la destruction est toujours à recommencer : il faut croire que les ennemis possédaient une surprenante vitalité » (Cousens, *Chalukyan Arch.*, 11). — Ci-dessous 278.

14. Tribhuvanamalla Vikramāditya VI, « le Soleil d'héroïsme, athlète du triple monde », fils de 12, renverse 13, et règne glorieusement de *circa* 1075 à 1125, au plus tôt[1].

1. Devenu le maître du monde, il supprima l'ère çaka et créa un comput à son nom, le Vikramavarṣa, qui commence le jour de son couronnement. Cette nouvelle ère ne fit pas fortune : elle n'est employée que par lui et quelques-uns de ses successeurs. — Il construisit des temples, notamment des temples viṣṇuites, et créa la ville de Vikramapura (Arasībīdi). — Une de ses inscriptions se trouve dans le Nord, à Nāgpur. — Acugi II (ci-dessous 219), son général, repoussa les Hoysalas. Le royaume fut si paisible qu'on ne se donnait plus la peine de fermer la nuit les portes des maisons : « C'est la lune qui entre, non pas les voleurs ».

2. Parmi les nombreux documents épigraphiques, plus de 200, on peut signaler :

a. donations de *D*ambal, 1095, en faveur d'un « couvent du Bouddha » et d'un « couvent de Tārādevī », documents dotables parmi les tardifs témoignages de la persistance du bouddhisme.

b. le frère cadet du roi, le Nolamba-Pallava Permānadi

1. L'histoire de son avènement est obscure. D'après le poème de Bilhana, il respecta les droits de son aîné et refusa la désignation paternelle. On dit que ce récit est romanesque : *Ind. Ant.* V, 319, *Kanarese Dynasties*, 442.

On sait mal aussi l'épisode de la révolte du frère de Vikramâditya, Jayasimha, roi de Banavâsi, qui aurait eu l'appui des rois du Sud. (Cola...)

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Jayasimhadeva, gouverna les districts Kandur-1000, Belvola-300, Puligere-300; il résidait à Etagiri (Yādagiri, Nizam) et célébra le *tulāpuruṣadāna* et l'*hiranyagarbha* (Le sacrifiant offre son poids en or, *ASI*, Rep. 1928-9, 117).

Sur les Nolamba-Pallavas, *Madras Ep. Rep.* 1917, 106; ci-dessous 228

c. Un document imprévu est la pierre commémorative (*vīragal*, « hero-stone ») élevée à deux capitaines tués dans une attaque conduite en personne par Cāgaladevī, femme d'un gouverneur de Nīlagunda, Nilgund (*ASI*, Rep. 1928-1929, 117).

Sur les *vīragals* (du IXe au XVIIe siècle), *Madras Ep. Rep.* 1917, 114; ci-dessus, 62, le monument de Goparâja.

d. Une inscription d'Ittagi, 1112 (Barnett, *Ep. Ind.* XIII, 36), donne la liste impressionnante des constructions de Mahādeva général de Vikramāditya : un temple de Çiva à Iṭṭage lieu de sa naissance; un temple de Viṣnu en mémoire de son père Nārāyaṇa; un temple de Candaleçvara en mémoire de sa mère Candrikādevī avec — *with somewhat doubtful appropriateness* — un logis pour les plus belles hiérodules du pays; un temple de Bhairava, avec couvent et étang, pour honorer sa divinité d'élection. En outre, des offrandes et édifices dans seize villes qui sont nommées.

Un autre général est Avararasa, gouverneur de médiocres districts.

e. Parmi les vassaux du roi Cālukya, des Colamahārājas dans le Cuddapah District (pays de Nidugal et Hemāvatī), capitale Hanjeru, *Ep. Ind.*, XI, 339, *Madras Ep. Rep.* 1917.

3. Vikramāditya offrit l'hospitalité au kâçmîrien Bilhaṇa qui avait cherché un patron par toute l'Inde. Il lui conféra le titre de *vidyāpati*, « maître es sciences », paṇḍit en chef, et lui donna un parasol bleu et un éléphant. Bilhaṇa paya sa dette en écrivant

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

le Vikramānkacarita, remarquable « Henriade[1] ».

Il fut le patron d'un juriste distingué, Vijnāneçvara, auteur de la Mitākṣarā qui fit loi dans le Dékhan, dans le Nord, et dont les règles pour les successions ont passé dans le Code indo-anglais (Keith, 447).

15. Someçvara III, fils de 14, 1127-1138.

16. Jagadekamalla II, fils de 15, 1138-1150, repousse une invasion (ou un raid) des Hoysalas et poursuit l'ennemi jusqu'à sa capitale Dvārasamudra (ci-dessous 224).

17. Nūrmadi Taila III, fils de 15, 1150, dernière date connue, 1155.

Il semble, car tout n'est pas ici très clair, que, entre 1156-1162, Taila III fut vaincu et fait prisonnier par un de ses vassaux révoltés (Prodarāja de Warangal, ci-dessous 223). Un autre prince feudataire, le Kalacuri (ou Kalacurya) Bijjala, général de Taila III, profita des circonstances pour s'emparer de la capitale et d'une partie du royaume, et pour fonder la dynastie Kalacuri, de courte durée, remarquable par son zèle pour le jaïnisme. Taila III se réfugia, ou s'installa, à Annīgeri[2].

Le nom veut que ces Kalacuris du Sud[3], soient apparentés à la dynastie de Tripurī (ci-dessus 154). On a : 1. Jogama;

1. Keith, 153-158, Barth, III, 228. — Publié avant 1088, car l'expédition méridionale de Vikramâditya, de cette date, n'est pas mentionnée.

2. *Mysore Arch. Rep.*, 1914-5, 46. — Sur les *nelevidu, appayanavidu*, qui ne sont pas des « capitales » mais des « halting camps » organisés pour la défense contre les Colas, voir Fleet, *J. R. A. S.*, 1917, 117.

3. Mabel Duff, 293 : V. Smith, 449 : H. Cousens, *Châlukyan Architecture*, 12; Barnett, *Ep. Ind.*, XII, 59 (Ittagi, 1178-1179); XIX, 222 (charte de 1179 accordée par le roi Kalacurya à la requête du gouverneur le Sinda Vikramâditya; ci-dessous, 220).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

2. Permā*d*i, 1128; 3. Tribhuvanamalla Bijjala, 1155; 4-7, les quatre fils de 3, Someçvara ou Sovi-deva, 1168; Sankama (Ni*h*çankamalla Ni*h*çankarāma), 1178; Viranārāya*n*a-*A*havamalla 1180; Singhana, 1183.

Bijjala périt tragiquement, assassiné ou empoisonné par Basava qui est une figure très curieuse.

Basava, le Taureau (Vṛṣabha), dont la sœur avait séduit Bijjala, s'empara du pouvoir; mais les frères de Bijjala le forcèrent à se suicider. Tels sont apparemment les faits qui sont enveloppés dans une masse de légendes. Car Basava fut le créateur ou l'organisateur de la secte des Lingayats[1], adorateurs de Çiva sous la forme du phallus, fanatiques, antibrahmaniques, qui, à l'origine du moins, apparaissent comme des révolutionnaires et des égalitaires. Basava est devenu le grand saint, le thaumaturge — Cette période de l'histoire canaraise a des aspects de guerre religieuse et sociale.

18. Someçvara IV, fils de 17, profite des dissensions de la famille de Bijjala et reprend Kalyā*n*i en 1183. Sa dernière date est de 1189. — Son général Kumārabrahmarasa joua un rôle important; nous connaissons un de ses lieutenants, Goggidevarasa du clan Kārttavīrya, dont l'inscription est un curieux témoignage de la haine anti-jaïna (*A. S. I.* Rep. 1928-9, 117).

Someçvara ne put résister aux Hoysalas (qui ont des inscriptions de 1192 à 1211 dans Dhārwar, Gadag, A*nn*igeri) et aux Yādavas conjurés (ci-dessous 220, 223). Il est le dernier Cālukya.

1. Sur la secte des lingayats — les religieux errants, les *mathas* (couvents), la solide organisation des fidèles laïcs — voir R. E. Enthoven, *E. R. E.*, VIII, 69-75 (étude détaillée, abondante bibliographie); en outre Barth, I, 183, Farquhar, *Religious Literature of India*, 1920, 259-265, 353, 386-7.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

CHAPITRE V

PRINCIPAUTES ET ROYAUMES DU PAYS CANARAIS

Çilaharas (Parsis), Kadambas, Sindas. — Yadavas de Devagiri. — Kakatiyas. — Hoysalas. — Gangas.

Les empires dont nous avons, sinon raconté l'histoire, du moins énuméré les souverains, à meilleur titre encore que les monarchies du Nord, des Guptas ou des Pālas, sont exactement des empires. Sous l'autorité, toujours contestée dès que leur énergie faiblit, des « souverains seigneurs » ou « rois des rois », une multitude de princes, solidement installés dans des acropoles, jouissent d'une large autonomie : ils se font la guerre les uns aux autres; ils font payer leurs services. C'est un régime qui n'est pas sans analogie avec le régime féodal. Le comte ou duc continue souvent une dynastie locale, jadis autonome; mais il accepte le titre de *mahâmaṇḍaleçvara*, gouverneur de district ou de province. Parfois, officier choisi par le roi ou prince issu de la famille royale, il tient son autorité du suzerain, mais devient une puissance personnelle par les forces et les clients dont il dispose.

Le plus grand nombre de ces dynasties secondaires restent toujours sujettes et reconnaissent successivement les Cālukyas, les Rāṣṭrakūṭas, les Cālukyas.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

A la fin, on voit les Yādavas et les Hoysalas se partager l'empire, tandis que les lointains Gangas du Mysore deviennent autonomes.

Nous n'entreprendrons pas l'énumération complète des principautés dont Fleet, *Kanarese Dynasties*, a fait l'inventaire; nous nous bornerons à signaler le plus important[1].

1. Çilaharas[2]

Çilāras, Çīlāras ou Çilāhāras — Diverses branches de cette famille règnent : 1. dans le Konkan septentrional, 17 générations et 20 rois de 843 à 1249[2]; 2. dans le Konkan méridional (jusque Goa), 10 générations et 10 rois avant 1009; 3. derrière les Ghats, à Karād, à Kolhāpur, 5 générations et 8 rois avant 1058, 4 générations et 7 rois de 1058 à 1190.

Quelques détails sur les Çilāhāras du Konkan septentrional. — Un de leurs surnoms est « Seigneur de Tagara » (Thair ou Ter dans le Nalburga District de Haiderābād) ; Tagara est, avec Pratiṣṭhāna, le grand marché du Dakinabades (Dékhan) du Périple. — Une de leurs villes célèbres

1. On ne peut pas passer sous silence les Guttas et les Rattas. — 1. Guttas de Guttal, huit générations et douze rois de 1115 à 1262; Guttal et Chaudadampur, Dhârwâr district. — 2. Rattas de Saundatti et Belgaum (Venugrame) leur seconde capitale. — Une première branche, quatre rois, 875-980 ?; une seconde branche, onze générations, quinze rois, 980-1229; vassaux successivement des Râṣṭrakûṭas, des Câlukyas, puis, après une période d'indépendance (?), des Yâdavas. — Remarquables par leur zèle jaina dont témoignent dix donations de 875 à 1229, Guérinot, *Répertoire*, 8. (Mabel Duff; Fleet, *Dynasties*, I, part. 2, 549-553; Barnett, *Ep. Ind.*, XIII, 15, charte de 1204 intéressante au point de vue économique ,taxes en faveur d'un temple jaina consenties par les marchands locaux et les syndicats du Lâta et du Malayalam.)

2. Mabel Duff, qui place en 815 le premier Çilâhâra du Konkan Kapardin; Cousens, *Chalukyan Architecture*, 15.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

est Hanjamana (Hanyamana) qu'on identifie avec le Sanjān où la tradition fait débarquer les Parsis.

En 843-844 le grand feudataire (*sāmanta*) du Rāṣṭrakūṭa Amoghavarṣa, Pullaçakti Çilāhāra, gouverne le Konkan dont Purī est la tête.

En 1060, le *mahāmaṇḍaleçvara* Munmuni (ou Māmvāni), vassal du Cālukya Someçvara I, capitale Purī, construit l'admirable temple d'Ambārnātha[1]. — Cette Purī doit être dans l'île de Salsette,car Pulikeçin II battit les Mauryas et attaqua Purī avec des centaines de vaisseaux (Insc. d'Aihole 634. cuivre de 584) — L'onomastique est souvent toute canaraise, par exemple certaine donation d'un village de l'île de Salsette par Cittarājadeva; le bénéficiaire Amadevaiya, le fonctionnaire Naganaiya, le ministre Sīhapaiya Ci-dessus 178.

Parsis[2].

Les sources pour l'histoire de l'installation des Parsis dans le Konkan sont tardives (Kisseh-i-Sanjan, 1600), mais on les considère comme dignes de foi. Après s'être réfugiés à Div (Kāthiāvār), les Parsis reçurent accueil dans le district de Thāna (Sanjān), port important près de Bombay. Le roi Jāi ou Jādirānā (Rae-rayan) « eut pitié de nous et nous reçut dans sa ville ». Cet événement eut lieu « en 85 », sans doute de l'ère de Yazdagardi (631; mort en 651), ce qui donne 716.

1. Temple d'Ambarnâtha, Cousens, *Mediaeval Temples*, 13; — *Ibid.*, 79, App., *The ancient city of Puri*, carte de l'île de Salsette.

2. V. Smith, 444, donne 735 comme date de l'établissement des Parsis à Thâna, d'après *Ind. Ant.*, 1912, 174; mais admet que la preuve est faible, d'après *Ind. Ant.*, 1914, 151.

Voir D. Menant, *Les Parsis, hist. des communautes zoroastriennes de l'Inde*, Ann. Musée Guimet, VII, 1898; art. Parsis dans *E. R. E.*, IX, 640-650, 1917. — Place l'établissement à Thâna en 785.

Dosabai Framji Karaka, *Hist. of the Parsis*, 1880.

J. J. Jivanji, *A few events in the Early History of the Parsees and their dates*, Bombay, 1905.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Diverses exégèses de l'ère en question sont possibles et une charte du Cālukya Vinayāditya (680-696) signale les Parasikas parmi les peuples tributaires. On a cru pouvoir identifier le Jāi de la tradition avec un vassal des Cālukyas, Jayāçraya, qui régnait à Nosari en 731.

2. Kadambas.

On a vu, ci-dessus 193, l'histoire de Mayūraçarman et des anciens Kādambas. Au XIe siècle prennent de l'importance deux branches de cette famille, connues comme branche de Hangal (Panungal, Hanungal), « seigneurs de Vanavāsī (Jayantīpura) », et branche de Goa.

I. Les rois de Vanavāsī se réclament d'un Mayūravarman (nom refait sur Mayūraçarman ?). Par une liste de 12 rois, tous en *varman*, on aboutit à la dynastie suivante :

1. Caṭṭa, Caṭṭaya, Caṭṭuga, qui porte le titre de Kaṭakadagova, « gardien du camp », titre donné par Jayasimha II, empereur Cālukya (ci-dessus 209).

2. Jayavarman, Jayasimha, fils de 1, ci-dessus 144.

3. Kīrtivarman, petit-fils de 2, 1068-1077 (*ASI*, Report 1928-9, 119).

4. Çāntivarman, fils de 2, 1075.

5. Taila, Tailapa, fils de 4, 1099, vassal des Cālukyas Vikramāditya VI et Someçvara III. Il finit vers 1135 : Hangal est assiégé par le Hoysala Viṣnuvardhana (Barnett, *Ep. Ind.* XIII, 12), ci-dessous 224.

6-8. Mayūravarman, 1131, Mallikārjuna, 1132, Tailama, 1147, fils de 5.

9. Kāmadeva, fils de 8, 1181, vassal de Someçvara IV ; dernière mention de ce roi et de cette dynastie, 1204.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

II. Pour les Kādambas de Goa, les dates commencent *circa* 1000 et se continuent jusque 1246.

1. Gūhalla.

2. Caṭṭa, Caṭṭala, Caṭṭaya, *Sa*ṣṭhadeva, fils de 1, vassal du Cālukya Jayasimha (vice-roi de l'empereur Satyāçraya son oncle) : inscription de Guḍikaṭṭi, 1007, dont l'authenticité est contestée. — On n'identifie pas ce roi avec le Caṭṭa de Hangal parce que celui-ci est précédé dans la liste dynastique par un *A*dityavarman, tandis que celui-là est le fils de Gūhalla.

3. Jayakeçin Ier, fils de 2, 1052, vassal du Cālukya Someçvara Ier. Il aurait battu et tué le Çilāhāra Māmvāni (?), battu les Colas, rétabli les Cālukyas.

4. Vijáyāditya, fils de 3.

5. Jayakeçin II, 1119, vassal de Vikramāditya VI, contre lequel il se serait révolté; battu par Permā*di* de Yelburga (ci-dessous 219), il rentra dans l'ordre et épousa Mailaladevī fille de Vikramāditya VI. — Guerre avec les Çilāhāras de Kolhāpur, avec le Hoysala Viṣ*n*uvardhana.

6-7. Çivadatta Permā*di* et Viṣ*n*ucitta Vijayāditya, fils de 5, règnent ensemble depuis 1147. Documents de la quatorzième à la vingt-huitième année pour le premier; le second lui survit.

8. Jayakeçin III, fils de 7, avènement en 1187. — Sous son règne, croit-on, les Raṭṭas de Saundatti s'emparent de Belgaum.

9. Tribhuvanamalla, fils de 8.

10. Caṭṭaya Çivacitta *Sa*ṣṭhadeva, fils de 9, 1246, 1257. Les domaines Kādamba sont très réduits par les empiètements des Raṭṭas à l'est, des Çilāhāras au nord.

III. Il y a encore beaucoup d'autres Kādambas, par exemple ceux de Bayalnād (Wainād), Coorg sud, et ceux de Manjarābād, Coorg nord. Parmi ces derniers, un « grand prince », (*mahâmaṇḍaleçvara*), Duddharasa, qui commande à 50 serviteurs, à 250

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

soldats, et possède 15 chevaux (Rice, Intr. de *Ep. Carnatica*, I, 1914.

3. Sindas

On connaît au moins six branches de cette puissante famille : 1. Sindas de Bāgaḍage (Bāgalkot), cinq noms (x^e-xie siècle). — 2. Sindas de Arasibīdi (Bijāpur). — 3. Sindas de Belagavatti, rois de Karahāta (Sātāra district). — 4. Sindas de Kurugodu. — 5. Sindas de Bastar depuis 1065. — 6. Sindas de Erambarage ou Yelburga, les plus notables, sept générations, dix-sept noms.

Les Sindas de Yelburga ont une importance internationale[1].

1. *A*cugi Ier; qui se dit *ādima*n*dalika*, « le premier de sa famille à régner » et « lame aiguisée de Vikramāditya (VI, le C^i lukya) ».

2. Bammarasa, fils de 1, date connue 1083, dont Vikramāditya VI accrut les fiefs.

3. *A*cugi II *A*carasa, fils de Singa frère de 2, 1113, 1121, 1125, au service de Vikramāditya VI contre les Pāṇḍyas et les Hoysalas.

4. Permāḍi (= Paramardin) Ier, fils de 3 et de Mahādevī, 1144[2], vassal de Jagadekamalla (1138-1150); une inscription lui attribue sur le Hoysala des victoires qu'une autre inscription donne à son frère.

1. Voir R. S. Panchamukhi, Two Sinda inscriptions from Benachamatti, *Ep. Ind.*, XX, 109, july-oct., 1930, documents qui complètent et expliquent ceux étudiés par Barnett (*Ep. Ind.*, XIV, april 1918, XIX, 227, exploits d'*A*cugi II) et par un grand nombre d'épigraphistes depuis Fleet et ses *Dynasties*.

2. Donation par la guilde des marchands de bétel.— Parmi les succès militaires de Permâḍi, ceux remportés sur Kulaçekharânka, roi de la côte occidentale (?), qu'on identifie avec l'Alvâr du même nom (Bhandarkar, *Vaishnavism...*, 50; ci-dessous Appendice).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

5. Cāvunda, fils de 3 et de Candaladevī, 1151, 1170; vassal du Cālukya Taila III; il ne reconnut pas d'abord l'usurpation du Kalacurya; toutefois, en 1167, il avait épousé la fille de l'usurpateur. (Ci-dessus 212).— Batailles victorieuses sur le Hoysala et sur le Yādava.

6-7. Vīrabijjana, 1169, 1187, Vīravikramāditya, 1169, 1187, 1220, règnent ensemble et, d'abord, sous la régence maternelle (Siriyādevī). — Après la fin de l'usurpation Kalacurya, les Sindas reconnurent le Cālukya restauré (Someçvara IV); toutefois, le Cālukya étant ébranlé par l'attaque Yādava, Vīravikrama se déclara indépendant (*cakravartin*) en 1187. Cette indépendance était précaire. Les inscriptions du Yādava Bhillamadeva (1189, 1191) montrent que ce roi dominait dans la région de Yelburga. En 1220, Vīravikrama reconnaît l'autorité du Yādava Singa*nna*deva. En 1229, un prince Yādava remplace les Sindas qui disparaissent de l'histoire.

4. Yadavas

V. Smith, 451; René Grousset, 41, 506 (cite Richard Temple, *Advent of Islam into Southern India*, *Ind. Ant.* 1922, 205); Ishwari Prasād, 235, 241.

L. D. Barnett, Thana Plates, *Ep. Ind.* XIII, 198; H. Cousens, *Mediaeval temples of the Dakhan*, 1931.

Caturvargacintāma*ni*, publié partiellement dans *Bibl. Indica*, 1873-1895; il semble que le livre sur les pèlerinages (*tīrtha*) n'ait pas paru; Keith, 448, Winternitz, 502.

Nous sommes renseignés sur ces rois par quelques chartes (Mabel Duff, 825, 1000, 1025, 1069 A. D. et p. 309) et par l'écrivain Hemādri, ministre de Mahādeva et de Rāmacandra. Il rédigea pour ses patrons le Caturvargacintāma*ni* (1260-1309), énorme traité sur les vœux, offrandes et pèlerinages, calendrier liturgique. Ce livre contient des détails historiques, et n'est pas en flagrante contradiction avec les épigraphes.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

On fait venir les Yādavas, « la race de Yadu », du pays krishnaite, Mathurā ou Dvārakā[1]. *Circa* 825, leur premier roi Dṛdhaprahāra s'installa à Candrādityapura (moderne Chandor, dans le Khandesh). La seconde capitale des Yādavas fut Sindīnagara (moderne Sinnar) fondé en 1069 par le roi Seūnadeva ou Seūnacandra Ier sous le nom de Seūnapura, d'où la désignation Seūnadeça (= Khandesh). Enfin, quelque quarante ans plus tard, Bhillama III réside dans l'imprenable forteresse de Devagiri (qui donne son nom à la dynastie : Yādavas de Devagiri), qui sera la capitale et la retraite des Yādavas jusqu'à la conquête musulmane, 1312. Devagiri est alors baptisé Daulatābād, 1327.

Depuis Drdhaprahāra, premier roi, on compte 18 ou 22 souverains (Hemādri) qui furent les vassaux, et souvent les alliés par mariage des Cālukyas.

1. Bhillama, cinquième du nom, profite de l'affaiblissement des Cālukyas (Someçvera IV) ; il est le Bhillama Ier de la dynastie indépendante. Il envahit la partie septentrionale des domaines Cālukya tandis que les Hoysalas, sous Vīra Ballāla, envahissent la partie méridionale. Yādavas et Hoysalas entrent en conflit : le fils de Bhillama est battu en 1191. Cependant Bhillama réside à Annigeri, extrême Sud.

2. Jaitugi Ier (Jaitrapāla), fils de 1, règne à Vijayapura (Bījapur).

3. Simghana, fils de 2, est associé au pouvoir en 1200, consacré en 1210 (*ASI*, Report 1928-1929, 118). Au sud, il défait les Hoysalas ; au nord, il envahit le Gujerate dont il reste maître pour un temps ; il tient les côtes et l'arrière-

1. Nous connaissons des barons du Khandesh, une dynastie Nikumbha, neuf noms et deux dates, vassale en 1153, en 1207, des Yâdavas, les rois Govena, Soïdeva, Hemâdideva, bienfaiteurs du temple de Çiva à Pâṭna (Mabel Duff, 298). near Cha

Des princes Govinda, Seūnacandra (1069), construisent et enrichissent un temple à Vâghli ; l'inscription énumère une longue liste de rois, et on peut croire que le premier, venu de Dvârakâ, régna dès l'an 700 (Cousens, *Mediaeval Temples of the Dakhan*, 2).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

pays jusqu'au sud de la Narmadā. Les Yādavas font figure de grands souverains.

4. Jaitugi II, fils de 3, ne règne pas.

5. Kṛṣṇadeva (Kandhara), fils de 4, signe une charte à Kandhārapura (Skandhāvārapura, « *the city of the camp* »), 1247.

6. Mahādeva, fils de 5, 1260.

7. Rāmacandra, fils de 4, avènement en 1271. Il défait les Mālavas, les Gurjaras. En 1294, fait prisonnier par Alā ud-Dīn, il rachète à des prix fabuleux sa vie et son royaume[1].

8. Çamkara, fils de 6, battu et mis à mort en 1312.

9. Son gendre, Harapāla, écorché vif en 1318.

5. Kakatiyas

Mabel Duff, 292, d'après *Ep. Ind.*, VI, 38, *Numismata Orientalia*, III, 2, 84, *Arch. Survey South India, Sewell's List* II, 172. — Depuis, *Madras Ep. Rep.*, 1906, 79, 1917, 121; *A. S. I.*, Rep., 1925-6. Voir les Additions.

Warangal ou Kākati.— Haidārābād, Kamamet — est depuis *circa* 1150 le siège de la dynastie Kākatiya qui s'installe aux dépens des Yādavas et qui occupe bientôt une partie du pays telugu.

Ces princes se rattachent au Soleil par Manu dont un descendant, Karikāla-Cola, règne à Kākati et fonde la « maison de Kākati », *Kâkativamça*. A son fils Durjaya est dû un autre nom de la dynastie : Durjayakṣatriyas. Sous Ganapati 1197-1259 et sa fille, 1259-1288, que connut Marco Polo, Warangal est un royaume important, dont relèvent les rois Koṭa de Dhānyakaṭaka (Dharnikoṭa). — Kāfūr attaqua en 1309; Kākati, prise en 1323, fut baptisée Sultanpur.

1. En 1289, sous Râmacandra de Devagiri, Hemâdri étant ministre, le gouverneur du Konkan (Kaumkana) donne à 32 brahmanes le village de Vaula situé en Sâsati (*Sâsti* =Salsette), Ep. Ind. xiii, 198.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

1. Betmarāja Tribhuvanamalla omis dans beaucoup de sources.

2. Proḍarāja, fils de 1, *circa* 1150, ci-dessus 212.

3. Rudra, Pratāparudradeva, fils de 2, 1163.

4. Mahādeva, fils de 2.

5. Ganapati, fils de 4, dates connues 1197-1259.

6. Rudradevī ou Rudrāmbā, fille de 5, règne sous le nom masculin de Rudradeva et les titres combinés de Mahārāja et de Mahāmaṇḍaleçvara (qui impliquent vassalité), avec le concours de son « aide de camp » (angarakṣa) Paruvatanāyaka; épouse du « chef Beta » de la famille Kota; avènement 1259; jusque 1288 au plus tôt.

7. Pratāparudradeva, qui doit être le petit-fils par sa mère de 6, né avant 1261, dates 1294, 1303, 1314.

8. Kṛṣṇa, fils de 7.

L'inscription du pilier de Malkāpura (Guntūr), sous Rudradevī, contient des renseignements sur cette dynastie. Sa valeur est surtout dans la description des fondations çivaïtes, écoles, professeurs, couvents, maisons de charité où étaient accueillis des gens de toute caste, abbé qui pouvait être déposé par la communauté (*Madras Ep. Rep.* 1917, 122, *apud* R. Mookerji, *Local governement*, 278, qui signale *Ep. Ind.* XII, 290, pour l'organisation des couvents ou *maṭhas*). — Les Vīrabhadras ou Kongavīras, une sorte de confrérie, assuraient la protection du village par des rites sanglants, se mutilant, se coupant la langue ou la tête dans un pavillon *ad hoc*. — Des renseignements « tantriques » intéressants.

6. Hoysalas

V. Smith, 450-451, qui signale S. K. Aiyangar, *The making of Mysore*, *Ancient India*, 1911. — Rice, *Intr. to Ep. Carnatica*, V, part 1, 1914. — Du même, *Mysore and Coorg from the Inscriptions*. — Krishna Sastri, *The Hoysala in the Chola country*, *ASI*, Rep. 1909-1910 (1914); Guérinot, *Epigraphie Jaina*, 11-15, 30-31. — Conquête musulmane, Ishwari Prasād, 239.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Sur le style Hoysala, improprement nommé Cālukya, XIIe-XIIIe siècles, R. Grousset, 154, définition et bibliographie. — H. Cousens, *Chālukyan Architecture* (*ASI*, 42, Imp. Ser.), 1926, Intr. 13-14.

Les Hoysalas (Poysalas) sont des princes du Mysore, en relations, amitié, guerre, vasselage, avec les empereurs du Nord (Cālukyas) et les royaumes du Sud. Ils sont intéressants au point de vue politique, religieux, artistique. — Leur capitale fut Dorasamudra ou Dvārasamudra, Halébīd[1], détruite par les Musulmans en 1326 (Voir Additions).

1. Vinayāditya fut gouverneur (*mahāmaṇḍaleçvara*) sous le Cālukya Vikramāditya VI (1073-1126).

2. Ereyanga, fils de 1.

3. Ballāla, fils aîné de 2, règne encore en 1104.

4. Biṭṭadeva (Biṭṭideva, Biṭṭiga, Viṭṭhala), surnoms Viṣnuvardhana, Tribhuvanamalla (athlète du triple univers) et, après la conquête du pays Ganga, Vīraganga, fils de 2, depuis avant 1111 jusque 1141.

Constructeur des édifices de Belur et de Halébîd.

Il rompit avec les Cālukyas et régna en souverain indépendant. Il envahit le territoire Cālukya, fut repoussé par Acugi II (ci-dessus 219) qui assiégea Dvārasamudra et prit Belūpura. Par ailleurs, il affranchit le Mysore de la suprématie Cola; d'heureuses guerres avec le Cola, le Pāṇḍya, le Cera, laisseront à ses successeurs les mains libres du côté du Nord (sommaire détaillé dans Mabel Duff, 140-141).

On croit que, à l'époque où il était vice-roi à Tonnur (Toṇḍanūr) (1098?), au pied du mont sacré de Melukoṭe où Rāmānuja s'était réfugié (ci-dessous 325), il fut converti au viṣnuisme par ce grand maître[2]. D'abord bon jaïna, il

1. Les noms des villages en *-samudra* ont souvent pour premier terme le nom du fondateur ou du bienfaiteur. On aurait un légendaire Dora ou Dhora. — Halebidu signifie « vieille capitale »; la ville aurait été ainsi désignée lorsque le siège du gouvernement fut transféré à Tiruvannâmalai par Ballâla III (*A. S. I.*, report, 1907-1908).

2. Voir *J. R. A. S.*, 1915, 14 (Fleet), 152 (Narasimhiengar), 527 Rice); Bhandarkar, *Vaishnavism...*, 51.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

avait reconstruit les édifices ruinés par les çivaïsants Colas.

5. Tribhuvanamalla Nārasimhadeva Ier, fils de 4, couronné le jour même de sa naissance (1133), succède (en 1141) à son père dont le nom continue un temps à figurer sur les chartes.

6. Tribhuvanamalla Vīraballāla II, fils de 5, 1173-1220 bat Barma (Brahma) général du Cālukya Someçvara IV et établit une capitale de frontière à Lokkigundi (Lakkuṇḍi) 1191, une autre à Annigeri; il repousse les Yādavas.

7. Nārasimhadeva II, fils de 6, 1220-1234, recule devant les Yādavas et, du côté du Nord, s'enferme dans le royaume de Dvārasamudra. En revanche, il s'agrandit vers le Sud et occupe Trichinopoli, 1233 (*ASI*, Rep. 1909-1910, 150).

8. Vīrasomeçvara, fils de 7, 1234.

9-10. Vīranarasimha III, 1254, et Vīrarāmanātha, fils de 8.

11. Vīraballāla III, fils de 9, 1292-1342, hérite d'un empire qui comprend presque tout le sud de l'Inde.

Raid de Malik Kāfūr en 1310 : Ballāla, fait prisonnier, est restauré dans un pouvoir apparent. Prise et sac de Dvārasamudra en 1327 par Muhammed Tuglak : Ballāla s'installe à Tiruvannāmalai (Arcot sud). On a de lui un document de 1342.

12. Ballāla IV (Vīravirūpākṣaballāla), fils de 11, est le dernier nom.

7. Gangas occidentaux ou de Mysore.

Il s'agit du pays déterminé à l'Ouest par les Ghats, au Sud et à l'Est par les Nīlgiris et la ligne de montagnes, qui, dans la direction du Nord-Est, sépare le pays tamoul du pays canarais.

Au temps ancien, il semble que ce Mysore, auquel le Coorg (Koḍaga) est souvent annexé, fut en relations étroites avec la côte occidentale.

A l'époque historique (depuis le IIIe siècle?), une

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

dynastie Ganga — « les rois de la famille Jāhnaveya »; la Gangā (Gange) se nomme Jāhnavī parce qu'elle est la fille de Jahnu — est installée d'abord à Kolar (Kuvalāla, Kovalāla), ensuite Talakād (Talavanapura, rive septentrionale de la Kāverī immédiatement avant sa sortie de l'Etat actuel de Mysore). Elle règne sur le « Gangavāḍi 96000 », le chiffre se rapportant au nombre des villages ou à l'appréciation de certains revenus : c'est le pays canarais depuis le district de Mysore (Muḍikoṇḍacolamaṇḍala) jusqu'au district de Kolar (Nikarilicolamaṇḍala) (*JRAS.* 1911, 815).

Les rois Gangas sont parfois indépendants; plus souvent ils reconnaissent l'autorité impériale de leurs voisins, Pallavas et Colas du pays tamoul, Rāṣṭrakūṭas, Cālukyas, Hoysalas du Nord.

Nous nous bornerons à de brèves indications. — Voir les *Additions*.

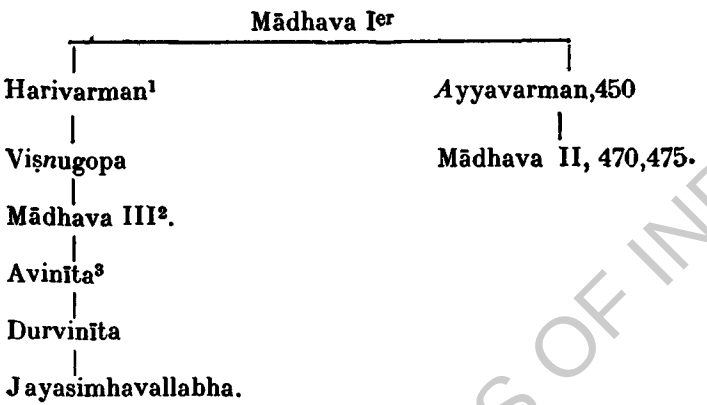
a. On a, pour étudier leur préhistoire, des documents littéraires et notamment une sorte de Vamçāvalī intitulée Kongudeçarājākkal. On sait quels risques comporte l'exploitation de semblables sources et combien peu, au mieux, elle rend[1].

b. Les épigraphistes ont établi avec sécurité un assez long bout de dynastie qui couvre la deuxième moitié du ve siècle et la première moitié (ou le premier quart) du vi[e]. Deux rois sont datés, qui sont des vassaux des Pallavas.

1. R. Sewell, *List of Inscriptions and Sketch of the Dynasties of Southern India*, II, 189, 1884; nombreuses références.

2. J. F. Fleet, « A new Ganga Record and the date Śaka 380 », *J. R. A. S.*, 1925, 471; Jouveau-Dubreuil, *A cient History of the Dekhan*, 107; Rice, *J. R. A. S.*, 1919, 236; *ysore A. S. Rep.*, 1917, § 73; *Ep. Ind.*, XIV, 332; en dernier ie N. Laksminarayan

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA



La date d'Ayyavarman et de Mādhava II a été établie par Fleet, d'après les cuivres de Penukoṇḍa et le colophon d'un ouvrage jaïna (*Lokavibhāga*). Ayyavarman fut consacré en 450 par son suzerain le Pallava Simhavarman (436, 458); Mādhava II fut consacré en 470 par le Pallava Skandavarman (460) et donna en 475 la charte Penukoṇḍa (ci-dessous 262).

Depuis on a étudié les cuivres d'Uttānur et de Gummiraḍḍipura, de Durvinīta, ceux de Keregoḍi-Rangāpura, de Rājamalla II, et de Kūdlur, de Mārasimha (*Mysore Arch. Report*, 1916, 1912, 1919, 1921), qui permettent d'établir la généalogie. — Voir aux *Additions* les plus récentes constructions.

c. Tout renseignement manque jusqu'au milieu du VIIIe siècle, époque où Çivamāra Ier est installé à Talakād. Il eut pour fils Çrīpuruṣa (Pṛthivīkongani

Rao, *I. H. Q.*, IX, 298, bon article, mais où trois mots manquent, p. 198, dont la disparition est très gênante : « Avinīta's father was (the son of) Viṣṇugopa ».

1. Rice identifie Harivarman et Ayyavarman (on peut poser Ayya — Aryya — Ari, tamoul pour Hari).

2. Mādhava III épousa la sœur du roi Kadamba Kṛṣṇavarman Ier (475-500), fils de Kākutsthavarman (ci-dessus, 193).

3. Avinīta fit couronner un autre fils que Durvinīta par les rois Pallava et Rāṣṭrakūṭa; mais Durvinīta qui avait épousé une princesse Cālukya battit le Pallava et le Rāṣṭrakūṭa.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Mutt'arasa) qui battit les Pallavas et agrandit le pouvoir Ganga[1]. — Il semble que le royaume fut divisé entre les héritiers de Çrīpuruṣa : à l'Est, la lignée de Çivamāra II, à l'Ouest (Talakād), la lignée de Ranavikrama.

D'une part :

1. Çivamāra II Saigotta, couronné par le Rāṣṭrakūṭa Govinda III et le Pallava Nandivarman, tête de la dynastie connue sous le nom de Ganga-Bāna. — Ces princes, à certaines époques, gouvernèrent une partie considérable d'Arcot Nord et le Perumbānappadi, capitale Tiruvallam (Gudiyātam).

2. Prthivīpati Ier, contemporain et ennemi du Rāṣṭrakūṭa Amoghavarṣa, vassal du Pallava Nṛpatunga, allié du Pallava Aparājita à la bataille de Çrīpurambiyam contre le Pāndya Varaguna II ; ci-dessous 254, 270.

3. Mārasimha Ier.

4. Prthivīpati II (Mâramaraiyar Maganar Piridipadiyar) roi de Parivipurī et Nandi, vassal du Cola Parāntaka Ier 907-948) qui déracina les Bānas et donna leurs territoires à Prthivīpati (*ASI, Rep.* 1928-9, 120) ; ci-dessous 269, 275.

D'autre part :

1. Ranavikrama, fils de Çrīpuruṣa, 815.

2. Rājamalla, fils de 1, que la plupart des critiques identifient avec Nītimārga Kongunivarmarāja Permānadi et Satyavākya Permānadi.

3. Satyavākya Konganivarmarāja Permānadi qui signe en 888 de sa 18e année. — On croit que ce roi est le Būtuga Ier qui n'a pas de place ailleurs ; ci-dessous 237.

4. Ereyappa, 934, 938, se bat avec la branche Nolanba des Pallavas[2] ; ci-dessus 211.

5. Raccamalla dépossédé par le Rāṣṭrakūṭa Kṛṣnarāja en faveur de Būtuga II (949).

1. D'après V. Smith, 725-766 ; d'après Barnett, 765-816. — Voir *Bhandarkar Comm. Vol.*, 244.

2. On connaît une dynastie Bâna, « quelque territoire à l'ouest du pays Andhra », depuis Jayanand varman, *circa* 720, Barnett, 720, 898, 907, A. D.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

6. Būtuga II, dont on peut faire un fils de 4, beau-frère et vassal du Rāṣṭrakūṭa Kṛṣnarāja III, tue le Cola Rājāditya à la bataille de Takkolam (949), ci-dessus 207. Il prend le pouvoir à 5.

7-8. Son fils Maruladeva, 953, ou son petit-fils, Raccamalla II, lui succède.

9. Mārasimha II, fils de 7, 963-974, au service des Rāṣṭrakūṭas. Il défait le Cālukya Rājāditya et Alla rival de Kṛṣna III. Il couronne Indrarāja IV. Il abdique ou meurt en 974.

10. Pancaladeva, fils de 9, tué la même année par le Cālukya Taila II.

11. Raccamalla III, fils de 10, régnait en 977. — Victoire et conquête des Colas Rājarāja et Rājendracola (977-1004). Ce dernier prend le titre de Gangaikondacola : il occupe le Sud et l'Est du Mysore désormais soumis (ci-dessous 277).

Ayant occupé le Mysore (Arkalgud, Seringapatam, Nidugal...) le Cola entre en contact avec les vassaux occidentaux des Gangas, notamment avec les Cangālvas (Hunsur Taluk) que nous suivons du xe au xviie siècle : soumis aux Gangas, aux Colas, aux Hoysalas, à Vijayanagar; d'abord jaïnistes, ensuite adorateurs du linga; fort intéressants (Rice, *Coorg Inscriptions*, Intr. 13). Les Kongālvas, que le Cola installe à Mālave (Mālambi dans Coorg) mériteraient aussi une monographie.

Il est difficile d'établir une liste suivie pour les Gangas du xie siècle. On doit notamment signaler Gangarāja (Gangarasa), d'abord ennemi, ensuite vassal du Hoysala Viṣnuvardhana (ci-dessus 224)[1].

1. Les inscriptions et les monuments figurés du pays Ganga apportent de nombreux exemples d'une coutume inconnue, je crois, dans le Nord. On voit toutes sortes de gens, officiers, serviteurs de tout grade, vachers, offrir leur tête au dieu ou à la déesse pour obtenir la naissance d'un enfant royal, la victoire du roi. L'offrande de la tête est vraiment l'offrande de la tête. Celle-ci est attachée par les cheveux à l'extrémité d'un bâton flexible courbé vers le bas. Au moment où le couteau la détache du tronc, elle vole en l'air et se balance devant l'icone. La mère d'un certain Bhûtuga élève une stèle qui commémore le dévouement de son fils. Dans certains cas, l'offrande est conditionnelle : « Si vous accordez..., je vous donnerai ma tête » (Inscriptions de 944, 991, 1050, 1123, etc., Rice, *Mysore and Coorg from Inscriptions*, chap. IV).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

LIVRE II

Le pays télougou

1. Les héritiers de Yajnaçrī (ci-dessus 185) furent réduits à la partie orientale, à la partie proprement Andhra[1] de l'empire Çātakarni. Nous avons trois noms : Vijaya, *circa* 195; Vāsiṣṭhīputra Svāmī Çrīcanda (avec une inscription à Kodavolu, basse Godāvarī, et des monnaies), *circa* 201, et un dernier Pulomāvi, *circa* 211-225[2].

2. Les « Ikshvacides », en relation étroite avec les Çātakarnis (onomastique, emploi du prācrit) et qu'on doit placer au IIIe siècle. Même région : Dhānyakaṭaka, Amarāvatī.

3. Dès la fin du IIIe siècle ou dès le début du IVe siècle, les rois de Kāncī à chartes prâcrites (ci-dessous 261) ont exercé leur pouvoir jusqu'à la Kṛṣṇā. — Au cours des siècles suivants, les Pallavas n'arrêtèrent pas d'entreprendre vers le pays télougou avec plus ou moins de succès.

4 .Les Çālankāyanas *circa* 300-450.

5. Les Viṣṇukuṇḍins à la fin du Ve siècle.

6. Cālukyas orientaux, 615-1079; Colas; Kākatīyas.

7. Kalinga.

1. L'Andhrapatha (charte Mydavolu, de Çivaskandavarman, IIIe siècle) comprend le pays de Dhanakada (basse Kṛṣṇâ); l'Andhramaṇḍala (charte Bâṇa de 339) comprend Muḍiyanur et Âvani (Kolar District de Mysore). Hiuan-tsang met l'Andhra au Sud du Kalinga: l'Andhranagara de Daṇḍin (chap. VI) est dans ce voisinage. Sur les relations d'Andhra et de Telugu, M. Venkatarangayya, *J. H. Q.*, I, 561.

2. Sources : V. Smith, 232; Raychaudhuri, 340: Çrîrudra Çâtakarni, Çrîkriṣṇa Çâtakarni, Çrîcandra and others.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

§ 1er Maison Iksvaku.

Dans la région d'Amarāvatī[1], des souverains qui continuent la tradition sinon la race des héritiers de Yajnaçrī et qui se réclament du nom archaïque et célèbre, en brahmanisme comme en bouddhisme, d'Ikṣvāku (Ikkahu, Ikhāhu)[2]. — Les donations bouddhiques de plusieurs princesses confèrent à cette petite dynastie un intérêt majeur.

1. Des piliers inscrits du stūpa de Jaggayyape*ṭa* (50 kilomètres N. O. d'Amarāvatī), qui nomment des sectes bouddhiques (Mahisasakas, Bahusutīyas, *ASI.* Rep. 1925-1926, 141), ont révélé le nom d'un roi Ikhahu, 20e année. « Les caractères sont du IIIe-IVe siècle, peut-être plus anciens. » (Bühler).

2. Le Nāgārjunikon*ḍa*, colline sur la *Kṛṣṇā* en amont d'Amarāvatī, l'ancien Dhannakaṭaka (?), a singulièrement enrichi notre archéologie.

a. Nous avons un morceau de dynastie, des princes alliés aux maisons d'Oudjein et de Vanavāsī, des princesses bouddhistes (*Madras Ep. Rep.* 1926-7, 71-73)[3].

1. Sur Amarâvatî, *Inde aux temps des Mauryas*, 223. — K. R., Subrahmaniam, *Buddhist remains in Andhra and Andhra History*, Madras, 1932; Devaprasâd Gosh, *I. H. Q.*, III, 264 (1927); V. Goloubew, *Etudes Asiatiques*, I, 291.

2. On lira dans Raychaudhuri, 71-74, une consciencieuse étude de la race d'Iksvâku, depuis le Rig et l'Atharva jusqu'au Mahâvastu en passant par les Purânas. Le caractère historique des Aiksvâkas ou « Ikshvacides » n'est pas douteux. On ne voit pas pourquoi une branche authentique de cette maison septentrionale ne serait pas installée en pays telugu au IIe-IIIe siècle de notre ère.

3. Siricântamûla, dévot védisant; sa sœur Cântisiri, épouse du *mahâtalavara* (« bailli ») Vâsiṭhîputa Kandasiri, fondatrice (?) du Grand Stûpa.

Sirivirapurisadata; son épouse Rudradharabhaṭârikâ, princesse d'Oudjein. — Voir ci-dessous, 232, n., la mention d'un Çaka.

Vaseṭhiputa Siribahuvalacântamûla, qui célèbre des sacrifices védiques; sa sœur, épouse du Mahârâja de Vanavâsa, fonde un couvent et élève une stèle en la dixième année du règne.

Bhaṭidevâ fonde un couvent et élève une stèle.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

b. Le « Grand Stūpa » ou *mahācetiya*, construit d'après un plan très particulier et avec des « piliers d'entrée » (*āyakakhambha*) parfois inscrits, a livré un fragment d'os enfermé dans une cassette d'or qui se trouvait, avec des feuilles d'or et des perles, dans une boîte d'argent. — Le grand stūpa fut construit par une princesse de la famille Ikkhāhu au IIe-IIIe siècle, date que la paléographie assigne aux inscriptions. Cependant il faut probablement dire « reconstruit », car les inscriptions de Bhaṭṭiprolu (ruines d'un *stūpa* archaïque) doivent être de *circa* 200 avant notre ère. (J'aime à croire que les reliques de Nāgārjuni-Bhaṭṭiprolu, viennent de la distribution que fit Açoka. La découverte d'une édition des Edits à Yerragu*di* (Karnul district, *ASI*, *Rep.* 1928-1929, 161) montre que le pays telugu était soumis au Maurya)[1].

3. A Nāharallabo*du* (à côté du Grand Stūpa), des édifices élevés par la « bouddhiste laïque » (*upāsikā*) Bodhisiri; cette dévote avait aussi orné le stūpa de Kaṇṭakasela (le port Kantakossula de Ptolémée); elle mentionne « le couvent sur le Siripavata à l'Est de Vijayapurī », qui doit être le couvent de Çrīparvata où les Tibétains font mourir Nāgārjuna : le nom actuel de ce petit district, Nāgārjunikon*da*, serait ainsi justifié (*Madras Ep. Rep.* 1915, 91; 1926-7, 73. — *Mélanges chinois et bouddhiques*, I, 382).

1. Voir le beau mémoire de Vogel, *Ep. Ind.*, XX, 1-37, 1929 (XXI, 61, 1931) : l'index montre la richesse onomastique et historique des inscriptions; voir aussi *Annual Bibliography*, 1926, 14, 1927, 11. (La description du « guerrier scythe » et celle du buveur ne paraissent pas exactes. Le Scythe est probablement le palefrenier de Çâkya, Jouveau-Dubreuil, *Bulletin des Amis de l'Orient*, n° 13, 1932). — *A. S. I.*, Rep., 1928-1929, 100-104 et planches (A. H. Longhurst). D. L. Barua, *On some terms in the Nāgārjunikonda Inscriptions*, dans *Indian Culture*, I. 107-111.

L'expression *dhātuvaraparigṛhīta* ne peut signifier que « contenant des reliques », *Ep. Ind.*, XX, 17, 29 et *Rep.*, 115.

Il y a une offrande de « Budhi, sœur du Çaka Moda » (*Rep.*, *ibid.*).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

§ 2. Çalankayanas[1].

Le mémoire de M. Rama Rao, *IHQ*, X, 158, march 1934, permet de compléter ce paragraphe. Voir ci-dessous 372, 382.

1. Les archéologues placent aujourd'hui entre 300 et 450 la dynastie Çālankāyana à laquelle était jadis assignée une date beaucoup plus basse[2]. Les villes étaient Pedda Vegi et Vengī. Nous avons, dans des donations prâcrites, les noms de plusieurs souverains : Hastivarman, Caṇḍavarman, Vijayanandivarman, Vijayadevavarman, Yuvarāja Buddhavarman[3].

2. En 350, Samudragupta recevait les hommages de Hastivarman roi de Vengī (ci-dessus 41). Ce Hastivarman est un Çālankāyana (K. V. Lakshmana Rao, *IHQ*. III, 429, 1922).

3. Dans le district de Guntur (où on a trouvé une charte Çālankāyana), une charte signée à Kandarapura (ville ainsi nommée du nom de l'ancêtre) signale des rois Dāmodaravarman, Attivarman (= Hastivarman), bouddhistes, de la famille (*gotra*) d'Ananda. — La charte (*Ep. Ind.*, XVII, 327) est de langue sanscrite; mais les noms des bénéficiaires (des brahmanes) et, sauf exception, de leur *gotra*, sont en prâcrit (*Madras Ep. Rep.* 1920, 95).

§ 3. Visnukundins

Une famille originaire du Nord, de langues prâcrite

1. *Bibliographie* dans Raychaudhuri, 368 : Fleet, *Dynasties*, 334. Kielhorn, *South Insc.*, 1015; *Ind. Ant.*, IX, 102; *A. S. I., Rep.*, 1924-5, 118. — On a comparé les Salakenoi de Ptolémée, capitale Benagouron-Vengī.

2. Voir Barnett, année 600; *Ind. Ant.*, V, 175.

3. *Southern Circle Rep.*, 1924-1925.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

et sanscrite[1], qui gouverne le pays de Vengī (parmi les capitales, Lendulura) jusqu'à la conquête de Pulakeçin, 611 (ci-dessous 236), et qui doit commencer *circa* 400. Elle compte au moins dix souverains parmi lesquels plusieurs règnent longtemps (chartes de la 27e, 37e, 47e année).

Nous avons cinq chartes (dont deux font double emploi)[2]. Elles fournissent des morceaux de dynastie difficiles à coudre.

1. Première charte d'Ipūr : Mādhavavarman qui fit onze fois le sacrifice du cheval; son fils Devavarman; son petit-fils Mādhavavarman.

2. Deuxième charte d'Ipūr, notablement postérieure à la première au point de vue paléographique (un siècle, dit Ramachandra Rao?) : Govindavarman; son fils Mādhavavarman, roi de Trikūṭamalaya, capitale Trivaranagara, donne un village au brahmane Agniçarman; officier pour le don, son fils Mancyanna, 37e année.

3. Chartes de Cilluka et Rāmatīrtha : Mādhavavarman; son fils Vikramendravarman, né d'une princesse Vākāṭaka; son petit-fils Indrabhattārakavarman, 4e année; son arrière-petit-fils Vikramendravarman, 10e année.

4. Charte Madras, *Ep. Rep.* 1914, no 7 : Vikramahendravarman (lecture de la charte); son fils Govindavarman; son petit-fils Mādhavavarman Janāçrayamahārāja, donation au brahmane Çivavarman, fils de Dāmaçarman.

L'ordre chronologique des chartes paraît être tel. — D'après Ramachandra Rao, il y a un siècle entre 1 et 2. Il paraît très probable que le dernier de 3 est le premier de 4 (Non ! d'après *Madras Ep. Rep.* 1914, 102). — On peut considérer comme certain que le Mādhavavarman de 4 est

1. Les chartes d'Ipūr sont en sanscrit; toutefois, les abréviations (*vâ* pour *varsa*, *gi* pour *grīsma*) montrent que le sanscrit se superposait au prâcrit.

2. Sources dans *I. H. Q.*, VIII, 26, IX, 278, 957; *Ep. Ind.*, IV, 193, XII, 133, XVII, 335; *A. S. I., Rep.*, 1925-1926, 142; *Madras Ep. Ind.*, 1920, 97-98.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

le dernier roi de la dynastie qui fut remplacée par les Cālukyas, car Jayasimha (633-663) fils du Cālukya Viṣṇuvardhana qui conquit, avec son frère, Vengī (ci-dessous 236), fait une donation à un Rudraçarman fils de Çivavarman (le « donnee » de Mādhavavarman) et petit-fils de Dāmaçarman[1].

Signalons la récente étude de D. Ch. Sircar, *IHQ.* IX, 957-966, qui pense que les Viṣṇukuṇḍins se sont maintenus, amoindris, longtemps après les conquêtes de Pulakeçin, et aboutit à la généalogie suivante : 1. Vikramahendra, 500-520; 2. Govindavarman, 535; 3. Mādhavavârman, 585; 4. Mādhavavarman, 615; 5. Vikramendravarman, 625; 6. Indravarman, 655; 7. Vikramendravarman, 670. Pulakeçin aurait pris Piṣṭāpura mais non pas Vengī.

§ 4. Calukyas orientaux ou Rois de Vengi

Cette dynastie est expliquée avec précision dans de nombreuses chartes qui nomment les rois avec mention de leur parenté, indiquant en outre la durée des règnes et les faits les plus importants, indiquant le numéro d'ordre des souverains homonymes.

L'exactitude de ces renseignements est souvent démontrée par les documents contemporains des différents monarques[2].

1. Les combinaisons de Dh. Ch. Ganguli, *I. H. Q.*, VIII, 26, ne sont pas à recommander. Il place la charte 2 après la charte 4; il fait de Mancyanna le dernier roi de la dynastie et, à cet effet, lit le Agniçarman de 2 en Çivavarman. — Je ne vois pas sur quoi repose l'hypothèse que le premier Mâdhavavarman est le fils d'une princesse Vâkâṭaka et que la dynastie Viṣṇukuṇḍin a été installée par le Vâkâṭaka Harisena, 475-500 (ci-dessus, 191).

2. Hultzsch, *SII*, *I*, 32, 1890, tableau généalogique et indication des chartes qui le justifient; documents récemment publiés, *Ep. Ind.*, XV, 150, XIX, 258, 271. — Dhirendra Chandra Ganguli publie un mémoire très détaillé qui arrive à l'année 922, *I. H. Q.*, VIII, 21, 442, 775, IX, 741, X, 90.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Le pays de Vengī est, par définition, les districts entre Godāvarī et Kṛṣṇā. Vengī (P'ing-ch'i, Begī, Peddabegī) est située au N-O. du lac d'Ellore. Le royaume de Vengī s'étend normalement au Nord de la Godāvarī, où est une de ses capitales, Piṣṭāpura (Piṭhāpur, Fleet, *Ind. Ant.* XX, 26, *JRAS.* 1897, 29, 420, 643, 868), et au Sud de la Kṛṣṇā, Amarāvatī, en face et en amont de Bijiavada (Bezvāda, « which teems with antiquarian remains », R. Sewell), où résida Hiuan-tsang.

Les rois de Vengī furent en conflit avec leurs voisins du Nord (Kaliṅga), avec les Rāṣṭrakūṭas qui avaient remplacé les Cālukyas occidentaux, avec les Colas; ils s'allièrent par mariage avec les Colas, et Rājendra, fils de Rājarāja (le roi 27), roi Cālukya de Vengī, succéda à son oncle maternel sur le trône Cola (ci-dessous 279).

1. Viṣṇuvardhana, Kubjaviṣṇuvardhana Viṣamasiddhi, 611-632. — On a vu (ci-dessus 197) que Pulakeçin II s'empara « facilement » de Piṣṭāpura (inscr. d'Aihole 634) et y installa son frère Viṣṇuvardhana en qualité de vice-roi, 611. — Les souverains du Mahārāṣṭra, au VIIe siècle, comme leurs prédécesseurs du I-IIe siècle, s'assurent les chemins de la mer orientale et les riches districts de la côte (Voir J. Sion, 375).

A une date indéterminée, Viṣṇuvardhana se dégagea de l'autorité fraternelle et fonda la dynastie des « Câlukyas de Vengī[1] ».

2. Jayasimha Ier 632-663, fils de 1 (charte de la 18e année à Padda-Maddhāli, *Ep. Ind.* XIX, 254, 1928).

3. Indra Bhaṭṭāraka, fils de 1, règne 7 jours; il aurait

1. D'après V. Smith, *circa* 615. — Mais, dans une charte de Kopparam (Guntur, *Ep. Ind.*, XVIII, 257, 1926), en la 21e année de Pulakeçin (= 629), Pṛthivīduvaraja (= Pṛthivīyuvarâja) fait une donation. Ce Pṛthivī-prince-royal doit être Viṣṇuvardhana, lequel en 615 se nomme Pṛthivīvallabha Viṣṇuvardhana Yuvarâja. Donc, en 629, Viṣṇuvardhana reconnaissait la suzeraineté de Pulakeçin. Ce n'est qu'en 632 qu'il prend le titre de Mahârâja.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

été attaqué par Indravarman, roi ganga de Kalinga (ci-dessous 244).

4. Viṣnuvardhana II, fils de 3, 663-672.

5. Mangi Yuvarāja, fils de 4, 672-696 (Charte de la 20e année).

6. Jayasimha II, fils de 5, 696-709, construisit le temple de Samgameçvara (nom de Çiva) à Paṭṭadakal. On a de lui de nombreuses chartes dont une à Aihole (ci-dessus 196)

7. Kokkili, fils de 5, 709, règne 6 mois et est renversé par 8.

8. Viṣnuvardhana II, fils de 5, 709-746.

9. Vijayāditya Ier Bhaṭṭāraka, fils de 8, 746-764.

10. Viṣnuvardhana IV Viṣnurāja, fils de 9, 764-799.

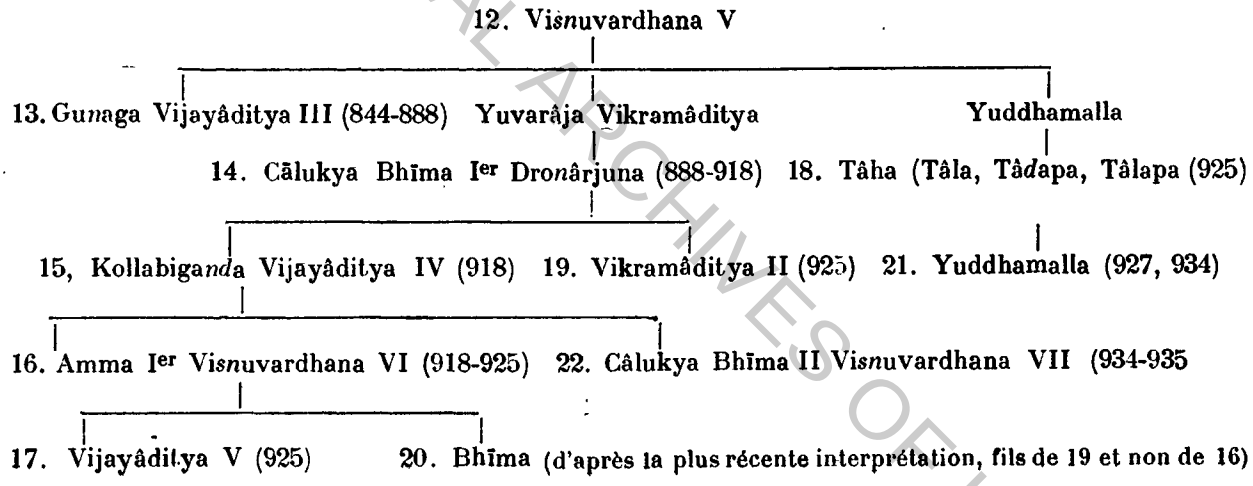
11. Vijayāditya II Narendramṛgarāja Çrītribhuvanānkuça, fils de 10, 799-843.

12. Kali Viṣnuvardhana V, fils de II, 843-844.

13. Gunaga Vijayāditya III, fils de 12, 844-888. — Il règna « avec ses frères Yuvarāja Vikramāditya et Yuddhamalla ». La rivalité des héritiers de ces deux princes se marquera par la succession rapide des rois et la fin tragique de plusieurs d'entre eux.

Gunaga bat les Pallavas du district Arcot Nord (Aparâjita), ce qui le met en contact avec les Colas (roi Vijayālaya) à ce moment très menacés par les Pāndyas (roi Varaguna, p. 254) : Gunaga défait les Pândyas. — Il est aussi très heureux contre les alliés des Rāṣṭrakutas, Nolambas (districts Chitaldroog, Tumkur, Salem : cinquième roi Mahendra, p. 211, 228) et Gangas du Mysore (roi Satyavâkya-Būtuga, p. 228), puis contre les Rāṣṭrakûtas (Krsna, général de son père Amoghavarsa Ier, p. 205), que soutinrent des forces Kalacuri (Çamkaragana, général de son père Kokalla Ier, p. 155): bataille de Kiranapuri (?) et invasion des territoires Rāṣtrakûta. — Gunaga porta aussi la guerre chez les Gangas du Kalinga.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA



NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

14. Cālukya Bhīma Ier Dronārjuna, neveu de 13, 888-918. Il défit Kṛṣṇavallabha (Kṛṣṇa II) et reprit Vengī que ce roi avait occupé au début de son règne.

15. Vijayāditya IV Kollabiganda, fils de 14, règne 6 mois, 918.

16. Amma Ier Viṣṇuvardhana IV, fils de 15, 918-925, signe les chartes de Masulipatam et d'Idāra (Kṛṣṇā District) utiles pour l'histoire de la dynastie.

17. Vijayāditya V Beta, fils de 16, est renversé après quinze jours par Tāḍa, 925.

18. Tāḍa ou Tāḍapa, petit-fils de 12 Viṣṇuvardhana V, règne un mois et est tué par Vikramāditya II, 925.

19. Vikramāditya II, fils de 14, règne onze mois.

20. Bhīma, fils de 16 ou, d'après la plus récente hypothèse, fils de 19, règne huit mois.

21. Yuddhamalla, fils de 18, tue le précédent, 927-934[1].

22. Cālukya Bhīma (Viṣṇuvardhana VII), fils de 15, renverse 21. Il continue la guerre contre les Rāṣṭrakūṭas (Govinda V), 934-945.

23. Amma II Vijayāditya, fils de 22, 945-970.

24. Dānārṇava, Dānanṛpa, fils de 22, 970-973.

Suit une période d'anarchie, 973-1003[2].

25. Çaktivarman Cālukyacandra, fils de 24, se réinstalle à Vengī en 1003; il finit en 1015.

26. Vimalāditya, fils de 24, 1015-1022. Il épousa Kundavā, fille du Cola Rājarāja Rājakesarivarmar, sœur du Cola Rājendra (ci-dessous 276).

1. Une inscription (pilier de Bezwada) de Yuddhamalla « roi du royaume Salki », qui est le plus ancien spécimen de littérature telugu, raconte l'érection d'un temple de Kumārasvāmin (divinité çivaïte) et d'un couvent (*matha*) à l'usage exclusif des religieux de la secte. — *Ep. Ind.*, XV, 150, 1919.

2. Provoquée par l'invasion Cola, d'après M. Duff; comp. V. Laksmana Rao, *A. S. I., Rep.*, 1928-1929, 121. — Nous savons aujourd'hui que, à la faveur de la déposition de Dānārnava, dont le détail est obscur, le pouvoir fut usurpé par un certain Bhīma, qui, parmi 40 surnoms, prend celui de Karikālacola; il fut détrôné par le Cola Rājarāja en 999, ci-dessous 276.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

27. Rājarāja Ier Viṣnuvardhana VIII[1], fils de 26, 1022 *circa* 1063; il épousa Ammangadevī princesse Cola[1].

Son fils Rājendra est roi de Vengī par naissance et roi de Kāncī par conquête ou par choix (ci-dessous 277, 279).

28. Vijayāditya VI, fils de 26, *circa* 1063-*circa* 1078, règne à Vengī comme vice-roi de son neveu Rājendra.

29. Rājarāja II, fils de Rājendra de Vengī-Kāncī, vice-roi de Vengī, 1078-1079.

30. Vīracola Viṣnuvardhana IX, frère de 29, vice-roi de Vengī, 1079-1102.

Nous ne savons pas quel vice-roi succéda à 30 pendant la fin du règne de Rājendra (jusque 1118), pendant les règnes de Vikramacola et de Kulottunga (1118-avant 1134, depuis avant 1134....). Mais il y a des rois du Konamandala, installés à Piṭhāpura, dont les attaches avec les Colas sont visibles, depuis la fin du XIe ou le commencement du XIIe siècle. Le premier Mummadi Bhīma est le vassal de Rājendra. Le quatrième se nomme Rājendracola Vikramarudra (1128), le neuvième Mammacoda. Le seizième se place vers 1200 (Depuis, deux rois isolés 1262 et 1318) (Mabel Duff, 295, d'après *Ep. Ind.* IV, 85).

D'autre part, une inscription de Piṭhāpura (16 juin 1202) signale le couronnement du roi Mallapadeva, Cālukya de Piṭhāpura, fils d'un Vijayāditya qui avait été couronné le 11 janvier 1158. — Ces deux rois se rattachent par une généalogie de 12 noms à Vijayāditya V (17 de la liste ci-dessus) détrôné au cours des luttes fratricides signalées sous 13.

D'autre part, une partie du pays de Vengī passe dans les mains des Kākatīyas (ci-dessus 222 et *Additions*).

1. Kulottuṅga Cola Ier, fils de Rājarāja, est dans des inscriptions sur pierre nommé Viṣnuvardhana VII (Saptamaviṣnuvardhana). D'autre part, 25 et 26 reçoivent aussi le nom de Viṣnuvardhana. Ce qui fait de Rājarāja (27) un Viṣnuvardhana X (*Madras Ep. Rep.*, 1913, 133).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

§ 5. Kalinga[1].

Toute la région côtière au Nord du pays Andhra et jusqu'au delta du Gange est parfois désignée sous le nom de Kalinga : « province moderne d'Orissa, district de Ganjām et probablement aussi celui de Vizagapatam » (Pargiter, d'après les Purāṇas).

Il convient de distinguer le Kalinga proprement dit (où se trouve aujourd'hui la ville de Kalingapatam) le Kung-yü-tö de Hiuan-tsang qui est le Ganjām, et l'Orissa, delta de la Mahānadī. L'Orissa se divise, semble-t-il, en deux parties, l'Oḍra qui est la Tosalī septentrionale, et la Tosalī méridionale, Cuttack-Purī-Chilka.

Le dravidien actuellement monte jusque Barwa, à l'endroit où « la côte est serrée par le plateau dans les thermopyles des Circars, maintes fois disputées » (J. Sion). Le Nord parle un dialecte âryen, l'oriyā. Les ethnographes établissent le type mongolo-dravidien, pensant que le dravidien a été refoulé par des colons venus de Bengale[2].

Nous ne sommes pas à même d'établir l'histoire du Kalinga. Signalons du moins les plus notables de nos renseignements.

1. Notamment R. Basak, *Hist. of North-Eastern India*, chap. VIII, Kingdom of Orissa (Udra-Kongoda-Kalinga), 161-179; R. D. Banerji, *Hist. of Orissa*, Calcutta, 1931 (ouvrage important, 2 vol., dont on dit du bien); Vinayaka Misra, *I. H. Q.*, 1931, 665; *Cambridge History*, 601; Raychaudhuri, 61.

2. Le pays comprend une zone côtière marécageuse avec de vastes lagunes, une zone centrale fertile, un arrière-pays d'un cadre accidenté où les Etats feudataires gouvernent des tribus demi-hindouisées, dravidiennes ou primitives (J. Sion, 345). — Le cœur du pays est le delta de la Mahānadī dont l'irrigation, même aujourd'hui, n'est pas parfaite.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

1. Le nom de Kalinga, apparenté à celui de Tilinga (comme Kosala, Tosala, etc.), est un de ceux qui posent le problème du « Pré-aryen et Pré-dravidien » (S. Lévi, *JA.*, 1923, II, 1-57). Ici, comme souvent, la préhistoire se continue dans l'histoire, et la civilisation de ce pays dépend, dans une large mesure, de l'ethnographie. — Les livres des brahmanes, jusqu'à une date très basse, gardent le souvenir d'un temps où tout l'Orient, y compris le Magadha, était une contrée impure : « C'est commettre un péché avec les pieds que d'aller au Kalinga; pour s'en racheter, les saints prescrivent une libation ». Même à l'époque où ces frontières extérieures du pays sacré étaient célèbres par leurs pèlerinages : « Si on va en Anga, Vanga (Bengale), Kalinga... sans que ce soit pour un pèlerinage, on doit être restauré dans le statut religieux » (*Ibid.*,p. 12). Manu range les Odras (Orissa) avec les Drāvidas parmi les ksatriyas dégénérés.

2. Une antique tradition, consignée dans le canon (pāli et sanscrit), veut qu'une des dents du Bouddha ait été donnée au roi de Kalinga immédiatement après les funérailles (Dīgha, II, 167, Rockhill, *Life*, 147). Le fait est qu'une des capitales des rois Gangas (ci-dessous 244) s'appelle Dantapura « ville de la Dent ». Il n'est pas impossible que le Paloura de Ptolémée soit cette ville, car *pallu*, en telugu, signifie « dent[1] ».

3. Açoka occupa le Kalinga, y installa un vice-roi, fit graver ses édits à Dhauli et à Jaugaḍa. On se souvient qu'il fut attristé des souffrances qu'avaient supportées les brahmanes et les religieux, nombreux, pendant la conquête. — On peut penser que les jaïnas,

1. S. Lévi, *Notes sur la géographie ancienne de l'Inde, Paloura-Dantapura, J. A.*, 1925, I, 46. — La relique fut transportée depuis à Ceylan après un voyage romanesque et peut-être vrai.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

parmi les religieux, formaient le groupe le plus notable[1].

4. *Circa* 171 avant notre ère (V. Smith), le grand roi et zélé jaïniste Khāravela[2].

5. On a trouvé en de nombreux endroits entre le Singbhum et le Ganjām des monnaies de type kouchan d'où quelques-uns (Banerji, *Hist. of Orissa*, I, 113) ont conclu que les Kouchans avaient occupé l'Orissa; mais voir là-dessus Rapson, *Coins*, § 54.

6. Samudragupta, au cours de sa grande randonnée, soumet le roi Svāmidatta de Koṭṭûra (Kothoor dans Ganjām). Les rois qui précèdent ce roi dans l'inscription se placent dans le même pays (ci-dessus 41).

7. Une charte de Çivarāja, datée 283 (qu'on lit en ère gupta, 601 AD), trouvée dans le district de Cuttack mentionne son suzerain Çagguyayanna (?) et la Tosalī du Sud (*Ep. Ind.* IX, 286, Konow; Basak, 166).

8. Conquête de Çaçāṅka dont le vassal Mādhavarāja, de la dynastie Çailodbhava[3] règne dans le Ganjām en 619 (ci-dessus 91-93).

1. *Inde aux temps des Mauryas...*, 89. — D'après Pline, VI, 18 (renseignements de Mégasthènes), les Calingae avaient pour capitale Pertalis (qui s'explique bien en telugu, Barnett, *Cambridge History*, 602); ils disposaient de 60.000 fantassins, de 1.000 cavaliers, de 700 éléphants de guerre.

2. *Inde aux temps des Mauryas...*, 173-198. A la bibliographie, ajouter *Arch. Survey*, vol. 51, « Monuments in the province of Bihar and Orissa », 1931, 234, description et photographie de toutes les « caves ». — Raychaudhuri, 258, « troisième siècle ou premier siècle avant J.-C. » (opinion déroutante).

3. Basak, 166-179, qui est fort intéressant et établit une assez longue généalogie.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

9. Conquête de Harşa, expédition du Ganjām (ci-dessus 82).

10. Dynastie bouddhisante de Çubhakaradeva, 795 (ci-dessus 96; Basak, 166-179).

11. Hiuan-tsang traverse le Kalinga, Beal, II, 207.

12. Gangas orientaux[1].

Depuis la fin du VIIIe siècle et jusqu'au commencement du XIIIe, la dynastie dite des « Gangas orientaux », par opposition aux Gangas de Mysore, gouverne le Kalinga. « Son histoire est encore à écrire; la table des rois est à établir » (*Ep. Ind.* XV, 276 1920).

Ces rois furent en lutte continuelle avec le Nord (princes de l'Orissa) et le Sud (Cālukyas de Vengī). Ils datent d'une ère qui commence avec la « race gangeya », apparemment 774[2]. — Leur capitale fut Kalinganagara (moderne Mukhalinga, 30 kilomètres de Parlakimedi, Smith, 498). D'autres sièges, temporaires ou permanents, du gouvernement, Kolāhalapura (Kolar), Sarapalli, Simhapura, Çvetaka, qui n'ont pas été tous identifiés.

1. V. Smith, 498; *Ind. Ant.*, XVIII, 165 (listes dynastiques reproduites par M. Duff, 286); Monmoham Chakravarti, Chronology of the Eastern Ganga Kings of Orissa, *J. A. S. B.*, 72, 1903, 97-147 (« An excellent monograph »); Chronology of the early Ganga Kings of Orissa, *J. B. O. R. S.*, 1923; L. D. Barnett, *Antiquities*, 56; T. Charan Rath, *Ep. Ind.*, XV, 275 (1920) où de nombreuses références.

2. Le cuivre d'Anantavarman (Alamanda) est de 1078 A. D. et de la 304e année de la race Gangeya : ce qui fait commencer l'ère Ganga en 774. Trois autres cuivres d'Anantavarman et de son prédécesseur Vajrahasta V donnent des listes généalogiques qui ne diffèrent pas sensiblement (18 noms, 12 générations), noms, filiation, durée des

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Le plus notable est Anantavarman Codaganga, 1076-1147 qui étendit son autorité du Gange à la Godāvarī et construisit le temple de Jagannāth, un des plus célèbres de l'Inde[1] (ci-dessus 103).

règnes. Mais les chartes signalent des rois qui ne sont pas dans ces listes.

La plus ancienne charte (Hastivarman, d'Urlam, Chicacole-Ganjam) est de 80: suivent des chartes de 87, 91 (Gangamahârâja Indravarman, de Parlakimedi), *Ep. Ind.*, XVII 330.

Hastivarman porte le surnom de Ranabhîta « qui craint la dispute », non pas « la bataille » comme on traduit.

1. Sur Jagannâth, Râjendralâla Mitra, *Antiquities of Orissa*, 1879-1880; W. Hunter, *Orissa, or the vicissitudes of an Indian province under Native and British rule*; Yule and Burnell, *Hobson-Jobson* 1902; W. Crooke, Jagannâth, *ERE.* VII, 463. — Barth, *Œuvres*, I, 239-244, sur les lieux saints et les pèlerinages (*yâtrâ*), les *tîrthas* (gués, lieux d'accès des rivières saintes), les *prayâgas* (= place sacrificiale », confluents, le plus célèbre étant le Prayâga, la Triveni, Allahabad), les sanctuaires, la vieille littérature et les témoignages modernes; consacre quelques pages à Jagannâth.

« Plusieurs sectes telles que les Lingâits du Dékhan, les Çâktas, les Caitanyas du Bengale ont débuté par un prosélytisme sans réserve, et autrefois, paraît-il, le sanctuaire de Purî s'ouvrait aux classes les plus méprisées. Mais presque toujours le préjugé a fini à la longue par reprendre le dessus. Aujourd'hui quinze castes, non compris les chrétiens et les musulmans, sont exclues de l'enceinte sacrée de Jagannâth; deux autres, les blanchisseurs et les potiers, peuvent y pénétrer mais pas plus loin que la première cour » (Barth, I, 246).

Suicides, relativement rares, de Jagannâth, *ERE.* XII, 34, W. W. Hunter, *Orissa*, I. 132, 306.

Remarquable aussi la « Pagode noire », attribuée au Ganga Narasimha, 1238-1264, mais croit-on beaucoup plus ancienne. « Il n'y a pas de monument hindou qui soit à la fois aussi étonnant et aussi bien proportionné, qui fasse aussi forte impression » J. Marshall, *Arch. Survey*, vol. 51, p. 295). H. Chakladar, A great site of Mahâyâna Buddhism in Orissa, *Modern Review*, Calcutta, août 1928.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

LIVRE III

Le pays tamoul

Le pays tamoul (Tamilagam) est nettement séparé par la géographie, la langue, et sans doute aussi l'ethnographie, du pays canarais et du pays telugu qui sont, d'un nom commun, *baḍaga*, *vaḍaku*, le Nord (ci-dessus 178).

Il se divise en trois « royaumes »[1], le Pāṇḍya au Sud, le Cera à l'Ouest, le Cola à l'Est. Le Cera, depuis le IXe siècle, parle le malayālam, dialecte dérivé du tamoul; la ligne des Ghats l'isole du Pāṇḍya. Il semble que la distinction entre Pāṇḍya et Cola soit d'origine et de caractère politiques.

L'histoire politique du Cera et du Pāṇḍya est d'un intérêt limité : conflits locaux, guerres avec le Cola, avec Ceylan. Le Cola, au contraire, sous les Pallavas et les empereurs Colas, exerce son influence sur le pays canarais, le pays telugu; il est une des grandes puissances du Dékhan.

De tout temps, le pays tamoul est remarquable par son commerce et ses facultés d'expansion (ci-des-

1. Ces « royaumes » ne sont pas des monarchies unifiées. Les gens de langue tamoule y ont trouvé des « clans primitifs » qui survivent dans les montagnes. Les seuls districts arrosés ou irrigués sont, et de longue date, habités par des populations denses. Aujourd'hui encore, les zones surpeuplées sont voisines de régions presque désertes. Il y a un peu partout des acropoles favorables à l'installation de seigneurs pauvres mais bien armés.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

sous 292); remarquable aussi par le développement des institutions locales et centralisatrices (ci-dessous 289).

Pour la préhistoire des trois royaumes, les savants utilisent la vieille littérature tamoule. Malgré les efforts de nombreux Indiens et de quelques Européens, cette littérature manque encore d'une chronologie efficace. Même, elle n'est pas d'un accès facile. Il y a ci-dessous, en appendice, des notes auxquelles le lecteur voudra bien se reporter pour les textes utilisés ici.

Les documents ne manquent pas pour l'histoire du Cera; mais, insuffisamment étudiés, non encore classés et expliqués dans des monographies commodes, nous n'essayons pas de les débrouiller et nous ne donnons que de très sommaires indications. Bien que l'histoire du Pāṇḍya, refaite de jour en jour, présente encore de fâcheuses lacunes, nous avons tenté d'être plus précis.

§ 1er. Cera.

Le royaume Cera, Keralaputra d'Açoka, Coelobothras de Ptolémée, s'étend le long de la côte occidentale, Malabar, Cochin, Travancore[1]. Le Kongudeça (Coimbatore et Salem Sud) s'ouvre sur le Cera par la trouée des Ghats : aussi y fut-il souvent rattaché au point de vue politique. — La côte comprend des régions actuellement très peuplées. Depuis le 12e de latitude, la mousson y met presque autant d'eau que dans l'Himâlaya; il est curieux que ce fait soit déjà signalé dans l'Arthaçāstra (*Inde aux temps des Mauryas*, 68).

1. Barnett, *Cambridge History*, 595; Raychaudhuri, 224.— *Kerala* (*l* lingual, comme dans Cola...) est la forme canaraise du tamoul *cerala* « chaîne de montagnes ». — Le pays se nomme Ceralam, Ceralanâdu : les rois sont des Ceral-âdan.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

L'ancienne capitale fut probablement Vanji (Vanci, Kārur), actuellement un village sur le Periyar; peut-être la Karoura capitale de Kerobothras (Vogel, 1929, 92); ensuite Tiruvanjikalam, vers l'embouchure du même fleuve. Le port est Muziris (Cranganore, Kodungalur) « où abordent les beaux grands vaisseaux des Yavanas »; encore Vaikkarai, qui est le Bakarai de Ptolémée, port d'attache de Koṭṭayam[1].

1. Parmi les nombreux rois dont parlent les anthologies ou les colophons (notamment *Livre des Décades*, Padirruppattu, Dikshitar, 29), les historiens s'intéressent surtout à un roi auquel la cinquième décade est consacrée, Centukuttuvan, contemporain du Pāndya Nedun-jeliyan, du Cola Nedu-mudu-killi (ci dessous 258) et, pense t-on, de Gajabāhu Ier de Ceylan (fin du IIe siècle chrétien? ci-dessous 303). Il restaura le susdit Cola et fut sans doute son suzerain. Son successeur fut battu par le Pāndya Nedun-jeliyan II.

Les rois Ceras ont l'arc pour insigne; ils appartiennent à la tribu Vānavar, « agriculteurs ».

2. Tombe alors, après quatre successeurs de Centukuttuvan, une nuit profonde.

Des inscriptions font connaître Sthāṇuravi Āditya, qui finit en 909. Rājarāja le Cola bat le Cera Bhāskara Ravivarman, ci-dessous 275. — Nous savons que les Ceras sont en conflit avec leurs voisins de l'Est[2].

Les dynasties de Travancore, de 1125 à 1325, laissèrent des chartes intéressantes au point de vue économique. On les connaît bien. Ravivarman, couronné à Quilon en 1312, résista au Musulman.

1. Encore Tondi près de Quilandi, Palaiyur près de Chowgbât.
2. V. Smith, 477, 485; *Travancore A. S.*, II, 3-5; Rep. épigraphiques de Madras, depuis 1919.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Chrétiens du Sud de l'Inde.

Nous avons rappelé (*Inde aux temps des Mauryas*, 277) les traditions relatives à l'apostolat de Saint Thomas dans l'Inde[1]. On ne sait ni comment ni quand elles se sont formées.

Les seules données historiques sont les suivantes :

1. Témoignage de Cosmas Indicopleustes (Constantin d'Antioche) qui se rapporte à 525-530 : « A Taprobane il y a une église chrétienne, des prêtres et des fidèles; de même à Malé-où-pousse-le-poivre (comparer le Mo-lai des Chinois ci-dessus 254, 275). Dans la ville Kalliana (Cochin, de l'avis général; d'après Garbe, à tort, la ville de même nom près de Bombay), il y a un évêque qui est intronisé en Perse. »

2. La croix inscrite (pehlvi) de Mylapore, découverte en 1547, et dont il existe au moins quatre copies en Travancore (une grande et une petite à Koṭṭayam; une, mutilée, à Muttucira; une à Alannad découverte en 1931). Ces copies sont, quoi qu'on ait dit, postérieures à 1547[2].

D'après le dernier traducteur (C. P. T. Winckworth, Congrès d'Oxford, 1928, *J. of Theological Studies*, 30, 237-244), l'inscription porte : « My Lord Christ, have mercy upon Afras son of Chaharbukht the Syrian who rescued

1. Ajoutons que je suis disposé à croire à la généalogie du Thomâ Parvam (p. 277 au bas), sinon au baptême de l'ancêtre par Saint Thomas.

V. Smith, 245-249, 260: Carpenter, *Theism in Medieval India*, 521-524, 1921; Garbe, *Indien und das Christentum*, 1914. — Milne Rae, *Syrian Church in India*, 1892, « pour les origines, a consulté les travaux les plus récents et les plus sûrs », mais est mauvais pour les temps modernes (Barth, II, 226), n'ajoutant rien à la Croze et inspiré du même esprit.

Bibliographies de J. Schmidlin, *Katholische Missions Geschichte*, 1925, et Lebreton dans Descamps, *Hist. générale des missions*, 1933.

2. Les dernières études et les mieux documentées sont celles de T. K. Joseph, *Malabar Christian Copper-plates* (en Malayalam): *Malabar Christians and their Ancient Documents*: *The Mount Cross and its Copies in South India* (First Bombay Hist. Congress, 1931); *St. Thomas in Iothabis, Calamina, Kantorya or Mylapore, Ind. Ant* 1931, déc.; *St. Thomas Crosses and St. Thomas Tradition, I. H. Q.*, VIII, 785, 1932.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

this ». — « This » est la croix ou plutôt l'église restaurée par Afras.

D'après la paléographie, Burnell (*Ind. Ant.* III, 1873) plaçait la croix au VIIe-VIIIe siècle. Il semble que cette date soit un peu trop haute.

3. On lit en effet le nom que porte la croix de Mylapore : « Afras i Chaharbukht Suryāyā », sur une des chartes accordées aux chrétiens de Koṭṭayam par le roi Sthānuravi, un des rares anciens rois Ceras qui soient datés, le contemporain et l'ami du Cola *A*ditya père de Parāntaka Ier (909-947). Ces chartes seraient postérieures de quelque 50 ans au début de l'ère Kollam (825) qui correspondrait à l'érection à Quilon d'une église chrétienne par Sapīr Eso (??)[1]. — L'Afras de la croix, celui de la charte, seraient le même Mar Aprot de la tradition malabar.

4. On s'est demandé s'il ne fallait pas attribuer aux chrétientés tamoules une part d'influence dans le mouvement religieux que représente Rāmānuja (ci-dessous), dans les poésies des Sittars (plus récentes, voir Barth, I, 185). L'état misérable de ces communautés à basse époque (témoignages d'Odoric, Conti, etc.[2]) n'interdit pas de croire à leur pristine vigueur et au rayonnement de leurs doctrines et traditions. L'histoire de Madhva (1199-1278) ci-dessous 312, est une réplique circonstanciée de l'Evangile.

Juifs de Cochin.

Bien que Hopkins (*Christ in India* dans *India Old and New*, 1902) admette l'émigration de 10.000 juifs au Mala-

1. V. Smith, 177, note ; Subrahmanya Aiyar, *Travancore Arch. Ser.* III, (1922-3), 1-2 *Local Christian Communities*, 81, 221, 224 ; A. S. Ramanatha Iyer, *ibid.* VII, 1 ; K. T. Joseph, ci-dessus. — L'article de C. S. Srinivasanachari, *I.H.Q*, VII, 757, paraît sans grande valeur.

2. La « caste », comme on sait, a pénétré chez les musulmans et chez les chrétiens. Pour les chrétiens, tant ceux des anciennes communautés que ceux des missions, voir dans la Correspondance de l'évêque Heber la lettre du 21 mars 1826 à Williams Wynn. Comparer *Zeitschrift d. Deutsch. Morgenl. Gesellsch.*, vol. 33, p. 579-584. (Barth, I, 245).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

bar en 68 (« It is well known... »), le seul document ancien est une charte tamoule (Burnell, VIIIe siècle, peut-être même 700; mais K. V. Subrahmanya Aiyer, *JRAS*, 1922, 174, Xe siècle) de Bhāskara Ravivarman résidant à Mūjiri-Kodu (évidemment Mouziris), donnée à Joseph Rabban; la charte accorde à Joseph et à ses héritiers des terres et divers privilèges[1].

§ 2. Pandya

Les sources sont les inscriptions (ci-dessous 253) signalées en nombre dans les *Reports* de l'*ASI* (1903-4, 270,1907-8, 229...) et dans *Madras Ep. Rep.*; des documents littéraires : l'ancienne littérature tamoule et un grand nombre de compositions tardives utilisées par les pionniers, Nelson, *Manual of Madurā District*, Caldwell, *History of Tinnevelli*, Prinsep, *Useful Tables*, résumées dans R. Sewell, *List of Antiquities*, Madras, 1884, II, 213-225, Dates of Pāndya kings, *Ep. Ind.* X. — Chronique du temple de Madurā[1] (rédaction sanscrite : Hālāsyamāhātmya) du XVIe siècle. Dikshitar, *Studies*, 3.

V. Smith, 468-476. K. A. Nilakanta Sastri, The Pāndyan Kingdom from the earliest times to the 16th century, Londres, 1929 (Vogel, *Bibliography*, 1929, 89).

Guerres avec leurs voisins, rois de Kongu, etc., T. A. Gopinātha Rao, *Trav. A. S.*, 1911, n° 7; Venkayya, *Madras Ep. Rec.* 1906, 75...

Monnaies, *JRAS.*, 1903, 309.

Le Pāṇḍya comprend la plus grande partie des districts modernes de Madurā et de Tinnevelli, ainsi que l'extrémité méridionale du Travancore qu'il disputait au Cera.

Le nom est connu des Indiens du Nord dès une lointaine antiquité. Açoka (250) mentionne les Ceras, les Colas et les Pāṇḍyas parmi les peuples indépendants

1. Burnell, The original settlement of the Jewish colony at Cochin, *Ind Ant.*, III, 333, 1874; Milne Rae, *Syrian Church in India*, 1892; J. Henry Lord, *E. R. E.*, VII, 558; ci-dessous 276.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

mais convertis à la Loi de Salut (*dharma*) : avant lui à l'époque de Candragupta, Mégasthènes raconte, avec de curieux détails, que Héraclès donna l'empire du Sud à sa fille Pandaia. — Strabon parle de l'ambassade d'un roi Pandion reçue par Auguste dans l'île de Samos (22 avant notre ère). Les informations de Pline (77), du Périple, de Ptolémée (140) permettent d'apprécier la richesse et l'activité commerciale du pays pāṇḍya dont Ptolémée nomme la capitale, Modoura basileion Pandiônos[1].

Il semble que la plus ancienne capitale fut « Manalur du Sud » (à l'Est de Madurā) qui céda le premier rang à Madurā dès le temps de Ptolémée. Les rois Pāṇḍyas avaient une capitale maritime : l'emblème de leur maison est le poisson. Le grand port fut le Kolkhoi des Grecs (Korkai, Kolkai[2]) dont on relève les traces sur la rivière Tambraparni (Tāmraparnī, Tinnevelli District); depuis, Kāyal où Marco Polo débarqua (1252), en aval sur la même rivière : on y voit aujourd'hui quelques misérables huttes.

Une des gloires de l'Etat pāṇḍya est l'activité littéraire tamoule fort intense dont il paraît avoir été le siège principal, la création de ce que nous appelons les Académies, écoles ou traditions poétiques (ci-dessous 303).

Nous ne sommes pas à même d'écrire une chronique continue de l'histoire du Pāṇḍya.

1. Mathurâ, Pâṇḍyamathurâ, « Mathurâ des Pâṇḍyas », Dakṣinamathurâ, « Mathurâ du Sud » pour distinguer de Mathurâ de la Jumnâ; aussi Mînâkṣi.

2. Célèbre pour ses pêcheries de perles, Périple et Ptolémée; nommé dans une inscription du Pâṇḍya Varaguṇa II, en 874, 13e année du règne: sur l'identification, *Ep. ind.*, XXI, 107-8.

Chavannes, Religieux éminents, 81, a comparé le K'iu-lou-kia dont le roi édifie un couvent à Mahâbodhi, ci-dessus 47.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

1. La vieille littérature conserve quelques noms de la fin du IIe siècle — commencement du IIIe — et rapporte quelques épisodes des conflits du Pāṇḍya avec le Cela et le Cola.

a. Nedun-jeliyan Ier, contemporain de Gajabāhu de Ceylan (fin du IIe siècle chrétien?)

Ilan-jeliyan, fils du précédent.

Nedun-jeliyan II, fils du précédent, qui bat le Cera Yānaikaṭ-çey. — Les Pāndyas dominent dans le Sud jusqu'à l'avènement des Pallavas (Rice, *JRAS.*, 1911, 810, qui met ce troisième roi en 90-128? ?).

b. Un autre roi notable est Palyāgamudukudumi Peruvaludi auquel sont relatifs cinq poèmes de l'anthologie Puranānuru; qui, comme Khāravela, laboura la ville de ses ennemis (*Inde aux temps des Mauryas*, 195); qui fit une donation rappelée ci-dessous.

Après lui, il y a un trou dans la tradition et la dynastie, sans doute parce que le pays fut envahi et désordonné : « conquête d'un puissant mauvais roi Kalabhran ».

2. Depuis la fin du VIIIe siècle des cuivres disent beaucoup de choses sur les rois Pāṇḍyas.

Par la charte de Velvikudi (*Ep. Ind.* XVII, 291)[1], le roi Parāntaka Neḍunjaḍaiyan, en sa troisième année, renouvelle le don d'un village accordé par son lointain ancêtre, le Palyāgamudukuḍumi ci-dessus Il dit que, après la conquête du méchant Kalabhran, la donation n'avait pas été rétablie par les rois légitimes restaurés. Il énumère ces rois : Kaḍungon Pāṇḍyādirāja, Māravarman, Çendan, Çrīmāravarman.

1. Outre ce document, les chartes de Madras du roi Jaṭilavarman, *Ind. Ant.*, XXII, 57, celles de Cinnamanur, *S. I. I.*, III, part. 4 (V. Venkayya, Krishna Shastri, Ayyar), qui fournissent, de Kadungon jusque Rājasimha contemporain du Cola Parāntaka Ier, une généalogie qu'un bon juge déclare « fairly trustworthy » (*A. S. I., Rep.*, 1928-9, 122).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

(qui retiendra à l'instant notre attention), Çadaiyan, Ter-Māran enfin, père du donataire, qui fixe l'approximative chronologie de la liste, car il fut en guerre avec le Pallava Nandivarman, 710-760.

Le jaïnisme prospérait dans le Sud lorsque Hiuan-tsang, 640, visita le royaume Pallava (Dravi*d*a) et le Malakūṭa, extrémité méridionale de la Péninsule[1]. Les choses changèrent sous Çrīmāravarman (aussi nommé Arikesari Asamasaman, Ne*d*umāran, Kūnapā*nd*ya, Sundarapā*nd*ya[2]). Celui-ci, converti au çivaisme par sa femme, une princesse Cola, et le saint Tirujnānasambandar (ci-dessous 304), « persécuta ses anciens coreligionnaires, qui refusaient d'apostasier, avec la plus sauvage cruauté, infligeant la mort du pal à huit mille personnes. » L'empalement eut lieu à Madurā et les çivaïtes en célèbrent le souvenir le 7e jour du *mahotsava* ou « grande fête » de Çiva (V. Smith, 475; la source est surtout le Periyapurā*n*a)[3].

Après Parāntaka qui doit commencer en 770, Māravarman Ne*d*unjadaiyan (jusque 811), Varagu*n*a Ier (qui soumet le Pallava Nandivarman III et occupe Tanjore), Çrīmāra-Çrīvallabha, Varagu*n*a II, 862 (qui est battu par le Pallava Aparājita, ci-dessus 237), Vīranārāya*n*a-Çadaiyan[4].

1. Sur le Mâlakûṭa et Hiuan-tsang, Nilkantha Shastri, Sixth Or. Conf., 173-179, *Bulletin*, IV, 359 (Mo-lai). — Le bouddhisme était en décadence.

2. « All the Southern kings had many names and titles, which causes much confusion... The recurrence of names is one of the difficulties which hinder the reconstruction of the dynastic frame » (V. Smith). — Les chartes diffèrent entre elles, et c'est encore un problème de les ajuster aux documents littéraires (Tiruvalliadal, Periyapurā*n*a).

3. Plus authentiques les discussions doctrinales relatées par Mânikka Vâcakar (ci-dessous, 304).

4. *Ep. Ind.*, XX, art. 3; XXI, art. 17 (intéressant au point de vue économique); *Madras Ep. Rec.*, 1931, 38.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Aparājita fut abattu par le Cola Rājakesarivarman *A*ditya, 888. Les Pāṇḍyas, après avoir résisté aux Colas, reconnaissent leur autorité : le Pā*n*dya Rājasimha et Parāntaka Ier, le Pāṇḍya Vīrapā*n*dya (Pārthivendravarman) et Pārantaka II, *A*ditya II (ci-dessous 275). Depuis 994, gouvernement direct Cola : un prince Cola règne à Madurā avec le titre de Pā*n*ḍya-Cola (Karikālacola, Vīracola, Vikramacolā)[1].

En 1166, invasion du pays pā*n*ḍya par les Singhalais de Parākramabāhu, histoire diversement racontée dans la chronique singhalaise et dans une inscription d'Arpakkam (près Kāncī).

En 1292, visite de Marco Polo (Sundara Pā*n*ḍya).

A la veille de l'invasion musulmane (1310), Ja*ṭā*varman Sundara étend son autorité de l'Extrême-Sud jusque Nellore (V. Smith, 475).

§ 3. Le pays Cola. — Karikalan.

« Cola[1] » est très probablement un ethnique. Le pays habité ou gouverné par des clans ou des princes Cola a reçu le nom de Cola.

« D'après la tradition généralement reçue, le pays Cola (Colama*n*ḍala, d'où Coromandel) était borné au Nord par le Pennar, au Sud par le Valiyar : il s'étendait donc le long de la côte orientale de Nellore au Pudukattai où il aboutissait au territoire pāndya. A l'Ouest il s'étendait jusqu'au Coorg » (V. Smith). Visiblement cette définition enveloppe sous le terme Cola les pays

1. Douze ou treize rois de Kongu ou Kongudeça après Vikrama cola, jusque 1300, *Madras Ep. Rep.*, 1926, 102-111.

1. *l* est lingual comme dans Cela, Kerala.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

qui ne sont ni Pāṇḍya, ni Cera. ni telugu : le Cola s'est élargi ou rétréci suivant les circonstances.

On ne se trompe pas en distinguant deux districts importants par le commerce, le riz, la densité de la population, d'une part le delta de la Kāverī, d'autre part le pays arrosé par le bas Palar. Les Colas ont eu des rois à Kāncī (Conjeeveram sur le Palar), à Tanjore-Trichinopoli; souvent ils ont reconnu un pouvoir unique.

Nos notes sur le pays Cola se classent en trois paragraphes : 1. Karikālan et les rois Colas à demi légendaires connus par les anciens poèmes, installés sur la Kāverī; 2. les rois Pallavas, d'origine non-tamoule, semble-t-il, qui sont d'abord à Kāncī et occupent le districts de la basse Kāverī : disparition des princes Colas de nom; 3. les rois Colas qui débutent sur la Kāverī et créent un empire tamoul.

Karikalan et les anciens Colas.

La seule source est la littérature tamoule qui célèbre ou mentionne des rois Colas contemporains des Pāṇḍyas et des Ceras signalés ci-dessus.

Cambridge History, 212, 595, 598; V. Smith, 472, 481. Venkayya, *ASI*, 1905-6, 174.

H. Krishna Sastri, *Early Cholas*, *ASI*, 1913-4, 272.

V. Kanakasabhai Pillai, *Tamils 1800 years ago* (Chap. V sur les premiers Colas).

K. V. Subrahmanya Aiyar, *Karikāla and his time*, *Ind. Ant.* 41, 146 (1912). — La date proposée, est le VIe siècle.

La monographie de Nilakanta Sastri (*Studies in Cola history*, Madras, 1932, chap. I et II, *Purananuru*, *Karikāla in history and legend*, p. 1-13 et 19-72) contient de bonnes choses. L'auteur montre que les seules sources

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

dignes de foi sont quatre poèmes du Purananuru, deux poèmes du Pattuppattu (dont le Paṭṭinappalai); il écarte tous les renseignements des sources postérieures où le développement légendaire est manifeste.

Les rois Cola — de la tribu des Tiraiyars, « hommes de la mer », opposés aux Vellālars, cultivateurs, aux Mīnavars, pêcheurs, aux Villavars, archers — étaient établis à Kāncī et à Uraiyūr (Uragapura, Trichinopoli).

La branche d'Uraiyūr acquit une importance notable par l'activité du roi Karikālan[1], personnage certainement historique mais qui est entré de bonne heure dans la légende, qui a été adopté comme ancêtre à demi mythique par les rois Colas du xe siècle. On résume généralement son règne en disant qu'il organisa l'irrigation aux abords de la Kāverī[2], créa le port de Kāvirīpaṭṭina[3], soumit les tribus turbulentes (*A*yars, etc.), fit des guerres heureuses contre ses voisins Pāṇḍyas et Ceras, envahit même l'île de Ceylan si on doit croire qu'il y enleva des milliers de « coolies » pour ses travaux sur la Kāverī.

1. Karikkâl. — Parmi les vieux poèmes tamouls, 1. le Paṭṭinappalai qui est une geste de Karikâla; 2. le Kalavali ou « champ de bataille » du poète Poygaiyâr, consacré aux guerres entre Cola et Cera, qui a l'aspect d'un document contemporain puisque l'auteur se vante d'avoir prêché la clémence au Cola vainqueur; 3. le Kalingattuparani sur le même sujet (tardif); 4. la « Ceinture de joyaux » qui décrit la destruction du port par l'Océan.

2. « Le grand *aniṛat* de la Kâverî, que l'on dit dater du IIe siècle, a 324 mètres de long... » (J. Sion, 342, 344). L'anicat est une digue en travers du fleuve pour dériver les eaux vers un système de canaux. — Première mention épigraphique, 634 (le roi Ganga Bhûvikrama).

3. Kâviripattina, Kâveripûmpaṭṭina, sur la branche septentrionale du delta, Kamara du Périple, Khabari de Ptolémée, actuel Puhar où il n'y a plus que du sable, *Cambridge History*, 212 (Trade routes).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Les lecteurs des poèmes tamouls donnent un petit bout de généalogie. La date du quatrième roi serait fixée, à les en croire, par un synchronisme singhalais :

1. Peru-nar-killi, roi Cola, en guerre avec le roi Cera Nedun-jeral-ādan. Les deux princes périssent dans la même bataille.

2. Ilan-jet-cenni, fils de 1.

3. Karikālan, fils de 2; il bat les Pāṇḍyas, et les Ceras qui avaient un roi anonyme (simplement *A*dan) auquel il donne sa fille.

4. Nedu-mudu-killi, petit-fils (?) de 3, contemporain de Gajabāhu Ier de Ceylan. Il bat les Pāṇḍyas et les Ceras. Sa capitale, Kāviripattina, est détruite par le fleuve. Insurrection, dont il triomphe par l'assistance du Cera Çenguttuvan, petit-fils de Karikālan par le mariage signalé sous 3.

§ 4. Pallavas

Hultzsch, H. Krishna Sastri, *South Indian inscriptions*, I, 1-34 (*Sanskrit inscriptions...*), II, part 5 (Velurpalayam), *Ep. Ind.* XV, 246...

V. Smith, 466, 482, 490-499, Raychaudhuri, 341.

Venkayya, *ASI*, Rep. 1906-1907, 217-243 (important et souvent pillé).

Pour les monnaies, type archaïque apparenté au type Andhra (bateau), type du lion à la crinière, Rapson, *Coins*, § 128.

S. Krishnaswami Ayyangar, *Ancient India*, 1911 (Luzac), *Origin and Early History of the Pallavas of Kāncī.*

Jouveau-Dubreuil, *Les Pallavas*, Hist. de l'ancien Deccan *Revue hist. de l'Inde française*, I, 229-331, III, 270-293 (1916, 1919), *The Pallavas*, 1917.

K. G. Sankar, *Early Pallavas of Kāncī*, *IHQ*. 1926, 446.

C. S. Srinivasachari, *Hist. and Institutions of the Pallavas*, Mysore, 1924.

R. Gopālan, *Hist. of the Pallavas of Kanchi, with introd. and notes by S. K. Aiyangar*, Madras, 1928 (*Chronological index of Pallavas Inscriptions, index, map.*)

H. Heras, *Studies in Pallava History*, Madras (Conquête de Kāncī, guerres Pallava-Cālukya, Mahābalipura), 1933.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Art pallava, R. Grousset, 108, 150, 569, 642. — Alex. Rea, *Pallava Architecture*, *ASI.* Imp. Ser. t. 34, 1909; A. H. Longhurst, *Pallava Architecture, Early period, Māmalla period, Rājasimhaperiod*, *Mem. ASI.* n°s 17, 33, 40, 1924, 1928, 1930. — Jouveau-Dubreuil, *Arch. du sud de l'Inde*, 1914, *Dravidian Architecture*, 1917, *Les antiquités de l'époque Pallava*, Revue hist. de l'Inde française, I, 9-80, II, 1-32 (trad. dans *Pallava Antiquities*).

IHQ. III, 264, V, 234 (art du Sud); K. Aiyangar, *Mahābalipur*, *Ind. Ant.* 46, 1917; O. C. Ganguli, *South Indian Bronzes*, *Ind. Soc. of Or. Art*, *Calcutta*, 1925 (compte rendu de H. Parmentier, *Bulletin* XV, 4, 15, âge Cola, çivaïsme, *utsavamūrtis*, etc.)

1. Origine des Pallavas.

Après Karikālan et son groupe, l'obscurité se fait sinon sur le pays Cola, du moins sur les dynasties Colas : il faudra attendre 850 pour qu'apparaissent des rois Colas de nom et se réclamant de Karikālan. Sans doute des dynastes Colas se maintiennent obscurément dans le pays de Tanjore.

A la fin du IIIe ou au commencement du IVe siècle, dans la région de Kāncī, règnent des princes qui ont le prâcrit pour langue officielle. On peut difficilement les séparer des princes qui viennent un peu plus tard, dont les chartes sont en sanscrit, et des princes qui succèdent à ceux-ci et qui appartiennent à la maison Pallava.

Après des hésitations prolongées, les érudits admettent que, vers 300, le pays Cola (ou du moins la partie septentrionale du pays Cola) a été soumis à une dynastie étrangère à la lignée de Karikālan, étrangère au pays tamoul, étrangère peut-être au Dékhan : le clan, la dynastie Pallava. Cette dynastie aura pour

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

domaine propre une principauté tamoule et créera plus tard un empire tamoul.

a. Plusieurs historiens ont pensé que, comme les Satrapes d'Oudjein, les Maitrakas de Valabhī, les Gurjaras de Broach, les Cālukyas du Dékhan (?), les Pallavas se rattachent aux « Scythes ». On a jadis rapproché Pallava et Pahlava, Parthe; L. D. Barnett et J. Allan admettent l'identification.

D'autres apparentent les Pallavas avec des seigneurs de Ceylan (Manipallava, Jaffna) : ce qui ne semble pas très justifié.

Du fait que des tribus et des demi-sauvages modernes se disent Pallavas, on a conclu que les Pallavas étaient un vieux clan autochtone.

Il y a beaucoup à dire en faveur de la thèse de Jouveau-Dubreuil : « Les Pallavas étaient simplement une famille princière qui avait servi les anciens rois d'Andhra » (*ap.* R. Grousset, 108). L'emploi du prâcrit indique le pays d'Amarāvatī et le Mahārāṣṭra.

b. L'histoire officielle de la dynastie (chartes de Skanda-çiṣya et de NandivarmanIII, ci-dessous 270) fait sortir les Pallavas d'un héros mahābhāratique (Açvatthāman, Vīrakūrca) et d'une fille du roi des serpents, une Nāgī. Les poèmes tamouls (Manimekhalai, etc) marient un roi Cola avec la Serpente.

On a cherché de la vraie histoire dans cette tradition. G. Jouveau-Dubreuil admet le mariage d'un Pallava avec la fille d'un chef Mahāraṭhi (ci-dessus 203), à savoir Çiva-skanda-nāga. C. Rasanayagam regarde du côté de Ceylan : il y avait des rois Nāgas à Manipallava (Jaffna, Ceylan); les Pallavas seraient issus du mariage d'un roi Cola avec une fille de cette maison Nāga; Pallava s'obtient par l'apocope de Mani. V. Smith, 491, fait un sort à cette combinaison.

c. L'histoire du roi et de la femme-serpent, qu'on retrouve au Cambodge, a de nombreuses recensions dans beaucoup de pays, ce qui rend au moins précaire l'hypothèse de l'origine « nâgique » des Pallavas. On a, pour l'ancienne Scythie, le témoignage d'Hérodote (Héraclès, à la recherche de ses juments, trouve Echidna dans une caverne; il devient le

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

père des Scythes). La légende tamoule place aussi dans un lieu souterrain la rencontre du roi Cola et de la Nāgī. D'après la charte de Nandivarman, la Nāgī donne à Vīrakūrca les insignes de la royauté, arc et carquois : il y a aussi un arc dans l'histoire d'Echidna. Goloubew, *Légendes de la Nāgī*, *Bulletin*, 24, 501, laisse l'impression que la légende ophidienne des Pallavas est une réplique des légende kāçmīrienne, gonde, panjabienne, où l'on aime à voir des traditions totémiques[1].

2. Anciens Pallavas.

1. *Rois des chartes prâcrites.*

Nous connaissons deux ou trois souverains qui sont vraisemblablement les ancêtres des rois Pallavas connus par les chartes sanscrites.

1. Deux cuivres[2] non datés, mais qui doivent être de la fin du IIIe ou du début du IVe siècle, écrits en prâcrit, font connaître Çivaskandavarman (d'abord *yuvarāja*, prince héritier, ensuite *mahārāja*), un grand souverain. Il célébra le sacrifice du cheval et d'autres grands rites védiques. Il était le fils d'un certain Bappa (?).

De Kāncī, sa capitale, il adresse au gouverneur de Dhanakada (Dhanakaṭaka, Amarāvatī) une charte par

1. René Grousset, 108 et sa bibliographie; Smith, 491; L. Finot, Quelques traditions indochinoises, *Bull. commission archéol. de l'Indochine*, 1911, 32; G. Coedes, Légende de la Nâgî (Etudes cambodgiennes, 1, *Bulletin*, 1911, juillet-décembre); V. Goloubew, Légende de la Nâgî et de l'Apsaras (Mélanges sur le Cambodge ancien, *Bulletin*, 1924, p. 501-510); G. Jouveau-Dubreuil, Les Pallavas, *Revue hist. de l'Inde française*, I, 229 (1916), *Ancient Hist. of the Deccan*, 1920; M. C. Rasanayagam, Origin of the Pallavas, *Ind. Ant.*, 52, 75-80, 1923. — Ouvrages relatifs aux Nâgas et aux unions ophidiennes, J. Ph. Vogel, *Serpent-worship*; G. Frazer, *Golden Bough* (1920), 5 partie, vol. II; Rostovtzeff, *Iranians and Greeks in South Russia*, p. 106. — Ci-dessus, 42.

2. Mayidavolu (Guntur) et Hiredagalli (Bellary), *Ep. Ind.*, VI, 84, VIII, 143.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

laquelle il dispose d'un village du pays Andhra. Ses domaines s'étendaient au moins jusqu'à la Kṛṣṇā.

2. Un cuivre, postérieur aux précédents, signale une donation de Cārudevī, femme du prince héritier Vijayabuddhavarman, mère de Buddhyankura, sous le règne de Vijayaskandavarman[1].

II. *Pallavas des chartes sanscrites.*

Plusieurs chartes en sanscrit, données par des rois certainement Pallavas, signées en divers endroits (Kāncī, Daçanapura, Mennātura...) posent des problèmes qui ne sont pas encore résolus. Les listes qu'elles contiennent peuvent être cousues de diverses manières : l'hypothèse de dynasties contemporaines n'est pas exclue.

Je crois que H. Krishna Sastri (*S I I*, II, 503, 1917, *Ep. Ind.* XV, 246, 1920) propose un système satisfaisant. Tenant compte de la charte (beaucoup plus récente) de Nandivarman III, il établit la généalogie suivante :

1. Kālabhartar (ailleurs Kānagopa).

2. Cūtapallava (charte de Nandivarman), qui serait un surnom du Skandavarman Ier d'une des vieilles chartes.

3. Vīrakūrca (Vīrakorcavarman, Vīravarman).

4. Skandaçiṣya (Skandavarman II).

Celui-ci aurait eu trois fils :

5. Simhavarman, 436-458 au plus tôt; son fils Skandavarman III, 460-470 au plus tôt; son petit-fils Nandivarman (Pour ces dates, ci-dessus 227).

6. Viṣnugopa, et son fils Simhavarman II (Le Viṣnugopa de Samudragupta avant 375, ci-dessus 41, doit être un Pallava).

1. On aurait la généalogie : Bappa-Çivaskandavarman-Vijayaskandavarman-Vijayabuddhavarman-Buddhyankura.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

7. Kumāraviṣṇu Ier, d'où Buddhavarman, d'où Kumāraviṣṇu II.

Voici les données du problème.

1. Charte d'Uruvupalli : Skandavarman-Vīravarman-Skandavarman qui donne la charte sous le roi Simhavarman

2. Chartes de Mangadur et de Pīkira : Vīravarman—Skandavarman—Viṣṇugopavarman— Simhavarman qui donne les chartes.

3. Charte de Cendālur, donnée à Kāncī : Skandavarman—Kumāraviṣṇu—Buddhavarman—Kumāraviṣṇu.

4. La charte (Kāçākuḍi *SII*, II, 342) de Nandivarman II Pallavamalla (ci-dessous 268), après avoir énuméré huit ancêtres mythiques (Brahmā, Açvatthāman[1], Pallava, Açokavarman) passe à des rois historiques : « Skandavarman — Kalindavarman — Kāṇagopa — *Vis*ṇugopa — Vīrakūrca — Vīrasimha — Simhavarman — Vis*ṇu*simha et d'autres rois ». Ensuite : « Alors vint Simhaviṣṇu (ci-dessous 264).

5. Charte de Nandivarman III (ci-dessous 270):

a. Brahmā... Açvatthāman, Pallava, *b*. après Açokavarman, Kālabhart*r* — Cūtapallava — Vīrakūrca (qui posséda en même temps la fille du Serpent et les insignes de la royauté)—Skandaçiṣya — Kumāraviṣṇu (qui prend Kāncī) — Buddhavarman (ennemi des Colas); *c*. puis une armée de rois dont Viṣṇugopa.

6. Une inscription sanscrite d'Amarāvatī (*SII*, I, 25) — qui se lit de bas en haut, cas unique ou très rare — fournit la même généalogie mythique que la charte de Nandivarman II, mais elle omet Açokavarman (visiblement imaginé en souvenir d'Açoka). Elle a ensuite : 1. Mahendravarman, fils de Pallava; 2. Simhavarman, fils de 1; 3. Arkavarman, fils de 2; 4. « Après celui-ci, Ugravarman »; 5. « Alors Nandivarman fils de Simhaviṣṇu »; 6. « Alors Simhavarman II », qui est un dévot de Bouddha, qui fait

1. Açvatthâman, le héros mahâbhâratique, ascète, fut séduit par la nymphe Madanī. Elle mit au monde un fils que son père nomma Pallava parce qu'il le trouva couvert de jeunes pousses (*pallava*).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

une offrande en revenant d'une expédition où il a traversé le Gange, la Godāvarī, la Kṛṣṇā (V. Smith identifie ce Simhavarman II avec le Simhavarman de 437).

3. Lignée de Simhavarman.

Nous arrivons maintenant à des noms qui se rangent dans une généalogie certaine, Siṃhavarman et ses descendants. L'usage s'est établi de faire commencer cette liste historique par Nandivarman Ier, personnage à demi mythique.

1. Nandivarman Ier, mentionné seulement, semble-t-il, dans la charte de Velūrupālayam (ci-dessous 271), où il apparaît « après qu'eut passé une armée de rois parmi lesquels Viṣṇugopa ». La charte dit que, par la faveur de Çiva, il fit danser (c'est-à-dire dompta) le serpent aux yeux empoisonnés.

2. Simhavarman. — Le texte poursuit : « De Simhavarman (dont les relations avec Nandivarman ne sont pas indiquées) naquit Simhaviṣṇu ». Un frère de Simhaviṣṇu fut Bhīmavarman que nous retrouverons plus loin, p. 268[1].

3. Simhaviṣṇu, *circa* 575, « s'empara du pays des Colas qu'embellit la fille de Kavīraṛ », c'est-à-dire la rivière Kāverī[2]. Il défit les rois de Ceylan et du Sud.

1. C'est en 560 que nous plaçons la mort du docteur bouddhiste Dharmapāla, le chef de l'école idéaliste, maître de Çīlabhadra qui donna des leçons à Hiuan-tsang. Celui-ci raconte « comment Dharmapāla avait refusé la main d'une princesse Pallava pour embrasser la vie religieuse » (R. Grousset, *Traces du Bouddha*); Watters, II, 226; I-tsing, *Takakusu*, lvii, 179, 181.

2. Sur cette conquête, *Rep. South Ind. Ep.*, 1931 (publié 1934), p. 38. Depuis cette époque, les Pallavas sont les maîtres de Trichinopoli; ils en seront chassés au commencement du IXe siècle par les Pāṇḍyas, roi Varaguṇa, dont Nandivarman III paraît avoir été le vassal; mais Nṛpatunga reprit Trichinopoli et fut le suzerain de Varaguṇa II; enfin, le Cola Parakesarivarman Vijayālaya réunit le même pays de la Kāverī à son empire (ci-dessous 270).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

4. Mahendravarman Ier Vicitracitta Mattavilāsa, fils de 3, *circa* 600-625.

Il fut battu par le Cālukya Pulakeçin II qui, après avoir occupé Piṭhāpura, poussa jusque Pallālur, près de Kāncī capitale des Pallavas. Le Cālukya, repoussé, garda le fruit de ses premiers succès : son frère Viṣṇuvardhana est la tête de la dynastie des Cālukyas orientaux (632), ci-dessus 236.

Mais il s'élargit vers le Sud et occupa Trichinopoli.

D'abord adepte du jaïnisme, converti ensuite au çivaisme (ou au lingaisme), il détruisit le temple jain de Pātaliputtira (Arcot Sud), *Ep. Ind.* III, 278; en revanche, il creusa des temples çivaïtes à Trichinopoli, à Chinglepur, etc.; et son nom marque dans l'histoire de l'architecture[1].

a. L'inscription de Madagapattu[2] réclame l'attention : « Ce temple sans briques, bois, métal, mortier, demeure de Brahmā-*I*çvara-Viṣṇu[3], a été fait par le roi Vicitracitta ». — Vicitracitta, « A la pensée ingénieuse », est un des seconds noms de Mahendravarman Ier. On pense que, avant lui, le Sud ne connut pas les temples creusés dans le roc. Mahendravarman introduisit l'art de construire sans briques...; d'où son nom de Vicitracitta. — De même il

1. A. H. Longhurst donne le nom de « Mahendra style » (610-640) au plus ancien type architectural du pays telugu-tamoul (Kṛsnâ, Conjeeveram), des « cave-temples ».

2. T. A. Gopinatha Rao, *Ep. Ind.*, XVII, 14, 1923, et sources citées notamment ses *Elements of Hindu iconography*; Jouveau-Dubreuil, *Pallava Antiquities, Arch. du Sud de l'Inde*; Conjeeveram inscription of Mahendravarman Ier; Ph. Vogel, *Iron. notes on the Seven Pagodas.*

3. On connaît quelques temples où les trois dieux voisinent dans des niches distinctes, de gauche à droite, Brahmâ, Çiva, Viṣṇu. Au moins une fois (Mâvallipura), le dieu qui devrait être Brahmâ n'a qu'une figure : à la vérité, il est non pas Brahmâ, mais Subrahmanya, une hypostase de la science sacrée qui fit rougir Brahmâ de son ignorance du Véda.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

prit le surnom de Mattavilāsa, allusion au *sketch* dramatique où le royal écrivain mettait en scène un moine bouddhiste mangeur de viande et un kāpālika (religieux çivaïte porteur de crâne) ivre.

b. Il y a, dans le temple du « Sanglier primordial » de Māvalipura, deux tableaux inscrits représentant Mahendravarman Ier et Simhaviṣṇu, chacun avec deux reines. L'identification n'est pas douteuse. Les épigraphes (çrīmahendrapottrāthirājan, çrīsimhavinnapottrāthirājan) se placent, pour la paléographie, sous le roi 7. Parameçvaravarman. Donc il s'agit de 3 et de 4 (H. Krishna Sastri, *Two statues of Pallava Kings... MASI*, n° 26, 1926; Report 1923-4.). — Ci-dessus 144 pour les « galeries de statues royales ».

c. Les monastères près Anakapalle (Vizagapatam) étaient sur deux collines (Çamkaram Hills) où sont élevés des « temples » avec sanctuaires, etc.; où sont creusés des « cave-temples », et dont la roche a été sculptée en de nombreux Stūpas, quelques-uns de grandes dimensions, les uns en longue ligne sur la pente, les autres sur les terrasses. (L'endroit est connu sous le nom de « Dix milles lingas », l'indigène çivaïte ayant pris les stūpas pour des phallus). — Statue d'une sœur çivaïte ou locale de Hāritī, Palakammadevī, de date récente. — Ces monuments taillés dans le roc sont antérieurs à ceux des sept pagodes. — On y a trouvé une monnaie en or de Samudragupta, qui fait penser à l'expédition méridionale de ce monarque. — Voir A. Rea, *A Buddhist monastery on the Çamkaram hills*, *ASI*, Report 1907-1908, p. 149-180.

5. Narasimhavarman Simhaviṣnu Mahāmalla, « le grand athlète », fils de 4, *circa* 625-645. — Règne glorieux : 1. défaite de Pulakeçin II (*circa* 642), occupation de Badāmi (*Ind. Ant.* IX, 100), ci-dessus 198. 2. défaite des rois du Sud, Colas, Kalabhras, Keralas, Pāṇḍyas; 3. conquête de Ceylan; aidé dans ses guerres continentales par le singhalais Mānavalla, Narasimhavarman intronisa ce prince à Ceylan[1].

1. C'est ce qu'on dit, mais la chronologie est au moins obscure, voir Hultzsch, Singhalese Chronology *J. R. A. S.*, 1913. 527-529, qui place le règne de Mânavalla en 668-703; d'autres, 691-726.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Mais le fait le plus mémorable est la fondation ou la nouvelle fondation de Māmallapura (Mahābalipura, Māvalipura), ou « Seven Pagodas[1] », et la sculpture du Dharmarājaratha, le plus ancien des *rathas*, curieux et artistiques sanctuaires en forme de char.

De 639 à 640, Hiuan-tsang résida à Kāncī; il renonça, en effet, au voyage de Ceylan que troublaient la guerre civile et la famine. Le bouddhisme était alors en décadence au pays tamoul.

6. Mahendravarman II, fils de 5.

7. Parameçvaravarman Ier, Ugradanda, Lokāditya, Içvarapotarāja, fils de 5.

Le Cālukya, abattu à la fin du règne de Narasimhavarman (642), prend sa revanche. Vikramāditya Ier (655) s'empare de Kāncī « après avoir vaincu le roi des Pallavas qui avait humilié et détruit sa famille »[2].

8. Narasimhavarman II Çivacūḍamani, Rājasimha, Kālakāla, etc., fils de 7, renonce aux temples creusés et

1. M. R. Aiyangar, Mamallapuram at the Sangam Age, *R. O. Res. Madras*, II, 152, 1928, établit que le port de Mamallapura fut amélioré, non pas créé, par Narasimhavarman (en 650)

Le splendide tableau rupestre de Mâvalipura, 9 mètres de hauteur sur 27 de longueur, passait pour une représentation de la « pénitence d'Arjuna » (Mahâbhârata. Vanaparvan, 38-41). Victor Goloubew a montré qu'il est une « Descente du Gange » (Râmâyana, Bâlakânda, 38-44, Vanaparvan, 102-103, etc.). Le saint n'est pas Arjuna, mais Bhagîratha qui obtint par ses austérités de faire descendre ici-bas la rivière céleste (*J. A.*, 1914, 2, 210). Longhurst a constaté que des citernes avaient été ménagées au-dessus de la colline pour faire jouer, en certains jours, les grandes eaux qui tombaient par la faille qui coupe le tableau en deux (Vogel, *Bibliography*, 1927, 14; planche VII, avec beaucoup de détails). — Grousset, planche VII, p. 154.

2. Les cuivres de Kûram, de Parameçvararman, décrivent la victoire qu'il aurait gagnée sur le Câlukya à Peruvalanallûr (pays tamoul). D'autre part, les chartes de Vikramâditya et de son fils Vinayâditya assurent que Kâncî fut prise et que le Kurnool District fut enlevé aux Pallavas (ci-dessus 200).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

bâtit en pierres et en briques[1] (chapelle centrale du Kailāsanātha à Kāncī, « Shore temple » à Māmalla).

9. Mahendravarman III, fils de 8, achève le Kailāsanātha.

10. Parameçvaravarman II, fils de 8, qui fut le dernier roi de la branche aînée; il construisit à Kāncī le Vaikuṇṭha-Perumal, « Maison du suprême seigneur Viṣnu ».

11. Nandivarman II Pallavamalla (Nandipotavarman)[2] « prit le trône par victoire (*vijaya*) et bravoure (*vikrama*) »[3]. Ce qu'on dit de son avènement renseigne sur l'organisation de la monarchie et sur les grands corps de l'Etat. Il appartenait à une branche cadette de la maison Pallava, issue de Bhīmavarman le frère de Simhaviṣnu[4], connue sous le nom de Kāḍaveça[5].

Nandivarman II doit commencer vers 696?; il a laissé une inscription de sa 65e année[6].

1. C'est le troisième style Pallava. — « Il effaça tous ses péchés par sa piété ». Nous savons que deux rois Pallavas prennent rang parmi les soixante-trois saints de l'Eglise çivaïte (Additions).

2. Dans la titulature tamoule : Kovijayanandivikramavarman, *S. I. I.*, II, part. 5, 518.

3. Douze tableaux sculptés, avec des légendes, racontent son avènement. — « Le royaume étant sans roi, les ministres, les anciens et les conseillers s'adressèrent au Mahârâja Hiranyavarman de la famille Kâdaveça (ailleurs Khâṭhaka, Khâḍakka). Celui-ci offrit le trône à des parents à lui et ensuite à ses quatre fils. Le plus jeune, Pallavamalla, âgé de douze ans, accepta. Il fut conduit à Kâncîpura à travers rivières, montagnes et forêts. Les princes, les marchands et le Kâḍakka Muttaraiyar (régent pendant l'interrègne?) lui firent accueil. Il fut alors dûment intronisé, sous le nom de Nandivarman, par les ministres, les princes vassaux, le conseil des administrateurs et celui des conseillers; il fut revêtu et orné des insignes de la royauté, couronne, conque, etc; on lui remit le sceau royal ».

4. Ci-dessus, 264. On a Bhîmavarman, Buddhavarman, Adityavarman, Govindavarman, Hiranyavarman, Nandivarman.

5. Venkayya, 235.

6. *Ep. Ind.*, IV, 137, XX, 50. — Charte de Velurpâlayam, 6e année; de Tandattotam, 58e; inscription rupestre de Tiruvallam, 62e. — La date proposée, 696, paraît mieux justifiée que 720, généralement admis.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Le règne fut certainement très secoué. Nous savons que le général Udayacandra tua de sa propre main un Pallava rival du roi et « rendit plusieurs fois son royaume à son maître ». A une date non déterminée Udayacandra accrut le domaine Pallava[1].

Ces succès sont, croit-on, postérieurs à l'attaque victorieuse du Cālukya Vikramāditya, 733, qui s'empara de Kāncī mais respecta la ville; bien plus, il secourut les brahmanes et les pauvres, et combla de présents le Kailāsanātha et les autres temples.

En la 55e année, Nandivarman fut battu par le Rāṣṭrakūṭa (Dhruva?, ci-dessus 205). D'autre part les Gangas se dérobèrent à l'hégémonie des Pallavas (Çrīpuruṣa, ci-dessus 227).

Cependant le règne ne se termina pas trop mal, semble-t-il. En la 62e année, le Bāṇa Vikramāditya Ier, gendre du Ganga Pṛthivīpati Ier, reconnaissait l'autorité de Nandivarman II[2]. (Voir *Additions*).

12. Dantivarman (ailleurs Hiraṇyavarman), Kovijayadantikramavarman, *circa* 761-812; c'est le Dan-

1. Il soumit des princes du Nord de la Mahânadî et notamment Udayana, roi des Çabaras, c'est-à-dire de clans à demi hindouisés.

A cet Udayana se rattache un bon nombre de dynastes, prétendûment de race lunaire ou de race Gupta, qui tenaient les pays de montagne et de forêt de Ratanpur (Nord de Bilaspur) à Kotak en passant par Sambalpur; *ci-dessus* 155.

Voir notamment Kielhorn, Inscription of Bhavadeva Ranakesarin, *J. R. A. S.*, 1905, 617; B. C. Mazumdar, Three copper-plates records of Sonpur, *Ep. Ind.*, XI, 93, 1911. — L'inscription bouddhiste de Bhavadeva est écrite dans une langue savante : « Comment le Bouddha, dégoûté du féminin, peut-il aimer la Délivrance? » Le roi Sûryaghoṣa, désolé de la mort de son fils, tombé d'un toit, avait construit une belle maison pour le Muni; Bhavadeva restaure ce temple. — Un moine du nom de Namobuddha.

2. *S. I. I.*, I, n° 108, 124, 125, III, I, 90. — La capitale des Bâṇas était Tiruvallam (Vânapura) dans Arcot Nord. — Les Bâṇas furent déracinés par le Cola Parântaka (907-948) et leur territoire soumis aux Gangas ci-dessus 228.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

tiga roi de Kāncī » qui fut battu par le Rāṣṭrakūṭa Govinda III qui finit vers 814 (ci-dessus 205).

13. Nandivarman III (Nandippottaraiyar), *circa* 812-844. — Avec Govinda III, il mit la couronne sur le front de Çivamāra II (ci-dessus 228). — Victoire de Tellāru. — Il dut reconnaître la suzeraineté du PāṇḍyaVaraguna Ier qui a des inscriptions dans le district de Tanjore (ci-dessus 254, 264).

14. Nṛpatungavarman, *circa* 844-870. Il reprit aux Pāṇḍyas les districts du Sud, et Varaguna II (avènement 862) lui fut soumis; de même le Ganga Pṛthivīpati Ier (fils de Çivamāra).

15. Aparājitavarman, *circa* 870-888, battit Varaguna II à la bataille de Çrīpurambiya (près Kumbakonam) avec le concours de Pṛthivīpati. Il fut tué par Aditya Ier (ci-dessous 273) avant 891, probablement en 888. Les domaines Pallavas furent annexés au Cola.

Pour ces quatre derniers rois, 12-15, j'adopte l'opinion de K. V. Subrahmanya Ayyar, *Ep. Ind.* XX, 50, *Three Tamil inscriptions of Lalgudi*; *Madras Ep. Rev.* 1931, 38, etc. — La plupart des données épigraphiques sont mentionnées dans Venkayya, *ASI*, Rep. 1906-7, 238, mais l'arrangement restait, jusqu'à ces derniers temps, très imparfait : confusion de Nandivarman II avec Nandivarman III (auquel on attribuait soixante-deux ans de règne comme à son grand-père); date trop basse pour l'avènement de Nandivarman II (720 au lieu de 696); distinction de Nandivarman III et de Nandippottaraiyan (qui est son nom tamoul) ; supposition d'un Vijayakampavarman entre Nrpatunga et Aparājita, etc.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

A la suite de Hultzsch, on a longtemps cru que Nandivarman II était le dernier Pallava, et regardé Dantivarman et ses successeurs comme « des rois Pallavas de nom mais Gangas de race ». Les historiens les désignent donc comme « Ganga-Pallava ». En effet ces princes ne se réclament pas de Nandivarman II; ils se donnent pour ancêtres les Vimala, Konkanika et autres souverains de la famille Ganga; leur protocole est notable par le préfixe *kovijaya* et la finale *vikramavarman*. Mais la charte de Velūrūpālayam (*SII*, II, 305) établit la filiation Nandivarman II, Dantivarman, Nandivarman III, Nṛpatungavarman.

Le clan des Pallavas, aux nombreuses baronnies, ne disparut pas avec ses rois autonomes. Plusieurs de ses chefs régnèrent un peu partout, en pays tamoul (Perunjinga, *Madras Ep. Rec.* 1931, 39), en pays telegu (Telugu-Pallavas, *ibid.*, 1916, 138), sous la suzeraineté Cola. On signale notamment le Pallava Karunākara-Toṇḍaimān, seigneur de Vaṇḍai (Vaṇḍalur, Chingleput District), général au service de Kulottunga Ier (1070-1118). — « Il y a des raisons de croire que, de nos jours, le Toṇḍaimān de Pudukkottai, qui prend le titre de Pallavarāja, se rattache en effet à l'antique famille impériale » (V. Venkayya, 242).

§ 5. Les Empereurs Colas

V. Smith, 483-490; René Grousset, 109-111.

Kielhorn, *Ep. Ind.* VII, *App.* — Hultzsch, *SII*, II, *parts* 1-3, III, *part* 1, 1891-1903; *Ep. Ind.* IX. 229 (1907).

Venkayya, *The age of Rājendra Cola I and his conquests*, *ASI*, Rep. 1911-1912 (1915), aussi Report 1903-1904, 203,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

1907-1908 (1911), 230; 1908-1909 (1912), 122. — Intr. de *SII*, vol. II (à la fin de *part* 5).

Bhattanatha Svamin, *The Cholas and the Chalukyas in the XIIth. cent.*, *Ind. Ant.* 1912-217.

S. Krishnaswami Iyengar (ou Aiyangar), *Chola administration 900-1300 A. D.*, *Madras Review*, 1903; *Ancient India*, 158-191. — K. A. Nilakanta Sastri, *Studies in Cola History and Administration*, Madras, 1932.

Bulletin, XI, 392, XV, 4, 15, XIX, 5, 128.

Ci-dessous 291.

1. Les archivistes qui établirent la généalogie des empereurs Colas et démontrèrent leur origine divine, n'ignoraient pas les légendes relatives à Karikāla et aux rois chantés dans les vieux poèmes tamouls.

La charte dite de Leyde, après six noms préhistoriques et pan-indiens (Manu, Ikṣvāku, Māndhātar, Valabha, Çibi) énumère six rois se succédant de père en fils dans l'âge qui précède la période actuelle du monde (Kaliyuga, qui commence 3102 av. J.-C.) : Cola, héros éponyme, Rājakeçari, Parakeçari, Rājakeçari, Rājendra mṛtyujit, « qui triompha du dieu de la mort » : ceci n'a pas l'aspect d'une liste authentique. — Viennent ensuite, sans que le degré de parenté soit marqué, cinq rois dont plusieurs sont connus par les sources littéraires : Vyāghraketu, duquel les Colas ont hérité la bannière au tigre, Arikāla, Karikāla, Koccenganna, Ḳokkilli : ceci est un morceau d'histoire, bien que les noms ne coïncident pas exactement avec ceux des autres listes (chartes d'Anbil, de Tiruvalangadu), avec ceux que les savants modernes ont isolés dans la littérature (ci-dessus 258). — Enfin, descendant de Kokkilli, mais à quelle distance? Vijayālaya, le premier roi vraiment historique, qui

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

rendit aux princes Colas l'autonomie qu'ils avaient perdue sous les premiers Pallavas (ci-dessus 264)[1].

La mention du Ko-li-ya (= Cola) par Hiuan-tsang ne nous apprend pas grand'chose. (Watters, II, 224)

Après avoir traversé le royaume d'Andhra (Cālukyas orientaux, capitale Vengī) et celui de Dhanakaṭaka (sud-est de l'ancien Andhra, Bezvāda et Amarāvatī), le pèlerin arriva, à quelque 1000 lis d'Amarāvatī, dans le Ko-li-ya, « petit pays, sauvage, presque désert, marais et jungle; population clairsemée, féroce, adonnée au brigandage ». Il ne signale pas de rois : sans doute les chefs locaux étaient soumis à Narasiṁhavarman, roi Pallava de Kāncī (V. Smith).

On discute si ce Cola doit être placé au sud du Pennar dans le Cuddapah District[2], ou, moins vraisemblable, entre la Kriṣṇā et le Penner : pays telugu où se serait établi un clan tamoul (Cola).

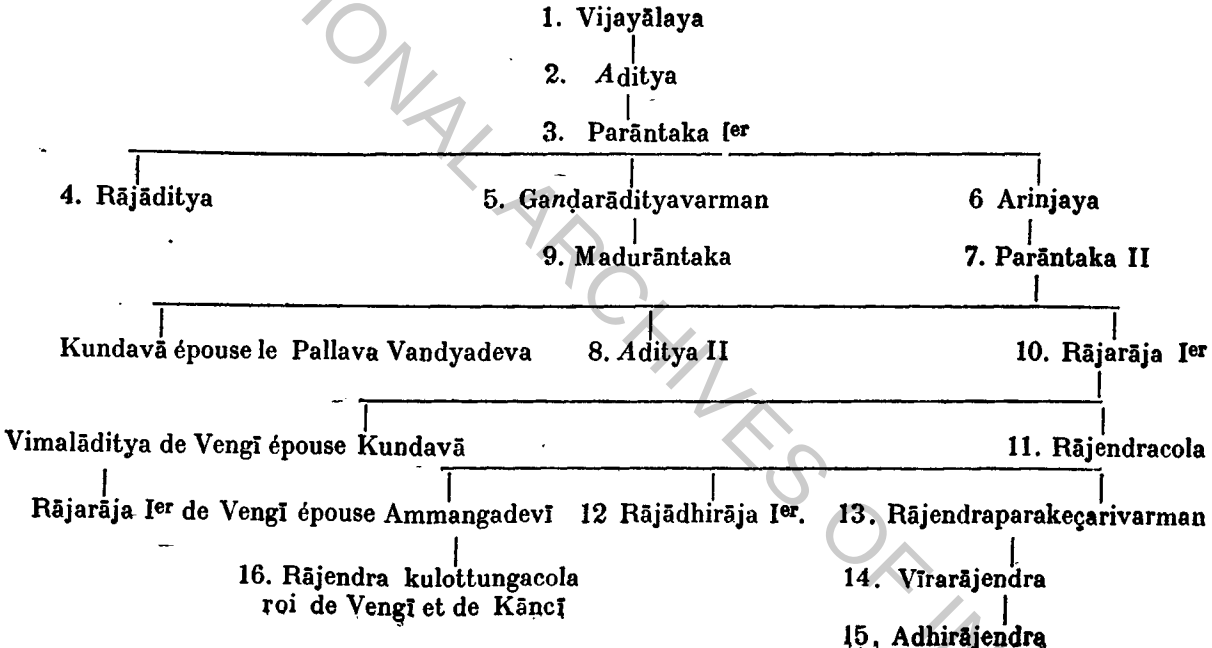
Quoi qu'il en soit, depuis 850 environ, les princes Colas du pays de Tanjore, longtemps soumis aux Pallavas, accèdent en même temps au pouvoir et à la lumière historique.

Les listes dynastiques et les inscriptions donnent une généalogie assurée dans ses détails :

1. T. A. Gopinatha Rao, Anbil Plates of Sundara-chola (= Parantaka II), the 4th year, *Ep. Ind.*, XV, 44. — Remarques de H. Krishna Sastri, *A. S. I., Rep.*, 1913-1914, 272.

2. On y a relevé des inscriptions de Râjas Colas, antérieures au VIIIe siècle, V. Smith, 483; Venkayya, *A. S. I., Rep.*, 1906-1907, 237; *Annual Rep. on Epigraphy*, 1904-1905, part. II, § 5 et 6. — Watters, II, 224; R. Grousset, *Traces du Bouddha*, 168.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA



NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

1. Vijayālaya, de la race solaire, capitale Tanjore, régna trente-quatre ans, probablement de 836 à 870. On ne sait rien de ses ancêtres (ci-dessus 237).

2. *A*ditya Ier, fils de 1, battit Aparājita (ci-dessus 270) s'empara du To*nd*ai-nādu (pays tamoul du nord), eut pour capitale Kāncī. Il doit commencer en 870-871[1] et finir *circa* 906.

3. Parāntaka Ier, aussi Viranārāya*n*a (nom viṣ*n*uite), Maduraiko*nd*a (qui a pris Madurā), Kokesarivarman, fils de 2, *circa* 906-953. Il acheva[2] l'œuvre de son père[3].

Il soumit le pays Pallava jusque Arcot; il déracina les Bā*n*as (Mysore est), alliés du Rāṣṭrakūṭa Kṛṣ*n*a II, et les remplaça par le Ganga Prthivīpati (surnommé Bā*n*ādhirāja, ci-dessus 228); il s'empara de Madurā dont le roi était Rājasimha; il battit le roi de Ceylan[4].

4. Toutefois le règne finit mal : Rājāditya, fils de 3, qui ne régna qu'au titre de prince héritier, fut tué à Takkola (Arkonam), 949, par le Ganga Būtuga (ci-dessus 229) général au service du Rāṣṭrakūṭa Kṛṣna III (946-957).

A la suite de cette victoire, les Rāṣṭrakūṭas occupent le Tondai-nā*d*u pendant quelque vingt-cinq ans. Les Colas sont enfermés dans les districts de Tanjore et de Trichinopoli.

5. Ga*nd*arādityavarman, fils de 3, dont le nom reste à un village près de Trichinopoli. — Son fils, Madurāntaka, règnera après le roi 8.

6. Arinjaya, fils de 3.

1. D'après les récentes recherches de V. Suhrahmanya Ayyar, « qui explique les relations des Pallavas, Gangas, Bânas, Pândyas, et éclaire l'avènement de la dynastie Cola » (*A. S. I., Rep.*, 1928-9, 121.)

2. *A. S. I., Rep.*, 1925-6, 143.

3. « Depuis ce roi, l'historien est embarassé par le nombre des documents épigraphiques » (V. Smith) qui fournissent de nombreuses précisions sur les institutions communales et royales. — Encore plus vrai aujourd'hui, voir notamment les *Epigraphical Records* de Madras. Toutefois les *S. I. I.* contiennent l'essentiel.

4. Il « couvrit d'or » le temple de Çiva de Vyâghrâgrahâra, « village du tigre » (Puliyur, actuel Chidambara).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

7. Parāntaka II Rājendra, Sundara Cola, fils de 6.

8. *A*ditya II Karikāla, fils de 7. — Un victorieux : il réoccupa le To*nd*ai-nādu, battit les gens de Madurā et reçut le titre de « Parakesarivarman qui a pris la tête de Vīrapā*nd*ya ». Ce Vīrapā*nd*ya, qui est probablement le Pārthivendravarman de nombreuses inscriptions (N. Sastri, *Cola History*, 123) portait le titre « qui a pris la tête du roi Cola », sans doute en souvenir d'une victoire que nous ne connaissons pas. — *Circa* 954-970.

9. Madurāntaka Uttamacola, fils de 5, avec Rājarāja prince héritier.

10. Rājarāja Ier, Rājāçraya, Rājakesarivarman (Aru*n*morivarman), fils de 7, de 985 (entre 25 juin-25 juillet) à1014 au plus tôt.

Ses premières campagnes, 994, le rendirent maître du Sud, pays Cera[1] (roi Bhāskara Ravivarman) et Pā*n*ḍya. Il occupa le Malai-nāḍu, extrémité Sud de la Péninsule. Il réduisit les derniers Pallavas de Kāncī; il enleva à Satyāçraya II (ci-dessus 209) une partie du Mysore. Il étendit son autorité au Nord jusqu'au Kalinga (conquête de Vengī, 999, du Kalinga 1000) (intronisation de Çakti*v*arman en 999 après un interrègne de 27 ans, ci-dessus 239). Vers 1000, il prit le titre de Mummu*d*icola, « le Cola aux trois couronnes (Cera, Pā*n*dya, Cola)». Entre 1001-1004, il attaqua Ceylan, donna des villages de Ceylan au temple Rājarājeçvara, la « grande pagode », qu'il élevait à Tanjore[2]. On a, à Padaviya (Ceylan), une inscription de sa 27e année.

Outre de nombreuses inscriptions[3], nous possédons

1. Destruction de la flotte Cela dans le port de Kandālur; ci-dessus 251.

2. « La Grande Pagode est sans doute le chef-d'œuvre de l'art dravidien » (R. Grousset).

3. En dernier lieu, avec des notes fort utiles, *Madras. Ep. Rep.*, 1931 (publié 1934), p. 41-43.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

des documents littéraires (Kalingattu Parani, etc.). Les uns et les autres sont utilisés dans le mémoire détaillé de V. Venkayya, Introd. à *South Indian Inscriptions*, II (à la fin de Part 5, 1917), où sont étudiées les campagnes, l'organisation de l'armée, les divisions administratives; la vie privée du monarque est assez bien connue[1].

Les cuivres de Leyde nous apprennent que Rājarāja dota le monastère que Çailendra Māravijayottungavarman, roi de Çrīvijaya (Sumatra), avait édifié à Nāgapattana (Negapatam) (R. Grousset 157).

11. Rājendra Coladeva Ier, Parakesarivarman Gangaikoṇḍa, fils de 10, associé au pouvoir en 1002, meurt en 1042. — Sa fille Ammangadevī épouse Rājarāja Ier roi de Vengī (ci-dessus 240).

Il occupa l'Orissa, envahit le Bengale, créa l'empire tamoul d'outre-mer : le Pégou, Malaiyūr (presqu'île de Malakka) et même le royaume sumatranais de Çrīvijaya payèrent tribut. « La thalassocratie tamoule, à cette date (*circa* 1030), dominait toutes les côtes du golfe de Bengale » (R. Grousset).

Ceylan. — « La dynastie de Pā*ndya*, menacée par les Cola, avait jadis confié aux rois de Ceylan ses trésors et les insignes royaux. Rājendra Coladeva, désireux d'annexer

1. On a des détails intéressants sur Kundavaiyar, « la vénérable sœur aînée », dont les donations sont, avec celles de son frère, inscrites à l'autel principal du temple de Tanjore, tandis que les donations des reines figurent aux chapelles latérales.

« Nous pouvons penser que Kundavaiyar exerça sur son frère une grande influence et ne contribua pas peu à la formation de son caractère ». A. Venkayya a publié dans *Indian Review* un article intitulé « An imaginary conversation between Râjarâja and his elder sister. »

« Il s'accorda un bon nombre de femmes : sept firent des donations au temple ». Nous ne connaissons qu'un fils de Râjarâja, Râjendracola Ier, et une fille Kundavâ ou Kundavai, épouse du Câlukya oriental Vimalâditya.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

définitivement le Pāndya et de s'en faire consacrer souverain légitime, réclama ce dépôt aux Singhalais. Sur leur refus, il envahit l'île, les battit et leur arracha l'objet du litige (1017, d'après les inscriptions tamoules, 1036, d'après le Mahāvamsa singhalais). Il nomma d'autre part son fils roi de Pāndya (sous le titre de Colapāndya) » (R. Grousset)[1].

Bengale, 1024. — Le roi de Bengale et Bihar était Mahīpāla (ci-dessus 99). En mémoire de sa campagne, Rājendra prit le titre de Gangaikonda Cola, « Le Cola qui a pris Gangai », et il construisit une nouvelle capitale, Gangaikondacolapura, avec un grand lac, un temple orné de lingas... « Les ruines de ces édifices surgissent encore dans une région désolée du district de Trichinopoli ». Pour les sculptures, V. Smith, *Hist. of Fine Arts*, fig. 159-161.

Orient. — D'après l'inscription *SII*, II, 105, Rājendra Cola fit prisonnier Samgrāmavijayottungavarman, roi de Kadāra et s'empara de ses trésors. — Si bon çivaite qu'il fût, il confirma les donations dont Rājarāja avait enrichi le monastère construit par Māravijayottunga (V. Smith, 486-487). — Coedes, Royaume de Çrīvijaya, *Bulletin*, XVIII, 6; ci-dessous 296 et Additions.

12. Rājādhirāja Ier, fils de 11, associé au pouvoir depuis 1018 et à qui revient une bonne part de la gloire paternelle, succède à 11 en 1042. — Il paie de sa personne et est tué à la bataille de Koppam (1052) contre le Cālukya Someçvara Ier (1044-1068). Son frère, Rājendra Parakesarivarmar, vainqueur, « est

1. *SII.*, II, 5, III, 1, 39-59, III, 4. Précisions sur les guerres Cola à Ceylan, Hultzsch *JRAS.*, 1913, 518-531. — Ceylan fit quelque temps partie de l'empire Cola sous le nom de Mummadi Colamandala d'après un des titres de Rājarāja, Mummadicola, *ASI.*, Rép. 1928 1929, 122. — Paranavitana, *The Colas and Ceylon, Ceylon Antiquary*, 1925.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

couronné sur le champ de bataille » (V. Smith)[1]; ci-dessus 209.

13. Rājendra Parakesarivarman, fils de 11, 1052-1062.

14. Vīrarājendra, fils (ou frère ?) de 13, 1062-1070[2]. — Au cours des campagnes qui se succèdent contre les Cālukyas (Someçvara Ier et ses fils), il remporte un succès marqué[3]. Il intervient dans la querelle des deux prétendants à la succession de Someçvara Ier (Someçvara II et Vikramāditya VI); il s'allie au second et lui donne une de ses filles. (Voir *Additions*).

15. Adhirājendra, fils de 14. — La mort de Vīrarājendra ouvre une période troublée par le conflit de ses deux fils. Adhirājendra l'emporte grâce à l'appui de Vikramāditya VI. Mais, couronné en 1072, il est assassiné en 1074 : avec lui s'éteint la ligne masculine des Colas.

16. Rājendra, fils de Rājarāja Ier de Vengī et d'Ammangadevī (ou Ammangayambā) fille de Rājendracola Ier. — En 1070, il succéda à son père comme roi de Vengī; en 1074,il s'empara du trône Cola que l'assassinat d'Adhirājendra laissait vacant et régna à Kāncī sous le nom de Kulottunga Cola Rājakesari

1. La bataille de Koppam est décrite, *SII*, III, 1, 58 : dès le début Rājendra fut blessé et les hommes qui montaient son éléphant furent tués. L'entrée en ligne de troupes fraîches changea le destin. Sont nommés les 7 officiers de Someçvara qui périrent, deux des reines faites prisonnières, trois des éléphants capturés. — Une autre inscription dit que Rājādhirāja fut tué dans la même bataille.
D'après K. V. Subrahmanya Aiyer, *JRAS.*, 1922, 162, Rājādhirāja règne de 1045 à 1050.

2. Pour l'histoire de Rāmānuja, 224, 324.

3. Bataille de Kūdalcangamam (confluent Tungā et Bhadrā ?) où le vainqueur prend les reines, la bannière au sanglier et l'éléphant Puspaka, *SII*, III, 1, 32.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Avec lui commence une nouvelle dynastie dite Cālukya-Cola.

Son règne fut long et glorieux, 1070 — *circa* 1118. Sa suprématie fut reconnue par le roi Ganga d'Orissa (Anantavarman). Nous possédons des renseignements sur ses finances, soigneusement organisées[1].

17. Vikramacola ou Vīracola, fils de 16, *circa* 1118-1133 au plus tôt. « Il continua la guerre contre ses voisins comme son père, et paraît avoir réussi à maintenir l'hégémonie de sa maison » (V. Smith, 489). On possède un poème sur ses exploits (*Ind. Ant.* XXII, 142)[2].

18-20. Trois rois, dont le premier, Kulottunga Cola II, règne en 1134; Rājarāja II, son fils, jusque 1162; Rājādhirāja II, son cousin, jusque 1178 (Voir *Additions*).

21. Kulottunga III Parakesari, fils de 19, règne au moins 38 ans depuis *circa* 1178.

22. Rājarāja III Rājakesari régne au moins 29 ans, *circa* 1216-*circa* 1245.

23. Rājendra III, *circa* 1245-1267

La dynastie Cola doit disparaître peu après. Suprématie de Madurā. Raid musulman, 1310 (Sultans de Madurā de 1330 à 1377). Importance grandissante de Vijayanagar depuis 1370 au plus tard (V. Smith, 490)[3].

1. Fleet, *Ind. Ant.*, XX, 276 (Chronologie des Câlukyas orientaux); Kanakasabhai Pillai, *ibid.*, XIX, 329 (Sommaire du poème tamoul Kalingattu Parani, dont le héros est Kulottunga et dont le récit est souvent confirmé par les inscriptions), Hultzsch, *SII*, III, part. 2. 125-131 (1903).

Voir ci-dessus 211 sous *e*.

2. Une inscription de sa 5e année (temple de Tiruvârur) fait allusion à l'histoire de la vache qui réclame justice pour son veau écrasé en tirant la « cloche de justice » à la porte du palais. Le roi Cola met à mort son propre fils qui montait le char écraseur. — Légende assez répandue, *JRAS.*, 1913, 531.

3. Voir les Additions de p. 224.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Notes sur Ceylan

Ceylan, Tāmraparnī, Tāmbraparnī, Tambapannī (d'où la Taprobane des Grecs), où le cuivre (*tāmra*) n'est probablement pour rien comme dans Tāmralipti (Tamluk) et plusieurs noms de lieux (Lévi, Pré-aryen, *JA.* 1923, 2, 49-51); Simhaladvīpa, Sīhaladīpa, pays des lions (d'où Serandib des Arabes et Ceylan); le Sielediba de Cosmas, le Sseu-li d'un Sūtra traduit en chinois en 392 (S. Lévi, *Pour l'histoire du Ramayana*, 83).

La gloire de Ceylan est d'être restée la patrie du bouddhisme qui y conserve une physionomie singulièrement archaïque, qui y a soigneusement compilé, recopié et commenté le canon le plus voisin des antiques sources, qui y a rédigé des Chroniques précieuses, qui en est parti à la conquête de l'Indochine.

Jules Sion, *Asie des Moussons*, 387-393.

R. Grousset, 114-118, 637; *Cambridge History* (L. D. Barnett), 604-611.

Geiger, *Litteratur und Sprache der Singhalesen*, Strasbourg, 1901.

Rhys Davids, art. Ceylon, dans *ERE.* III, 330 (bibliographie); Seligman, art. Veddas, *ibid.*, XII, 598.

Tous les ouvrages sur le bouddhisme, Kern, *Manual*, 116, 120; etc.

Geiger, Dīpavamsa und Mahāvamsa, und die geschichtliche Ueberlieferung in Ceylon, 1905; The Mahāvamsa, 1912; A short history of Ceylon, *IHQ.* II, 1-15, 1926; *Buddhistic Studies* de B. Ch. Law, 1931, 711-727.

Fleet, *Origin of the Buddhavarṣa*, *JRAS.*, 1909, 323.

E. Hultzsch, *Singhalese Chronology*, *JRAS.* 1913, 517.

L. Finot : « Toute la chronologie singhalaise aurait besoin d'une sévère révision : jusque-là, il est prudent de ne pas trop s'y appuyer » (*Bulletin*, 1925, 602).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Sur l'art singhalais, « Fresques de Sigirīya, sœurs de celles d'Ajaṇṭā » « figures féminines d'une grâce botticellienne » (479-497?) (R. Grousset, 116, 147); Ancient painting in Ceylon, *Modern Review* (Calcutta) 1927, août; peintures modernes, *IHQ*. 1, III (1925); A. K. Coomaraswamy, Bronzes from Ceylon, chiefly in the Colombo Museum, 1924 (compte rendu de Goloubew, *Bulletin*, 1920, 4, 124, 128); Stūpas, G. Combaz, Evolution du Stūpa en Asie, *Mélanges chinois et bouddhiques*, II, 1933-4; Rhys Davids art. Anurādhapura dans *ERE*., I, 599; *Ceylon Arch. Reports*.

1. La préhistoire de Ceylan est écrite dans son ethnographie. Il reste sur les plateaux et dans la montagne des clans « primitifs », des Veddas, apparentés aux tribus les plus authentiquement autochtones de la Péninsule (Nīlgiris). Les Veddas furent les anciens possesseurs de l'île centrale, sinon des côtes. Ils se sont mêlés aux immigrants. D'une part, des gens de langue tamoule qui occupèrent les régions côtières du Nord et de l'Est; tout le long de l'histoire, le Pāṇḍya et les autres pays tamouls ont colonisé, pacifiquement ou brutalement, Ceylan; ce mouvement remonte très haut. D'autre part, des gens de langue âryenne, qui parlent un dialecte âryen, le singhalais. Les affinités de ce dialecte sont, de l'avis à peu près général, du côté des idiomes du golfe de Cambaye; on place cette invasion âryenne bien avant notre ère; l'élément proprement brahmanique y resta, semble-t-il, tout à fait étranger.

2. L'histoire de l'île, telle que la donnent les chroniques ecclésiastiques (Mahāvamsa, Dīpavamsa), trahit des arrangements arbitraires. Mais elle est la source unique; mais elle contient beaucoup de souve-

1. R. Grousset, 116.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

nirs authentiques. Il faut tenir pour bons les noms des anciens rois.

C'est le jour même de la mort du Bouddha qu'arriva à Ceylan le premier roi, Vijaya, fils d'un lion (puisque Ceylan est nommée « l'île des lions ») et d'une princesse dont le père était un roi de Bengale et la mère une princesse de Kalinga. Cependant Vijaya ne venait ni du Bengale ni du Kalinga, mais du pays de Lāta (Cambaye).

Comme on n'avait que quatre noms royaux entre ce Vijaya et Devānampiya Tissa (contemporain d'Açoka), on a donné à Paṇḍukābhaya 107 ans de règne, 40 à Muṭasiva, 92 à ses fils, et, pour faire le compte, on a encore supposé une période d'interrègne.

3. Sous Devānampiya Tissa, Mahendra, parent d'Açoka, arriva par la voie des airs, convertit le roi, planta un rameau de l'Arbre de la Bodhi, fit construire les premiers monastères. — La critique a toutes les raisons du monde pour rejeter les détails de ce récit miraculeux ; le synchronisme Devānampiya Açoka n'est pas établi rigoureusement : cependant l'expansion du bouddhisme sous Açoka, le zèle ardent et le pouvoir de ce monarque, le *quantum* non méprisable de souvenirs authentiques (noms de missionnaires) que contiennent les chroniques, — et, pour dire la vérité, le peu d'importance que présenterait un décalage de quelques décades — font que les chronologistes placent Tissa en 247-207.

Duṭṭhagāmaṇi (101-77) a laissé le souvenir d'un grand constructeur.

Le nom de Vaṭṭagāmaṇi, son cinquième successeur, est entouré d'une plus grande gloire, car c'est

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

sous son règne que les Ecritures furent écrites[1]. — La date varie d'après les auteurs : Geiger le place en 44-17 av. J.-C. : « *The chronolgy of his reign is fairly well established* »; Barnett suit Geiger; mais des combinaisons plausibles justifient l'opinion de R. Grousset qui nous laisse choisir entre 89-40 et 29-17.

Un point important est la date probable du Mahāniddesa, un commentaire tardivement admis dans le Canon et dont la géographie, comparée aux sources grecques, se place entre la fin du Ier et du IIe siècle de notre ère (S. Lévi, *Etudes asiatiques*, 1925).

Vaṭṭagāmani fonda le couvent d'Abhayagiri qui fut en rivalité avec le couvent de Mahāvihāra. Quelques-uns croient qu'Abhayagiri, moins traditionaliste et plus ouvert aux influences étrangères, montra de la sympathie pour les cultes du Grand Véhicule[2].

Un synchronisme précieux fut mis en lumière par S. Lévi, celui du roi de Ceylan Meghavanna (352-379)

1. A peine monté sur le trône, il fut chassé par des princes tamouls, cinq, qui régnèrent ensemble pendant 21 ans; il rétablit ses affaires et resta le maître pendant 12 ans.

2. Sur le grand véhicule à Ceylan, R. Grousset, 115; Coomaraswamy, *Mahayana Buddhism in Ceylon*, *JRAS.*, 1909, 293; S. Lévi, *Les seize Arhats*, *JA.*, 1916, II, 46 49; Goloubew, *Bulletin*, 1920, n° 4, 126.

Le second successeur de Vattagâmani eut le malheur d'épouser Anulâ qui empoisonna cinq ou six rois : « Coranâga régna d'une manière impie pendant 12 ans (3 avant J.-C.-9 AD.); il fut alors empoisonné par sa reine Anulâ. Celle-ci le remplaça par Tissa lequel, après un règne de 3 ans, fut empoisonné et remplacé par Siva, un des gardes du palais. Après qu'elle eut partagé le trône avec lui pendant 14 mois, Anulâ porta ses affections sur un Tamoul nommé Vaṭuka et empoisonna Siva. Mais, après 14 mois, elle se fatigua du Tamoul, l'empoisonna, choisit pour nouvel époux un porteur de bois du nom de Tissa. Après 13 mois, elle empoisonna Tissa, prit un autre Tamoul, qui tint 6 mois. Alors Anulâ régna seule pendant 4 mois. Cependant l'héritier légitime de Vattagâmani s'était fait moine: il leva une armée, renversa et tua Anulâ, et régna pieusement pendant

et de Samudragupta[1]. L'empereur indien autorise la construction d'un monastère singhalais à Bodh-Gayâ (Ci-dessus 46).

On place au début du ve siècle, sous Mahānāman (412-434), l'activité de Buddhaghosa, « Voix du Bouddha », moine du Magadha, qui mit en pâli les traditions conservées en singhalais, qui écrivit d'innombrables livres et commentaires, qui apparut vraiment, dans l'histoire du bouddhisme de Ceylan, comme « La voix du Bouddha[2] ». — Il faudra, quelque jour, comparer les doctrines de Buddhaghosa avec celles des écoles sanscrites du Kaçmīr.

Visite de Fa-hien, 399-414 (chap. 38 et 39), qui s'embarqua à Tamluk. — Dans le couvent d'Abhayagiri (5.000 moines), un marchand offrait à l'idole un éventail de soie blanche : après tant d'années, Fa-hien voyait un compatriote; des larmes jaillirent de ses yeux et il tomba faible.

Le règne de Kassapa, 526-552, est illustré par les fresques de Sigiri[3].

22 ans. » « A bloody picture, indeed, of the Sinhalese court at that period » (Geiger). — Les rédacteurs des chroniques singhalaises préfèrent les histoires à l'histoire.

Nous avons parlé du flottant Gajabâhu dont la date fixe celle des vieux rois tamouls, Karikâla, etc. (ci-dessus 248).

1. *JA.*, 1900, I, 316, 401, article très riche pour les relations de Ceylan et de la Chine (Ambassade de Mahânâma, de Kia-che, *Le Mahavamsa et les textes chinois*...); Geiger, *Mahavamsa*, p. *xxxix*, Smith, 303.

2. L'historicité du voyage de Buddhaghosa dans l'Inde, l'historicité de Buddhaghosa sont admises par le grand nombre des érudits. Mais il y a des faits troublants qui justifient, dans une large mesure, les formelles réserves de L. Finot. — Bimala Charan Law, *The life and work of Buddhaghosa*, avec une prél. de Mrs Rhys Davids, Calcutta Or. Ser., 1923; L. Finot, *Mélanges Cinquantenaire Ecole des Hautes Etudes*, 1921, 101; *Bulletin*, 1925, 487; *JRAS.*, 1923, 265.

3. Louis Finot, *Bulletin*, 1930, 637, sur Sigiri, « une fantaisie démente... Faire de ce cube géant de granit, haut de 400 pieds, qui surgit de la plaine à 5 milles d'Anurâdhapura, non seulement une forteresse,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

En 846, « Anurādhapura perdit le rang de capitale au bénéfice de Polonnaruva (auj. Topâvewa ou Topāwa) », moins exposé aux incursions tamoules.

En 1005, conquête du Cola Râjarâja[1].

En 1065-1120, règne prospère de Vijayabāhu.

En 1164-1197, règne de Parākramabāhu Ier, qui chassa les Tamouls, envahit le Madurā, opéra la fusion des couvents d'Abhayagiri et Mahāvihāra, éleva de nombreux monuments.

Sous Parākramabāhu II (1225-1260) (capitale Dandadeniya et Sirivaḍḍhanapurā) le roi de Tāmbralinga ou Ligor, dans la presqu'île de Malacca, vint à deux reprises attaquer Ceylan, une première fois vers 1236, une seconde fois vers 1256, avec l'aide des Pāṇḍyas du Carnate. L'agresseur fut finalement repoussé, les Pāṇḍyas s'étant retournés contre lui. » (R. Grousset, p. xi).

En 1284, le roi de Ceylan envoie une relique du Bouddha à l'empereur Mongol Kubilai. Marco Polo fit partie de l'ambassade envoyée par Kubilai.

mais une capitale, était un projet non seulement absurde, mais en outre, suivant toute apparence, inexécutable. Que Kassapa, le roi parricide (526-552) ait trouvé autour de lui des hommes capables de donner corps à cette fantaisie, c'est ce qui donne une haute idée de la technique des travaux publics à Ceylan au VIe siècle de notre ère... Ainsi a pu être conservé à l'histoire de l'art un des spécimens les plus anciens et les plus intéressants de la peinture indienne... »

1. Sur les expéditions de 1014, 1046, 1055, 1168, *JRAS.*, 1913, 518; ci-dessus 277; Additions 279, 280

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

APPENDICE

Notes d'histoire religieuse et de bibliographie

1. Institutions politiques, administratives, etc.; 2. Navigation et colonisation; 3. Inde et Occident, quelques détails; 4. Les épopées; 5. Art de l'époque gupta; 6. Littérature tamoule; 7. Çamkara et Rāmānuja; 8. Bhakti ou dévotion; 9. Intolérance et persécutions; 10. Notes de chronologie littéraire bouddhique; 11. Culte du soleil et influences iraniennes.

1. Institutions politiques, administratives, etc.

Ce qu'on trouve dans les livres des savants modernes, en comparaison avec ce qui est dans les documents qu'enrichissent tous les « Reports » épigraphiques, est peu de chose. Le dépouillement et l'utilisation méthodique des sources font un long et difficile travail. — Ce n'est pas dire que l'étudiant soucieux de savoir comment les gens vivaient et étaient jugés et administrés, n'ait pas à sa disposition un grand nombre de mémoires riches de matière et clairs, bien que quelques-uns soient faciles aux généralités oiseuses et brouillés avec la chronologie et la géographie.

1. E. Washburn Hopkins, *Cambridge History*, chap. X-XII (Family life and social customs as they appear in the Sutras, The princes and peoples of the Epic Poems, The growth of law and legal institutions). Mrs Rhys Davids, Economic conditions according to early Buddhist Literature, *ibid.*, chap. VIII.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

L. D. Barnett, *Antiquities of India*, Londres, 1913, chap. III, Law and Government, 96-136. — Sommaire : The sources. — The State and the organisation of society : 1. the king, 2. civil service, 3. the land and the village communities, 4. town administration. — The family : 1. the household, 2. division and inheritance of estates, 3. *strīdhana* (: propriété de la femme), 4. law of marriage, 5. modes of marriage, 6. connubial discipline, 7. sonship, 8. widowhood. — Civil life : 1. religious pains and penalties, 2. secular offences and penalties, 3. courts of justice, 4. legal procedure, 5. oaths and ordeals, 6. formalities of contracts and gifts, 7. finance. — The four stages. — Caste.

Masson-Oursel (dans l'*Inde antique et civilisation indienne*, 1933, 98-135), L'ordre politique : 1. pouvoir spirituel et pouvoir temporel, 2. *artha* et *dharma*; 3. les républiques; les royaumes; 4. la fonction royale; 5. les assemblées; 6. la justice; 7. l'administration. — L'ordre économique, 1. le travail, les travailleurs, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les corporations, 2. la propriété, la propriété foncière, le fisc et les monnaies, socialisme d'Etat, la misère indienne.

D'une grande importance pour l'histoire des idées et des institutions politiques, l'Arthaçāstra (voir *Inde aux temps des Mauryas*, 68). D'après Winternitz, 517, n'est pas antérieur au IIIe siècle; d'après Keith, 460, la date *circa* 300 est plausible, mais peut-être après 400.

D'une grande importance pour l'histoire des mœurs et de la « civilisation », le Kāmaçāstra, un *ars amandi*, « qui n'est pas beaucoup postérieur à l'Arthaçāstra, donc, *vermutungsweise*, du IVe siècle » (Winternitz, 537). — « 500 ou IVe siècle, date raisonnable » (Keith, 469). — Vie élégante et picaresque, Winternitz, 353-358, 536-541, Keith, 51, 301, Hesse-Wartegg, *Indien und seine Fürstenhofe*, 1906. — Le théâtre et le roman, voir, par exemple, Keith sur la Brhatkathā (270), sur le Daçakumāra (296).

2. Julius Jolly, *Staatliches und soziales Leben in Indien* dans *Das Licht des Ostens*, Stuttgart, sans date, 191-215; *Recht und Sitte*, dans *Grundriss*, II, cahier 8; *Outlines of an History of the Hindu Law* (Tagore Law Lectures, 1883).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

A. Thakur, *Hindu Law of Evidence*, Calcutta, 1934 (qui paraît très bon). — Voir notamment le chapitre sur les *çāsanas* ou chartes de donation, 200-210.

B. K. Sarkar, *The political institutions and theories of the Hindus*, 1922, N. C. Bandyopadhyaya, *Development of Hindu polity and political theories*, Calcutta, 1927.

H. C. Joshi, *Recherches sur les conceptions économiques et politiques dans l'Inde ancienne d'après le Rigveda*, thèse de 1928.

P. N. Banerjea, *Public administration in Ancient India*, Londres, 1916.

Chapitres 133-135 (Etat social et politique, Législation, Vie de famille) de la *Bibliographie védique* de Louis Renou, 1931, Adrien-Maisonneuve.

3. Clans et institutions tribales.

K. P. Jayaswal, *Republics in the Mahābhārata*, *J.B.B.R.S.* I, 173.

Bimala Charan Law, *Some Ktatriya Tribes of Ancient India*, Calcutta, 1923: *Ancient Mid-Indian Ksatriya Tribes*, *ibid.*, 1924.

Rhys Davids, *Buddhist India*, 1903 (chap. 2, The clans and the nations, 17).

Ci-dessus 23, 24, 34, 113.

4. Village, corporations, guildes, banquiers.

E. Washburn Hopkins, *India Old and New*, 1902 (Ancient and modern Hindu gilds, 169-305; Land tenure in India, 206-229; the cause and cure of famine, 230-264).

R. D. Bhandarkar, *Carmichael Lectures*, Oxford, 1919; un mémoire (*Ind. Ant.* 48, 1919, 77) sur les conditions économiques et sociales du Mahārāstra à l'époque des Çātakarnis (analysé par V. Smith, 224-26).

R. C. Majumdar, *Corporate Life in Ancient India*, Calcutta, 1918.

A. S. Altekar, *A history of village communities in Western India*, Oxford, 1929 (pas très recommandable, *IHQ*, IX, 1018).

Radhakumud Mookerji, *Local Government in Ancient India*, 2nd ed. 1920, Oxford (bon ouvrage, qui utilise surtout Bhandarkar, composition un peu lâche).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

K. A. Nilakanta Sastri, *Studies in Cola History and Administration*, Madras (University), 1932, mérite l'attention. La deuxième partie de cet ouvrage : 3. « Some aspects of rural life and administration in Cola times » (73-84), 4. « The Sabhā of Nālūr (le « conseil » d'un village de la grande banlieue de Tanjore, de 880 à 1233) (85-95), 5. « Uttaramerur » (Le conseil et l'administration d'une ville voisine de Conjeeveram, de 782 à 1245) (96-175), est faite avec des documents épigraphiques bien classés et analysés. L'auteur, avec raison, pense que le mélange des informations du Nord et du Sud, de l'époque Maurya et de l'époque Cola, des livres de droit et des inscriptions, ne peut donner rien d'utilisable. Il s'interdit aussi la comparaison avec les temps modernes et proteste contre l'interprétation « démocratique » de l'Inde ancienne : « C'était, dit-il, un péché mortel contre le patriotisme de mettre en doute le caractère démocratique de la société et du gouvernement des vieux temps indiens. Heureusement l'enthousiasme pour la démocratie est aujourd'hui moins vif. En attribuant à nos ancêtres la sagesse contemporaine, on renonçait à l'espoir de les connaître tels qu'ils étaient, non pas des gens préoccupés de leurs droits politiques et ardents pour les institutions « représentatives », mais des gens encadrés dans la caste, la coutume, la religion » (97-98). Reste, comme le disait déjà Elphinstone (73), que la vie et l'organisation du village indien présentent une admirable stabilité; que les conseils ou *sabhās*, dont la multiple activité est attestée par la vieille littérature tamoule, ont assuré pendant des siècles la justice, l'économie rurale, la religion.

5. Epoque Maurya.

Mégasthènes, les Edits, l'Arthaçāstra (?)
Inde aux temps des Mauryas, 67.

Analyses détaillées dans *Cambridge History*, 476-494; V. Smith (qui met à part l'Arthaçāstra), 127-153, Raychaudhuri 188-199, 214-218, 227-236. — Un grand nombre des institutions du temps maurya survivent à travers les siècles.

J. Przyluski, *Funérailles*, *J. A.* 1919, 1, 381 (indications économiques et commerciales de l'époque Maurya).

Inscription de Mahâsthân, ci-dessus 90.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

6. Guptas, V. Smith, 311-316, Raychaudhuri 378-382, Basak, 50, U. N. Ghoshal, *The Gupta Administrative system*, Sixth Or. Conf., 1932, 211. — Raychaudhuri, 348-357 (Scythian Period : administrative machinery). — Valabhī, N. Ray, *I. H. Q.*, IV, 468-473 (Maitraka Administration); S. Lévi *Donations religieuses* (ci-dessus 133). — Gurjaras, R. Sh. Tripathi, *I. H. Q.*, IX, 121-130 (Pratihara Administration).

7. Népal, S. Lévi, I, 279-315, organisation politique, judiciaire, économique : le roi et le personnel de la maison royale; le village indien; l'impôt; le cadastre; l'irrigation.

8. Pays du Sud, K. A. Nilakanta Sastri (ci-dessus 290); T. K. G. Panikkar, *Malabar and its folk* (Land system, etc., Madras, 3rd ed., sans date); ci-dessus 176, 272
S. K. Aiyangar, *Evolution of Hindu Administrative Institutions in South India*, Madras, 1931.

9. Vijayanagar, Ishwari Prasad, 463-480 nature du gouvernement, le roi et son conseil, la cour, l'administration provinciale, le système fiscal, la justice, l'armée....
B. A. Saletore, *Social and Political Life...*, voir p. 224 Add.

2. Navigation et Colonisation.

Bibliographie de R. Grousset, 677-684, et ses sommaires, 68 (relations avec l'Occident), 154 (Çrīvijaya), 549 (Indochine), 551 (Campa), 557, 575 (pays khmer) 593 (Pégou et Birmanie).
Bibliographie de l'*Inde aux temps des Mauryas*, 290.
V. Smith, 226, 461, 462, 481,
E. H. Warmington, *The commerce between the Roman Empire and India*, Cambridge, 1928; R. Sewell, *Roman coins found in India*, *J. R. A. S.*, 1904, 591-638 (voir *ibid.*, 1907, 953, et 1923, 96, piraterie); Rapson, *Coins*, § 14 et 123; S. Srikantaiya, *Kannada passages in the Oxyrhynchus Papiry*, nº 413, voir Vogel, *Bibliography*, 1918, 94; études de Hultzsch, Pischel, Reich, Grierson et autres, sur les témoignages indiens en Egypte, jugées par Keith, *Sanskrit Literature*, p. x.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

P. I. Srinivas Iyengar, *The Trade of India from the Earliest Period to the 2nd century A. D.*, dans *I. H. Q.*, I, 693, II, 38, 290, 456.

S. Lévi, divers travaux, notamment *Ptolémée, le Niddesa et la Brhatkathā* dans *Etudes Asiatiques*, 1925, II, 1-55 et *Pour l'histoire du Rāmāyana* dans *J A.* 1918.

P. Pelliot, *Le Fou-nan* et *Deux itinéraires de Chine en Inde* dans *Bulletin* 1903 et 1904. C'est probablement par Birmanie-Yunnan que Kāçyapamātanga vint en Chine (58-75 *A. D.*); ci-dessus 33. — Annam, Trân-Vàn Giàp, *Bulletin*, 1932.

B. K. Sarkar, *Inland transport and communication in Medieval India*, Calcutta, 1925; S. K. Das, *The Economic History of Ancient India*, Calcutta, 1925; R. Mookerji, *A history of Indian shipping and marine activity*, Londres, 1912; P. Ch. Chakravarti, *Naval Warfare in Ancient India*, *I. H. Q.* VI (1930), 658.

Le commerce occidental, la richesse du pays en poivre, perles, béryl, corindon (tamoul kurrandam), objets qui intéressent les Méditerranéens, expliquent la grande quantité de monnaie romaine qu'on trouve dans le Midi (Sur la monnaie indigène, Rapson, *Coins*, 35 et suiv.). D'ailleurs l'importation d'Occident n'était pas négligeable : vin, lampes, vases. Des personnes prudentes pensent qu'il y eut des colonies romaines en Pāndya, un monnayage romain à Madurā; que les rois eurent des gardes formées de « puissants Yavanas, barbares muets ». Muziris (Cranganore) en Cera, Kāviripattana en Cola, n'étaient pas en retard sur les ports du Pāndya. Les relations avec l'Extrême-Orient étaient aussi actives ou plus actives que celles avec l'Occident. Elles furent à leur apogée durant la « thalassocratie » Cola (ci-dessus 277) : elles commencèrent de très bonne heure et prirent un caractère, sinon de peuplement, du moins de colonisation, comme le prouvent l'indianisation, la brahmanisation, la « bouddhification » des pays d'Indochine et des îles. « La pénétration pacifique de la civilisation indienne à Sumatra et à Java commença très tôt, vers les IIe et IVe siècles avant notre ère, d'après M. G. Ferrand, et dut battre son plein aux environs de notre ère ». « Quand commence leur histoire, vers le IIe siècle A. D., les Cams nous parais-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

sent déjà indianisés ». « Quand ils apparaissent dans l'histoire (225 A. D.), les Khmers étaient déjà indianisés » (R. Grousset, 155, 551, 556). — Tous les ports orientaux de l'Inde jusque Tāmralipti (Tamluk) contribuèrent à cette expansion indienne; mais on pense que le Sud y eut la plus grande part. — Les monuments du Sud de l'Inde comme ceux de Ceylan (ci-dessus 285) donnent une idée de la richesse des villes et des monarchies.

Un des plus intéressants et typiques récits d'ancienne navigation est le chapitre 40 du Fo-koue-ki de Fa-hien (ci-dessus 28, 285) qui raconte le voyage de Ceylan en Chine. Je reproduis le texte d'Abel Rémusat.

« Quand il fut en possession de ces volumes en langue *fan*, il les chargea sur un grand vaisseau marchand, qui pouvait contenir plus de deux cents hommes. Derrière était attaché un petit navire, pour pourvoir aux dangers d'un voyage par mer et aux dommages du grand vaisseau.

Ayant trouvé un bon vent, on alla à l'Orient pendant deux jours; après quoi on fut surpris par un ouragan. Le bâtiment faisant eau, les marchands voulurent passer sur le petit navire; mais les hommes de celui-ci, craignant qu'il ne leur vint trop de monde, coupèrent le câble. Les marchands furent très effrayés pour leur vie, et redoutant que d'un moment à l'autre le vaisseau ne coulât à fond, ils prirent les objets les plus gros et les jetèrent à l'eau. Fa hian, avec l'équipage, travailla aussi à épuiser l'eau; et tout ce qu'il avait de superflu, il le jeta dans la mer. Mais il craignait que les marchands ne jetassent ses livres et ses images. Son unique pensée était donc de prier *Kouan chi in*, de faire revenir vivants, dans la terre de Han, tous les religieux. Moi, disait-il, j'ai entrepris ce voyage *lointain* pour chercher la loi; j'espère que les dieux protègeront la navigation et que je pourrai atteindre le port. — L'ouragan ayant duré ainsi pendant treize jours et treize nuits, on parvint au rivage d'une île; et quand le flux se fut retiré, ayant découvert l'endroit par où le vaisseau prenait eau,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

on y remédia en le bouchant; ensuite on se remit en mer. Il y a beaucoup de pirates, et quand on les rencontre, personne ne peut leur échapper. La mer était vaste, immense et sans rivages; on ne connaissait ni l'orient, ni l'occident; on ne se dirigeait que par le soleil, la lune et les étoiles. Quand le temps était couvert ou pluvieux, il fallait suivre le vent sans avoir de règle. Pendant la nuit, lorsque le temps était sombre, on ne voyait que de grandes vagues qui s'entrechoquaient, des éclairs couleur de feu, des tortues, des crocodiles, des monstres marins et d'autres prodiges. Les marchands étaient dans un trouble profond, ignorant où ils allaient. La mer était sans fond, et il n'y avait pas un rocher où l'on pût s'arrêter. Lorsque le ciel fut redevenu serein, on sut alors comment s'orienter, et l'on se dirigea de nouveau en avant, mais si l'on eût rencontré quelque rocher caché, il n'y aurait pas eu moyen de sauver sa vie. On fut ainsi pendant quatre-vingt-dix jours; alors on arriva à un royaume nommé *Ye pho thi*. Les hérétiques et les Brahmanes y sont en grand nombre; il n'y est pas question de la loi de Foe. — Après avoir séjourné cinq mois dans ce royaume, Fa hian suivit de nouveau des marchands dans un grand vaisseau, qui pouvait contenir aussi deux cents hommes environ. On avait des provisions pour cinquante jours. On partit le seizième jour de la quatrième lune. Fa hian était très tranquille sur ce vaisseau. On faisait route au nord-est vers *Kouang tcheou*. Au bout d'un mois environ, à la seconde veille de la nuit, on rencontra un vent affreux et une pluie violente. Les marchands et les passagers furent tous également effrayés... Quand le calme fut rétabli, les Brahmanes tinrent conseil entre eux et dirent : Le séjour de ce Samanéen sur notre bord est ce qui nous a attiré ce malheur: il faut débarquer ce mendiant sur le rivage d'une île de la mer. Il ne faut pas que, pour un seul homme, nous soyons exposés à de tels dangers. Le principal bienfaiteur de Fa hian dit : Si vous débarquez ce mendiant, débarquez-moi aussi; autrement tuez-moi aussi.... On monta sur une petite barque pour entrer dans l'embouchure du fleuve, afin de chercher quelqu'un auprès de qui s'informer du lieu où l'on était. On trouva deux chasseurs qui retournaient chez eux, et on chargea Fa hian de servir d'interprète pour les interroger....»

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Le mémoire de S. Lévi, *Pour l'histoire du Rāmāyana*, étude de la « description du monde » du quatrième livre du Rāmāyana, est plein d'utiles indications sur la vie maritime des temps antiques.

« Si le bassin de l'océan Indien n'est pas un bassin fermé, comme celui de la Méditerranée... le régime des courants et le régime des vents périodiques n'y ont pas moins entretenu depuis bien longtemps un système d'échanges où le littoral africain, l'Arabie, le golfe Persique, l'Inde, l'Indochine, l'Insulinde et derrière elle encore la Chine versent et reçoivent continuement leur quote-part. Et dans ce système, l'Inde tient une place privilégiée, sinon prépondérante, par l'avantage de sa situation centrale et de sa longue étendue de côtes; elle est le point de convergence où tendent les multiples lignes brisées de ce système...» (p. 147).

Nous avons une liste de ports qui « se développe comme le tracé d'un vaste périple qui part de l'Extrême-Orient, touche aux côtes de l'Inde et va se perdre dans les profondeurs de l'Occident » avec le monde hellénique (Yona) et Alexandrie (Allasanda)[1]. Dans l'Inde, Bharukaccha (Broach, à l'embouchure de la Narmadā), Surattha (Surat, à l'embouchure de la Tapti), Suppārā (Sopārā, près de Bassein, Bombay)... En Orient, Takkola, que Ptolémée transcrit correctement et qu'il faut placer à l'isthme de Kra; Takkasila, qui est le Takosoma de Ptolémée, dans la même région; Vanga, l'île de Banga entre Sumatra et la Péninsule malaise; Java, bien connu; la « Terre d'Or », la Chrysê des Grecs, qu'on placera dans Sumatra, indication vague, direction plutôt que région délimitée : « comme nous disons : les Indes orientales, les Indes occidentales. La Terre d'Or, c'est en gros les pays situés à l'est du golfe du Bengale; c'était l'Eldorado des aventuriers indiens ».

Navigations dangereuses mais profitables : « Les traditions ont la vie longue partout, et surtout dans l'Inde. Burnell et Yule citent ce texte de la Rās Mālā : « C'est un dicton au Guzerate. — Qui part pour Java — Jamais n'en

1. Cette liste présente des analogies étroites avec la nomenclature ptoléméenne; elle doit dater du deuxième siècle; elle permet de dater les textes où elle figure. Voir le mémoire sur le Niddesa (*Etudes Asiatiques*).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

revient. — S'il a la chance de revenir — Il a de quoi pour deux générations — Tant il rapporte d'argent. » Le dicton sonne comme un écho lointain, et pourtant assez précis encore, de la proclamation traditionnelle qui convoquait les marchands de mer pour un embarquement : « Qui n'éprouve pas le regret de parents, enfants, femme, famille, celui-là, quand nous arriverons au Pays des Joyaux et que nous en serons revenus heureusement, il aura assez de richesses pour sept générations. » (*Weise und Thor*, 270).

« Les marchands de mer, dont les aventures défraient les contes, les Vinaya, les Jātaka, ne s'embarquaient pas à l'aventure, sans un routier du même type que le Périple de la mer Erythrée... » Ils avaient de bons pilotes, semblables à Çākyamuni dans une de ses anciennes existences : « il connaissait le cours des astres; il savait la valeur des présages : signes réguliers, accidentels; il n'ignorait rien des temps favorables et défavorables; il distinguait les régions de l'océan aux poissons, à la couleur de l'eau, à la nature des fonds, aux oiseaux, aux montagnes; il avait pleine possession de soi; comme il avait réussi dans tous ses voyages, on l'avait appelé Supāraga : « qui arrive bien à l'autre rive » (et aussi, avec un jeu de mots « qui revient à Sūpāra »). Vieux et aveugle, on le regardait comme un porte-bonheur, et les compagnies de marchands le sollicitaient respectueusement d'embarquer sur leur bateau. » (Jātakamālā, 14, trad. Speyer, *Sacred Books of the Buddhists*, 1895; Jātaka, 463). Ci-dessous 382.

Le grand développement du commerce maritime, qui explique la conquête de Ceylan par un dialecte du Nord, explique aussi l'indianisation de l'Extrême-Orient. *L'Histoire du Monde* sera enrichie d'un volume de M. G. Coedes sur l'Indochine et l'Insulinde. — Suivent ici quelques références.

Plusieurs notes de L. Finot, claires et substantielles, *Hindu Kingdoms in Indochina* (*I. H. Q.*, I, 599-622), *Indo-China in the Records of Chinese Pilgrims* (II, 250-261), *Outlines of the History of Buddhism in Indo-China* (II,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

673-389); *Les origines de la colonisation indienne en Indochine* (*Bulletin*, XII, 8), aussi *Bulletin*, XV, 2, 181. — Du même *Buddhism in Indo-China*, Buddh. Studies de B. Ch. Law, 762.

B. R. Chatterjee, *Indian culture in Java and Sumatra* (*Greater India Soc. Bull.*, n° 3), Calcutta, 1927; R. C. Majumdar, *Ancient Indian Colonies in the Far-East*, Lahore 1927 (Punjab Or. Ser.); William Cohn, *Art in Indian colonies*, dans *Rūpam*, 1924; Krom, *L'art javanais*, 1926; *La période sumatranaise de l'histoire de Java*, dans *Bulletin*, XIX, 5, 127; R. C. Majumdar, *Indo-javanese Literature*, dans *Indian Culture*, I, 31-50.

H. Kern, *Java, Bali and Sumatra*, ci-dessous 343.

Çrīvijaya, R. Grousset, 156-158; G. Coedes, *Le royaume de Śrīvijaya* dans *Bulletin*, 1918, n° 6; Compte rendu de la séance de la Soc. Asiatique du 13 novembre 1925; du même *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient*; G. Ferrand, *Kouen-louen et les anciennes navigations dans les Mers du sud* et *L'empire sumatranais de Çrīvijaya*, *J. A.*, 1919; art. *Sayabiga* dans *Encyclopédie de l'Islam*; Ph. Vogel, *Het koninkrijk Çrivijaya* dans *Bijdragen* des Indes Néerlandaises, 1919, 626. — Foyer de Bouddhisme : I-tsing, Dharmapāla, Atīça. — Conquête Cola, 1030; victoire de Çrīvijaya, 1070; alliance Cola-Çrīvijaya (? Grousset, 158) contre Ceylan, 1255-1260. — Voir *Additions*.

J. Ph. Vogel, *The Yupa inscriptions of King Mūlavarman from Koetei* (*East Borneo*), dans *Bijdr. van Ned. Indie*, 74, 1-2, 1918 (compte rendu de L. Finot, *Bulletin*, 1919, I, 344); *Relation between the art of India and Java*, London, The India Society, 1925.

Ci-dessus, 98, 103, 278.

W. de Visser, *Ancient Buddhism in Japan* (Collection Buddhica) et F. D. K. Bosch, *Buddhistiche Gegevens mit Balische Handschriften..* (Ac. d'Amsterdam) d'après la note de J. Przyluski, *Bouddhisme tantrique à Bali* dans J. A., 1931, 160.

3. L'Inde et l'Occident.

Il faudrait, pour signaler tout ce qu'on a découvert ou conjecturé sur les relations de l'Inde avec son

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Occident proche ou lointain, une érudition qui manque à l'auteur de cette humble note. Mais je ne peux passer sous silence la question des chiffres dits « arabes » et de la « valeur de position ». Le Pancatantra, qui est un des notables cadeaux que fit l'Inde aux conteurs d'Occident, doit aussi être signalé. J'ajoute quelques menues choses, apportant une poignée de poussière au Stûpa que plusieurs, et notamment Jean Przyluski, construisent. L'enduit « dur comme la pierre » et les parasols manquent encore à l'édifice.

Voir la bibliographie *Inde aux temps des Mauryas*, 242-245, et ci-dessous 332.

1. Système décimal. — Sources pour les mathématiques-astronomie ci-dessus 23-24. — Voir *Additions*, la note sur un article de G. Coedes, *A propos de l'origine dès chiffres arabes.*

G. Bühler, *Indische Palaeographie*, Strasbourg, 1896 : VI. Die Zahlenbezeichnung, § 33. Die Zahlzeichen der Kharosthi (origine sémitique), § 34. Die Zahlzeichen der Brahmi, A. Die Buchstaben-zahlen (origine égyptienne; prototype démotique, Burnell, ou hiératique, Bühler), B. Die decadischen Ziffern....

G. Thibault, *Astronomie, Astrologie und Mathematik*, Strasbourg, 1899, § 48, Ziffernsysteme.

Sukumar Ranjan Das, *The origin and Development of Numerals* : travail important et où on trouve tout ou peu s'en faut : 1. The meaning and use of numerals, 2. The Hindu-Arabic question, 3. The origin and development of Hindu numerals with the invention of zero and the place value, 4. The use and development of the numerals among the Arabs, 5. The introduction and spread of the numerals in Europe indicating a solution of the Hindu-Arabic question, 6. Hindu origin of numerals and the gradual evolution of the modern forms, 7. Evidence of the existence of numerals with place value in literature, *I. H. Q.*, III, 97-120, 356-375.

A. B. Keith, *Sanskrit Literature*, 1928, p. xxiii, appré-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ciation élogieuse du précédent : « La solution contestée (*the vexed issue*) du problème de la dette de l'Arabie et de l'Europe a été considérée à nouveau par S. R. Das... Quelques-unes des preuves littéraires sont sans valeur. Mais il faut reconnaître du poids à l'argument tiré de l'emploi de *çūnya* (« vide » au sens de zéro) dans le traité de Pingala, encore que le passage en cause ne puisse être daté, comme pense S. R. Das, du deuxième siècle avant notre ère. Les recherches récentes ont donné de la force à l'hypothèse de l'origine indienne, mais la certitude est hors d'atteinte. »

Il semble que A. B. Keith soit isolé dans ce relatif scepticisme; les remarques de G. R. Kaye (*Notes on Indian Mathematics'.., J. A. S. B.*, 1907, 481, 1908, 293, et *J. R. A. S.*, 1910, 750) l'ont impressionné[1].

Le système décimal est employé pour la première fois dans une inscription gurjara de 595 (*Corpus*, III, 209); dans la littérature, Varāhamihira, VIe siècle. Il est vrai que Hoernle place le Bakhshali-MS. vers les débuts de notre ère (*Ind. Ant.* XVII, 35; *Septième congrès des Orientalistes*, 132) : mais Hoernle n'est pas toujours « reliable », et le IIIe siècle est une date moins hardie.

D'autre part, l'emploi de l'abaque est ancien dans l'Inde : « Le jeton ou boule (*varṭikā, gulikā*) placé dans la case des unités s'appelle un; placé dans la case des dizaines, dix; placé dans la case des centaines, cent » (Abhidharmakoça, V, 54, sources du Ier siècle) : et ceci mène à l'arithmétique décimale.

Le Divyāvadāna (Cowell-Neil, 263) montre « Bhūrika calculant la craie à la main, étant habile dans le *ganitra* », qui est peut-être un abaque. S. R. Das comprend que, étant habile dans la méthode « abaquienne », laquelle classe les

1. D'après G. R. Kaye, « les inscriptions qu'on signale comme preuves de l'emploi ancien du système décimal sont des faux. Sur 20 antérieurs à 900 A. D., il n'y en a qu'une (813) dont la fausseté n'ait pas été établie. » — Quant au témoignage des Arabes, « It has been grossly misrepresented, and the misrepresentation has become current through writers like Strachey, Burgess, and Taylor, who are most unreliable ». Il est certain que S. R. Das fait dire à Alberuni des choses qui ne sont pas dans la version de E. Sachau. — Quant à Varâhamihira, une rare érudition est nécessaire pour s'assurer du sens précis de sa langue difficile.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

unités d'unités, de dizaines, etc., Bhûrika, avec sa craie, emploie l'écriture décimale. Peut-on le suivre?[1]

Le zéro s'appelle *çûnya*, « vide » (le mot arabe est une traduction); mais aussi *bindu*, « goutte ». Le *bindu* est le point qu'on place au-dessus d'un caractère (*ka*, *ga*, etc.) pour marquer la nasale (*kam*, *gam*, etc.). On conclut légitimement que le zéro (ou *bindu*) fut d'abord un point marqué au-dessus du chiffre (1, 2, 3) pour faire la dizaine (10, 20, 30). Par le même procédé, le chiffre suscrit de deux points indique des centaines. Ce système fut employé par les Arabes qui, visiblement, l'empruntèrent à l'Inde.

S. R. Das fait dire à Alberuni que : « Les signes numériques dont nous nous servons dérivent des signes indiens »; mais Sachau comprend : « Les Indiens emploient les signes arithmétiques comme nous faisons. J'ai écrit un traité qui montre de combien ils sont, là-dessus, en avance sur nous (*ahead of us*);... ils ne se servent pas de leurs lettres comme nous faisons des lettres arabes. »

A croire S. R. Das sur parole, l'arithmétique, jusque de nos jours, se nomme « *ilm hindî* », « science indienne », et Maxime Planude (le même qui rédigea l'*Esope* de notre enfance) dit que les neuf chiffres viennent de l'Inde.

Alberuni dit que les feuillets des mss. sont numérotés à la manière archaïque — les Buchstaben-zahlen de Bühler, mais que les gens, pour écrire sur le sable, se servent de chiffres. L'emploi tardif des chiffres (ou des mots qui les représentent) dans l'épigraphie ne montre pas que les chiffres fussent inconnus antérieurement.

2. Pancatantra. Une recension du Pancatantra fut traduite en pehlvi par Burzôe, sous Chosrau Anôsharwân

1. Cowell et Neil traduisent *ganitra* : « astrologer's instrument, abacus » et *çvetavarnâ*, la « craie » de S. R. Das : « astrologer's instrument ». Le contexte paraît écarter l'idée de calcul arithmétique. — Le Bouddha avait prédit à un certain Subhadra la destinée du fils qu'il attendait. Ce Subhadra pria Bhûrika, religieux d'une secte hérétique, de vérifier l'exactitude de cette prédiction. Bhûrika, habile dans le *ganitra*, ayant pris *çvetavarnâ*, se mit à calculer et constata que le Bouddha avait bien prédit. — Je comprends : Bhûrika, habile dans la combinaison (astrologique), prit de la craie et combina (voir les notes de J. S. Speyer dans le *Zeitschrift* de Vienne, t. 16, p. 127).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

(531-579) ; cette traduction, perdue maintenant, passa en syriaque (un manuscrit, incomplet), 570, et de là, 750, accrue de nouvelles histoires, en arabe ; puis des versions syriaque, grecque, latine, hébraïque, etc. — La « Septantaine du perroquet » existait en persan vers 1300 ; elle devint le Tūtīnāmeh de Nachshabī, 1329, passa en turc, etc. ; un épisode arrive dans le roman d'Iseult et Tristan. — Pour l'histoire de Sinbad, A. B. Keith n'admet qu'un « certain degré d'assurance », de même pour les « Mille et une nuits » ; c'est beaucoup de prudence.

3. Sunaphā.

On sait depuis longtemps que la nomenclature astronomique indienne est une simple lecture du grec : *kriya*, le Bélier, *ara*, Mars, etc. C'est en grec que Varāhamihira explique les positions zodiacales des planètes *anaphā*, *sunaphā*, *durudharā* qui sont ἀναφή, συναφή, δορυφορία. Il y a *sunaphā* lorsque la planète se trouve dans le signe zodiacal qui suit immédiatement celui où se trouve la lune. Le mot, dans la langue astronomique grecque et indienne, ne signifie pas « union ». — Or, dans une réplique çivaïte de la Bhagavadgītā, de date tardive, récemment publiée et expliquée par P. E. Dumont, *L'Içvaragītā, le chant de Çiva, texte extrait du Kūrmapurāna*, 1933, qui traite du *yoga* ou de l'union mystique, le terme *sunaphā* est employé dans le sens d'union parfaite. Cet emploi suppose chez le rédacteur, ou la connaissance de l'étymologie grecque, ou la connaissance des termes philosophiques de la langue de Plotin-Proclus, où συναφή signifie union. Combien intéressant ! Malheureusement notre texte désigne par *anaphā* un mode d'union inférieure à la *sunaphā* : donc on peut craindre qu'il ne dépende exclusivement[1] des sources astronomiques.

4. Plotin et Mani.

« ... Je suis ainsi conduit à rechercher la source de la philosophie de Plotin plus loin que l'Orient proche de la

1. Cet emploi d'*anaphà* « n'écarte cependant pas l'hypothèse d'un emprunt à un texte philosophique grec, attendu que *ἀναφή comme συναφή semble... avoir été employé pour désigner le contact de l'âme avec la divinité », P. E. Dumont, *op. cit.*, 195.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Grèce, jusque dans la spéculation religieuse de l'Inde, qui, à l'époque de Plotin, était déjà fixée depuis des siècles dans les Upanishads et avait gardé toute sa vitalité » (Em. Bréhier, *La philosophie de Plotin*, 1928, 113). En 242, « Plotin quitte brusquement l'école d'Ammonius... et joint l'empereur Gordien, qui se dispose à passer en Perse... En 241, Mani revient de l'Inde en Perse et se présente devant Sapor Ier, qui l'attache à sa personne... » (Jean Przyluski, *Mani et Plotin*, dans Ac. de Bruxelles, 4 déc. 1933).— « Nous savons maintenant que la doctrine manichéenne, toute imprégnée d'ascétisme hindou, se répandit dans la Thébaïde précisément à l'époque où y naissait le monachisme chrétien... » (F. Cumont, *Revue Hist. Rel.*, mars, juin 1933).

De problèmes de cet ordre — ni l'hindouisme de la religion de Mani, ni la diffusion égyptienne du manichéisme hindouisé ne sont choses faciles à apprécier — chacun juge suivant son tempérament. Mon impression est que les divers ferments spirituels, ascétisme (si proche parent du fakirisme immémorial), panthéisme, etc., ne sont pas des nouveautés dans l'Orient cis-Indus. Par ailleurs, pour mettre une vieille référence à côté des références *up to date*, les *Confessions* témoignent de l'influence qu'exerça à distance sur Augustin la vie solitaire d'Antoine. Les Parthes sont nombreux parmi les premiers traducteurs des livres bouddhiques en chinois. Le bouddhisme ne mordit pas visiblement sur la Parthie arsacide; mais que le grand mouvement religieux et ascétique qu'il provoque en Orient ait agi à sa périphérie occidentale, c'est très possible : les *bhikshus* et leurs monastères ne restèrent pas ignorés en dehors des pays bouddhistes[1]. — Mais faut-il penser qu'une civilisation puisse, dans l'ordre de choses qui nous occupe, emprunter ce qu'elle ne possède pas déjà ?

5. La question des fables et des « Märchen », comme dit A. B. Keith, est beaucoup plus complexe que celle du Pancatantra. A. B. Keith (*Sanskrit Literature*, 352-357) signale tout ce qui est intéressant. Son verdict est généralement :

1. Pour une époque plus basse les études de Blochet sur *L'ésotérisme musulman* dans *Muséon* 1906-1908. — Les Soufis ressemblent aux Yogins.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

« non prouvé ». Beaucoup moins réservé est Winternitz qui traite avec sobriété des relations des sources chrétiennes et des sources bouddhiques (*Geschichte*.., II, 277-285 : « Die buddhistische Litteratur und die Weltlitteratur »). Je ne crois pas que les Evangiles apocryphes contiennent « eine ganze Reihe von unzweifelhaften Entlehnungen aus der buddhistischen Litteratur ». Les cas extrêmes sont la leçon d'écriture — mais qu'un enfant divin, dans un pays où il y a des écoles, en sache plus long que le maître : on a pu trouver deux fois cette idée — et la chute des idoles en présence de Jésus et du jeune Gautama. Winternitz est aussi complaisant pour l'influence chrétienne. Il tient pour hautement vraisemblable que l'histoire des deux oboles (Huber, *Sūtrālamkāra*, 119), qui doit être au plus bas du IIe siècle, n'est pas, en Inde et en Palestine, née deux fois en même temps; pour possible, que les bouddhistes l'aient apprise des missionnaires chrétiens sous une forme plus archaïque que celle reproduite par Kumāralāta (voir ci-dessous 339)[1].

4. Les Epopées

I. Mahābhārata.

Le Mahābhārata, « grand récit de l'histoire des Bhāratas (c'est-à-dire des descendants de Bharata) », est un poème de 400.000 vers (de 8 ou de 11 syllabes). — Les discours, nombreux, sont introduits par des clausules: « Arjuna dit.. » Il y a çà et là des morceaux en prose, et tout un livre, assez bref, en prose.

Traductions de Protap Chandra Roy, Calcutta 1884-1896, de Manmatha Nath Dutt, *ibid.* 1895-1905.

Winternitz, *Geschichte*, vol. 2; A. A. Macdonell, *Hist. of Sanskrit Literature*, 1900, 277-302; Baumgartner, *Die Literaturen Indiens und Ostasiens*, 1897, 25-77; A. Ph. Soupé, *Etudes sur la littérature sanscrite*, Paris, Maisonneuve, 1877, bon; Hopkins, *The Great Epic of India*, 1901; *Epic Mythology*, 1915.

A. Barth, *Journal des Savants*, avril-juillet 1897, dans *Œuvres*, IV, 347-403, dont je résume les vues très nuancées.

1. Pour Bouddhisme-Christianisme. *Inde aux temps des Mauryas*, 242; *Buddhism*, 1934 (Collection Catholic Truth Society).

NATIONAL ARCHIVES INDIA

a. Des inscriptions de Khoh (pays des Parivrājakas, ci-dessus 58) de 475, 533 (*Corpus*, III, 96, 137) citent des vers extraits du « Mahābhārata en cent mille stances »[1] (qui d'ailleurs n'ont pas été retrouvées dans les recensions connues). Bāna atteste la popularité du Mahābhārata : « On enseignait le poème aux enfants des grandes maisons; il charmait les loisirs des jeunes filles et on leur apprenait à le réciter avec grâce ». « L'inscription cambodgienne de Veal Kantel (*Insc. sanscrites du Cambodge*, n° IV, p. 30) relate, vers l'an 600, le don fait à un sanctuaire d'un Rāmāyana, d'un Purāna et d'un Bhārata complet, ainsi qu'une fondation instituée pour en assurer la récitation quotidienne à perpétuité ».

L'Epopée existait donc avant le ve siècle à peu près pareille à ce qu'elle est aujourd'hui : « De très bonne heure la transmission s'est faite par des corporations de *pāthakas*, de « récitateurs » professionnels, qui sont déjà mentionnés dans le poème même et dont celui-ci était en quelque sorte la propriété, un bien dont ils vivaient et dont ils avaient la gérance ». D'où quelque « danger pour la parfaite authenticité », mais « encore plus de garanties que de risques ».

b. Comment fut établie cette vulgate? D'après Barth, on ne doit pas penser qu'elle soit au bout d'une longue période d'agglutination, qu'elle résulte d'une manière de processus géologique par la superposition en quelque sorte naturelle de couches d'époques différentes. « Sans doute, parmi les matériaux mis en œuvre, il y en a de provenances et d'âges fort divers : à côté de morceaux qui ne seraient pas déplacés dans le Véda, il y en a de çivaïtes, de vishnouites, et à des degrés divers, d'autres

1. Comme c'est le cas pour le Râmâyana, pour Çakuntalâ même, une œuvre si personnelle, le Mahâbhârata se présente en plusieurs rédactions : septentrionale, 84126 stances, méridionale, 96578. — Le dernier livre, que le poème lui-même donne comme un appendice, le Harivamça, est de 16375 stances. — On discute si le Mahâbhârata de 100000 stances des inscriptions contenait le Harivamça. Pour avoir 100000, il faut ajouter le Harivamça à la rédaction septentrionale : mais 100000 est un chiffre rond, et le Harivamça n'est pas un livre très ancien.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

qui respirent le ritualisme le plus méticuleux, d'autres encore où toute religion est ramenée à la morale ou va s'évaporer dans la métaphysique pure... » Cependant il est vraisemblable que l'actuel Mahābhārata est l'œuvre de diascévastes concertés : non pas un « simple assemblage », mais « un remaniement complet... exécuté d'un seul coup ou, du moins, dans des limites de temps très rapprochées ». — Les brahmanes ont, « avec une vue d'ensemble aussi conséquente qu'on peut l'attendre des exigences, faciles à contenter en pareille matière, de l'esprit hindou», compilé cette monstrueuse encyclopédie épique, morale, vișnuïte. Elle fut aussitôt canonisée, bénéficiant dans toutes ses parties du caractère sacré que possédaient de longue date plusieurs de ses chapitres. Elle ne supporta plus, par la suite, que des interpolations relativement peu importantes, du moins en ce qui concerne la rédaction septentrionale, dont la rédaction méridionale est un manifeste élargissement.

c. Le Mahābhārata pose donc deux sortes de problèmes chronologiques : date de la compilation, dates des diverses parties. Certaines parties sont très vieilles : soit qu'elles appartiennent à un folk-lore ou à un « il y avait une fois » âryen ou védisant, soit qu'elles sortent du plus vieux sol non-âryen. Quant à la compilation, non seulement elle est postérieure au bouddhisme (comme on le voit par la métrique et les allusions) mais encore elle est postérieure à la « période scythe ».

Un grand nombre de barbares sont nommés dans l'Epopée : Yavanas, Pahlavas, Tukhāras... « Comme ces mentions ne sont pas de simples interpolations, comme elles ne sont pas particulières non plus à certaines portions du poème, mais y paraissent un peu partout dès que l'occasion s'en présente, nous en conclurons que l'ensemble du Mahābhārata a été remanié encore dans les siècles qui ont suivi notre ère... L'idée de la domination étrangère, de la royauté tombée aux mains des Çūdras, de l'abolition des coutumes nationales, de la terre entière « devenue mleccha », c'est-à-dire barbare, est d'ailleurs courante dans le poème ».

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

d. Le Mahābhārata est un récit (*ākhyāna*), un enseignement sacré brahmanique (*smṛti*), une bible du vis*n*uïsme (*K*rsn*aveda*).

Le récit est une épopée, l'histoire de la grande bataille des Pā*nd*avas et de leur allié K*rsn*a contre les cent Kauravas leurs cousins germains. Ce n'est qu'une petite fraction de l'ensemble, 6.000 stances sur 100.000. Il y a là une poésie martiale, cruelle, sauvage; des caractères qui ne doivent rien à l'école; la marque de l'inspiration dite populaire; et aussi des données qui ne sont pas âryennes (mariage de Draupadī et des cinq frères). La fable est née et s'est développée parmi les chefs de clan du haut Gange et leurs bardes, dans un milieu étranger au védo-brahmanisme. — A côté du récit principal, des épisodes épiques qui ont quelque rapport avec ce récit (massacre des Yādavas et mort de K*rsn*a; ascension de l'Himālaya par les cinq Pā*nd*avas accompagnés de leur femme et de leur chien, lequel est iranien); d'autres épisodes sans aucun rapport avec lui, appelés par quelque analogie ou insérés dans le poème parce que le poème doit être complet (histoire de Nala, résumé du Rāmāya*n*a).

Le Mahābh rata est une *smṛti* parce qu'il est une encyclopédie de mythologie ou théogonie, de morale, de droit, de politique, de philosophie, embellie de fables, de récits moraux, de stances gnomiques. Un dixième des Lois de Manou s'y retrouve textuellement. Le douzième livre, avec ses milliers de stances, n'est qu'un amas de dissertations. Aussi le Mahābhārata prend rang immédiatement après le Veda dans la bibliothèque sacrée. De grands mérites sont acquis par ceux qui en écoutent la récitation. C'est une bible pour les rois, les ascètes, les épouses.

Enfin, bien que l'atmosphère de très longs morceaux soit purement védique (ignorance complète des dieux dits « hindous » au bénéfice de l'ancien panthéon), bien que la religion de Çiva et des divinités çivaïtes domine dans plusieurs parties, le Mahābhārata prêche la religion de K*rsn*a identifié à Vis*n*u dans de nombreuses dissertations et surtout dans des apocalypses : la plus illustre est le « Chant du Seigneur » (Bhagavadgītā) qui est un des chefs-d'œuvre de la littérature universelle en dépit du caractère pédant de quelques pages. Les diascévastes n'ont pas hésité à la doubler de deux répliques très faibles.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Le tout est « la première représentation de cet amalgame confus de croyances et de pratiques, de cette *colluvies religionum* qui s'appelle l'Hindouisme ».

Je copie ici une partie de l'article de J. Darmesteter, *Points de contact entre le Mahābhārata et le Shāh-Nāmah*, dans *J. A.*, 1887, 2, 38-75 [*La flèche de Nemrod en Perse et en Chine*, 1885, 1, 220-228, très intéressant], qui donne aux indianistes un excellent conseil : « relire le Mahābhārata l'esprit dirigé vers le nord-ouest ». La dernière partie du poème rappelle l'histoire de Kai Khosru, l'apothéose du chien est de bon iranisme.

« Yudhiṣṭhira, à la tête de ses frères, entre en triomphe dans la capitale, est sacré roi et célèbre le sacrifice du cheval, symbole de la souveraineté universelle. (Açvamedhika-Parvan, trad. par P. E., Dumont, L'Açvamedha, description du sacrifice solennel du cheval... 1927, p. 375-390).

« Cependant Yudhiṣṭhira est moins sensible aux joies de la victoire qu'au prix dont il l'a achetée. Il ne peut oublier le massacre de ses cousins et de tout un peuple... il veut abdiquer et se retirer dans la forêt. Il est retenu dans la vie active par les exhortations de son grand oncle Bhîsma qui, blessé à mort, reposant sur la pointe des flèches qui le transpercent de part en part, survit encore trois mois pour édifier son neveu en lui enseignant les devoirs de la royauté en dix mille distiques : sur quoi il expire. »

« Mais de nouvelles catastrophes ramènent Yudhiṣṭhira à sa première résolution. Son oncle Dhṛtarâṣṭra, qui lui a pardonné le meurtre de ses enfants, se retire dans la jungle aux bords du Gange avec la reine Gandhârî, avec son père Videha, avec Kuntî, la mère des trois premiers Pâṇḍavas : la jungle prend feu et tous périssent dans les flammes. Enfin le divin allié des Pâṇḍavas, Kṛṣṇa périt avec son frère Balarâma, dans une querelle d'orgie qui a armé les uns contre les autres ses sujets, les Yâdavas, et sa capitale Dvârakâ, sur les côtes du Guzerate, est engloutie dans l'océan. Le récit de ces catastrophes remplit le quinzième et le seizième livre; elles décident l'abdication de Yudhiṣṭhira. »

Suit, après la consécration royale de Parikṣit le seul survivant des enfants des Pâṇḍavas, le grand départ : marche vers la montagne : « Les cinq frères et Draupadî (leur commune épouse), ôtant leurs vêtements et leurs ornements, revêtent les vêtements d'écorce de l'ermite, accomplissent le sacrifice des morts, éteignent les feux sacrés et sortent de la ville de l'Eléphant, sans que personne ose leur dire : « Retournez ». Ils s'en vont, les cinq frères Pâṇḍavas, Draupadî la sixième, et un chien était le septième ». Ils font la « circum-ambulation à leur droite » de la terre : allant au Bengale, au Sud, à l'Ouest et au Nord vers le mont Meru qui est au-delà de l'Himâlaya. — Draupadî tombe la première : « En la voyant ainsi tomber, le

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

vigoureux Bhîma dit au roi juste : O roi... jamais faute ne fut commise par cette fille de roi : dis-moi pour quelle cause Draupadî a succombé. » « C'est parce qu'elle avait une préférence pour Arjuna (un de ses cinq époux), répond Yudhiṣṭhira, voilà la faute dont elle goûte le fruit à présent », et il continue sa route sans regarder en arrière ». — Ses quatre frères sont tombés après Draupadî « et Yudhiṣṭhira continue sa marche, sans regarder en arrière, suivi du chien seul. Cependant Indra descend du ciel sur son char et dit au roi : « Monte dans ce char ». Yudhiṣṭhira répond : « Que mes frères tombés là-bas viennent avec moi : je ne veux pas du ciel sans mes frères. Et que Draupadî vienne aussi. » — « Tu verras tes frères dans le ciel arrivés avant toi dans la demeure céleste, en compagnie de Draupadî. Ils ont abandonné leur corps mortel et sont partis, ô prince : toi, tu dois aller dans le ciel avec ton corps. »

Yudhiṣṭhira demande alors que le chien soit admis avec lui en récompense de son dévouement. Indra se récrie : « Les chiens sont des êtres impurs; il n'y a pas place au ciel pour l'homme qui amène un chien avec lui. Et pourquoi refuses-tu d'abandonner ton chien, quand tu as si aisément abandonné tes frères et ta femme? » — Les frères et la femme étaient morts, le chien est vivant. La discussion se prolongeait quand le chien, qui n'était autre qu'un déguisement du dieu du devoir, Dharma ou Yama, le propre père de Yudhiṣṭhira, reprend sa forme propre, félicite le prince... et le fait entrer au ciel, où après quelques nouvelles épreuves il retrouve les siens. »

II. Rāmāyaṇa.

Trad. de A. Roussel, 1903-1909 (Bibliothèque orientale, VI-VIII, Jean Maisonneuve; E. Guilmoto); H. Jacobi, *Das Ramayana*, 1893 et *ZDMG*, 1894, 407, 1897, 605; E. W. Hopkins, *The Great Epic of India*, 1901 (Relation des deux épopées...), *Epic Mythology*, 1915 (notamment 211 sur le caractère divin de Râma); A. A. Macdonell, *Hist. of Sanskrit Literature*, 1900, *ERE*, X, 574-578, 1918; Barth, I, 158 et V, 354; V. Henry, *Littératures de l'Inde*, 1904; H. Oldenberg, *Die Literatur des alten Indien*, 1903, 187-191 (comparaison des deux épopées : « Sie stehen sich doch gegenüber, das Mahabharata mehr geworden als gemacht, das Ramayana mehr gemacht als geworden, das eine..., das andre in seinem innersten Wesen modern, immer gleich glatt und gewandt, immer gleich sorgfältig ausstaffiert mit den Verzierungen geistreich pointirter Rhetorik »); S. Lévi, *Pour l'histoire du Ramayana*, J. A. 1910, I, 1-160.

a. Le Rāmāyaṇa raconte « le grand Daçarathide et la Mithiléenne » (Leconte de Lisle, qui a un poème barbare sur Vālmīki, auteur du Rāmāyaṇa, ainsi nommé parce que, plongé dans la méditation, il fut mangé par des fourmis blanches, transformé en *valmīka*, « ant-hill », « mole-hill »). Daçaratha, « le roi aux dix chars », souverain d'Aoudh, se

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

disposait à couronner son fils aîné Rāma (époux de Sītā fille de Janaka, roi de Mithilā, et du sillon, *sītā*, que Janaka avait tracé autour de l'autel). Mais Kaikeyī, troisième épouse, lui rappelle l'imprudente promesse d'un « vœu »; elle exige le couronnement de son fils Bharata et l'exil de Rāma pour quatorze ans. — Rāma part pour la forêt avec Sītā et son frère affectionné Laksmana. Daçaratha meurt de chagrin. Bharata supplie Rāma de rentrer, mais, lié par l'ordre paternel, Rāma ne rentrera pas avant la quatorzième année. Bharata place sur le trône les sandales fraternelles et gouverne en son nom. — Cependant, et pour de bonnes raisons, Rāma coupe le nez et les oreilles de la sœur de Rāvana, roi-démon de Ceylan, lequel venge cet outrage en enlevant Sītā. Avec le concours des singes et du dieu-singe Hanuman, Rāma attaque Ceylan, tue les démons, reprend Sītā.

Tel est l'ancien Rāmāyana, livres II-VI. On a complété la rédaction de Vālmīki par des interpolations. On y a ajouté le livre VII : Rāma congédie, *invitus invitam*, Sītā que la rumeur publique accuse d'avoir cédé aux violences de Rāvana; il la reprend après une ordalie, mais « elle rentre dans le sein de la terre d'où elle était jadis sortie » — et le livre I qui contient (avec de beaux morceaux mythologiques, la descente du Gange qu'illustrent les sculptures tamoules, ci-dessus, 267, la destruction des ksatriyas par Rāma-à-la-hache...) la préhistoire du Rāmāyana : comment Visnu décide de s'incarner en le fils de Daçaratha pour délivrer le monde de Rāvana et de ses démons.

Nous possédons trois rédactions du Rāmāyana, de l'Ouest (plus exactement du Kaçmīr, d'après S. Lévi), du Bengale, de Bombay. Elles contiennent les livres I et VII. Chacune diffère, pour un tiers environ, des deux autres. — La comparaison est utile.

b). Les Indiens considèrent le Rāmāyana comme un *kāvya*, un « poème » au sens indien, c'est-à-dire une œuvre littéraire savante. Il est en effet « littéraire »; en contraste avec le Mahābhārata qui est plus *geworden* que *gemacht* (Oldenberg cité p. 308), il fut construit par un écrivain muni d'une métrique savante, habile aux métaphores, aux comparaisons, aux descriptions : « Le Rāmāyana

marque l'aurore de la poésie artificielle » (Macdonell); il annonce Açvaghosa et Kālidāsa.

Il est cependant, de l'avis unanime, plus ancien que le Mahābhārata : à considérer, bien entendu, non pas la matière, mais la rédaction.

Les vraisemblances sont que le primitif Rāmāyaṇa (6.000 stances sur 24.000?) est l'œuvre de Vālmīki, un poète du pays d'Aoudh, qui mit en vers savants l'histoire de la succession de Daçaratha et embellit cette histoire du long roman d'aventures qui mène le lecteur chez les singes et à la fantastique Ceylan. Il va de soi que Rāma était chanté au pays d'Aoudh, que des histoires de forêt et d'enlèvement étaient à la mode depuis des siècles. Mais aucune partie de notre poème ne peut se réclamer d'une haute antiquité : il ne doit pas précéder de beaucoup le commencement de notre ère.

Jacobi a plaidé pour le VIIe siècle et Macdonell (*Hist. of Sanskrit Literature*, 1900) ne fut pas insensible à sa spécieuse argumentation. Le Rāmāyaṇa ne nomme pas Pāṭaliputra, capitale du Magadha à l'époque d'Açoka; il distingue Mithilā et Viçāla, villes qui font l'unique Vaiçālī à l'époque du Bouddha; jamais il ne désigne Ayodhyā du nom de Sāketa; il ne mentionne Çrāvastī que dans le Livre VII. Les rois règnent patriarcalement sur de petits territoires. Donc c'est la nomenclature géographique et le régime politique du Ve siècle avant J.-C. « Tous ces indices, accumulés, rendent presque inévitable la conclusion que le noyau du Rāmāyaṇa fut composé avant 500; les parties les plus récentes ne furent pas ajoutées avant le IIe siècle ou même plus tard ». — Mais Macdonell se reprend dans *ERE*, X, 575 (1918) : « Le Rāmāyaṇa est notablement postérieur à la vieille poésie bouddhique... Il n'y a pas de raison pour le reculer avant 300 av. J.-C. »

D'autre part, S. Lévi a montré que les actuels chapitres géographiques sont notablement postérieurs au commencement de l'ère chrétienne. Mais si la rectification et l'interpolation ont une place convenable, c'est bien dans cette sorte de littérature.

NATIONAL MUSEUM OF INDIA

c. Plutôt qu'une épopée, le Rāmāya*n*a est un roman, un roman à la Grandisson. Tout le monde, y compris la marâtre, en excluant le démon Rāva*n*a, est bon : le meilleur est probablement le dieu singe. Cela change du Mahābhārata. Une autre différence, très sensible à la lecture que la bonne version de notre regretté ami le Père A. Roussel rend si agréable, est que Vālmīki ne paraît pas prendre très au sérieux le surnaturel enfantin et romanesque dont il orne sa narration. Sous ce rapport, il est très près de Kālidāsa, très loin des diascévastes du Mahābhārata et des Purānas. Ce qui l'intéresse, c'est le *pathos* et l'*êthos*, comment Daçaratha a tué à la chasse le fils du sympathique ménage aveugle; comment le Daçarathide aime et vénère ses deux marâtres; la perfection morale, rituelle, humaine à la fois et hindoue, de Rāma et des comparses. Rāma, héros légendaire du pays d'Aoudh, était sans doute du type débonnaire, très différent de Krs*n*a : Vālmīki le dépeint comme le fils, l'époux, le prince et l'ascète parfait.

Par cette peinture, d'une touche presque toujours heureuse et parfois émouvante, Vālmīki a donné à la religion râmaïte, à la religion qui vénère dans Rāma le dieu suprême Vis*n*u, ses traits si accusés de moralité. Rāma est le plus noble et le plus complet des dieux anthropomorphes que l'Inde ait adorés. C'est la popularité du Rāmāya*n*a qui explique cette curieuse réussite.

L'histoire du râmaïsme est d'ailleurs très obscure. Le héros de Vālmīki (livres II-VI) est « pareil à Vis*n*u », « pareil au soleil », mais, décidément, il n'est pas décidément divin (Hopkins, Epic Mythology, 211), et ne présente même pas le caractère ambigu du Krs*n*a mahâbhâratique ; il est un roi légendaire. Dans le livre I et le livre VII, Rāma est parfois une « manifestation » (*prādurbhāva*), c'est-à-dire un *avatāra* ou « descente », de Vis*n*u; parfois, l'incarnation d'une moitié de Vis*n*u dont l'autre moitié se partage entre les trois frères de Rāma. De cette divinisation scolastique et livresque aux cultes des églises râmaïtes du moyen âge, il y a un progrès qu'on n'a pas, que je sache, essayé d'expliquer. — Que Vālmīki, poète savant, traditionaliste, ait délibérément ignoré le culte dont les gens d'Aoudh entouraient le souvenir de Râma,

NATIONAL INSTITUTE OF INDIA

comme Açvaghoṣa ignore, ou peu s'en faut, la divinité du Bouddha, ce n'est pas absolument impossible.

5. Art de l'époque gupta.

Pour l'histoire de l'art en général, *L'Inde aux temps des Mauryas*, 159 (Açoka), 182 (Sânchî), 223 (Amarâvatî), 244 (art gréco-bouddhique).

R. Grousset, *Histoire de l'Extrême-Orient* — des notes écrites avec amour et sensibilité qui donnent une impression très juste, je crois, de la valeur artistique absolue et de la valeur hindoue et historique des chefs-d'œuvre de l'art indien, sculpture et peinture —, l'art maurya; Sânchî, 46; l'art gréco-bouddhique du Gandhâra, 80; les fresques de Bâmiyân et de Duhtar-i-Noçirwân, 88; Amarâvatî, 89; l'art gupta, 138; les fresques d'Ajaṇṭâ, 141; la sculpture hindoue : Ellora, Elephanta et Mâvalipuram, 148; l'architecture indienne depuis le XIe siècle, 151; l'art javanais, Bôrôbudur, 161; l'art bouddhique en Asie Centrale... et en Chine, 309-334; *Sur les traces de Bouddha* chap. XIX, La révélation de l'esthétique indienne (Ajaṇṭâ, Bôrôbudur, Touen-houang...).

Ph. Stern, *L'art de l'Inde*, dans *L'Inde antique et la civilisation indienne*, 397-458 (avec des croquis et des photographies), 1933. — Art pré-indien (Harappâ et Mohenjo-Daro); l'architecture (décoration, stûpa); l'iconographie; la sculpture et la peinture; évolution de l'art de l'Inde; l'esthétique indienne, les fresques d'Ajaṇṭâ et le théâtre sanskrit.

J. Hackin, *L'Œuvre de la délégation archéologique française en Afghanistan*, I, Archéologie bouddhique, Tokyo, Maison franco-japonaise, 1933.

G. Combaz, *Evolution du Stûpa en Asie*, dans *Mélanges chinois et bouddhiques*, II.

Paul Mus, *Borobudur, Bulletin*, 1933.

Ph. Vogel, *The Mathurâ School of Sculpture, ASI*, Rep., 1906-7, 137-160, 1909-1910, 63-79, 1911-12, 120-133 (M. Lalou, *Bibliographie*, III, 8, 11).

Ci-dessus passim et notamment 16 (Nord-Ouest), 144 (Somanâth), 152 (Khajurâho), 169 (« deo » du Kulûta), 190, 199 (Ajaṇṭâ), 195 (Aihole, « Chalukyan architecture »), 204 (Kailâsa d'Ellora), 216 (Ambarnâth), 224 (Hoysalas), 231, 261, 263 (Amarâvatî), 245 (Jagannâth), 266 (Çamkaram), 259, 265, 267 (Pallavas...), 285 (Sigiri); 94,362.

R. D. Banerji, *The Age of the Imperial Guptas*, Bénarès, 1933 (chap. IV-V Architecture and Plastic Art), avec 41 planches. — Ci-dessus 30-32.

La découverte de l'art gupta n'est pas très ancienne; elle

date de l'exploration de Sârnâth par Marshall et Konow, *ASI.* Rep. 1906-7, 1907-8 (comp. *JRAS.* 1907, 998, 1908, 1088. — « Ces fouilles font connaître une importante école de sculpture et ouvrent un chapitre presque nouveau. Des spécimens de l'architecture et de la sculpture gupta sont connus depuis des années : mais les caractéristiques essentielles de l'art gupta étaient si mal connues qu'une des pièces typiques de cet art (Stûpa de Dhamekh à Sârnâth) était attribuée au XIe siècle » (Rep. 1906-7, 36).

Il y a des chefs-d'œuvre, pas très nombreux[1] mais remarquables, que leur date place en synchronisme avec les Guptas. Ces sculptures se distinguent des œuvres du Nord-Ouest et de Mathurâ par l'absence des motifs hellénistiques, drapé, acanthes, pilastres, etc., par l'absence du « canon » grec. On dit d'habitude qu'elles marquent la réaction de « l'âme hindoue » contre l'influence étrangère.

« C'est le déclin de la tradition hellénistique qui a rendu possibles la naissance et le développement d'une école indienne indigène... Havell insiste sur la haute qualité spirituelle de la conception indienne du Divin telle qu'elle s'exprime dans les sculptures gupta. Cette spiritualité ne pouvait s'exprimer dans l'art du Gandhâra, dans un art fondé sur des traditions occidentales incompatibles avec son développement. » (J. Marshall, *ASI.* Rep. 1907-8, 40).

La perfection de certaines figures de Sârnâth s'explique insuffisamment par la liberté que l'âme hin-

1. Dhirendra Chandra Ganguli (*A New Gupta Sculpture*, dans *IHQ*, IX, 588) parle avec enthousiasme d'un relief qui représente Çiva et Umâ : « The sculpture is a masterpiece of art. Maheçvara is deeply absorbed in the beauty of his consort, and observes, as if, the very inner recess of her heart. Divine pleasure emanating from the realisation of that beauty manifests itself in his calm and serene face... » Le dieu, *as if*, chatouille Umâ dans le cou : « Maheçvara's action arouses in her a sense of delicacy. Her look is innocent. The treatment of her facial muscle is so nicely finished that one finds in it the association of purity, tenderness and loveliness... » La photographie qui accompagne l'article justifie mal cette exégèse.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

doue, délivrée de l'emprise occidentale, aurait enfin retrouvée. Nous savons trop que l'âme hindoue aime l'outrance et le maniérisme, le démesuré du Mahābhārata et le fignolage de la littérature classique; elle se complait dans la polycéphalie à laquelle s'oppose, moniste et sobre, l'austérité du *linga*. — Les chefs d'œuvre de l'époque gupta marquent, dans l'histoire de l'art, un moment qui est peut-être le moins hindou de cette longue histoire, étant unique : tout comme quelques pages excellentes de Kālidāsa. Des artistes se sont rencontrés qui, avec une technique sûre, ont créé des figures situées à cette limite du naturalisme et de l'imagination qui est le classicisme. C'est indien puisque ce sont des corps, des attitudes, des vêtements de l'Inde; puisqu'on y reconnaît des marques de la psychologie de l'Inde. Mais aussi c'est simplement artistique.

En fait, ce qu'on admire ici ce n'est pas l'exotisme, d'ailleurs certain, de ces chefs-d'œuvre, bien plutôt ce qui en fait des chefs-d'œuvre : « Unusual beauty of figure, dignity of pose and restraint and refinement in detail » (A. B. Keith).

Cependant, on ne peut pas dire que « l'Inde aurait pu se passer de l'école du Gandhāra... »; car « sans (cette école) la magnifique floraison du style gupta eût été pratiquement impossible » (Foucher, II, 766). — « L'influence gréco-bouddhique apparaît, dans le Nord de l'Inde, à la fois dominante et totalement assimilée dans l'art dit gupta » (Stern, 435). — C'est-à-dire, si j'entends bien, l'art gupta ne continue pas, par une filiation locale et pure, et comme dans une sphère close aux influences étrangères, l'art des vieux imagiers de Bhārhut ou de Sānchī. Si le ve siècle gangétique représente le Bouddha et les grandes divinités, enve-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

loppe leur tête d'un nimbe, n'est-ce pas le mérite du Gandhāra d'avoir ouvert aux artistes du Gange des routes et des sujets interdits? — Et comment contester que la spiritualité indienne anime nombre de beaux morceaux du Nord-Ouest et d'Amarāvatī?

6. Note sur la littérature tamoule[1]

L. D. Barnett, *Cat. of the Tamil books in the British Museum.*

A. Baumgartner, *Gesch. der Weltlitteratur*, 327-354, Winternitz, III, 578-582.

Caldwell, *Comp. Grammar of the Dravidian Languages*, 1875, 124, 128; Vinson, *Manuel de la langue tamoule*, 1903, p. XL-XLIV.

Frazer, *A Literary History of India*, 1898; *JRAS.*, 1915, 72; *ERE.*, V, 22, VIII, 91.

V. R. Ramachandra Dikshitar, *Studies in Tamil Literature and History*, Londres, 1930, de valeur douteuse.

Nilakanta Sastri, *Studies in Cola History and Administration*, Madras, 1932, ci-dessus 256, et *Education in the Tamil Country*, dans *Indian Culture*, I, 85.

P. S. Pillai, *Some Milestones in the History of Tamil Literature*, 1895; *Tamils 1800 years ago*, *Ind. Ant.* XVIII, Madras, 1904; Krishnaswami Aiyangar, *Ancient India*, Londres, 1911, *Some points in Tamil Literary History*; Çrinivasa Aiyangar, *Tamil Studies*, Madras, 1914; K. G. Sesha Iyer, *A problem of South Indian History*, *IQH.*, I, 472, 643.

Traductions de G. U. Pope, *Kural*, Londres, 1886, *Nāladiyar*, Oxford, 1893, *Tiru Vācakam*, Oxford, 1900. — Kingsbury and Phillips, *Hymns of the Tamil Saivite Saints* (Heritage of India Series). — Voir *Additions*.

1. Pour la littérature canaraise (importante en ce qui regarde le jaïnisme et surtout le lingaïsme), Lewis Rice, *JRAS*, 1890, 24, *Early Kannada Authors*, 1883; E. P. Rice, *Kanarese Literature*, Calcutta, 1918 (Heritage of India Series). — Caldwell, *Comparative Grammar...* — Farquhar, *Outlines*, 264. 362. — Pour le telugu, voir

Additions de p. 222

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Farquhar, *An Outline of the Religious Literature of India*, 1920, 375, 379, 383, 385, 387.

Carpenter, *Theism in Medieval India*, 1921, 351-358, 377-390.

Les charmantes et instructives notices de L. D. Barnett, dans *Heart of India*, Londres 1908 (Wisdom of the East Series) : théologie çivaïte du Sud; deux dévots de Çiva (Mā*n*ikkavācakar, « l'homme aux paroles de rubis », et Tāyumānavar du XVIIIe siècle); çivaïtes puritains, « puritain » au sens de anti-païen, anti-idolâtre (Pa*ṭṭa*nattu Pillai, trad. par Gover, *Folk-songs of Southern India*); « Kapilar » et l'anti-brahmanisme (ci-dessus 213 et Add. de 222.

La littérature tamoule du moyen âge (Alvārs, etc.) est importante pour les « religions de dévotion » (viṣ*n*uïsme et çivaïsme); la littérature tamoule de haute époque est importante pour la civilisation et l'histoire des vieux royaumes du Midi, Pā*n*dyas, etc. Malheureusement, la chronologie des « Académies » et des poèmes qui en relèvent, est incertaine. Beaucoup parce que le problème est difficile, beaucoup aussi parce que les savants indigènes, les seuls qui s'en soient occupés *con amore*, ne l'abordent pas sans parti pris. On a l'impression que les partisans d'une haute antiquité n'ont rien prouvé, mais qu'on ne doit pas leur refuser absolument le bénéfice du doute.

On distingue : 1. les plus anciens ouvrages, le Tolkāppiyam (grammaire; préchrétien?, III -IVe siècle préchrétien d'après Dikshitar, *Studies*, 13, ??) et le Kural; 2. littérature de la troisième « académie » de Madurā, dont certaines pièces peuvent être antérieures au Kural; 3. les classiques; 4. les œuvres des saints çivaïtes et viṣ*n*uïtes.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

1. Le Kural de Tiruvalluvar est connu et apprécié en Occident depuis les versions de G. de Du Mast, *Maximes des Courals de Tirout-Vallouvar, ou la morale des Parias*, et de G. U. Pope, *The sacred Kurral of Tiruvalluva-Nâyanar*, Londres 1886. — Tiru est le tamoul pour *çrî*; les Valluvar sont les *pûjâris* ou prêtres des Parias (Barth). — On admet souvent la date 100 de notre ère; d'après Barnett, IIe-IIIe siècle au plus tôt. — L'influence sanscrite n'est pas douteuse. — Barth, I, 143, 171, V, 59 : « ... cet admirable recueil de [2660] stances... d'une inspiration si pure et si haute... Le Kural de Tiruvalluvar et les chants de sa sœur Auvaiyar, ces joyaux... sans lesquels il n'est pas de connaissance complète de la pensée hindoue » (Barth).

2. Il y eut trois « académies » de Madurâ. Ont été conservées des œuvres de la troisième, les anthologies Puranânuru[1], Ahanânuru, Venbâmâlai, etc. (Analyses de G. U. Pope, *JRAS.* 1899, 225), corbeilles qui contiennent des pièces anciennes, matière épique ou lyrique. L'opinion de V. Smith est optimiste : IIe-IIIe siècle. Mais les avis diffèrent : « The last pronouncement on the subject is that it must have come into existence some time after the 5th century » (*Ep. Ind.*, 1924, 295). (Ci-dessus 257, Pattinappalai, etc.; trad. de Pillai dans *Ind. Ant.* XVII, de Gopinath Rao et de N. Aiyar dans le même recueil.)

La date *circa* 200 serait établie par la mention de Gajabâhu, roi de Ceylan (154-176 d'après K. G. Sankara Aiyar; 173-191 d'après Geiger, V. Smith, 472), donné comme contemporain d'un roi Cera intéressé dans l'histoire de Karikâlan. Ce synchronisme a été nié (S. Aiyangar, *Hist. of the Tamils*, 38); on a remarqué qu'il y a un Gajabâhu beaucoup plus récent (XIIe siècle) qui paraît hors de cause, et un Gahaba du Ve siècle (Dikshitar, *Tamil Literature*, 74).

K. Nilakanta Sastri (*Cola History*, 25), croit que ce synchronisme est assez solide et qu'il est confirmé par ce que nous savons de l'histoire littéraire. — Le Puranânuru et plusieurs autres pièces sont certainement antérieurs aux classiques : on peut croire que ces

1. Exactement Purra-nânnûru. « Four hundred Lyrics of Life », 400 poèmes de 6 à 50 lignes.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

poèmes, d'aspect *genuine*, sont authentiques, mais de bons juges pensent qu'ils ne peuvent être de beaucoup antérieurs au VIe-VIIe siècle. Le « synchronisme » est certainement un leurre. — Voir *Additions* ad 248-253.

3. Il y a trois « classiques », Çilappadikāram (œuvre d'un moine jaïna), Manimekhalai (nettement bouddhophile) (le premier étant la préface du second), Jīvagacintāmani (où éclate l'hostilité jaïna-çaïva contre le bouddhisme). — J. Vinson, *Légendes bouddhistes et djainas traduites du tamoul*, 1900 (Collection des conteurs et poètes de tous pays), J. Krishna Aiyengar, *Manimekhalai in its historical Setting*, Madras, 1928; du même, *The Buddhism of Manimekhalai*, et Ramachandra Dikshitar, *Buddhism in Tamil Literature*, dans B. Ch. Law, *Buddhistic Studies*, Calcutta, 1931, 1-25, 673-698; S. Lévi, *Manimekhalā divinité de la mer*, Ac. de Belgique, 1930, 5-7 (Origine tamoule de plusieurs jâtakas; les derniers chants du Manimekhalai dépendent de l'école logique de Dignāga, donc cette partie est postérieure au VIe siècle).

4. Nāyanmars et Alvārs.

a. Quatre Nāyanmars, saints çivaïtes — et, plus tard (1100), soixante-trois saints — dont les œuvres sont réunies dans le Tirumurai (« Saintes paroles ») qui contient plusieurs recueils, le Tevāra (Devāram, *circa* 1025), le Tiruvācagam, etc.

Le premier saint est Tirujnnāasambandhar dont les discussions avec les philosophes bouddhistes ont un caractère vraisemblable, dont le rôle dans l'empalement des jaïnas est plus douteux (ci-dessus 254). — Milieu VIIe siècle (?) — « On peut dire qu'il n'y a pas un temple çivaïte du pays tamoul où sa statue ne soit pas l'objet d'un culte quotidien » (P. S. Pillai).

Mānikkavāsagar (Tiruvādavūradigal) du IXe siècle, bien connu par les traductions de G. U. Pope (...*Sacred utterances of the Tamil Poet, Saint and Sage Mānikka-vacakar*, Oxford, 1900). L'auteur explique « la merveille de la grâce divine opérant en lui, sa conversion, sa joie exaltée, ses défaillances, sa honte, le triomphe final. Ces poèmes ont

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

eu sur la vie religieuse des Tamouls l'influence que les Psaumes ont exercée en Occident. On les chante tous les jours avec des larmes d'extases » (E. Carpenter, *Theism in Medieval India*, 1921, 352-369, d'après les versions de Pope; Schomerus, *Çaiva Siddhānta*, Leipsick, 1912, J. M. Nallaswami, *Studies in Çaiva Siddhānta*, Madras, 1911, etc.; Farquhar, 383; Bhandarkar, *Vaishnavism*... 140).

b. Douze *Alvārs*, saints vis*n*uites, depuis le VIe siècle (?), dont les œuvres remplissent les parties archaïques du Nālāyiradivyaprabandham (collection de Nāthamuni, *circa* 1000-1050). — Ce sont des prédécesseurs de Rāmānuja (ci-dessous 324). « Leur religion était surtout une émotion passionnée. Leur joie était de fixer les yeux divins des idoles et d'épancher leurs sentiments en musique et en lyrisme... Ils ne faisaient pas de distinction entre les castes. Une vierge, Andal, rêve à son mariage avec Vis*n*u à la façon de l'imagination catholique du moyen âge » (E. Carpenter, 221, 378, qui a le meilleur sommaire; Çrinivasa Aiyangar, *Tamil Studies*, chap. XI; Bhandarkar, *Vaisnavism*... 48-50; S. Krishnaswami Aiyangar, *Early Hist. of the Dekhan* (chronologie erronée : Kulaçekhara est du début du XIIe siècle, non pas du VIIIe); Farquhar, *Outlines*, 1920, 187 et index sub voc. Alvar)

7. Çamkara et Ramanuja.

La pensée religieuse de l'Inde — bouddhisme exclu — s'est abreuvée à deux fleuves, de sources multiples et cachées, qui coulaient dès une époque très ancienne, dès l'époque prébouddhique : la gnose des Upanisads[1] et la

1. Upanisads : A. E. Gough, *The Philosophy of the Upanishads and Ancient Indian Metaphysics*, Londres, 1882; Barth, *Religions de l'Inde*, 1879, *Religions of India*, Londres, 1891; R. D. Danae, *A constructive Survey of Upanishadic Philosophy*, Poona, 1926, A. B. Keith, *Rel. and Phil. of the Veda*, Harvard, 1925; H. Oldenberg *Die Weltanschauung der Brâhmana-Texte*, Gottingue, 1919, *Die Lehre der Upanishaden und die Anfänge des Buddhismus*, *ibid.*, 1923; R. Grousset, *Les philosophies indiennes*, Paris, 1931; Farquhar, *Outlines of the Religious Literature of India*, 1920.

Il y a de bonnes choses dans C. Anders Scharbau, *Die Idee der*

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

vieille dévotion kr*i*snaite dont la Bhagavadgītā devait être l'immortelle expression.

Les Upanisads sont dominées par le concept de l'unité, non-dualité (*advaita*),unité de l'Etre, identité du Soi humain et de l'Etre; mais, pour cela, elles ne nient pas la réalité d'un Dieu panthée ou personnel, la réalité du monde et des âmes[1]. Elles contiennent une théorie de l'univers, mais elles sont surtout d'ordre pratique : conquérir l'immortalité par la gnose[2]. Une spéculation naquit des Upanisads, d'abord médiocrement systématique, le Vedānta[3].

La Bhagavadgītā est toute dévotion à K*rsna*, dieu personnel, dieu unique : celui qu'adorent, sans le savoir, ceux qui adorent d'autres dieux. Mais K*rsna*, auteur de la grâce, ami et sauveur, est aussi un Dieu-Tout. Ici le salut est affaire, non pas de savoir, mais de dévotion.

Schöpfung in der vedischen Literatur, Eine Untersuchung über frühindischen Theismus, 1932, notamment p. 13.

Inde jusque 300..., 265-277.

1. Il y a des Upanisads exemptes de tout monisme-panthéisme. qui opposent nettement le dieu (Çiva) et le fidèle. Elles trouveront une philosophie dans le dualisme du Sâmkhya transformé en théisme.

2. Par là s'accuse la parenté des Upanisads et de l'ancien bouddhisme monastique qui, lui aussi, est surtout un chemin de l'immortalité: mais un chemin qui se résume dans la suppression du désir. D'abord exempt de toute métaphysique, le bouddhisme se munit ensuite d'une métaphysique qui est surtout une critique (inexistence de toute substance, caractère momentané des phénomènes). (Il est donc en net contraste avec le Vedânta, qui est théiste-panthéiste; il se rattache aux écoles athées et cosmologiques qui aboutissent au Sâmkhya). — D'autre part, le vieux bouddhisme-religion n'est qu'une branche de la dévotion qui fleurit dans la Gîtâ.

3. Vedânta (Çamkara, Râmânuja, etc.), Deussen, *Das System des Vedânta*, Leipzig, 1883; G. Thibaut, *Vedânta-sûtras with Çamkara's, with Ramanuja's commentary*, Oxford, 1890-1914; V. S. Ghate, *Le Vedânta, Etude sur les Brahma-sûtras et leurs cinq commentaires*, Paris, 1918. — P. Johanns, *Vers le Christ par le Vedânta*, 1. *Çamkara et Râmânuja*, 2. *Vallabha*, Louvain, 1932-1933; G. Dandoy, *L'ontologie du Vedânta*, Paris, 1932; R. Follet, *Quelques sommets de la Pensée Indienne*, Paris, 1932 : ces trois livres sont bons et intéressants par la comparaison des scolastiques indienne et thomiste. — R. Grousset, *Les philosophies indiennes*. — Vedânta et bouddhisme. A. B. Keith, *Buddhist Philosophy*, Oxford, 1923; La Vallée Poussin, *Madhyamaka, Mél. chinois et bouddhiques*, II.

O. Lacombe, *La nature de l'Absolu selon le Védânta*, 1935 d'une grande portée philosophique et indianiste.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Il faut attendre les VIIIe-Xe siècles de notre ère pour que les idées Upanisads-Gītā prennent une forme scientifique : deux grands noms, Çamkara et Rāmānuja, en qui ne se résument pas la théologie moniste et la théiste, mais qui sont plus notables que les métaphysiciens du Kaçmīr, que Vācaspatimiçra.

1. On est à peu près d'accord pour placer l'activité de Çamkara au commencement du IXe siècle, encore que les avis divergent sur la durée de sa carrière (788-820; 788-850, plus vraisemblable; 805-897, trop tardif)[1].

C'est un homme du Sud, né à Kaladi (Malabar) ou, moins probable, à Chidambara.

Il fut l'élève de Govinda élève de Gauḍapāda[2]. — Gauḍapāda renouvela le Vedānta : il prit aux bouddhistes (Nāgārjuna) la thèse de l'irréalité des choses « relatives » ou « causées », la thèse « acosmique », et aboutit au strict monisme (ou *advaita*, non-dualité) : rien n'existe que le *brahman* indifférencié, impensable et non-pensant[3]. — La gloire de Çamkara est d'avoir établi le monisme avec une admirable logique; d'avoir démontré (contre toute évidence) que la spéculation mi-panthéiste mi-théiste des Upaniṣads se ramène au monisme; et surtout d'avoir, et c'est le miracle, « sauvé » les dogmes nécessaires par la théorie de l'existence à la fois irréelle et vraie des âmes et du monde, de la transmigration et de la rétri-

1. Winternitz, 434, Farquhar, 171, Keith, 475, Carpenter, 308, *JRAS*, 1916, 151; C. N. Krishnaswamy Aiyar, *Sri Samkaracharya, his life and time*, Madras; P. T. Srinivas Iyengar, *Outlines of Indian Philosophy*, 1909.

2. Keith, 488; en dernier lieu, B. N. Krishnamurti Sarma, *Still further light on the Gaudapâdakârikâs*, *Rev. of Phil. and Rel.*, IV, n 2, Poona, 1933.

3. Une autre école moniste est l'école çivaite du Kaçmîr, ci-dessus 166, Barth, I, 183, Carpenter, 347.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

bution des actes[1]. Çamkara était un dévot adorateur de Çiva : il a satisfait les contradictoires exigences de l'âme hindoue qui réclame un Absolu si absolu qu'il se confond presque avec le Rien, et des dieux anthropomorphiques, parfois même des dieux fâcheusement andromorphiques, sectes du *linga* (ou du phallus). C'est un des aspects pénibles du brahmanisme que sa hautaine métaphysique le rend complaisant aux aberrations païennes.

Les indianistes et les philosophes se sont beaucoup occupés de Çamkara, grand docteur, grand « controversialiste ». Mais nous avons encore beaucoup à apprendre sur Çamkara fondateur et organisateur. Il créa notamment quatre couvents-universités (*advaitamathas*, monastères de la non-dualité), Purī (Orissa), Çāradā (Kathiavar), Joshi (Badarinath), Çrngeri (Mysore), qui survivent. L'abbé de Çrngeri (N. Narasimhachar, *Mysore Arch. Rep.* 1915-16) est le patriarche des Smārtas (çivaïtes traditionalistes) du Sud (religieux et laïcs). A Çamkara se rattachent aussi les ascètes connus sous le nom de Trida*n*dins, porteurs du bâton à trois nœuds qui symbolise « leur souveraineté sur leurs paroles, pensées et actes », nombreux dans le Nord et divisés en plusieurs sections. — Toutes ces sectes et écoles sont strictement brahmaniques et fidèles à la caste.

Nous connaissons trop mal l'histoire des sectes avant Çamkara : toutes les hypothèses sont fragiles. J'ai cependant l'impression que les çivaïtes-vis*n*uïtes ont pris l'avantage sur le bouddhisme en l'imitant, en le remplaçant. — Les brahmanes, avec les rites domestiques et les sacrifices, ne faisaient pas concurrence au bouddhisme. Quant aux sectes, elles eurent de tout temps des ascètes et des temples où officiaient des brahmanes; mais c'est tardivement qu'elles organisèrent des couvents-écoles, qu'elles formèrent des religieux prenant charge d'âmes (*ERE.* art. *Reli-*

1. De même les bouddhistes, nihilistes (ou pseudo-nihilistes) ou monistes, conservent en « vérité relative » les dogmes traditionnels.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

gious Orders, X, 713-718). — L'histoire du déclin du bouddhisme reste mystérieuse. On n'explique rien en disant que le surnaturel obéit à la mode. Il convient de tenir compte de la naissance d'un esprit « apostolique » que marquent Çamkara, Rāmānuja...

2. Çamkara insiste sur la non-dualité, *advaita*; Rāmānuja enseigne, lui aussi, la non-dualité, exactement la non-dualité de ce qui est distinct, *viçistâdvaita*, l'unité transcendante de Dieu, des âmes, du monde, qui sont cependant des choses réelles et distinctes. Si j'entends bien, Dieu est l'hypostase essentielle, nécessaire, éternelle de l'Etre, non pas, comme pour Çamkara, une de ses formes, privilégiée mais illusoire comme les autres. Les âmes sont distinctes de Dieu et cependant unes avec lui, étant comme qui dirait le corps même de Dieu[1].

La doctrine ontologique de Rāmānuja, plus conforme à la tradition des Upaniṣads que celle de Çamkara, susceptible d'ailleurs (comme le montre l'histoire postérieure du Vedānta) de déformations dans la direction du dualisme (il y a une demi-douzaine d'interprétations de la non-dualité), n'est peut-être pas l'essentiel. Un point important est que, pour

1. L'eschatologie de Râmânuja ne laisse place à aucun doute : « Il est faux qu'il n'exista à l'origine qu'une substance homogène indifférenciée. Le suprême *brahman* est la cause substantielle et opérante du monde, omniscient, tout puissant, principe intérieur, support et gouverneur de toute chose. » Voilà qui affirme la personnalité divine. « Si le résultat de l'activité pieuse consistait à perdre l'existence personnelle (par l'identification à l'être universel), l'homme s'enfuirait aussitôt qu'il entend parler de la délivrance finale... S'il était établi que la délivrance consiste dans l'annihilation du moi, qui voudrait se donner quelque peine dans cet espoir que « lorsque j'aurai péri, il subsistera une certaine conscience différente de moi »? Si, désirant le salut, l'homme s'applique à l'étude du Veda, c'est parce qu'il pense : Puissé-je, délivré de toute souffrance, entrer en libre possession d'un bonheur illimité ! » (trad. de Thibaut, *Sacred Books of East*, vol. 46, p. 78, 70, 58). — Comparer l'histoire de la « délivrance » bouddhique.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Çamkara (et les Upaniṣads), le salut dépend de la « connaissance », de la gnose ou de la révélation extatique (la moralité, la dévotion sont primées par la « vue »), tandis que Rāmānuja (comme la Bhagavadgītā) fait à la dévotion une place privilégiée et permanente.

Rāmānuja fut, sinon le père, du moins le patron et le docteurle plus considérable de l'Eglise viṣnuite[1]. Il se rattache étroitement aux saints tamouls.

Au dernier des Alvārs (ci-dessus 319), Nammālvār, avait succédé, comme abbé de Çrīrangam[2], Nāthamuni (985-1030) compilateur des hymnes viṣnuites, grand pèlerin des lieux saints de Kṛṣna (Mathurā, Dvāraka, Jagannāth). Il fut remplacé par son petit-fils Yāmuna (ainsi nommé de la rivière), que la vie facile avait d'abord séduit : converti par Rāmamiçra, un des disciples de Nāthamuni, il renonça aux palais et aux faveurs du roi Cola et vécut à Çrīrangam en religieux et en professeur. — Cependant le jeune Rāmānuja, arrière-petit-fils de Nāthamuni, brillant élève, d'ailleurs engagé dans les voies du siècle, suivait à l'académie de Kāncī les classes monistes (ou çamkariennes) de Yādavaprakāça. Mécontent de ses

1. L'histoire de la vieille dogmatique visnuite s'écrit lentement ; voir par exemple D. L. De, *Pancaratra and the Upanishads* dans *IHQ*, IX, 645, Miss Mrinal Das Gupta, *Early Visnuism and Nârâyaniya Worship*, ibid. VII, 769, VIII, 64.

2. Yadugiri, Tirunârâyanapura, près de French Rocks; le couvent obtint une des dernières chartes de l'Etat hindou de Vijayanagar, roi Sadâçivaraya, 1556 (Vijayanagar dut détruit en 1565); le patriarche des Râmânujas s'y maintenait encore au XIXe siècle.

La petite note de B. M. Barua, *Visnudasa, A Vaisnava, Reformer of South India*, dans Indian Culture, I, 71, 1934, d'après les colophons (*nigamana*) des commentaires palis de Buddhadatta (lequel travailla au monastère de Bhûtamangala près du « port de la Kâveri ») et un chapitre du Skandapurâna, pose des problèmes intéressants pour le bouddhisme, le visnouisme, l'histoire Cola-Ceylan.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

objections triomphantes, Yādava le chassa; invité par Yāmuna, Rāmānuja n'arriva à Çrīrangam que pour assister aux funérailles du saint homme : les disciples de Yāmuna lui révélèrent les doctrines qu'il pressentait (non-dualité de ce qui est distinct); il se convertit, renvoya sa femme, prit la robe des ascètes mendiants, dirigea les études à Çrīrangam. On dit que la rancune de Yādava le poursuivit et qu'il dut prendre des précautions contre le poison. Quoi qu'il en soit, il visita les lieux saints, montant jusqu'au Kaçmīr. A son retour, le roi Cola, çivaïte, exigeait des professeurs viṣnuites la sommaire déclaration : « Il n'y a pas plus grand que Çiva ». Rāmānuja trouva un refuge chez les Hoysalas du Mysore, convertit Biṭṭiga, prince héritier, et résida à Melukote très longtemps. Il mourut à Çrīrangam (ci-dessus 224)[1].

1. Pour la chronologie de Râmânuja, Winternitz, III, 439. Il consacra une statue de Visnu en 1090; sa mort peut être fixée en 1137. La tradition place sa naissance en 1017. Le dernier érudit qui ait étudié le problème (R. Otto, *Visnu-Nârâyana*, Iéna, 1917, 73) propose 055-1137. — Séjour au Mysore 1098-1122?

Bhandarkar, *Vaisnavism...*, 50; Carpenter, *Theism in the Medieval India*, 384; V. Smith, 489, Farquhar, *Outlines*, 435.

Les sources pour l'histoire de Râmânuja sont nombreuses, notamment, le poème sanscrit d'Andhrapûrna et le poème tamoul d'Amudan (S. Krishnaswami Aiyangar, Çrî *Râmânujâcharya*, Madras, et *Viçistadvaïlin*, n. 8); Bhattanâtha Svâmin, *The Colas and the Châlukyas in the XIth century*, Ind. Ant., 1912, 217-227. — Détails sur les séjours de Râmânuja au Mysore, découverte d'une image de Visnu, construction du temple de Melukote (près Tonnur), construction d'un couvent (actuel Çrîyatirâjamatha) pour Râmânuja, nom des abbés qui lui succédèrent, dans le Jirnoddhârakrama (texte conservé dans le dit couvent). M. T. Narasimhiengar, *JRAS*, 1915, 147.

On dit communément que Bittiga, converti au visnuïsme prit le nom de Visnuvardhana; mais Bhandarkar fait remarquer que Bittu (Bitti) est le canarais de Visnu. Tout visnuïte qu'il fut, Bitti, très différent du çivaisant Cola, vénère les Jinas et favorise le çivaïsme (temples çivaïtes du Mysore, *JRAS*, 1915, 530).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

L'école essaima dans le Nord : Nimbārka, mort en 1162, ainsi nommé de la ville Nimbapura (Bellary District), vécut à Mathurā; plus illustre, Rāmānanda, père des Rāmānandis (parmi lesquels, au xvie siècle, l'illustre Tulasidāsa), enseigna à Aoudh et à Bénarès : sous sa direction le vi*s*nuisme s'affranchit des pratiques et prescriptions de pureté légale; car Rāmānuja, quoique rompant avec les préjugés de caste, restait par ailleurs traditionaliste.

Madhva, né vers 1200 à Kallianpur (Udipi district) (précède un peu Rāmānanda), est célèbre et intéressant. Il fut persécuté par les « monistes » de Çṛngeri qui brûlèrent sa bibliothèque. Il voyagea dans le Nord, parlant persan aux musulmans, et séjourna longtemps à Hardwar (Saharanpur). Rentré en Udipi, il y fonda, outre huit couvents, un temple enrichi d'icones (Rāma et Sītā) venues de Jagannāth. — Considéré comme une incarnation de Vāyu, « le vent » (l'Esprit?) fils de Viṣ*n*u, sa légende est remplie de traits empruntés à l'Evangile[1].

Les viṣ*n*uïtes du Sud se divisèrent en deux écoles sur la doctrine de la grâce : 1. argument du chat, école du Tengalai qui prêche l'abandon complet (*prapatti*) en Viṣnu; le dieu sauve le fidèle comme le chat ses petits en les portant dans sa gueule (Pillai Lokācārya, né en 1213, Farquhar, 380; Manavala Mahāmuni, 1390-1443); 2. argument du singe, école du Vadagalai qui accorde une part à la volonté, car le

1. Ses parents le retrouvent, après trois jours de recherches, dans le temple d'Udipi, « enseignant aux dieux et aux hommes comment il faut adorer Vi*s*nu suivant les Ecritures », multiplication des pains, etc. — Madhva admet l'éternité des peines infernales.

C. N. Krishnaswami Aiyar, *Çrī Madhwa and Madhwaism*, Madras, 1907 (d'après le poème Madhvavijaya); Grierson, *ERE*, VIII, 232; Barth, *Deux chapitres du Saurapurāṇa*, Mélanges Harlez, 12; Carpenter, *Theism*, 406; Farquhar, 375; IHQ. IX, 969.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

petit du singe doit s'accrocher à la queue maternelle (Vedāntadeçika, caché sous la masse des morts au sac de Çrīrangam, 1326).

« Comment, si Dieu est tout-puissant, peut-il y avoir une action en dehors de la sienne? La foi et la grâce, une fois obtenues, sont-elles amissibles?... On se croirait parfois transporté en plein Occident, au milieu des controverses entre Arminiens et Gomaristes. Mais on est bien vite ramené dans l'Inde, quand on voit que cette grâce est aussitôt personnifiée en Laksmī ou en Rādhā, et que les mêmes théologiens qui discutent ces thèses, ont souvent d'étroites affinités avec les Çāktas (adorateurs de l'énergie féminine des dieux). », Barth, I, 198; Farquhar, 319.

8. La *bhakti* ou dévotion[1].

Depuis une haute antiquité, depuis la Bhagavadgītā[2] où elle est d'une singulière pureté et d'une ferveur qui contrastent avec la théologie trouble qui la supporte, la *bhakti* ou « dévotion » est une des marques des religions de l'Inde.

Nul doute sur la *bhakti* comme l'entendent les théologiens de basse époque (ci-dessus 326) : en effet, ils ont rédigé des sortes d'introductions à la vie dévote, théoriques à la fois et pratiques, culminant dans des spéculations sur le bonheur des élus et leur progressive union, par l'amour, avec Kṛṣṇa, avec Rāma[3]. En même temps, ces théologiens démontraient contre les ritualistes, les métaphysiciens, les extatiques,

1. Cette note complète *Inde jusque 300*, 314-334.
2. *La Bhagavadgītā, trad. avec une introduction*, par E. Senart, Paris, Bossard, 1922; Et. Lamotte, *Notes sur la Bhagavadgītā*, Geuthner, 1929.
3. G. N. Mallik, *The Philosophy of Vaishnava Religion*, Lahore, 1927; Barth, I, 197.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

que la dévotion est le seul moyen de salut : l'acte liturgique, le « savoir », la mystique professionnelle sont impuissants ou malfaisants.

D'après la Bhagavadgītā, la vraie dévotion est d'accomplir, en amour et adoration de Kṛṣṇa, tous les devoirs sociaux et de caste.

On connaît la jolie histoire, mal datée, de Hanuman, le dieu-singe serviteur de Rāma, qui frappe de sa lance, à la poitrine, un vidangeur qui, dans la détresse de sa honteuse profession, s'était écrié : « Rāma ! Rāma ! », polluant ainsi le nom sacré. Le soir, quand le singe massait et oignait Rāma, il vit que la poitrine du dieu était meurtrie, car on fait à Rāma lui-même ce qu'on fait au plus humble de ses adorateurs.

La dévotion a dans l'Inde une noble histoire, de beaux textes et des âmes raisonnables.

On est d'accord pour penser que la *bhakti*, dans certaines traditions, s'est enrichie à l'époque moderne d'emprunt chrétiens[1]; mais la thèse de Weber, qu'elle fut, à l'origine, une importation chrétienne, s'explique seulement par l'ignorance où ce grand indianiste resta de l'antiquité et de la nature des religions hindoues. Barth, le premier, a bien expliqué la *bhakti*.

« La *bhakti* nous paraît être le complément nécessaire d'une religion parvenue à un certain degré de monothéisme. Elle sera d'autant plus vive que ce monothéisme sera un produit moins direct de la spéculation et qu'il aura pour objet un Dieu d'une nature plus concrète et plus humaine. Elle se traduira soit par l'amour, soit par un enthousiasme sombre selon que le Dieu lui-même sera aimable ou terrible... Elle a toujours pour objet immédiat le dieu conçu ou plutôt imaginé sous la forme la plus précise, avec les attributs les plus particuliers. Elle s'adresse moins à

1. G. A. Grierson, art. *Bhaktimârga* dans *ERE*, II, 539-551, 1909.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Visnu qu'à Krsna ou à Rāma, moins à Çiva qu'à Bhairava ou à telle autre de ses manifestations... Elle a poussé à l'idolâtrie. A force de préciser le dieu, elle le confond parfois avec son image et, de même qu'elle distingue entre les diverses formes d'une même divinité, il lui arrive de distinguer entre les diverses images de la même forme...; il est difficile de dire (dans certains cas) si c'est le dieu ou bien l'idole qui est l'objet de la dévotion » (Barth, I, 193-197).

On dira à peu près la même chose en observant que la *bhakti* est, par définition, étrangère à toute croyance philosophique, monothéiste ou panthéiste. Elle est, à l'endroit d'un dieu quelconque, regardé comme un protecteur affectionné ou comme un maître redoutable, un sentiment exalté d'affection ou d'esclavage.

Cette ardeur souvent maladive, avec les formes diverses qu'elle donne au culte, est la caractéristique de la *bhakti*. — Arjuna est l'ami de Kṛṣna; nous sommes les bêtes de Çiva, « maître du bétail ».

L'adoration du dieu a pour naturelle conséquence son exaltation. A la divinité objet de la *bhakti*, si modeste ou suspecte qu'elle puisse être à l'origine, les portes sont ouvertes de l'apothéose monothéiste ou panthée. Les savants versent des théodicées dans le culte tribal, local, païen : ils disent que Kṛṣna est un avatar de Viṣnu, est Viṣnu même ou sa vraie hypostase; ils disent que la Dame du Vindhya, déesse sanguinaire ou cannibale des montagnes, est la *çakti*, l'épouse, l'énergie créatrice de Çiva.

A l'apothéose du dieu correspond la purification du culte qu'on lui rend et des sentiments dont on l'enveloppe, — non seulement quand le dieu est, comme Rāma, le type de la vertu chevaleresque et conjugale, ou, comme Çākyamuni, le symbole même du renoncement et de la bonté, mais encore quand le dieu, cruel

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ou d'orgie, paraît presque insusceptible de moralisation, telles les formes de Çiva et de ses épouses, tel le Kṛṣṇa amant des vachères.

La *bhakti* présente donc deux aspects, « spirituelle » et païenne. Barth a bien expliqué les « dangers de corruption prochaine » qui menacent les écoles à l'origine les plus raisonnables et les plus pures; peut-être n'a-t-il pas dit assez clairement que ces écoles s'étaient jadis élevées au-dessus du milieu païen[1]. Les « spirituels » défrichent la « jungle sacrée »; mais la jungle « redescend ». Depuis Rāmānuja, les communautés et sectes réformatrices se succèdent, bientôt à leur tour corrompues ou paralysées[1].

1. On peut tenir pour établi que la congrégation des religieux jaïnas est sortie de groupements d'ascètes non étrangers à l'érotisme : le réformateur, un peu antérieur à Çâkyamuni, n'est pas un inconnu (J. Charpentier, *Cambridge History*, 154). Lorsque certaines fractions du clergé bouddhique birman se confondent avec les « prêtres » autochtones (ci-dessous 343); lorsque des moines indiens glissent dans le tantrisme çivaïsant et deviennent des Siddhas ou des Vajrâcâryas (maîtres ès sciences thaumaturgiques, ès rites de la main gauche), c'est la chute de l'idéalisme indien dans l'orgie mentale ou sensuelle au-dessus de laquelle il s'était élevé.

Les origines des sectes et des dévotions décentes des anciens temps sont mal documentées. Deux points cependant me paraissent acquis. Il est peu vraisemblable que l'ascétisme professionnel et la *bhakti* soient issus du « védisme » ou du « védo-brahmanisme »; ce sont des plantes du vieux sol gangétique. Mais il est au moins probable que les brahmanes (et leurs clients brahmanisés), porteurs de la civilisation ou de la « mentalité » âryenne, ont fait l'éducation des ascètes et des dévots autochtones. Dès longtemps les indianistes ont observé que la langue bouddhique imite la langue brahmanique : le moine pratique le *brahmacarya* (c'est-à-dire la chasteté) sous le Bouddha, comme l'étudiant brahmanique sous son maître en Véda; la formule d'adhésion au Bouddha ou d'entrée en religion, est copiée sur la formule de l'étudiant... (Kern, *Histoire du Bouddhisme dans l'Inde*, trad. G. Huet, 1903, Musée Guimet, premiers chapitres du vol. 2.)

Voir la note sur la « brahmanisation », p. 87, Additions.

Si complaisant que je sois au système qui explique l'Inde historique par les *çûdras*, par les sauvages, je n'oublie pas ce qu'a dit E. Senart : « C'est de l'histoire religieuse qu'il nous faut, non des spéculations pour lesquelles l'appareil historique, dans son état actuel

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

1. Note érotique. — « ...c'est principalement sous l'influence de la *bhakti* que le vishnouisme... fit parler de plus en plus à l'amour divin le langage de la passion humaine, et qu'il finit par devenir une religion érotique... L'idylle joyeuse et tendre des bosquets du Vrindâvan (*Krsna* et les Gopîs, vachères) devint le roman mystique des rapports de l'âme avec Dieu et le principal aliment de la piété. Les transports de la foi et les largesses inépuisables de la grâce trouvèrent leur figure dans les ardeurs sensuelles des Gopis et dans l'empressement du dieu à y répondre et à se donner tout entier à toutes à la fois... Dans le drame lyrique du poète bengalais Jayadeva (ci-dessus 104)... le délire sensuel défie toute traduction, et on ne sait ce qui confond davantage, de la lubricité d'imagination ou de l'exaltation dévote qui ont inspiré ces strophes brûlantes[1]. »

2. Note magique. — « A mesure que la doctrine de la *bhakti* se développe ainsi, elle s'exalte. De condition première et indispensable du salut, elle devient peu à peu la condition unique. Un seul acte de foi, une seule invocation sincère du nom du Dieu, effacent toute une vie d'iniquités et de crimes. De là l'importance attachée, déjà dans la Bhagavadgîtâ (VIII, 5, 6, 13), à la « pensée dernière », et l'idée de se rendre maître de cette pensée en recourant au suicide, de se jeter dans le feu après s'être mis en état de grâce, ou de se noyer dans quelque rivière sacrée[2]. De là

d'élaboration, est un ornement et un leurre plus qu'un fondement véritable et un point d'appui solide. » (*JA.*, 1885, I, 515.) Les problèmes d'origine restent très obscurs après cinquante ans : peut-être parce que la séduction est grande des spéculations et des théories.

1. « On comprend quels ravages ont dû exercer à la longue ces impures croyances. Ce serait toutefois bien peu connaître les ressources infinies du sentiment religieux, que de croire que l'effet en a été forcément et universellement corrupteur. Le peuple trouve une certaine sauvegarde dans la grossièreté même de sa superstition et, dans les rangs plus élevés, bien des âmes à la fois mystiques et chastes savent extraire le miel du pur amour de cet étrange amas de lubricités... », Barth, I, 205.

2. On peut douter que le suicide religieux ait souvent pour but de « se rendre maître de la dernière pensée ».

En ce qui regarde l'importance de la dernière pensée signalon seulement la curieuse doctrine qui recommande au Futur Bouddha

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

encore cette maxime qui a été fatale à tant de sectes mystiques, que les actes du vrai fidèle, du *bhakta*, sont indifférents... D'exagération en exagération, la *bhakti* en vint à se supprimer elle-même. A force d'attribuer les effets les plus surprenants à un minimum d'intention, on finit par ne plus exiger d'intention du tout. Dans les Purāṇas il suffit parfois, au moment de la mort, de prononcer par hasard des syllabes formant un des noms de Vishṇu ou de Çiva, pour être sauvé, fût-on le plus criminel des hommes. Dans le Nārada-Pancarātra, un brahmane de peu de foi, pour avoir mangé sans s'en douter d'un reste de nourriture consacrée et en avoir donné à sa femme, est mangé lui-même par un tigre...; purifiés par cette communion inconsciente, les trois participants, le brahmane, la brahmanî et le tigre vont droit au *goloka*, « au monde des vaches », le ciel suprême de Krishna ». (Développements très pareils dans le bouddhisme.)

3. Le *guru* « maître », et les sectes. — « A ces doctrines exaltées se rattache étroitement un autre trait caractéristique de l'hindouisme... : la déification du *guru* fondateur... A partir du XIIe siècle, le fondateur s'élève au rang du

l'assassinat : l'assassinat d'un pécheur qui vient de faire, par hasard ou miracle, une bonne action.

La bibliographie est étendue et complexe, car le suicide est pratiqué dans plusieurs sectes et les variétés sont nombreuses.

A. B. Keith, art. *Suicide* (*Hindu*) dans *ERE*, XII, 33-35; *Rel. and Phil. of the Veda*, 459, 591; La Vallée Poussin, art. *Suicide* (*Buddhist*) dans *ERE*, IX, 24-26, « Quelques observations sur le suicide dans le Bouddhisme ancien », *Ac. de Belgique*, déc. 1919, « Notes sur le Dharna » (qui est un suicide juridique et rappelle le « jeûne irlandais », étudié jadis par Hopkins), *ibid.* mars 1921, J. S. Speyer, *Indische Theosophie*, 271-280 (obtention du Nirvâna par le suicide).

I-tsing, trad. Takakusu, 297; De Groot, *Code du Mahâyâna*, 50, 217, 227.

Suicide jaina par inanition, ci-dessus 110-116 (Gurjuras), 205, 207 (Rastrakûtas). — Noyade de Someçvara, 209. — Offrande de la tête, 229. — Virabhadras du Mysore, 224. — L'arbre au suicide de Hiuan-tsang, 75. — Jagannath, 245. — Mort de Jaipal, 29. — Nombreux exemples de *satî*, *E. R. E.*, XI, 206. — Louis Renou, *Bibliographie védique*, 151; *Inde jusque vers* 300 *av. J.-C.*, 179. — Girnar, *Inde aux temps des Mauryas*, 295. — Les lépreux se faisaient enterrer vivants pour s'assurer les rites funéraires qui, autrement, leur étaient refusés (A. B. Keith).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Buddha ou du Jina : il devient ce que le Prophète ou les imans sont pour les musulmans, un révélateur, un sauveur surnaturel. Il se confond avec le dieu même, dont il est une incarnation : comme lui, il a droit à la bhakti, et... ses successeurs participent plus ou moins à la même prérogative. Rāmānuja, Rāmānanda... bien d'autres qui ont fondé des subdivisions secondaires ou qui ont brillé comme saints ou comme poètes, furent considérés de bonne heure comme des avataras de la divinité... Il s'établit ainsi dans quelques sectes une sorte de lamaïsme qui leur donna beaucoup de consistance et de stabilité. De nos jours encore, le chef des Smartas de Çringeri dans le Maïsour, qui passe pour avoir succédé à la *gaddî*, au siège (de Çamkara), prend le titre de *jagadguru*, de « *guru* du monde, auquel est attachée l'infaillibilité ». — Dans les sectes moins savantes et traditionalistes, le respect dû au maître immédiat, aux descendants du maître fondateur, va très loin : « Tous les descendants de Vallabhācārya sont adorés comme des incarnations de Krishna. La salive qu'ils rejettent en mâchant le betel, l'eau qui a servi à laver leurs pieds, sont bues avidemment par les fidèles. Ceux-ci leur doivent le triple *samarpana*, le triple abandon du corps, de l'esprit et de la fortune, et, pour les femmes de la secte, c'est la plus grande des bénédictions que d'être distinguées par eux. » Le culte du maître prend un aspect différent chez les Sikhs : « Le guru (Nānak) est le médiateur et le sauveur; il est infaillible; le fidèle lui doit une obéissance aveugle et ses rivaux, les fauteurs d'hérésie, finirent par être voués au feu, eux et leur famille... Pour lui et pour ses disciples, il était identique avec Dieu, et tous ses successeurs furent, comme lui, des manifestations de la divinité. »

9. Intolérance.

Un certain nombre de faits, signalés ci-dessus, s'accordent mal avec l'opinion reçue que l'intolérance est inconnue dans l'Inde hindoue : anti-bouddhisme de Çaçānka (92), jaïnisme intransigeant de Kumārapāla et représailles çivaïstes (145), anti-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

jaïnisme des Pāndyas (254), çivaïsme intransigeant et anti-viṣnuisme des Colas (310), guerre mi-sociale, mi-religieuse sous les Kalacuris (213), — sans parler de Mihirakula (16, 65), de l'hostilité des brahmanes contre Hiuan-tsang (74), des persécutions dont souffrirent les bouddhistes à l'époque de Puṣyamitra (*Inde aux temps des Mauryas...*, 181); encore 362.

A vrai dire, c'est un contre-sens de parler de la « tolérance » indienne, au sens de « respect de la conscience d'autrui », « liberté accordée à des croyances et à des pratiques qu'on n'approuve pas ». Aucun souverain indien ne peut, sans manquer au plus notable de ses devoirs, négliger d'établir le Dharma (le « bien ») et d'exterminer l'Adharma (le « mal »), car, dans l'Inde comme en Chine[1], la marche même des saisons dépend de la vertu des hommes.

Ce qui fait l'illusion, c'est le fait que, en règle très générale, les princes comme leurs sujets (comme les brahmanes instruits qui ne croient, en vérité vraie, à aucun dieu), vénèrent tous les dieux, croient à l'utilité de toutes les liturgies : les rois donnent aux bouddhistes, aux brahmanes..., comme les souverains de notre moyen-âge aux divers ordres religieux, tout en ayant leur « dieu d'élection »[2].

Toutefois, la règle n'est pas absolue : il arrive que des princes ou des groupes religieux regardent telle adoration ou telle pratique comme mauvaise. De même

1. Voir par exemple J. J. M. De Groot, *Sectarianism and Religious Persecution*, Amsterdam, 1903-1904 (Pelliot, *Bulletin*, 1903, 102, 304; P. Demiéville, 1925, 450).

2. Voir ci-dessus, *passim*, par exemple, 71 (un adorateur de Kṛṣna et de Çiva-Pârvatî), 94 (rois très bouddhistes et çivaïtes quand même), 145 (pèlerinage de Hemacandra à un temple çivaïte), 153 (village partagé entre moines et brahmanes), 196 (viṣnuisme et çivaïsme), 211 (fondations de Mahâdeva).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

que jadis un dieu trancha la tête d'un çûdra qui polluait le Véda en récitant des prières interdites à sa caste; de même un Çaçānka, çivaïte exclusif, prit en abomination le bouddhisme.

Un des aspects intéressants du problème est celui des relations des çivaïtes et des viṣṇuites. « Considérées dans leurs expressions extrêmes, les religions néo-brahmaniques [çivaïsme et viṣṇuisme] forment deux groupes nettement opposés et même hostiles..., mais dans la pratique cette opposition est presque toujours atténuée par des compromis. L'ardeur jalouse avec laquelle la partie militante des sectes maintient d'ordinaire les droits exclusifs de son dieu à la suprématie et à l'adoration, et qui s'est traduite plus d'une fois par de violents conflits, est rarement partagée par la population » (Barth, I,163).

La Trimūrti, la triade Brahmā-Viṣṇu-Çiva (ci-dessus 265), est célèbre dans la littérature depuis le Mahābhārata, III, 271, 4) : « Le maître des générations (Prajāpati) prend trois conditions : sous la forme de Brahmā, il crée; sous l'aspect humain (de Kṛṣṇa-Viṣṇu), il protège; sous la forme de Rudra (= Çiva), il détruit. » Mais cette triade, le plus souvent, n'est qu'un trompe-l'œil ou une combinaison instable : des trois, il n'y a que le deuxième, ou le troisième, qui compte (Barth).

Çiva est le serviteur ou une forme de Viṣnu pour les viṣṇuistes, et réciproquement, pour les çivaïtes : « Le corps de Çiva est fait de l'amalgame de tous les dieux » (inscription de Kākutsthavarman, début VIe siècle); « Çiva, en qui tous les dieux sont unifiés, reçoit le nom de Çiva, de Brahman, d'Immortel, de Bouddha, de Viṣṇu, de Jina » (inscription du temple de Khajuraho, 1001), mais son vrai nom est Çiva.

Le seul sincère effort de conciliation, et le plus heureux, fut l'invention du dieu Harihara où on voulut intégrer en parfaite égalité et presque « consubstantialité » Viṣṇu,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

d'un autre nom Hari, et Çiva, d'un autre nom Hara[1].

Pour le moniste Çamkara (ci-dessus 322), Çiva est le dieu qu'il faut adorer. Mais, pour les théistes purs du moyen âge (par exemple Kusumānjali d'Udayana, *circa* 980), le Dieu, qu'on adore sous différents noms, que même les athées appellent : « Celui qui est reconnu par l'accord commun » — est déjà le Dieu des Samājs du XIXe siècle, un Seigneur » qui n'a presque rien d'indien.

Anticléricalisme.

La légende et la fable bouddhiques témoignent d'une sorte d'anticléricalisme : l'histoire d'Açoka (avant la conversion) payant une pièce d'or toute tête de religieux (ci-dessus 188); — la mission de Pūrna qui va prêcher le bouddhisme chez les Çronāparāntakas : « Ils sont méchants ces gens-là, lui dit le Bouddha. S'ils te jettent des pierres, que penseras-tu? » — « Je penserai qu'ils sont bien bons de ne pas me frapper du bâton. »... « Et s'ils te tuent, que penseras-tu? » — « Qu'ils sont bien bons de me délivrer si facilement de ce corps de pourriture. » Et, en effet, les Çronāparāntakas, dès qu'ils voient ce moine de mauvais augure... (Voir Burnouf, *Introduction à l'histoire du Bouddhisme*, 252); — un des *Cinq cents contes et apologues* traduits par Chavannes, 1911, III, 102 : Le roi Pradyota d'Oudjein avait voué une haine toute particulière aux religieux tondus.. « Quelle faute ai-je commise,demande Katyāyana, pour qu'on me fasse périr? » — « Homme à tête rasée, votre vue porte malheur et c'est pourquoi je veux vous mettre à mort[2]. » — Aussi bien il y a, dans la confrérie

1. Barth, I, 165, qui insiste sur la date assez basse (X^e^, XIIIe siècle) des inscriptions signalant Harihara et doute, peut-être sans raisons décisives, de l'antiquité des bas-reliefs de Bādâmi (Fergusson et Burgess, *Cave-temples*, 407; Bhandarkar, *Vaisnavism...*, 44). Le Harihara khmer du vestibule d'entrée du Musée Guimet est du VIIe siècle (Grousset, 576, Goloubew, *Etudes Asiatiques*, I, 285, 1925).

2. Voir encore l'histoire de Fa-hien, ci-dessus 294. — On rencontre aussi, une fois du moins, un roi qui liquide les congrégations et fait monnaie avec les idoles, Harsa du Kaçmir, ci-dessus 166. C'est plutôt du brigandage que de l'anticléricalisme.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

bouddhique, une classe de religieux, les « hommes des cimetières », dont les textes canoniques condamnent les manières et les us (Bouddhisme, *Opinions*, 360), qui ressemblent trop aux « religieux » çivaïtes, si suspects.

10. Notes de chronologie et de littérature bouddhiques[1].

Petit Véhicule sanscrit.

1. Les recherches d'Oldenberg[2] ont montré tout ce que le canon de langue sanscrite doit aux sources magadhiennes-pâlies; celles de J. Przyluski[3] jettent quelques lumières sur ses origines locales. On peut, sans se compromettre, résumer l'opinion la plus plausible : tandis que les communautés de Kauçāmbī-Sānchī-Mālava inauguraient le canon de langue pâlie[4], les communautés de la Jamunā et du Nord-Ouest, obéissant à la mode linguistique de ces régions, mettaient en sanscrit la vieille tradition magadhienne non sans l'enrichir des rédactions de Kauçāmbī-Sānchī-Mālava; ce travail, commencé notablement avant l'ère chrétienne, se prolongea; le canon sanscrit, à côté des parties refaites sur le proto-canon et ses

1. Voir dans *Inde aux temps des Mauryas...*, 126, 323, des remarques sur le « proto-canon », le concile de Tissa, les origines probables de l'école pâlie, les missions birmanes et singhalaises, l'introduction du bouddhisme en Chine.

Un livre indispensable est la *Geschichte* de Winternitz, vol. II, 1re partie : *Die buddhistische Litteratur*, 1913 (voir G. Coedes, *Bulletin*, 1913, n° 7, 15; Mrs. Rhys Davids, *JRAS.*, 1913, 479). Pendant ces vingt dernières années, on a beaucoup travaillé en Europe, au Japon, dans l'Inde; les observations nouvelles et les découvertes sont utilisées, du moins en partie, dans la trad. anglaise de Winternitz, *Buddhist Literature*, Calcutta University, 1933.

2. Le remarquable compte rendu de G. Coedes, *Bulletin*, 1912, n° 9, 32-38.

3. Notamment *Légende d'Açoka*, 1923; *Concile de Râjagrha*, 1928.

4. L'admirable article de A. B. Keith, *the home of Pâli*, dans *Buddhistic Studies* de Law, 1931.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

anciens développements en langue vulgaire, contient des textes d'abord écrits en sanscrit[1].

2. Ce canon est le bien commun de plusieurs sectes ou écoles, notamment des Sautrāntikas et des Sarvāstivādins. Ces derniers ajoutèrent au canon (corbeille de la Discipline, corbeille des Sūtras ou « Discours ») une troisième corbeille, la corbeille d'Abhidharma, sept livres d'Abhidharma : textes scolastiques ou catéchismes; textes dérivant de la scolastique ancienne qui s'exprime dans bon nombre de Discours; textes aussi qui sont des traités exposant les innovations théoriques de l'école. Les sept Abhidharmas furent écrits par des docteurs historiques ou semi-historiques et peuvent être mis, au moins provisoirement, vers le début de notre ère[2].

3. La Vibhāṣā, commentaire d'un de ces Abhidharmas, explique les doctrines officielles des Sarvāstivādins du Kaçmīr : elle donne son nom à l'école philosophique des Vaibhāṣikas. D'ailleurs elle constitue une somme du Petit Véhicule scolastique, citant les opinions des diverses sectes ou écoles, Vātsīputrīyas, Mahīçāsakas, Dārṣṭāntikas, etc. : elle contient

1. Le canon sanscrit est plus archaïque que le canon pâli en ceci qu'il comprend seulement quatre *âgamas* (le canon pâli a cinq *nikâyas*) — A côté des quatre *âgamas*, il y a des Sûtras dits *muktaka*, dont l'autorité est souvent contestée, parce qu'ils ne sont pas inclus dans les *âgamas*. — Pour bien des Sûtras canoniques, l'antériorité de la rédaction pâlie n'est pas douteuse. — Le Vinaya sanscrit n'a été clos que tardivement : on y a mis notamment une littérature narrative qui, à Ceylan, est restée en dehors du canon. D'autre part, le livre sanscrit qui correspond au Dhammapada pâli (lequel fait partie du c non), est un ouvrage non canonique, un centon de stances extraites du Canon par un docteur historique, Dharmatrâta.

2. Pour cette littérature et la comparaison avec les Abhidhammas pâlis, comme pour la Vibhâsâ et les Sautrântikas, voir *Abhidharmakoça*, vol. VI (*Introduction*).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

des données anciennes. — C'est une compilation établie par les professeurs du Kaçmīr; d'après la tradition, œuvre de trois cents saints réunis en concile sous Kaniṣka : mais nous lisons dans un des derniers chapitres le récit d'un miracle arrivé « jadis sous le règne de Kaniṣka ». Donc, elle n'a pas été achevée ou « éditée » avant la dernière partie du IIe siècle (*Inde aux temps des Mauryas...*, 326-328).

4. A cette époque appartiennent vraisemblablement des ouvrages qui sont « littéraires » : l'Açokāvadāna[1], la Kalpanāmaṇḍitikā de Kumāralāta, les nombreuses compositions attribuées à Açvaghoṣa : drames, Saundarananda, Buddhacarita (poème sur la vie de Çākyamuni). — Le Saundarananda, qui pourrait s'intituler : « Conversion et sainteté de Nanda », est surtout un commentaire d'un des chapitres de l'Abhidharma. C'est à tort, à en juger d'après ses œuvres les plus authentiques, qu'on rattache Açvaghoṣa au Grand Véhicule[2].

Bien qu'il porte le titre de « Sūtra du Grand Véhicule », bien qu'il soit en partie en quasi-sanscrit

1. Ecrit à Mathurâ deux siècles avant Kaniska, Keith, 66, qu'il faut lire pour l'Avadânaçataka et la Jâtakamâlâ (traduite en 428).

2. Açvaghosa nous apprend peu de choses sur le bouddhisme, mais il est le plus ancien écrivain de la littérature sanscrite savante ou classique, et peut-être le meilleur. D'une part, à la différence des classiques, y compris Kalidâsa, il a quelque chose à dire; d'autre part, la stance sanscrite tenait encore beaucoup de la vigueur et de la simplicité des Préclassiques (Mahâbhârata, Râmâyana, poésie gnomique). — Voir Winternitz, III, 35, 180, 655; Keith, 55-64, 538; E. H. Johnston, *Nanda the Fair*, Oxford, 1932, très remarquable traduction.

H. Luders, *Bruchstücke der Kalpanâmanditika des Kumâralâta* 1926; E. Huber, *Açvaghosa, Sûtrâlamkara traduit... sur la version chinoise*, 1908. — Controverse sur l'attribution, notamment S. Lévi, *JA.* 1929, oct.-déc.; J. Przyluski, *Bull. Ac. Bruxelles*, nov. 1930; *Sautrântika et Dârstântika* dans *Rocznik*, VIII, 14, 1932.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

(ci-dessous 343), le Lalitavistara, biographie du Bouddha, est plutôt de Petit Véhicule (Secte dite *lokottaravâdin*, comparer le Mahāvastu).

5. Il faut signaler, après la Vibhāṣā ou à l'époque même de la Vibhāṣā, la rédaction de petits manuels d'Abhidharma (doctrine Vaibhāṣika).

La première moitié du IVe siècle est la grande époque des philosophes du Petit Véhicule.

Vasubandhu rédige un sommaire de la Vibhāṣā qui fera oublier les auteurs qui l'ont précédé dans cette voie; mais ses sympathies vont à l'école Sautrāntika que nous connaissons surtout par les critiques qu'il ne ménage pas à la doctrine que son sommaire définit[1]. — Samghabhadra (maître de Vimalamitra) réfute ces critiques (et introduit d'ailleurs quelques variantes dans la doctrine de la Vibhāṣā)[2]. — Harivarman enfin, dans la Tattvasiddhi, expose un système où le Grand Véhicule reconnaît, dit-on, plusieurs de ses thèses.

Il semble que, avec Vasubandhu et Samghabhadra, la fécondité des écoles du Petit Véhicule soit épuisée. Elles ne disparaissent pas, mais elles ne donnent plus qu'un petit nombre de docteurs en renom (Gunaprabha dont le disciple Mitrasena est connu de Hiuan-tsang, Prajnāgupta, ci-dessous 348).

Grand Véhicule[3].

1. Les idées maîtresses du Mahāyāna, ou Grand Véhicule, peuvent être brièvement définies : 1. méta-

1. Koça, VI, p. lii; Siddhi, 221 et Index.
2. Koça, VI, 136; Siddhi, Index.
3. Surtout d'après Noel Péri, *A propos de la date de Vasubandhu Bulletin*, 1911.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

physique; doctrine de l'inexistence des choses de l'expérience, des choses « causées » ou relatives (doctrine dite « du vide »), et doctrine d'un Absolu vide; doctrine idéaliste, ou de l'existence de la seule pensée, avec le système de psychologie approprié; 2. bouddhologie et mythologie; les Bouddhas sont des dieux bienfaisants trônant dans des paradis, se manifestant ici-bas par des simulacres qui sont les « Bouddhas humains »; autour d'eux, un nombreux personnel de saints et de dieux; 3. eschatologie; la doctrine du Nirvāna est abandonnée; le fidèle aspire, ou à devenir un Bouddha, ou, plus modeste, à renaître dans le paradis d'un Bouddha[1].

On voit bien comment ces idées se sont développées par le progrès des théories philosophiques du Petit Véhicule, par l'épanouissement des aspirations pieuses et altruistes du plus ancien bouddhisme; sans qu'on puisse négliger l'influence du brahmanisme philosophique et de l'hindouisme, qui sait? l'influence aussi de l'iranisme.

Elle se sont développées dans le cadre des anciennes communautés (Petit Véhicule).

A l'époque d'Asanga, les moines mahāyānistes appartiennent à quelqu'une des anciennes sectes et en suivent les règles disciplinaires : ils sont mahāyānistes en ceci qu'ils ajoutent aux vœux ordinaires des moines les vœux de « futur Bouddha » (charité universelle); se font une idée nouvelle de la hiérarchie des devoirs (sacrifier la loi du

1. On doit distinguer beaucoup de formes du Grand Véhicule; celui qui est strictement « çâkyamuniste » (voir Paul Mus, *Le Bouddha paré, Çâkyamuni dans le Mahâyânisme moyen*, dans *Bulletin*, 1928); celui qui est « amitâbhiste »; celui qui établit la pentade des cinq Bouddhas, Vairocana, etc.; sans parler du Grand Véhicule plus ou moins teinté de tantrisme. — Nous ne pensons ici qu'à la forme la plus ancienne et la mieux connue.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

« calme » à la loi du « service d'autrui », *Bulletin Ac. de Belgique*, 1929, 208, 1930, 33), de la hiérarchie des moyens de salut (« dévotion » préférée au « savoir »).

C'est seulement à une date assez basse (Valabhī, 640 A. D., Watters, I, 164, 227) que sont signalés des couvents mahāyānistes distincts des couvents des anciennes sectes : ne pensons pas que ces couvents abandonnassent l'essentiel de l'archaïque discipline (le témoignage d'I-tsing nous interdit cette hypothèse); mais, sans doute, on y observait certains principes mahāyānistes (abstention de la viande, car l'usage de la viande rendait odieux aux mahāyānistes les couvents du Petit Véhicule, comme on peut le conclure de *Religieux éminents*, 48); on y étudiait les livres du Grand Véhicule; on y vénérait les statues des Bodhisattvas[1].

Une époque vint cependant du syncrétisme bouddho-çivaïte, et le Grand Véhicule, par l'exagération de quelques-uns de ses principes, a préparé ou légitimé ce syncrétisme. Le panthéon bouddhique fut envahi par des divinités terribles ou érotiques; les moines renoncèrent au célibat pour devenir des Futurs Bouddhas. Nous sommes mal renseignés sur l'histoire de cette dégradation de la Bonne Loi. Il est certain que Hiuan-tsang ne fut pas choqué par le « çivaïsme » des communautés de Nālandā, que I-tsing trouva dans l'Inde des moines suivant son cœur, que le Bengale donna au Tibet des réformateurs, que les moines de Çrāvastī, en 1128, sont probablement exemplaires (ci-dessus 128)[2].

1. Tenir compte des remarques de Foucher, Gandhâra, II, 386.

Nous savons d'ailleurs que les couvents du Petit Véhicule faisaient une place à des divinités aussi suspectes que Hârîtî (Foucher, *Gandhâra*, II, 102). Nul doute que le culte des Bouddhas ne fût devenu une *pûjâ* hindoue, avec parfums, onguents, etc. (Bodhicaryâvatâra; S. Lévi, *Donations religieuses des rois de Valabhî*).

2. Sur le bouddhisme de basse époque au Bengale, « où les derniers groupes de moines tantriques furent absorbés par la secte de Caitanya », ci-dessus 98, 99; l'article de Crooke, *E R E*, II, 494; Farquhar, *Outlines*, 274, 311, qui cite Sen, *Hist. of Bengali Language and Literature*, Calcutta, 1911, 15-55. — La « Dharma Literature » et le Çûnyapurâna de Râmâî Pandita (XIe siècle ?), Farquhar, 271.

Pour l'Orissa moderne, N. N. Vasu, *Arch. Survey of Mayurabhunja*, chap. 2; *Modern Buddhism and its Followers in Orissa*, 1911 (ci-dessus 99); Crooke, art. *Oraon* dans *ERE*, IX, 502 (Gait, *Census Report Bengal*, 1901, 1, 204, 427 : tribu Sarâk de l'Orissa).

La pratique birmane, cambodgienne, du défloraage des filles par

2. Nous sommes à même de définir les divers aspects du Grand Véhicule; les diverses évolutions, doctrinales ou dévotes, qui s'achèvent dans le Grand Véhicule s'accusent nettement dans l'ancien monde bouddhique. Mais l'histoire du Grand Véhicule reste cependant mystérieuse.

La chronologie, la géographie des Sūtras qui constituent le canon du Grand Véhicule — canon jamais fermé, jamais même défini de quelque façon que ce soit — ne pourront être fixées que par des monographies minutieuses.

Deux points à signaler :

a. Une partie des Ecritures, la moins ancienne et la plus scolastique, est en sanscrit (ce qui indique l'influence des Sarvāstivādins); mais des livres fort importants sont en quasi-sanscrit (langue dite « des

les bonzes, L. Finot, *J A.*, 1912, 2, 121, P. Pelliot, *Bulletin*, 1902, 153. En Birmanie, confusion des moines et des « prêtres » indigènes, Duroiselle, *A S I*, Rep. 1915-6, 79; *JRAS.* 1899, 139, 699; *Bulletin*, 1909, 584. — Ci-dessus 333, le triple *samarpana*.

Kern, *Java, Bali and Sumatra* (Buddhism), *ERE.*, VII, 495. — D'un grand intérêt pour l'histoire du mélange bouddho-çivaïte. Krtanagara de Java (1272-1292) est un « fervent bouddhiste », un « fidèle laïc du Grand Véhicule », mais il a pour titre posthume le nom de Çivabuddha. Son temple funéraire était orné de deux statues : la première, Bouddha à l'effigie du roi; la seconde, Çiva androgyne à l'effigie du roi et de la reine. Les deux religions étaient religion d'Etat; les chefs des deux congrégations prenaient part aux cérémonies officielles. — Syncrétisme affirmé dans des livres savants (Sutasoma de Tantular). — Par ailleurs ce bouddhisme reste fidèle aux disciplines du Petit Véhicule quoique Grand Véhicule pour les liturgies, la mythologie, la métaphysique. — H. Bh. Sarkar, *Çiva-Buddha in Old-Javanese Records*, Indian Culture, I 284.

G. Coedes, *Les inscriptions malaises de Çrivijaya*, *Bulletin*, 1930, 57 (cité dans *Mélanges chinois et bouddhiques*, I, 378) : « .. une tradition qui paraît générale dans les monarchies bouddhiques, et d'après laquelle le roi s'identifie avec quelqu'une des grandes figures du panthéon bouddhique et va même jusqu'à faire figure de Bouddha vivant... ». (Comparer le Lamaïsme).

Ci-dessus 144, statues royales, apothéose des rois et des gurus.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Gāthās »), un jargon — du sanscrit prâcritisant ou du prâcrit sanscritisant — qui paraît avoir été en usage avant le triomphe du sanscrit grammatical et après la période où le prâcrit seul était employé en dehors des cercles brahmaniques[1] : et ceci apparente le Grand Véhicule à l'école Mahāsāmghika qui resta fidèle à ce jargon, et qui, par ses doctrines du « Bouddha supérieur au monde » et du « progrès des futurs Bouddhas », annonçait la bouddhologie du Grand Véhicule.

b. Les dogmes du Grand Véhicule étaient fixés à une date assez haute. Dès 67 A. D., la doctrine du « rien que pensée » était traduite en chinois, avec la théorie des stades de la carrière des Futurs Bouddhas; des morceaux du Ratnakūṭa furent traduits en 148; de la même date, les livres qui enseignent l'adoration d'Amitābha et la renaissance dans son paradis; les Chinois eurent une Prajnāpāramitā en 160, un Lotus de la Bonne Loi en 265.— La rédaction des œuvres capitales du Grand Véhicule se place donc au plus bas vers le début de notre ère[2].

On doit le remarquer, l'archéologie du Nord-Ouest de l'Inde (art du Gandhāra) n'a pas subi l'influence de l'hagiologie-mythologie du Grand Véhicule[3]; de même la scolastique du Petit Véhicule tout entière ignore les théories du Grand.

3. Le plus grand nom du Grand Véhicule est celui des Nāgārjuna. On lui attribue la révélation des Sūtras

1. *La Bhâshâ et le sanscrit mixte,* dans *Donum Natalicium Schrijnen,* 1929, 377-380, où sont exposées, avec quelques modifications, les vues de E. Senart, *Piyadasi*; voir *Inde jusque vers* 300 *dv. J.-C.*, 204-206.

2. Kâçyapa Mâtanga expliquait le Suvarnaprabhâsa (?), 58.

3. Foucher, *Art du Gandhara,* II, 371.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

du Grand Véhicule; les écoles tantrique et alchimiste le reconnaissent pour leur maître. A la vérité, Nāgārjuna, homme du Sud (Amarāvatī), du IIe siècle probablement, est étranger à la rédaction des Sūtras; il fut un dialecticien et un métaphysicien.

Sa dialectique fait toute l'école Madhyamaka[1] ou « du milieu ». Cette école est rangée dans le Grand Véhicule parce que ses adhérents admettent, en vérité relative, la bouddhologie et la mystique du Grand Véhicule; mais elle ne fait qu'achever l'œuvre critique du Petit. Celui-ci établissait le « chemin du milieu » et de la vraie méditation par la négation de tout « je », par la vacuité du « je ». Nāgārjuna va plus loin et montre l'absurdité de toutes les notions intellectuelles, l'impossibilité logique de toute expérience sensible ou mentale. On atteint à la vraie méditation, et par conséquent à la vérité vraie et au salut, par le vidage absolu de l'esprit, par la méditation du « vide » qui se détruit elle-même. Le rôle de la spéculation, qui n'est qu'une critique, est tout entier purgatif.

A côté de Nāgārjuna, plus jeune, Aryadeva. On a ensuite Pingala (Tsing-mou) du IVe siècle probablement, Buddhapālita et Bhāvaviveka de la seconde moitié du VIe siècle, Simharaçmi et Jnānaprabha, contemporains de Hiuan-tsang, Candrakīrti du VIIe siècle, Çāntideva qui suit, Çāntiraksita et Kamalaçīla du début du IXe siècle, Prajnākaramati du IXe, Advayavajra du XIe.

Toute doctrine métaphysique est interdite, par définition,

1. Pour les doctrines, R. Grousset, *Les philosophies indiennes*, 1931, La Vallée-Poussin, *Madhyamaka* (*Joyau dans la main*) dans *Mélanges chinois et bouddhiques*, II.

Pour la chronologie, notamment P. L. Vaidya, *Etudes sur Aryadeva*, 1923 (Patrie de Deva, qui n'est pas Ceylan, N. Dutt, IHQ., X, 137) Pour Nâgârjuna et ses attaches méridionales, *Mélanges chinois et bouddhiques*, I, 382 (Vogel et Nâgârjunikonda, ci-dessus 232). Ce Sud était *mahasamghika*, Watters, II, 217.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

au pur Madhyamaka; mais l'école distingue la vérité vraie qui est silence, et la vérité relative : Çāntideva, qui mérite une place dans l'histoire littéraire par son *Introduction à la carrière des Futurs Bouddhas*[1] est le plus dévot des hommes, le plus ardent des spirituels qui aspirent à la gloire et à la bienfaisance des Bouddhas.

Nāgārjuna, père de l'impitoyable dialectique du Madhyamaka, est aussi l'auteur d'hymnes célèbres et le commentateur de la Prajnāpāramitā. La Prajnā, Sūtra aux multiples recensions — toutes en sanscrit hormis une édition de la Vajracchedikā qui est en « jargon[2] »— est nettement ontologiste, « védântique ». Certaines écoles du Sud (Amarāvatī; couvents de la Secte des montagnes avec laquelle Nāgārjuna a eu probablement des relations) avaient introduit dans le bouddhisme la notion brahmanique de l'Absolu, du *dharmadhātu*, éternelle nature des choses. La Prajnā abonde dans ce sens ; mais elle bouddhise l'Absolu en le vidant; elle le définit en termes de « vacuité des choses apparentes »; elle pose un Absolu transcendant, mieux, sans rapport avec les choses qui n'existent pas.

A cet ontologisme appartient Sāramati dont les Tibétains attribuent le livre (Uttaratantra) à Maitreya-Asanga : c'est un « ancien » ; il fut traduit en chinois en 430; la tradition le place 200 ans avant Vasubandhu, au commencement du VIe, parfois au VIIIe siècle du Nirvana : indications qui donnent le IIe siècle de notre ère.

On doit placer ici, sans essayer une chronologie et des précisions doctrinales, des Sūtras comme la Çrīmālādevī, le Lankāvatara, et le mystérieux Çraddhotpāda, attribué à un

1. Bodhicaryâvatâra, trad. sous ce titre par La Vallée Poussin; Barnett, *Path of Light*, Londres, 1909 (Collection *Wisdom of the East*); ci-dessus 97.

2. Hoernle, *Manuscript Remains...*, Oxford, 1916.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Açvaghoṣa qui est difficilement l'Açvaghoṣa nommé ci-dessus[1].

4. L'école idéaliste, l'école du « rien que pensée », de la « pensée sans plus » (*cittamātra*), est aussi ontologiste. Mais son Absolu ne se présente pas sous le même aspect que l'Absolu de Sāramati ou de la Prajnā : il est la vraie nature des pensées, il n'existe pas en dehors des pensées (théorie des trois natures). — L'école nie l'existence de la matière et construit une psychologie nouvelle dans le bouddhisme, avec des éléments Sautrāntika : elle reconnaît une sorte d'âme (« intellect-réceptacle ») source des pensées, porteuse de germes créés par les pensées qu'elle a engendrées; il y a autant d'intellects-réceptacles qu'il y a d'individus : tandis que l'école ci-dessus conçoit une âme unique (théorie de l'Alayavijnāna). — La bouddhologie enfin est définie avec précision.

L'école a deux grands maîtres, Asanga et Vasubandhu (converti par Asanga) qui doivent appartenir à la première moitié du IVe siècle. Elle a une longue histoire dans l'Inde et en Chine.

a. Bandhuçrī et Citrabhānu, contemporains un peu plus jeunes d'Asanga-Vasubandhu. — Buddhasimha, disciple direct de Vasubandhu; Gopa, disciple direct d'Asanga. Un second Sāramati, auteur de l'*Introduction au Grand Véhicule*.

D'autre part Kumārajīva(384-417),célèbre traducteur,eut pour maître Bandhudatta (Petit Véhicule), frère du roi de Kaçmīr; il fut, à Koutcha, l'élève de Sūryasoma qui lui enseigna le Grand Véhicule et le Çataçāstra de Vasubandhu.

On a aussi la lignée : Vasubandhu, Vajrarsi (?), Aksayamati, Cheng-tsi, Bodhiruci (traduit en 525).

1. E. Obermiller, *Sublime Science...* (*Uttaratantra*), dans *Acta Orientalia*, IX, 1931. — Paul Demiéville, *Sur l'authenticité du K'i sin louen*, Tokyo, 1929.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

b. Dignāga, dont la période d'activité se place avant le VIe siècle, surtout logicien, occupe une place à part dans l'école. Après lui, Çamkarasvāmin. puis Bhadraruci qui finit *circa* 570.

c. L'école d'Asanga-Vasubandhu se divise en deux branches, Valabhī et Nālandā, Sthiramati et Dharmapāla.

Au commencement du VIe siècle, Gunamati, maître de Sthiramati qui lui succède à Valabhī. Sthiramati est le maître de Jayasena (né vers 533, a 100 ans en 633) qui le quitta pour les maîtres de Nālandā, Dharmapāla et Nanda; le maître aussi de Prajnāgupta (qui refuse l'invitation de Harsa en raison de son grand âge) : celui-ci retourna au Petit Véhicule (élève de Mitrasena élève de Gunaprabha) et fut un des chefs des Sāmmitīyas. — Au groupe de Valabhī se rattache peut-être Çuddhacandra.

Dharmapāla, « orthodoxe » commentateur de Vasubandhu au dire des Chinois, du Sud, meurt vers 560 à 32 ans (ci-dessus 264); il fut le maître de Çīlabhadra, Nanda, Jinaputra, Viçesamitra. — Bandhuprabha, Candrapāla, Çīlabhadra (né en 528; 106 ans en 633), Jayasena (100 ans en 633), dépassent 625. — Jnānacandra dépasse 650. — Jnānaprabha (Mādhyamika), Simhacandra, Simhaprabha, condisciples de Hiuan-tsang.

Entre Hiuan-tsang et I-tsing, Candragomin (ci-dessus 64).

11. Culte du soleil[1].

Le soleil est une des grandes divinités du Veda et tient une place notable dans les vieux rituels domestiques[2]. Mais

1. A. Barth, I, 222-223; Bhandarkar, *Vaisnavism, Çaivism and minor religious systems*, 1913 (§ 16, The sect of the Sauras and the Northern Sun-Worship, 151-155); J. M. Farquhar, *Religious Literatur*, 1920, 151 et 439.

2. A. B. Keith, *Religion and Philosophy of the Veda*, Bhandarkar, *Vaisnavism...*, 151-152; méditation du soleil dans Châṇdogya, 3, 1, 1; rôle eschatologique du soleil. — E. Senart, *Légende du Buddha, passim*

Il est peu probable qu'on doive référer à des influences iraniennes la secte méridionale des Sauras, connue par le Çamkaradigvijaya. (A. Barth; Bhandarkar, *Vaishnavism...*, 152-153). Les détails connus ne décèlent rien d'étranger.

Pour l'iconographie du soleil, Grünwedel-Burgess, *Buddhist Ar*

nous avons des raisons sérieuses de croire que le culte du soleil — distinct des divinités solaires, notamment de Visnu — s'est développé au cours des premiers siècles chrétiens sous l'influence iranienne si forte dans le Nord-Ouest (princes iraniens, tribus d'origine iranienne). Ceci intéresse le bouddhisme, Maitreya, Amitābha, et se rattache au problème général des pénétrations iraniennes dans l'Inde.

1. Il convient de rappeler notamment : 1. le temple mazdéen de Taksila, que visita Apollonius de Tyane (*circa* 50), et qui est probablement l'édifice récemment découvert par J. Marshal (*Inde aux temps des Mauryas*, 27, 277); 2. les monnaies de Kaniska, que Darmesteter appela plaisamment « un roi mage », avec les noms d'Anaïtis, Athro (Atar), Miiro (Mihira), etc. (*ibid.* 315); 3. la demi-suzeraineté sassanide et les monnaies avec l'autel du feu, pendant la période des petits Kouchans (ci-dessus 14); 4. le témoignage de la Rājatarangiṇī (ci-dessus 168) sur le mithriacisme de Mihirakula qui créa une ville Mihirapura, y bâtit un temple de Mihireçvara, y installa des « brahmanes » « barbares », Gândhāriens « qui ont commerce avec leurs sœurs et leurs belles-filles, probablement des Magas, pratiquant le huaêtvadatha » (J. Darmesteter; voir d'ailleurs *Koça*, IV, 147).

2. Nous possédons des renseignements formels sur l'installation au Penjab d'un culte iranien du soleil[1].

a. L'astronome Varāhamihira (Sanglier-soleil)[2], mort en 587, fils d'*A*dityadāsa (esclave du soleil : le soleil est la divinité d'élection des astronomes), ouvre la Brhatsamhitā

in India, 1901, 41; A. Foucher, *Gandhâra*, II, 162; G. Gombaz, *Ciel et Terre*, 1934, nov.

1. Sur les Magas, Weber, *Indische Streifen*, 1857, 103-106; Ac. de Berlin, juin-oct. 1879, janv. 1880; Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, 98, 391-356, I. — Voir l'excellent commentaire de J. Darmesteter, *J. A.*, 1887, 2, 68.

2. Varâha, sanglier, avatar de Visnu en sanglier, donc Visnu. Toutefois, le composé Varâhamihira, à entendre *varaha* au sens de Visnu, est difficile à expliquer. Darmesteter propose la version « Mihira au sanglier » et signale un passage du Mihir Yasht (§ 70) qui montre Mithra accompagné de Verethraghna sous la forme d'un sanglier.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

par une invocation au soleil; il nomme les Magas, prêtres du soleil (59, 19); il décrit la statue du dieu, botté, ceinturé, enveloppé dans un manteau des pieds à la poitrine à la manière des peuples du Nord, couronné, auréolé... (très pareil au Helios des monnaies de Kaniṣka (58, 46).

b. Le Bhaviṣyatpurāna (chap. 139, Aufrecht, Cat. d'Oxford) raconte le pèlerinage de Sāmba, fils de Kṛṣṇa, au Mitravana sur la Chenab; comment le soleil le guérit de la lèpre; comment il y construisit un temple et, ne trouvant pas d'officiants qualifiés, fit venir du Çakadvîpa (pays des Scythes) dix-huit familles de Magas[1].

Ces Magas descendent de Jaraçabda ou Jaraçasta, fils du soleil et de Niksubhā; celle-ci est la fille de Sujihva, brahmane appartenant à la *gens* de Mihira.

Ils ont quatre Vedas : Vada (?), Viçvavada (Vispered) Vidud (Vendidad), Angirasa; leur herbe sacrée se nomme *varsama* (bareçmar); leur cordon sacré, *avyanga* (aiwyāohana).

c. Le temple, dont le Bhaviṣyat attribue la construction au fils de Kṛṣṇa et auquel pense probablement Varāhamihira, est le temple de Multan, Mūlasthānapura, sur quoi nous renseignent Hiuan-tsang (Meou-lo-san-pu-lo, dans le royaume de Tse-kia, Beal, II, 274, Watters, II, 214) et Alberuni (Sachau, I, 116). Le pèlerin et le *munajjim* sont d'accord sur la célébrité de ce lieu saint, l'affluence énorme de gens venus des cinq Indes, les installations hospitalières, la richesse de l'icone... (Conquête de Multan, rebaptisé Alma'mura, par Muhammad ibn Alkasim qui outrage l'icone; destruction de l'icone par Jalam ibn Sharban; destruction du temple par Aurangzeb).

1. Le récit du Bhaviṣyat est confirmé par une inscription de Govindapur (Gayâ) de 1137 : « Les Magas, nés du soleil, ont été amenés par Sâmba ». — On signale un Sâmbapurâna (Orissa). — Dans Mahâbhârata, VI, 436, Maga = brahmane du Çakadvîpa. — Il existe encore au Râjputâna des Magabrâhmanas.

Sur une Saurasaṃhitâ, découverte au Népal par Haraprasad Sastri, nous avons seulement sa note du *Report* de 1905 : « There are so few works on the worship of the sun that the importance of this work can not be overrated. »

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

3. L'énumération des temples consacrés au soleil serait longue. On peut signaler celui de Mandasor (437, 473, ci-dessus 52), une inscription d'Indore (564), un temple de Gwalior à l'époque de Mihirakula, le temple de Kanauj dont parle Hiuan-tsang (Watters, I, 352), le temple de Mārtāṇḍa construit par Lalitāditya de Kaçmīr (733).

Harsa et ses ancêtres partageaient leurs faveurs entre le Soleil, Visnu, Çiva. — Bāna est précis sur la dévotion solaire de Prabhākara. — Mayūra est célèbre par son Sūryaçataka qui obtint du soleil d'être guéris de la lèpre (comp. Sāmba et Apālā du Rig Veda, ci-dessus 85). Six des vers de ce Sūryaçataka sont gravés sur un pilier d'un temple de Kāncī (*Madras Ep. Rec.*, 1921, § 78). Une note, *ibid.*, 1926-27, 79-80, sur le culte du soleil dans le Sud. Le seul temple ancien du soleil est celui dédié par Kulottunga Ier (Rājendracola, Sūryanarkoyil, dist. de Tanjore : influence des Gāhaḍavālas de Kanauj qui étaient adorateurs du soleil[1]. Mais les *ādityagṛhas*, sanctuaires du soleil (avec images apparentées à celle de Visnu), sont fréquemment édifiés dans des temples consacrés à d'autres divinités (Rājarāja le Grand, Rājendracola).

4. Dans le Veda, dans le rituel védique, le cheval est souvent associé au soleil, souvent employé comme fétiche représentant le soleil (Keith, *Rel. and Phil. of the Veda*, 69, 105) (Et le Proche-Orient établit aussi des relations entre le soleil et le cheval).

On sait que Visnu, dans l'avatar que nous attendons, apparaîtra sur le cheval Kalki, dont la légende n'est pas sans relations avec celle du cheval bouddhique Balāha (V. Goloubew, *Le cheval Balāha*, dans *Bulletin*, 1927, 223).

Le culte combiné du soleil et du cheval reste une caractéristique de tout l'Ouest : « Aujourd'hui encore tout rajpoute porte une amulette à l'image du cheval et du soleil... » (J. Malcolm cité *J. R. A. S.*, 1899, 543). — Un seul des rois de Valabhī (famille Maitraka) prend le titre de « dévot du soleil » ; mais ces princes adoraient le soleil : « Le zèle pieux de Çīlāditya avait valu aux souverains de Valabhī un

1. Comme les Pratihāras, ci-dessus 124, 125.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

secours miraculeux : touché de ses ferventes prières le soleil avait fait sortir d'une source qui lui était consacrée le cheval à sept têtes qui conduit son char...» (S. Lévi, *Donations de Valabhi*, d'après Tod, *Annals*, I, 217) et qui remplace les sept chevaux de l'ancienne iconographie. — D'autre part, la « ville du cheval » et le culte du cheval chez les Çātakarnis, (articles de J. Przyluski cités dans *Inde aux temps des Mauryas*, 207-208) montrent que tout culte solaire n'est pas iranien.

5. Bouddhisme et Iranisme[1].

a. Maitreya et Ajita sont d'abord deux disciples du Bouddha que rien ne distingue parmi tant d'autres. Plus tard, avant la clôture du canon pali, Maitreya prend une grande importance : on dit que Çākyamuni l'a désigné comme le Bouddha de l'avenir; on dit que, en attendant la réincarnation humaine dans laquelle il deviendra Bouddha, il règne dans le ciel des dieux Tusitas; une branche de la dévotion bouddhique naît et grandit : le fidèle aspire à renaître dans le ciel de Maitreya (Grand Véhicule avant la lettre), ou à renaître ici-bas à l'époque où Maitreya sera Bouddha et sauvera ses disciples[2]. Maitreya prend figure

1. Bibliographie de *Inde aux temps des Mauryas*, 243 : P. Pelliot' *Traité manichéen*, 336; Foucher, *Gandhâra*, II, 372, 566; Nariman, *Rev. Hist. Religions*, t. 65, 79; Grünwedel, *Mythologie*, Barnett, *JRAS.* 1926, 765.

Bibliographie de *Dogme et Philosophie du Bouddhisme*, 1930, 193 (Amitâbha, Maitreya).

P. Pelliot : « Il n'est pas sûr que les conceptions de la Sukhâvatī et d'Amitâbha se soient développées à l'écart de toute influence iranienne » (*JA.*, 1911, 2, 565). — M. Lalou, *Bibliographie bouddhique*, IV-V, qui signale *T'oung pao*, 1920-1921, 73 (Sur le Kâlacakra né au mystérieux pays de Çambala), 1927, 426 (Vairocana), et analyse *Les influences iraniennes en Asie Centrale et en Extrême-Orient*, 1911.

2. Abegg, *Messiasglaube in Indien und Iran*, 1928, pour qui les deux eschatologies sont indépendantes. Ce n'est pas la pensée de J. Przyluski, « La croyance au Messie dans l'Inde et l'Iran » dans *Revue de l'hist. des Religions*, juillet-août 1929, qui apporte des observations importantes.

J. Przyluski a renouvelé l'étude des parallèles irano-indiens : les enfers, *Légende d'Açoka*, 176; Mâra et Anro-Mainyu, *ibid.* 155; messianisme et millénarisme, *R. Hist. Rel.* art cité; « Influence iranienne en Grèce et dans l'Inde », *R. Un. de Bruxelles*, 1932, février; « La ville du Cakravartin », Rocznik, V, 165; « Un Dieu iranien dans

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

de Messie, de Saoshiant, — et chose curieuse, Ajita devient le « prénom » de Maitreya. Ajita signifie « invincible », et ceci rappelle Mithra Invictus.

Le Mahābhārata, Vanaparvan, contient deux hymnes au soleil; dans le premier il est nommé Maitreya; dans le second (III, 3, 61), Mihira et Mitra. — Il semble que Mitra soit, ailleurs, une personnalité maligne; cinq démons « qui volent le sacrifice » sont Sumitra, Mitravān, Mitrajna, Mitravardhana, Mitradharma (Hopkins, *Religions of India*, 423).

b. Il est presque trop facile de démontrer que le plus notable des Bouddhas du Grand Véhicule, l'actuel grand dieu, l'actuel Dieu du bouddhisme sino-japonais, Amitābha, « Lumière infinie », « d'éclat infini », est un dieu solaire et, par conséquent, iranien. Ajoutons que Amitābha porte le nom d'Amitāyus, « vie infinie », « l'éternel », ce qui fait penser au Zervanisme. — Amitābha règne dans le paradis de l'Ouest, « L'univers bienheureux » : on l'aperçoit en contemplant le soleil couchant...[1].

L'Inde ne manque pas de dieux lumineux depuis le Veda et le Mahābhārata. — Le paradis d'Amitābha est bien hindou[2] : les élus y naissent dans des lotus qui s'ouvrent vite ou lentement, suivant qu'ils sont plus ou moins préparés à la vue et aux sermons d'Amitābha. — Quel Bouddha, depuis le Çākyamuni du Lotus, n'est pas éternel? D'ailleurs chacun sait qu'Amitābha fut jadis un être transmigrant parmi les souffrances et les péchés, comme tous les Bouddhas. — On dira qu'un dieu solaire iranien a été transformé en Bouddha, que le paradis solaire a été bouddhisé et hindouisé : mais on ne dira pas que la *bhakti* dont Amitābha est l'objet, soit iranienne.

l'Inde (Vemacitra) », *ibid.*, VII, 1-9; « Devas et Asuras », *ibid.*, VIII, 25; *Funérailles*, 161. — Les Bâhlikas, *Inde aux temps des Mauryas*, 14 (Przyluski, *Udumbaras*).

1. Il semble qu'une fresque de Bâmiyân représente le Bouddha en dieu du soleil (M. Lalou, *Bibliographie bouddhique*, IV-V, 18). — L'iconographie présente souvent les dieux soleil et lune à la droite-gauche du dieu souverain.

On croit voir les deux astres sur les monnaies de Caṣṭana.

2. Il s'apparente au pays visnuite « au delà de la mer de lait » du Mahābhārata, Kasten Rønnow, *Some remarks ou Svetadvipa* dans *Bull. School. Or. Studies*, V, 253, 1929.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

ADDITIONS

Page 8.

Voir P. Pelliot, *Tokharien et Kouthéen*, *J. A.*, 1934, 1, 38-40, sur Kuzulakadphises, sur la dynastie des Kusanas (qui sont des Ta-hias autrement dit des Tukhāras).

Page 9.

Kapiça « n'est guère attesté que dans le Manjuçrīmūlakalpa; les autres textes et transcriptions ramènent à Kapiçi-Kapiçī » (P. Pelliot, *JA.*, 1934, I, 39; sur la valeur de Kipin). — Le ms. de Ptolémée à Katisa; pour Rapson, Kāpiçī, la ville (nommée Pāṇini, « la liqueur de Kāpiçī », IV, 2, 99), d'où Kāpiça « comme nous pouvons nommer le royaume pour le distinguer de la capitale » (*Cambridge History*, 555).

Page 11, 17.

P. Pelliot, *JA*, 1934, 1, 42, traduit le *Pei che* : «... Les Ta-Yue-tche et leur roi Ki-to-lo, qui, pressé par les Jouan-jouan, a émigré à la ville de Po-lo [Bactres], et a ensuite envahi l'Inde du Nord, réduisant en vasselage le Gandhāra.....; ...les Siao-Yue-tche, ou Petits Yue-tche, dont le roi avait sa capitale à la ville de Fou-leou-cha (Peshawer). Le roi des Grands Yue-tche, Ki-to-lo, pressé par les Hiongnou (qui prennent ici la place des Jouan-jouan), ayant émigré à l'Ouest, ordonna à son fils d'occuper cette ville; c'est pourquoi on appela (le royaume de ce fils) « Petits Yue-tche ». Lire le commentaire qui suit.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Page 18.

Tikina, tegīn, Grousset, 416, qui cite Pelliot, Origine des T'ou-kine. Le mot est mongol; voir p. 111.

Page 19.

Les renseignements d'Alberuni sur la dynastie Kallar sont confirmés par l'histoire du Kaçmīr de Kalhana (voir 168). Lalliya serait le vrai nom de Kallar (dont le *k* initial est une mauvaise graphie du ms. unique d'Alberuni?); Sāmand est le Sāmantadeva des monnaies; son fils Toramana (de nom hunique) fut intronisé par le roi de Kaçmīr sous le nom de Kamaluka, qui est le Kamalū d'Alberuni; Bhīma, grand-père de la reine kaçmīrienne Diddā (voir 166), construisit un temple au Kaçmīr en 950. — L'histoire du Kaçmīr ignore Jayapāla.

Page 26, note.

Voir les *Additions* à page 47.

Page 35.

May not Candragupta's Kumāradevī have been a princess of the Nepali branch? (L. D. B.).

Page 38.

Pusyamitra, deux sacrifices du cheval; Pārāçarīputra Gājāyana Sarvatāta, un (I. A. LXI, 203, IHQ. IX, 795); Vedaçrī Cātakarni, deux (Arch. Surv. West. India, V. 60); les Bhāraçivas, dix (Corpus, III, 96); Pravarasena le Vākātaka, quatre (Corpus III, 97); Mādhavavarman le Visnukundin, onze. (D'après D. R. Bhandarkar, *Indian Culture*, I, 115, voir aussi I, 311.)

Intéressants les renseignements de Philostrate (Vie d'Apollonius de Tyane) sur le sacrifice royal de taureaux et chevaux à l'Indus; intéressantes les remarques de Roger Goossens (*JA.*, 1930, 2, 280, *Un texte grec relatif*

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

à l'Açvamedha) et de J. Charpentier, *The Indian Travels of Apollonius of Tyana*, Upsala, 1934, 47 (qui signale P. E. Dumont, *JAOS*, 54 (1934), 112, et Johansson *Die altindische Göttin Dhisana* (1917), 108).

Page 40.

Ligne 4. — More likely, he came to terms with the Pallavas not very far south of the Godāvarī (L. D. B.). Au bas. — Kaurāla peut-être Korāda (Vizagapatam) (L. D. B.).

Page 42.

Pour les anciens rois d'Ahicchatra, période Çunga, *Cambridge History*, 525.

Page 45.

Sur le titre *devaputra*, en dernier lieu S. Lévi, *JA*, 1934, 1, 1-21.

Page 46.

Sur les Murundas, B. C. Law, *Indian Culture*, I, 386-8.

Page 47.

Parmi les noms de Candragupta II, Sāhasānka. Il est ainsi désigné dans des inscriptions du Rāstrakūta Govinda IV et accusé « d'avoir été cruel pour son frère aîné; d'avoir épousé la veuve de son frère aîné; d'avoir, par frayeur, eu recours à des arts diaboliques ». De curieuses confirmations de ces accusations sont signalées par V. V. Mirashi, *IHQ*. X, 48, qui cite à ce sujet, le drame Devīcandragupta (d'après Bhandarkar, *New Light on the Early Gupta History*, dans *Malaviya Commemoration* volume, 207) important pour l'histoire de l'assassinat du dernier Satrape d'Oudjein.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Page 49.

Sur l'identification, bien douteuse, du Visnupadagiri où était jadis dressé le Pilier de fer, *Indian Culture*, I, 515-519.

Page 51.

Nālan*dā*, incendié en l'an 11 de Mahīpāla, *Indian Culture*, I, 291; mort tragique du moine Vipulaçrīmitra, *ibid.* et *Ep. Ind.*, XXI, 97.

H. D. Sankalia, *the University of Nalanda, with a preface of H. Heras*, Madras, 1934.

Page 52.

Fondations religieuses de l'époque de Kumāragupta : 1. Temple du soleil, 52, n. 2. — En 433, Mayūrāksaka, ministre de Viçvavarman, élève dans la même région un temple à Visnu et une maison pour les Mères (divinités çivaïtes), « pleine de *dā*kinīs », c'est-à-dire de goules ou ogresses. — 2. Idoles jaïnas consacrées en 425 et 432 (Udayagiri, Mathurā). — 3. Idole du Buddha, don d'un moine Buddhamitra, à Mankuwar en 448; Kumāragupta porte le titre modeste de *mahāraja*. Don de monnaies au couvent de Kākanādova*ta* (Sānchī) pour l'entretien perpétuel d'un moine en visite, 450. Don d'une image, Mathurā, par la *viharasvamini*, apparemment l'épouse du fidèle laïc qualifié « propriétaire ou maître du couvent ». 455.

Page 66.

Sur Vainyagupta qui peut être un empereur en dépit de son titre modeste de Mahārāja, D. C. Ganguli, *IHQ.*, X, 154 (mars 1934). — C'est le titre accordé à Kumāragupta Ier en 448 (inscr. de Mankuwar, ci-dessus 52 Add.); par contre Dhārāvarsa, qui n'est qu'un roitelet du mont Abū (ci-dessus 147) affecte un protocole grandiloquent.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Page 71.

E. A. Pires, *The Maukharis, with a preface of H. R. Heras*, Madras, 1934.

Sur l'origine légendaire des Maukharis et leurs relations avec les Mālavas, Niharranjan Ray, *Ind. Culture*, I, 298.

Page 75.

Akbar, sous l'influence du jain Hīravijaya, interdit l'usage de la viande. V. Smith, *Akbar*, 166, et diverses sources signalées par J. Charpentier, *JA.* 1911, 2, 204, *Mélanges Winternitz*, 303 (Sur les règles alimentaires du cinquième édit sur pilier d'Açoka).

Page 79.

Les « cinq Indes » des Chinois sont les cinq contrées des Purāṇas et de Rājaçekhara (*circa* 900) : 1. l'Orient, au delà de Bénarès; 2. le Sud, au delà de Mahismatī (Mahesh sur la rive droite de la Narmadā, ou capitale de l'Avanti-Mālava); 3. l'Occident de Devasabhā (?); 4. le Nord, au delà de Thāneswar; 5. le Milieu, Antaravedī, entre la Perte de la Sarasvatī et le confluent Yamunā-Gange. — Les cinq Gaudas sont : 1. Sārasvata (Penjab) 2. Kanauj, 3. Gauḍa (Bengale), 4. Mithilā (Darbhangah), 5. Utkala (Orissa). — Les cinq Drāvidas, ci-dessous 176.

Page 86.

Sur le *pancavarsa*, « grande assemblée méritoire quinquennale »; écarter l'étymologie courante, « les cinq mois de la saison pluvieuse », J. Przyluski, *Légende d'Açoka*, 334 et références 449; Koutcha, Watters, I. 63, Bāmiyān, I, 119.

Le zèle de Harsa ne se manifestait pas seulement par le culte (*pujā*) du Bouddha et les présents aux moines, mais encore par le désir de s'instruire (en compagnie de sa sœur Rājyaçrī) et surtout par la surveillance dont

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

favorisait la Communauté : « Les moines qui négligeaient les règles disciplinaires et dont la conduite était immorale, il les bannissait de sa présence et du pays » (Watters, I, 344). Voir *Inde aux temps des Mauryas*, 98 (Açoka), E. H. Johnston, *Relations of Brahmans and Buddhists to rulers*, 1933.

Le Harsa de Bāṇa, lequel n'est pas bouddhisant, est peut-être moins bouddhiste que le vrai Harsa. Hiuan-tsang exagère en sens inverse. Le cas de la sympathique Rājyaçrī, qui est un peu « la vénérable sœur aînée » (ci-dessous 276), est différent : elle fut certainement une bonne bouddhiste. Nous connaissons plusieurs princesses plus bouddhisantes que leurs maris.

Page 87.

La « brahmanisation » commencée bien avant le Bouddha se continue de nos jours au Bengale comme dans le Sud. Les « divinités de village » (*grama devatas*) sont peu à peu identifiées aux grands dieux orthodoxes. Thakurānī Māī, la déesse sanguinaire des Bhuiyās, est aujourd'hui reconnue pour une forme de Durgā, l'épouse de Çiva. Les Birhors adorent une poutre à laquelle ils donnent le nom de Mahāmāyā, « Grande illusion cosmique », fille de Devī. Les Kādars de Bhāgalpur et les Santāls adorent les dieux de leurs sauvages ancêtres, mais, « quand on les interroge sur leur religion, ils déclarent qu'ils sont hindouistes et parlent du Suprême Seigneur, de Mahādeva (Çiva), de Viṣnu, comme s'ils vivaient en parfaite orthodoxie. Parler des dieux hindous est la première démarche vers l'adoption graduelle des formes extérieures de l'Hindouisme. La seconde est de faire appel à des brahmanes (des brahmanes de rang inférieur, il s'entend) qui officient, qui « déposent » les dieux locaux ou, plus souvent, leur assignent une place dans le panthéon régulier au titre de manifestation de quelque principe divin; ou bien encore les anciennes déités sont reléguées dans l'obscurité du culte domestique. Enfin, si le clan jouit de quelque influence, si ses chefs possèdent quelque fortune territoriale, rien ne les empêche de réclamer le rang de Ksatriyas. »

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Nous possédons des détails instructifs sur le rôle assigné aux brahmanes dans les tribus en procès de brahmanisation. Ici les brahmanes consentent seulement à recevoir des présents et à donner des avis spirituels; là ils officient aux services « orthodoxes », cultes des grands dieux, mais se refusent à intervenir dans les cérémonies domestiques (mariages, funérailles, etc...), dans le rituel des déités locales : cela appartient le plus souvent aux sorciers ou prêtres autochtones; ailleurs enfin des brahmanes se mettent au service du clan pour tout le spirituel, soit que « la dureté de l'âge de fer » les contraigne aux pires concessions, soit que le clan s'adapte vraiment aux exigences d'une orthodoxie complaisante (règles de caste et mariage, règles d'alimentation, etc...).

D'après H. H. Risley, *The tribes and casts of Bengal*, I, 71, 369, cité par W. Crooke, ERE., II, 487.

Voir *Inde jusqu'à 300 avant J.-C.*, 168 (*vratyastoma*), 169 (çakas... chinois), 174, 178 (transformation de chefs sauvages en ksatriyas; les Nairs et les Népalais, Lévi, *Népal*, I, 220). — Sur les *vratyas* et les *outcasts* rituellement admis (la théorie dit « réadmis ») dans la communauté brahmanique, la bibliographie de Louis Renou, *Bibliographie védique*, 1931, 153 et 334.

Page 87, note.

En dernier lieu, B. C. Law, dans J. I. I., XII, pt. 3, *The Pundras of Ancient Bengal* (L. D. B.), et N. K. Bhattaçālī, *New Çaktipur grant of Laksmana Sena and Geographical divisions of Ancient Bengal*, JRAS., 1935, 73.

A. Geddes, *Au pays de Tagore, La civilisation rurale du Bengale occidental et ses facteurs géographiques*, Paris, 1928.

Page 88.

Vijayasena (ci-dessous 103) épousa, *circa* 1100, Vilāsadevī de la famille Çūra. Il y a encore un roi Ranaçūra (Bengale Sud-Ouest?) battu par Rājendra Cola Ier.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Page 89.

Sur les « primitifs » de Bengale-Chota Nagpour de nombreuses récentes publications de Sarat Chandra Roy, *The Birhors, a little-known Jungle-tribe of Chota Nagpur*, *Oraons of Chôtâ Nâgpur*, *Oraon religion and customs*, Ranchi, 1915, 1925, 1928.

Page 94.

Art sous les Pâlas, R. D. Banerji, *Eastern Indian School of Mediaeval Sculpture*, ASI, Imp. Ser., 47, 1933 — traite aussi des écoles du Gandhāra, de Mathurā et de Bénarès.

Page 99.

D'après J. Ch. Ghosh, *Indian Culture*, I, 290, Mahīpāla règne de 981 à 1041. — En 984-985, révolte des Vangālas qui brûlent des monastères bouddhiques; ils se rattachaient à Matsyendranātha (V. Lévi, *Népal*, passim, III, 210; Ind. Culture, I, 723) et Goraksha nātha (Farquhar, 418). — Histoire d'Atīça.

Page 103.

Le dernier épigraphiste (*Ep. Ind.*, XXI, 211) place en 1178 l'avènement de Laksmanasena. — Article utile pour les Senas, pour l'administration du Bengale.

Page 107.

Après Bhāskaravarman, une dynastie dont la capitale fut Harūppeçvara et qui n'est pas bien connue : Çālastamba, Vijaya, Pālaka, Kumāra, Vajradatta et Harisa. Ce dernier, un grand souverain, est mentionné dans l'inscription de Jayadeva II de Népal (759); : non, d'après S. Lévi, *Népal*, II, 171.

Après Harisa, une dynastie « mleccha » qui commence avec Prālamba et se termine avec Tyāgasimha.

Puis Brahmapāla dont le fils Ratnapāla aurait repoussé le Cālukya Vikramāditya VI (voir 210), les Bāhikas et

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

les Taikas (? ? Musulmans). Vers cette époque, Kumārapāla de Bengale (voir 100) charge Vaidyadeva du gouvernement de l'Assam. Puis Indrapāla.

Déroute des Musulmans en 1205, en 1258.

Après la lignée de Brahmapāla, conquête des *A*homs (1228) sont la suprématie dure jusqu'au XIXe siècle.

Les *A*homs sont des Shan, des Thaï (Grousset, 175); les Musulmans les nomment *A*sām; on assure que l'Assam tient d'eux son nom. Voir Guidon, *ERE*, I, 234-237, d'après Gait, qui donne des détails sur l'hindouisation de ces clans, la disparition de leur langue, la persistance de leurs pratiques religieuses et de leurs « clergés ».

Page 115.

Plusieurs savants, dont L. D. Barnett, doutent de l'origine « scythe » des Gurjaras. F. W. Thomas donne une forme humoristique à un scepticisme que je crois exagéré : « Qui sait ce qu'est un Gurjara excepté un Gurjara? »

Page 127.

B. N. Reu, *History of the Rashtrakutas*, Jodhpur, 1933 (Leurs relations avec les actuels Rāṭhor de Jodhpur, avec les Gāhaḍavālas...). — Compte rendu de D. R. Bhandarkar, *Ind. Culture*, I, 532 (discussion du *turushkaḍanḍa*).

Page 127.

Consulter H. Ray, *Dynastic History*, pour la fin des Pratihāras.

Page 128.

Jayacandra, 1170-1190. — Querelle entre Jayacandra et le Cāhumāna Prthivīrāja (ci-dessous 131); neutralité dans le conflit Musulman-Prthivīrāja (deux batailles de Tarāīn-Tarāorī); d'où la désastreuse bataille de Chandāwar.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Page 129.

Le saint Vasistha fit sortir du feu quatre héros, dont Paramāra, pour reprendre sa vache Nandinī. (Ailleurs, Paramāra est le fils du saint Çaunaka.) Cette histoire est inconnue des vieilles sources; on la trouve d'abord dans le Chand-Rāisā qui peut dater du début du XIIIe siècle (? V. Smith, 402).

Page 137.

D. B. Diskalkar, charte de Dharasena II, première mention d'une éclipse dans une épigraphe, 19 mars 573, *Ep. Ind.*, XXI, 180.

Çīlāditya donne 200 *padavartas* de terre dans le village Bhadreniyaka, assure le service du temple solaire de ce village : pour le bain, le parfum (santal), les fleurs, l'huile des lampes, la musique instrumentale et vocale, la danse, les sacrifices et les offrandes, le personnel, les réparations.

Page 138.

Sur Çīlāditya II et III, *Ep. Ind.*, XXI, 208, inscript. de 666-667.

Page 144.

Plusieurs savants doutent que les drames attribués à Bhāsa soient vraiment de ce poète; A. B. Keith, Préface, 12-16.

Pour les « galeries », voir aussi K. R. Subrahmanian, *The Origin of Saivism*, 29, et T. G. Aravamuthan, *South Indian Portraits in Stone and Metal.*

Page 145.

L'*ahimsā* n'empêcha pas Kumārapāla d'être un roi guerrier.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Page 146.

Bhīmadeva de *circa* 1178 à 1241.

Page 148.

On est surpris de rencontrer des Huns à une date aussi basse. Nous savons qu'il y a des Huns « littéraires » (ci-dessus 12). Cependant quand une charte dit que la femme de Karnadeva (*circa* 1000) est de la « maison Hūna » (ci-dessus 158), force est de croire que des clans huniques avaient conservé leur nom et leur protocole. Ci-dessus 111, un *tikina*, visiblement le chef héréditaire d'un clan hunturc, est au service de Yaçodharman; ci-dessus 123, un chef Tomara (*circa* 900), porte un nom qui figure dans la titulature de Toramāna. Les indices ne manquent pas qui autorisent ou invitent à admettre la longue persistance des groupes ethniques d'origine étrangère.

Parmi les « ethniques », un des plus notables est *yavana*. O. Stein, *Yavanas in early Indian Inscriptions*, *Ind. Culture*, I, 343-357; « le terme *yavana* n'indique pas nécessairement la nationalité grecque ». — Le terme *yona* dans Açoka désigne les Perses, E. J. Thomas, *Zoroastrian Influence*, *Modi Memorial Volume*, 279; *yavana* désigne les Perses dans Harsacarita, Bhandarkar, *Ind. Culture*, I, 16; voir *ibid.*, I, 519.

Page 157.

Corriger la dynastie de Ratanpur :
9 Jagaddeva, frère de 8; 10 Ratnadeva III fils de 9, dont une inscription de 1182 est publiée dans *Ep. Ind.* XXI, 159.

D'après J. Ch. Ghosh (*Indian Culture*, I, 289), Gāngeyadeva finit en 1039.

Page 158.

Karna, Mahīpāla et Atīça, *Indian Culture*, I, 290.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Page 173.

Northey and Morris, *The Gurkhas..., with a chapter on the People and their Language* by Turner, 1928.

Page 185.

Vanavāsi, Ptolémée, VII, I, 83, Mahāvamsa, XII, 4, *Ep. Ind.*, XX, 36.

Page 197.

Sur les Moriyas, Sankar, *JRAS.*, 1924, 664.

Page 198.

Les Nalas furent « détruits » par le Cālukya Kīrtivarman. On a de cette dynastie une inscription (deuxième partie du ve siècle), *Ep. Ind.* XXI, 153 (Vizagapatam District).

Page 201.

Une inscription de Kīrtivarman-Satyāçraya, 751-752, *Ep. Ind.*, XXI, 204 (précisions sur Annīgeri).

Page 202.

Anant Sadashiv Altekar, *The Rāshtrakūtas and their time, a political, administrative, religious, social and literary history of the Deccan during c. 750 A. D. to c. 1000 A. D.*, Poona, 1934, pp. VIII-426.

Le mot *rāstrakūta* n'a rien de mystérieux : « headman of a province » comme *grāmakūta* : « headman of a village ». — « It properly means only a petty governor of district » (L. D. B.). — Les mots *rāstra*, *rāstrins* ne sont pas équivalents. Une relation entre Mahārāstra et *rathika*, *mahārathika*, n'est pas impossible.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Page 203.

Diverses références (Açoka, Khāravela...) aux Rāṭhikas, Mahārathis, etc., B. C. Law, *Indian Culture*, I, 390.

Pour l'ancienne histoire des Rāṣṭrakūṭas.

Un cuivre (*Ep. Ind.* XXI, 289), que l'écriture place au VIe-VIIe siècle, signale les dons d'un « Adhirāja Indrananda de la famille Sendraka (Fleet, *Dynasties*, 292), favori du Mahārāja Dejja issu de la famille Rāṣṭrakūṭa ». Le cuivre est daté « 845 des rois Aguptāyikas qui appartiennent à la lignée de Vardhamāna le 24e Jina », rois inconnus. L'éditeur pense à Candragupta (312 av. J.-C.), ce qui donnerait 532 pour le cuivre.

Quoi qu'il en soit, nous avons ici un roi fort antérieur à la charte de Dantidurga, 753, et qui se placerait avant les premiers Cālukyas (Des inscriptions du Xe-XIe siècle disent que les Cālukyas ont renversé des Rāṣṭrakūṭas : témoignage écarté par Fleet, 342, et qui serait à retenir).

Page 205.

Le Praçnottara est un traité de *nīti*, « conduite, politique », par questions et réponses; une sagesse plus mondaine que religieuse : « Qu'est-ce qui est insondable? La manière d'agir des femmes... Qu'est-ce que la vérité? Le bien des êtres ». — L'ouvrage a été adopté par les bouddhistes et figure dans le Canon tibétain (M. Lalou, s. voc. Vimala praçnottara) où il est attribué au « grand roi grand poète Amoghavarsa ». Ailleurs il porte le nom de Çamkara ou celui du jaïna Asitapaṭa. — Traduit par Schiefner, 1858. Foucaux, 1867; voir *IHQ*. V, 143, Winternitz-Ketkar, II, 561.

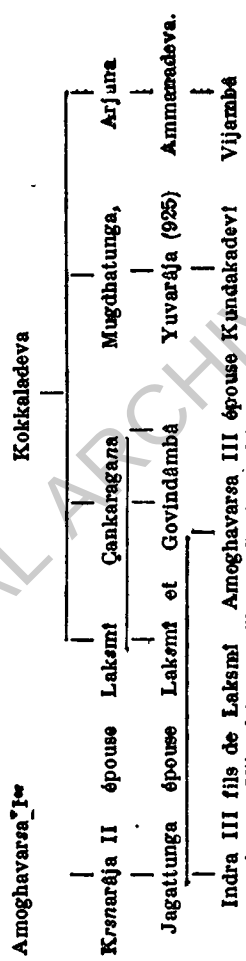
Page 206.

Une inscription de Krsna II, 883-884, *Ep. Ind.*, XXI, 206.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Page 206.

Relations de mariage des Rāṣṭrakūṭas et des princes de la maison Kokkala (ci-dessus 156).



NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Page 206.

Sur Govinda IV, faussement accusé par Bhandarkar (*Early History of the Deccan*) d'avoir assassiné son frère, d'une générosité fastueuse qui lui mérita le nom de « Pluie d'or » (Suvarnavarsa) (600 donations aux brahmanes, huit cents villages donnés aux temples et aux religieux); d'ailleurs « le séjour de l'amour, entouré d'une foule de jolies femmes », V. V. Mireshi, *IHQ*, X, 51.

Page 207.

Krsna III doit débuter entre 23 février et 23 décembre 939 et finir en 966-967, *Ep. Ind.* XXI, 260; Khottiga, son demi-frère.

Howdah, howder, houdar, houza, de l'arabe *haudaj*, « a great chair or framed seat carried by an elephant ». *Haudaj* s'entend de la litière pour chameaux. — *Hobson-Jobson*, 427.

Page 216.

Le plus récent mémoire relatif aux Parsis est S. H. Hodivala, *Parsi History*, Bombay, 1930. Il y a beaucoup de choses dans D. Fr. Karaka, *History of the Parsis including... their present position*, Londres, 1884.

Page 222.

Le fait capital de l'histoire des Kākatīyas est la conquête du « pays Andhra ». Celui-ci, soumis aux Colas (voir p. 240), était divisé en plusieurs principautés (Nellore district, capitale Kanduhur; Guntur, capitale Konidena; Pākanādū, capitale Pottipi) et vit naître à cette époque la littérature de langue telugu (Nannecodu, roi de Pottipi, traducteur du Kumārasambhava). — Sous Pratāparudradeva, Warangal annexa ces districts. On le fait régner de 1140 à 1196.

Les premiers Kākatīyas sont jaïnas; Pratāparudra Ier passe au lingaïsme que créa Basava (ci-dessus 213).

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Pour le développement de la littérature telugu sous les Kākatīyas et la carte politique après Pratāparudra II (1295-1323), voir le sommaire de Chenchiah et Bh. Rao Bahadur. *A History of Telugu Literatur* (Heritage of India Series, sans date).

Le premier nom connu est celui de Nannayabhaṭṭa Nanniah (date incertaine) qui transposa le Mahābhārata. — Toute l'épigraphie avant 927 (ci-dessus 239) est en prâcrit ou en sanscrit : l'influence septentrionale a été très forte au pays Andhra.

Un curieux ouvrage est le Padyamulu de Vemana (date incertaine) où résonne la note anti-caste, anti-brahmanique, anti-hindoue : « Ils gémissent : « Bénarès ! Bénarès », et se réjouissent d'y aller. N'est-ce pas le même Dieu qui règne là et ici? Si ton cœur est pur, il est ici comme là. » « Le brahmane pratique la solitude du chien, la méditation de la grue, le chant de l'âne, le bain de la grenouille : n'essaierez-vous pas de connaître vos propres cœurs? » — « Les livres nommés Vedas sont des courtisanes qui trompent les hommes : la connaissance intime de Dieu, voilà l'épouse. » — « Pourquoi mépriser le Paria? Sa chair n'est-elle pas semblable à la nôtre et son sang à notre sang? » L. D. Barnett (à qui je prends cette note, *Heart of India*, 109) dit que « the South of India is one of the most interesting corners of the world. »

Page 224.

Les Musulmans, guidés par Malik Kāfūr, avaient pénétré jusqu'au fond de Carnate; « mais bientôt un nouvel Etat dravidien s'éleva sur les ruines du Cola, du Telingana et du Dvārasamudra et, durant deux siècles, tint tête à l'invasion musulmane : Vijayanagar, la Cité de la victoire » (R. Grousset).

Vijayanagar fut fondé vers 1335, par des princes du Sud, au lendemain de la destruction de Warangal, 1323, et de Halébid, 1326-7. Ses ruines font l'actuel Hampi. La « grande pagode de Çiva » est du XVe siècle, le Viṭhobā de 1529. Les deux frères, Mādhava et Sāyana, seconde moitié du XIVe siècle, sont deux noms notables de l'exégèse védique et philosophique.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Ishwari Prasād, 431-480, donne avec l'histoire des dynasties et des guerres, une claire description de l'administration du royaume,

R. Grousset, 112-114.

R. Sewell, *A forgotten Empire, a contribution to the history of India*, Londres, 1900; *JRAS.*, 1915, 383.

Krishna Sastri, First, Second, ThirdVijayanagar dynasty, *Arch. Sur., Rep.*, 1907-8, 1908-9, 1911-12.

Rao Bahadur Narasimhachar, Mādhavacharya and his brother, *Ind. Ant.* 45, 1916.

K. Ayyangar, *Sources of Vijayanagar History*, Madras 1920. — Ces sources sont plus abondantes tous les jours par les éditions de l'*Ep. Ind.* (art. de Barnett, etc.).

Krishna Macharlu, Origin, growth and decline of the Vijayanagar empire, *Ind. Ant.* 1923.

H. Heras, *Beginnings of Vijayanagara History*, Madras, 1933.

B. A. Saletore, Vijayanagara Conquest of Ceylan, *Ind. Ant.* 41, nov. 1932.

Rames Basu, Vijayanagar in Bengal tradition, *IHQ.* III, 261.

B. A. Saletore, *Social and Political Life in the Vijayanagara Empire*, vol. I and II, Madras, 1934 (voir *Indian Culture*, I, 139).

Page 227, note 2.

L. Rice, *Mysore and Coorg, A Gazetteer...*, Bangalore, 1876-1878; *Coorg Inscriptions*, Bangalore, 1886.

Pages 226-229, Dynastie Ganga.

D'après les plaques de Mārasimha (*J. Mythic Society*, XIV, n° 1, 10), 24e souverain, on aurait :

1. Mâdhava Ier.
2. Mâdhava II.
3. Harivarman.
4. Visnugopa.
5. Mâdhava III.
6. Avinîta.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

7. Durvinīta.
8. Muskara.
9. Çrīvikrama.
10. Bhûvikrama Çrīvallabha (634) et 11. Çivamâra Ier, fils de 9.
12. Çrīpurusa, petit-fils de 11.
13. Çivamâra II Saigotta et 14. Vijayâditya, fils de 12.
15. Râcamalla Ier, fils de 14.
16. Ereganga Ier.
17. Râcamalla II, et 18. Bhûtuga Ier, époux de Candrobbalabbâ fille d'Amoghavarsa, fils de 16.
19. Ereganga II ou Ereyappa, fils de 18.
20. Narasimha, 21. Râcamalla III, 22. Bhûtuga II, fils de 19.
23. Marula, 24. Mârasimha (963), fils de 22.

Page 231.

Le fils de Vāseṭhīputta Siri-Ehuvula-Cātamula porte le nom de Māḷharīputta Siri-Vīrapurisadatta. — On se souvient qu'un roi Andhra, antérieur à Yajnaçrī, est Mādharīputta Sirisena (Mabel Duff, 24).

Parmi les sectes de Nāgārjunikonḍa, à côté des Bahusutīyas et des Mahisāsakas, les Aparamahāvinaseliyas.

Intéressante l'énumération des 29 dames, « sœurs, mères et épouses » du feu Siri-Camtamūla, qui érigent le pilier où on croit reconnaître l'image du roi.

Sous les Ikkhākus, relations étroites entre Ceylan et le pays d'Amarāvatī, *Bulletin*, 1932, 444; voir ci-dessous 324

Dantakumāra, l'époux de la princesse Hemamālā, venait d'Ujjayinī.

Les « nāgas » nombreux dans l'onomastique de Nāgārjunikonḍa.

Page 232.

B. M. Barua, *Five reliefs of Nāgārjunikonḍa*, dans *Indian Culture*, I, 487 (Jātaka, 546).

Page 233.

Les Çālankāyanas règnent en pays andhra, entre Godāvarī et Krsnā, Vengī et Kudurāhāravisaya (Gudiwara,

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Masulipatam). Le témoignage de Ptolémée montre leur antiquité.

Le premier roi connu, début du IVe siècle, est Vijayadevavarman qui célébra le sacrifice du cheval, sans doute (?) pour commémorer sa victoire sur les Brhatphalāyanas, qui auraient pris la place des Ikshacides (roi Jayavarman *circa* 290-300), et la conquête du Kudurāhāravisaya.

Son fils, Hastivarman, est le contemporain de Samudragupta.

Ensuite Nandivarman Ier, Candravarman, Vijayanandivarman, Vijayadevavarman, Yuvarāja Buddhavarman...

Page 242.

Pour l'histoire de la Dent, V. Goloubew, *Le temple de la dent à Kandy*, *Bulletin*, 1932, 441-474.

Page 244.

R. D. Banerji, *History of Orissa from the earliest times...*, Calcutta, 1931.

Page 248.

Nous connaissons surtout les défaites des rois Ceras : double victoire du Pallava Parameçvara Potavarman, p. 267: victoire du Pāndya Jaṭila Parākrama, 783. — Sthānuravi et le Cola Āditya, en bonnes relations, *circa* 900. — Mariage des deux Colas Parāntakas avec des princesses Ceras. — Vers cette époque, charte donnée aux Juifs par Bhāskara Ravivarman. — Destruction de la flotte Cera par le Cola Rājarāja Ier. — Domination Cola. — Seconde partie du XIIe siècle, Vīrakerala puis Vīra Ravivarman soumis aux Pāndyas. — En 1299, un roi Cera de Travancore, Ravivarman Kulaçekhara, s'empare des pays Cola et Pāndya.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Pages 248, 253, 256-258.

1. Pour la chronologie des anciens rois Colas, Pāndyas et Ceras, qui dépend de l'appréciation de l'antiquité de la littérature tamoule, j'avais adopté les vues que patronnait L. D. Barnett dans *Cambridge History*, 1922, p. 598 (« About the beginning of the Christian era... »). Il veut bien me faire part des conclusions qui paraissent s'imposer aujourd'hui.

Les synchronismes sont, ou à peu près, les suivants :

Colas	Pândyas	Ceras
Karikâl	Nedunjeliyan Ier ou Ugra Peruvaludi	Adan Ier (Nedunjêral)
		Adan II
		Çenguttuvan ou Imayavarman
Çêtçenni Nalangilli Killivallavan		
	Ilanjeliyan ou Verrivêrçeliyan	Yânai-Katçêy
Perunârkilli		
		Perunjêral Irumborai
	Nedunjeliyan II	

Il semble que nous ayons d'assez bonnes raisons pour identifier Nedunjeliyan Ier avec le Kadungōn qui rétablit le royaume Pāndya en battant les Kalabhras (p. 253); Ilanjeliyan avec Māravarman ou Nānmâran fils de ce Kadungōn; Nedunjeliyan II avec le grand Çeliyan Çêndan (Jayantavarman) qui gagna la bataille de Talaiyālangānam *circa* 600, car son fils Māravarman régnait quand Hiuan-tsang passa à Kāncī. — Le Cola Karikāl se placerait donc vers 500 et le Cera Çenguttuvan en même temps ou un peu plus tard.

Par ailleurs une légende très répandue associe Karikālan, le Pallava Trilocana et le Çālukya Vijayāditya, ce qui donne *circa* 500 (Venkataramanayya, *Trilocana Pallava and Karikala Chola*).

Les poètes de l'Académie mentionnent les Moriyar, qui ne paraissent pas anciens (Sankar, *Moriyas of the Sangam Works*, *J. R. A. S.*, 1924, 664).

2. A la bibliographie p. 256, ajouter celle de p. 315. Encore Subrahmanya Aiyar, *Historical Sketches of An-*

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

cient Dekhan, Madras, 1917 (qui place très bas les poèmes) et K. N. Sivaraja Pillai, *Chronology of the Early Tamils...*, Madras, 1932 (partisan d'une date très haute). — Voir Coedes dans *Bulletin*, 1932, 540.

« The Sangam poems are authentic and refer to real men but they cannot go back much beyond the 6th or 7th centuries; the Mahākāvyas (Manimekhalai...) are pastiches of much later date... But it is all terribly obscure (L. D. Barnett).

Page 255.

Un sommaire de l'histoire des rois Pāndyas depuis l'affaiblissement des Colas, dans *Cambridge Shorter History*, 184-186 : 1. Māravarman Sundara Pāndya, 1216-1238; 2. Māravarman Sundara Pāndya, 1238-1251; 3. Jātavarman Sundara Pāndya, 1251 : maître du Cera, du pays Cola et de Ceylan, vainqueur des Hoysalas et des rois de Warangal, il prit le titre de grand roi des rois; 4. Māravarman Kulaçekhara, *circa* 1275, qui s'empara de la Dent, contemporain de Marco Polo et de Wassāf. Les attaques musulmanes affaiblirent le Pāndya qui céda la suprématie au Cera.

Page 260.

Sur les rois serpents, etc., Nikitine, *Une apologie kurde du Sunnisme*, dans *Rocznik*, VIII, 123.

Page 261.

" Voici la théorie à laquelle s'est arrêté J. Allan, *Cambridge Shorter History*, 196 :

a) Pallavas des chartes prâcrites.

1. Bappadeva, de son vrai nom Vīrakūrca, Amarāvatī, époux d'une princesse Nāga, *circa* 225-250 d'après la date de 5.

2. Çivaskandhavarman, sacrifice du cheval, prit le titre de Vijayaskandhavarman, conquit le Sud aux dépens des Colas.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

3. Buddhyankura.

4. Viçvavarman.

b) Inscription de Sanudragupta.

5. Vis*n*ugopa, *circa* 325-350, est certainement un Pallava : on peut supposer qu'il se place cinquième dans la liste(?).

c) Pallavas des chartes sanscrites.

6. Skandhavarman, qui aurait remplacé Vis*n*ugopa *circa* 375. Après lui, une douzaine de noms avant Simhavis*n*u, 475. — Les Pallavas sont, à cette époque, suzerains des Kādambas commençants ; ils ont deux lignes de souverains (Amarāvatī et Kāncī); alliés des Gangas ils soumettent les Bā*n*as. — On connait assez bien leurs relations avec les Kādambas : Kṛsnavarman (p. 194) est battu par le Pallava Nanakkāsa (?); son fils Çivānanda vit en ermite; son petit-fils Vis*n*uvarman est restauré par les Pallavas; Ravivarman, avant 538, déracine le roi de Kāncī. — Les Pallavas se brouillent avec les Gangas : Durvinīta (p. 227 et *Additions*) fait prisonnier le roi Pallava.

Page 266.

Synchronisme et histoire des Pallavas et des Cālukyas de 630 à 685, souverains de Pudukkottai pendant cette période, bibliographie, H. Heras, JRAS., 1934, 33-44.

H. Heras fait commencer Narasimhavarman en 630, finir en 655; Mahendravarman, 655-660; Parameçvaravarman, 600-685.

Pages 268, 270.

La chronologie que j'adopte à la suite de K. V. Subrahmanya Ayyar ne va pas sans difficultés. Si Nandivarman II commence en 720, sa défaite en sa 55e année (775) par Dhruva s'explique bien; s'il commence en 696, la

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

guerre avec le roi Rāṣṭrakūṭa aurait eu lieu en 751 : ce qui est impossible.

Page 269.

Sur un Gopāladeva « roi Pallava », orné du titre de Vikramāditya Satyāçraya Prthivīvallabha, dont on a une charte (entre 735-770), sanscrite et canaraise, Honavar, North Canara District, voir *Ep. Ind.* XXI, 173.

Page 270-271.

J. Allan (*Cambridge Shorter History*, 201) propose Nandivarman III, *circa* 830-850, Nrpatungavarman, 850-875, Aparājitavarman, 875-885.

Perunjinga prend des titres impériaux, inscr. des années 3, 22, 31 du règne.

Page 269.

Une note sur les Çavaras, *Indian Culture*, I, 305.

Page 271.

Tondaimān signifie « roi du Tondai » ou « du Tondaimandala », à savoir le pays Pallava. Sur Karunākara et des princes d'origine Pallava qui portent ce titre, régnant à Arantāngi (district de Tanjore), 1426-1713, V. Venkatasubba Aiyar, *Ep. Ind.*, XXI, 119, d'après une inscription de 1518.

Page 275.

Sur la succession 4-10, *Ep. Ind.*, XXI, 165.

Page 279.

Des détails sur Vīrarājendradeva (alias Rājakeçarivarman) dans *Ep. Ind.*, XXI, 220 (collège védique, hôpi-

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

tal à quinze lits, guerre avec Ceylan, relations avec les Cālukyas).

Pour la dernière période de l'histoire Cola, *Ind. Ant.*, XXI, 267 et *Ep. Ind.*, XXI, 184.

Rājarāja II, sans héritier, avait choisi pour successeur Ediri-Perumal, prince de Gangaikon*da*cola; mais il laisse deux fils, âgés de 1 et 2 ans (1162). Le ministre Pallavarāyar en prend soin. Il couronne Ediri-Perumal qui règne jusqu'en 1178 sous le nom de Rājādhirāja II et est remplacé par le fils ainé de Rājarāja II, Kulottung a Cola III Parakesari.

Invasion singhalaise en Pā*nd*ya dont le roi, Kulaçekhara, réfugié en Cola, est restauré par Pallavarāyar; depuis, allié des Singhalais contre le Cola (trahison découverte par des lettres interceptées). Le Cola prend le parti de Vīrapāndya, ancien protégé des Singhalais, et l'installe à Madurā.

A la même époque, développement de l'empire Hoysala.

Page 290.

Un ouvrage important, la thèse de B. C. J. Timmer, *Megasthenes en de Indische Maatschappij*, Amsterdam, 1930.

Page 295.

L'exacte référence est *Hobson-Jobson*, art. Java, excellent. — Râs Mâlâ, II, 82 (ed. 1878, p. 418) : « It is a saying in Goozerat, — Who goes to Java Never returns. — If by chance he return, — Then for two generations to live upon, — Money enough he brings back » — Ci-dessus 145.

Page 297.

G. Coedes, *On the origin of the Çailendras of Indonesia*, dans *J. of the Greater India Society*, I, 61-70, 1934; R. C.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Majumdar, *The Struggle between the Çailendras and the Cholas* ibid, 71-91 (thalassocratie Cola); J. Przyluski *Indian colonisation in Sumatra before the 7th century*, ibid. 92-101. Bernet Kempers, *Bronzes of Nālandā and Hindu-Javanese Art*, 1933.

R. C. Majumdar, *Ancient Indian colonies in the Far-East, vol. I : Champa*, Lahore, 1927.

B. R. Chatterjee, *India and Java*, 2d ed., Calcutta, 1933.

Bulletin, 1932, 328.

Page 298.

G. R. Kaye ne croit pas que la « valeur de position » soit attestée dans l'épigraphie indienne avant le IXe siècle, peut-être même avant le XIe, car nous n'avons qu'un seul document à peu près sûr pour le IXe et, pour le Xe, il n'y a pas « excès de documentation » (*JASB*, 1907, 487). — W. E. Clark laisse de côté l'épigraphie indienne qui peut justifier dans une certaine mesure le scepticisme de G. R. Kaye (il s'agit en effet de cuivres), mais « il cherche dans la littérature des témoignages anciens de l'emploi du symbole zéro et des chiffres avec valeur de position »; le zéro est connu dès 600. (*Hindu-Arabic Numerals* dans *Mélanges Ch. R. Lanman*, 1929). — G. Coedes étudie les inscriptions datées çaka, de l'Indochine (*A propos de l'origine des chiffres arabes*, dans *BSOS.*, 1931, 323) : « Dans les inscriptions sanscrites, l'usage des mots symboliques [avec valeur de position] est attesté au Cambodge en 525 çaka (604 AD.), au Champa en 609...; dans les inscriptions en vernaculaire, les chiffres avec valeur de position et le zéro apparaissent simultanément en 605 (= 683) à Sumatra et au Cambodge... Quant à la forme même des chiffres indochinois et indonésiens, elle est pour plusieurs d'entre eux très différente de celle des chiffres indiens... » — Il n'est pas raisonnable de penser que la numération « arabe » soit venue dans l'Inde de l'Extrême-Orient.

Parmi les auteurs qui ont rejeté l'hypothèse indienne, Carra de Vaux, *Sur l'origine des chiffres*, dans *Scientia*, avril 1917.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Page 301.

« An energetic polemic against the view of early influence of Indian on Greek philosophy has been delivered by Th. Hopfner, *Orient and griechische Philosophie* (1925), which at least has the merit of showing the precariousness of the assumptions of such influence » (A. B. Keith, p. xxii).

Page 312.

J. Marshall (avec la collaboration de E. Mackay, S. Langdon, etc...) *Mohenjo-Daro and the Indus Civilisation*, Londres, 1931 (où il y a un chapitre sur le stūpa) ; JRAS. 1935, 368.

Page 315.

H. A. Popley, *The sacred Kural or the Tamil Veda, selected and translated into English with introduction and notes*, 1931, Heritage of India Series. Subrahmanya Sastri, *Tolkappiyam, the earliest extant Tamil Grammar with a short commentary in English*, vol. I, Madras, 1930 (Madras Oriental Series, 3).

N. R. Subrahmania Pillai, *Tayumanavar, One hundred poems translated...*, Coimbatore, 1930.

Page 317.

Daya Ram Sahni, *Guide to the Buddhist ruins of Sarnath*, 5th ed., Delhi, 1933.

Page 322.

En 1921, don d'un village à l'abbé du *matha* de Kāncī, fondé par le grand Çamkara, pour nourrir tous les jours 108 brahmanes, *Ep. Ind.* XIII, 194, 1916.

Page 326.

Pour les sectes modernes, H. von Glasenapp, *Die Lehre Vallabhācāryas*, *Z. für Ind. and Ir.*, IX, 268-330, 1934;

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

S. Chakravarti, *Caitanya et sa théorie de l'amour divin*, 1934.

Page 336.

Sur le Brāhma Samāj et autres « congrégations » ou « églises » indo-chrétiennes, et le si sympathique Râm Mohun Roy (1772-1833), créateur de cette rénovation religieuse, *The Last Days in England of the Rajah Rammohun Roy*, par Mary Carpenter, 1875 (un délicieux ouvrage); Barth, I, 250, et références V. 337 et 355; Farquhar, *Modern religious movements in India*, 1915; Lalpat Rai, *The Arya Samāj*, 1915.

Pour le grand problème que posait Barth en 1879 : « Quelle sera la foi de l'Inde le jour où ses vieilles religions condamnées à périr, mais qui s'obstinent à vivre, se seront définitivement effondrées? » (I, 252), on doit lire Alfred Lyall, *Lettres de Vamadeo Shastri* (*Asiatic Studies*, 1899; trad. Kérallain, *Mœurs religieuses et sociales de l'Extrême-Orient*, 1907, de Boccard, t. 2) : « ... Vos missionnaires n'arriveront jamais à nous persuader; et nous ne cherchons pas à vous convaincre. Je ne songe ici qu'à l'avenir immédiat, — au sens phénoménal du mot, — de l'ancien et malheureux peuple auquel j'appartiens : malheureux, parce qu'avec toute sa profondeur d'intelligence, il n'a point hérité une grande capacité politique, et parce que, sous l'impulsion et l'influence de ce que vous appelez civilisation, il semble vouloir rompre avec son appui séculaire, dénouer le lien qui le retient en société, la Religion. J'aperçois tout autour de moi, dans l'Inde, des signes par où s'annonce la désagrégation du vieux régime des castes et des rites pondérateurs qui se sont développés sous notre ciel et sur notre terroir; et j'entrevois que la génération prochaine aura besoin d'une règle toute neuve d'autorité pour organiser sa conduite et ses croyances... »

Page 336.

Voir Index (s. voc. Bouddhisme). — Haraprasad a relevé dans un traité de Çūlapāṇi, une règle ordonnant un rite expiatoire chaque fois qu'on a vu un moine bouddhique (*Mélanges chinois et bouddhiques*, III, Bibl. nº 44). — Çāntideva veut que le fidèle ne s'irrite pas contre les

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

blasphémateurs qui ne font aucun mal aux Bouddhas. Pour l'histoire de Pūrna, *Bouddhisme* (Beauchesne, 1925), 276.

Voir Trần-Văn Giap, *Bulletin*, 1932, 212 : « Quand les marchands s'embarquaient pour un long voyage, ils avaient l'habitude d'emmener des moines qui leur servaient à la fois de médecin, de chapelain et de sorcier ». — Sur l'importance de la médecine dans la propagande bouddhique, *J.* Filliozat, *La médecine indienne et l'expansion bouddhique en Extrême-Orient*, dans JA., 1934, 301.

Page 343 :

Le mémoire de Ch. Duroiselle est intitulé *The Ari of Burma and Tantric Buddhism* (Ari, mieux, semble-t-il, Aran). — G. E. Harvey, *History of Burma*, 1925.

Page 349 :

Sur le temple mazdéen d'Apollonius, et un temple au Soleil, voir J. Charpentier (ci-dessus 38, *Addilions*), 49.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

INDEX

A

Abu (Arbuda), 129 *Add.*, 142, 147.
Abhidharmakoça, 78, 340.
*Abhi*ras, 25, 44, 142, 173, 185-188.
*A*cugi, 210, 219.
*A*disura (*A*diçura), 87.
âdityagrhas, 351.
*A*dityasena (Magadha), 69, 174.
advaita (Çamkara), advaitamathas, 322.
*A*gupta*y*ikas (ère), 203 *Add.*
Ahicchatra, 42 *Add.*
ahims*a*, 75 *Add.*, 137, 145 *Add.*, 342.
Ahoms, 107 *Add.*
Aihole, 196.
Aja*nta*, 189-191, 199.
Ajita Maitreya, 352.
Ajm*ir*, 130.
Akbar, 75 *Add.*
Alberuni, 19, 300, 359.
Allah*a*bad (pilier), 37.
Amar*a*vat*i*, 195, 230, 231, 261, 263.
Amb*a*rn*a*th, 216.
Amoghavars*a*, 205, 367.
Amçuvarman, 82, 109, 173.
Anahillapura, 141.
*A*nandagotra, 233.
*A*nandapura, 135, 137.
Andhra, not. 222 *Add.*, 258, 260.
Andhrabhrtyas, 192, 193.
Andhrapatha, 230.
Annam (bouddhisme), 292.
*Ann*igeri, 202 *Add.*, 212, 221, 225.
Apar*a*nta, 199.
Apollonius de Tyane, 38 *Add.*, 349, *I. H. Q.*, II, 415.
arabes, chiffres, 298; t*a*jikas, 140, mlecchas, 119, turuska, 121; voir Musulmans.
Arjuna (?) du Tirhut, 108.
Arjunakas, 34, 44.
Arkonam, 207.
art indien, bouddhique, 312; aussi 91 *Add.*
*Ary*a*v*arta, 41.
âryenne (invasion), 41.
Açoka, 39, 82, 90, 183, 188, 197, 203, 232, 242, 251, 263.
Assam, 43, 69, 78, 81, 98, 100, 101, 105, 107 *Add.*, 110.
A*ti*ça, 99 *Add.*, 158 *Add.*
Avanti, 22, 23.
Avalokita, 79, 169, 293.
Ayodhy*a*, 30, 311.

B

B*a*dami, 195, 196.
B*a*laditya, 63, 66, 111.
B*a*lhikas, 50.
B*a*na, 74, 85, 269, 275.
Basava, 213.
Bengale, 50, 70, 87, 111, 112, 120, 123, 277, 342.
bhakti, 97, 327.
Bh*a*nugupta, 61, 62, 66.
Bhars, 151.
Bharaçivas, 190, *Ind. Cult.*, I, 635.
Bh*a*skara ravivarman, 251, 276.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Bhaskaravarman, 106.
Bhaṭarka, 135.
Bhaumas, 96.
Bhavadeva, 269.
Bhavanaga, 190.
Bhilmal, 117.
Bhitas, 93.
Bilhana, 167, 211.
Birhors, 87 *Add.*, 89 *Add.*
Birmanie (clergé), 330, 343.
Bittiga, 224, 325.
Bhoja, 148.
Bhulunda, 49.
Bhutan, 161.
Bhuvikrama, 257.
bodhidruma, 82, 92.
Brahmasamaj, 336 *Add.*
Brhatphalayanas, 233 *Add.*
Broach (Gurjaras), 138, 139.
Buddhagupta, Budhagupta, 58, 60, 64, Ind. Culture, I, 691.
Buddhaghosa, 285.
Buddharaja, 155.
Buddhavarasa, 198.
Bundelkhand, 40, 43, 58, 152.
Butuga, 207, 228, 229.

C

Cagata devi, 211.
Cagalaga, 44.
Cagguyayana, 243.
Cahumanas, 115, 119, 126, 129, 150.
caitya, monnaies, 21, 95; les huit, 83.
cakravartin, 138.
Calukyas, 70, 115, 140, 175-201, 208-213, 235.
canarais, pays, 178, littérature, 125.
Candellas, 115, 128, 151.
Candra (du pilier), 49.
Candragupta Ier, II, 26, 32, 47, 111.
Candragupta, ancêtre de Yaçovarman, 111.
Candravarman (divers), 50.
Cangalvas, 229.
Camba, 170.
Capas, 117, 195.
Capotkaṭas, 115, 117, 141.
caste, 18, 19, 31, 94, 102, 104, 106 222 *Add*. 245, 250, 255.
Caulukyas, 142.
Cedi, 115, 154, 206; ère, 186.
Cera, 247, 276, 292.
Ceylan, 45-47, 248, 257, 260, 261, 266, 275-278, 280 *Add.*, 281, relations avec le pays telugu, cola, 231 *Add.*, 324, 378.
cheval, sacrifice, 30, 38 *Add.*, 52, 70, 190, 194, 197, 231, 233 *Add.*, 234, 261, 307, Ind. Culture, 1935, 704; cheval-soleil, 351.
Chine, 19, 164, 165, 171, 172.
Chitor, 132, 205.
chinoises (inscriptions), 109.
cinq Indes, 79 *Add.*; Gaudas, 79 *Add.*; Dravidas. 176.
Chrétiens, christianisme, 249, 303 (bouddhisme), 326, 328.
Clans, institutions tribales, 293.
Cochin, 249, 250.
Cola, 254, 255, 271, 324, 325, 351.
Colamaharajas, 211.
Coorg, 218, 225, 255.
Corporations, 52, 219, 289.
Cudasama, 142.
Cutus, 192.

D

Dadda, 138.
Dabhala, Dahala, 43, 58, 154.
Daksinapatha, 176, 215.
Dantapura, 242.
Dattas, 60.
Davaka, 43.
Delhi, 49.
démocratie tamoule, 290.
Devagiri, 221.
Devagupta (Malava), 69, 77; Candragupta, 191.
devaputra, 45 *Add.*
devotpatananayaka, 166.
Dhanyavisnu (Eran), 59, 62.
Dharmavijaya, 39.
dhatuvara, 232.
Dholpur, 130.
Dravida, cinq, 176.
dravidiens, 175, 178, 180, 182.
Dvarasamudra, 224.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

E

éclipse, 127 *Add.*
Elephanta, 204, 382.
Ellichpur, 203.
Ellora, 200, 204.
épopées, 303.
Eran (Airikina), 11, 42, 52, 59, 62.
ères, *a*guptayika, 203 *Add.*; gupta, 29, 58; kalacuri, traiku'aka, cedi, 58, 140, 186; harsa, 79, 82; laksmana, 102; malava, 23; népal, 82, 173, 174; çaka, 24; vikrama, 23, 48.
Erandapalla, 41.
Extrême-Orient, 278, 292, 296.

F

Fa-hien, 17, 22, 27, 31, 285, 293.
Fa-hien (932-1001), 83.

G

Gahadavalas, 115, 124, 152, 351.
ganas, 34, 44.
Gandhara, 11, 13, 77, 313.
Gangas du Mysore, 192, 204, 207, 224, 257, 269, 270, 275; du Kalinga, 237, 244.
Gangas-Banas, 228.
Gangas-Pallavas, 271.
Ganjam, 40, 82, 91, 243.
Gauda, 87, 120; cinq, 79; style, 85.
Gaya, 71.
géographie, Avant Propos, x.
Ghat, 178.
« gifts », 293.
Girnar, 55, 134, 142.
Goa (Gopakapuri), 218.
Gonds, 251.
Goparaja, 62.
Gopalas, 273.
Gorakhpur, 157 (Kalacuris).
Goraksanatha, 99 *Add.*
gramadevatas, 87 *Add.*
guildes, 52, 219, 289.
Guptas, empereurs, du Magadha, 4, 27, 29, 30 (paix), 67, 135, 136, 155, 192, 269, 291, 312; religion, bouddhisme, 48, 52, 52 *Add.*, 60, 67, 70. — Le « nommé Gupta », 78.
Gurjaras, 114, 116, 122, 195, 205, 291.
Gurkhas, 173 *Add.*
guru, culte du, 332.
Guttas, 215.
Gwalior, 126.

H

Haihayas, 76, 154, 206.
Halebid, 224.
Hamirpur, 154.
Hammira (Ranthambhor), 131.
Hammira varmadeva (Candella), 154.
Hangal, 217.
Haradaman, 100.
Harisa (Bengale), 107.
Harisena, 36, 38.
Harsa (Çiladitya), 12, 73, 198, 244, 351; Harsacarita, 74, 85.
Harsa de Kacmir, 84, 166.
Himalaya, 161.
Hiuan-tsang, 16, 18, 22, 42, 46, 51, 65, 74, 82, 85, 117, 165, 168, 174, 193, 200, 236, 241, 244, 254, 264, 267, 350.
Hemacandra, 154.
Hunas, 10, 18, 52-54, 62, 71, 76, 77, 123, 124, 136, 148 *Add.*, 149, 158, 165.
Ho-louo-cha-po-tch'a, 94.
Hoysalas, 210, 212, 219, 223-225.

I

iconoclastie, 166.
Ikshvacides, 231.
Indore, 49.
intolérance, 333.
iranisme, 8, 199, 348. — Perse et Yona, 148 *Add.*
I-tsing, 32, 33, 51, 70, 84.

J

Jagannath, 245.
Jalandhara, 43, 82, 169.
jarta (?), 64.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Jats, 64.
jaula, 14, 123.
Java, 37, 104, 297, 312.
Jayacandra, 128.
Jayanaga, 90.
Jayapala, 19, 126.
Jejakabhukti, 152.
Jouan-jouan, 11, 355.
Jodhpur, 129.
Juangs (Bengale), 89.
juifs (Cochin), 250.
Junagarh, 55, 135, 142.

K

Kabul, 17, 45.
Kacchapaghata, 126.
Kadambas, 89, 191, 193, 197, 217.
Kailasanath, 204, 228, 268, 269.
Kakas, 44.
Kakatiyas, 222, 240.
Kakkaraja, 140, 204.
Kakutsthavarman, 192, 335.
Kalabhra, 200, 253, 256, 374.
Kalacuris, 154, 157, 212, 220, 237.
kalamukhas, 159.
Kalanjara, 152.
Kalhana, 167.
Kalidasa, 39, 208.
Kalinga, 93, 103, 241, 276; trikalinga, 158.
Kallar, 19 *Add.*
Kalyani, 196, 200, 208.
Kambojas, 99.
Kamarupa (Assam), 105.
Kanauj, 73, 77, 108, 111, 128, 143, 158, 206.
Kanci, 41, 193, 194, 198, 200, 201, 204, 208, 228 251 (Watters, II, 226)
Kaniska, 8, 24, 82.
kapalikas, 198.
Kapilamuni (?) 169.
Kapiça, 9 *Add.*, 45.
Karikalan, 256, 272, 285; Karikala Cola, 222, 239, 276.
Karkotakas, 17, 165.
Karnasuvarna, 79, 87.
Kartrpura, Katarpur (?), 44.
Kaçmir, 13, 17, 19 *Add.*, 111, 112, 123, 163, 165, 166 (bouddhisme), 309, 321.
Kauçambi, 30, 337.
Keralaputra, 247.
Khadgas, rois en-khadga, 70, 93, 94.
Khajuraho, 125, 152, 355.
Khandesh, 185, 188, 190, 221.
Khands (Orissa), 89.
Kharaparikha, 44.
Kharavela, 243, 253, JRAS. 1935, 372.
Khosroes, 199.
Kidara. 11, 27 *Add.*, 45, 165.
Kipin (Kapiça), 9 *Add.*, 164.
Kiras, 97, 125.
Kiratas, 173.
Kokkala, 154, 156, 206.
Kongaviras, 223.
Kongalvas, 229.
Kongoda, 82, 91.
Kongudeça, 178, 226, 247, 251, 255.
Konkan, 177, 185, 186, 197, 198, 215, 222, 382.
Koppam, 209, 278.
Koçala du Sud, 40, 155, 191.
Kotas, 222.
Kouchans, 8, 36, 45, 144, 243, 355.
Ksemendra, 167.
Kuluta, 168.
Kumara d'Assam, 77, 81, 105.
Kumaragupta, 51, 52 *Add.*
Kuntala, 190-192.
Kurala, 40.
Kusthalapura, 41.

L

Laksmana et Rama, 309; et les Pratiharas, 118.
laksmana, ère, 101.
Laksmanadeva, 103.
Lalitaditya, 165.
Lalitapura, 112.
lamaïsme, 333.
lèpre, 85, 350, 351.
Licchavis, 33, 34, 173.
Lokanatha et autres rois en -natha, 93.
Lushais, 89.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

M

Madhariputta, 231 *Add.*
Madhavaraja, 91.
madhyamaka, 346.
Madrakas, 44.
Madura (Pandya), 252.
Magas, 349, 350.
Magadha, 29, 32, 67, 70, 123, 337; dialecte, 89, 90.
Mahabodhi, 46, 82.
Mahakantara, 40.
Mahaksatrapas, 21.
mahamandaleçvara, 218.
maharaja, 32, 52 *Add.*, 66 *Add.*
Maharastra, 176, 200, 203.
Mahipala, 124.
Mahisya, 100.
Mahoba, 152.
Maitrakas, 115, 136.
Malakuta, Malainadu, 254, 276.
Malava, 22, 24, 48, 68, 69, 77, 137.
malavagana, 23, 29, 48.
Malkhed, 178, 196, 205.
Mamallapura, 267.
Mandasor, 49, 52, 57, 63.
Mandor, 116.
Manu, 306.
Marasimha, 204.
Marco-Polo, 222, 252, 255, 286.
mathas, 181, 213, 223, 239, 322, 325.
Mathura, 36, 52 *Add.* (bouddhisme), 312.
matsyanyaya, 68, 95, 105.
Matsyendranatha, 99 *Add.*
Maukharis, 34, 69, 70, 71 *Add.*, 76, 111, 174, JRAS. 1935, 215.
Mauryas, 71, 87, 90, 197, 216, 290. — Voir Moriyas.
Mayuravarman, 217.
Mayuraçarman, 192, 217.
Meghavanna, 46.
médecine (bouddhiste), 336 *Add.*
Melukote, 224, 325.
Mihira (Bhoja), 122.
Mihirakula, 14, 63, 65, 135, 349.
Mihrauli (pilier), 35, 49.
Mithila, 79 *Add.*, 101, 310.
Mohenjo-Daro, 312 *Add.*
Mo-lai, 249.
Moriyas, Moriyar, 197 *Add.*, 248 *Add.*
Mudgagiri, 98.
Multan, 17, 350
mundas, 87 *Add.*, 89 *Add.*
Munja, 148, 209.
Murunda, Murundadevi, 45, 46.
Musulmans (mlecchas, turuskas, tajikas...), not. 101, 103. 119, 121, 122, 139, 140, 165, 350.

N

Nadol, 130, 143.
Nagas, rois, tribus, 42, 43, 47, 165, 190, 191, 260.
Nagabhata, 121.
Nagarjuna, 232, 344.
Nagarjunikonda, 231.
Nagasena, roi, 42.
Nalas, 198 *Add.*
Nalanda, 51 *Add.*, 97, 98, 111 134, 296 *Add.*, 348.
Namobuddha, un moine, 269.
Nasik, 177, 185, 198, 200.
Nathas, rois en -natha de Bengale, 70, 93, 94.
Nausari, 140.
navigation, 291.
Nayanmars, 318.
nelevidu, 212.
Népal, 43, 70, 82, 108, 109, 171, 174, 187, 209, 291.
Nikumbhas,221.
Nolambas, 210, 228, 237; Pallavas, 211.
Nord et Sud, 175.
Nord-Ouest, 7.

O

Odradeça, 96, 242.
Oudjein, 23, 30, 31, 48, 120, 192, 206, 231 *Add*, 357.
Ou-k'ong, 18.
Oraons, 89 *Add.*
Orissa, 82, 96 (bouddhisme), 102, 156, 167, 241, 342.

P

pancaratra, 324, 332.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Pagode noire, 245.
Pahlava, Pallava, 260.
Pahlavas, 260, 305.
Palas, 94, 296 *Add.*
Pallavas, 40 *Add.*, 193, 198, 199, 200, 258-271, 261 *Add.*
Palura, 242, Ep. Ind. xx, 36.
pancavarsa, 86 *Add.*; cp. 137.
Pandya, 237, 251, 264, 270,-275-7, 279 *Add.*, 292.
Paramaras, 115, 147.
Paramartha (le traducteur), 68.
Parasika, 217.
Parivrajakas, 58, 152, 304.
Parnadatta, 135.
Parsis, 216.
Pataliputra, 30, 97.
Patna (çrinagarabhukti), 99.
pèlerinages, 147, 245.
Pinuka, 198.
Pistapura, 41, 233.
Plotin et Mani, 301.
Prabhakaravardhana, 76.
politique, administration, etc., 287.
prâcrit, 30, 230, 233, 260, 261.
Pragjyotisa, 78, 105.
Prajna (le moine), 97.
Pratiharas, 115, 118, 127 *Add.*, 152, 202.
pratihara, mahapratihara, 136.
Pratisthana, 177, 178, 184, 215.
pratyantanrpati, 43.
Prayaga, 69, 75, 125, 158.
pré-âryen, 242; non-âryen, 306.
Prthiviraja, 131.
Prthivivallabha, 197.
Pulakeçin, 81, 195, 197.
puja, 137, 342.
Punakavisaya, 204.
Pundranagara, 90.
Pundravardhana, 87.
Puri, Salsette, 216, Orissa, 245.
Puskarana (Bengale, etc.), 49, 50.
Pusyamitras, 53.

R

raja, maharaja, rajadhiraja, 33 36.
Rajaraja, 209, 275.
rajarsi, 80.
rajpoutes, 113, 136, 351.
Rajendra, 277.
Rajyapala, 126.
Ramanuja, 224, 324.
Ranthambhor, 131.
Rastrakutas, 100, 120-125, 127 *Add.* 140, 198, 202 *Add.*, 237. 203 *Add.*;
Ratanpur, 155, 157, 159, 269.
rathika, 203.
Rathors, 127 *Add.*, 129.
Ratnasimha, 132.
Rattas, 215.
Ravivarman, 276.
reliques, 232, 242 *Add.* (Dent.); 266.
rois, succession dynastique, 47; çudras, brahmanes vaiçyas, mlecchas, 17, 19, 76, 102, 107 *Add.*, 193; écrivains, 84, 266; galeries de statues, apothéose, 144 *Add.*, 231 *Add.*, 266, 343; statues chinoises de rois vaincus, 109 : les rois et les « églises », 334, 360.
Rudradaman, 44.
Rudradatta, 67.
Rudradevi, 223.
Rudrasimha, 26.
rupakrtin, 37.

Ç

Çabaras, 269.
Çailodbhavas, 91, 93, 243.
Çahis, 14, 17, 19.
Çakas, 24, 25, 231, 232, 260.
Çakraditya, 31, 59.
Çalankayanas, 41, 230, 233 *Add.*
Çamkaram, 266.
Çarabha, 62.
Çaçanka, 77, 91, 243, 335.
Çatakarnis, 179, 183, 352.
Çatavahanas, 184.
Çiladitya, Harsa, 79, 84, de Valabhi, 137.
Çilaharas, 215.
Çivaraja (Cuttack), 243.
Çravasti, 43, 124, 128.
Çrigupta, 32, 70.
Çrimaravarman, 254.
Çrinagar, 163.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Çrîpurusa, 204, 227.
Çrîraṇgam, 324, 327.
Çrîvijaya, 277, 296, 297 *Add.*
Çubhakaradeva, 96, 244.
Çulikas, 71.
Çuravamsa, 88 *Add.*

S

sabha, 290.
sacrifices humains, 75, 90, 111.
Sahasaṅka (Candragupta II), 47 *Add.*
Sahi, 154, roi des Kiras, 125.
Sahisahanusahi, 36, 45.
sak, 131.
Sakala, 25, 17, 44.
Salki, 239.
Salsette, 222.
Samacara, 51, 90.
samadhi-temples, 145.
samarpana, triple, 333.
Samataṭa, 43, 87, 91.
Sambar, 130.
Samudragupta, 9, 26, 35, 188, 190, 233 *Add.*, 243, 266.
Sanakanikas, 44.
Sanchi, 52 *Add.*, 191.
sanscrit, 31, 167, 233, 343.
Sarnath, 128 *Add.*, 317.
Sassanides, 9, 199.
sati, 62.
sectes bouddhiques, 97 (Mitras), 231 *Add.*
Senas, 101.
Sendraka, 203 *Add.*
Seunadeça, 221.
Sikhs, 333.
Sigiri, 285.
Sikkim, 161.
Sindas, 212, 219.
Sirpur (Çrîpura), 40.
Skandagupta, 135.
Solaiman, 206.
Solanki, 115, 142.
soleil, 52 *Add.*, 85, 112, 122, 125, 137 *Add.*, 348.
Somadeva, 167.
Song Yun, 12.
Sthanuravi, 248, 250.
stupas, 232, 312 *Add.*; et lingas, 266.
Subandhu (Mahismati), 59.
suicide, feu, arbre, rivière, jeûne, etc., 62, 75, 110, 116, 205, 207, 332; viragals, virabhadras, 211, 223; don de la tête, 229.
Sultanpur, 223.
sunapha, 301.
Suvarnadvipa (Sumatra), 92, 98, 295, 297.
svamin, 26, 45.
Svamidasa, 49.

T

Tagarapati, 215.
Tajikas, 140.
Takka, Tche-kia, 15, 350.
Takkola, 207.
Talakad, 226.
Tambralinga, 286.
Tamilagam, tamoul, 176, 246, 290, 291; bibliographie littéraire et politique, 248 *Add.*, 256, 315.
Tamralipti, 87, 91.
Tao-te-king, 107.
Tara, 96, 97, 210.
tekin, tikina, 18 *Add.*, 111.
telugu, Andhra, 178, 222 *Add.*, 230.
Teraï, 162.
Thanesvar, 73.
Tibet, 82, 108, 162, 169, 174.
Ti-na-pou-ti, Tirhut, 109.
Tirhut, 109, 158.
Tivaradeva, 40.
Tomaras, 49, 123, 126, 130, 150.
Toramana, 14, 19 *Add.*, 62, 123, 135.
Tosali, 96, 241, 243, Ep. Ind. xx, 36.
Traikutakas, 186.
tridandin, 322.
Trikalinga, 158.
trimurti, 35.
Tripuri, 154.
Tukharas, 8 *Add.*, 305.
tulapurusadana, 211.
Turcs, 11.
Turuska, 121, turuskadanda, 127, 363.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

U

Uccakalpas, 40, 45, 46, 58, 154, 191.
Uddan*d*apura, 95.
Uraiyur, 200, 257.
Utkala (Orissa), 128, 158.
Utpalas, 165.

V

Va*d*nagar, 135, 137.
Va*gh*ela, 146.
vaidarbha, style, 85.
Vaijayanti, Vanava*s*i..., 185, 192, 207, 210, 217, 231.
Vainyagupta, 66 *Add.*
Vaiçali, 34, 100.
vaiçya, 76.
Vajra, 64.
Va*k*a*t*akas, 40, 47, 188, 234, 235.
Valabhi, 81, 133, 134, 291, 342, 348, 351.
Vallabha, 203, 205, 206.
Vanga, 50, 87, 120.
Vanga*l*as, 99 *Add.*
Vara*h*a, 122, 349.
Vardhanas (Thanesvar), 70.
-varman, rois en -varman, Assam, 106, Banava*s*i, 217, Bengale, 69, Guntur, 233, Ka*d*aveças, 268, Kakutsthavarman, 193. Kathya*v*ar, 123, Maukharis, 70, Mandasor, Yodhpur, 49, 52, Çalanka*y*anas, 233 *Add.*
Vasubandhu, 37, 340, 347.
Va*t*api, 196.
Vatsara*j*a, 120.
ve*d*anta, 166, 319.
Veng*i*, 196, 197, 205, 235.
Vidiça, 44.
vihara*s*vamini, 52 *Add.*
Vijayanagar, 224 *Add.*, 280, 291.
vikrama, ère, 23, 48.
Vikrama*d*itya, 47; 210.
Vikramaçila, 97.
village, 289, 290.
Vipulaçrimitra, 97.
viragal, 124, 211.
virabhadra, 223.
Visnu, le Bouddha avatar de, 167.
Visnukundins, 191, 233.
Vya*gh*radeva, 40, 58, 190.
Vya*gh*ramukha, 113, 117.
Wang Hiuen-ts'eu, 108.
Warangal, 212, 222.

Y

Ya*d*avas (Devagiri), 197, 220.
Yadugiri, 324.
Yajnaçri, 185, 230.
Yaçodharman, 63.
Yaçovarman, 63, 72, 93, 111.
Yaudheyas, 34, 44.
yavana, yona, 148 *Add.*, 305.
Yelburga, 219.
yoga (Odra), 97.
Yue-tche, 355.

Histoire litteraire et religieuse

Abhidharmakoça, 78, 340.
Arisimha, 146.
Arthaçastra, 35, 247, 288, 290.
Açvaghosa, 312, 339.
Asanga, 341, 347.
Ballala, 150.
Ballalasena, 101.
Bana, 74, 85 *Add.*, 167.
Bhadracari, 97.
Bhagavadgita, 320, 327, 331.
Bhasa, 144 *Add.*
Bhattikavya, 138.
Bhavabhuti, 110.
Bhoja, 149.
Bilhana, 167, 211.
bouddhisme, 337.
Brahmagupta, 117.
Brhatkatha, 167.
Buddhaghosa, 285.
canarais, 315.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

canons bouddhiques, 337.
Candragomin, 63, 348.
Devîcandragupta, 26, 47 *Add.*
Dhananjaya, 148.
Dhammapada, 338.
Dharmapâla, 348.
dûtakavya, 104.
fables, 303.
Gaûḍavaha, 110.
Gîtagovinda, 104.
grammaire, 19, 64, 83, 85, 138, 167, 174, 348.
Hammîramahâkavya, 132.
Harisena, 38.
Harivamsa (jain), 46, 120, 205.
Harsa, 88, 138.
Harsa de Kaçmîr, 83.
Hemacandra, 145, 159.
Hemâdri, 220.
Içvaragîta, 301.
Kakka, 117.
Kalhana, 165, 168.
Kalidasa, 52, 80, 189.
Kamaçastra, 288.
Kaçmîr, 166, 167.
kavya, 309.
Ksemendra, 167.
Ksemiçvara, 125.
Kumaralata, 303.
Kusumanjali, 336.
Lalitavistara, 340.
Madhva, 326.
Mahabharata, 74, 303.
Mahîpala, 125.
Mayura, 85, 351.
Merutunga, 143.
Mitaksara, 212.
Munja, 148.
Nagarjuna, 232, 345, 346.
Naradapancaratra, 332.
Padmagupta, 148.
Pancatantra, 300.
Pithora Rai, 131.
Prabandhacintamani, 143.
Prabodhacandrodaya, 153, 159.
Prajnas, 346.
Praçnottara, 205 *Add.*
Pratimanataka, 144.
Raghuvamça, 39.
Rajaçekhara, 123, 125.
Ramanuja, 323, 333.
Ramayana, 308.
Çamkara, 319, 321, 333, 336.
Çantideva, 346.
Samghabhadra, 340.
Senas, sous les, 103, 104, 110.
Somadeva, 167.
Someçvara, 146.
tamoul, 315.
telugu, 222 *Add.*, 315.
Upanisads, 319.
Vakpati, 110, 148.
Vallabhacarya, 333.
Varahamihira, 349.
Vasubandhu, 37, 340, 347.
Vatsabhatti, 52.
Vedanta, 320.
Vibhasa, 338.
Vigraharaja, 130.
Yaçovarman, 110.

Sources historiques.

Bappabhatticarita, 114.
Bhavisyatpurana, 349, 350.
Bhojaprabandha, 150.
Bilhana, 167, 211.
Cahumanas, 129.
Chroniques singhalaises, 281.
colophons, 112, 120, 121; 227; 100; 172.
copper-plates, XVII, 49, 188, 199.
Gaûḍavaho, 110.
Halasyamahatmya, 251.
Hammîramahakavya, 132.
Harisena, 38.
Harsacarita.
Kalhana, 167.
kulapanjikas, 88.
Manjuçrimulakalpa, 66, 90-92, 355, JRAS. 1935, 299.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Merutunga, 143.
Nepal, 172.
Prabhavakacarita, 12.
Ramacarita, 100.
Senas, 101.
vamçavalis, bansaulis, buranjis. 165-169.

Religions.

Brahmanisme.

Aryanisation, brahmanisation, 31, 86 *Add.*, 89, 100, 136, 172, 177, 183, 187, 242.
Brahmanisme et bouddhisme, 31, 94-96, 100, 128, 153.
Antibrahmanisme, 213, 222 *Add.*
Trimurti, 265, 335.
Sacrifices, voir cheval.

Jaïnisme.

Jaïnisme, princes jaïnistes (Gurjaras, Rastrakutas, Rattas, Kalacuris, etc.), 116, 134, 142, 145, 192, 202, 204, 205, 208, 209, 212, 215, 224, 229, 242 et 75, 110, 182, 183, 330.
Antijaïnisme; jaïnas et çivaïtes, jaïnas et visnuites, 145, 146, 202, 213, 222, 224, 225, 229, 265, 277, 254, 265.
Voir suicide.

Bouddhisme.

1. Couvents, temples : notamment Index s. voc. Ajanta, Amaravati, Ellora, Kaçmir, Guptas, Mathura, Nalanda, Nagarjunikonda, Orissa, Çamkaram, Çravasti, Sanchi, Sarnath, Uddandapura, Valabhi, Vikramaçila.
2. Couvents des étrangers, 32, 46, 47, 69, 95, 98, 210, 252, 276.
3. Pèlerins chinois, Fa-hien, Itsing, Hiuan-tsang; 12, 22, 27, 46 47, 74, 106, 108, 109, 171; inscriptions, 109. — Missions au Tibet, 99, 100; inscriptions, 109.
4. Dynasties bouddhistes, princes brahmanisants et bouddhisants, 31, 94, 96, 128, 137, 231, 262, 269, 280.
5. Bouddhisme de basse époque, Java, Nepal, 94, 98, 104, 175, 181, 245, 323, 330, 342, 343; fondations et témoignages de basse époque, 128, 153, 210, 277.
6. Antibouddhisme, 51 *Add.*, 65, 75, 91, 99 *Add.*, 318, 336 *Add.*
7. Littérature, doctrines, docteurs, 337.
8. Voir aussi caitya, christianisme, médecine, reliques, sectes, stupa.

Çivaïsme.

Çivaïsme, 27, 36, 52 (dakinis), 75 (Kali, Durga), 98 et 198 (kapalikas, mahavratins), 111, 121, 124 (Bhagavati), 159 (Kalamukha), 166 (Kaçmir), 170, 196, 198, 211, 223, 316, 318.
Lingaïsme, linga, 36, 170 (et Visnu), 266 (et stupas), 213, 222 *Add.*, 229.
Rois çivaïsants, 70, 190, 196, 198, 225, 254, 265, 268.
Rois çivaïsants et visnuisants, 71, 86, 170, 196, 197, 211, 288; Harihara, 335.
Rois çivaïsants et bouddhisants, 67, 94, 137 (Buddha-Çiva, 343); et de sympathie jaïna, 145.
Tantrisme, çaktas, 98, 159, 223, 245.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

sacrifices humains, 75, 89, 111; Keith, 151, 285, 289, 367.

Visnuisme.

Visnuisme, culte du soleil, 27, 31, 48, 52, 54, 86, 112, 120, 124, 136, 137 *Add.*, 210, 306, 324; voir soleil.

Alvars et Ramanuja, 224; Caitanya, 245, Jagannath, 245.

Visnuisme et çivaïsme, 52 *Add.*, 335.

Antivisnuisme, 325.

Rama, 311.

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Table des matières

Abréviations IX
Avant-propos XI

Inde du Nord.

Introduction..... 1-6
Chapitre premier. — Notes sur l'Inde du Nord-Ouest depuis Kaniska : 1. Derniers Kouchans; 2. Les Huns (Song Yun, Toramana, Mihirakula); 3. Çahis de Kabul et du Penjab. 7-20
Chapitre II. — Satrapie d'Oudjein (Bibliographie, Malava, Ère, Oudjein...) 20-26
Chapitre III. — Les Guptas: 1. Introduction (Ère, capitales, caractère national); 2. Les Guptas impériaux (Candragupta Ier, Samudragupta...), 3. Après Budhagupta (Les Huns, Bhanugupta et Yaçodharman, Vainyagupta, Guptas du Magadha, Maukharis)..... 27-72
Chapitre IV. — Harsavardhana Çiladitya..... 73-86
Chapitre V. — Bengale et Assam : 1. Adisura et les brahmanes; 2. Avant Harsa; 3. Çaçanka; 4. Entre Harsa et les Palas; 5. Les Palas (Dynastie Bhauma); 6. Les Senas; 7. Kumara Bhaskaravarman et l'Assam..... 87-107
Chapitre VI. — Kanauj entre 647 et 816 : Wang Hiuen-ts'eu, Yaçovarman et ses successeurs..... 108-112
Chapitre VII. — Gurjaras et râjpoutes, Groupe du Nord : 1. Introduction; 2. Mandor; 3. Ku-che-lo, Capas; 4. Gurjarapratiharas; 5. Gahadavalas; 6. Cahumanas..... 113-132
Chapitre VIII. — Gurjaras et rajpoutes, Groupe du Sud : 1. Valabhi; 2. Broach; 3. Princes dékhanais; 4. Capotkatas, Cudasamas; 5. Caulukyas; 6. Paramaras de Dhara. 133-150
Chapitre IX. — Candellas et rois de Cedi : 1. Candellas; 2. Dynasties Cedi ou Kalacuri..... 151-160
Chapitre X. — Note sur les pays himalayens : 1. Kaçmir; 2. Kuluta, 3. Chamba; 4. Népal..... 161-174

Inde du Sud

Introduction..... 175-183
Livre premier. — Maharastra et pays canarais
Chapitre premier. — De *circa* 200 à *circa* 500 : 1. Rois Abhiras, Traikutakas; 2. Vakatakas; 3. Vaijayanti, Cutus et Kadambas..... 184-194
Chapitre II. — Calukyas de Vatapi..... 195-201

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Chapitre III. — Rastrakutas 202-207
Chapitre IV. — Calukyas de Kalyani 208-213
Chapitre V. — Principautés et royaumes du pays canarais : Çilaharas, Kadambas, Sindas; Yadavas de Devagiri; Kakatiyas; Hoysalas; Gangas 214-229
Livre II.—Le pays telougou : 1. La maison Ikshvaku; 2. Çalankayana; 3. Visnukundins; 4. Calukyas de Vengi; 5. Kalinga, Gangas orientaux 230-245
Livre III. — Le pays Tamoul : 1. Cera; 2. Pandya, 3. Le pays Cola, Karikalan; 4. Pallavas (Origine des Pallavas, Anciens Pallavas, Lignée de Simhavarman); 5. Les empereurs Colas 246-280
Notes sur Ceylan 281-286

Appendice, Notes d'histoire religieuses et de bibliographie

1. Institutions politiques, administratives, etc. 287
2. Navigation, Colonisation 287
3. Inde et Occident, quelques détails 297
4. Les Epopées 303
5. Art, bibliographie, art gupta 312
6. Littérature Tamoule 315
7. Çamkara et Ramanuja 319
8. Bhakti ou dévotion 327
9. Intolérance et persécutions 333
10. Notes de chronologie littéraire bouddhique 337
11. Culte du soleil et influences iraniennes 348
Additions 355
Index 383

Bordeaux. — Imp. J. Bière, 18, rue du Peugue — 1935

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

00030529

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA

Digitized with financial assistance from

NSDL
Technology, Trust & Reach

on 16 November, 2018

NATIONAL ARCHIVES OF INDIA